

# LES SAUVEURS

ROMAN

Gérard DANGLES



## CHAPITRE 1 - PAUL

Paul retrouve lentement un rythme respiratoire et cardiaque régulier. L'ascension de l'étroit et périlleux goulet qui permet de rejoindre le large chemin qui mène à la cité réclame une excellente condition physique. Il vient de déboucher sur cette longue allée rectiligne qu'il devra parcourir sur quelques milliers de pas avant de retrouver à nouveau un passage seulement praticable par un grimpeur habile. Bien que relativement courte, cette distance est la partie la plus critique de son retour. Paul s'avance prudemment, il scrute les deux extrémités visibles de l'allée puis, rassuré par l'absence de tout danger, il s'y engage d'un pas rapide.

Bientôt il quittera ce chemin pour emprunter à nouveau une passe plus abrupte. Il lui reste à franchir le pont, c'est l'endroit le plus risqué de son parcours car totalement à découvert et nulle part ailleurs le torrent n'est franchissable en cette saison. Lorsqu'il aperçoit au loin l'ouvrage fait de rondins de bois qui enjambe les eaux tumultueuses, il quitte l'allée et s'enfonce droit dans le sous-bois. Après avoir grimpé de quelques enjambées sous le couvert des arbres, il s'arrête et juge qu'il se trouve suffisamment éloigné du chemin pour n'être plus visible de ceux qui pourraient s'y trouver. Il reprend alors sa marche dans la direction initiale. Il domine le layon, la forêt de hêtres assez peu dense à cet endroit lui permet d'observer loin devant et derrière. Les branches des taillis freinent sa progression mais elles seraient bien utiles s'il devait se cacher précipitamment. Il aime ce lieu malgré les risques qu'il encoure lorsqu'il s'y aventure. Cette forêt est un des rares endroits de sa connaissance qui soit resté entièrement sauvage, aucune ingérence humaine n'a désordonné la nature. En remontant un peu vers le couchant, une superbe cascade se jette dans une immense vasque. A cette saison la chute d'eau se transforme en orgues de glace aux tuyaux boursoufflés. Le débit reste malgré tout soutenu, l'eau glisse le long des stalactites glacées et jaillit à leur extrémité pour alimenter le bouillonnement qui agite le pied de la chute. Les rochers et les branches basses qui reçoivent les éclaboussures se parent de gouttelettes gelées semblables à des colliers de perles transparentes.

Enfin Paul atteint le bord du vallon au fond duquel coule la Pissarde, c'est le nom qu'il a donné à cet impétueux ruisseau qui descend tout droit des sommets environnants. Là, il lui faut obligatoirement revenir sur le chemin pour franchir le pont. Il n'y a pas d'autre solution pour passer de l'autre côté du torrent, plus en amont les eaux furieuses entraîneraient toute personne qui tenterait la traversée, là où il se trouve, sur cette portion moins pentue, le cours d'eau devient plus calme mais tout aussi infranchissable car trop large et trop profond. Il existe bien quelques gués en aval mais ils ne sont praticables qu'en été et en automne. Au printemps la fonte des neiges décuple le débit et la force de l'eau, en hiver le cours est moins agité mais l'eau est bien trop froide pour s'y tremper à mi-corps, surtout lorsqu'il reste deux bonnes heures de marche, sous une température largement négative, avant de retrouver la chaleur du foyer.

A proximité des rives du torrent les broussailles dénudées sont plus denses, Paul redescend précautionneusement vers l'allée en cherchant à ne poser les pieds que sur de larges pierres ou sur les tapis de mousse. L'épais silence qui règne en cette fin de journée amplifie le moindre bruit. Dès qu'il pose le pied sur une brindille qui craque sous son pas, il s'arrête net, tend l'oreille, guette tout autour de lui et patiente un long moment avant de reprendre sa progression. Arrivé près du fossé qui borde le chemin il s'y aplatit et reste un instant à scruter l'autre côté du pont aussi bien que l'allée qui y mène. Lorsqu'il acquiert la certitude qu'il est absolument seul, il se relève prudemment, et dès qu'il se retrouve sur le chemin, il se met à courir du plus vite qu'il peut pour atteindre l'extrémité opposée du pont. Son sac danse dans son dos et il doit le reprendre à la main, sans ralentir sa course, pour éviter le bruit qu'il fait à chaque foulée. Dès qu'il franchit l'extrémité du pont, il quitte à nouveau le chemin et remonte dans le chaos de

rochers qui surplombe l'endroit. Derrière un énorme bloc, il connaît une anfractuosité suffisamment large pour qu'il puisse s'y glisser afin de reprendre son souffle. Il se force à aspirer et inspirer profondément et posément, en évitant le bruit qu'aurait causé une respiration haletante. Le plus difficile est passé, encore un large éboulis à traverser et il pourra s'engager sur le sentier escarpé qui le ramène chez lui. Un affaissement récent a complètement recouvert le chemin de rochers et de pierres de toutes tailles, franchir les premières longueurs, sur une vingtaine de hauteurs d'homme, demandent des dons d'escalade certains, car la pente est raide et les amas rocheux instables, seul un homme agile peut passer là. Paul sera donc bientôt en sécurité, après cette escalade il retrouvera le chemin de la cité où personne ne viendra le surprendre. Comme il retrouve une respiration normale il s'apprête à reprendre sa route et sans se découvrir inspecte les alentours. C'est alors qu'il les voit. Loin là-bas, tout au bout de l'allée qu'il empruntait quelques instants auparavant. Ils avancent de l'allure tranquille de ceux qui n'ont rien à redouter mais déjà le nez au vent car ils ont probablement repéré l'odeur de l'homme. Ils s'arrêtent à l'endroit où Paul a quitté le chemin, ils hésitent un court instant puis trois suivent la trace tandis que les trois autres poursuivent droit vers le pont. Ils sont encore loin et Paul sait que la seule chance qu'il a de leur échapper est de déguerpier immédiatement et d'atteindre avant eux les éboulis. Malgré son jeune âge et son excellente condition physique, il ne peut pas rivaliser à la course avec eux, il faut qu'il parte tant que la distance qui les sépare est importante. Mais le seul fait d'avoir à se découvrir alors qu'il est encore à l'abri de leur regard retient encore sa décision. Puis, comme les quelques fois où il s'est trouvé dans cette situation, il combat ce faux sentiment de sécurité que lui donne sa position cachée et la raison supplante la peur. Pour retarder un peu plus le moment où ils l'apercevront, il contourne le rocher contre lequel il s'est reposé, ce qui l'oblige à remonter de quelques mètres, pratiquement en rampant, puis à redescendre de l'autre côté sans contrainte puisqu'il est masqué par la masse de pierre. Arrivé au plus bas il s'accroupit au maximum au ras des cailloux pour atteindre le chemin, attentif à ne faire aucun bruit, bien que la distance qui le sépare encore des bêtes soit suffisante pour que le crissement d'un pied ou l'entrechoquement de deux pierres ne soient pas nettement perçus. Il jette un dernier regard pour évaluer la distance qui le sépare de ceux restés sur le chemin, il s'assure qu'aucun autre animal ne lui bouche la retraite en arrivant en face, puis il bondit. Il entame alors une nouvelle course pour la vie. Ce n'est pas la première fois qu'il se trouve dans cette difficile situation, il sait qu'il prend beaucoup de risques en se rendant dans la vallée, mais rien ne peut l'en empêcher. A peine a-t-il fait vingt pas qu'il entend déjà les bêtes lancées à sa poursuite. Il sait que la distance qui les sépare est suffisante pour qu'il atteigne l'endroit où il sera hors de portée, mais il faut qu'il coure, vite, qu'il ne trébuche pas, que rien ne vienne ralentir sa course. Il voit maintenant, sur la droite du chemin à quelques enjambées, les blocs qu'il va devoir franchir et l'à-pic qu'il va falloir escalader, sans faillir. Son regard rivé sur le but à atteindre, il les sent se rapprocher, son sac le gêne dans sa fuite, battant contre son dos à chaque foulée, mais c'est pour son contenu qu'il entreprend ces dangereuses expéditions, il ne va pas l'abandonner maintenant. Lorsqu'il atteint le pied de l'éboulis il ralentit sa course puis s'arrête un court moment pour repérer les emplacements où poser les pieds, en prenant bien soin de choisir des appuis stables. Déjà il entend la respiration haletante des bêtes à sa poursuite. Il saute de blocs en blocs jusqu'à l'amas qui se dresse quasiment vertical. Sans prendre un seul instant pour reprendre son souffle, ni même se retourner pour voir où se trouvent les animaux, il commence à grimper, poussant avec les pieds, tirant sur les bras, pour se hisser aussi vite que le permettent ses muscles raidis par les efforts successifs. Ce n'est qu'après une progression verticale d'une dizaine de hauteurs d'homme, certain d'être hors de portée, qu'il stoppe son ascension. Hors d'haleine, les jambes et les bras tétanisés par la violence de l'effort,

la pensée accaparée par l'intensité de la tension et de la peur, il doit pourtant encore s'accrocher pour rester solidaire de la paroi et ne pas risquer de chuter.

Lorsqu'enfin il retrouve un rythme respiratoire plus régulier il regarde vers le bas. Ils sont là, tous les six. Et tous le regardent. Ils savent que leur proie leur échappe mais leurs yeux ne reflètent pas la bestialité que les gens de la cité attribuent à ces animaux. Non, on pourrait même supposer qu'ils se consolent facilement de ne pas avoir attrapé le fuyard et que seul le fait de l'avoir ramené à l'endroit qu'il n'aurait jamais dû quitter leur suffit. Après quelques grognements le plus fort de la bande lance un jappement en direction de Paul, comme s'il lui concède qu'une fois encore c'est lui qui a gagné. Un coup de sifflet strident, émis au loin, fait instantanément dresser les douze oreilles. Le dominant jette un dernier regard sur l'homme qu'ils ont pourchassé puis il se retourne, aussitôt suivi des cinq autres, ils rebroussent chemin pour répondre à l'impérieux appel qui vient de leur être adressé.

Paul n'a jamais compris pourquoi les loups ne cherchent pas à le poursuivre au-delà de l'éboulis, ils auraient très bien pu atteindre le haut du chemin par un itinéraire plus long mais moins pentu que celui qu'il emprunte et par conséquent lui couper la route du village. Mais non, il semble que leur seule intention est que personne n'aille au-delà de frontières invisibles qu'eux seuls connaissent, ils en gardent les limites. Aujourd'hui, hormis Paul, plus personne au village ne tente de les franchir. Avant lui les rares téméraires qui se sont aventurés hors du périmètre autorisé tout autour de la cité n'ont jamais reparus. Son père fait partie de ceux-là.

Paul reprend son escalade afin d'atteindre le sommet de l'éboulis. Lorsqu'il y parvient il s'affale sur le lit de mousse qui recouvre les blocs à cet endroit et, comme à chaque fois où il s'est trouvé dans cette situation, il est aussitôt en proie à une terreur rétrospective qui l'inonde de sueur bien que tout son corps soit parcouru par un souffle glacé. Il a du mal à maîtriser le tremblement général qui le gagne. Il domine maintenant la Pissarde qui roule en contrebas des eaux boueuses et furieuses entre ses rivages gelés. Le fracas du torrent monte jusqu'à lui, il ne pouvait y avoir d'accompagnement sonore mieux assorti à la violence des événements qu'il vient de vivre. Sa frayeur se dilue dans les grondements de tonnerre des masses liquides qui dévalent la pente, entraînant avec elles des galets, des branches et parfois même des troncs entiers, dont le passage chaotique module la furieuse mais monotone musique des flots. Dans ses veines et sous son crâne, Paul ressent le même déferlement physique et sonore.

La lumière du jour s'estompe mais le soleil dont on n'a pas vu le moindre rayon depuis plusieurs semaines, déchire le voile de nuages et permet à Paul d'apercevoir les falaises qui surplombent l'endroit. Ces dernières lueurs enflamment les sommets de la chaîne de montagnes, de l'autre côté de la vallée. Du blanc terreux qui les ceignait il y a encore quelques instants, les pics enneigés virent au rose, pâle d'abord, puis de plus en plus orangé jusqu'à devenir flamboyant alors que dans le même instant le fond de la vallée plonge dans les ténèbres, tout juste troué de quelques feux épars. Paul admire ce paysage tout en reprenant son souffle, il pourrait rester là des heures si la terre avait bien voulu s'arrêter de tourner pour qu'enfin les bons moments se figent.

Le Mont de fer, nom que lui a donné Paul en raison de sa couleur habituellement grisâtre, domine les sommets voisins. C'est le dernier à voir pâlir doucement son capuchon neigeux jusqu'à reprendre sa teinte habituelle. Paul se relève, les jours où le soleil paraît sont tellement rares que la contemplation de ce spectacle lui a fait oublier la peur, le froid et le temps qui passe. Il reprend sa route d'un pas rapide. Malgré l'obscurité naissante et la neige qui recouvre maintenant le sentier il se dirige sans hésitation, il parcourt cet itinéraire depuis des mois dès qu'il peut s'échapper de la cité.

Il suit toujours le cours du torrent et arrive bientôt au croisement des deux chemins qui montent de la vallée, là où la pente s'atténue, là où l'épaisseur de neige s'épaissit, là où la forêt laisse brutalement place à la ville. Car au sortir du bois se dressent aussitôt des ruines d'immeubles d'habitation dont quelques-uns seulement ont pu conserver des pans entiers de murs et de toiture. La plupart n'ont pas résisté à l'assaut du monde végétal qui reconquiert ce qui lui a été arraché il y a bien longtemps. Les lierres accrochés aux murs en ont d'abord effrité les surfaces, puis ils ont déjointé les portes et éclaté les fenêtres. Les sols éventrés par les mouvements du terrain ont permis la croissance d'arbres et de taillis à l'intérieur même des pièces, sapant les immeubles à la base. Les toits défoncés par les avalanches ou tout simplement totalement délabrés par le temps, ont laissé les intempéries ravager les structures hautes. A cette altitude, on est à mi-chemin entre la vallée et le sommet des montagnes, les murs de béton fissurés, infiltrés par l'humidité permanente, ont fini par exploser littéralement sous l'action du gel. Pour beaucoup, ces souvenirs des temps passés n'offrent plus que l'image de quelques murs dentelés enfermant des tas de gravats, eux-mêmes envahis par les ronces et les broussailles. Paul s'engage dans ce qui avait dû être une large avenue, car les ruines d'immeubles s'alignent de part et d'autre de ce tracé aujourd'hui reconquis par les hêtres et les sapins. Il a déjà parcouru en tous sens cette ville fantôme et en connaît tous les recoins, elle ne l'étonne pas puisqu'il l'a toujours connue ainsi. Elle s'étend sur tout le plateau, perchée au-dessus de la vallée. Qu'est-ce qui avait pu pousser les hommes à construire une telle cité à un tel endroit ? Personne dans son entourage et à sa connaissance, pas même André son grand-père, ne pouvait apporter de réponse formelle à cette question.

Paul vient d'atteindre la zone déserte, déboisée et déblayée, qui sépare la cité morte de celle habitée. Il fait très sombre et les gardes, espère-t-il, ne le verront pas approcher, il faut simplement ne faire aucun bruit. La neige crisse un peu sous ses pas. Arrivé à proximité des empilements de rochers qui font office de remparts à cet endroit, il s'immobilise, aucune silhouette n'apparaît sur le chemin de ronde, il se glisse prestement au bas du mur et le longe pour contourner la cité. Après un long moment de marche feutrée il arrive là où le mur d'enceinte s'adosse à la falaise qui se dresse, d'abord en pente raide puis totalement verticale, sur des centaines de hauteur d'homme au-dessus de sa tête. Il s'écarte un peu du mur pour s'assurer qu'aucune sentinelle ne se trouve à proximité. Tout est calme, la neige se met à tomber, densifiant le silence. Paul revient près du rempart et commence l'escalade. A cet endroit le mur est constitué de blocs empilés sans aucun mortier, récupérés sur les ruines des immeubles abandonnés. Les prises sont nombreuses et faciles, Paul prend bientôt pied sur le chemin de ronde. Un étroit escalier de bois permet d'en redescendre côté village. Avant de l'emprunter Paul de sa position dominante tente de scruter les rues avoisinantes mais l'obscurité est trop profonde pour qu'il puisse s'assurer de l'absence de gardes. Il descend donc prudemment pour regagner son domicile.

Les rues de la cité sont totalement désertes à cette heure, dès la tombée de la nuit tous les habitants regagnent leur demeure et plus personne ne circule. Paul longe les murs, même maintenant où il a atteint le cœur de la cité il souhaite ne pas se faire surprendre par la garde. Avant de s'engager dans la rue qui mène à son immeuble il préfère s'abriter derrière le mur de la maison qui fait l'angle et passer la tête pour s'assurer que la voie est libre. Il fait bien, elle ne l'est pas. Près de la porte de son habitation trois hommes attendent, éclairés par la torche que tient l'un d'entre eux. Et qui peuvent-ils bien attendre sinon lui ? Il s'apprête à opérer un demi-tour lorsque des pas retentissent dans son dos. Trois autres hommes descendent la rue qu'il vient d'emprunter, ils lui bloquent la retraite. Comme il est encore plaqué au mur de l'immeuble qui fait l'angle des deux rues, ils ne l'ont pas encore repéré mais ce sera chose faite dans quelques

instants. S'il ne veut pas qu'on lui reproche une attitude suspecte il faut qu'il s'engage immédiatement dans sa rue et descende vers ceux qui gardent sa porte. Son seul souci est de cacher son sac, il ne faut surtout pas qu'ils découvrent son contenu et s'il le tient encore lorsqu'ils l'aborderont, c'est ce sac qui va tout d'abord attirer leur attention. Le bruit des pas des trois hommes qui descendent s'approche, s'il veut encore que son attitude paraisse naturelle il faut qu'il se remette en marche maintenant, il pivote donc le long du mur pour se retrouver dans sa rue et part au-devant des gardiens de la cité postés devant la porte de l'immeuble où il loge. Dans quelques pas il trouvera à sa gauche un immeuble en partie détruit que les ouvriers maçons tentent de rendre à nouveau salubre. Les travaux d'évacuation ont commencé et les paniers destinés à recevoir les gravats s'empilent contre le mur de la façade. Il faut absolument qu'il puisse y cacher son sac. Il n'a pas atteint l'endroit que déjà les gardes l'ont aperçu et viennent à sa rencontre, de plus les trois autres ne vont pas tarder à déboucher dans la rue. Il accélère alors l'allure, s'arrête net devant l'amoncellement de paniers, baisse le haut de son pantalon et, masqué en partie par les paniers, il se met à satisfaire une envie naturelle qui n'est d'ailleurs pas feinte. Il en profite pour se débarrasser de son sac en l'enfouissant dans le panier le plus proche. Les gardes descendants tournent au coin de la rue au moment où ceux qui montent arrivent à sa hauteur en courant, pensant probablement qu'il a filé. Il remonte juste son pantalon. Le premier près de lui tient la torche, il l'approche du visage de Paul et, après l'avoir dévisagé, il se retourne vers les autres et leur dit :

- C'est bien le Paul qui baguenaude dans les rues si tard.

Il ne va pas plus loin dans son commentaire car Roger Brunet, le chef des gardes, fait partie du groupe des trois qui descendaient. Ce dernier arrive à hauteur de Paul :

- Tu peux me dire qu'est-ce que tu fous dehors au milieu de la nuit ?

- Je n'avais pas sommeil et je voulais me dégourdir les jambes.

- Je pense pas que c'est la bonne réponse, reprend Roger, tu vas nous accompagner au palais, le juge t'attend, tu pourras lui dire pourquoi t'as des problèmes de sommeil.

Il est inutile de dire quoi que ce soit, Roger Brunet est l'homme le plus puissant de la ville après le Président, et peut être même avant le Président tant il a d'influence sur celui-ci. C'est un petit homme malingre au teint terreux, au regard fuyant, aux traits creusés de rides profondes. Ses lèvres minces et le plissement de la bouche accentuent encore la défiance instinctive qu'on éprouve en le voyant. Il y a des individus comme ça, dont le physique reflète parfaitement le caractère, mais pour Roger Brunet, bien que peu engageant, son aspect est bien moins effrayant que son âme. Pourquoi était-il devenu si méchant, Paul ne le sait pas, sa petite taille peut-être qui avait dû déclencher railleries et vexations lorsqu'il était jeune ? Si c'était le cas, il fait aujourd'hui payer ses déboires de gamin au prix fort. La désobéissance ou la rébellion n'est pas envisageable si l'on espère continuer à vivre dans la cité, les opposants déclarés, ou même supposés, disparaissent mystérieusement, où bien chutent au bas des remparts, ou bien encore succombent à leurs blessures après une rixe avec les gardes. Paul a depuis longtemps choisi une attitude soumise, et doit donc affronter les immanquables turpitudes de l'avorton atrabilaire à chacune de leur rencontre. Il lui faudra donc supporter les remontrances du juge, quelques palabres, une longue leçon de morale et on le relâchera avec en prime une amende sous forme de quelques journées de travail supplémentaires. Ce n'est pas la première fois qu'il se voit condamné, ce ne sera sûrement pas la dernière. Il se laisse donc conduire au palais entouré des six hommes.

Le palais reproduit à l'intérieur de la cité le dispositif de sécurité mis en place pour la cité elle-même : une muraille de blocs de bétons et de gravats entoure un large espace vide en déclivité

montante qui mène à cet immeuble pompeusement appelé « Le Palais » ainsi nommé parce qu'il domine la cité, que les trois étages sont encore debout, que la toiture est étanche, que les fenêtres sont étanches, et surtout parce qu'il est le lieu de résidence du Président. Une seule ouverture permet de pénétrer dans l'enceinte, elle est gardée par quatre hommes armés de piques qui s'écartent lorsque leur chef, leurs collègues et Paul se présentent. Ce petit groupe traverse la zone de sécurité et entre dans l'immeuble dont l'entrée est, elle aussi, gardée par quatre hommes armés. Paul est conduit dans une petite pièce en sous-sol dont le seul mobilier consiste en une table et une chaise, toutes deux faites de rondins grossièrement rabotés. On le laisse là, seul. Roger referme la porte derrière lui, emportant la torche, laissant Paul dans l'obscurité totale. Il n'est pas vraiment prisonnier, il peut toujours s'enfuir par un soupirail, ou même par la porte qui n'est sans doute ni verrouillée, ni gardée. Mais où pourrait-il aller ? La cité, adossée au flanc de la montagne, s'étend sur un demi-cercle dont le rayon ne dépasse pas deux milliers de pas. Tout le monde s'y connaît. Sa geôle n'a donc pas les dimensions de la pièce où il se trouve mais celles de la cité où il est condamné à vivre jusqu'à la fin de ses jours. Paul s'est assis sur l'unique chaise et constatant qu'on ne s'intéresse plus à lui, le juge a probablement rejoint son domicile et remis au lendemain son interrogatoire, il pose sa tête sur la table, entre ses bras, et s'endort dans la minute qui suit.



## CHAPITRE 2 – PRESIDENTS BELAMI, PERE et FILS

Jean-René Belami s'est levé d'excellente humeur ce matin. Le préposé au nettoyage a déblayé l'épaisse couche de neige tombée durant la nuit, il peut ainsi déguster sur le balcon de sa chambre le café que lui a apporté son épouse, un breuvage fort, de couleur marron foncé, qu'on obtient à partir d'une décoction de chicorée séchée et que l'on boit brûlant. Il boit par petites gorgées tout en observant avec contentement la cité dont il est le Président. Douze ans déjà qu'il a pris la place laissée vacante après le décès de son père. Celui-ci avait succombé brutalement à la suite d'une des grandes colères dont il était coutumier et qui accompagnait inmanquablement la moindre contrariété. Cette ultime fois, c'était justement Jean-René qui avait déclenché les foudres paternelles, quelle bêtise monumentale avait-il encore commise, il ne s'en rappelait plus, elles étaient aussi fréquentes que les emportements de son père.

Combien de temps le père Belami avait-il été Président de la cité, Jean-René n'aurait pu le dire, son père gouvernait et lui se souciait assez peu de la vie communautaire, il préférait les plaisirs faciles et la vie oisive que lui procuraient la position de fils du Président. Ce dernier n'avait d'ailleurs rien fait pour préparer Jean-René à assumer la responsabilité de la vie de la cité, certain qu'il était de tenir ce rôle durant de nombreuses années encore. Il avait pris le pouvoir, et le verbe prendre avait ici tout son sens, lors de l'attaque des pillards. Le Président d'alors, Yan Coret, démocrate rigoureux et chef respecté mais peu au fait des choses de la guerre, avait confié la défense de la cité au père Belami, le chef des bûcherons. C'était un homme sans nuance, irascible, forte tête mais solide et rusé, aimé et admiré de ses hommes et sachant les mener. Les bûcherons avaient parfaitement réussi à repousser la horde de brigands qui tentaient d'envahir la cité. Dès que le danger fut écarté Belami profita de la renommée acquise par sa victoire et surtout du soutien indéfectible de son armée de bûcherons pour renverser Yan Coret et s'emparer du pouvoir. Le père Belami révisa alors de façon radicale l'ancien système, complexe à ses yeux, de comités de quartier dont les membres élisaient des représentants à l'assemblée, qui eux-mêmes nommaient des conseillers, dont les avis pouvaient parfois contrecarrer ceux du Président. Dès son arrivée toutes les représentations populaires furent abolies, le Président décidait de tout, nommait des conseillers qui ne servaient pas à grand-chose, si ce n'était à approuver sans hésitation et faire exécuter les décisions du Président dans le domaine qu'ils étaient censés diriger : conseiller à l'agriculture, conseiller à l'élevage des poules, conseiller à la nourriture, conseiller à la rénovation, conseiller à l'habillement, conseiller aux festivités, conseiller commissaire et juge. Et parfois même, conseiller à rien du tout, juste le titre, pour bénéficier des avantages lorsqu'on était particulièrement apprécié du Président, titre qui pouvait d'ailleurs être retiré aussi vite qu'il avait été attribué. Ces conseillers n'étaient astreints à aucun travail, ils habitaient les demeures les moins délabrées, possédaient des serviteurs, la nourriture et l'habillement leur étaient fournis. Ces postes, reliquat de l'ancienne organisation sous Yan Coret, n'avaient plus aucune utilité puisque Belami détenait tous les pouvoirs. Mais la tradition perdurerait. Et même, les élections libres furent maintenues. Peu après sa prise de pouvoir, Belami souhaita que les habitants se prononcent sur son maintien au poste de Président. Ces élections furent un immense succès, le résultat annoncé le soir même : quatre-vingt-quinze pour cent des électeurs avaient plébiscité Belami. Menées par Yan Coret, il y eut bien quelques voix pour dénoncer une fraude massive, mais elles furent vite étouffées. Et puis qui allait s'opposer au sauveur de la cité ? Peu après Yan Coret fut porté disparu, soi-disant enfui après cette lourde défaite électorale. Cette version fut rejetée par de nombreux habitants, Yan Coret n'était pas un Président redoutable mais ce n'était pas un lâche, il l'avait prouvé en s'opposant ouvertement à Belami et en contestant les résultats du scrutin.

La politique du père Belami avait été simple : garder le pouvoir. Pour cela il avait réduit au silence par la manière forte une opposition naissante, ne tolérant aucune critique ni aucun manquement aux règles qu'il avait édictées. Le socle de son autorité, c'était la garde rapprochée constituée de ses fidèles compagnons bûcherons, ils assuraient le service d'ordre et constituaient un corps de garde musclé, tous totalement dévoués à leur maître. La vie coulait donc sans heurt, chacun à sa place.

Au décès du père Belami, quelques-uns de ses proches conseillers se seraient bien vus dans le rôle du Président. Les intrigues et les combinaisons prirent rapidement une tournure de guérilla feutrée où tous risquaient de perdre car le peuple se réveillait. Même s'ils s'étaient habitués à n'être que des instruments au service d'une caste dirigeante, durant cette période d'incertitude et d'affaiblissement du pouvoir, les habitants commençaient à entrevoir la possibilité d'une existence moins soumise.

C'est ce moment que choisit le fourbe et chafouin Roger Brunet pour sortir de l'ombre. C'était l'actuel détenteur du titre de chef des gardes, un poste clé dans le dispositif despotique mis en place par le père Belami, ce qui à première vue semblait une bizarrerie car comment imaginer ce petit homme fluet dirigeant une cinquantaine de gaillards dont tous pesaient au moins le double de l'avorton. Seulement Roger Brunet savait concilier deux qualités qu'appréciait énormément le président : il était plus subtil que la majorité des habitants tout en sachant faire preuve d'une servilité exemplaire. Roger n'était guère aimé des conseillers qui considéraient qu'il détenait des pouvoirs exorbitants par rapport aux leurs, eux qui se considéraient comme les têtes pensantes alors qu'ils ne voyaient en Brunet qu'un exécutant aux ordres. Grave erreur ! Roger Brunet savait parfaitement qu'aucun d'eux, une fois élu, ne lui conserverait les fonctions ni les faveurs auxquelles il avait eu droit jusque-là. Il sut manœuvrer habilement pour décourager les ambitions naissantes : il laissa la contestation populaire prendre suffisamment d'ampleur pour que les prétendants à la Présidence commencent à s'alarmer et ne voient plus qu'en lui le seul garant du maintien de l'ordre et donc de leurs privilèges. Il sut ne pas pousser trop loin son avantage et ne pas imposer sa propre candidature, qui n'aurait pas désamorcée, bien au contraire, la grogne populaire sur laquelle aurait pu s'appuyer à leur tour quelques-uns des conseillers actuels. Il préconisa celle du fils du Président décédé, Jean-René, contre qui aucun des conseillers du père ne pouvait s'opposer sans être aussitôt suspecté par les autres de jouer sa propre partition. Il fit ainsi taire les appétits grandissants tout en pensant que son heure était proche, que sa prise de pouvoir n'était que partie remise, il considérait Jean-René comme un gros lourdaud qu'il saurait manœuvrer à sa guise et qu'il pourrait un jour éliminer sans trop de problèmes dès que l'occasion s'en présenterait.

Bien qu'éloigné depuis toujours des préoccupations du fonctionnement de la cité, et incapable de gouverner seul, la première élection de Jean-René ne fut qu'une formalité, Roger et ses gardes avaient su museler la fronde naissante en éliminant les meneurs et personne n'avait revendiqué ouvertement le titre de chef des opposants à la clique en place, la peur ne suscite guère les vocations. Jean-René fut donc élu, tout comme son père, à une large majorité et la vie reprit comme avant.

La dictature du père Belami n'avait pas pesé sur les personnes comme une contrainte intolérable de tous les instants. Bien sûr les gens travaillaient dur pour assurer leur survie mais aussi pour subvenir aux besoins d'une poignée de fainéants inutiles ; bien sûr les conflits avec ces mêmes parasites tournaient toujours à l'avantage de ces derniers, mais la vie n'aurait pas été bien

meilleure s'ils n'avaient pas existé. A cette altitude le climat était rigoureux, le rendement des champs faibles, les distractions quasiment inexistantes. La seule source de chauffage était le bois qu'il fallait aller chercher de plus en plus loin. Les occupations quotidiennes se concentraient sur les travaux agricoles et l'entretien des habitations, des remparts et du barrage. Qu'il y ait un Président dictateur ou bon enfant ne changeait rien à la monotonie des jours ni à la pénibilité des travaux indispensables.

Cependant le nouveau règne avait durci les conditions de vie, Jean-René ne trouvait à la présidence que le goût de la paresse, Roger n'attendait que le moment propice à sa propre prise du pouvoir, les conseillers n'envisageaient rien d'autre que la continuité de leur vie oisive et le maintien, voire l'accroissement de leurs privilèges.

Pour ajouter au malheur de la population, cette année-là aucune pluie n'avait arrosé les récoltes durant tout l'été, le barrage s'était vidé de sa réserve, les arbres fruitiers n'avaient que peu donné. L'automne fut tout aussi sec, puis fit place à l'hiver en quelques jours. Les stocks de grains et de légumes étaient au plus bas, il allait falloir se rationner durement pour tenir jusqu'au printemps prochain. Le Président, ses conseillers et ses gardes n'avaient pas pour autant réduit leurs prélèvements et tandis que les habitants commençaient à entrevoir une famine proche, la caste dirigeante continuait à puiser dans les réserves sans restriction.

Ce que la raison ou la peur éteint, la faim l'embrase. Le petit noyau de révoltés rescapés de la première fronde rassemble maintenant autour de lui une grosse partie de la population. Le vent de la révolte souffle, n'attendant que l'étincelle qui embraserait la cité.

Parmi la caste dirigeante, seul Roger Brunet sent monter cette fronde, il ne s'en inquiète pas, certain de pouvoir maîtriser facilement toutes formes de contestation.

Sur sa terrasse, Jean-René Bélami hèle son épouse et lui demande un second café. Il est heureux mais une pensée furtive vient gâcher sa bonne humeur : que va-t-il faire de sa journée ?

### CHAPITRE 3 – LA VIE DE LA CITE

Le troisième étage du Palais domine largement toutes les bâtisses aux alentours. Jean-René a fait raser les plus hautes et les plus proches, il peut ainsi observer sans obstacle la vie de la cité à tout moment, la vue s'étend sur tout le territoire de ce qu'a été cette ville, la partie aujourd'hui habitée au centre, les endroits en ruine et inhabités à la périphérie : au nord la vue est dégagée jusqu'à la lisière de la forêt grâce au large chemin qui mène à la vallée et se poursuit en sous-bois jusqu'au torrent qui marque la frontière de la zone accessible hors de laquelle les loups interviennent ; au sud, au-delà des bâtiments en ruine, se trouvent les quelques surfaces cultivées, la largeur de l'espace plat se rétrécit progressivement jusqu'à ne devenir qu'une pente infranchissable ; à l'est la largeur de la cité atteint environ trois mille pas et se termine, là aussi, par une pente trop abrupte pour être empruntée ; à l'ouest s'élève une paroi rocheuse parfaitement verticale. Le palais est bâti au pied de cet à-pic qui s'élève à environ 500 hauteurs d'homme au-dessus de la cité. C'est aussi à peu près la même distance verticale qui sépare la cité de la vallée en contre-bas.

La cité n'a pas de nom, pourquoi donner un nom à un village où aucun étranger ne vient jamais ? Pour tous les habitants la cité s'appelle « La Cité ».

A cette heure matinale les cantonniers dégagent encore les chaussées, ils s'acharnent à ôter la neige si bien que les rues, d'impraticables à cause de la neige deviennent rapidement impraticables à cause du verglas. Mais le pire est à venir, lorsque le dégel transformera toutes les voies de circulation en profonds bourbiers.

Les travailleurs du matin partent pour le bucheronnage. Les anciens bûcherons étant pratiquement tous affectés à la garde, ce sont les habitants qui, à tour de rôle, sont de corvée de bucheronnage, les plus forts à l'abattage, les moins costauds à l'ébranchage. Les hommes tentent de stocker suffisamment de bois en automne pour couvrir les besoins de l'hiver mais lorsque la température chute tôt dans la saison comme cette année, il faut poursuivre les abattages malgré le froid et la neige qui entravent les déplacements. De plus, les bûcherons doivent maintenant monter très haut au-dessus du chemin de la vallée pour trouver les arbres suffisamment âgés qui donnent une quantité de bois satisfaisante. L'abattage d'un seul arbre demande des heures d'efforts car les haches sont rudimentaires, peu coupantes et les manches se brisent fréquemment. Pour chaque arbre abattu, il faut ensuite élaguer, déterrer les souches, porter les branches à dos d'homme. Chaque tronc, encordé par des lianes, est halé jusqu'à la cité par les hommes les plus vigoureux. Les gardes encadrent la corvée et surveillent le retour, afin qu'aucun travailleur ne prélève pour lui-même tout ou partie du fagot qu'il rapporte à grand peine. Les hommes déposent leur fardeau dans l'entrepôt à bois et repartent aussitôt pour un autre voyage. Les femmes et les hommes plus chétifs prennent alors le relais, ils débitent les branches à l'aide de machettes rudimentaires qui leurs sont distribuées au début du travail et leurs sont reprises dès sa fin. D'autres scient les grumes grâce à un astucieux système : dans de longues tôles, probablement récupérées dans les débris hétéroclites qui jonchent le sol d'un grand bâtiment aux confins de la cité, ont été découpées des dents et à chaque bout la tôle est repliée sur des rondins de bois qui font office de poignées. Deux hommes placés de chaque côté de la grume impriment des mouvements de va-et-vient à la scie qui entame le tronc à chaque passage. Mais le métal dont est fait la lame est tendre et il faut parfois toute une journée pour

débiter un seul arbre, et parfois plus si le mouvement des scieurs n'est pas coordonné et que la tôle se tord, il faut alors la marteler pour la réaplanir.

Hormis le bucheronnage, les travaux d'hiver réguliers se limitent à l'entretien du barrage et au soin des poules. Le barrage à cette saison demande peu de travail, il suffit de surveiller les points sensibles, reboucher les brèches, casser la glace lorsqu'elle prend trop d'épaisseur et garder les rives propres. L'ouvrage de terre et de pierre est impressionnant, large d'une vingtaine de pas, entre les deux rives abruptes du torrent qui l'alimente, il se dresse sur une hauteur de deux hommes et permet de retenir l'eau sur une centaine de pas. Un épais manteau neigeux recouvre aujourd'hui la surface gelée du lac formé par la retenue. Là se trouve toute la réserve d'eau de la cité. En hiver et au printemps la neige et la pluie ne font pas craindre le manque d'eau mais l'été, et même parfois l'automne, si pas la moindre ondée ne vient servir le torrent qui s'assèche et n'alimente plus le lac, celui-ci se tarit. La croissance de la population aurait voulu que l'on mette en chantier un second barrage, plus bas. Les habitants avaient plusieurs fois alerté le Président et ses conseillers sur l'urgence de ce nouvel ouvrage, mais sans résultat. Cela aurait demandé de soustraire durant une longue période des hommes affectés normalement aux tâches quotidiennes et donc de diminuer provisoirement les ressources en bois et en vivre. Il aurait alors fallu se restreindre un peu plus, y compris parmi les gardes et les conseillers. Et comme aucun d'eux ne souhaitaient perdre une once de leurs avantages, il restait urgent de ne rien faire.

Les poules n'ont besoin d'aucune attention particulière. Lâchées dans la journée elles picorent on ne sait trop quelles graines, sachant même dénicher quelques insectes ou vers dans les décombres des immeubles et dans les sous-bois alentours. La poule est le seul animal domestique de la cité et les œufs sont le seul aliment non végétal des habitants. On prend donc un soin tout particulier de ces gallinacés. Les poulaillers sont répartis en plusieurs endroits sur tout le territoire, ils comportent chacun une cinquantaine de poules et quelques coqs. Les femmes qui les ont en charge subissent la surveillance constante des gardes car les œufs sont destinés en priorité au président et aux fainéants du conseil, puis aux gardes et enfin, pour ce qui reste, aux habitants. En cette saison les pondeuses ne sont pas très prolifiques et rares sont les jours où la population bénéficie d'une distribution d'œufs. Et gare à celle ou celui qui irait soustraire un œuf de la récolte ! Ce crime mérite un jugement immédiat et une peine sévère. Les plus anciens racontent qu'il y a très peu de temps que des poules plus ou moins sauvages sont apparues dans la cité, il paraît qu'il y a plusieurs générations, seule une nourriture végétale était autorisée. La Loi divine, inscrite dans le seul livre connu de la population et détenu par la grande prêtresse, interdisait la consommation de tous produits d'origine animale. Très vite appréciés par le président, les œufs faisaient désormais exception à la règle au grand dam de la grande prêtresse.

On ne trouve dans l'enceinte de la cité qu'une seule race animale domestique et une seule sorte d'arbre fruitier, des pommiers qui donnent de petites pommes acides. Comme il faut être assez agile pour grimper dans les arbres mais ne pas être trop lourd pour ne pas casser les branches, ce sont les enfants qui assurent le ramassage. Il ne peut pas y avoir un garde sous chaque arbre, les gamins arrivent souvent à grapiller une petite partie de la récolte.

Les champs alentours produisent la majeure partie de l'alimentation. Dès que passe la saison des gelées, les hommes travaillent la terre qui a été labourée à l'automne, les femmes plantent des pommes de terre, des betteraves, des rutabagas, des carottes, des citrouilles, des haricots. Des silos creusés près de la cité permettent de conserver la plupart des fruits et légumes afin de

subvenir à l'alimentation hivernale de la population, le Président et ses conseillers ont une réserve personnelle dans un bâtiment affecté à ce seul usage. Des baies sauvages complètent les récoltes.

Une tâche est spécialement redoutée, c'est la surveillance des cultures la nuit, surtout en fin d'hiver pour protéger les semis de maïs et de blé. Tous les hommes, et même quelques femmes suffisamment robustes, doivent à tour de rôle et par équipe d'une dizaine, se tenir aux abords des champs dès la tombée de la nuit pour empêcher les animaux sauvages de ravager les cultures. Ce sont principalement des chevreuils, des cerfs et des biches et pire encore, des sangliers. Les cervidés sont faciles à effrayer, seuls quelques grands cerfs tentent parfois de forcer les barrages que font les hommes de garde équipés de lances mais devant le nombre ils n'insistent pas. Les sangliers sont plus combatifs et ne se laissent pas intimider par quelques pieux qui souvent cassent avant de pénétrer leur chair. La seule arme qui les fait fuir, c'est le feu des torches qu'on allume à intervalle régulier tout autour des champs. Mais parfois un sanglier téméraire ne recule pas devant les flammes et s'introduit dans le champ en passant dans l'espace laissé entre deux torches. C'est alors aux hommes de l'affronter et de le repousser à l'aide de leurs propres torches. C'est souvent efficace mais il arrive que le sanglier fonce, en blesse quelques-uns et même parfois en tue. Un animal contre lequel on ne peut rien, ce sont les rats, ils ne s'approchent pas des cultures tant qu'il y a des humains à proximité mais ils trouvent toujours un endroit non gardé pour déterrer et emporter quelques légumes. Quelques insectes aussi s'attaquent aux cultures, les plus ravageurs sont ceux qui, sous terre, attaquent les racines et font dépérir les plantes. Les autres animaux qui circulent la nuit ne s'approchent pas des hommes. Parfois un renard curieux se poste à quelques pas et reste là, à contempler les torches mais dès qu'un homme tente de l'approcher le renard file droit dans la forêt. Le reste de l'année aussi, il faut protéger les cultures mais la corvée est alors moins rude, la température étant plus douce d'une part, d'autre part les animaux trouvent ailleurs des sources d'alimentation. Bien qu'un garde accompagne l'équipe de surveillance, il ne peut contrôler l'étendue des champs, les hommes en profitent pour récolter pour eux-mêmes les légumes et les céréales qui sont à leur portée. La plupart des gardes préfère tout simplement laisser faire et prélever pour eux une partie des produits subtilisés.

C'est le père Bélami qui, après avoir chassé Yan Coret, avait mis en place la garde formée de ses compagnons bucherons, elle était sensée repousser toute nouvelle attaque de pillards. Pourtant, de mémoire d'anciens, aucune attaque n'avait jamais été perpétrée jusqu'à celle récente et elle avait été repoussée sans qu'il fût réellement besoin d'avoir un corps de garde. De plus il était interdit de sortir des limites de la cité, cette contrainte devait être la règle sur tout le territoire car hormis cette tentative d'invasion jamais un étranger n'avait pénétré dans la cité, bien gardée qu'elle était, tout autant pour les sorties que pour les entrées. Les habitants s'aperçurent donc rapidement que le président avait institué cette fonction dans un souci de police interne plus que dans l'éventualité d'une invasion. Ceux qui s'en étaient offusqués eurent compris, plus tôt que les autres, les changements profonds qui allaient s'opérer, ils furent les premiers à subirent les brimades des nouveaux maîtres.

A la contrainte physique s'ajoute une lourde contrainte morale, une femme a un pouvoir immense sur l'esprit simple de la plupart des habitants, c'est Véra Fausta, la Grande Prêtresse, la détentrice du livre de la Loi. Elle promet une vie paisible après la mort à tous ceux qui respectent les principes qu'elles exposent à chacune de ses cérémonies de la Dédévance, tous les sept jours. Elle promet aussi une terrible vengeance du Dieu Asus à tous ceux qui enfreignent

la Loi. Hormis quelques mécréants, tous les habitants la craignent. Le Président et son chef des gardes se félicitent de l'emprise de Fausta sur les esprits, quoi de plus docile qu'une foule servile terrorisée par la possible fureur divine.

Quelques habitants bénéficient de quelques privilèges car ils possèdent un savoir-faire indispensable pour le bon fonctionnement de la cité, ce qui leur permet une vie relativement meilleure que le reste de la population. Ce sont principalement les viticulteurs qui savent transformer le jus du raisin en une boisson âpre mais fortement alcoolisée. Leur savoir se transmet de père en fils, il leur permet un labeur moins pénible que les ouvriers et agriculteurs. Il y a cependant un inconvénient majeur à cet emploi, ceux qui l'exercent vivent moins vieux que les autres et surtout souffrent de terribles maux de ventre après plusieurs années de labeur. André, le seul ayant suffisamment de connaissances médicales, peut atténuer les souffrances provoquées par ces maux mais ne sait pas guérir durablement ceux qui en souffrent. La mort intervient généralement très peu de temps après l'apparition des symptômes.

Un autre artisan, Joseph l'unique boulanger de la cité, bénéficie d'un travail allégé car il ne fournit du pain qu'au Président et aux conseillers. Les habitants confectionnent eux-mêmes leur pain. Tout comme André, mais dans une moindre mesure, Joseph sait faire pression sur le président lorsqu'il est témoin d'une injustice, il fait la grève du pain. Comme les corvées imposées à Joseph dans ce cas ne le font pas plier, pendant quelques jours le président et les conseillers se contentent de se fournir chez les habitants en prélevant une large part sur leur fabrication. Mais le président aime le bon pain et seul Joseph sait produire un pain tendre et léger, alors le président transige et lève la peine injuste au grand dam de Brunet et de Fausta, qui tous deux enragent de voir annulées les punitions qu'ils ont infligées et qui, de plus, se passent fort bien tous les deux d'un pain savoureux. Comment Joseph a-t-il pu produire un pain si différent de ce qu'il a été depuis toujours, tous aimeraient bien le savoir. Seuls André et quelques amis en connaissent le secret, car c'est André qui a pu élaborer une recette améliorant la qualité du pain noir et dense fabriqué par les habitants. Joseph aurait aimé pouvoir alimenter tous les habitants mais André ne peut lui fournir qu'une quantité limitée de la préparation qui permet de fabriquer ce pain spécial. Souvent même, en fin d'hiver, quand la récolte des plantes nécessaires n'a pas été suffisante, Joseph en est réduit à fabriquer un pain presque identique aux confectons familiales.

Aux conditions climatiques rudes tout au long de l'année, soit trop froid, soit trop chaud, soit trop sec, soit trop humide, s'ajoute la chape nuageuse qui recouvre de façon quasi permanente cette région et qui déverse souvent des pluies abondantes. Souvent le plafond s'abaisse si bas que la cité se fonde dans le brouillard plusieurs jours d'affilée. Parfois, au printemps ou à l'automne, on perçoit le soleil à travers une brume épaisse, mais rarement le ciel se dégage totalement. En été seulement, les vents violents dissipent les nuages et alors le soleil embrase la cité durant plusieurs jours, rendant chaque tâche plus épuisante.

La morosité, l'ennui, la souffrance et l'exaspération des habitants s'alimentent donc à bien des sources.

## CHAPITRE 4 - ANDRE

André écarte la toile qui occulte la fenêtre de la pièce où il dort, il gratte la glace qui s'est formée durant la nuit sur la vitre, le ciel est uniformément gris, presque noir. La neige va probablement tomber à nouveau. Dans la cité, André est une des rares personnes qui occupe un local avec des fenêtres, et plus rare encore, avec des vitres entières sur ces fenêtres. Car André bénéficie d'un statut tout à fait particulier parmi la population de la cité, il soigne les habitants malades et doit donc recevoir chez lui, et parfois héberger, les patients qui nécessitent des soins. Il faut donc un peu de chaleur pour ne pas ajouter un rhume ou une grippe aux maux déjà présents.

Bien que peu de personnes le sachent, André sait lire, d'ailleurs ce matin, après avoir bu la même décoction que le Président Belami, il a écarté la paillasse sur laquelle il dort afin de découvrir la trappe qui s'ouvre sur son trésor : une cave où s'étalent sur plusieurs planches de nombreux bocaux et sur une étagère un grand nombre de livres. Il en choisit un puis, après avoir refermé la trappe et remis la paillasse en place, il s'assoie sur un billot de bois et se plonge dans la lecture d'un ouvrage traitant des vertus des plantes, celles qui lui permettent de composer les potions nécessaires au traitement des nombreux maux dont les habitants sont souvent atteints. Il ne peut pas lire très longtemps, des pas se font entendre près de sa porte. Promptement, il glisse le livre sous la paillasse et se lève au moment où Roger Brunet entre dans la pièce, comme s'il était chez lui.

- Roger, je t'ai déjà demandé de toquer à la porte avant d'entrer chez moi.

Brunet fait comme s'il n'avait pas entendu et délivre immédiatement son message, sur un ton narquois :

- Paul est au trou, il va passer devant le juge ce matin. Ça t'intéresse ?
- Que lui reproches-tu ?
- Indiscipline, comme d'habitude. Mais là, c'est plus grave ça fait plusieurs fois qu'on le voit plus toute une journée quand il est de repos et y'en a qui disent que ça fait longtemps que ça dure. On le voit pas dans les rues, il est pas chez lui, il fait quoi, ils se cache où ? Je veux savoir ça. Hier, impossible de le trouver. J'ai posté trois gardes devant sa porte et voilà notre Paul qui se pointe au début de la nuit après avoir disparu toute la journée. Il a pas disparu dit-il, il faisait juste une promenade nocturne. Il sait pas qu'on l'a cherché toute la journée. Mais je te dis ça, tu dois bien savoir, toi, où il va et ce qu'il fait ?
- Non, je ne le sais pas. Il est assez grand pour gérer seul ses jours de repos.
- Eh bien si pas un veut dire ce qu'il traficote, il sera jugé tout à l'heure et j'espère que son prochain jour de repos sera repoussé à dans très longtemps afin qu'il ait plus l'occasion de nous fausser compagnie. Salut !

Brunet quitte la pièce, laissant André soucieux mais pas vraiment inquiet, Paul saurait trouver une parade aux accusations de Brunet et le juge ne le condamnerait pas sans preuve réelle d'une infraction.

Dans la cité, la position sociale occupée par chacun ne dépend nullement d'une quelconque capacité intellectuelle. Seule la force brutale a structuré la hiérarchie, les plus forts détiennent le pouvoir, les plus faibles subissent leurs lois. Seul André bénéficie d'un régime un peu particulier. Il a toujours refusé de faire partie de l'entourage du Président, malgré les demandes insistantes et répétées de ce dernier. Belami l'avait exempté des travaux généraux mais André malgré son âge a toujours ignoré ce privilège, il continue à se rendre régulièrement dans les champs où dans les bois pour effectuer avec ses compagnons les semailles, récoltes, coupes de



bois et autres corvées qui assurent la subsistance de l'ensemble des habitants de la cité. Ce qui lui a valu d'être traité différemment des autres tient à un son grand savoir. André possède une connaissance qui lui vaut le respect de tous, et parfois même inspire la crainte, Président compris. Personne ne sait d'où il tient cette science qui le rend tout à la fois architecte lorsqu'il faut consolider un bâtiment, inventeur pour concevoir de nouveaux outils, agriculteur afin d'améliorer le rendement des champs et bien d'autres compétences utiles à tous. Quel que soit le problème qui se présente, André dispose toujours d'une solution. Mais celle dont dépend chacun, du plus humble au Président, c'est sa faculté de soigner les maux dont ils souffrent tous un jour ou l'autre. Il sait trouver les plantes qui conviennent pour guérir chaque malade, ou tout au moins les soulager. Il peut arracher sans trop de souffrance les dents gâtées. Il confectionne les atèles qui permettent la consolidation d'un bras ou d'une jambe cassée. Il sait même percer les abcès pour en extirper les humeurs mauvaises qui donnent la fièvre aux jeunes enfants et qui parfois les emportent malgré ses attentions, malgré ses connaissances. Contre certaines maladies qui résistent à ses soins, affectant le plus souvent les jeunes enfants et les personnes âgées, il ne peut rien. André devient alors l'accompagnant des mourants.

Pour cela les habitants le respectent et l'aiment, pour cela le Président et son entourage le craignent. Quelques-uns le détestent, jugeant son influence sur la communauté et surtout sur le Président, trop importante. Mais les uns comme les autres n'ont d'autre solution que de s'en remettre à lui lorsqu'un souci de santé les affecte. Conscient de l'emprise sur les forts que lui donnent ses connaissances, il n'hésite jamais à profiter de cette situation, non pour lui-même, mais pour intervenir chaque fois qu'une injustice frappe un habitant. Sa seule présence suffit à maintenir un semblant d'équité et surtout à tempérer les besoins fastueux du Président dictateur et de ses sectateurs qui tentent souvent d'augmenter les charges qui pèsent sur le peuple et de prélever plus que le nécessaire sur les récoltes. Lorsque la pression devient trop forte André fait officiellement la grève des soins mais les délivrent secrètement aux habitants malades. Tant qu'aucun membre de la clique régnante ne souffre du moindre mal les habitants se plient aux contraintes nouvelles. Heureusement, il est rare que plusieurs jours se passent sans qu'un gonflement de ventre, un mal de dent ou d'oreille, une infection d'un doigt, une irritation de l'œil, n'affectent un des conseillers, ce qui oblige le valétudinaire à demander l'aide d'André. Celui-ci sait alors marchander ses services pour obtenir en contrepartie l'allègement des charges qui pèsent sur la communauté et rétablir la justice pour ceux qui en ont été privé.

Malheureusement un cas fait exception, le seul réel maître du jeu, c'est Roger Brunet, et sur ce dernier André n'a aucune prise : Roger Brunet se soucie peu des avancées techniques que permet le savoir d'André, il prélève ce qui lui est nécessaire sur les récoltes, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, une rentabilité supérieure ne lui donne pas plus d'appétit. D'autre part, malgré son air malingre et son teint cireux, il n'est jamais malade et n'a donc absolument pas besoin des médications préparées par André. Il y a bien sa femme et ses enfants, qui eux se trouvent parfois dans l'obligation de consulter le guérisseur, mais ils le font en cachette, soucieux de ne pas dévoiler cette faiblesse à leur mari et père. André se refuse à exercer un chantage indirect en utilisant la souffrance de personnes innocentes. Peut-être même cela ne servirait-il à rien, le chef du corps de garde devait très certainement être moins sensible aux maux de ses proches qu'à la perte d'une parcelle de son autorité. Brunet avait envisagé plusieurs fois de se débarrasser de ce savant philanthrope mais le maintien en bonne santé de la population est aussi un facteur de stabilité sociale, éliminer André c'est craindre des malades nombreux, des invalides à vie, des épidémies ravageuses, des décès précoces, tout cela entraînerait une perte conséquente de main d'œuvre et donc une baisse sérieuse de la production. Roger devait donc, lui aussi et contre son gré, ménager André.

Une autre personne entretient une relation tendue avec André, c'est Véra Fausta, la présidente du culte, la grande prêtresse. Car André, malgré l'obligation qui est faite à chaque citoyen d'assister tous les sept jours à la cérémonie de la Déférence, ne s'y rend jamais et même, ne manque pas une occasion de critiquer cette dévotion aveugle à un improbable Dieu qui assurerait la marche du monde. C'est d'ailleurs le seul point de convergence de pensées entre André et Roger. Ce dernier n'est pas plus sensible aux sermons sulfureux de Fausta qu'à ses menaces de vengeance divine, il la tient même pour une illuminée, mais malgré tout suffisamment intelligente pour savoir que son action est perçue comme bénéfique par la classe dirigeante, dont elle fait partie d'ailleurs. Roger se rend donc à la plupart des cérémonies hebdomadaires de la Déférence et veille à ce que tous y participent. Car la crainte qu'inspire la justice divine se conjugue à la sienne pour faire tenir tranquille ce peuple de sauvages. En plus d'André et de quelques irréductibles qui préfèrent les punitions aux dévotions, Belami lui aussi se dispense souvent de cette contrainte, prétextant diverses raisons d'intérêts supérieurs et assurant que Véra Fausta officie pour lui en privé.

André, tout comme Paul, connaît chacun des habitants de la cité du plus âgés qu'il soigne du mieux qu'il peut aux plus jeunes qu'il a aidé à naître. Le seul objet présent dans la cité qui manque à sa connaissance, c'est le contenu du Livre de la Loi, ce livre que détient Fausta et qui contient selon elle l'intégralité des lois qui régissent le monde et qui s'imposent à chacune et chacun. André n'étant pas sensé savoir lire, il n'avait jamais pu demander à Fausta d'en consulter le contenu, ce qu'elle aurait probablement refusé d'ailleurs.

Malgré sa bonne humeur constamment affichée, André supportait depuis plusieurs années une lourde peine : son fils, le père de Paul, effectuait lui aussi de fréquentes incursions dans la vallée, loin des limites imposées par les loups, Il avait aussi décidé, avec son ami Tom, de quitter la cité pour fonder ailleurs une autre cité, loin du dictateur et de son exécuteur des basses œuvres. Lui et Tom partaient souvent explorer les environs en quête d'un endroit idéal, un jour ils ne sont plus revenu. André, déjà veuf, espérait chaque jour le voir revenir. Malgré le danger, il aurait probablement entrepris des recherches mais pour cela il aurait dû abandonner son unique petit-fils. Il était donc resté et avait assuré seul l'éducation de Paul.

## CHAPITRE 5 – LE TRIBUNAL

Tard dans la matinée Jean-René se décide à descendre au rez-de-chaussée du Palais, là où se règle toutes les affaires de la cité. Il y retrouve toutes les marionnettes qu'il a mises en place pour diriger ce peuple d'humains qui, tout comme lui, s'emmerdent dans ce trou sans rien pouvoir faire d'autre que d'assurer, plus ou moins bien, sa survie. Souvent pour tromper son ennui, il assiste aux interrogatoires et jugements de Bertrand Soulier, le commissaire juge. C'est ce qu'il va faire aujourd'hui, il entre dans la salle d'audience et s'assoit sur un banc, comme peut le faire tout citoyen. Ils sont encore peu nombreux ce matin, mais la salle allait bientôt se remplir car c'est jour de repos et les jugements sont une des rares distractions que peut offrir la vie monotone de la cité. La salle rectangulaire occupe la presque totalité du rez-de-chaussée du palais, on ne sait pas trop qu'elle avait pu être son utilisation première, salle de réception probablement ? Le décor ne s'embarrasse d'aucune fioriture, la peinture des murs, blanche autrefois, se confond maintenant avec le gris du béton qui ressort à maints endroits, aucune décoration ne vient égayer cette vaste salle triste et sombre. Une longue et lourde table de bois grossièrement travaillée, derrière laquelle se trouvent trois fauteuils taillés dans la masse d'un tronc de chêne, fait face à deux rangées d'une dizaine de bancs chacune, répartie de part et d'autre de l'allée centrale. Au milieu de cette allée, qui part de la table pour rejoindre la porte d'entrée, se dresse une espèce de four en pierre dans lequel brûlent d'énormes bûches, les hommes de corvée en assurent le tirage permanent. Il dispense une véritable chaleur à trois pas à la ronde. Plus on s'en écarte, plus il faut venir chaudement emmitouflé dans les vestes d'hiver, faites de deux épaisseurs de toile de chanvre cousues entre lesquelles on glisse du duvet de poulet, si l'on veut pouvoir rester en place sans geler au milieu des courants d'air glacés. La fumée s'échappe par un tuyau qui traverse la pièce pour se raccorder à une ouverture pratiquée dans la planche qui remplace une fenêtre. Comme dans la plupart des autres salles et pièces de toute la cité, les fenêtres encore équipées de vitres intactes sont rares, les ouvertures sont majoritairement calfeutrées avec toutes sortes de matériaux, de la feuille de plastique transparent, quasiment introuvable aujourd'hui, à la planche de bois, à la toile de chanvre ou même d'un tissage de lianes.

Derrière la table se trouvent deux portes, celle de gauche permet l'accès à la pièce de travail du commissaire et de la juge adjointe, celle de droite donne sur le local où l'on retient les accusés. La porte de gauche s'ouvre, le silence s'installe immédiatement dans la salle. Le commissaire juge Bertrand Soulier fait son entrée, accompagné de Fausta, la juge adjointe. Il est grand et mince, elle est petite et boulotte, il présente un visage ouvert, des yeux rieurs, voire malicieux, elle arbore un sourire satisfait, un regard hautain, il avance d'un pas souple et nonchalant, elle semble sautiller à chaque pas. Bref, tout les oppose.

Bertrand est devenu commissaire par le plus grand des hasards, son prédécesseur, gagné par la folie, s'était jeté du plus haut des remparts sur les rochers en contrebas et malgré sa réputation de forte tête, cette dernière n'avait pas résisté à la chute. Certains avaient sous-entendu que cette chute devait moins à la folie qu'à son opposition marquée aux nombreuses injustices commises au nom de la loi et de l'ordre. Les jours de vie étaient comptés dès qu'on contrariait ou simplement contestait les règles mises en place par Bélami, les plus liberticides étant toujours inspirées par l'infâme Brunet. Il avait donc fallu désigner un nouveau commissaire. Depuis toujours, et même du temps du père Belami, il avait été élu par l'ensemble des habitants pour une durée d'un an. Cette tradition avait perduré après l'accession à la présidence de Jean-René car les cas jugés ne réglaient souvent que les quelques conflits entre habitants. Jean-René ne voyait aucune raison pour modifier les conditions de cette nomination qui n'affaiblissait en rien

son autorité, bien au contraire cette élection libre d'un membre important de la communauté lui permettait de présenter cette parcelle de démocratie comme l'aboutissement d'un système parfaitement égalitaire. Mais lorsque les habitants, excédés par les exactions de plus en plus fréquentes de certains gardes, se mirent à demander justice contre les représentants directs de l'autorité présidentielle, Brunet comprit très vite le danger que représentait un élu du peuple à un tel poste. A l'élection suivante il fit se présenter Ignace, un fourbe mais fidèle courtisan, confiant à quelques-uns de ses gardes la tâche de décourager les éventuels autres concurrents. Devant les pressions et les menaces, les candidats se désistaient les uns après les autres. A quelques jours des élections, le valet de Brunet se retrouvait seul en lice. André Gall, le père de Paul, menaça alors de poser sa candidature, lui ne se laisserait pas intimider par les sbires du chef des gardes. Son élection ne faisait alors aucun doute et Jean-René, qui avait publiquement soutenu le candidat proposé par Brunet, se trouvait dans une position inconfortable, la perte de cette élection aurait sapé un peu plus cette autorité qu'on ne lui contestait pas encore ouvertement mais contre laquelle certains esprits un peu moins dociles que la majorité, commençaient à se rebeller. L'arrivée à ce poste d'un homme déjà adulé par la population pouvait conduire rapidement à une remise en cause totale de son pouvoir. Il transigea donc, demandant à André de ne pas poser sa candidature en échange du retrait d'Ignace présenté par Brunet. André accepta à condition de désigner lui-même le futur candidat. Il fallut alors que Belami fasse preuve de fermeté envers Brunet pour qu'il consente à retirer son protégé. Brunet, bien que dépité à la fois de devoir écarter son candidat mais aussi de devoir céder à l'ordre de Belami, comprit malgré tous les arguments du président et accéda à sa demande. André se retira lui aussi et demanda à Bertrand, jeune homme dont il appréciait le bon sens et l'honnêteté, de briguer ce poste.

Mais Brunet n'avait pas dit son dernier mot, il inquiéta suffisamment Jean-René pour que celui-ci accepte de contrebalancer le pouvoir du juge. Il proposa à Belami de créer un nouveau poste de conseiller qu'on pourrait nommer « juge adjoint » qui assisterait le juge commissaire en étant celui qui décide des peines à appliquer. Aucune règle n'étant établie pour qualifier la gravité des actes prohibés, le juge adjoint serait donc celui qui déciderait du sort de l'accusé : faible peine pour les amis, forte peine pour les trublions, quelle que soit la faute reprochée. Le contrôle de l'application des peines serait confié au chef des gardes. Ce poste de juge adjoint serait attribué par le Président, lequel s'en remettrait directement à lui. Ainsi fut fait, Bertrand fut élu sans aucune difficulté. Mais quelle ne fut pas ensuite sa surprise, et celle d'André, d'apprendre qu'il serait secondé par un juge adjoint ! Ils avaient été bernés mais ne pouvaient rien faire puisque toutes les règles régissant la cité étaient établies par le président, le vote des habitants n'étant qu'une formalité.

C'est ainsi que Vera Fausta fut désignée juge adjointe. Ce poste satisfaisait son appétit de pouvoir tout en permettant à Belami, et donc à Brunet, de la rendre plus soumise aux volontés présidentielles. Fausta occupait déjà un poste clé, elle délivrait, tout comme son père avant elle, la sainte parole de Dieu dans cette communauté de gens simples, facilement abusés par des propos fumeux et effrayés à l'évocation du jugement divin. C'était, paraît-il, il y a très longtemps, le grand prêtre détenteur du pouvoir spirituel suprême avait confié cette charge à un ancêtre de Fausta en lui confiant le Livre de la Loi avec obligation formelle de se conformer strictement à l'ensemble des principes énoncés. Depuis lors cette fonction se transmettait de père ou mère en fils ou en fille, Les pauvres gens de la cité avaient besoin de croire en une autre vie plus heureuse pour pouvoir endurer sans rechigner leurs malheurs présents. Ils étaient donc pour la plupart très attachés à cette croyance religieuse qui leur promettait des jours meilleurs et s'ils n'aimaient pas particulièrement Fausta, ils la craignaient et redoutaient surtout les affres

qui les attendaient dans l'au-delà s'ils ne respectaient pas ses instructions. Pour beaucoup ils appliquaient à la lettre les principes qu'elle leur inculquait. Ils redoutaient d'enfreindre les lois qu'elle édictait, de peur de perdre cette place qui les attendait si leur vie ici-bas ne se révélait pas exemplaire. Jean-René avait, là aussi, vite saisi l'opportunité d'une telle dépendance, il avait déclaré obligatoire la présence aux offices et encouragé Fausta à accentuer son influence sur ses ouailles. En quelques années elle parvint à s'entourer d'une poignée de fanatiques qui, tout comme elle, pensait que leur loi devait être la loi commune. Les habitants se trouvaient cernés par les dictatures, celle ouverte du Président et de son chef des gardes intraitables qui ne permettaient aucune amélioration de leur situation matérielle, et celle plus insidieuse de Fausta et des religieux tout aussi intransigeants mais qui leur laissaient entrevoir une vie de rêve dans un au-delà merveilleux. Ils s'étaient pratiquement tous abandonnés aux doctrines lénifiantes d'un clergé zélé et corrompu qui venait ajouter son fardeau de prétentions et avantages à celui déjà lourd de l'équipe présidentielle.

André tentait souvent de raisonner ses concitoyens. Sans dénigrer leur besoin de spiritualité il essayait de leur ouvrir les yeux sur l'exploitation qu'en faisaient leurs directeurs de conscience et sur l'improbabilité des histoires abracadabrantes qu'on leur contait. Mais comme il n'avait aucune certitude scientifique à opposer à leurs certitudes spirituelles, il lui était impossible d'entamer vraiment cette foi aveugle et anesthésiante. Malgré tout le respect et l'admiration qu'ils lui manifestaient, les gens de la cité ne voyaient en lui qu'un homme bon, généreux et savant, qui pouvait alléger leurs souffrances terrestres mais ne disposait d'aucune influence sur le Dieu qui les jugerait tous lors de leur entrée dans le monde nouveau. Véra Fausta avait réussi à leur inculquer la peur de l'après, elle les rendait esclaves de leur frayeur actuelle.

L'assistance s'est levée lorsque Bertrand Soulier et Fausta sont entrés dans la salle, le juge commissaire prend place dans le fauteuil central, la juge adjointe, s'assoit à sa droite. D'un geste Bertrand fait signe que tous peuvent se rasseoir. Il s'adresse au garde qui se tient près de la porte donnant sur la salle des accusés et lui demande de faire entrer le premier d'entre eux.

## CHAPITRE 6 – LE JUGEMENT

Le premier à être jugé ce jour est un gamin d'à peine quinze ans, à l'allure frêle mais au regard déluré, malgré tout surpris de se retrouver là. Les gardes l'accompagnent jusqu'au cercle tracé au sol qui marque l'emplacement où doivent se tenir les accusés.

Dès qu'il est installé le juge appelle le garde qui porte l'accusation :

- Yago, tu as interpellé Nicolas hier. Peux-tu nous dire ce qui lui est reproché ?
- Je patrouillais près des remparts quand j'ai vu Nicolas, y semblait se cacher. J'l'ai suivi et j'ai vu qui allait droit vers un trou dans la muraille, en regardant tout autour de lui si y avait quelqu'un qui le voyait. Quand il est arrivé près du trou qui est à ras de terre il a regardé encore une fois et là j'ai vu qu'il a sorti des œufs et les a gobés tous. J'ai couru pour l'empêcher de voler les œufs mais quand j'ai arrivé il avait gobé tous les œufs, il restait plus que les coquilles vides. Je l'ai embarqué et j'ai dit à Roger ce qu'il avait fait.

Le commissaire s'adressa à Nicolas :

- Bonjour Nicolas, que peux-tu dire pour ta défense ?
- Bonjour Bertrand. Ce que raconte Yago est totalement faux. J'étais hier de corvée de rebouchage des remparts. Il y a beaucoup de trous sur le rempart nord et nous allons chercher des pierres au dehors pour reboucher les trous du dedans. Lorsque je suis arrivé avec mon premier chargement de pierres j'ai cherché quel trou j'allais commencer à boucher, c'est pour ça que je regardais de tous les côtés. J'ai choisi le plus gros et j'allais verser mes cailloux quand j'ai vu un œuf au fond, si j'avais pas regardé, l'œuf y serait aujourd'hui écrasé sous les pierres. Mais comme je l'ai vu avant de verser j'ai récupéré l'œuf et je l'ai gobé. J'ai mangé un seul œuf et parce que je l'ai trouvé par hasard. Si je l'avais pas vu il serait enterré maintenant et perdu pour tout le monde.

Sans même qu'on lui donne la parole le garde répond :

- Je t'ai bien vu avancer comme un voleur, tu savais qu'y avait des œufs dans ce trou.
- Suffit, interrompit Bertrand, tu parleras lorsque je t'interrogerai.

Mais la juge adjointe, hors des lois et forte du soutien du Président et de Dieu, passe outre la remontrance de Bertrand et demande à Yago :

- Combien penses-tu que ce jeune menteur a dérobé d'œufs ?
- Au moins quatre ou cinq, madame Fausta, répond-il avec un sourire narquois à l'adresse de Bertrand.
- Je rappelle, poursuit la juge adjointe, que Nicolas est actuellement en période de travaux de pénitence pour avoir escaladé le rempart nord après que notre conseiller bâtisseur a assuré que plus personne ne pourrait y parvenir. Il a donc intentionnellement tenté de ridiculiser un membre du conseil. C'est pendant cette punition qu'il a de nouveau enfreint la loi. Je demande qu'il soit jugé coupable et j'appliquerai alors une peine exemplaire.

Bertrand a toléré l'impertinence de Yago et l'usurpation de pouvoir de Fausta qui demande une punition avant qu'il ne se soit lui-même prononcé sur une éventuelle culpabilité. Il ne doute pas un instant de la franchise de Nicolas et n'a aucune envie d'alourdir la peine qu'il endure déjà, et qui est disproportionnée par rapport aux faits qui lui sont probablement faussement reprochés. Malheureusement pour Nicolas, l'affaire qui allait suivre la sienne était de bien plus grande importance. Et pour ne pas hypothéquer ses chances de succès sur celle-là, Bertrand doit lâcher du lest sur celle-ci afin d'avoir plus de poids dans l'autre, il doit donc, à son grand regret, sacrifier Nicolas.

- Nicolas, je te crois parce que je sais que tu n'es pas un menteur, mais tu es coupable d'avoir mangé un œuf qui ne t'était pas destiné. Je t'accorde des circonstances atténuantes car je

suis certain que ce n'était pas prémédité.

- Tu feras un mois de nettoyage des gogues en plus de ton mois de remblaiement des remparts, s'empresse de conclure triomphante Véra Fausta.

La consolidation des remparts est un labeur épuisant, surtout pour un enfant. Il faut aller chercher les pierres à plusieurs centaines de hauteurs d'arbre plus haut ou plus bas et les ramener dans un panier. Les gardes inspectent le contenu des paniers et n'hésitent pas à rajouter une ou deux pierres lorsqu'il le trouve trop peu rempli, ou tout simplement par antipathie envers son porteur. Ils surveillent aussi la cadence, cinglant les mollets ou le dos de ceux qui n'avancent pas assez vite à leur gré. Ce travail laisse les plus vaillants fourbus à la fin de la journée et seuls les punis l'effectuent. Quant au nettoyage des gogues, c'est un travail repoussant puisqu'il consiste à vider les latrines qui sont communes. Ce travail malsain est pourtant confié aux enfants car il ne demande pas un effort physique important. André s'est souvent élevé contre cette exploitation mais il est plus facile de contraindre un enfant qu'un adulte et peu d'habitants ont soutenu André pour demander que cette corvée soit équitablement répartie. D'autant plus qu'André soupçonne que ce transport et cet épandage de matière fécale soit responsable de certaines maladies parfois mortelles.

Nicolas, abasourdi par l'injustice qui le frappe et par le silence du juge après cette sentence, se laisse emmener sans protester.

Bertrand demande alors au garde de la salle des accusés de faire entrer Noémie.

Noémie est une jolie brune d'une vingtaine d'année. Toute la cité l'aime, et pas simplement parce qu'elle est jolie et que tous les garçons de son âge, et même de plus anciens, avaient rêvé de l'avoir pour compagne, mais aussi parce qu'elle sait se montrer aimable et serviable envers tous, elle assiste souvent André lorsque celui-ci se trouve débordé par les demandes de soins. Noémie, toute douce et gentille qu'elle paraisse, a un caractère bien trempé et une forte personnalité, ce qui lui vaut d'être ici aujourd'hui, sous les accusations de Pierrot, un des gardes les plus redoutés de la garde pour sa méchanceté, sa bêtise et sa fourberie.

Bertrand appelle Pierrot et l'invite à énoncer son accusation.

- J'étais près du pied du barrage, au gué où qu'on peut traverser le torrent, quand j'y ai vu Noémie qui revient de récolte d'écorce. Elle m'a fait un signe avec la main, comme quelqu'un qui dit : « approche ». J'ai traversé le gué. Quand je suis arrivé près d'elle, elle a soulevé sa jupe jusqu'au plus haut et m'a fait un grand sourire. Tu aurais compris quoi, juge, si tu avais été à ma place ? Ça fait déjà un moment que je voyais qu'elle me tournait autour, je savais qu'elle voulait un costaud. J'ai donc attrapé la Noémie par une main, je l'ai tirée sur le bord et je me suis défait le pantalon avec l'autre main. Elle a posé son panier et s'est gentiment allongée au sol, là où c'est bien moussu, et je l'ai grimpé. Mais j'ai pas eu le temps de rien, elle s'est mise à hurler comme si j'allais l'empaler. Ça m'a d'abord étonné mais j'ai vu qu'elle regardait derrière moi, c'est Grégory, son amoureux, qui arrivait en déboulant. Elle a crié pour faire croire à l'autre que c'est moi qui la forçais. Et comme je m'ai retourné elle a pris une pierre et me l'a tapé sur le crâne, que j'en ai encore la tête toute fracassée comme tu peux voir – en effet son crâne dégarni en son centre présente une large plaie aux lèvres boursouflées et croûteuses. Y faut la mettre à disposition de la garde, ça lui remettra les idées en place à cette salope.
- On va d'abord demander à Grégory de nous exposer sa version, coupe Bertrand avant que le garde aille plus avant dans son ignominie verbale.

Grégory est un garçon bien bâti qui a partagé avec Paul, son ami d'enfance le plus proche, toutes les bêtises de leur jeunesse. Parmi les garçons et les filles de leur âge il y a Noémie. Longtemps Grégory a cru qu'elle était secrètement amoureuse de Paul sans que ce dernier,

accaparé de plus en plus par ses recherches, ne s'en rende compte. Et Noémie, voyant Grégory distant, pensait qu'il était insensible à ses charmes. C'est une affaire assez semblable à celle exposée aujourd'hui qui leur avait permis de découvrir leur attirance réciproque. Un garde qui avait eu le tort de vouloir la serrer d'un peu trop près avait goûté des terribles poings de Grégory. Comme le garde était en service et donc censé ne pas se détourner de sa faction, il n'avait pas ébruité la correction qu'il avait subie. De ce jour Noémie et Grégory ne se quittaient plus.

Grégory s'avance et prend posément la parole :

- Je savais que Noémie devait revenir de corvée et j'étais parti à sa rencontre. Après avoir gravi le raidillon qui mène au pied du barrage je redescendais vers le torrent lorsque j'ai entendu des appels à l'aide. J'ai immédiatement reconnu la voix de Noémie. Je me suis précipité dans la direction des cris et c'est alors que j'ai vu Pierrot qui tenait Noémie plaquée au sol et qui tentait de la violenter. Deux autres gardes, Garcia et Fallot, s'approchaient sans qu'ils donnent l'impression de vouloir intervenir. Lorsque Pierrot m'a entendu arriver il s'est retourné, c'est à ce moment que Noémie lui a asséné un coup avec une pierre. J'aurai probablement ajouté quelques coups de poings bien appuyés sur sa face de sale type si Garcia et Fallot, qui ne s'étaient pas tant pressés pour stopper Pierrot, n'avaient été bien plus lestes pour interrompre ma course et m'avaient ceinturé avant que j'arrive sur lui. Le temps que je me débarrasse de ces deux minables, d'autres étaient accourus, ils m'auraient bien étripé si de nombreux habitants n'étaient eux aussi parvenus sur les lieux, empêchant toute nouvelle exaction envers Noémie et moi.

Puis perdant le ton calme qu'il avait gardé pour relater ce qu'il avait vu, Gregory s'empporte :

- Combien de temps allons-nous devoir subir les crimes de cette bande d'ignobles individus ?
- Il se retourne vers l'assemblée et crie :

- Réveillez-vous, votre silence est complice de leurs agissements. Combien faudra-t-il encore que ces salauds violent de femmes pour que vous réagissiez enfin. Ça ne vous fait donc rien d'être les esclaves de cette bande d'incapables et de bandits ?

C'est alors qu'un homme se lève brutalement et lui aussi s'adresse à l'assemblée :

- Grégory a raison, nous travaillons comme des forcenés pour engraisser un tas de fainéants et leurs soudards. Révoltons-nous et rétablissons le mode de fonctionnement que nous avions lorsque Yan Coret était notre président. Qu'attendez-vous pour réagir, nous sommes tous, ou presque, révoltés par la vie misérable que nous menons.

Un frisson parcourt l'assemblée, certains craignent une intervention des gardes et se préservent bien d'intervenir, d'autres au contraire semblent approuver ce qui vient d'être dit et commencent à manifester leur ressentiment. Jean-René, discret jusqu'alors, se lève. Il ne devrait théoriquement pas intervenir dans les débats mais ne se privait pas de le faire lorsqu'il estimait que celui-ci prenait une tournure qui ne lui convenait pas. Mais avant qu'il puisse ouvrir la bouche un garde fait irruption dans la salle, jette un regard circulaire, lorsqu'il localise Jean-René, il se dirige droit vers lui et lui glisse quelques mots à l'oreille. Jean-René oublie alors Grégory, Noémie et les atermoiements en cours, il se dirige prestement vers la sortie. Près de la porte se trouve Roger Brunet qui allait entrer dans la salle d'audience, Jean-René lui dit en passant et sans ralentir son allure : « suis-moi ». Surpris par cette injonction si peu conforme au ton qu'emploie habituellement Jean-René avec lui, il le suit accompagné du garde. Cette diversion n'a duré que quelques secondes mais cela a suffi pour diminuer sensiblement la tension ambiante.

Fausta s'apprête à intervenir mais Bertrand la prend de vitesse :

- Joseph, c'est le nom de l'homme qui a appuyé Grégory, assied toi et laisse se terminer ce



jugement qui, justement, doit régler un problème de relations entre les travailleurs de cette cité et ceux qui les oppriment.

Joseph, le boulanger, est un ami de Bertrand et d'André, il prend conscience que son intervention spontanée et émotionnelle gêne l'action du juge. Il s'assoie. Bertrand s'adresse alors à Grégory :

- Grégory calme-toi et assied-toi. Ne m'oblige pas à te faire sortir. Puis s'adressant à Noémie : Peux-tu nous donner ta version ?
- Comme l'a dit Grégory je revenais de corvée et j'allais passer le gué au-dessous du barrage lorsque j'ai vu Pierrot sur l'autre rive. Je lui ai dit bonjour, puis j'ai remonté ma robe pour traverser le torrent, mais juste ce qu'il faut pour ne pas la mouiller. Lorsque je suis arrivé de l'autre côté Pierrot m'a tendu la main pour m'aider à gravir la berge. Je me suis étonnée de cette courtoisie inhabituelle mais comme j'étais lourdement chargée je n'ai pas refusé cette aide d'autant plus que Garcia et Fallot se trouvaient à proximité justement postés là pour nous aider à franchir le torrent mais ne manifestaient pas l'intention de m'aider. Arrivée à hauteur de Pierrot, il ne m'a pas lâchée, il m'a attirée à lui et a voulu m'embrasser. J'ai lâché mon sac et je lui ai envoyé une gifle bien sonnée. Cela l'a mis en rage et c'est à ce moment qu'il m'a jeté à terre et a tenté de me prendre. J'ai crié et j'ai vu s'approcher Garcia et Fallot qui rigolaient en me voyant coincée sous Pierrot. Le bruit fait par Grégory en descendant vers nous a fait tourner la tête à Pierrot, j'ai alors pris une pierre que j'avais sous la main et je l'ai assommé.

Fausta, coupée dans son élan une première fois, laisse à peine Noémie finir son récit et se lance dans un réquisitoire furieux, reflet de sa haine de femme peu désirable envers une autre femme tant désirée :

- On te connaît, la Noémie, toi qui ne viens pratiquement jamais aux offices. Ce n'est pas étonnant que le diable soit en toi et que tu mettes le feu dans la tête des hommes que tu croises. Il faut pour cette femelle en chaleur un châtiment exemplaire. La peine que nous allons lui infliger n'est même pas le juste prix à payer pour sa lubricité mais seulement un exemple pour décourager toutes celles qui viendraient encore à provoquer les hommes. La sanction véritable attendra le jugement suprême. Il sera terrible, n'en doutez pas. Mais ici-bas...
- Fausta, attends de savoir si elle est coupable avant de porter un jugement, l'interrompt Bertrand qui poursuit furieux : D'autant que c'est moi et non pas toi qui doit décider de sa culpabilité, je te prie de te taire jusqu'à la fin des débats. Garcia, approche et donne-nous ta version.
- Ben, j'ai pas vu le début mais comme il a dit Pierrot, quand on est arrivé la Noémie et lui ils avaient pas l'air de se battre mais ils gesticulaient tout comme y faut. Couchée dans les écorces, ça devait la gratter au cul la mignonne mais apparemment c'est pas ça qui la faisait se trémousser. C'est qu'il est bien monté le Pierrot.

Bertrand l'interrompt :

- Tu dis que les écorces étaient répandues sur le sol ?
- Ben oui alors, le panier avait valsé et toute sa corvée était étalée de partout.

Bertrand s'adresse alors à Pierrot :

- Tu as dit que Noémie avait posé son panier avant de s'allonger sur la mousse, comment expliques-tu alors que le contenu du panier soit renversé et éparpillé ?

Pierrot ne répond pas immédiatement, il n'a pas l'esprit assez vif pour trouver une réplique immédiate. Ne trouvant rien de bien judicieux à répondre il s'emporte :

- Je me rappelle plus, elle remuait tellement l'autre qu'on a dû faire verser le panier.

- Et pourquoi aurait-elle tellement tant remuée si elle était consentante ?

Nouveau silence. C'est Fausta qui de nouveau tente d'infléchir le cours de l'interrogatoire en faveur du garde :

- Pierrot, vas-tu régulièrement à l'office ?
- Bien sûr, à chaque fois que Roger m'y envoie.
- Et crois-tu en Asus, notre Dieu à tous ?
- Oui, j'y crois.
- Est-ce que sa Loi autorise de violer les femmes ?
- Ben, non, c'est interdit.
- Et tu n'enfreindra pas la Loi, toi un fidèle gardien de la cité ?
- Non, je sais ce qui faut faire et pas faire, car je veux pas aller en enfer.
- Voilà, conclut la juge adjointe après s'être délectée de cette dernière phrase qu'elle répète elle-même sans cesse à chaque office, nous avons devant nous un garçon courageux, respectueux de la Loi de Dieu, ponctuel aux offices, présentant un état de service irréprochable, et en face une créature vicieuse, imperméable à la parole divine et prête à tout pour débaucher nos hommes les plus vertueux. De plus, son corps doit être habité par le plus violent des démons pour avoir infligé de telles blessures à ce pauvre Pierrot. Je sais ce qu'il te faut comme remède à ton vice Noémie, tu as voulu Pierrot, tu vas l'avoir. Pierrot, tu n'as pas de compagne ?
- Ben non.
- Prendrais-tu la Noémie pour compagne, même après ce qu'elle vient de te faire ?
- O oui, et alors je lui apprendrais à se tenir à cette garce.
- Vois comme je suis indulgente, Noémie, mais ce n'est pas moi qui te pardonne et qui en retour de tes perversions t'offre le plus beau des cadeaux : un compagnon. Estime-toi heureuse, tu vas avoir un homme exemplaire, il va te donner de nombreux et beaux enfants et cette vie honorable va enfin te permettre de te rapprocher de Dieu.

Bertrand se lève, rouge de fureur :

- Fausta, vas-tu perdre cette manie de déclarer quelqu'un coupable à ma place. Ce sont les punitions que tu prononces, pas les sentences. Je déclare Noémie innocente, c'est Pierrot qui devrait être dans le rond des accusés. Noémie, tu peux partir, tu es libre. Mais dorénavant évite de te déplacer seule hors des murs de la cité.

Sans le soutien de Jean-René Bélami ni celui de Roger Brunet, Fausta ne peut pas pousser plus avant son abus de pouvoir. Dans son regard et son expression on devine la colère qui l'étouffe mais elle ne peut rien faire d'autre. Pour l'instant.

Noémie et Grégory quittent la salle, suivis par tous les regards de l'assistance. Regards rassurés et complices de la plupart des habitants qui savent bien Noémie incapable du mal dont on l'accuse, et qui en revanche n'ont aucun doute sur la turpitude de Pierrot, mais aussi regards hostiles des gardes et des quelques serviteurs du pouvoir venus combler le vide de leur matinée. D'ailleurs, lorsque Noémie et Grégory passent près de Pierrot qui a rejoint ses collègues, celui-ci glisse suffisamment bas pour n'être entendu que d'eux :

- Crois pas que tu vas t'en tirer comme ça pouffiaste, un jour ou l'autre je t'aurais, et ce sera pas triste pour toi.

Noémie frissonne, mais elle fait comme si elle n'avait pas entendu et poursuit son chemin.

C'est au tour de Paul de répondre de ses méfaits. Il n'est guère présentable. Après une journée de randonnée interdite, un retour plutôt mouvementé, une nuit sans autre lit que le coin d'une table, Paul, sale et barbu, n'a pas la tenue qui plaide en sa faveur. En l'absence de Roger Brunet, son accusateur, Bertrand propose d'ajourner l'interrogatoire de Paul mais Fausta tient à lui

poser quand même quelques questions. Le juge ne peut pas refuser sans avoir l'air de s'opposer systématiquement à son indésirable adjointe, il la laisse donc interroger sans intervenir :

- Paul Gall, où te trouvais-tu hier soir avant de rentrer chez toi ?
- Je n'arrivais pas à dormir et je suis allé me promener.
- Est-ce lors de ta promenade que tu as mis tes vêtements dans un tel état ?
- Oui, j'ai escaladé le mur du bâtiment en ruines qui domine l'enceinte sud, ce qui laisse des traces.
- Et pourquoi voulais-tu grimper sur ce mur ?
- Simplement pour regarder de l'autre côté des remparts, j'aime voir la neige qui couvre la forêt, surtout quand quelques nuages crèvent et qu'un rayon de lune l'éclaire, c'est un joli spectacle et surtout peu fréquent.
- Et nous, nous aimons que les citoyens rentrent chez eux après la nuit tombée, et qu'ils n'escaladent pas les murs, et qu'ils ne tiennent pas des propos subversifs, et ne mettent pas des idées déraisonnables dans la tête des honnêtes gens.

A cela Paul ne peut rien répondre. Son père et son grand-père lui avaient fait prendre conscience dès son enfance de l'injuste répartition des rôles, des richesses et du travail dans la cité. Et depuis que son père avait mystérieusement disparu, Paul soutenu par André, militait ardemment auprès des habitants pour qu'ils réagissent contre ces lois iniques qui régissaient leurs vies et pour que chacun soit traité de façon égale. Paul se tait, il sait qu'il ne peut pas justifier sa conduite ici, les citoyens présents n'oseront pas le soutenir, le juge n'a qu'un pouvoir limité, la grande prêtresse et les gardes ne le laisseront pas parler. Devant ce silence qui la satisfait Fausta lâche simplement :

- Nous reprendrons cette intéressante conversation en présence du chef des gardes. Avons-nous d'autres affaires ce matin, monsieur le juge ?
- Non, réplique sèchement Bertrand.

Fausta ne peut s'empêcher de jeter à l'adresse de Paul :

- Tu peux rentrer chez toi Paul, mais nous t'attendons demain matin.

Paul n'a qu'une envie, c'est de demander à Véra Fausta pourquoi elle aussi, se promène parfois hors des remparts certains soirs. Il ne le fait pas car elle accuserait probablement Paul de mentir, il ne pourrait rien prouver. Il ne l'a jamais suivie, de peur d'être découvert, il ne sait donc pas la raison de ces sorties nocturnes. Il a bien évidemment fait part de cela à André, mais celui-ci a simplement conseillé à Paul de ne pas ébruiter ce comportement étrange de Fausta et de ne pas chercher à savoir quelles raisons l'attiraient dans les bois. S'attaquer à Fausta, c'était se retrouver dans une position intenable à la fois face à Bélami et Brunet, mais aussi face à la majeure partie de la population qui n'accepterait pas qu'on prête à la Grande Prêtresse une action prohibée. S'opposer à Fausta c'était s'attirer les foudres divines.

## CHAPITRE 7 – LES VISITEURS

Laissant les interrogatoires se poursuivre sans eux Jean-René et Roger, accompagnés du garde qui était venu les chercher, se dirigent vers l'entrée principale de la cité. Ils entrent dans l'abri de pierres où les sentinelles se reposent entre deux factions. Seules deux étroites ouvertures permettent l'entrée de la lumière et ils doivent attendre un moment avant que leur vision ne s'accoutume à la semi-obscurité. Kurt, le chef de poste, s'approche et salue. Jean-René répond par un vague signe de la main et lui demande :

- C'est toi qui nous as fait prévenir ?
- Oui.
- Tu dis que plusieurs hommes, habillés bizarrement s'approchent de la cité par le chemin qui descend du col ?
- Oui, et si c'est dans notre cité qui veulent venir ils seront là dans pas longtemps. On les a juste repérés quand ils sont sortis de la forêt.

A ce moment un garde apparaît, rouge et essoufflé :

- Ils sont le long des remparts. Ils sont six et ils marchent rapide, mais en regardant tout autour d'eux.

Jean-René est inquiet. Pas qu'il craigne six hommes alors qu'il en a cinquante près à se faire tuer pour le défendre, mais personne n'avait plus jamais vu d'étrangers depuis la tentative d'invasion par les pillards, il y a de nombreuses années. Que peuvent bien vouloir ceux-là et comment sont-ils parvenus jusqu'ici ?

Roger ne se pose pas toutes ces questions, il attend et jugera lorsqu'il les aura en face de lui. Ce qui ne saurait tarder car il les entend déjà.

Ils discutent entre eux à voix haute, comme s'ils n'avaient rien à craindre. Arrivés devant la porte qui clos l'entrée de la cité de ce côté, celui qui marche en tête s'adresse sur un ton de commandement aux deux sentinelles qui montent la garde :

- Nous venons discuter avec le chef de ce village, allez le prévenir de notre visite.

Les deux gardes ont un moment d'hésitation. Ils n'ont pas très bien compris la demande de l'homme qui s'impatiente :

- Nous voulons voir votre chef, répète-t-il haut et fort, vous comprenez ce que je vous dis ?

Les gardes savent que des inconnus approchaient mais ils ne se les imaginaient pas ainsi. Ils finissent par appeler sans quitter leur place. Jean-René et Roger sortent alors du poste de garde et viennent au-devant des visiteurs. Leur surprise est grande en découvrant ces étrangers, ils sont six, quatre hommes et deux femmes. Leur apparence physique est en tous points semblable à celle des habitants d'ici mais leur accoutrement, identique pour les six, ne ressemble à rien de connu. Sous une épaisse veste blanche dont le col remonte jusqu'aux oreilles, ils sont vêtus d'une combinaison, blanche elle aussi, qui semble avoir été appliquée au plus juste sur leur corps. Leurs chaussures, montant haut sur la cheville et à forte semelle, s'adaptent parfaitement à leurs pieds. Jean-René comprend maintenant pourquoi on ne les avait pas repérés plus tôt, leur tenue se confondait parfaitement avec la neige tant qu'ils évoluaient dans les grandes pentes en aval du col. Ils étaient ensuite entrés dans la forêt et c'est seulement lorsqu'ils en sont sortis que les gardes ont pu les apercevoir. A l'exception de celui qui avait pris la parole, les autres portent dans leur dos un large sac maintenu par des bretelles qui passent par-dessus leurs épaules. Les habits de Jean-René, de Roger, et plus encore ceux des gardes, semblent de

lamentables guenilles comparées à ceux de leurs visiteurs. Jean-René interrompt son inspection et tente de donner un ton solennel à sa voix :

- Je suis le Président de cette ville. C'est un plaisir de vous recevoir, nous ne voyons pas souvent d'étrangers par ici. Mais rentrons, nous serons plus à l'aise pour discuter.
- Nous avons en effet à parler, nous vous suivons, répond celui qui semble être le chef de la troupe.

Quel parler étrange, pense Jean-René, je comprends difficilement ce qu'il dit. Puis, tout haut :

- Allons vite nous mettre au chaud.

La petite troupe, encadrée par quelques gardes, remonte vers le palais présidentiel.

Une fois installé autour de la table de la salle du conseil, la même qui avait servi de salle d'audience et qui avaient été libérée quelques instants plus tôt, Jean-René invite le chef des étrangers à lui faire part de l'objet de sa visite.

- Je m'appelle Jarred. Ce nom vous dit peut-être quelque chose ?

Devant l'interrogation muette de ses hôtes, Jarred continue, sans donner de réponse à sa question :

- Nous venons de très loin et nous connaissons peu les peuples de cette région. Plusieurs missions d'explorateurs sont parties visiter vos territoires, bien peu ont réussi à l'atteindre. Ceux qui ont réussi à revenir se comptent sur les doigts d'une main et ils ne sont pas allés bien loin. Nous ne connaissons donc de ce pays que ce que nous avons pu voir depuis que nous le parcourons, êtes-vous les seuls hommes dans cette région ?

Jean-René s'étonne de cette demande. Il se doute qu'il doit bien exister d'autres cités où vivent d'autres hommes mais depuis toujours les habitants d'ici savent qu'il leur est interdit de sortir des frontières qui leur sont fixées. A sa connaissance, de tous ceux qui ont tenté d'enfreindre cette loi, aucun n'est revenu. Les brigands d'il y a quelques années eux-mêmes, venus on ne sait comment, avaient été décimés parce qu'ils n'étaient pas parvenus à investir la cité, on avait retrouvé dans les champs alentours les cadavres déchiquetés de ceux qui avaient échappé aux bûcherons de la cité. Jean-René répond donc à la question qui lui est posée par une autre question :

- Comment avez-vous pu parvenir jusqu'ici à six ?
- Nous sommes peu nombreux mais nous sommes forts. Plus forts et surtout mieux armés qu'aucun homme ne l'a jamais été depuis bien longtemps dans cette vaste région. Et c'est la raison de notre visite. Personne n'a pu s'opposer à notre progression et à notre exploration. Il est temps que l'homme retrouve enfin sa place dans le monde.
- Vous pouvez circuler sans encombre, vous ne vous êtes pas fait arrêter, ni dépouiller, ni tuer ?
- Bien sûr que non puisque nous sommes ici, répond Jarred. Puis sur un ton de commandement qui doit être naturel chez lui il poursuit : Mais nous avons faim et soif après cette longue montée du col avec de la neige jusqu'aux genoux pour arriver jusqu'à votre trou perdu, auriez-vous quelque chose à nous offrir Président ?

Cette façon de s'adresser à lui et l'attitude hautaine de l'étranger commencent à déplaire souverainement à Jean-René. Il ressent tout le dédain que l'étranger cache à peine dans ses propos, et dans cette façon qu'il a de parader dans ses habits superbes face à ce Président paysan qu'il traite comme un serviteur, vêtu d'une simple chasuble de toile grossière et chaussé de vulgaires sabots de bois. Il aurait bien fait venir la garde et arrêter ces prétentieux mais deux choses le retiennent, tout d'abord la curiosité mais aussi une crainte qui commence à poindre car il faut effectivement disposer de grands pouvoirs pour arriver jusqu'ici sain et sauf. Il tempère donc son envie de mettre tout ce joli monde au cachot et demande à Richard, l'homme

de service, d'apporter à manger et à boire. Jarred s'est approché d'une fenêtre et contemple la cité :

- Il y a eu la guerre ici ?

Aussi loin que pouvait remonter les souvenirs ancestraux des habitants de la cité, rien n'avait jamais indiqué que la ruine des bâtiments fût due à un conflit. Jean-René ne peut que répondre :

- Non, seule l'usure du temps et le manque de moyen pour reconstruire font que la cité se dégrade toujours un peu plus, surtout l'hiver.

- Et vous ne reconstruisez pas ?

- Nous consolidons, nous rendons habitables des bâtiments pas trop abimés mais nous ne pouvons pas reconstruire. Nous n'avons pas les moyens de remonter des murs aussi solides que les anciens.

- Vous ne faites pas de béton ?

Béton ? C'est effectivement comme cela que l'on appelle le matériau qui constitue les murs des immeubles mais comment peut-on « faire » du béton, avec quoi ? Jean-René se sent encore plus démuni face à Jarred, ce qui ajoute à son animosité. Roger, qui sent monter la hargne du Président, intervient pour qu'il ne commette pas l'irréparable, il lui agrippe la manche et lui fait discrètement signe de se calmer. Il ne sait pas encore ce qui va suivre, mais il se doute que Jarred a un marché à leur proposer, qu'il est certainement très puissant mais qu'il a besoin d'eux, sinon pourquoi serait-il venu de si loin et aurait-il pris tant de risques, car quoi qu'il en dise, le voyage jusqu'ici n'avait pas dû être de tout repos.

On leur apporte des œufs, du pain et une soupe chaude. Les hommes de Jarred, bien qu'apparemment plus évolués que ceux de la cité, mangent ce repas frugal avec bon appétit, ils ne devaient pas avoir pris de repas chaud depuis plusieurs jours.

Lorsqu'ils sont restaurés, Jarred reprend la parole.

- Je parcourais cette région à la recherche de guerriers courageux menés par des hommes intelligents. Presque partout dans notre monde, l'homme est aujourd'hui parqué dans des enclos, comme vous ici, dont la taille suffit à peine à assurer sa survie. Ou alors il est esclave et effectue des travaux indignes et dégradants. Il doit relever la tête et retrouver la place qui doit être la sienne sur cette terre. L'homme a, durant plusieurs siècles, bénéficié de conditions de vie confortables, le temps de la reconquête est venu. Nous sommes en mesure de reprendre le contrôle total de la planète. Il faut mettre en place des hommes forts garants du nouvel ordre dans les territoires qui seront sous leur responsabilité. C'est pour cela que nous sommes ici aujourd'hui.

De la place de l'homme dans le monde, celui d'hier ou bien d'aujourd'hui, personne dans la cité n'en a jamais eu connaissance, pas plus Jean-René que les autres, tout au moins pour ce qu'en sait Jean-René. Il pensait parfois à ces autres humains qui devaient vivre ailleurs, dans des régions lointaines où jamais un habitant de la cité ne mettrait les pieds. Mais ces pensées furtives ne lui servaient à rien et l'existence d'hypothétiques étrangers ne l'intéressait pas. Le discours de Jarred lui fait entrevoir un monde totalement imaginaire qui, s'il ne l'effraye pas encore, le rend très méfiant. Fausta, qui les a rejoints, partage grandement cette défiance, elle demande :

- Et que faisait l'homme lorsqu'il dominait la terre ?

C'est par cette question que Jarred mesure la totale méconnaissance du monde et de son histoire chez ces hôtes, mais dans tous les villages qu'il a traversés l'ignorance est la même. Il n'a aucune envie d'aborder le sujet qui, de toute façon, aurait engendré plus de questions chez ses interlocuteurs qu'il ne peut fournir de réponse. Il coupe donc court :

- L'homme faisait des choses merveilleuses. Mais je n'ai pas le temps nécessaire pour vous expliquer tout cela aujourd'hui
- Et quand pourrons nous connaître toutes ces choses merveilleuses, questionne Jean-René qui insiste.

Jarred s'impatiente :

- Nous aurons tout le temps de remplir vos cervelles d'oiseaux lorsque nous aurons établi ce nouvel ordre mondial qui vous sortira de votre ignorance crasse.

Roger n'a que faire de ce qui avait été mais commence à comprendre ce qui pourrait être, il demande :

- Qu'attendez-vous de nous ?
- Enfin quelqu'un qui pose une question intelligente ! Qui êtes-vous, monsieur ?

Bien que vexé par cette demande tardive alors qu'il est aux cotés de Jean-René depuis le début de leur rencontre avec ces étrangers, Roger répond courtoisement :

- Roger Brunet, chef de la garde du Président et responsable de la sécurité et de la bonne marche de cette cité.
- Eh bien monsieur Brunet, je veux que vous preniez le commandement de cette province. Puisque vous êtes responsable de la sécurité de ce village, vous pourrez tout naturellement élargir vos responsabilités à la province entière. Je pressens en vous un homme capable et ambitieux, je pense que nous pourrons compter sur vous.
- C'est quoi une province ?

Jarred sent qu'il a trouvé le bon auditeur :

- Une province est un vaste territoire où l'on trouve des dizaines, peut-être des centaines, de cités comme la vôtre.

Brunet commence à apprécier les propos de Jarred :

- S'il s'agit de gouverner une population, de la faire travailler, de surveiller ses activités, de contrôler ses orientations, de faire œuvre de police et de justice, alors vous pouvez effectivement compter sur moi, c'est déjà mon rôle dans cette cité, et je prétends le remplir correctement. Mais pour étendre cette autorité sur un territoire plus vaste, qu'est-ce que je dois faire ?
- Lorsque l'heure sera venue je reviendrai, aidé de quelques-uns de nos soldats, je vous aiderai à vous affranchir des frontières qu'on vous impose aujourd'hui et je vous épaulerai pour conquérir toutes les terres de cette contrée.
- Quand cela se fera-t-il ?
- Je ne peux pas vous donner de date précise pour l'instant.
- Et en attendant ?
- Ne changez rien à vos habitudes. Surveillez vos concitoyens, faites-les travailler, assurez-vous qu'ils produisent des récoltes abondantes, qu'ils payent leur tribu à leurs chefs. Seule nouveauté, nous aurons besoin de nourriture lorsque nous reviendrons, il faudra que votre cité assure nos repas et nos hébergements. Il nous faudra des gîtes confortables. Je vous suggère de nous réserver les nouvelles habitations que vous réhabilitez en ce moment.

Jean-René sent que l'affaire se complique, il réplique :

- La population ne va pas être contente, de nombreux habitants espèrent améliorer leurs conditions de vie en intégrant ces nouvelles demeures qu'ils rénovent en ce moment.
- Eh bien dites aux habitants que ce n'est que temporaire, et que lorsque nous aurons accompli la tâche qui nous a amenée ici, ils pourront alors vivre dans de bien meilleures conditions. Lorsque nous reviendrons, nous serons accompagnés d'ingénieurs, d'architectes, et de

beaucoup d'autres techniciens qui rebâtirons ici une civilisation humaine à l'économie performante. Tous en profiteront et vous, vous n'aurez plus alors qu'à diriger vos concitoyens, à vous assurer que leur capacité de production est conforme à nos plans, à maintenir la paix sociale et à décourager les fauteurs de troubles, il y en a toujours quelques-uns, c'est inévitable, ceux qui sont toujours contre toute innovation et qui peuvent vous décourager tout un peuple.

- C'est très intéressant ce que vous nous dites là - Roger entrevoit déjà la possibilité d'un pouvoir sans partage mais aussi sans concession – vous avez aussi des guérisseurs dans votre équipe ?
- Vous voulez probablement parler de médecins, bien entendu nous en avons. Connaissez-vous l'espérance de vie moyenne des habitants de votre village ?
- C'est quoi ?
- C'est le nombre moyen d'années que peut espérer vivre un habitant.
- Ça dépend, il y a beaucoup d'enfants qui meurent très jeunes. Mais les adultes eux atteignent cinquante-cinq ans à soixante ans. Il y a des exceptions, parfois quelques-uns arrivent jusqu'à soixante-cinq ans.
- Nos médecins vous feront vivre jusqu'à cent vingt ans, et en pleine forme. Vous ne verrez plus de ces vieux qui se traînent lamentablement comme j'ai vu tout à l'heure en traversant vos rues boueuses. Tous pourront travailler jusqu'à un âge avancé.

Fausta a hésité un moment, ne sachant si elle doit souscrire à ce changement ou le combattre. L'arrivée d'étrangers ne peut, à ses yeux, qu'amener le désordre. Et si en plus ils apportent le bouleversement de leur mode de vie, les habitants perdraient alors leurs repères actuels. Pourquoi vouloir changer, tout ne va pas si mal et il est normal que l'homme peine ici-bas, c'est sa destinée. Ceux qui laissent entrevoir sur terre ce qui doit être du royaume de Dieu sont des suppôts de Satan. Elle interpelle brusquement Jarred :

- Croyez-vous en Dieu, monsieur ?
- Ma fois, chère madame, voilà bien longtemps que je ne me suis pas posé cette question. En quoi cette croyance peut-elle avoir un rapport avec notre proposition ?
- Nous sommes ici des gens simples qui vivons honorablement. Je suppose que vous êtes envoyé par le diable pour tester notre résistance à la tentation. Mais nous ne nous laisserons pas endormir par vos belles paroles. Ce monde que vous décrivez n'est pas fait pour nous. Puisque vous semblez dire que d'autres villages existent aux alentours, allez chez eux et laissez-nous vivre comme nous l'entendons.
- Madame, avez-vous vraiment envie de vivre jusqu'à la fin de vos jours dans ce borborygme ? N'avez-vous pas envie de redescendre dans la vallée, de pouvoir circuler librement, de faire ce qui vous plaît, d'avoir chaud l'hiver, frais l'été, de manger des plats dont l'odeur à elle seule réjouit déjà l'âme...

Que n'a-t-il dit là ! Fausta ne le laisse pas poursuivre :

- Hors de nos murs pauvres mécréants qui pensez que l'âme peut être sensible à de vulgaires odeurs. Ne restez pas ici une minute de plus. Et toi, Jean-René, qu'attends-tu pour jeter dehors cette racaille ? Tu ne comprends pas que ces paroles sont du venin. Lâchées devant le peuple, elles nous préparent une révolution et c'est ce que cherchent ces gens-là, ils veulent te dépouiller de ta Présidence et nous détourner de Dieu.

Jean-René ne sait plus bien où donner de la tête. Il perçoit bien tout l'intérêt que Roger porte aux projets de Jarred, mais il partage aussi les craintes de Fausta. Que gagnerait-il à ce grand chambardement, et que deviendrait son pouvoir face à ces hommes puissants ? Et puis Roger ?



Il voit bien que celui-ci s'intéresse beaucoup aux propositions de Jarred, ne chercherait-il pas à prendre sa place avec l'appui des étrangers ? Pendant que ces réflexions lui torturent la cervelle, Roger et Fausta échangent des propos pour le moins vigoureux. Jarred laisse faire un moment puis il interrompt la joute oratoire et s'adresse à Roger :

- Nous avons besoin de tous et même, pourquoi pas, des serviteurs de Dieu. Il est plus facile de faire travailler ceux qui croient que leur passage sur terre n'est qu'une épreuve en attendant le paradis que ceux qui pensent que leur vie actuelle est unique et sans lendemain et donc qu'ils doivent en profiter pleinement. Nous aurons donc une place de choix pour vous, grande prêtresse. N'êtes-vous pas tentée de porter la bonne parole aux nombreux païens qui peuplent les terres alentours et de devenir non plus la prêtresse de quelques centaines de miséreux mais celle de plusieurs milliers d'honnêtes travailleurs vertueux et fidèles pratiquants ?

Fausta ne répond pas, elle a besoin d'un peu de temps pour envisager cette évolution. Jarred s'adresse de nouveau à Jean-René :

- Et n'ayez crainte pour votre Présidence, il nous faut un Président. Sa méconnaissance des mécanismes qui régiront le monde de demain n'est pas un obstacle, bien au contraire, à l'exercice de son pouvoir. La seule contrainte est de suivre nos directives et d'assurer l'ordre.

Fausta, toujours sur ces gardes mais quelque peu rassurée par ces propos adresse un regard à Jean-René pour qu'il prenne enfin la parole et donne son opinion. Il vient justement de comprendre qu'il est impossible de refuser cette proposition, pour bien s'en assurer il pose la question qu'il vient de se poser à lui-même et dont il pressent déjà la réponse :

- Et si nous refusons cette collaboration ?
- Nous repartirons sur le champ et, comme le propose votre grande prêtresse, nous irons faire la même proposition à un autre peuple plus clairvoyant. Dans quelques mois, grâce aux moyens que nous leur aurons fournis, ces vaillants et courageux combattants viendront à votre porte et vous demanderont de les suivre et d'intégrer leurs chantiers de travail, tous, Président et Grande Bigote compris. Vous aurez alors tout perdu.
- Pensez-vous que nous nous laisserons faire ?
- Vous n'aurez aucun moyen de vous y opposer. De quoi disposez-vous aujourd'hui pour vous défendre : de lances de bois, d'arcs et de flèches, de frondes. Que pourrez-vous contre ça ?

Tout en parlant il sort d'une poche intérieure de sa veste un curieux objet : une poignée qu'il tient fermement dans la paume de sa main est prolongée d'un court tube de métal, sous le tube une languette saillit sur laquelle Jarred appuie son index. Il pivote sur lui-même, cherchant on ne sait quoi, puis son regard s'arrête sur la soupière qui trône encore au centre de la table. Il pointe vers elle le tube de métal et presse sur la languette. Un bruit sec et violent les fait tous sursauter et la soupière vole en éclat. Jarred place son engin sur la table et s'adresse à Jean-René :

- Nous pouvons faire la même chose avec votre tête.

L'interpellé n'a pas le temps de répondre, le bruit a alerté les hommes de garde et une dizaine envahit la salle. Jean-René les rassure :

- Tout va bien, gardez votre calme. Nos amis nous montrent quelques-uns de leurs tours. Vous pouvez nous laisser. Puis lorsque les gardes sont ressortis :
- Et toi Richard, au lieu de regarder bêtement la soupe se répandre sur le sol, ramasse-moi ces débris et nettoie.

Jarred reprend son arme et la pointe sur le dénommé Richard. Roger comprend immédiatement ce qui va se passer et avant que Jarred n'ait pu tirer il relève le canon. Jarred s'étonne :

- Vous êtes trois responsables de ce village dans le secret de nos intentions, cela est déjà beaucoup car rien de tout ce que nous avons dit ne doit être diffusé au sein de la population, ils auront bien le temps de le découvrir lorsque nous mettrons en place les nouvelles dispositions. Si vous répandez cette information vous allez au-devant de toutes sortes de problèmes. Ce domestique est de trop.

De nouveau, il pointe son arme sur Richard et de nouveau Roger l'écarte.

- Il ne dira rien, affirma Roger, il est totalement débile et de plus muet depuis qu'un de nos gardes l'a balancé par-dessus les remparts un jour où cet abruti n'a pas voulu partager sa femme. Le garde n'a rien gagné d'ailleurs car la femme s'est jetée elle aussi dans le vide mais lui a eu plus de chance qu'elle, un arbre a amorti sa chute. Il a seulement perdu sa tête et sa voix dans l'affaire. Aujourd'hui, il n'est bon qu'à faire le ménage. Nous n'en avons pas des dizaines dociles, totalement inoffensifs et travailleurs acharnés comme lui alors je préfère le garder. Si vous cherchez des cibles, je vous en proposerai d'autres bien moins utiles dès que nous sortirons, ce n'est pas ce qui manque.

Jarred observe un instant le simplet qui met un temps infini à ramasser les morceaux de soupieres, puis il abaisse son arme et la remet dans sa poche.

- Dommage, dit-il en montrant un petit cylindre de métal, vous auriez pu voir quels effets produisent ces petits projectiles sur une tête d'homme. Mais comme j'ai compris que nous allions faire de grandes choses ensemble vous aurez bientôt l'occasion d'utiliser vous-même ces magnifiques jouets.

Puis s'adressant à Jean-René :

- Alors monsieur le Président, pensez-vous qu'un homme qui détient une telle arme puisse être inquiet ?
- Je pense effectivement que rien ne s'oppose à votre projet. Que va-t-il se passer maintenant ?
- Nous allons repartir chez nous pour préparer cette implantation. Dans quelques semaines nous reviendrons avec tous les hommes et le matériel nécessaires et nous partirons ensemble à la conquête de cette province. En attendant vous devez absolument continuer à vivre comme avant. Personne ne doit entendre parler de ce projet. Notre puissance n'est pas encore suffisante pour exterminer la racaille qui nous domine depuis des siècles. Nous devons être prudents tant que nous ne disposons pas encore de suffisamment d'armes comme celle que vous venez de voir, et d'autres plus redoutables qui sont en préparation. Si ceux qui sont hostiles à notre développement apprenaient notre collaboration avant notre retour vous seriez anéantis. Ce serait dommage, alors que la puissance et la gloire sont à votre portée.

Jean-René, aussi vite enthousiaste qu'il avait pu être précédemment réticent, s'impatiente déjà :

- Comment et quand saurons-nous l'époque de votre retour ?
- De la même façon qu'aujourd'hui, vous nous apercevrez lorsque nous serons à proximité de votre village.

Jarred fait signe à ses comparses, il est temps de lever le siège. Il se tourne vers Roger :

- C'est vous qui avez la responsabilité de la sécurité ici n'est-ce pas ?
- Oui, la sécurité, le respect des lois et de l'autorité, l'ordre et tout ce qui touche au bon fonctionnement de notre cité.
- Comme gage de confiance et pour que le calme continue de régner ici je vais vous faire un présent, à vous et à votre Président.

Jarred sort deux revolvers d'un sac à dos porté par l'un des hommes qui l'accompagne. Ils sont identiques à celui dont il s'est servi et les remet, l'un à Jean-René, l'autre à Roger.

- Avant de partir je vais vous apprendre à vous en servir, ce n'est pas bien compliqué. Cependant, s'il est facile d'appuyer sur la gâchette, il est plus difficile d'apprendre à viser juste et vous n'aurez pas le loisir de beaucoup vous entraîner car je ne vais pouvoir vous donner que six balles à chacun, nous avons besoin d'un maximum de munitions pour protéger notre retour et nous allons devoir en gâcher quelques-unes pour vous apprendre le fonctionnement de ces revolvers. Où pouvons-nous nous installer, à l'abri des regards ?
- Descendons dans le sous-sol, propose Jean-René.

Ils descendent dans les caves du palais et après quelques minutes d'initiation Jean-René et Roger savent se servir de leur engin de mort, à défaut d'avoir la précision nécessaire à leur efficacité. Jean-René tout fier de son nouveau jouet l'a passé sous la corde qui lui sert de ceinture, la crosse dépassant largement pour être bien visible. Roger, pour des raisons beaucoup plus pragmatiques, a lui aussi placé son revolver dans sa ceinture, en un geste il peut être opérationnel.

L'heure du départ a sonné pour Jarred et sa troupe, il n'a absolument pas voulu passer la nuit dans la cité. Jean-René et Roger les raccompagnent jusqu'à la porte principale et la troupe reprend en sens inverse le chemin par lequel elle est arrivée.

Les deux compères regagnent le palais, tous deux confortés un peu plus dans leur puissance grâce à ce jouet maléfique qui bat leur flanc, mais aussi très méfiants l'un envers l'autre, et aussi très dépités que Jarred leur ait accordé un privilège identique.

Quant à Fausta, après mure réflexion, une évolution de la situation telle que celle décrite par Jarred lui conviendrait parfaitement, à condition qu'elle en garde le contrôle total. Car aujourd'hui, mieux que Jean-René, mieux que Roger, elle est persuadée qu'elle détient seule le contrôle de la situation dans la cité, la peur de l'au-delà, crainte par la quasi-majorité des habitants, est une alliée bienveillante. Alors la domination d'un nombre bien plus important de fidèles ferait d'elle beaucoup plus qu'un simple pasteur, ce qu'elle est aujourd'hui, ceux qui les tiennent enfermés ne pourront jamais lui proposer une telle opportunité, malgré les bonnes relations qu'elle peut entretenir avec eux.

## CHAPITRE 8 – ANDRE ET PAUL

Dès qu'il quitte la salle d'audience Paul se dirige vers sa demeure. Il s'aperçoit bien vite, car la discrétion n'est pas leur point fort, que Garcia et Fallot, les deux inséparables abrutis, le suivent, il n'est donc pas question d'aller récupérer sa sacoche immédiatement. Il rentre directement chez lui et, par les interstices entre les deux planches qui bouchent une des fenêtres, il s'assure que les deux compères se sont installés devant l'immeuble et restent bien ensemble à surveiller la porte. Il n'y a qu'une seule entrée mais l'immeuble dispose aussi de fenêtres à l'arrière du bâtiment. L'appartement de Paul ne donnant pas de ce côté, il monte au premier étage et entre dans un appartement situé à l'opposé de la façade. La plupart des habitants n'ont rien à cacher si bien que les portes, quand elles existent, ne disposent d'aucune serrure ou autre système de fermeture, on peut ainsi entrer librement dans chaque appartement. Paul sait que les occupants de ce lieu sont occupés à l'extérieur à cette heure, il traverse donc la pièce principale sans hésitation, il écarte les toiles qui bouchent une grande ouverture, une ancienne porte fenêtre, donnant sur un balcon. Il enjambe les ferrailles rouillées et tordues, souvenirs d'une ancienne rambarde, et se laisse tomber dans la neige. Il contourne ensuite le pâté de maison et se retrouve en haut de la rue, un peu au-dessus de l'endroit où il a caché son sac hier soir. De là, il peut voir un peu plus bas les deux gardes assis sur un muret, conversant entre eux tout en fixant leur regard sur la porte de l'immeuble et les fenêtres de son appartement. Il doit approcher des paniers de gravats sans se faire repérer. Heureusement, à cette heure du milieu de journée, nombre de personnes rentrent chez elles pour la pause déjeuner alors que d'autres se rendent aux corvées pour lesquelles il n'y a pas de jour de repos. Il y a donc un peu d'animation dans la rue, ce qui permet à Paul de circuler sans attirer l'attention. Il franchit les quelques pas qui le sépare du chantier en répondant à tous ceux qui lui souhaitent le bonjour. Arrivé près des containers à gravats il se dissimule rapidement derrière l'amoncellement de décombres. Il plonge la main dans le panier qui doit contenir sa sacoche et doit fourrager dans les gravats du travail matinal. Après avoir dégager la couche superficielle il sent bientôt sous ses doigts avec un grand soulagement, la toile du sac. Il la sort, toute poussiéreuse, la secoue rapidement et met la sangle sur son épaule. Il s'assure que les deux factionnaires continuent leurs palabres sans détourner leur attention de l'immeuble et remonte aussitôt la rue.

Il faut maintenant regagner son appartement puis rejoindre André au plus vite. Grâce au lierre qui la recouvre, et après avoir débarrassé les branches de leur couche de neige, il peut sans difficulté escalader la façade pour atteindre le premier étage. Il redescend dans son appartement et ôte de sa sacoche un objet plat et rectangulaire enveloppé dans une toile qu'il défait aussitôt pour le contempler, c'est un livre. Il peut enfin l'admirer, ce livre qu'il a eu tant de peine à rapporter jusqu'ici. Il s'assoit sur un billot de bois qui fait office de tabouret et pose l'ouvrage sur la table. Il ose à peine le toucher car il est en très mauvais état, la couverture est moisie et ne sert que d'enveloppe aux pages qui en sont désolidarisées. La couverture noire est seulement agrémentée du titre : « Routes et paysages de France ». L'intérieur ne semble pas avoir trop souffert des nombreuses années d'abandon passées dans le sous-sol d'un bâtiment en ruines, là où Paul l'a découvert. Il se décide à l'ouvrir. Il tourne précautionneusement les pages de papier jaunies sans s'attarder sur telle ou telle carte ou photo, sans rien lire des commentaires. André lui avait bien expliqué ce qu'il devait s'attendre à y trouver mais c'est la première fois qu'il ouvre un tel document, ceux que possède son grand-père ont été rapportés par son père et ceux que lui-même a ramené jusqu'alors ne contiennent que du texte, parfois quelques dessins, mais jamais des photos et des cartes comme celui-ci. Malgré tout c'est grâce à tout ce qui a pu être rapporté de la vallée qu'André et lui ont pu se cultiver et interpréter à peu près correctement les

informations de certains des livres qu'ils avaient recueillis. Mais ce genre de livre, décrivant le monde autour d'eux, jamais il n'avait pu en trouver. Il est émerveillé, voilà tant de temps qu'il le cherchait et il avait pris tant de risques pour se le procurer. Il s'arrête de feuilleter lorsqu'une photo lui montre des montagnes semblables à celles qu'il pouvait voir chaque fois que le ciel se dégageait. Ça, il ne peut pas l'expliquer, comment peut-on reproduire sur du papier l'image d'un paysage avec une telle exactitude ? Il parcourt rapidement les autres photos puis se décide, à regret, à refermer le livre. Il faut qu'il partage immédiatement avec André la joie de cette découverte. Il replace le guide dans son sac puis ressort, par la porte cette fois. Il aurait bien lancé une plaisanterie aux deux affreux qui l'attendent sur le trottoir d'en face mais il ne veut pas prendre le risque de se faire retarder, ou pire embarqué à nouveau, surtout avec son précieux paquet. Il se rend donc sagement chez André, toujours suivi de ses deux gardiens.

André l'attendait, il savait que Paul viendrait le voir dès qu'il le pourrait pour lui relater le résultat de sa dernière expédition dans la vallée. Il est aussi impatient de découvrir ce que Paul a rapporté que ce dernier l'est à le montrer. Dès que son petit-fils sort le livre de son emballage André pousse un cri de joie et l'embrasse. Il ouvre le guide et, au fur et à mesure qu'il tourne les pages, il enchaîne les superlatifs : génial, extraordinaire, sensationnel. Puis il interrompt sa contemplation et prend Paul dans ses bras et l'entraîne dans une ronde étourdissante :

- Mon petit Paul, tu es phénoménal, ton père serait fier de toi, lui qui a cherché si longtemps dans les ruines de la plaine ce genre de livre, lui qui a disparu sans jamais en trouver.

L'évocation spontanée du père de Paul, et donc du fils d'André, tempère un instant l'enthousiasme des deux hommes, mais André se reprend et poursuit :

- Il aurait tellement voulu voir ce que nous voyons maintenant. Tu as devant toi l'image des grands espaces qui nous entourent. Avec ce guide nous pourrions faire le tour de cette partie du monde, si nous n'étions pas confinés dans ce trou. Mais au moins nous allons enfin découvrir ce qui se trouve au-delà de notre prison.

- Non, nous n'allons pas uniquement savoir ce qui nous entoure, s'insurge Paul. Il faut bien qu'un jour je sache vraiment ce qui est arrivé à mon père et que je parte à sa recherche. Ce livre, je ne l'ai pas cherché pour assouvir ma curiosité, mais uniquement pour pouvoir parcourir ce monde totalement inconnu et retrouver ce père que j'ai si peu connu. Il me sera donc très utile lorsque je déciderai de mon départ.

- Mon petit Paul, ce n'est pas la première fois que nous entamons cette discussion. Et chaque fois tu t'emportes et raisones comme un petit garçon, et chaque fois j'essaie de te faire comprendre l'impossibilité de ton rêve : Comment veux-tu retrouver ton père ? Nous ne savons rien d'où il peut être, ni même s'il est encore en vie. Crois-tu que je n'aie pas eu moi aussi mille fois l'intention de partir à la recherche de mon fils. Mais par où faut-il commencer, de quel côté partir ? Aucun indice, aucun élément ne permet de privilégier une direction plutôt qu'une autre hormis peut-être les indications qu'avaient données Tom. Le monde est vaste, nous l'avons compris lors de certaines lectures, une vie ne suffirait pas à le parcourir si le loisir nous était donné de circuler librement. Notre vie cloîtrée dans cet espace infime qu'est notre cité ne t'a pas permis de mesurer l'immensité de ce qui nous entoure. Et cette immensité n'est pas le pire des dangers qui nous menace une fois franchi les limites de notre territoire, tu sais bien que notre environnement est totalement hostile, combien de jours pourrions-nous tenir hors de ces frontières ?

- Arrête, grand-père, c'est uniquement parce que je suis là, sans autre parent que toi, que tu n'as pas franchi ces limites pour te lancer sur les traces de mon père. Ma présence t'a imposé l'immobilisme. Si je n'avais pas existé, rien ne t'aurait retenu.

- Oui, c'est en partie vrai. Et c'est aussi pour cela que je ne veux pas te voir partir à ton tour. J'ai perdu mon seul enfant, je ne veux pas perdre mon seul petit enfant.
- Grand-père, tu sais parfaitement que même si je n'étais pas motivé par cette recherche je partirai un jour. Nous avons appris beaucoup dans tous ces livres que mon père et moi avons pu récupérer, ils nous ont ouvert les yeux sur un monde difficilement compréhensible pour nous. Tom, l'ami parti avec mon père, nous a parlé d'un endroit où les gens vivaient heureux, si ce lieu existe alors il faut le trouver.
- Tu veux foncer sans réfléchir. Tu ne sais rien de ce que tu vas trouver dès que tu auras quitté le périmètre de tes investigations habituelles ? Déjà là, tu as risqué plusieurs fois ta vie pour simplement t'éloigner à quelques lieux de la cité, mais en l'ayant comme refuge assuré. Lorsque tu seras seul dans la nature plus rien ne pourra te protéger et tu n'auras aucun repli, aucune aide possible.
- Je sais tout ça mais je sais aussi que j'exècre chaque jour davantage cette prison à ciel ouvert qu'est cette cité perdue dans la montagne, je hais les quelques imbéciles qui ont pris le pouvoir et qui ne le lâcheront plus, je me déssole de voir tous ces pauvres gens autour de nous subir cette domination sans la volonté de recouvrer leur liberté. Je partage ces sentiments avec si peu de personnes ici que je ne vois pas d'autre avenir qu'un passé sans cesse répété. Ne crains pas pour moi la mort si je m'évade, grand père, car c'est ici que je suis mort. Et je veux vivre !
- Il y a beaucoup à faire encore ici, et tu pourrais être utile à « tous ces pauvres gens » comme tu dis, comme je l'ai été et comme je le serai jusqu'à ma mort.
- Comment peux-tu encore tolérer de vivre dans ce cloaque, enfermé dans un espace si réduit, entouré de gens gentils mais totalement inertes et anesthésiés, soumis aux lois stupides de Bélami et de ses proches, dominés par Brunet et ses vils abrutis, épouvantés par Fausta et sa doctrine sectaire ? Moi je n'en peux plus, il me faut plus d'espace, rencontrer d'autres hommes avec qui je puisse parler, voir d'autres cités, voir d'autres paysages, être enfin libre. Il n'est pas possible que tous les hommes dans le monde vivent aussi mal que nous, il doit bien y avoir certains endroits où l'on retrouve cette douceur de vivre décrite dans certains des livres que tu possèdes. Ce sont eux qui nous ont permis de savoir qu'à d'autres époques la vie n'était pas ce que nous vivons aujourd'hui. A quoi nous sert ce savoir, à rien si ce n'est pas à nous évader. Il nous faut chercher ailleurs ce qui existe peut-être encore de cette vie ancienne.
- Ne te focalise pas sur ces quelques ouvrages qui nous donnent une image du monde dont on ne peut rien dire. Tu pourrais très bien inventer, aujourd'hui et ici, un endroit et une vie paradisiaques, les décrire dans les moindres détails, et que cela soit lu dans de nombreuses années par des gens qui vivraient comme nous. Seraient-ils sages, ceux qui partiraient à la conquête de ce monde totalement imaginaire sur la seule foi d'un manuscrit dont ils ne connaissent que le contenu ?
- Grand-père, tu sais bien, tout comme moi, que les livres que tu m'as fait lire sont, pour certains, des fictions mais que leur contenu se recoupe et reflète quand même le mode de vie à l'époque de leur parution, qui n'a rien à voir avec notre vie actuelle. Nous avons aussi quelques livres scientifiques qui nous décrivent des événements extraordinaires, des mondes peuplés de machines étonnantes. Pourquoi cela n'existerait-il pas au-delà de notre misérable cité, pourquoi ne pas tenter notre chance ailleurs ?
- Parce que nous avons lu tous les deux des histoires qui semblent réellement décrire une certaine façon de vivre autrement plus agréable que celle que nous connaissons ici, c'était probablement il y a très longtemps. Mais d'autres récits, apparemment plus imaginaires,

peuvent se révéler bien plus proches de la réalité. Rappelle-toi comme tu me demandais souvent de te lire « La chèvre de monsieur Seguin » lorsque tu étais petit, rappelle-toi et demande-toi quelle histoire est la plus proche de notre réalité quotidienne que celle-là.

- Eh bien j'accepte sans hésitation le risque qu'a pris Blanchette. Je ne veux plus rester enfermé dans l'étable. Je ne veux plus être attaché au pieu. Blanchette avait la meilleure herbe, la plus belle étable et un monsieur Seguin qui aurait fait n'importe quoi pour qu'elle se sente heureuse, sa situation était bien meilleure que peut l'être la nôtre, ça ne l'a pas empêché de partir. Qui ici se préoccupe de notre bonheur, qui ici sait même ce que veut dire ce mot : « bonheur » ? Moi, et les quelques autres auxquels tu as patiemment transmis le savoir que tu as acquis dans ces livres, pouvons imaginer ce que cela veut dire et espérons qu'il y a un ailleurs plus agréable où ce mot veut dire quelque chose. Non, grand-père, tu ne me retiendras plus très longtemps, une seule des deux raisons qui me pousse à partir aurait suffi, je ne peux plus vivre dans ce lieu et je veux retrouver mon père, ou au moins savoir ce qu'il est devenu, et Tom avec lui, rappelles-toi que lui aussi parlait d'un monde meilleur. Tu as toujours refusé de me donner les vraies raisons de son départ, il serait peut-être temps que tu me dises la vérité et que tu cesses de me dire que tu ne sais rien de sa destination pour me décourager de partir.
- Tu as raison, l'heure est venue. Je pressens des événements difficiles pour nous dans la période à venir : Jean-René subit de plus en plus le dictat de Roger, il devient nerveux et irascible, il commence à entrevoir l'ambition de son chef des gardes mais ne dispose d'aucun moyen pour contrecarrer ses projets. Il sait que son pouvoir repose tout entier sur les deux réels maîtres de la situation : Fausta qui utilise la peur, Brunet et ses hommes qui utilisent la force. Ce dernier est de plus en plus odieux et sûr de son autorité totale, il ne précipite pas l'éviction de Jean-René car cela ne lui apporterait rien aujourd'hui et il reste un élément qu'il ne maîtrise pas : Fausta. Comme leurs relations ne sont pas toujours franches et courtoises il ne sait pas quelle sera son attitude s'il s'empare du pouvoir. Elle peut très bien prendre le parti de Jean-René et faire se soulever la population. Et la petite cinquantaine de gardes ne pourrait rien contre huit cents personnes en colère. Mais s'il arrive à déloger Jean-René avec le soutien de Fausta et qu'il devient président, alors la vie ici sera encore plus terrible. Et puis il y a la visite de ce matin, ces étranges étrangers ne m'inspirent pas confiance.

Paul s'étonne :

- Quels étrangers ?
- C'est vrai, tu n'étais plus au palais et tu n'es donc pas au courant de cette visite. Ce matin Jean-René, Roger et Fausta ont reçu un groupe de six personnes, quatre hommes et deux femmes, venant on ne sait d'où. Ils sont restés enfermés environ deux heures. Avant qu'ils ne ressortent de l'enceinte du palais plusieurs personnes ont entendu des claquements secs, ponctués d'exclamations qui semblaient être des cris de joie de la part de Jean-René. Les visiteurs et nos chers dirigeants sont ensuite sortis, la mine satisfaite et réjouie et ils se sont quittés à l'entrée principale en promettant de se revoir bientôt. Je ne peux rien affirmer mais je ne pense pas que ce qui se prépare soit un bien pour la population. Ne sachant rien de l'avenir ni de la teneur et de l'ampleur des changements à venir je crois que l'heure est venue de te dire toute la vérité sur l'histoire de ton père. Assieds-toi.

Paul se pose directement sur le sol, appuyé à un mur, André prend place en face de lui et entame l'histoire de Georges, son fils, le père de Paul.

## CHAPITRE 9 – L'AGRESSION

Au moment où Paul se prépare à entendre l'histoire de son père, Noémie et Grégory ont gagné le logement de la jeune fille, ils échangent des propos très pessimistes. Noémie ne se sent plus en sécurité et tente de convaincre Grégory de quitter la cité au plus vite. Ils en parlent depuis des lustres mais aujourd'hui pour Noémie il ne s'agit plus de quitter dans quelques temps un endroit détesté mais d'échapper immédiatement au sort qui lui est réservée si elle reste dans la cité :

- Je n'en peux plus, à chaque jour qui passe je me sens de plus en plus menacée. Combien de temps allons-nous encore attendre, combien d'injures devons-nous entendre, combien d'humiliations restent-il à subir avant que nous nous décidions à quitter cet endroit ?
- Tu sais bien que nous n'avons nulle part où aller, lui répond Grégory. Si nous partions tous les deux nous ne survivrions pas hors des murs de cette cité. Nous devons attendre que Paul ait achevé ses préparatifs et ait réuni suffisamment de volontaires pour que nous puissions établir ailleurs une autre communauté.
- Et combien de temps cela va-t-il encore prendre ?
- Je n'en sais rien. Avant tout, Paul voulait trouver ce livre qui, paraît-il, permettrait de se diriger, de reconnaître tous les endroits où l'on passe et de choisir un lieu où nous pourrions vivre en sécurité. Ensuite il nous faut être assez nombreux pour fonder une nouvelle communauté viable et pouvoir nous défendre contre tous les dangers qui nous attendent.
- C'est quoi « être assez nombreux » ? Combien de personnes estimez-vous nécessaire pour pouvoir enfin nous échapper ?
- Paul pense qu'il faudrait être au moins vingt.
- Et aujourd'hui nous sommes combien ? Ne dis rien Grégory, ne te réfugie pas derrière des estimations aussi optimistes qu'irréelles. Je sais combien de femmes et d'hommes sont vraiment décidés à partir aujourd'hui, nous sommes cinq : Paul, Bertrand et Claudine, toi et moi. Les quelques autres trouveront tous une bonne excuse pour rester lorsque nous annoncerons le départ. Nous sommes donc encore loin de l'effectif envisagé et je ne veux vivre ni enfermée, ni avec la crainte permanente d'être agressée si je sors.
- Penses-tu être plus en sécurité si tu quittes la cité ? Voilà des mois que nous préparons ce départ. Bien sûr il faudrait être plus nombreux mais nous sommes bien obligés de conserver secret ce projet si nous ne voulons pas qu'il arrive aux oreilles de Brunet. Je suis certain qu'un grand nombre des habitants seraient prêts à nous suivre mais Paul a toujours refusé de parler à d'autres que ceux que tu viens de citer de ce projet de départ, il veut que tout soit définitivement arrêté avant.
- L'avenir que me réserve Fausta ne t'émeut pas plus que ça ?
- Bien sûr que je crains pour toi. Pour ta sécurité il va maintenant falloir que nous ne nous quittions plus et que nous évitions tout déplacement inutile. La vie va être encore plus monotone mais nous n'avons pas le choix. Ne penses-tu pas aussi qu'il est sage d'attendre que tout soit préparé pour notre départ plutôt que de s'enfuir en sachant très bien que notre chance de survie, seuls hors de ces murs est quasiment nulle ? Pense à Georges et Tom.

Noémie ne sait plus quoi penser, ni quoi faire. Les événements vont décider pour elle. Elle habite au second étage d'un immeuble encore solide et dans l'escalier se fait soudain entendre un tumulte inhabituel : plusieurs personnes montent bruyamment. Avant que Noémie et Grégory aient le temps de comprendre ce qui se passe, la porte de l'appartement, simple ajustement de planches, s'abat sous la pression de trois gardes menés par Pierrot. Celui-ci s'immobilise au centre de la pièce, les sbires l'accompagnant se répartissent de façon à bloquer



les issues. Tous présentent des faces rubicondes, leur allure décidée et leurs rires gras laissent à penser qu'ils ont probablement puisé dans les réserves de cette boisson épaisse et lourde qu'on appelle « Vignole ». Hormis les rares jours de fête où elle est distribuée généreusement à toute la population, le reste du temps seuls les conseillers et les gardes sont autorisés à consommer ce breuvage fabriqué par quelques habitants à partir des maigres récoltes de raisins, ce raisin que beaucoup aurait préféré consommer tel quel mais qui est réquisitionné en totalité pour la distillerie. La principale réserve légale de ce breuvage se trouve dans les sous-sols du Palais, des dizaines de fûts pleins de Vignole s'alignent, attendant la distribution. Les habitants récoltants subtilisent toujours quelques bonbonnes et en font profiter les amis, Brunet ferme les yeux sur cette contrebande : les ivrognes s'accommodent mieux que les autres du despotisme des dirigeants. Une seule fois Grégory y avait goûté lors d'une soirée entre jeunes, le fils d'un viticulteur en avait dérobé et apporté dans un seau. Il s'est promis de ne jamais recommencer, les quelques minutes de griserie où il était resté lucide n'avaient pas suffi à effacer le souvenir des affres du lendemain, il avait cru mourir, tout lui faisait mal, son cerveau semblait vouloir sortir de son crane où il se trouvait comprimé, son estomac le brûlait, ses jambes le portaient difficilement et les nausées violentes le laissaient inerte et pratiquement inconscient. Il avait dû faire appel à André pour soulager ses douleurs. Il semble que la plupart des gardes soit immunisée contre ce mal : ils en éprouvent l'ivresse, la déraison et même parfois les lendemains difficiles sans pour autant en cesser la consommation. Même ceux qui sont habituellement sympathiques et modérés, il y en a quelques-uns, deviennent fous furieux sous l'emprise de cette boisson diabolique. Et comme elle leur est distribuée avec parcimonie, mais plus généreusement lorsque Jean-René ou Roger sont particulièrement contents de leurs services, tous ne savent que faire pour mériter une ration plus importante. Les gardes vivent en général moins longtemps que le reste de la population, André, explique cela par la consommation immodérée de Vignole. Il sait bien que, malgré l'interdiction, nombre d'habitants réussissent à s'en procurer, ils les voient défiler chez lui le lendemain de leur beuverie, pauvres loques quémendant une potion qui puisse desserrer l'étau qui comprime leur cervelle martyrisée. Malgré ces effets désastreux et les conseils d'abstinence qu'il leur prodigue, André sait que nombre d'entre eux ne résisteront pas dès que se présentera la prochaine occasion de lamper ce poison.

Pierrot, qui a certainement bu lui aussi mais de façon probablement plus mesurée que ses compagnons, s'approche des deux jeunes gens.

- Les voilà tous les deux, et dans le même nid, dit-il à l'adresse des gardes, ça nous fait un seul voyage. Alors les amoureux on pensait que Pierrot allait vous oublier.

Il s'approche de Noémie et parle si près de son visage qu'elle recule à chaque mot, mais elle est bientôt acculée, bloquée par l'un des deux gardes qui condamnent l'accès à la fenêtre. Elle sent aussitôt les mains de l'ivrogne qui l'agrippent et la pelotent sans ménagement. Grégory se précipite sur lui et lui assène un tel coup de poing que le garde faillit basculer dans le vide à travers la fenêtre. Quant à Noémie elle s'est retournée et lacère les joues du second garde avec ses ongles, quatre longues traces rougeâtres apparaissent immédiatement sur chacune de ses joues. Pierrot s'amuse de cette défense inutile et comme la jeune fille lui tourne maintenant le dos il l'attrape à la taille, la retourne d'un geste rapide et plaque sa grosse bouche sur ses jolies lèvres avant qu'elle n'ait le temps de réagir. Grégory ne peut plus intervenir, il a été ceinturé par l'autre garde venu au secours de son collègue encore sonné par le crochet qu'il a encaissé. Il se trouve maintenant plaqué au sol. Noémie se débat mais que peut-elle maintenant que les bras puissants de Pierrot l'enserrent et plaquent ses propres bras contre son corps. La bouche répugnante du garde recouvre complètement la sienne, sa langue lui lèche les lèvres mais,

prudent, il ne cherche pas à l'introduire dans sa bouche. Son haleine fétide, sa peau grasse et luisante, son faciès de sauvage, tout son être donne envie de vomir. C'est ce qui sauve instantanément Noémie. Elle retient le premier spasme mais ne peut empêcher le second. Pierrot comprend, trop tard, l'indisposition de Noémie, il tente un mouvement de recul mais pas assez rapide pour éviter le flot tiède et acide de la vomissure qu'il reçoit en plein visage. La surprise l'a fait lâcher sa prisonnière qui, malgré la faiblesse due à son malaise, se précipite vers la fenêtre dont l'ouverture a été laissée libre par les gardes qui maintiennent Grégory. Elle escalade la rambarde et sans se poser de question elle se jette dans le vide. La chute de trois ou quatre hauteurs d'homme est largement amortie par l'épaisse couche de neige, Noémie roule sur le sol en pente avant de se redresser et de filer aussi vite qu'elle le peut, sans se retourner et sans accorder la moindre attention aux cris de Pierrot qui hurle par la fenêtre et lui intime l'ordre de revenir.

Pierrot hésite à la poursuivre puis, comme il sait qu'elle ne pourra pas aller bien loin, il la laisse filer, il la retrouvera bientôt. En attendant il va s'occuper de son chéri et faire en sorte qu'il soit beaucoup moins désirable. Il lui envoie un grand coup de pied dans les côtes pour se calmer en lui disant :

- Debout salopard. Ta belle, elle t'abandonne, tu vas payer pour deux en attendant que j'la retrouve.

Puis s'adressant aux autres :

- Allez, on rentre. On va déjà interroger çui-là et après on retrouve la garce.

Grégory est conduit dans la pièce qu'avait occupée Paul la nuit précédente. On le laisse seul, il s'assoit sur le siège de rondins. Après seulement quelques minutes la porte s'ouvre sur Roger Brunet, accompagné de Pierrot et de deux autres gardes. Roger fait signe à Grégory de se lever et il prend sa place sur le tabouret. Il dévisage le jeune homme durant un long moment, sans rien dire. Grégory s'est adossé au mur le plus proche, couvrant d'un même regard les quatre hommes qui lui font face. Enfin Roger se décide à parler :

- Nous voulons savoir ce que tu prépares avec ton ami Paul. Ou bien tu nous le dis maintenant, sans que nous ayons besoin d'utiliser la force. Ou bien je laisse Pierrot s'occuper de toi. Que choisis-tu ?
- Je ne sais pas de quoi tu veux parler.

Roger fit un signe aux gardes qui attrapent Grégory et le maîtrisent, non sans avoir essuyé quelques horions. Mais il ne peut pas résister aux trois hommes, eux aussi de forte constitution. Ils lui lient les pieds et les mains à l'aide d'une corde et Pierrot, toujours puant de la vomissure de Noémie, lui décoche plusieurs coups de poing dans le ventre qui font s'écrouler le jeune homme. Roger s'adresse à nouveau à lui :

- Alors, qu'est-ce que combine Paul ?

Grégory se relève malgré les liens qui l'entravent et la douleur au ventre, il tente de gagner un peu de temps :

- Que veux-tu qu'il combine ? En quoi ce qu'il fait peut-il t'être dommageable ?
- Dommageable ! comme il cause bien le joli cœur. Vous pouvez pas avoir le même langage que tout le monde, vous autres qui vous retrouvez chez ce conspirateur d'André. Je sais que vous préparez un mauvais coup. Lorsque Paul disparaît toute une journée, qu'on le retrouve tard le soir couvert de boue, et qu'il tente de nous faire croire qu'il a simplement escaladé la muraille pour regarder la lune, que les nuages cachent depuis plus d'un mois, c'est par pure farce, c'est pour nous amuser. Vous me prenez pour un con, toi, lui, André et votre petite bande de « je suis plus intelligent que tout le monde ». Seulement ici c'est moi qui

commande, et c'est pas près de changer. Alors il va falloir que vous me disiez ce que vous combinez sinon je vous fous tous au cachot la nuit et aux travaux forcés la journée.

- Mais que veux-tu qu'on fasse ? On ne va pas tenter de renverser le gros - la plupart des habitants nommaient ainsi le Président hors de sa présence - à trois personnes. Que crains-tu ?
- Je ne crains rien, mais mon rôle est de savoir ce qui se passe. Et je sais que vous préparez un coup foireux, les informations circulent vite et je sais régaler mes informateurs. Alors pourquoi tu t'obstines, tu sais très bien qu'il va falloir que tu parles. Si les coups ne suffisent pas, nous amènerons ici ta chère Noémie et lorsque Pierrot, et pourquoi pas quelques autres, lui auront fait subir tout ce dont ils rêvent depuis bien longtemps, alors tu craqueras. Faut-il en arriver là ?

Grégory relève la tête et crache, tentant d'atteindre Roger, mais celui-ci a pressenti le coup et a vivement reculé. Il fait de nouveau un signe à Pierrot qui décoche un grand coup de poing dans le visage de Grégory, les lèvres éclatent et le sang gicle. Roger s'adresse à nouveau à lui :

- T'es idiot, tu me dis ce que tu sais et je te laisse partir immédiatement.

Grégory crache le sang qu'il a dans la bouche et lâche tranquillement :

- Je t'emmerde.
- Bien, tu l'auras cherché. Pierrot ramène moi la Noémie au plus vite. Et tu ne la touches pas avant de m'avoir rejoint, compris ?
- Oui, enfin va bien falloir que j'la touche un peu pour la ramener, elle va pas me suivre tout gentiment.
- Tu as très bien compris ce que je veux dire quand je dis de pas la toucher. File-lui des baffes si tu veux, attache-la mais ne lui fais subir aucuns autres sévices. Réserve-toi pour le spectacle que nous allons offrir à notre ami Grégory. On va voir lequel des deux emmerde le plus l'autre.

Pierrot sort emmenant avec lui la troupe qui a participé à l'invasion de l'appartement de Noémie et qui attendait sur le seuil du cachot. Roger commande à deux gardes de rester près de Grégory et d'attendre le retour de Pierrot.

La battue commence. Pierrot aurait pu tout simplement attendre quelques jours, soit Noémie se terre dans une cache inhabitée, la faim et la soif l'obligeraient à sortir rapidement, soit elle s'est réfugiée chez un habitant et d'immanquables indiscretions la feraient rapidement localiser. Mais Pierrot veut associer le plaisir de la chasse à celui de la capture, il veut que sa proie ait peur, qu'elle sente s'approcher le danger, qu'elle soit parfaitement consciente de l'inutilité de sa fuite, qu'elle puisse imaginer tout ce qu'elle allait subir. Pierrot distribue les rôles, constitue les groupes de recherches, donne les consignes. Pierrot est un homme parfaitement heureux.

## CHAPITRE 10 – GEORGES

Depuis longtemps André s'inquiétait du jour où il allait falloir divulguer toute la vérité à Paul. Il a reculé autant qu'il a pu cette échéance, conscient que les révélations qu'il allait faire déclencherait chez son petit-fils une réaction probablement violente, sans qu'il puisse savoir comment s'exercerait cette violence et donc sans qu'il puisse la prévenir.

Aujourd'hui Paul a vingt-trois ans, il tourne en rond dans cet enclos qu'est la cité. André sait que toute son argumentation n'empêchera pas le départ de son petit-fils, et ce qu'il va révéler ne fera qu'accroître cet impérieux besoin. Peut-être arrivera-t-il encore une fois à repousser l'échéance mais il en doute. Ils ont l'après-midi devant eux. Alors André se cale dans son fauteuil de bois, il reste quelques instants silencieux. Il a maintes fois revécues les années qui avaient le plus marquées sa vie et celle de Georges, son fils, avant son départ. Avant d'entamer son récit il repense à ces années, il n'en a rien oublié, ni la joie des extraordinaires découvertes qu'ils ont faites ensemble, ni les immenses connaissances acquises grâce aux ouvrages rapportés de la cité de la vallée, ni la peine profonde de sa disparition, ni l'abatement durable qui en a découlé et qu'il a pourtant fallu vaincre pour que Paul pâtisse le moins possible de cette absence. André chasse les images sombres qui déjà s'imposent à son esprit puis il entame son récit :

Il y a de cela de nombreuses années, sans être véritablement heureux et malgré notre dénuement, nous vivions agréablement dans cette cité qui n'était pas encore soumise à la dictature actuelle. Yan Coret, notre Président, était un homme bon et honnête. Il était apprécié de tous, ou presque, et son mandat de président avait été une longue période de calme et de sérénité pour les habitants. Les conditions matérielles de la vie dans la cité n'étaient pas vraiment meilleures que celles d'aujourd'hui mais tous les habitants s'entraidaient, tous participaient activement aux travaux généraux, tous respectaient les quelques règles qui permettaient la bonne entente. Tous ? pas vraiment mais les quelques rares abrutis comme Brunet ne possédaient aucun pouvoir et ne faisait donc de mal à personne.

Simone, ta grand-mère a accouché de Georges et est décédée quelques jours après. Imagine ma joie d'être père suivi très peu de temps après par la douleur de la perte d'une épouse adorée. Cela m'a révolté mais m'a fait ouvrir les yeux sur le peu de moyens dont nous disposions pour combattre les moindres petits bobos et à plus fortes raisons les maladies plus graves. Je n'ai compris que bien plus tard quel mal avait emporté ta grand-mère. Il a fallu la rencontre avec Tom, ce que je te raconterai après t'avoir parlé de ton père. Cependant ce décès m'a obligé à regarder autour de moi, beaucoup de personnes mourraient jeunes, souvent dans d'atroces souffrances, et nous n'avions aucun remède pour les soigner, ou tout au moins les soulager. Le décès précoce de ta grand-mère m'a fait craindre pour mon fils nouveau-né quelque autre maladie dont je ne saurai pas le protéger. C'est alors que je commençais à observer les gens sains, il y en avait peu, et à tenter de comprendre ce qui les préservait des maux dont beaucoup d'autres souffraient. Petit à petit je finis par penser que ce que nous mangions influait beaucoup sur notre santé. Nous n'avions pas un grand choix de nourritures cultivées mais certains habitants composaient des mixtures à partir des fruits et plantes qu'ils trouvaient dans la nature. Par exemple j'ai rapidement remarqué que les décoctions à base de cynorrhodon permettaient de conserver très longtemps des dents saines, les pissenlits soulageaient des problèmes digestifs et intestinaux, le millepertuis permettait de soigner les blessures et les brûlures. J'ai au fil du

temps réussi à me constituer mentalement un répertoire de toutes les plantes qui pouvaient nous être utiles pour soigner les principales affections de la population. Les habitants ont pris l'habitude de venir me trouver dès qu'eux ou un des leurs étaient malades. Cela m'a valu quelques défiances tout d'abord, puis une franche hostilité, de la part de Fausta, le père de Véra, qui voyait une majorité de ses ouailles remettre totalement en cause ses théories sur l'origine divine de leurs affections, soi-disant juste retour de leur peu de dévotion. Mais la plupart des malades, surtout ceux qui souffraient, préféraient être soulagés grâce à mes potions plutôt que de recourir aux incantations divines ordonnées par Fausta.

Georges a grandi, il a vécu une enfance heureuse car à cette époque les enfants n'étaient pas soumis à des travaux pénibles. Ils bénéficiaient de nombreuses heures de repos qu'ils occupaient à des jeux divers. Georges m'accompagnait souvent lorsque j'allais récolter les plantes nécessaires aux décoctions que je préparais pour soigner les habitants. Il était très curieux et très vite il a appris les vertus de chaque plante et les bienfaits qu'on pouvait en attendre. Dès qu'il fut en âge de parcourir seul notre territoire, il le visita dans tous ses recoins. Et bientôt les dimensions de la cité lui ont semblé trop étroites, il a voulu dépasser ces frontières invisibles qu'aucun habitant ne franchissait, ce que d'ailleurs chaque parent interdisait formellement à leurs enfants. Mais les loups veillaient, à cette époque il était impossible d'échapper à leur surveillance. Georges, accompagné par quelques-uns de ses compagnons de jeux les plus téméraires, tentaient souvent de trouver la faille et se risquaient très près de la frontière, s'ils la dépassaient ils étaient toujours découverts par quelques bêtes qui les repoussaient. Beaucoup de jeunes ont fini par se lasser de ce jeu et ont plutôt consacré leur temps libre à diverses activités plus amusantes à leurs yeux. L'une d'elle, particulièrement appréciée des jeunes, était la chasse. Elle consistait à traquer et capturer un animal, principalement des chevreuils, les plus audacieux s'attaquaient aux cerfs et aux sangliers. Mais les chasseurs ne devaient en aucun cas blesser l'animal, encore moins le tuer. Cette pratique tolérée par Fausta était contraire aux textes du livre de la Loi mais les distractions étant rares Fausta laissait faire tout en surveillant que les animaux soient relâchés rapidement et sans maltraitance. Dès que Véra prit la succession de son père, elle interdit totalement cette pratique. Le désintérêt des jeunes pour l'exploration hors des limites autorisées dut avoir un impact sur le comportement des loups car ils se firent de moins en moins présents à proximité des frontières. Georges, toujours attiré par les lieux inconnus, reprit alors seul ses incursions en territoire interdit. Ce qui nous sauva. Car c'est lui qui, d'un promontoire qui dominait les lacets du chemin, aperçu l'arrivée d'une troupe d'une cinquantaine d'hommes armés de lances et de bâtons qui gravissait le chemin vers la cité. Il revint en courant à la cité et avertit Yan Coret, Le président, ne sachant pas quelles étaient les intentions de ces hommes, appela immédiatement le père Bélami et ses bucherons. La trentaine de bucherons, tous solides gaillards et en parfaite condition physique, repoussa sans perte et sans peine la horde de pauvres hères qui, semble-t-il, était pourchassée par les loups et pensaient pouvoir investir facilement la cité. L'un d'eux que tu connais, il s'agit de François, avait été gravement blessé et n'avait pas pu déguerpir avec ses compagnons. Le père Bélami voulut le pendre mais Yan Coret l'en empêcha et me demanda de soigner cet homme. C'est cet événement qui déclencha l'hostilité de Bélami envers le président. En réclamant la mort de l'ennemi et en critiquant ouvertement la clémence de Yan Coret il fit se rallier à lui une grande partie de la population. Très vite il comprit que tous ces habitants craintifs, très effrayés par l'attaque des brigands, et soulagés par la défaite rapide des assaillants, mettaient en lui tous leurs espoirs de protection. Cet homme fruste jusqu'alors uniquement cantonné dans son rôle de chef des bucherons, se mit à rêver d'un rôle plus

prestigieux. Quelques jours seulement après la défaite des brigands, il convoqua l'ensemble de la population. Lorsque tous les habitants furent réunis dans l'esplanade devant le palais il harangua la foule. Le discours fut bref :

- Bonjour, d'autres bandits peuvent venir nous attaquer, il faut un chef qui peut les battre. Coret est gentil mais gentil ça suffit pas pour battre les bandits. Je prends maintenant le place de président et je vous défendrai. Y'en a qui sont pas d'accord ?

Un grand silence suivit cette déclaration. C'est ton père qui a brisé ce silence :

- Ça ne peut pas se passer comme ça, Yan a encore deux saisons...

Il ne put pas terminer, Bélami l'interrompit brutalement :

- Et il est où Coret ? On le voit plus depuis la bataille. Si y'en a qui sont contre moi, qu'ils lèvent la main.

Il y eu peu de mains levées. Le soir même Bélami s'installait dans le palais et les bucherons devenaient des gardes. Nous n'avons plus revu Yan.

Georges, qui comme beaucoup soupçonnait Bélami d'être directement impliqué dans la disparition de Yan Coret, a tenté de lever un mouvement de résistance mais très vite les nouvelles dispositions mises en place ont refroidi les ardeurs des plus rudes opposants qui se sont rangés soit dans le camp des neutres, soit dans celui du nouveau maître. Ceux qui sont restés franchement hostiles ont dû apprendre à cacher leurs sentiments car les premières punitions ne tardèrent pas. Et Georges qui ne décolerait pas fut le premier à en pâtir. Bélami inventa le cachot. Un lieu que personne n'avait occupé jusqu'alors, aucun acte n'ayant justifié l'enfermement d'une personne. Ainsi, après plusieurs avertissements de Bélami qui ne supportait pas les critiques, Georges fut enfermé dans une des caves du palais, espace sans ouverture extérieure donc totalement sombre. J'avais le droit de lui apporter de l'eau et du pain, et rien que cela. Cette cave n'avait bien évidemment pas été prévue pour cet usage, pas de paille pour dormir, aucun mobilier pas même une chaise, et encore moins de toilettes. Lorsqu'au bout d'une semaine Bélami leva la punition, Georges ressortit de ce lieu amaigri, sale, puant, mais surtout animé d'un désir de vengeance irréflectie. J'ai dû lui faire entendre et comprendre que toute action agressive vis-à-vis de Bélami serait vouée à l'échec et signifierait probablement la mort pour lui. Il m'écoutait mais je sentais bien qu'il ne renonçait pas. Heureusement, une série d'événements simultanés permit qu'il se détourne temporairement de ses projets suicidaires.

Le premier événement avait pour nom Gisèle. Elle était amoureuse de Georges depuis son plus jeune âge. Lorsqu'il sortit de sa prison, elle l'attendait. Il reprit rapidement des forces grâce à ses bons soins et il s'étonna qu'on puisse lui témoigner autant d'attention. Bien sûr, Gisèle faisait partie de son cercle d'amis proches, mais Georges, toujours en quête d'aventures et de découvertes, était aveugle aux sentiments profonds qu'il inspirait, Gisèle sut l'ouvrir à l'amour. Ils ne se quittèrent plus et Georges, sans renoncer à son désir de vengeance, sut le réfréner sans pour autant modérer son opposition à Bélami, d'autant plus que Gisèle partageait totalement son combat. Celui-ci connut malgré tout une longue période d'accalmie car quelques mois plus tard survint le deuxième événement : tu es né. Sans pour autant abandonner leurs griefs, ta mère et ton père se firent plus discrets. Ils participaient aux réunions secrètes des quelques habitants assez courageux pour rechercher comment renverser le tyran tout en sachant parfaitement que seule une révolte massive de la population y parviendrait mais là se limitait leur engagement. C'est au cours de ta cinquième année que se produisirent le troisième et le quatrième événement. Le troisième fut le décès brutal du père Bélami. La période entre ce décès et la prise de pouvoir de son fils fut marquée par un relâchement de la présence des gardes et permit un

assouplissement des contraintes qui tout à la fois détendit la population et redonna espoir aux opposants. Cette période fut courte et l'espoir fut vite balayé.

Quelques mois plus tard arriva le dernier événement majeur de notre existence, la nôtre mais aussi celle de toute la cité.

André marque une pause. Il se lève, fait quelques pas pour se détendre, boit un peu d'eau et vient se rasseoir près de Paul.

## CHAPITRE 11 – TOM

Paul connaît déjà cette histoire mais il n'a pas voulu précipiter les révélations de son grand-père. Pourtant ce qui lui importe c'est de connaître la raison du départ de son père et de voir lever le mystère du décès de sa mère. Sentant l'impatience de Paul, André reprend son récit :

- Un après-midi, je parcourais les prés à la recherche de champignons, c'était la fin de la saison chaude et les pluies étaient apparues très tôt cette année-là. A la lisière de la forêt du sud je découvris un carré de girolles - à cette époque je ne connaissais pas le nom des champignons mais je savais reconnaître ceux qui étaient comestibles – l'endroit était si fourni que mon sac fut vite rempli. Je m'apprêtais à redescendre vers la cité lorsque j'entendis un bruit étrange venant du bois, tout près de l'endroit où je me trouvais, une espèce de râle. Je m'approchais avec beaucoup de précautions, aucun loup dangereux n'avait été signalé depuis bien longtemps dans les environs mais il valait mieux que je sois prudent car j'étais hors des limites permises qui, à cet endroit, étaient matérialisées par un petit sentier. Je m'enfonçais un peu dans le sous-bois et j'entendis à nouveau, beaucoup plus près, ce bruit qui semblait une longue plainte. La luminosité hors du bois était déjà faible, sous les sapins il faisait très sombre et mes yeux mirent un long moment pour s'habituer à cette quasi-obscurité. Durant tout ce temps j'entendis à nouveau plusieurs fois le bruit qui me guidait et vers lequel j'avançais. Il semblait venir d'un amas rocheux, vestiges d'anciennes avalanches, où les énormes blocs superposés laissaient entre chacun de larges espaces vides. C'était de l'intérieur de l'un d'eux que venait la plainte. J'appelai et le râle se fit à nouveau entendre, plus présent, plus pressant. J'hésitais à entrer dans cette cavité, ne sachant pas ce que j'allais y trouver. Je pensais alors retourner chez nous pour revenir accompagné, et surtout muni de torches, lorsque de l'intérieur du trou béant je vis s'approcher de l'ouverture deux yeux grands ouverts. Le peu de lumière ne permettait pas de distinguer clairement le visage autour de ces yeux, je ne vis qu'eux, ils me fixaient sans bouger. Le teint jaunâtre de la sclérotique et la lueur intense de la pupille dégageaient une impression de fièvre ou de folie. Je ne savais que faire mais je compris vite que le propriétaire des yeux ne savait pas, lui non plus, quelle attitude adopter. Je m'avançais doucement vers l'orifice et demandais : Qui es-tu, es-tu malade, blessé ? Je n'obtins en réponse qu'un son étrange échappé d'une bouche dont je pouvais maintenant distinguer les dents. Et puis la tête s'avança un peu plus et s'approcha de l'ouverture. La bouche grimaça, visiblement sous l'effet d'un effort douloureux, les yeux s'agrandirent encore, puis dans un dernier râle la bouche et les yeux se fermèrent. Le buste vacilla un instant, bascula en avant, la tête passa hors du trou, suivi du buste qui chut sur le rocher moussu du seuil de la caverne. Je posais mon sac et retournais doucement le corps inerte. Quelle surprise ! Le haut du visage était creusé de larges rides, la moitié inférieure disparaissait sous une barbe hirsute. Mais le plus étrange était la peau, aussi noire que l'écorce des sapins. J'hésitais un grand moment avant d'oser toucher l'homme à nouveau, quelle maladie avait-il contractée pour avoir une peau de cette couleur ? Je finis par vaincre mon appréhension car, hormis la couleur, la peau ne présentait aucune marque de maladie. Je tirai l'homme hors de son trou en faisant attention à ne pas le blesser, il était grand et avait dû être très fort, les muscles de ses bras et ses jambes saillaient, son buste était large, encadré par de fortes épaules. Il était torse nu, la couleur de sa peau était partout identique à celle de son visage mais il ne semblait pas particulièrement malade, seulement exténué. De plus, il avait dû jeûner depuis de nombreux jours car les os de ses côtes se dessinaient sous la peau nue. Lorsque je partais pour la journée j'emportais toujours avec moi une petite courge séchée remplie d'eau, j'en versais dans la bouche de cet homme étrange qui semblait



reprendre vie. Il put redresser le torse et je l'adossais au rocher. C'est là que je découvris les plaies profondes et purulentes qui entaillaient ses mollets et ses cuisses. Des morsures, les loups, probablement, ou peut-être un ours ?

De nouveau je tentais de m'adresser à lui : Qui es-tu, d'où viens-tu ? Il ouvrit la bouche et laissa échapper quelques sons totalement incompréhensibles. Je n'insistais pas et lui offrit une pomme mais il n'avait même pas la force de tendre la main pour la prendre et je dû la couper en quartiers et les lui mettre à la bouche pour qu'il puisse les manger. Le seul fait de mastiquer lui demandait de véritables efforts. Lorsqu'il eut fini se posa le problème de sa descente à la cité, il était incapable de se tenir debout et je ne pouvais par le porter seul. Il fallait donc que j'aie chercher de l'aide. Il ne comprenait pas plus mon langage que je ne comprenais le sien, je voyais qu'il tentait de déchiffrer à travers mes gestes ce que j'essayais de dire, mais comment lui expliquer que j'allais chercher de l'aide et revenir ? Je me décidais à le laisser là et reprendre mon sac, prêt à partir, lorsque je vis la terreur qui s'afficha dans ses yeux. Comment lui expliquer que je ne l'abandonnais pas ? Je pensais alors à mon sac plein de champignons, je le posais près de lui ainsi que ma courge et la dernière pomme qui me restait. Par geste je lui mimais mon départ et mon retour, je lui montrais mes affaires que je laissais là et tentais de lui faire comprendre que j'allais revenir. Puis, sans vraiment savoir s'il avait effectivement saisi le sens de mes gesticulations, je le quittais et prenais le chemin de la cité. Je suis revenu avec ton papa et Joseph, nous avons rapidement confectionné un brancard avec des branchages. L'homme s'était à nouveau affalé près du rocher qui le soutenait, il gisait sur le tapis de mousse. Je me précipitais, craignant qu'il ne fût mort. Mais il respirait. Nous l'avons ramené à la cité et l'avons installé chez moi.

En une soirée la nouvelle avait fait le tour de la cité, dès le lendemain tout le monde voulut voir cet homme à la peau noire. J'eus beaucoup de mal à décourager tous ces curieux et à leur expliquer qu'il fallait du repos au blessé pour qu'il retrouve des forces, ils auraient bien le temps de le voir une fois qu'il serait rétabli. Nous l'avons soigné de notre mieux, ta mère et moi. Comme il possédait une constitution solide, ses blessures se cicatrisèrent rapidement et il retrouva vite son autonomie. Mais nous ne comprenions absolument rien à ses propos, il parlait un langage totalement différent du nôtre. C'était très surprenant, et commençait même à poser des problèmes car certains habitants de la cité, très remontés par notre pasteur de l'époque, le père de Véra, un homme pas foncièrement mauvais mais aux principes rigides et très imbu de son pouvoir, pensaient que c'était un envoyé du diable. Heureusement je pus convaincre notre tout nouveau président de ne pas chasser cet homme qui était solide et pourrait être très utile à des travaux pénibles. Jean-René, qui avait suivi le rétablissement de notre hôte et qui à cette époque n'était pas encore totalement sous l'emprise maléfique de Brunet, lui permit de rester dans notre cité et le considéra immédiatement comme un habitant. Le pasteur n'en poursuivit pas moins ses propos acerbes à son encontre et demandait son expulsion de la cité, soutenu par une grande part de la population.

Paul interrompt André :

- Sa peau était vraiment noire ?
- Aussi noire que le café, seuls les paumes des mains et le dessous des pieds étaient plus clairs.
- Et ce n'était pas une maladie ?
- Non, nous n'avons pas su tout de suite quelle était la raison de cette couleur, il semble d'après ce que nous avons appris de lui par la suite que de nombreux hommes ailleurs soient tous de cette couleur. Mais je continue mon histoire, tu en sauras plus bientôt. Très rapidement il apprit notre langage. Je n'ai jamais pu savoir vraiment qui il était car lui-

même ne conservait que peu de souvenirs de son ancienne vie, il avait en grande partie perdu la mémoire. Il venait de très loin, de l'autre côté de la Terre disait-il, mais il ne savait plus précisément où ni comment il s'était retrouvé chez nous. Et nous, ignorants que nous étions de ce que pouvait être le monde au-delà de notre cité, ne comprenions pas ce qu'était « la Terre ». Il se souvenait de peu de choses mais il savait que parmi les gens auprès desquels ils vivaient, beaucoup avaient la même couleur de peau que lui, quelques-uns la même que nous et d'autres encore différents. Ton père et ta mère communiquèrent avec lui bien plus vite que moi, surtout parce qu'ils n'avaient pas attendu que l'homme parla notre langue pour apprendre la sienne. Très vite ils communiquèrent dans un jargon qui mélangeait nos deux langages, puis ils purent en quelques semaines s'exprimer chacun dans la langue de l'autre. Ils purent ainsi se comprendre pour échanger leur nom, nous sûmes alors qu'il s'appelait Tom. Alors naquit une grande affection réciproque.

Au fil des jours les habitants de la cité, qui à son arrivée considéraient l'homme noir comme une monstruosité, s'habituaient à sa présence, ils apprirent à le connaître et la plupart n'y fit bientôt pas plus attention qu'aux autres habitants, seuls les enfants s'étonnaient encore. Il fut intégré et commença à participer à la vie de la cité.

Lorsque Véra Fausta prit la succession de son père après le décès de celui-ci, elle formula à nouveau des propos venimeux à propos de « l'étranger ». Mais la gentillesse et la serviabilité de Tom avaient conquis la plupart des habitants. De plus Tom avait une connaissance bien supérieure à la mienne concernant les soins à apporter aux malades et aux blessés, il fit parfois des miracles, ce qui contribuait largement à la fureur de Fausta qui voyait un autre pouvoir s'installer, bien plus matériel et bénéfique que le sien.

Ce n'est pas seulement dans le domaine médical qu'il nous étonna par son savoir, il posait souvent des questions sur notre mode de vie, rudimentaire à ses yeux, et ne recevait pratiquement jamais de réponse. Il lui manquait les mots pour décrire précisément ses besoins et nous ne pouvions pas l'éclairer car ce qu'il nous demandait dépassait notre compréhension. Une de ses principales recherches concernait le moyen de transcrire sur un support les recettes des potions que nous confectionnions. Je sus plus tard ce qu'il cherchait : des livres. Comment décrire un livre quand la notion d'écriture n'existe même pas ? Il tenta donc d'expliquer ce qu'était l'écriture. Un jour où Gisèle le pressait de questions sur ce besoin qui lui manquait, il lui répondit : « Il existe un moyen de noter des idées ou des paroles sur un support en utilisant des signes. Je vais te montrer. »

Tom s'agenouilla et choisit un caillou pointu. A l'aide de ce caillou il traça des signes dans la terre et dit : « Voilà, j'ai marqué « TOM ».

Gisèle s'étonna : « Et mon nom, on peut aussi ? »

Tom répondit : « Oui », et il inscrit « Gisèle » sous son propre nom. Il poursuivit « On peut tout marquer, mais pas seulement nos noms, tout ce que nous disons, tout ce que nous pensons, peut être marqué. Et ce qui est marqué peut ensuite être lu par tous. »

Gisèle demanda : « Mais à quoi ça sert de marquer dans la terre, la première pluie va tout effacer ? »

C'était difficile pour Tom d'expliquer ce qu'était l'écriture et les livres, les mots lui manquaient : « C'est pourquoi il existe des choses qui contiennent tout ce qui est marqué. Mais ici, dans votre cité, je n'ai jamais vu ces choses, dans mon langage ça s'appelle un book ».

Et Tom, devant l'incompréhension de Gisèle et conscient de ce qu'apporterait la lecture et l'écriture à ses amis, prit une décision qui allait révolutionner notre quotidien.

André fait une nouvelle pose, Paul reste silencieux, ingérant ces événements qu'il ne connaissait que très partiellement.

## CHAPITRE 12 – GEORGES ET TOM

André attend que Paul sorte de ses réflexions puis il poursuit son récit :

- Tom retrouvait peu à peu la mémoire, à la fois de son ancienne vie mais aussi de la façon dont il était parvenu jusqu'à nous. Il savait que beaucoup d'autres cités existaient, il en avait traversé une, bien plus grande que la nôtre, juste avant de grimper à travers bois. Il avait voulu passer au-delà des sommets des montagnes qui nous surplombent mais il était trop épuisé, il avait dû se réfugier dans la caverne où je l'avais trouvé. Une chance pour lui, mais aussi pour nous car ce qu'il nous apporta changea totalement notre quotidien. Pour cela il fallait absolument qu'il puisse nous transmettre son savoir, et bien au-delà grâce à ces « book » dont nous ne savions rien. Il proposa alors à Georges de descendre vers cette immense cité et de l'explorer. Tout d'abord Georges refusa : « comment éviter les nombreuses rondes de loups, te rappelles-tu les blessures que tu avais aux jambes lorsque mon père t'a trouvé ? » demanda-t-il. Tom répondit : « Je ne me suis pas fait attaquer par les loups quand je suis sorti de la grande ville. Ils m'ont pourchassé lorsque j'avançais sur le chemin qui mène à votre cité. J'aurai dû me méfier car toutes les cités que j'ai approchées étaient gardées mais je n'avais vu aucun loup roder près de ce grand ensemble. C'est plus tard qu'ils sont apparus et m'ont poursuivi mais ils ne m'ont pas rattrapé, j'ai pu leur échapper en grimant le long d'une paroi très pentue où ils n'ont pas pu me suivre. Voyant qu'il ne pourrait pas m'atteindre ils sont partis. Mon état physique était tel qu'ils ont probablement cru que j'allais mourir bientôt. C'est à ce moment que je me suis fait ces blessures, j'étais tellement épuisé que je n'ai pas réussi à rester accroché au rocher sur lequel je prenais appui, je suis tombé sur le chemin en m'écorchant sur les rochers pendant ma chute. J'ai pu me relever mais j'ai poursuivi en quittant le chemin et en restant dans le sous-bois afin d'être moins visible. J'ai mis plusieurs jours à atteindre l'endroit où André m'a trouvé, les plaies se sont infectées et surtout je n'ai rien mangé de tout ce temps. Pour en revenir aux loups, tout au long de mon voyage j'ai pu me rendre compte qu'ils ne surveillaient que les grands chemins. Je crois savoir par où passer pour les éviter, sauf un court passage où il faut absolument emprunter un chemin pour passer un pont, là où ils ont failli me rattraper. ». Paul a compris que Tom avait pris le même chemin que celui qui lui permettait de descendre vers la grande ville. Tom demanda : « Ça ne te tente pas, cette exploration ? ». Ce à quoi Georges répondit : « Et qu'espères tu trouver dans cette grande cité, c'est le book dont tu n'arrêtes pas de nous parler ? ». Tom confirma et Georges s'est laissé convaincre, la curiosité l'avait emportée sur la prudence.

Au début, ils n'ont fait que des repérages, ils se sont approchés de plus en plus près de la grande cité. Lorsqu'ils ont été assurés de la relative sûreté de leur trajet ils se sont avancés plus profondément. Au cours de leurs premières explorations Georges se sentait très mal à l'aise lorsqu'ils parcouraient ces longues allées enserrées entre d'interminables suites de bâtiments haut de plusieurs étages. Un grand silence, troublé parfois par quelques cris d'oiseaux, ajoutait à l'angoisse persistante. Un troisième larron s'était joint à eux, François le brigand dont j'avais sauvé la vie et que j'avais soigné. Ils étaient devenus amis avec Georges, puis avec Tom. Il ne pouvait malheureusement pas les accompagner souvent car Brunet ne manquait jamais une occasion de lui infliger des travaux supplémentaires qui l'empêchait de profiter de ses moments de repos. Mais dès qu'il le pouvait il les accompagnait.

Tom, moins sensible à l'étrangeté du lieu, entrait parfois dans un immeuble mais en ressortait rapidement. Les intérieurs étaient totalement délabrés, les ouvertures ne

comportaient plus aucune fenêtre, des débris de verre jonchaient des sols dévastés. Il fallut qu'ils parcourent de nombreuses allées avant que Tom trouve enfin au rez-de-chaussée d'un immeuble, un local qui satisfasse sa recherche. La devanture avait dû être vitrée, mais comme pour les fenêtres des immeubles, les glaces n'avaient pas résisté à on ne sait quels événements. Ils entrèrent, le sol était parsemé de débris en tous genres : bris de verre, branches et feuilles d'arbres, objets divers dont ni Tom et encore moins Georges et François ne savaient ce qu'ils étaient. De longues et étroites étagères couvraient les murs de ce local, c'est vers elles que se dirigea Tom, mais il fut très rapidement déçu, il y avait bien là ce qui avait dû être des livres, mais réduits à l'état pâteux pour la plupart, ou de minuscules fragments pour les mieux conservés.

Il fallut de nombreux jours pour enfin trouver l'objet des recherches de Tom. Dans les sous-sols d'un immeuble, il avait fallu se munir de torches pour parcourir les différents couloirs et examiner les grandes pièces encombrées d'objets auxquels Tom ne pouvaient, là encore, donner aucun nom. Enfin, dans une vaste cave restée sèche, des caisses vite ouvertes procurèrent des cris de joie à Tom, et un grand étonnement pour Georges. Tom sortit un livre d'une caisse et la montra à Georges : « Voilà ce que je cherchais ». Il l'ouvrit mais une fois encore sa déception fut grande, il était incapable de lire ce qui y était écrit. Il expliqua sa déconvenue à Georges mais il lui dit qu'il fallait malgré tout rapporter dans la cité un maximum de ces objets, auquel ni l'un ni l'autre ne pouvait encore donner un nom dans notre langage. Nous fûmes tous surpris en ouvrant ces objets couverts de signes et Tom nous expliqua que, comme pour nos noms écrits dans la terre, tout ce que nous disions et pensions pouvait y être inscrit. Si nous arrivions à déchiffrer ces signes, nous pourrions acquérir une immense connaissance. Lui pouvait donner un nom à chacun de ces caractères mais leur assemblage ne correspondait à rien de ce qu'il connaissait.

Ils poursuivirent leur recherche et bientôt ma cave fut remplie de ces livres dont on ne savait pas encore quoi faire. Tom cherchait toujours et avait enfin expliqué ce qu'il souhaitait trouver : « un de ces objets mais écrit dans ma langue ».

Nous ne divulguons pas ces informations en dehors des quelques amis dont nous étions sûrs car les disparitions fréquentes de Tom et de ton père, même si elles se produisaient lors de leurs jours de repos, commençaient à alarmer Brunet. Celui-ci prenait de plus en plus la gouvernance de la cité. Bélami était réduit à une présidence de façade, il conservait l'administration du conseil, celui-ci approuvant sans aucune opposition les règles de plus en plus contraignantes pour la population proposées par Brunet. Une seule voix s'élevait parfois pour contrer les décisions de Brunet, celle de Fausta. Elle était le contre-pouvoir, et elle le savait. Brunet contraignait les habitants par la force de ses gardes, Fausta les soumettait par l'imposture de ses lois divines. Ces deux-là devenaient de plus en plus méfiants à notre égard, mais aussi l'un envers l'autre. Nous devenions de plus en plus prudents car ces deux despotes se haïssaient mais s'uniraient sans aucun doute pour anéantir la confiance croissante de la population à notre égard, notamment grâce aux progrès constants de nos soins médicaux. Comme tu as pu le constater, jusqu'à présent nos activités, bien que perçues, n'ont jamais été découvertes. Seules les disparitions inexplicables de Georges et de Tom, tout d'abord, les tiennes ensuite, ont dans un premier temps, intriguées. Elles ont ensuite été totalement défendues mais vous avez toujours su déjouer ces interdictions. La dictature est l'ennemie de la culture qui permet l'émancipation de l'individu, mais on peut retourner le propos et dire que la culture est le meilleur rempart contre la dictature, nous avons donc tout à redouter d'une révélation trop précoce de nos découvertes. Une disposition voulu par Brunet avait favorisé notre clandestinité, tous les

habitants devaient être chez eux après le coucher du soleil, nous ne nous déplaçons plus que dans le réseau des caves qui étaient pratiquement toutes reliées entre elles. Les gardes ne descendaient jamais dans ces tunnels.

Les connaissances de Tom en matière médicale avaient été rapidement toutes employées, malgré cela de nombreuses affections restaient inguérissables. Et Tom nous répétait sans cesse que des livres traitaient de la plupart des maladies et indiquaient comment les soigner, il fallait trouver ces livres mais aussi trouver le moyen de les lire.

Alors que plusieurs mois s'étaient écoulés à amasser ces objets, Tom commençait à perdre espoir quand enfin il découvrit et put fièrement nous montrer ce trésor : un livre intitulé « The lord of the rings ». Tom nous exposa alors son ambition : nous apprendre à lire grâce à ce livre. Comme notre petit groupe parlait maintenant assez couramment sa langue, Tom, nous enseigna patiemment la lecture. Les expéditions n'en continuèrent pas moins et de nouveaux livres, ceux-là presque toujours dans une langue qui devait être la nôtre, sans que nous puissions déchiffrer leur contenu, quelques-uns dans la langue de Tom, quelques autres probablement dans d'autres langues, tous continuèrent à alimenter notre bibliothèque. Les quelques livres que nous pouvions lire nous plongèrent dans un grand ahurissement. Ils nous montraient tous un monde fantastique, peuplé d'humains habillés de façon étrange, se déplaçant dans de drôles de machines, et ayant des activités auxquelles nous ne comprenions absolument rien. Ces livres ne nous apprenaient rien qui puisse améliorer nos conditions de vie, il ne s'agissait que de récits d'aventure sans intérêt pour notre quotidien. C'est Gisèle, ta maman, qui dénoua la situation. Elle maîtrisait maintenant parfaitement la lecture, Tom lui avait confié le rangement ordonné des livres. La couverture d'un livre incompréhensible attira son attention car elle rappelait celle du premier découvert par Tom. Puis en rapprochant les deux ouvrages elle s'aperçut que l'auteur était le même. Elle en déduit qu'il s'agissait du même ouvrage mais dans les deux langues. Alors, sans rien dire à personne, elle commença un long travail de comparaison entre les deux ouvrages et après plusieurs mois de travail elle put présenter les résultats de ses traductions à ses compagnons.

Tous furent tout d'abord abasourdis, ensuite émerveillés par le remarquable travail accompli par Gisèle. En quelques mois tous purent lire les différents écrits recueillis au cours des années précédentes. Chacun avait alors pioché dans la conséquente bibliothèque pour y emprunter les livres dont les sujets les intéressaient. Ils se retrouvaient dans les caves où étaient entreposés leurs trésors. Tom avait pu y installer un ingénieux système d'éclairage qui permettait à chacun une lecture confortable. André avait privilégié l'étude des ouvrages médicaux, certains très pratiques permettaient une utilisation immédiate, d'autres étaient trop techniques et donc inexploitable pour lui. Ton père s'était concentré sur les ouvrages géographiques, après de longues recherches il avait pu localiser assez précisément la position de la cité sur des cartes décrivant leur environnement très proche. Gisèle avait opté pour les récits historiques et découvrait un monde extraordinaire mais souvent ponctué d'épisodes dramatiques. François disposait de peu de temps, il s'intéressait surtout aux récits des grands explorateurs. Et toutes ces activités se déroulaient dans une stricte clandestinité. Nos lectures avaient pourtant occasionné des modifications remarquables dans notre langage qui s'était enrichi de nombreux mots nouveaux et, bien que nous fassions très attention hors de nos cachettes à ne parler que le jargon habituel, ils nous arrivaient d'oublier cette prudence et certaines tournures de nos phrases surprenaient parfois les autres

habitants. Ceux qui enrageaient de ne pas comprendre les raisons de cette lente évolution, c'était Brunet et Fausta. L'un y suspectait des activités secrètes, l'autre y voyait l'action du diable.

Les conditions de la vie dans la cité empiraient à mesure que Brunet affirmait son autorité aux dépens de celle de Bélami. Georges fort de sa nouvelle vision de leur environnement commença à envisager de quitter la cité pour en créer une nouvelle dans un endroit moins hostile où ils pourraient recréer une cité débarrassée des despotes.

Après avoir partagé ce projet avec Tom, ils convinrent d'étudier sérieusement cette possibilité. Georges et Tom partagèrent alors leur temps libre entre la poursuite de leurs expéditions dans la grande cité et l'étude de tous les documents leur permettant de mieux connaître leur entourage.

André marque une nouvelle pause.

## CHAPITRE 13 – L'ÉPIDÉMIE

Le récit des événements qu'André avait caché à Paul depuis tant d'années approchait. Cette révélation allait sans aucun doute déclencher la fureur de Paul sans qu'André puisse en mesurer les conséquences. Mais il ne pouvait plus reculer, il poursuivit donc son récit :

- Georges avait plusieurs fois parcouru les grottes qui s'enfonçaient dans la falaise qui nous dominait. Il y avait découvert le puits vertical que tu connais bien puisque tu l'as, toi aussi, emprunté plusieurs fois. Il mène au col qui permet de rejoindre la vallée de l'autre côté des sommets qui sont au-dessus de nos têtes. Là, on ne rencontre pas de loup, seulement quelques ours. George et Tom, souvent accompagné de François, s'y aventurèrent plusieurs fois et décidèrent qu'il était possible d'implanter une nouvelle cité au fond de cette vallée qui, vue du col, paraissait vide de toute construction hormis un petit village.

Ils entamaient les préparatifs pour cette migration lorsque survint l'épidémie. Cela commença par un cas de diarrhées et de vomissements chez un habitant âgé. Ce cas solitaire ne me permit pas de diagnostiquer la maladie. Le vieillard décéda en quelques jours. Avant même son décès de nouveaux cas se déclarèrent dans l'entourage du défunt, puis très vite la maladie gagna de nombreux foyers. Chaque jour de nouveaux cas apparaissaient et chaque jour les décès étaient plus nombreux. Je passais voir chaque malade sans trop me soucier de ma propre santé, seul un tissu qui cachait mon nez et ma bouche m'offrait une mince protection, je demandais aux proches des malades d'en faire autant car j'observais que les nouveaux malades étaient toujours ceux en contact direct avec une personne déjà atteinte. Je passais de nombreuses heures à parcourir les ouvrages dont je disposais pour tenter de comprendre l'origine de cette maladie et les moyens de lutter contre sa progression mais longtemps sans résultat.

C'est alors que Fausta désigna les coupables : les étrangers. Et qui étaient ces étrangers : Tom et François. Dans chacun de ses sermons elle jetait l'anathème sur nos deux amis, les accusant de pouvoirs diaboliques et les rendant responsables de cette épidémie. Elle profitait aussi de cette contamination pour discréditer mes actions qui, à cet instant, ne produisaient aucun effet. Dans ces circonstances les esprits simples ne trouvant plus de réconfort de ma part, mirent tous leurs espoirs de guérison dans les promesses spirituelles de Fausta. Elle mettait en cause leur manque de ferveur envers le Dieu Asus, elle demandait plus de prières collectives dans le temple, ce qui contrevenait à mes instructions de non-rassemblement mais lui permettait d'accroître son emprise sur un nombre croissant d'habitants. C'est au cours de l'un de ses sermons, auquel assistait Brunet, que lui vint l'idée macabre d'un procès en hérésie pour les responsables de ce grand malheur, qu'elle n'hésitait plus à nommer : Tom et François, c'est d'eux que venait la colère de Dieu, c'est eux dont il fallait se débarrasser si l'on voulait stopper la maladie. Il ne fallut pas longtemps pour que cette idée soit partagée par les esprits crédules. J'essayais de les détromper mais ces pauvres gens éprouvaient une telle terreur que seuls les propos fumeux de Fausta apaisaient leurs craintes. Brunet sauta sur l'occasion pour abonder dans le sens de Fausta, il fallait un procès décida-t-il, avec des jurés choisis parmi la population. La grande prêtresse approuva aussitôt, elle alla même plus loin en proposant que ce procès s'ouvre dès le lendemain. Tous les habitants présents ont applaudi à cette proposition. Nous avons tenté, ton père, ta mère et moi de nous opposer à cette absurdité. J'ai pris la parole mais dès que j'ai évoqué l'implication de Tom et François dans la vie de la cité et les nombreux services rendus à beaucoup de



ceux qui étaient présents, Fausta reprit aussitôt la parole en assurant que j'étais complice des suppôts du diable et qu'il ne fallait surtout pas se laisser endormir par mes boniments. La foule approuva. Aussitôt Brunet donna l'ordre aux gardes présents d'aller chercher Tom et François et de les enfermer dans le cachot. Une fois encore je criais mais la foule, encouragée par Fausta, commença à gronder. Je regardais tous ces pauvres gens que j'avais soigné pour la plupart, auxquels j'avais même sauvé la vie pour quelques-uns, et qui étaient prêts à nous lyncher sous les exhortations de Fausta. J'eus peur et je sortis précipitamment accompagné de Georges et Gisèle. Quelques furieux se permirent même de nous frapper au passage.

Le procès eut lieu comme prévu le lendemain. Aucun de nous trois ne put y assister, nous aurions été, au mieux, refoulés. J'avais donc demandé à Joseph de s'y rendre. Lorsqu'il revint je vis immédiatement à sa tête que le pire s'était produit : Tom et François étaient condamnés à mort. On avait fait taire Robert Badin, le juge en exercice qui avait réclamé un procès équitable, Brunet avait décidé que les circonstances exceptionnelles exigeaient que ce soit le président lui-même qui soit juge pour la circonstance. Bien évidemment Brunet avait su faire comprendre à Belami qu'il ne pouvait pas aller à l'encontre de la vindicte populaire et que la sentence devait être suffisamment forte pour calmer la colère des habitants. Fausta avait assuré qu'Asus permettait la condamnation à mort lorsque les accusés menaçaient les principes divins. Belami n'avait pas demandé une preuve de cette divine autorisation, il suivit les consignes des deux alliés de circonstance. La sentence funeste fut rendue, elle serait exécutée dès le lendemain matin. J'allais immédiatement trouver Belami mais celui-ci, n'écoutant que son manque de courage, refusa de me recevoir, comme il avait refusé de recevoir le juge Robert Badin qui avait qualifié le procès de farce et la sentence de honte. Je fis part de mon échec à Georges et aussitôt il prit la décision de tout tenter pour sauver nos deux amis. Après seulement quelques minutes de réflexion il nous fit part de son plan assez simple : on ne pouvait pas accéder au cachot en passant par l'entrée du palais, trop bien gardée, mais il était facile de s'introduire dans les sous-sols en passant par une des galeries creusées dans la falaise qui communiquait. Il n'y aurait probablement pas plus de deux gardes pour surveiller le cachot, celui-ci étant fermé par une solide porte et n'offrant aucune autre possibilité de sortie. Dès la nuit tombée, plus personne ne circulait dans la cité et les rondes des gardes suivaient un parcours régulier, facile à éviter. Il fallait maintenant trouver le moyen d'éloigner les deux gardes ou comment les neutraliser. La Vignole semblait la meilleure solution mais qui allait leur apporter cette boisson sans éveiller leurs soupçons ? Le juge Badin était un homme intègre, détestant Brunet, ce qui d'ailleurs était réciproque. Je décidais de lui demander s'il voulait bien se charger de cette mission en lui suggérant d'invoquer un geste humanitaire envers les deux hommes qui allaient mourir, il leur apportait de la Vignole à profusion. Comme je savais qui serait de garde près du cachot je ne doutais pas un instant que pas une goutte de Vignole ne passerait la porte du cachot. Le juge Badin accepta cette mission, en qualité de juge il pouvait se rendre auprès des prisonniers. J'espérais simplement que Brunet n'avait pas renforcé les gardes et surtout qu'il n'avait pas donné de consigne particulière qui empêcherait le juge d'approcher du cachot.

A l'heure convenue avec le juge, Georges et moi étions dans le couloir dans le dernier coude avant l'étroit goulet menant au cachot. Pas plus d'une dizaine de mètres nous en séparait. Nous avons entendu le juge arriver, le dernier acte du plan se déroulait comme prévu. Les gardes accueillirent le juge sans marquer de surprise, ils avaient l'habitude

de le voir rendre visite aux détenus. Je respirais, Brunet n'avait pas donné de consignes particulières concernant les deux prisonniers. Les gardes reçurent la Vignole et prétextèrent un possible contrôle pour ne pas leur transmettre le breuvage immédiatement. Jusque-là tout allait bien. Le juge s'en alla. Il n'avait pas tourné au premier tournant du couloir que les deux compères se ruaient sur les récipients qui contenaient l'ignoble boisson. Parfait pensais-je car j'avais ajouté un petit complément de ma composition au breuvage. Il ne fallut que quelques minutes pour que les deux gardes, bien qu'encore éveillés, soient incapables de se tenir debout. Georges et moi nous précipitèrent, la porte était simplement fermée par deux forts loquets. Sans nous occuper des deux soiffards qui roulaient sur le sol nous avons ouvert la porte. Tom et François alertés par le bruit se tenaient debout face à la porte. En nous voyant leur expression fit plaisir à voir. Je ne m'attardais pas aux effusions, nous repartîmes aussitôt par où nous étions venus. Une fois chez moi, et après quelques joyeuses congratulations, Tom dit : « Il faut absolument que nous quittions la cité dès ce soir ». Georges avait prévu cet indispensable départ, il avait tout préparé et dit : « Je pars avec vous, nous passons le col et descendons dans la vallée que nous allions explorer. Nous cherchons le meilleur endroit pour nous installer et dès que nous l'avons trouvé je reviens clandestinement dans la cité pour notre grand départ avec tous ceux qui voudront nous accompagner ». Gisèle voulait se joindre à eux mais Georges l'en empêcha : « S'il nous arrive quelque chose il faut que tu sois là pour t'occuper de Paul. N'ai crainte, je reviendrai bientôt ». Nous ne les avons jamais revus, ni lui, ni Tom, ni François.

Lorsque Brunet et ses gardes sont allés chercher Tom et François, se fut l'alerte générale dans la cité, tous les gardes durent fouiller chaque maison pour tenter de retrouver les fuyards. A la place des prisonniers ce sont les deux gardes qui se balancèrent au bout d'une corde, sans jugement. Quand bien plus tard le chef des gardes s'aperçut que Paul aussi avait disparu, il eut la certitude de ce qu'il avait pressenti, les prisonniers avaient été délivrés par leur ami Georges. C'est ta mère et moi qui furent conduit dans le cachot, nous y retrouvâmes le juge Badin. Cependant, avant notre mise en détention, j'avais eu le temps de me replonger dans mes livres médicaux et j'avais pu enfin trouver la maladie dont nous étions atteints, le choléra. Parmi les nombreux remèdes décrits dans les ouvrages médicaux que je possédais tous, sauf un, étaient totalement indéchiffrables pour moi. Le seul qui m'était connu, c'était l'eau, il fallait beaucoup boire, mais surtout boire de l'eau non contaminée. L'eau du torrent qui alimentait le barrage n'était certainement pas polluée puisqu'elle coulait en permanence. Je me suis alors rendu dans quelques familles touchées dont je savais qu'elles me faisaient encore confiance et j'insistais pour que les malades boivent énormément d'eau puisée uniquement dans le torrent et pas dans les bassines où certains habitants stockaient l'eau afin de s'éviter des allers et retours au barrage. Mon arrestation ne me permit pas de donner ces consignes à tous ceux dont je savais qu'ils les appliqueraient. Malgré tout l'effet se fit sentir très rapidement, jusque-là presque tous les malades mourraient en quelques jours. Après que ceux auxquels j'avais rendu visite eurent suivis mes recommandations, les guérisons devinrent plus fréquentes. Ce qui nous sauva des tourments que nous réservaient Brunet, ce fut l'infection du président Belami. Dès qu'il sentit les premiers symptômes, et malgré l'opposition de Brunet, il me demanda. Je ne le quittais pas de trois jours. Rapidement les diarrhées et les vomissements furent stoppés, après une semaine il était de nouveau sur pied. J'exigeais alors que le juge et Gisèle soient libérés. Ce qui fut fait

sans que Brunet puisse s'y opposer, d'autant plus que la plupart des habitants, constatant le résultat de mes préconisations et oubliant leur attitude récente, reprenaient confiance dans mes soins.

Ayant compris le caractère épidémique de la maladie les habitants n'osaient plus sortir de chez eux. Seuls quelques-uns m'aidaient à soutenir les familles touchées ou endeuillées. Il fallait alimenter en eau les malades mais aussi en nourritures tous les gens terrés chez eux. Mais la besogne la plus horrible était l'incinération des corps dont très peu avaient été enterrés, la plupart étant restés dans les demeures où ils étaient décédés. J'avais ordonné que l'on brûle les cadavres loin de la cité, ce qui déclencha l'ire de Fausta, le Dieu Asus voulait des morts enterrés et surtout pas incinérés. Elle tenta à nouveau de déclencher un refus de mes prescriptions mais le recul notable des infections, et surtout des décès, lui firent perdre, provisoirement, une grande partie de sa détestable influence.

L'évacuation des cadavres loin de la cité et les mesures d'hygiène drastiques que j'avais imposées mirent rapidement fin à l'épidémie mais près de la moitié des habitants avaient péri.

J'espérai chaque jour, ou plutôt chaque nuit, voir reparaitre Georges mais les jours passaient et il ne revenait pas. Un autre que moi devait se douter que ce départ n'était que temporaire et il était impatient de le revoir, c'était Brunet bien évidemment. Il devait ruminer une vengeance particulièrement cruelle. Je le voyais souvent espionner Gisèle, pensant qu'elle serait la première personne contactée par Georges. L'attente devait le ronger, il se mit à harceler Gisèle, lui attribuant les travaux les plus pénibles et lui infligeant de lourdes peines pour des fautes inexistantes. Elle résistait à la tentation de l'agresser, je lui donnais souvent des consignes de patience, lui faisant miroiter le retour prochain de Georges qui nous libérerait des humiliations subies. Mais un jour il s'en prit à toi, te giflant avec force pour je ne sais plus quelle fausse raison. Ta mère se jeta sur lui et se mit à le rouer de coups.

André arrêta là son récit. Paul le regarda, d'abord surpris, puis rapidement il comprit que la vérité sur le décès de sa mère allait enfin être révélé par son grand-père. Il attendit, respectant le silence probablement douloureux d'André. Ce dernier se décida enfin à reprendre :

- Je ne voulais pas que tu assistes à ce pugilat, j'ai demandé à une amie, Bérangère, de t'éloigner. Je ne me faisais aucun souci pour Gisèle, elle était d'une nature solide et le gringalet ne faisait pas le poids, il était inutile d'intervenir. Ta mère donnait une magistrale correction à ce malfaisant. Brunet se protégeait comme il pouvait des poings et des pieds de ta mère mais bientôt il fut à terre, il hurlait, plus de rage que de douleur. Elle aurait dû le rendre provisoirement incapable de se relever car, alertés par les cris de Brunet, deux gardes Yago et Pierrot, arrivaient. Elle arrêta de le frapper et se retourna vers moi qui était resté ébahi par la scène de violence à laquelle j'avais assistée mais assez satisfait du résultat. Elle eut tort de lui tourner le dos car Brunet se releva, sitôt debout il sorti un couteau de sa poche, sentant le danger ta mère se retourna. Aussitôt, et sans que j'aie le temps d'intervenir, Yago et Pierrot placés derrière elle l'immobilisèrent. Elle n'eut pas le temps de se débarrasser d'eux, elle reçut la lame du couteau dans le ventre. Elle s'écroula.

Brunet m'a regardé et m'a dit avec un grand sourire : Voilà ce qui t'attends.

J'ai emporté Gisèle chez moi mais mes soins ne pouvaient rien contre cette blessure profonde qui avait déchiré ses intestins. Je ne pus qu'assister ses derniers instants, elle

mit sept jours à mourir, son agonie était terrible et aucune de mes médications n'étaient assez puissante pour soulager ses douleurs. Tu avais cinq ans et tu n'as pas vraiment compris ce qui venait de se passer.

Paul se fige, il est livide, il bégaye :

- Ma mère n'est donc pas morte d'une maladie brutale comme tu me l'as toujours dit ?
- Ta mère a été assassinée par Brunet.

Paul se lève, blême, hagard, il hurle :

- Je vais le tuer cet infâme salopard, je vais le torturer, le faire mourir dans les plus grandes souffrances. Je ne partirai pas de cette foutue cité sans avoir égorger cet assassin.

André lève la voix pour stopper la vague de fureur qui submerge son petit-fils :

- C'est bien pour éviter une telle réaction que je ne t'ai jamais révélé la vérité, pour que tu ne commettes pas l'irréparable. Tu n'as pas les moyens d'obtenir réparation de ce crime. En admettant même que tu puisses attenter à la vie de cette ordure de Brunet, tu n'en sortirais pas vivant, les gardes te tueraient. Ne crois-tu pas que moi aussi j'ai eu l'intention de tuer cette ordure ? J'ai ravalé ma haine pour te protéger mais aussi pour poursuivre mon aide à la population. Et maintenant que tu sais cela je me range à ton désir, je sais très bien que si tu restais tu tuerais, un jour ou l'autre, l'assassin de ta mère et qu'à ton tour tu serais assassiné. Il te faut quitter la cité. D'après les indications de Tom, et avec le livre que tu as pu trouver, je crois pouvoir t'indiquer l'endroit où se trouve ce monde qu'il recherchait. Si ton père est encore en vie aujourd'hui c'est probablement là.

André s'arrête, sa voix tremble.

Quant à Paul, les sanglots et les larmes sont la réaction naturelle à sa profonde douleur mais aussi l'expression de la haine qui le submerge. Il souhaite plus que tout quitter cette cité abhorrée, mais la quitter sans faire payer à Brunet le prix de ses crimes ce serait une lâcheté, une offense faite à sa mère.

Entre la fuite sécuritaire et la soif de vengeance c'est, malgré les conseils de son grand-père, cette dernière qui semble l'emporter.

## CHAPITRE 14 – LA POURSUITE

Noémie sait qu'elle n'a aucune chance d'échapper à Pierrot si elle reste dans la cité, la protection de Grégory ne pourra pas la soustraire à la bestialité du garde qui n'aura aucune peine à faire éloigner son ami. Elle décide donc de se réfugier chez André, lui seul peut la protéger et surtout décider Grégory à quitter rapidement la cité. Elle court toujours lorsqu'elle voit Fallot et Garcia en faction devant la porte d'André. Ces deux-là ne savent pas encore que Pierrot la recherche, s'ils la laissent passer, sa présence chez André sera vite connue. Ils l'ont vue, il est trop tard pour rebrousser chemin et passer par l'arrière du bâtiment. Elle se force donc à marcher posément et à respirer calmement malgré l'essoufflement provoqué par sa course. Les deux gardes la regardent s'approcher et lorsqu'elle passe près d'eux les quolibets fusent :

- Tiens, dit Garcia, voilà la prochaine de Pierrot.
- Y va pas s'ennuyer, répond Fallot, elle a un sale caractère mais elle a un beau cul.
- Tu crois qu'y va partager, continue Garcia, moi, j'en mangerai bien un morceau de cette garce, ça me changerait de ma grosse.
- Avant de la partager y va déjà falloir qu'il la dompte, regarde là cette pimbêche qui fait semblant de pas entendre et de pas nous voir. Et s'adressant à Noémie : Y va falloir que tu t'y fasses à nous regarder ma belle, tous les jours on va être près de toi et pour toute ta vie. Alors t'as intérêt à te montrer gentille tout de suite, tu viendrais pas me faire un petit plaisir maintenant, j'm'en souviendrais et j'pourrais te protéger contre les gros dégueulasses quand tu seras chez nous.

Noémie presse le pas et n'entend pas la suite. En d'autres circonstances elle aurait répliqué à ce soudard et n'aurait pas craint de l'affronter. Mais l'heure n'est plus à la bravade. Elle pénètre chez André et le spectacle qu'elle contemple lui fait passagèrement oublier ses craintes. Elle découvre Paul en pleurs pressé contre André qui l'enserme. Tous les deux se retournent et son air angoissé leur fait à leur tour oublier leurs propres tourments. André s'adresse à elle :

- Que t'arrive-t-il, tu es si pâle, es-tu malade ?

Noémie raconte brièvement l'agression des gardes et sa fuite. Elle ajoute :

- Vous n'avez pas vu Grégory ?
- Non, répond Paul, pas depuis ce matin.
- Alors il n'a pas pu fuir, ils l'ont emmené, sinon il serait venu directement ici pour vous prévenir. Il faut partir Paul, et pas dans un mois, ni dans une semaine, immédiatement. Mais avant il faut retrouver Grégory.
- Nous étions justement en discussion avec André pour mettre au point ce départ, répond Paul, et nous pourrions partir rapidement, mais pas immédiatement car cela demande encore un peu de préparation. Et puis si Gregory est prisonnier, sa libération risque de demander quelques jours.

Ce répit convient à Paul, il lui permet de préparer la vengeance qu'il pense toujours indispensable pour ensuite quitter la cité sans haine.

- Ne vous en faites pas pour Grégory, intervient André, je me charge de lui. J'irai trouver Jean-René et je marchanderai à la fois sa libération et le rappel à l'ordre de Pierrot. Les crises de goutte réapparaissent en ce moment, et plus douloureuses que jamais, j'ai donc une bonne monnaie d'échange. Je vais me rendre immédiatement au palais, en attendant vous allez rester ici tous les deux et préparer tranquillement votre départ. Ne faites rien dans la précipitation, vous allez disposer de quelques jours pour vous organiser ...

Des coups sourds mais martelés de façon régulière semblent venir du sol, André s'interrompt et laisse sa phrase en suspens demandant le silence. Il se passe quelques secondes puis une deuxième série de coups se fait entendre. André se dirige alors vers un angle de la pièce, déplace une caisse et découvre ainsi une trappe qu'il ouvre aussitôt. Richard, le serviteur muet du palais, émerge des profondeurs du puits découvert par l'ouverture de la trappe. Cette dernière, tenue par André, cache complètement les deux jeunes gens et Richard lance à l'intention d'André :

- Bonjour André, il faut que je te parle, vite.

A ce moment il aperçoit Noémie et Paul derrière André, son visage se décompose.

- Tu as retrouvé ta voix s'étonnent ensemble Paul et Noémie.

Seul André ne semble pas surpris par ce phénomène. Il explique rapidement :

- Richard n'a jamais été ni muet, ni idiot. C'est moi qui l'ai recueilli et soigné après sa chute. Il éprouve une telle haine envers Brunet depuis la mort de sa femme qu'il aurait certainement tenté un acte suicidaire pour se venger, je l'en ai dissuadé en lui proposant de simuler ce double handicap : être devenu muet et idiot à la suite de son accident. Cette situation le laissait à l'abri des sévices que lui aurait infligés Brunet et c'est en parfaite coopération que nous avons monté cette mystification, c'était à mes yeux le seul moyen qu'il avait de se protéger des foudres du chef des gardes qui l'aurait à nouveau persécuté s'il l'avait su rescapé de sa chute. Ensuite ce pseudo handicap est devenu un formidable atout lorsque Jean-René a affecté Richard au service du palais, pensant pouvoir disposer d'un domestique à la discrétion totale. Cette situation lui permettait d'être souvent là lorsque des décisions importantes étaient prises, il pouvait alors m'en informer, cela m'avait permis bien souvent d'aider ceux qui n'étaient pas spécialement appréciés par le pouvoir en place, les conseillers aussi se permettaient de régler leurs différends avec les habitants de façon brutale. Maintenant que vous êtes dans la confiance, vous comprenez qu'il est essentiel que cela ne soit pas divulgué.

- Bien sûr répond Paul encore tout étonné que Richard ait pu jouer ce rôle depuis tant de temps.

- Bien, dit André, maintenant Richard, fais-nous vite part des dernières nouvelles.

Richard raconte, sans rien omettre, ce qui s'est passé au palais le matin. André évalue immédiatement tout le danger de la situation nouvelle, Belami, Brunet et Fausta vont se sentir désormais plus forts que jamais et il sera de plus en plus difficile d'aller à l'encontre de leur folie. De plus ils vont avoir un besoin encore plus pressent de leurs gardes pour mettre en place ce nouveau projet, ils ne refuseront probablement plus rien à ces esclaves dociles, quels que soient leurs désirs. Ainsi plus rien n'arrêtera la fureur de Pierrot et de ses comparses. La population sera totalement asservie aux caprices et aux sévices de ces êtres sauvages et brutaux, eux-mêmes soumis aux exigences d'hommes venus d'on ne sait où tout autant dénués de respect et de compassion pour leurs semblables. Et puis les révélations de Richard concernant ces armes redoutables que les étrangers ont laissées entre les mains de Jean-René et Roger effrayent André, il sait par ses lectures ce que sont ces objets de mort. Richard leur fait un récit détaillé de l'épisode de la soupière suivi de sa mise en joue par l'étrange visiteur. Il a failli crier mais heureusement la peur l'a rendu muet, réellement cette fois. Il décrit ensuite la séance d'apprentissage dans les sous-sols du palais, et insiste sur la rapidité avec laquelle Brunet a su manier l'arme, faisant éclater des pommes à vingt pas. Il a assisté à la remise des armes et aux munitions mais il ne peut dire combien de balles ont été données à chacun, ce qu'André aurait pourtant bien aimé connaître.

Richard leur apprend aussi la détention de Grégory qui venait d'être interné dans le cachot du palais et la chasse déclenchée par Pierrot pour retrouver Noémie. Il n'y a plus de temps à perdre,

André balaye les recommandations de prudence et de patience qu'il a faites à Paul quelques minutes auparavant et, s'adressant aussi bien à son petit-fils qu'à Noémie :

- La situation ne sera plus tenable pour toi Noémie et vous ne pouvez pas partir seuls avec Grégory, Paul vous accompagnera. Il faut effectivement que vous partiez dès que possible, mais vous ne pourrez pas le faire avant la nuit. Seulement Pierrot n'attendra pas si longtemps pour venir frapper à ma porte. Vous pourriez vous réfugier dans les caves, par où vient d'arriver Richard. Mais s'ils vous savent ici ils fouilleront tout et finiront peut-être par trouver l'accès au sous-sol. Je propose donc qu'on les égare un peu. Richard va ressortir par la cave et vous deux allez sortir par la porte. Une fois dehors je suppose que Garcia et Fallot vont de nouveau suivre Paul et uniquement lui, il faudra donc vous séparer mais assez loin d'ici, Paul saura ensuite les distancer. Noémie, dès que tu seras seule tu reviendras par ici, assure-toi que personne ne peut te voir et entre dans l'immeuble voisin du mien, Richard t'y attendra et te mènera dans un endroit que peu de personnes connaissent et où tu seras en sécurité. Quant à toi Paul il te faudra semer Garcia et Fallot avant de nous rejoindre. Il faut espérer que les deux gardes croiseront Pierrot et sa bande et qu'ils témoigneront de votre départ, il est alors peu probable que Pierrot procède à une fouille minutieuse de mon appartement, mais peu importe, s'il le faisait il n'y trouverait personne. Richard, dès que Noémie est revenue et que tu l'as installée dans notre cachette, tu retournes au palais afin d'être à l'écoute de toute nouvelle information. Quant à moi je vais d'abord attendre les rabatteurs, je pense qu'ils ne vont pas tarder, j'irai ensuite trouver Jean-René. A mon retour je passerai chez Noémie récupérer les affaires dont elle aura besoin. Allez, maintenant sauvez-vous tous très vite.

Richard redescend dans le puits donnant accès aux caves, Noémie et Paul sortent par la porte et se retrouvent face aux deux gardes. Devant Paul ils s'abstiennent de proférer des propos orduriers à l'encontre de la jeune fille, mais leur sourire suffit pour comprendre qu'ils se savent intouchables et qu'ils ont quasiment tous les droits envers quiconque. Paul entraîne Noémie dans des ruelles éloignées du centre de la cité où personne ne se rend jamais. Les immeubles de chaque côté sont dans un état de délabrement maximum, des blocs de béton s'en détachent souvent et viennent s'écraser au sol. D'ailleurs Garcia et Fallot ont marqué un temps d'arrêt à l'entrée de l'étroite rue qu'empruntent Paul et Noémie, ils hésitent à s'y engager, s'étonnant sûrement de la destination des deux jeunes gens et craignant tout autant un guet-apens que la chute d'un bloc de béton. Ce en quoi ils n'ont pas tout à fait tort. Lorsqu'ils voient Paul suivi de Noémie sortir de la ruelle et entrer dans un long et large bâtiment qui a dû être une usine, ils se décident à poursuivre leur filature et se précipitent pour ne pas les perdre de vue. Bien qu'ils ne le sachent pas, ils n'ont aucune raison de craindre cette éventualité car Paul calque sa progression sur celles des gardes, afin qu'ils soient assez près pour ne pas être semés mais suffisamment loin pour qu'ils craignent de l'être. Paul et Noémie se trouvent à l'entrée d'un hall immense, rempli de carcasses de machines qui ont depuis longtemps été démantelées afin de reconvertir chaque pièce en un ustensile utilisable pour les travaux quotidiens. Il ne reste que des embases, lourds blocs de ferraille perdus au milieu des murs en ruines. Une forte odeur prend à la gorge dès qu'on avance dans le bâtiment. Paul prend Noémie par la main et s'avance vers le côté droit de la salle, au ras d'un mur un escalier étroit et raide s'enfonce dans les profondeurs des sous-sols de l'usine. Paul va droit dessus, deux personnes ne peuvent pas emprunter de front cet escalier, il descend quelques marches, s'assure que Noémie suit, puis il s'arrête avant d'être invisible de l'entrée. Il attend de voir surgir les deux gardes. Il profite de cette attente pour expliquer rapidement à la jeune fille où il veut en venir. Dès que Fallot, le

plus svelte et donc le plus rapide des deux a franchi le seuil du hall, il repère la tête de Paul qui disparaît aussitôt dans la descente, l'escalier s'enfonce de trois hauteurs d'homme pour déboucher latéralement sur un long corridor assez large dont l'issue débouche au grand jour, plusieurs centaines de pas plus loin. Hormis cette lointaine sortie, rien n'éclaire ce tunnel et l'on ne distingue rien ni des murs, ni du sol. Paul avance doucement, tenant Noémie d'une main, tâtant le mur de l'autre et le sol du pied. Tout à coup il stoppe net et dit à Noémie :

- A hauteur de tête des tuyaux courent le long du mur, saisis-en un, approche tes pieds le plus près possible de la base du mur et avance doucement. Une fosse de vingt pas de long remplie d'un liquide noir et visqueux occupe toute la largeur de ce corridor, seul un petit rebord de la largeur de quelques pieds permet de passer en se tenant aux tuyaux. Il faut faire vite, nous devons passer de l'autre côté avant que les deux lourdauds apparaissent.

Ils franchissent l'obstacle sans encombre et se retrouvent de l'autre côté de la fosse.

- Il faut maintenant marcher tranquillement au milieu du couloir et attendre qu'ils arrivent. Ce n'est pas long, Garcia et Fallot, méfiants, ont atteint le bas de l'escalier. Ils peuvent maintenant voir les silhouettes de Paul et Noémie qui se découpent en ombres chinoises dans le rectangle lumineux que forme l'issue. Ils s'avancent prudemment alors que les deux jeunes gens, à quelques pas de la sortie ne bougent plus. Puis, lorsque Paul estime que les gardes sont suffisamment proches de la fosse il presse la main de Noémie et tous deux s'enfuient en courant, ils sortent du tunnel et disparaissent aux yeux de leurs poursuivants. Ceux-là réagissent immédiatement et pressent le pas autant que le permet l'obscurité ambiante. Bien évidemment ils ne voient pas la fosse, ils s'y précipitent l'un et l'autre et s'étalent dans le cloaque gras et nauséabond. Par chance pour eux la profondeur n'excède pas une moitié de hauteur d'homme et, bien que leur chute les y ait plongé totalement, ils peuvent sortir de la fosse sans autre dommage qu'une épaisse couche de ce liquide poisseux et malodorant qui les recouvre de la tête aux pieds. Bien entendu, Noémie et Paul sont déjà loin, où les retrouver maintenant ?

Sous l'œil franchement amusé des passants qu'ils croisent lorsqu'ils reviennent vers le centre de la cité, Garcia et Fallot, fangeux des pieds à la tête, regagnent le quartier des gardes la rage au ventre, décidés à faire payer très cher cette vilaine farce aux deux coupables tout en redoutant la réaction de leur chef lorsqu'ils avoueront qu'ils ont perdu Paul.

Pendant ce temps Pierrot, comme l'avait prévu André, se présente à l'appartement accompagné de trois autres gardes. Sans rien demander, ils commencent à fouiller. Leur investigation étant infructueuse Pierrot se décide à s'adresser à André :

- Où elle est, la salope ?
- De qui veux-tu parler, demande André.
- Tu sais très bien de qui je cause, joue pas au con avec moi grand-père, sinon y va pas te rester beaucoup de dents après que je m'énerve.
- Et la prochaine fois que tu auras mal aux tiennes tu chercheras un autre soigneur, mon petit Pierrot. Mais dépêche-toi de me dire ce que tu veux car le Président m'attend.
- Y peut bien attendre le gros, moi j'ai des ordres de Roger, je dois ramener Noémie au palais. Alors tu me dis où elle est ?
- Mais je n'en sais rien, elle était ici il y a peu mais elle est repartie, probablement pour rentrer chez elle.
- Ça, ça m'étonnerait. Je suis sûr que tu me racontes des blagues. Un jour ou l'autre on aura ta peau à toi aussi, le vioque, dit le garde en agrippant André par le col de sa chemise.
- Et qui te soigneras lorsque le ventre te fera si mal que tu m'imploreras de te donner de cette potion, dont je n'ai d'ailleurs plus une goutte en ce moment.



Pierrot oubliait facilement les bienfaits d'André lorsque les coliques néphrétiques le laissaient en paix. Mais le rappel des heures de souffrance qu'il endure lorsqu'une crise se déclenche le fait lâcher prise, ce qui ne tempère pas pour autant sa morgue.

- Y aura bien un jour ou un autre pourra soigner aussi bien que toi, et alors là...

Il laisse sa phrase en suspens, tourne le dos à André, rameute ses hommes et quitte la pièce.

## CHAPITRE 15 - GREGORY

Dès que les gardes sont sortis André quitte l'appartement à son tour et se dirige vers le palais. Le jour commence à décliner et les gens rentrent chez eux. Chaque passant lance un grand bonjour à André qui répond par une amabilité. Habituellement il demande aussi des nouvelles de tel ou tel membre de la famille qu'il a soigné récemment, mais aujourd'hui le temps presse et il ne désire pas s'attarder sur les maux de ses concitoyens. Lorsqu'il arrive au palais il pressent la fébrilité qui agite le lieu, les gardes courent en tous sens, les conseillers tiennent de grandes discussions avec des airs de conspirateurs et baissent la voix dès qu'un tiers s'approche, les domestiques rasant les murs, essayant de se faire oublier, ils savent qu'ils sont souvent les premiers à supporter les effets des jours de tension. André aperçoit Richard, il fait un léger détour pour s'approcher de lui et lorsqu'il est suffisamment près, le serviteur lève lentement le pouce droit au-dessus de son poing fermé. André tousse, faisant ainsi comprendre qu'il a vu le signe. Noémie est en sécurité, il se sent rassuré. Il ne se fait pas de souci pour Paul, il sait que seul son petit-fils connaît chaque endroit de cette cité aussi bien que son père, tout comme Georges il en a exploré chaque rue, chaque immeuble, chaque cave, chaque grotte de la falaise aussi. Il sait donc que Paul rejoindra la cave refuge sans encombre.

Perdu dans ses pensées il ne voit pas immédiatement Roger, on a dû le prévenir de sa venue car il se dirige droit vers lui, s'arrête à le toucher. Sa petite taille l'oblige à lever la tête pour regarder André qui attend maintenant que l'autre veuille bien lui parler. En attendant il l'observe. André a prêché la non-violence toute sa vie, il s'est souvent opposé à l'emploi de la force, même pour combattre l'injustice. Mais pour cet odieux petit homme, vil, pervers, haineux, qui ne laisse que misère et désolation derrière lui, pour ce criminel qui a provoqué le décès, et aussi tué lui-même, tant de personnes, y compris la compagne de son fils, il désire une punition à la hauteur des crimes commis. Et surtout pas la mort. Il faut que cet homme porte durant des mois de lourdes charges de cailloux sous les railleries des femmes qu'il a souillées, il faut qu'il croupisse des mois dans le cul de basse fosse qui sert de prison, il faut qu'il n'ait que des fèves à manger et que de l'eau croupie à boire, il faut qu'il soit le domestique de tous ceux qu'il a avili, il faut qu'il souffre, fort et longtemps. Brunet, sans savoir vraiment ce qui trotte dans la tête d'André, se doute que ces réflexions le concernent et qu'elles ne lui sont guère favorables. Il demande :

- Où sont Noémie et Paul ?
- Je n'en ai aucune idée, répond André.
- Très bien, alors suis-moi.

Il entre dans le palais et mène André jusqu'à la pièce où est détenu Grégory. Lorsqu'André aperçoit le jeune homme une expression d'effroi crispe son visage. Cette réaction n'échappe pas aux yeux de Brunet, qui s'en réjouit et explique :

- Si Noémie et Paul ne sont pas ici avant la tombée de la nuit, j'arrache les ongles de cette crevure, un par un, de temps en temps. Et quand il n'aura plus d'ongle, si Noémie et Paul ne sont pas encore là, je l'abats. Alors cours vite chercher les deux fuyards.

André, sans obéir à l'injonction de Brunet, s'approche de Grégory et inspecte son visage meurtri et sanglant. Roger Brunet se précipite pour l'éloigner, ce faisant il doit s'approcher de Grégory qui, bien que mal en point lui saisit une jambe à l'aide de ses deux mains toujours liées entre elles et tire si fort qu'il déséquilibre le malingre individu. Il se jette sur lui, le renverse et, tel un loup, lui saute à la gorge et le mord, plantant profondément ses dents dans le larynx. Les gardes présents se précipitent mais malgré les coups qui pleuvent Grégory ne lâche pas prise, Brunet étouffe, râle, bat des pieds sur le sol et tente de ses deux mains d'éloigner la tête de Grégory, mais rien n'y fait, la mâchoire se referme de plus en plus profondément dans son cou, écrasant

les cartilages. Alors Brunet met la main à sa ceinture, tâtonne pour localiser le revolver offert par Jarred, le trouve, l'ajuste dans sa main et l'applique sur la tempe de Grégory. Sans hésiter, il appuie sur la détente. A la fureur et au bruit succède un grand silence, mortel. Le corps de Grégory, secoué de soubresauts, git en travers de Brunet, ce dernier a le visage congestionné, et reprend difficilement sa respiration. Il tente de se relever mais le corps de Grégory entrave ses mouvements, il agite les bras et les jambes, semble vouloir parler mais aucun son ne sort de ses lèvres. Les gardes ne savent quelle attitude adopter, l'un d'eux s'avance vers le corps de Grégory, le pousse du pied pour dégager son chef, le corps maintenant inerte roule sur le côté, la plaie ouverte dans le crâne laisse échapper un filet de sang rouge vif. André est hagard, il n'y a plus rien à faire pour Grégory, il faut qu'il se reprenne et qu'il pense à Noémie et Paul. Avant que Brunet ne retrouve totalement ses esprits et que les gardes ne s'intéressent à lui il s'éclipse aussi vite que lui permettent ses vieilles jambes.

Arrivé à l'endroit convenu, Noémie et Paul sont bien là. André e peut que faire le récit de l'horreur qu'il vient de vivre, rien ne peut en atténuer la violence. Les deux jeunes gens s'effondrent en larmes dans les bars l'un de l'autre. Pour Paul, s'en est trop, après le récit d'André concernant ses parents, la mort de Grégory décuple son désir de vengeance, il va faire payer à Brunet ces deux assassinats, il va tuer Brunet, peu importe les conséquences.

- Grand-père, je ne partirai pas d'ici sans avoir massacré cette ordure. Je sais où me cacher, je peux tenir des mois à proximité de ce palais sans qu'on sache où je suis. J'attendrai le moment propice et je frapperai ce fourbe pour qu'enfin nous en soyons tous débarrassés.
- Non Paul, tu ne feras pas cela. J'ai pu malheureusement constater l'efficacité de l'arme dans les mains de Brunet, tu ne pourras rien contre ça. De plus il se doute que ce meurtre va susciter un incontrôlable besoin de vengeance chez toi et quelques autres, il va maintenant se déplacer entouré de gardes, tu ne pourras pas l'approcher. Et bientôt, on ne sait pas quand, les amis de ce Jarred arriveront, ils disposeront de beaucoup d'autres armes, ils te traqueront et finiront bien par te prendre sans que tu puisses faire quoi que ce soit. Il faut t'enfuir, maintenant c'est moi qui te le demande. Tom, lorsque des bribes de mémoire lui revenaient, disait que son peuple était dirigé par un sage élu parmi une grande assemblée d'autres sages. Ce peuple semblait régner sur un vaste monde et chacun pouvait trouver auprès d'eux conseils et aide. Tâchez de trouver ces gens, parlez leur de notre cité, dont ils doivent totalement ignorer l'existence, et demandez-leur de nous délivrer de ces maudits. C'est peut-être chez eux que se trouve aujourd'hui ton père ? Et puis, pense à Noémie, si tu te caches elle n'aura plus personne pour la défendre, c'est surtout pour elle que tu dois partir.

Il ne faut pas longtemps à Paul pour évaluer la situation et comprendre que la seule décision raisonnable est celle qu'indique son grand-père.

- Tu as raison Grand-père, nous allons partir. Grand-père, tu viens avec nous.
- Il n'en est pas question, je suis vieux, je vous retarderais. Et ici je ne risque rien, Jean-René à bien trop besoin de moi.
- Crois-tu que Jean-René ait encore le moindre pouvoir, ne crois-tu pas que ce qui arrive aujourd'hui permet à Brunet d'imposer sa volonté ?
- Peut-être, Paul. Mais rappelle-toi ce que nous a rapporté Richard de la conversation avec Jarred, celui-ci redoute l'ébruitement de son projet. Je me trompe peut être mais je pense que Jarred cherche à établir une dictature encore plus monstrueuse que ce que nous connaissons ici. Son message est clair : pas de fuite, il ne possède donc pas encore la puissance nécessaire pour s'imposer. Que va faire Brunet lorsqu'il s'apercevra de votre disparition, il se mettra à votre recherche et se doutera bien vite que vous avez, tout comme

Georges et Tom, déserté la cité. Seulement, s'il a laissé filer ton père car la poursuite ne lui servait à rien, bien au contraire, il n'en est pas de même avec toi aujourd'hui.

- Il ne peut pas savoir que nous connaissons le contenu de ses accords avec Jarred, répond Paul.
- Bien sûr, mais il ne peut pas se permettre le moindre écart, il existe probablement d'autres cités alentours qui sont, tout autant que la nôtre, susceptibles de fournir à Jarred les renforts dont il a besoin. Brunet ne peut donc pas se permettre d'enfreindre les directives qui lui ont été dictées, il ne sait pas ce qui peut vous arriver, qui vous allez rencontrer, à qui vous allez parler de cette arme qu'il détient, jusqu'où va parvenir cette information d'une troupe menée par un certain Jarred qui rend visite au chef d'une cité perdue sur les flancs d'une montagne et s'en retourne sans que les habitants sachent quoi que ce soit des discussions échangées. Alors je vais te dire ce que va faire Brunet, s'il est encore suffisamment vaillant. Dès qu'il saura que vous vous êtes échappés il lancera une troupe de gardes à votre poursuite. Peut-être, n'ayant confiance qu'en lui-même et ne voulant laisser à personne le soin de vous capturer, il prendra la tête de ce groupe. Il choisira pour l'accompagner tous ceux dont la haine pour vous deux est la plus tenace. Aux périls du voyage il va falloir que vous ajoutiez cette meute lancée à vos trousses et dont le seul objectif sera votre mort. C'est pour cela que je dois rester ici, pour ne pas être un frein dans votre fuite et aussi pour retarder le plus possible le départ de vos poursuivants.
- Et que peux-tu faire pour cela ?
- J'ai mon idée. Maintenant préparez-vous, dès que la nuit sera tombée il vous faudra partir. J'en connais au moins deux qui attendent ce voyage avec impatience, je les avertis, je suis certains qu'ils partiront avec vous.
- Tu penses à Bertrand et Claudine, demande Paul.
- Bien sûr, ils attendent ce moment depuis si longtemps.

Paul se tourne vers Noémie dont les sanglots secouent encore tout le corps, il lui prend les épaules et la force à le regarder. Il lui dit alors d'une voix que la douleur et la hargne rendent rauque :

- Je reviendrai et je vengerai Grégory, je te le promets.

## CHAPITRE 16 – LA FUITE

Alors que Paul et Noémie, réfugiés dans les caves pas très loin de l'immeuble d'André, préparent chacun un sac contenant des provisions et des vêtements chauds, Pierrot et deux autres gardes s'introduisent une nouvelle fois dans l'appartement d'André. Ils n'y trouvent personne et calment leur désappointement en saccageant tout ce qui s'y trouve.

Paul regrette encore que la fuite immédiate soit la meilleure solution, il y voit une lâcheté impardonnable envers sa mère et son ami Grégory dont il souhaite à tout prix venger la mort. Les questions affluent dans son esprit abasourdi par tous les événements de cette journée, le même jour où il apprend que sa mère est morte assassinée, le même assassin tue son meilleur ami. Et il faudrait qu'il s'enfuît et laisse ces crimes impunis ? Mais il y a Noémie, tout aussi abattue que lui et qui ne peut bien évidemment ni partir seule, ni rester. Quel avenir l'attendrait si elle restait dans la cité ? Alors soit elle l'accompagne dans une vie à l'avenir totalement incertain, soit elle accepte l'esclavage total qui lui est ici promis. Pour elle, il n'y a qu'une seule solution acceptable : la fuite. Une autre impérieuse raison pousse Paul à choisir la fuite, il s'accroche à l'espoir de retrouver son père, il veut savoir ce qu'il est devenu et comprendre pourquoi il n'est jamais revenu. Il ne pense pas, comme André l'a suggéré tout à l'heure, que son père, Tom et François aient retrouvé le lieu d'où Tom venait. S'ils l'avaient trouvé ils seraient revenus dans la cité pour les délivrer. Ou peut-être ils l'avaient trouvé et ne pouvaient peut-être plus s'en échapper. Il s'est rangé aux raisons d'André lorsque celui-ci a refusé de partir avec eux mais cela l'attriste comme un deuil de quitter ce grand-père qui a été tout à la fois son père et sa mère, qui lui a appris tout ce qu'il sait aujourd'hui. Une tempête sous un crâne, il avait lu et o combien admiré ce chapitre des Misérables, un de ses romans préférés. Combien aujourd'hui il fait sienne cette phrase : « *De ce tumulte qui bouleversait sa volonté et sa raison, et dont il cherchait à tirer une évidence et une résolution, rien ne se dégageait que l'angoisse.* » et puis un peu plus loin dans le même chapitre le contrepoids à cette fatalité incontrôlable : « *Il commença par reconnaître que, si extraordinaire et si critique que fût cette situation, il en était tout à fait le maître.* » Il doit donc choisir, ne pas laisser le hasard s'immiscer dans ce débat interne qui va décider de son avenir. La raison balaye provisoirement la soif de vengeance, il doit partir parce qu'il n'est pas seul, parce qu'il a d'autres tâches à accomplir, parce d'autres vies dépendent de sa décision. Mais il reviendra, il en est certain.

André, accompagné de Bertrand et de Claudine, la compagne du juge, a regagné son appartement et découvert l'épouvantable vandalisme dont il a été l'objet. Il n'a pas le temps de s'en formaliser, il ouvre la trappe d'accès aux caves qui n'a pas été décelée par les gardes et accompagne ses deux jeunes amis dans les sombres corridors reliant les caves des immeubles, ils rejoignent Paul et Noémie. Noémie est toujours en pleurs, le visage de Paul aurait effrayé tous ceux qui le connaissent s'ils le voyaient maintenant : le regard dur et fixe, les lèvres bleues à force d'être serrées, le nez pincé, le front plissé et les joues creusées par la contracture des mâchoires, il lève la tête et la vue de Bertrand et de Claudine ramène un peu d'humanité sur son visage.

- Nous partons avec vous, lui dit Bertrand en guise de bonjour. Puis se tournant vers Noémie :
- Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Noémie est trop abattue pour prendre conscience qu'on s'adresse à elle, elle ne répond pas. Il était prévu depuis longtemps que Bertrand et Claudine les accompagneraient le jour du grand départ, mais Paul n'avait pas envisagé qu'ils le fassent dans des circonstances aussi dramatiques

et de façon si précipitée. Sans prendre le temps d'expliquer la situation, il s'adresse à Claudine, frêle jeune femme que l'on voit mal affronter un inconnu semé d'embûches :

- Tu connais les risques que nous allons encourir ?
- Mais oui Paul, nous en avons parlé cent fois.
- La situation actuelle est bien différente de toutes celles que nous avons pu imaginer. Je vous expliquerai en route les raisons de ce départ précipité. Vous méconnaissiez comme moi les dangers au-devant desquels nous allons, mais je dois vous avertir d'un autre danger qui va s'y ajouter, celui que va nous faire courir les assassins à notre poursuite.
- Que veux-tu dire, s'inquiète Bertrand ?
- André ne vous a rien dit ?
- Je n'ai pas eu le temps, se défend André.
- Alors je vais le faire, poursuit Paul. Lorsqu'il saura que nous avons quitté la cité, il y a de fortes chances que Brunet nous poursuive, accompagné de plusieurs gardes. S'ils nous retrouvent ils ne prendront certainement pas la peine de nous ramener vivant, ils nous exécuteront sur place.

Puis, s'adressant autant à Claudine qu'à Bertrand :

- Etes-vous toujours partant ?
- Bien sûr que nous le sommes répondent ensemble les deux jeunes gens, malgré tout effrayés par les propos de Paul.
- Nous ne serons pas trop de cinq, poursuit Bertrand, si nous devons affronter ces brutes. Nos sacs sont faits, nous partons quand tu le veux. Mais j'aimerais que tu m'expliques les raisons de ce départ précipité.
- Nous ne serons que quatre, Grégory est mort. Je vous donnerai les détails des derniers événements qui précipitent ce départ dès que nous serons suffisamment loin de la cité et tranquilles pour en parler.

Bertrand et Claudine blêmissent et bien que ne connaissant pas la cause du décès de Grégory, ils se doutent que c'est cela qui justifie l'urgence du départ. Ils voient bien que Paul lutte pour rester calme, qu'il se concentre uniquement sur les préparatifs de leur voyage et qu'il ne souhaite pas, pour le moment partir dans une explication qui prendrait du temps et générerait de nombreuses questions. Claudine comprend alors l'immense chagrin de Noémie, elle la prend dans ses bras et la serre contre elle sans qu'elle réagisse :

- Nous allons partir, nous allons quitter cette affreuse cité.

Alors Noémie s'insurge :

- Et Grégory, qui va s'occuper de l'enterrer, on ne va pas laisser ses assassins balancer son corps à la décharge ?
- Ne t'inquiète pas de ça, lui répond André, Grégory aura une sépulture digne de lui et dont la réalisation l'aurait ravi s'il avait pu la contempler. Je te le promets.

Sans comprendre ce que veut faire André, elle sait qu'il ne laissera pas les gardes s'occuper de Grégory. Mais elle ne peut rien faire et sanglote à nouveau dans les bras de Claudine.

Les sacs de Noémie et de Paul sont bouclés, ils ne restent plus qu'à quitter la cité sans se faire prendre. Sachant qu'un jour viendrait ce grand départ, André l'avait préparé depuis longtemps.

- Reposez-vous et attendez mon retour leur demande-t-il. Vous pourrez partir sinon en toute tranquillité, du moins sans avoir la moitié des gardes à vos trousses. Je vais être absent une heure ou deux, Paul tu as le temps d'informer Claudine et Bertrand des circonstances qui rendent obligatoires ce départ immédiat.

André n'en dit pas plus et les quitte.

Il se fait tard lorsqu'André revient, il est accompagné de Joseph, bien qu'il soit plus jeune qu'André, ils sont amis depuis toujours, André n'a pas de secret pour lui. Sans explication sur ce qu'ils ont pu faire, André invite les jeunes gens à sortir par l'arrière de l'immeuble. On entend des clameurs au cœur de la cité. En levant les yeux vers le ciel Paul voit d'étranges lueurs rougeoyantes qui illuminent la paroi rocheuse verticale au-dessus du palais et colorent jusqu'à la base des nuages. Il s'adresse à son grand père :

- A quoi as-tu mis le feu ?
- A ce qui a le plus d'importance pour ce ramassis de brigands, le seul bâtiment pour lequel va se mobiliser précipitamment la majeure partie des gardes, nous avons mis le feu au palais.
- Comment avez-vous fait pour y mettre le feu, pratiquement rien ne brûle dans ces grandes pièces quasiment vides.
- Oh si, il y a quelque chose qui brûle. La majeure partie des réserves de Vignole se trouve dans les caves sous le palais. Tu les as déjà fréquentées Paul, toi qui a exploré tous les sous-sols de la cité. Moi aussi je connais une bonne partie du réseau souterrain qui relie pratiquement chaque immeuble. Nous sommes donc allés, Joseph et moi, dans les caves du palais, nous avons mis le feu aux barricades de Vignole. Cette cochonnerie servira au moins à quelque chose, elle brûlera le palais du despote et épargnera les palais et les estomacs des habitants. Mais faisons vite car nous n'avons pas la nuit devant nous, une fois la première émotion passée il se peut que le triste sieur Brunet, s'il est encore vivant, se doute que cet incendie ne soit pas accidentel.
- Et tu as pu enterrer dignement Grégory ?
- Je ne l'ai pas enterré, il a la plus belle inhumation qui puisse être ici, il est incinéré et brûlé dans l'incendie qui détruit ce lieu détesté et l'ensemble des habitants de la cité assiste à ses funérailles.

Le petit groupe se dirige rapidement au plus haut de la ville, au pied de la paroi la plus abrupte. C'est l'endroit le plus désert car la pente autant que le risque d'avalanches n'a pas permis d'y construire des habitations. Le rocher est creusé de nombreuses galeries qui ont dû servir autrefois d'abris pour ceux qui ont construit la ville, puis de voies de communication car certaines s'enfoncent profondément dans la montagne. Là aussi Paul avait exploré toutes les voies accessibles, mais sa curiosité n'a jamais pu être totalement satisfaite car l'autonomie des torches ne lui a jamais permis de s'aventurer bien loin. Il avait bien tenté, en faisant des aller et retours pour disposer des flambeaux tout au long du parcours qu'ils pouvaient allumer lorsque celui qu'il utilisait s'éteignait, d'atteindre l'extrémité de certains tunnels mais il n'avait jamais réussi, même après une journée complète de marche. D'autres galeries, creusées verticalement celles-là, débouchent sur les flancs de la montagne, bien plus haut que la cité. C'est l'une d'elle qu'ils vont emprunter maintenant, la même que celle prise par son père lors de son départ. Ils pourront ainsi s'élever de plusieurs centaines de hauteurs d'homme, tout près du sommet des montagnes enneigées et surtout hors de vue des habitants de la cité. Il y a un inconvénient, ils devront se passer de torches car de nombreuses ouvertures dans la paroi rocheuse permettent l'entrée de l'air et de la lumière dans ces puits, le moindre éclairage pourrait être repéré par ceux de la cité.

Arrivé à l'entrée de la grotte Paul se précipite dans les bras d'André et ne peut empêcher de gros sanglots de secouer sa poitrine, il ne peut rien dire tellement sa gorge est nouée. C'est André qui rompt rapidement l'étreinte. Très ému lui aussi il ne sait que dire à ces quatre jeunes gens :

- Prenez soin de vous, j'espère, ou plutôt je suis certain, que nous nous reverrons.

Puis, accompagné de Joseph, il les quitte aussitôt afin de ne pas prolonger la cérémonie des adieux.

Paul les regarde s'éloigner jusqu'à ce qu'André et Joseph atteignent les premières rues puis il se ressaisit, ramasse son sac qu'il avait laissé choir pour embrasser son grand père, et invite ses compagnons à le suivre. Ils s'enfoncent dans la sombre galerie, chacun tenant la veste de celui qui le précède.



## CHAPITRE 17 - DIVERSION

André et Joseph, arrivés sur le lieu de l'incendie qui ravage le palais depuis plus d'une heure, se mêlent immédiatement aux passeurs de seaux qui forment une chaîne afin d'apporter l'eau nécessaire pour éteindre le brasier. Beaucoup s'étonnent de la puissance du feu. Plusieurs incendies s'étaient déjà déclarés dans la cité mais les immeubles y avaient toujours résisté. La différence entre l'incendie d'aujourd'hui et ceux passés tient probablement au combustible initial. Il semble que la Vignole ait un pouvoir calorifique très important puisque même les chapes en béton des étages ne résistent pas, elles se tordent ou même s'effondrent sous l'effet de la chaleur. Voilà une propriété de la Vignole qu'il est bon de connaître pense André. Pour le moment tout va bien, en regardant vers le centre de la cité, illuminé par les flammes, il voit la population, en file indienne, tout entière occupée à se passer les seaux d'eau. Occupée est d'ailleurs un bien grand mot, car les gardes ont rameuté l'ensemble des habitants pour que plusieurs chaînes puissent se former entre le palais et le barrage afin d'apporter l'eau nécessaire, ils se contentent de surveiller et de hurler pour tenter d'activer la manœuvre. Seulement les habitants ne sont guère pressés de voir s'éteindre cet incendie. Pour beaucoup, ils s'amusent même plutôt de voir partir en fumée le lieu symbolique du pouvoir de leurs tortionnaires. Alors des seaux se renversent avant d'atteindre le palais, d'autres repartent vers le barrage à moitié vidés, le remplissage prend beaucoup de temps et la remontée des seaux épuise même les plus vigoureux. Brunet qui a, en partie seulement, retrouvé sa voix criaille de rage. Le son éraillé qu'il émet le rend encore plus agressif mais cela en réjouit plus d'un, l'agression et le décès de Grégory ont déjà fait le tour de la cité. Il ordonne qu'on fouette tous ceux qui tentent de ralentir ou de désorganiser la chaîne. Les gardes ne savent où donner de la tête, lorsqu'ils s'appêtent à châtier un vieillard un peu lent, son voisin laisse échapper son seau qui dévale la pente, les lanières vont s'abattre sur son dos, mais aussitôt les suivants délaissant leur propre seau quittent la chaîne pour récupérer celui qui roule, ceux qui suivaient, au lieu de boucher le trou, s'arrêtent en attendant le retour de leurs compagnons. Enfin tout est bon pour ralentir la manœuvre, la chaîne se rompt constamment et le travail s'interrompt. Le temps de remettre tout le monde en place, le mouvement reprend mais c'est plus haut ou plus bas qu'un autre événement ralentit la cadence ou stoppe le passage des seaux. Ce ne sont pas seulement les ruptures dans les chaînes d'approvisionnement d'eau qui ralentissent l'extinction de l'incendie, la chaleur est si intense que les derniers porteurs ne peuvent pas s'approcher et jettent l'eau de leur seau assez loin du brasier. Les gardes, pourtant harcelés par Brunet, ne peuvent pas plus approcher des flammes et ne peuvent donc pas pousser plus avant les porteurs d'eau.

Si bien qu'au petit matin le feu a réduit le palais présidentiel à l'état de ruines calcinées, seuls quelques murs dressent encore vers le ciel leurs faces noircies au centre desquelles s'élève une gigantesque colonne de fumée noire.

Dès l'aube les habitants ont cessé l'arrosage, tous se sont massés aux abords du palais et contemplent les ruines fumantes. Personne n'ose se réjouir ouvertement de la destruction du palais mais malgré la fatigue visible sur tous les visages on peut discerner une lueur de contentement dans quasiment tous les regards. Jean-René se tient à l'écart, hébété. Près de lui Brunet, un large foulard entourant son cou, s'interroge : qui a pu allumer cet incendie ? Car il ne doute pas un instant de l'origine criminelle de ce désastre. Il aura vite fait, pense-t-il, de démasquer le ou les coupables, dû-t-il torturer la moitié de la population. Les gardes, maintenant désœuvrés et surtout désemparés, se sont mêlés à la foule.

Il reste à André une tâche importante à accomplir : retarder au maximum la découverte de la fuite des jeunes gens. Pour l'instant personne ne s'en préoccupe mais cela ne va pas tarder, il se dit qu'il est temps de mettre son plan de diversion à exécution. Il cherche un homme, il ne le voit pas encore mais il sait qu'il ne peut être qu'ici. Il arpente le secteur, naviguant entre les groupes en cherchant la trogne rougeaude de Pierrot. Enfin il le voit, toujours entouré d'une dizaine de ses comparses. André reste à bonne distance, suffisamment près pour que Pierrot le remarque, suffisamment loin pour pouvoir s'éclipser dès qu'il serait repéré. Sentant un regard rivé sur lui, Pierrot balaye d'un mouvement de tête la foule environnante, il voit André qui a anticipé et, dès qu'il est certain que Pierrot l'a repéré, il quitte précipitamment le lieu du sinistre, prenant l'allure de quelqu'un qui ne souhaite pas être remarqué. Joseph, averti de la ruse qu'allait employer André, avait déjà quitté les lieux. Dès qu'il est hors de vue du garde André accélère l'allure et file jusqu'à son appartement. Là il retrouve Joseph qui a déjà préparé les objets nécessaires à la dissimulation qu'ils ont envisagée. André récupère un sac contenant quelques affaires et provisions, six houppelandes et deux longues branches de hêtre. Il roule les houppelandes et les tend à Joseph, il met une branche sur son épaule, Joseph prend l'autre et son sac et ils se dirigent rapidement vers les remparts. Arrivés au pied du mur d'enceinte accolé à la paroi rocheuse, là où Paul lui avait maintes fois montré par où il s'échappait, André et Joseph gravissent l'étroit escalier de bois tout en scrutant le chemin de ronde. Ils arrivent au replat sans qu'aucun garde n'apparaisse. André jette alors son sac au bas du mur, Joseph en fait autant avec les houppelandes. Face à la muraille, ils descendent en s'agrippant des pieds et des mains. Heureusement il avait fallu donner une pente suffisante au mur pour que les pierres tiennent et les deux hommes peuvent faire une pause en se plaquant contre la paroi lorsque les jambes commencent à fatiguer. André redoute surtout l'arrivée d'une ronde mais tous les gardes doivent encore se trouver près du palais. Cela n'allait pas durer. André et Joseph reprennent leur descente et atteignent enfin le bas de la muraille. Ils récupèrent sac, houppelandes et perches. Ils courent jusqu'à l'orée du bois le plus proche en trainant leur sac derrière eux afin de brouiller leurs traces de pas dans la neige. Une fois à l'abri des regards, André fixe une houppelande à l'aide d'une liane à chaque extrémité de son bâton, Joseph en fait autant. A l'aide de lianes plus rigides ils donnent un peu de volume à chaque capuche. Chacun enfle une des deux houppelandes restantes puis André suspens sa perche entre deux branches et se recule pour juger de l'effet produit. Il est satisfait, décroche le bâton en prenant bien soin de ne pas accrocher les houppelandes aux branches basses et suivi de Joseph, il remonte vers la zone découverte entre le mur d'enceinte et la forêt. Là les deux hommes attendent que les gardes reprennent leur surveillance habituelle. Il faut qu'une ronde veuille bien arpenter le rempart nord pour que le plan de diversion fonctionne, en espérant qu'elle vienne vite car il gèle encore et, dans leurs chaussures de cordes trempées, les morsures du froid étreignent leurs pauvres jambes. André a beau taper des pieds il sent les gelures gagner les mollets, puis les genoux. Enfin il distingue un garde, puis un deuxième, qui débouchent sur le rempart. Ils avancent sans trop se presser, lance sur l'épaule. Ces bougres, au lieu de remplir leur rôle de gardiens de la cité, et donc de scruter l'extérieur, regardent à l'intérieur. Leur position surélevée leur permet probablement de mieux admirer le résultat de l'incendie. André et Richard se sont mis en position, perches sur l'épaule avec leurs deux houppelandes, une devant eux, l'autre derrière. André espère qu'avec la distance et dans la faible lumière du petit matin brumeux les guetteurs tombent dans le panneau et comptent six personnes se déplaçant l'une derrière l'autre. Il attend qu'un garde se retourne et puisse enfin les apercevoir pour commencer sa progression mais il ne faut pas qu'ils approchent trop, sinon le stratagème serait probablement découvert. Les gardes ne bougeant pas, André et Joseph se mettent en marche et, leurs pas faisant crisser la

neige, enfin un des gardes se décide à examiner un peu les alentours, sans trop d'attention tout d'abord, alors André tape des pieds, imité par Joseph. Le garde remarque alors la masse sombre qui s'avance à la lisière du bois. Il plisse les yeux pour mieux voir mais ne peut distinguer que plusieurs formes qui se suivent.

- C'est quoi ces types là-bas, demande Albert à son collègue.
- Où ça, je vois rien, répond Charles qui s'est retourné.
- Tout là-bas, au bord de la forêt, regarde, y sont plusieurs, y vont vers la vallée.
- Oui, je les vois, ils marchent les uns derrière les autres, j'arrive pas à les compter, et y sont pressés on dirait. Reste ici, tu les perds pas de vue, je file avertir Roger.

André et Joseph pressent le pas maintenant, André se retourne fréquemment sans vraiment savoir s'il a été repéré, mais lorsqu'il voit qu'un des gardes quitte son poste alors que l'autre continue à regarder dans leur direction il sait qu'ils ont gagné. Ils accélèrent, tentant maintenant d'avancer le plus vite possible. La brume aidant, ils sont maintenant hors de vue mais la progression est lente car ils traînent chacun leur sac derrière eux, ce qui les ralentit. Ils effacent ainsi les traces de leurs pas pour que leurs probables poursuivants ne s'étonnent pas de trouver les empreintes de deux personnes alors qu'ils sont supposés en poursuivre six.

Lorsque Charles retrouve Roger, il lui rapporte ce qu'il a vu :

- Avec Albert on vient de voir plusieurs personnes, y vont vers la vallée.
- Tu sais d'où elles sont parties, demande Roger d'une voix éraillée. Les morsures infligées par Grégory ont provoqué quelques dégâts au niveau de son larynx.
- Non, mais on dirait qu'elles sortaient d'ici.
- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- Bah ! ça faisait un bon bout de temps qu'avec Albert on avançait sur les remparts. Si ces gens-là y venaient d'ailleurs on les aurait vu arriver. Y z'ont du descendre le long de la muraille.
- A quoi ils ressemblent ?
- Ca j'en sais rien, y z'étaient trop loin pour qu'on puisse voir, mais y z'étaient tous habillés pareil, avec un gros manteau à capuche.

Roger hèle un autre garde et l'envoie chercher Pierrot. Quelques minutes plus tard celui-ci paraît :

- Tu veux me voir Roger ?
- Oui, tu sais où se trouve Paul Gall ?
- Non.
- Et la Noémie ?
- Je la cherche depuis hier, elle est bien cachée cette garce. J'aurais pourtant parié qu'elle se planquait chez le vioque, mais on a tout retourné son chez lui sans rien trouver. A propos celui-là il était bizarre tout à l'heure, il filait comme un voleur.
- Tu parles d'André ?
- Ben oui.
- Bon, ne cherche plus personne ici mon gros Pierrot. Prends six hommes avec toi et file courir après nos fuyards qui se dirigent droit vers la vallée. Je mets ma tête à couper s'il ne s'agit pas d'André, Paul et Noémie. En prime je suis certain que ce sont eux qui ont allumé l'incendie afin d'avoir le champ libre.

Charles intervint :

- Y z'étaient plus que trois.
- Tu dirais combien, s'étonne Brunet.

- Au moins cinq ou six.
- Bon, inutile de se creuser pour savoir qui les accompagne. Pierrot prend dix hommes, c'est plus prudent et fonce. Ils ont une bonne demi-heure d'avance mais si le vieux est avec eux il va les ralentir.

En quelques minutes Pierrot a rassemblé une dizaine d'hommes, ils se lancent à la poursuite des fuyards. Ils sortent par la porte centrale et, guidé par Charles, se dirigent directement vers l'endroit où il a aperçu le groupe. Les profondes traces dans la neige intriguent Pierrot mais le temps n'est pas à la réflexion, il faut faire vite et rattraper les fugitifs avant qu'ils n'atteignent la vallée car une fois là tous seraient à la merci d'une rencontre avec les loups. Et Pierrot ne tient pas du tout à se retrouver face à ces animaux.

Dès qu'ils sont hors de vue des remparts André et Joseph démontent les éléments de leur subterfuge, ils enfournent les houppelandes dans leur sac, jettent les perches au loin, et se remettent en marche, toujours en traînant leur sac. André scrute les arbres à droite du chemin et, après plusieurs minutes, il s'arrête et inspecte le tronc d'un arbre, à hauteur d'homme une croix a entaillé profondément l'écorce, André et Joseph quittent alors le chemin et coupent maintenant à travers bois en suivant de nouvelles marques sur les arbres. Ils se dirigent vers la barre rocheuse qui surplombe la vallée. Les rochers marquent la limite Est du territoire où ils peuvent circuler sans être poursuivis par les loups. Joseph suit, sachant qu'André a depuis longtemps reçu de Paul toutes les informations nécessaires à la fuite puisque celui-ci avait envisagé ce chemin pour fuir et l'avait balisé. Bien que l'épaisseur de la neige soit moindre, la progression en sous-bois est encore plus difficile que sur le chemin, André et Joseph doivent marcher courbés pour passer sous les branches basses, écarter celles qu'ils ne peuvent pas éviter et qui déversent leur chargement de neige sur leurs épaules. Ils doivent aussi éviter les départs en glissade qui risquent de les projeter contre les troncs où dans les buissons de ronces. Il faut aussi contourner les petits pierriers, trop glissants pour qu'ils puissent couper au travers. Ils sont au bord de l'épuisement mais il faut qu'ils tiennent encore quelques minutes, ils doivent atteindre l'endroit que Paul a indiqué. André ne peut s'empêcher de penser à lui. Son petit-fils agissait parfois par impulsions, mais il savait aussi préparer et construire lorsqu'il se fixait un objectif. Or, s'il en est un qui primait dans son esprit et auquel il se préparait depuis plusieurs mois, c'était son départ de la cité. Aussi il avait envisagé plusieurs possibilités, la fuite par les galeries hautes était celle qu'il avait choisie hier, celle par les rochers frontières en était une autre. Heureusement, malgré l'opposition de son grand père à ce départ, et peut être pour lui prouver qu'il préparait sérieusement ce projet, Paul l'avait toujours informé de tous les itinéraires qu'il avait balisés. Aussi aujourd'hui André suivait-il scrupuleusement les signes que Paul avait tracés dans l'écorce des arbres pour flécher le parcours de sa fuite.

Pierrot et sa bande viennent eux aussi de quitter le chemin et la direction prise les intrigue. Alors qu'ils s'arrêtent pour attendre les moins rapides, Charles questionne Pierrot :

- Où y vont ? Ca va droit sur les rochers, y vont pas sauter dans le vide ?

Pierrot est bien incapable d'avancer la moindre hypothèse sur la stratégie des fuyards, il aurait bien aimé que Roger soit là, lui aurait su ce que les autres tramaient. En attendant la trace est toujours visible même si ces sillons continus laissent toujours Pierrot perplexe. Tous les gardes s'étant regroupés Pierrot relance la poursuite.

André et Joseph arrivent au bord d'un à-pic. Il s'agit d'une rupture du plateau qui se termine par une paroi verticale d'une centaine de hauteurs d'homme. Tout en bas, au pied du rocher, la

pente s'atténue et la forêt reprend ses droits. Les deux hommes longent le précipice, André inspecte le pied des arbres. Enfin il trouve ce qu'il cherche : lovée au creux d'un tronc une corde de chanvre attendait ce jour. André la déroule en laissant une extrémité filer dans le vide puis, lorsqu'il n'en reste plus que quelques longueurs de bras, il passe l'autre extrémité autour de sa taille, fait un nœud solide et tire dessus pour en éprouver la résistance. Il passe derrière le tronc le plus proche afin que la corde puisse coulisser autour lors de sa descente. Prêt à se jeter dans le vide il tend la main à Joseph :

- Merci pour ton aide Joseph. Adieu mon ami, nous ne nous reverrons probablement jamais.  
Joseph reste interdit devant l'attitude d'André :

- Que fais-tu, tu veux fuir la cité toi aussi ?

- Oui Joseph. Je n'ai pas accepté d'accompagner Paul, Noémie, Claudine et Bernard parce que je les aurai ralenti. Et puis il fallait tromper Brunet et diriger les poursuivants sur une fausse piste. C'est pourquoi je t'ai demandé de m'aider à les mener dans une direction totalement opposée à celle prise par Paul. Mais dès qu'ils sont partis je me suis posé la question de mon devenir dans cette cité. Mon fils est parti, mon petit-fils part, et moi je reste là à attendre ? Eh bien non, je sais dans quelle direction se dirige Paul, je sais par où rejoindre cet itinéraire, alors je les suivrai et, peut-être, j'arriverai à les retrouver. Les habitants de la cité ont besoin de réconforts et de soins et je les laisse, c'est avec beaucoup de regrets que je choisis d'aller là où mon cœur m'entraîne plutôt que de rester là où je suis utile. Mais je ne veux pas revivre ce que j'ai vécu lors du départ de Georges. Voilà, adieu Joseph. Tâche de ne pas te faire prendre par les gardes en retournant dans la cité, ils sont certainement à notre poursuite maintenant

- Ça ne risque pas, je ne te quitte pas, je pars avec toi.

André reste un moment sans vraiment comprendre et puis s'étonne :

- Mais ce n'est pas possible, ta femme, tes enfants ?

- Tu sais tout comme moi que je n'ai pas pu les arracher à l'emprise de Fausta. J'ai eu beau leur expliquer que cette cinglée nous racontait des bobards, ils sont totalement envoutés. De plus mon fils s'est fait admettre parmi les gardes. Et puis tu es mon seul véritable ami, pourquoi voudrais-tu que je reste ici ?

- As-tu pensé que tu ne reverras peut-être jamais plus ta femme, ta fille et ton fils ?

- C'est déjà le cas aujourd'hui, je les vois mais nous ne vivons plus la même vie, ma femme et ma fille sont bigotes, mon fils se range derrière ceux qui nous oppriment, la plupart des habitants de cette cité sont des poules mouillées. Et puis, comme quelques-uns dans la cité, j'ai appris énormément de choses avec toi et j'ai envie d'en savoir plus encore. Alors je veux te suivre, si tu le permets ?

André ne sait quoi répondre mais il ne s'attarde pas longtemps :

- Allez, viens. Mais faisons vite car je ne crois pas que notre escapade soit restée sans réaction, Brunet doit déjà être averti et il aura sans doute envoyé une troupe à nos trousses qui n'aura aucun mal à nous suivre, nos traces sont bien visibles.

André demande alors à Joseph de bien regarder comment il s'y prend car il faudra qu'il répète les mêmes gestes lorsque lui aura atteint une petite grotte au creux de la roche verticale. Il faut faire vite car il ne doute pas que des gardes vont survenir bientôt. Il fixe son sac dans son dos puis piétine tout autour de lui afin de faire croire à de nombreux fuyards. Il teste la résistance de la corde et son glissement autour du tronc, il s'y agrippe puis, après un rapide coup d'œil vers le grand vide il lui tourne le dos. Avant d'entamer la descente, il demande à Joseph s'il a bien compris la manœuvre. Rassuré par la réponse de son ami, il débute une descente en rappel,

laissant filer la liane pendante tout en la serrant dans ses mains aussi vite que lui permet encore la force de ses bras. Il sent à peine la brûlure de la corde qui défile entre ses paumes, il faut qu'il atteigne rapidement cette grotte repérée par Paul pour que Joseph ait le temps de répéter la même opération avant que leurs éventuels poursuivants ne découvrent les moyens de leur fuite. André voit avec appréhension l'extrémité montante de la corde se rapprocher et il n'a toujours devant les yeux qu'une paroi rugueuse sans aucun refuge qui puisse l'accueillir et surtout d'où il soit possible de repartir. Car la corde n'est pas assez longue pour qu'il atteigne le bas des rochers. Paul lui a affirmé que la longueur de la liane permet d'atteindre une petite grotte dont l'ouverture se trouve sous une petite corniche. Mais Paul n'a peut-être jamais eu l'occasion de tester ce dispositif. Et s'il avait mal apprécié la distance ? Car il ne reste plus que quelques longueurs de bras avant qu'André atteigne l'extrémité de la liane. Il doit pousser sur les jambes pour s'écarter d'un léger surplomb et juste au-dessous se trouve enfin le refuge annoncé. Il faut qu'André donne un peu de ballant pour se trouver au-dessus de la partie plate de la grotte. Lorsque le mouvement l'amène suffisamment à l'intérieur, il lâche la liane et, propulsé par l'élan, il va bouler au milieu d'une petite salle couverte d'une épaisse couche de mousse qui amortit sa chute. Il ne profite pas immédiatement de la douceur du sol, il faut qu'il se détache. Il lance un appel à Joseph. Celui-ci remonte la liane et opère la même descente. Plus souple qu'André, il met moins de temps à descendre et se retrouve rapidement dans la grotte. André récupère la liane qui reste pendue dans le vide. Il la tire aussi vite qu'il le peut. Quant à eux, abrités par le surplomb ils se savent maintenant invisibles aux yeux de leurs poursuivants. Dès qu'il a récupéré l'intégralité de la liane André s'affale sur le lit de mousse et seulement alors son corps prend conscience de tous les maux et douleurs qu'ont provoqué cette escapade. Joseph aussi est allongé de tout son long sur le tapis mousseux. C'est alors qu'ils entendent des bruits de pas et d'exclamations bruyantes bien au-dessus de leur tête.

Au sommet des rochers Pierrot et les gardes regardent éberlués les traces qu'ils ont suivies et qui se terminent là, au bord du précipice.

## CHAPITRE 18 – LIBERTE

Durant une bonne partie de la nuit ils ont gravi les innombrables marches qui permettent l'ascension vers le sommet du puits creusé dans la roche. Paul en avait compté sept mille huit cent quatre-vingt-sept lors d'une précédente ascension. Cette interminable montée et cette nuit sans sommeil les ont tous épuisés. Paul et ses compagnons atteignent le point culminant du puits. S'ils avaient pu utiliser des torches ils l'auraient atteint en deux fois moins de temps mais comme la paroi de la colonne montante est percée de nombreuses ouvertures, ils ne pouvaient pas prendre le risque d'être aperçus par ceux de la cité, il avait donc fallu grimper dans l'obscurité.

Par une des dernières ouvertures creusées dans la roche, ils peuvent encore apercevoir l'épaisse fumée noire qui s'échappe toujours des ruines du palais présidentiel. Personne ne dit mot mais tous savent que cette image sera probablement la dernière qu'ils garderont de cette cité où ils ont passé toute leur vie. Chacun y laisse des parents et des amis qui, eux, allaient continuer à subir les brimades quotidiennes du tyran et de ses complices. Ils se sentent à la fois heureux d'avoir pu y échapper mais ils éprouvent aussi un profond sentiment de culpabilité et de tristesse à laisser là ceux qu'ils aiment.

Paul prend conscience de la nostalgie qui gagne les esprits, en même temps que le froid engourdit les corps.

- Allez, dit-il, nous avons encore une longue ascension devant nous, il faut continuer à marcher et atteindre le col avant le jour. Nous allons bientôt sortir de cette galerie, tant que nous n'aurons pas basculé de l'autre côté du col on pourrait nous apercevoir de la cité.

Ils se remettent en route et le rythme régulier de leurs pas leur fait oublier la fatigue et la tristesse du moment. Après une courte marche ils franchissent le seuil de la galerie et se retrouvent à l'air libre sur le versant abrupt et enneigé du pic qui domine la cité, ils ne se trouvent plus qu'à deux cents hauteurs d'homme en dessous du col. Mais le plus pénible les attend, il va falloir progresser dans une neige fraîche et profonde sur cette forte pente et sans visibilité car il n'est toujours pas question d'allumer des torches qui seraient aussitôt repérées de la cité. Paul donne les consignes :

- Je passe devant, vous devez absolument marcher dans mes traces. Attention à ne pas glisser car vous dévaleriez sur plusieurs dizaines de hauteurs. Avancez à votre rythme, sans essayer de suivre celui qui précède sinon vous allez vous fatiguer inutilement.

Ils entament leur pénible progression vers la liberté.

Le jour commence juste à poindre lorsqu'ils atteignent le col. A droite et à gauche se dressent les deux pics qui encadrent l'étroit passage entre le pic Michel au nord et le pic Cornan au sud. Dans la lumière encore faible du petit matin le passage semble peu accessible entre les deux imposantes masses rocheuses. Cela impressionne fort les fuyards qui, bien qu'ayant vécu toute leur vie sur un plateau perché en altitude, ne connaissent rien à la montagne. Paul est prêt à reprendre la marche, en cherchant l'endroit le plus praticable il découvre de nombreuses traces de pas montant sur le sentier qui mène à la cité et se poursuivent dans la seule direction possible, la descente vers la vallée opposée, là où ils vont. Il ne met pas longtemps à comprendre que les étranges visiteurs d'hier sont repartis par ce chemin. Cela l'effraie un instant mais ils ont beaucoup d'avance, de plus ils n'ont pas dû s'attarder et doivent marcher beaucoup plus vite qu'eux. Il y a donc peu de chances que la petite troupe qu'il forme les rattrape. Paul n'a pas à

les presser pour qu'ils ne lambinent pas une fois le col passé, ces tonnes de noirs rochers qui semblent suspendus au-dessus de leur tête leur fait oublier l'état proche de l'épuisement dans lequel ils sont maintenant, ils entament la descente et ne s'arrêtent que lorsque le jour complètement levé redonne quelques couleurs aux deux géants de pierre et les fait paraître moins terribles. Ils se trouvent dans une zone rocheuse, mieux exposée la neige est moins profonde. Paul a suivi et emprunté les traces laissées par les visiteurs, elle serpente entre les blocs de pierre. S'ils sont maintenant invisibles pour les gens de la cité ils ne peuvent pas non plus observer les environs pour détecter d'éventuels poursuivants. Paul n'est pas inquiet, il se doute que l'incendie a mobilisé l'ensemble des habitants, gardes compris, et que leur fuite ne sera pas découverte avant le milieu de la matinée. Il décide d'accorder un peu de repos à ses compagnons :

- Repons-nous quelques instants, conseille Paul.

Puis il poursuit :

- Je ne suis jamais allé plus loin que le col. A partir d'ici je suis comme vous, je découvre. La seule information que je peux vous donner me vient de mon père, il avait exploré ce territoire, nous sommes sur le domaine de l'ours. Si rien n'a changé depuis plusieurs années, nous n'avons rien à craindre des loups, il y en a très peu sur ce plateau et ils sont solitaires. Cependant nous devons absolument éviter les ours, quatre personnes n'impressionneraient pas un ours adulte.
- Tu penses qu'il nous attaquerait si nous en croisons un, demande Bertrand.
- Je n'en sais rien, je suis comme toi, je n'en ai jamais vu autrement que dessiné dans quelques livres. Mon père en a vu de loin et il s'est bien gardé de les approcher. Les descriptions qu'on en fait dans les quelques ouvrages que j'ai pu lire sont totalement contradictoires, parfois on en parle comme d'un animal sauvage dépourvu de toute sensibilité – le mâle dévorerait ses petits si la femelle le laissait faire – parfois on le dit sot et si ignorant qu'il serait préférable de ne pas l'avoir pour ami, à d'autres moments ce serait un sage amoureux de la vie et compagnon des enfants. Au moins avec les loups nous n'avons pas à nous poser de questions, tous les livres les décrivent tels que nous les connaissons, les hommes en ont toujours eu peur mais ils sont décrits comme peu dangereux en principe mais très agressifs s'ils sont affamés. Pour ce que j'en sais, ils ne m'ont jamais attrapé et je ne sais pas ce qu'ils m'auraient fait s'ils avaient réussi. Pour les ours, dans le doute je pense qu'il vaut mieux tout faire pour les éviter.
- Nous allons encore marcher longtemps, demande Claudine, je suis fourbue. Tu n'as pas sommeil Paul ?

Paul a sorti de son sac le guide qu'il a ramené de sa dernière expédition dans la vallée. Après l'avoir consulté il le referme et répond :

- Je dois avoir autant sommeil que toi. Seulement nous n'allons pas dormir ici, dans la neige et sans abri. Si nous pressons un peu le pas dans la descente, dans moins d'une heure nous serons sur le plateau, là nous trouverons probablement de quoi nous reposer pour la nuit dans un endroit moins exposé, il devrait y avoir une cité.
- Avec des habitants, demande Bernard ?
- Je n'en sais rien, répond Paul.

Ils se remettent en marche. Dès qu'ils quittent le terrain accidenté ils peuvent découvrir à leur pied le plateau. C'est une immense prairie qui s'étend loin de part et d'autre de la vallée. Droit en dessous d'eux se trouvent quelques ruines, cela ressemble à leur cité, en beaucoup plus petit. Les quelques rares immeubles semblent encore plus délabrés, n'étant réduits bien souvent qu'à un monticule de gravats. Aucune activité humaine n'y est visible.



- Comme je le faisais avec mon grand-père, mon père lui racontait tout ce qu'il découvrait. Il l'avait prévenu de ce que nous risquions de trouver ici, il n'était pas descendu jusque-là mais avait pu contempler ces ruines de beaucoup plus haut. Le guide décrit ici une longue et large plaine avec quelques habitations mais surtout de grandes forêts sur les pentes des montagnes et au centre des champs et des prés. Si les forêts sont restées, bien que réduites, le plateau n'a jamais été urbanisé, hormis ce petit village. Ce livre est le reflet d'une vie bien lointaine mais il semble qu'ici, à part les dommages dû au temps, rien n'ait bougé.
- Allez, on avance, dit Claudine, sinon je vais m'endormir debout et Noémie n'est pas mieux. Noémie n'a pas dit un mot depuis le départ, elle suit sans poser de question, indifférente à tout. Paul s'approche et lui tend une pomme :
- Il faut que tu manges, sinon tu ne vas pas tenir.
- Je n'ai pas faim. Et tant pis si je ne tiens pas, vous me laisserez là, je n'ai plus envie de rien.
- Tu sais bien que nous ne te laisserons pas. Alors il faut que tu te reprennes. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour nous. Car si on nous pourchasse et que tu nous ralentis nous risquons tous d'être repris. Tu ne voudrais pas nous voir entre les mains de Brunet n'est-ce pas ?

Noémie ne répond pas. Simplement elle ramasse son sac qu'elle avait posé et se remet en marche sans attendre personne. Les autres l'imitent et la descente vers le plateau reprend.

Ils approchent des premières bâtisses en ruines, la pente est moins raide et quelques blocs rocheux, éparpillés, laissent la place à quelques bosquets et de rares sapins.

Paul se retourne souvent. Il tente de chasser ce pressentiment d'être suivi qui le gagne depuis qu'ils ont entamé leur descente. Sa préoccupation essentielle tout au long de la nuit a été de franchir le col avant l'aube, son esprit maintenant plus serein laisse libre cours à des craintes moins rationnelles. Son pressentiment est-il le reflet d'une réalité ou de ce qui pourrait être, il ne sait le dire mais son anxiété grandit. Il fait signe à Bertrand de le remplacer en tête du groupe et lui-même reste en arrière et ferme la marche. Il jette de furtifs coups d'œil derrière lui, tend l'oreille, attentif aux moindres bruits. Il fait grand jour maintenant et si les nuages bas ne laissent filtrer qu'une lumière blafarde on peut quand même encore distinguer le haut du col. Paul tente de modérer son inquiétude, si les hommes de Brunet le poursuivaient déjà, ils n'auraient aucune raison de se cacher, donc il les verrait. De plus ils ont dû être occupés toute la nuit avec l'incendie, à cette heure ils ne sont donc probablement pas encore à leur poursuite, de plus il aurait fallu qu'ils devinent dans quelle direction ils s'étaient enfuis. Alors c'est peut être un loup ? Mais un loup non plus n'aurait aucune raison de se dissimuler, il lui suffirait de rester à distance raisonnable. La brume se lève et le jour s'estompe, si d'éventuels poursuivants passaient le col ils porteraient des torches et seraient donc immédiatement repérés. Vraiment il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

Ils circulent maintenant dans la ville fantôme. Lieu étrange, une ville de gravats envahie par une végétation luxuriante. Même le revêtement du sol crevasse à tous endroits sous l'effet de la croissance des arbres et de leurs racines. Il faut se frayer un chemin entre les amas de ruines submergés par les enchevêtrements de ronces.

Paul a repris la tête du groupe, il aperçoit un petit bâtiment dont les murs se dressent encore en partie, ils vont enfin pouvoir se reposer. C'est grandement nécessaire, Noémie d'habitude si vaillante avance du même pas que les soudards de la cité lorsqu'ils ont abusé de la Vignole. Claudine s'est montrée très courageuse jusque-là mais elle aussi n'en peut plus. Jamais elle n'a parcouru une si grande distance et ses pieds déjà couverts d'ampoules la font atrocement souffrir, Bertrand la soutient mais lui aussi boite. Seul Paul, que ses expéditions fréquentes dans

la vallée ont aguerris, est habitué aux longues marches sur des terrains escarpés. Il aurait pu poursuivre quelques heures encore car il en sent la nécessité, plus ils prendront d'avance, plus les chances de Brunet de les retrouver seront minces, si toutefois il a décidé de se lancer à leur poursuite et dans l'hypothèse où il aurait découvert leur véritable route. Mais il ne faut pas non plus qu'une marche forcée estropie ses compagnons, ils ne seraient alors plus capables d'avancer même avec une meute à leurs trousses. La sagesse veut donc qu'ils s'arrêtent là pour se reposer et soigner leurs plaies.

La bâtisse repérée par Paul avait servi de refuge à d'autres il y a peu, on avait débarrassé de toute végétation les deux pièces du rez-de-chaussée, on y avait aménagé des couches faites de branchages et des traces de foyer sont encore visibles près de l'entrée. Cela fait hésiter Paul, ceux qui se sont installés là pourraient revenir. Comme la brume s'épaissit et qu'il commence à faire sombre, les occupants seraient probablement déjà revenus s'ils comptaient occuper les lieux. Ses trois compagnons sont trop harassés pour qu'il leur impose de continuer encore, il les laisse passer et ils s'écroulent tous sur les lits de branches. Avant d'entrer Paul lance un dernier regard dans la direction d'où ils viennent et là, il croit distinguer une forme qui disparaît derrière un arbre. Il ne veut surtout pas alarmer les trois autres. Il inspecte rapidement l'endroit où il se trouve et cherche un passage pour atteindre l'étage supérieur. Un escalier, encore solide mais envahi par des blocs de béton effondrés des murs de l'étage, permet de gagner l'épaisseur de gravats formant le plancher du premier étage qui est ainsi devenu le toit de l'immeuble. En prenant bien soin de ne pas être vu Paul se glisse vers le rebord du restant de mur qui surplombe le passage par lequel ils sont arrivés. Il attend un long moment sans bouger, pour ne pas risquer d'être découvert. Il est accroupi derrière ce muret et ne voit pratiquement rien à moins de cinquante pas de l'entrée. Mais il l'entend. Un bruit de pas feutrés, impossible à dissimuler lorsqu'on foule un fatras de cailloux et que l'on s'accroche à de multiples ronces, se fait entendre tout près de la porte. Le suiveur, s'il est seul, doit être juste quelques pas au-dessous de Paul. Il le laisse avancer encore un peu, puis il se lève lentement, l'autre ne doit pas s'attendre à avoir quelqu'un au-dessus de sa tête, il ne doit pas regarder en l'air. Paul en prend le pari et se dresse complètement. Il est là, seul, juste sous lui. Paul ne peut pas distinguer ses traits car la femme ou l'homme est enveloppé dans un grand manteau, la tête couverte d'une capuche. Sans réfléchir plus longtemps Paul saute par-dessus le muret et se laisse tomber de tout son poids sur l'inconnu. Celui-ci, alerté par le bruit de l'élan, a le temps de se jeter de côté et Paul ne peut que l'attraper par le pantalon et tirer bien fort pour le jeter à terre. Ils roulent ensemble dans les buissons. Paul tente d'immobiliser son adversaire tandis que l'autre se débat et essaye de se libérer de l'étreinte. Bertrand alerté par le bruit sort, bientôt suivi des deux filles. C'est Noémie qui la première reconnaît le suiveur dont la tête sort maintenant de la capuche, elle crie à Paul :

- Paul, arrête, arrête !

Paul, prit par l'action ne comprend pas immédiatement les paroles qu'on lui adresse mais en jetant un regard vers la porte de l'immeuble il est surpris par l'absence d'aide de Bertrand, qui tout au contraire, s'approche maintenant et tâche de l'éloigner. L'adversaire de Paul a d'ailleurs stoppé toute velléité de fuite. C'est seulement à ce moment que Paul le regarde et reconnaît le jeune Nicolas, celui qui gobait les œufs et qui hier s'est vu infliger des journées de corvées de latrines en plus du remblaiement de remparts. Paul est stupéfait :

- Qu'est-ce que tu fais là Nicolas ?

Avant de répondre le garçon se relève et débarrasse ses vêtements des ronces et de la neige. Malgré les quelques coups portés par Paul, il sourit.

- Comme je suis content de vous avoir rattrapé si vite. Je vous ai vu partir, je savais que vous alliez quitter la cité. Je ne voulais pas rester sans plus personne pour me défendre contre ces brutes. Déjà que Bertrand hier s'est dégonflé devant la Fausta, cette salope, et que j'ai écopé d'un mois de corvée supplémentaire. Si en plus tous ceux qui nous aident un peu quittent le taudis – c'est comme cela que les jeunes nomment la cité – il n'y a plus que deux solutions on se jette des remparts ou alors on oublie qu'on n'a pas le droit de sortir et on se tire. Moi je veux vous suivre. Il faudra que Fausta elle trouve quelqu'un d'autre pour nettoyer les gogues.
- Et ta mère, lui dit Paul, tu as pensé à elle ? Elle doit être en pleurs en ce moment, elle se demande où tu peux bien être.
- Crois pas ça Paul, ma mère est très contente car elle sait que je suis là, avec toi et Noémie. J'allais pas partir comme un brigand sans rien lui dire. Elle m'a même dit que c'était le mieux pour moi, que rien de bon ne pouvait m'arriver à la cité et qu'il valait bien mieux que je tente ma chance ailleurs, même en passant les frontières interdites. Tu vas pas me faire retourner Paul ?

Paul n'entrevoit aucun autre argument suffisamment sérieux pour renvoyer Nicolas dans la cité, bien au contraire. A cette heure, leur absence a déjà dû être signalée et le retour de Nicolas serait synonyme de lourdes punitions supplémentaires et surtout d'un questionnement atroce qui ne se conclurait que par la dénonciation de leur fuite ou la mort de Nicolas. Et même probablement les deux hypothèses se réaliseraient.

Les trois autres ont écouté sans rien dire. Puis Bertrand résume ce que Paul vient de penser :

- S'il rentre, c'est le fouet qui l'attend, au mieux. On ne peut pas le renvoyer, surtout si sa mère est d'accord.
- Vous êtes aussi de cet avis les filles, demande Paul ?
- Bien sûr répondit Claudine.
- Tu n'as rien mangé depuis que tu es parti je suppose, dit Noémie sans même répondre à la question de Paul, viens avec moi.

Paul, qui juste avant l'intervention de Noémie entrevoyait encore de nombreux inconvénients à l'arrivée de Nicolas, fut surpris du brusque changement de comportement de la jeune fille. La présence du garçon allait peut-être lui donner une nouvelle raison de vivre, elle allait devoir le protéger. Et d'un fardeau, le jeune homme devenait un renfort précieux, Noémie ne serait plus celle qu'on traîne mais celle qui reconforte.

Tous regagnent la pièce où ils ont élu domicile, Nicolas croque déjà à belles dents dans une galette de maïs tandis que Noémie inventorie les sacs pour comptabiliser leurs réserves en nourriture.

Lorsque Paul juge que la pause a suffisamment duré, il réveille tous ses compagnons et demande qu'on reprenne la marche. La halte a été de courte durée et les corps éprouvent quelques réticences à reprendre l'effort après si peu de repos. Paul exhorte sa troupe à se remettre en route mais les esprits autant que les corps sont englués dans une molle somnolence. Après cette nuit à gravir les marches du puits et cette descente du col enneigé qui a duré une bonne partie de la journée, aucun des fuyards n'est véritablement en forme pour reprendre immédiatement la marche. Paul est le seul à s'alarmer d'une poursuite éventuelle, il scrute régulièrement les pentes du col qu'ils ont franchies le matin. Ne distinguant rien qui puisse l'inquiéter, il se range à l'avis de la majorité qui souhaite souffler un peu plus longtemps. Bertrand propose d'allumer un feu afin de réchauffer leurs corps, et surtout leurs pieds, gelés.

Là encore, Paul ne s'oppose pas à ce besoin qui pourtant va à l'encontre de son instinct de prudence. Mais il sent ses camarades tellement épuisés qu'il se rassure en pensant qu'une longue période de repos autour d'un feu leur permettra de mieux endurer les efforts qu'ils vont devoir fournir dans les jours à venir.

La soirée se passe à reprendre des forces. Les langues commencent à se délier, car jusqu'à maintenant ils ont tous été plutôt silencieux. Seuls au milieu de cette nature totalement vide de vie, ils se sentent à la fois heureux d'être libres mais très impressionnés par cette immensité au milieu de laquelle ils se sentent perdus. De parler les rassure, seule Noémie ne participe pas à l'euphorie qui les gagne, elle reste assise dans un coin de la pièce où ils ont trouvé refuge, toute entière absorbée par son chagrin. Il n'y a que Nicolas qui puisse lui faire ouvrir la bouche ou l'inciter à bouger lorsqu'il lui demande à boire ou à manger.

La nuit arrive et ils se pelotonnent les uns contre les autres dans la pièce la mieux abritée. Paul scrute souvent les environs bien qu'il sache que cela ne sert pas à grand-chose, il ne distingue rien à plus d'une dizaine de pas et donc si des poursuivants apparaissaient brusquement le groupe n'aurait pas le temps de s'enfuir.

Bertrand et Claudine se sentent trop fatigués pour avaler quoi que ce soit, ils annoncent leur intention de s'allonger sur les branchages et de dormir. Paul dit à Noémie et Nicolas d'en faire autant, il prendra le premier tour de garde.

Après avoir mangé une pomme Paul monte sur ce qui reste du toit de la bâtisse. De là son regard peut balayer tous les environs, mais seulement à quelques pas, la quasi-totalité de la pente qu'ils viennent d'emprunter pour descendre du col reste maintenant dans l'obscurité. C'est plutôt rassurant car si les gardes se sont lancés à leur poursuite ils ne pourront pas avancer sans torches, il les verra dès qu'ils sortiront du manteau nuageux qui coiffe le sommet des montagnes et descend plus bas que le col. Ils pourraient alors s'esquiver avec deux bonnes heures d'avance sur leurs poursuivants.

Paul, tout en restant attentif, prend conscience de sa situation. Bien sûr, par rapport à ses compagnons il a déjà franchi les frontières de la cité, il a déjà bravé les interdits, il a parcouru des lieux inconnus, mais c'était toujours pour revenir au point de départ. Aujourd'hui il en va bien autrement, il part sans rien savoir de ce qui l'attend, sans rien connaître de ce monde dont il n'a comme représentation que des planches d'un guide qui doivent dater de plusieurs centaines, peut-être de milliers de saisons. Ce monde doit être hostile, mais l'est-il plus que la cité d'où il vient ? Il n'a pas peur, il a confiance dans l'avenir. Mais le sentiment puissant qui domine tous les autres, celui qui lui donne la force et le courage, c'est de se sentir libre, d'être libre. Ainsi il est possible d'être totalement maître de ses faits et gestes, ainsi il est possible de décider seul de ses actes. La vie commence aujourd'hui pour Paul. Et à la liberté va se joindre l'aventure. Il ne sait pas ce qu'est l'aventure et il s'apprête à en vivre une extraordinaire.

## CHAPITRE 19 – REUNION DE CRISE

Pierrot n'est pas très fier lorsqu'il revient à la cité, il redoute une réaction violente de Brunet. Le piètre résultat de sa poursuite lui a fait oublier les événements qui ont marqué la nuit et il est étonné de l'effervescence qui règne encore dans la cité après l'incendie du palais, la population tout entière se trouve dans la rue, occupée seulement à s'interroger sur les causes du sinistre et à en commenter les effets plutôt que d'être au travail. La plupart des gardes, désœuvrés, discutent en petits groupes à l'écart de la foule. Pierrot monte sur un tas de gravats et jette un regard circulaire afin d'apercevoir Roger Brunet, il ne le voit pas. Il fait le tour des ruines fumantes sans plus de résultat et sans même trouver un garde qui sache lui dire où se trouve leur chef.

Il va rester là, à attendre, lorsque Yago qui s'approche le voit et l'interpelle :

- Salut Pierrot, t'as fait bonne chasse ?
- Rien, y se sont envolés, j'en ai même pas vu un. Et pourtant..

Yago ne le laisse pas s'épancher, il coupe Pierrot :

- Y'a Roger qui m'envoie te chercher. Si t'as pas de bonnes nouvelles je voudrais pas être à ta place, y sont tous sur les dents au conseil.
- Bah, si y sont pas content, y z'avaient qu'à courir eux-mêmes après ces oiseaux-là, bougonne Pierrot en suivant Yago.

Jean-René et son équipe ont trouvé refuge dans un immeuble d'un seul étage qui a parfaitement résisté à l'érosion. La devanture, si elle n'inspire absolument rien à grand nombre des habitants de la cité trop habitués à la voir pour y accorder une quelconque attention, aurait immédiatement accrochée l'œil d'un improbable visiteur étranger tant elle détonne par rapport à celles qui l'entourent. Une grande baie vitrée intacte couvre la totalité de la façade, la glace a résisté au temps, aux intempéries, aux dégradations, aux jets de pierre des gamins, et même aux petits tremblements de terre qui parfois secouent les murs de la cité. De l'extérieur cette glace à la teinte bleutée ne permet pas de voir l'intérieur, elle renvoie simplement l'image des passants et de la rue. Une lourde porte au beau milieu de la baie, vitrée elle aussi, en trouble à peine la surface. Elle fonctionne comme elle a toujours dû fonctionner : Pas un bruit n'accompagne l'ouverture ou la fermeture, les gonds sont huilés régulièrement par le personnel d'entretien. Au-dessus de cette vitre, gravés dans la pierre, d'étranges signes n'ont pas plus intrigué les habitants que l'aspect de l'édifice. Seuls André, Paul et quelques autres qui savent lire, ont pu déchiffrer ces trois mots : « Banque des Alpes ». Il y a bien longtemps que plus personne ne sait ce qu'est l'argent, et encore moins une banque. André lui-même n'en a qu'une vague idée, aucun des écrits qu'il a lus à ce jour ne lui en a donné une définition et une utilité précises. Pourtant Paul lui avait rapporté d'une de ses expéditions un livre qui semblait recenser l'intégralité des connaissances à l'époque lointaine de sa parution, il s'appelle « Le Grand Larousse illustré » et pour le mot « banque » la définition qui s'y trouve indique : « Etablissement qui reçoit des fonds du public, accorde des crédits et met à la disposition de sa clientèle des moyens de paiement ». Pour comprendre cela, André avait cherché dans ce même livre tous les mots pour lui inconnus : établissement ; fonds ; public ; crédits ; clientèle ; moyens de paiement.. Mais chacune des définitions de ces mots comportait d'autres mots inconnus, dont il fallait à nouveau trouver le sens, cela n'en finissait pas. D'autant plus qu'en parcourant ce livre, l'œil se trouvait parfois accroché par un autre mot qui n'avait rien à voir avec la recherche initiale, et une nouvelle quête se substituait à la première. Jusqu'à

ce que le chercheur se souviene, ou même parfois ne se souviene plus, du sujet de sa première recherche. Donc André avait renoncé provisoirement à la compréhension du mot « banque ».

Yago pousse la porte, toujours suivi de Pierrot, ce dernier n'a jamais pénétré dans cet immeuble. Seuls quelques gardes autorisés et Roger Brunet peuvent accéder aux caves où sont entassées les réserves de Vignole et de denrées alimentaires destinées au président et aux conseillers. Lorsqu'on pousse la porte vitrée de l'entrée on se retrouve dans une immense pièce, le sol carrelé offre une surface parfaitement plane, aucune racine ne le soulève, aucun affaissement ne le creuse, seule la partie qui va de la porte d'entrée à celle du sous-sol est usée, signe de nombreux passages : on entrepose dans les caves, très sèches comparées à celles des autres immeubles, les récoltes de grains, de fruits et de légumes séchés qui serviront à nourrir le Président et son équipe durant l'hiver. Les murs ont beaucoup plus souffert, recouverts à l'origine d'épaisses plaques carrées découpées dans une pierre très veinées, il ne reste plus aujourd'hui, collés au béton, que quelques carreaux dont bien peu sont intacts. Plusieurs ouvertures dans les murs de la pièce laissent supposer beaucoup d'autres salles, la plupart sont dépourvues de porte. Pierrot regarde tout autour de lui, et son regard se fige sur la baie vitrée, stupéfait qu'il est de voir à travers ce qui se passe dehors. Yago l'arrache à sa contemplation en le tirant par la manche. Ils traversent la pièce et descendent un escalier qui s'enfonce profondément et se termine par un petit palier. Yago frappe à la porte qui leur fait face. Après quelques secondes Brunet lui-même vient ouvrir et leur fait signe d'entrer.

Ils pénètrent dans une autre grande salle, celle-là éclairée par de nombreux flambeaux. Les murs sont une succession de fortes portes métalliques de dimensions différentes parfois hautes de la taille du mur, parfois elles sont plusieurs les unes au-dessus des autres jusqu'à toucher le plafond. Au milieu de cette salle se dresse une monumentale table de pierre, taillée dans le même matériau que la faïence des murs de la pièce d'entrée. Les sièges disposés tout autour, fait de rondins de bois ou de simples billots, mobilier incongru dans ce décor de pierre et de métal, sont occupés par tous les membres du conseil. L'accueil est glacial, les mines sinistres. Tous les regards se tournent vers Pierrot lorsqu'il entre. Pour la première fois depuis bien longtemps celui-ci éprouve une forte impression d'angoisse, planté là debout face à ces gens qu'il considère comme les plus importants de la cité. Il pressent que les nouvelles qu'il apporte ne vont pas réchauffer l'atmosphère.

Brunet, qui est retourné s'asseoir près de Bélami, s'adresse aussitôt à lui de sa voix éraillée :

- Je sais déjà que tu reviens bredouille. Alors explique-toi.
- Quand on est parti, ceux qu'on suivait y zavaient disparu depuis longtemps, y restait plus que leur trace. On l'a suivie en marchant le plus vite qu'on peut, et puis ça a tourné vers les rochers. Alors là, je me dis, on va les prendre car c'est pas possible de s'échapper quand on est au bord du vide. Mais quand on est arrivé là, plus personne, la trace elle s'arrêtait en haut des rochers et y'en a pas d'autre qui repartait.

Toute l'assemblée a écouté sans un bruit. Après quelques secondes de réflexions Brunet interroge de nouveau Pierrot :

- Tu as regardé dans les arbres ?
- Oui m'sieur Roger. Pierrot est tellement impressionné et déconfit qu'il en appelle son chef « Monsieur », mot qui, avec « Madame », n'était guère utilisé maintenant bien que les conseillers et conseillères insistent, sans grand succès, pour qu'on les désigne ainsi.
- Il n'y avait aucun endroit où ils pouvaient se cacher avant le précipice ?
- Non, et puis on a suivi la seule trace qui y'avait, sûr qui sont bien allés jusqu'aux rochers.
- Oui, mais ils auraient pu revenir en arrière et se cacher en attendant que vous passiez.

- C'est pas possible, on aurait vu d'autres traces partir de celles qu'on suivait.
- Ils auraient pu descendre avec des cordes le long de la falaise ?
- Vu la hauteur on serait arrivé bien avant qu'ils soient en bas. Et puis on aurait vu les cordes accrochées aux arbres. Mais la trace elle se terminait tout près d'un sapin et s'était tout piétiné tout autour.
- Pourquoi dis-tu LA trace, ils étaient plusieurs, cinq ou six d'après ce qu'a vu Charles ?
- Ben peut-être, il y a qu'au bord du précipice qu'on voyait beaucoup de traces de pas dans tous les sens. Mais ce qu'on suivait c'est pas des traces de pas, c'était une grande traînée dans la neige comme si y z'avaient tiré quequ'chose derrière eux qu'aurait recouvert les traces de pas. Y traînaient peut-être des choses qui z'avaient volés et qu'étaient trop lourd pour être portées ?
- Et ces choses auraient disparues subitement ?

Pierrot ne sait que répondre.

Ça sentait le coup fourré, Roger se doute bien que quelque chose ne colle pas dans cette fuite si facilement repérée et dans cette disparition mystérieuse. Pas un des membres du conseil ne dit un mot, chacun attend le résultat des cogitations de Roger. Jean-René, encore tout ébahi des suppositions de Roger sur l'origine criminelle de l'incendie ne s'intéresse pas vraiment à cette histoire de fugitifs jusqu'à ce que son chef des gardes n'établisse une relation directe entre cette fuite et le ravage du palais :

- Je crois que ceux qui se sont enfuis sont aussi ceux qui ont allumé l'incendie du palais. Je pense aussi, même si rien ne peut le prouver maintenant, que la piste qu'a suivi Pierrot est un leurre. Ce départ trop visible, cette absence de trace reconnaissable, cette disparition soudaine, tout cela me fait penser à un plan habilement monté. A mon avis l'incendie et la pseudo fuite ont permis une diversion. Pourquoi faire, là est la vraie question. Yago, prend tous les gardes et réunit moi immédiatement toute la population. Tache de savoir si tout le monde est là.
- Il en manquera au moins un.

Tous les regards se tournent vers Fausta qui vient de lancer cette phrase alors qu'elle n'a pas ouvert la bouche depuis le début de leur réunion de crise. Devant le silence interrogateur de ces compagnons elle poursuit :

- Aucun des habitants n'a repris son travail ce matin, sauf les « corvées ». J'ai veillé personnellement à ce que tous les punis soient présents sur leur lieu de pénitence. Et il m'en manquait un ce matin. Je l'ai fait chercher partout sans que l'on puisse le trouver. Il s'agit de Nicolas, le voleur d'œufs. Sa mère, ses copains, ses voisins, personne ne sait où il est. Et puis il y en a un autre que je ne suis pas arrivée à voir, mais là il ne s'agit que d'une recherche personnelle sans l'aide de la garde et donc il se peut qu'il soit terré dans un endroit lui ayant permis de ne pas participer au combat contre l'incendie, je veux parler de Bertrand, notre cher juge commissaire. Nous savons aussi qu'André a disparu après que Pierrot lui a trouvé un air de conspirateur, voilà beaucoup de faits troublants qui, comme par hasard, concernent la racaille de notre cité.
- Racaille, le mot est un peu fort, s'indigne soudainement Jean-René. On ne peut pas dire qu'André fasse partie de la racaille, c'est un presque vieillard qui n'agit jamais sans réflexion.
- Il cache bien son jeu celui-là, s'insurge Fausta. Et d'abord il est bien plus alerte que son attitude laisse penser. Je l'ai vu quelquefois dans les prés du nord, là où il pense être le seul à aller, descendre droit dans la pente à longues enjambées et sans faillir jusqu'à proximité des remparts, je n'aurai pas pu le suivre. Quant à son jugement, il me semble qu'il n'est pas

très favorable à notre conseil, il y est même farouchement hostile et tu le sais Jean-René. Seulement c'est le seul qui sache soulager tes douleurs, alors tu le protèges un peu trop et il se croit intouchable.

- Ce n'est pas là l'urgence, interrompt Roger. Il faut savoir qui a foutu le feu au Palais et qui sort de la cité sans autorisation et s'évanouit dans la nature. Je vous rappelle que nous avons passé un contrat avec Jarred, ce dernier nous a catégoriquement imposé que personne ne puisse quitter la cité. S'il se trouve que des habitants se sont enfuis cela pourrait compromettre gravement nos accords et notre participation à ce grand projet auquel il nous a associé. Puis apercevant Yago toujours appuyé contre un mur : Yago, qu'est-ce que tu fais là, tu n'es pas encore parti, il faut que je te botte le train pour que tu te bouges ?

Yago file aussitôt. Pierrot est toujours planté au bout de la table attendant de savoir ce qu'allait lui valoir cette poursuite manquée. Roger se tourne vers lui :

- Toi, le joli cœur incapable de dresser sa fiancée, tu es un spécialiste des traces, alors tu vas me faire le tour de la cité, au-delà des remparts, aussi vite que si tu avais le diable de Fausta à tes trousses. Tu relèves et tu tâches d'identifier toutes les traces qui sortent ou qui entrent. Il ne doit pas y en avoir beaucoup car personne n'a été autorisé à passer les remparts depuis la dernière chute de neige. Allez, file.

Pierrot, trop heureux de se sortir de ce mauvais pas sans autre dommage, quitte aussitôt la salle et se retrouve dehors sans prêter attention au débat qui agite déjà l'assemblée qu'il vient de quitter.

En effet, Fausta ne décolère pas :

- Roger, tu es le chef de la garde oui ou non, comment expliques-tu qu'on ait pu incendier le palais sans qu'aucun de tes indicateurs dont tu nous vantes tant les qualités n'ait rien soupçonné et sans que personne ne puisse nous fournir le moindre indice après coup. Il est inutile d'entretenir une telle bande d'incapables, ils sont prêts à tout mais bons à rien. Quant à toi, ta place et ton prestige me paraissent gravement menacés.
- D'accord, je démissionne, répond Roger dont l'attitude et l'expression marquent un profond dédain pour son interlocutrice, mais tu te débrouilles avec la garde. Va y faire un tour après que je leur aurai annoncé ma démission, je te promets que tu vas appeler ton Dieu très fort, mais ça ne sera pas pour une bénédiction. Et ensuite tu pourras te promener dans la cité, sans garde pour te protéger. Surtout avertis bien la population que je ne suis plus chef des gardes. Je crois qu'alors leur crainte de l'au-delà va s'estomper quelque peu et que la rancœur qu'ils accumulent depuis des années va te sauter au visage. Ainsi qu'à vous tous, mes seigneurs, lance-t-il en balayant du regard l'ensemble de l'assistance. De cet incendie il ne peut déboucher que deux situations : nous ne trouvons pas les coupables et nous tentons de reprendre notre petite vie, comme avant, ou alors nous retrouvons et punissons avec la plus grande fermeté et sans la moindre modération les responsables. Dans le premier cas nous devenons faibles aux yeux de la populace et je ne donne pas des semaines avant les premières émeutes, dans le second cas nous réaffirmons notre autorité en tranchant quelques têtes en public, cela fait réfléchir, même les plus téméraires, et nous retrouvons notre suprématie saine et salutaire.
- Quelles têtes veux-tu trancher si tu n'as pas de coupable, demande Bontou, le responsable d'on ne sait plus trop quoi, peut-être ne s'en rappelle-t-il plus lui-même.
- Dans l'urgence, l'important n'est pas de perdre du temps à chercher des coupables, mais à en condamner. Et si on n'a pas les responsables sous la main on en fabriquera, c'est pas les comploteurs qui manquent. Il faut frapper fort et tout de suite, sans laisser l'illusion de notre faiblesse gagner les esprits.



Roger laisse planer un silence pesant puis, devant l'immobilisme et le mutisme général, il continue d'une voix qu'il tente de rendre mielleuse malgré son érailement :

- Mais il était question de mon départ tout à l'heure me semble-t-il, qui veut prendre ma place, qui veut aller quérir ces dangereux terroristes dont la capture va nous sauver la face, qui va prendre la décision de les torturer, qui va assister à leur interrogatoire, qui va dépecer leurs corps et leurs esprits jusqu'à ce qu'eux-mêmes se sentent coupables et avouent ces crimes intolérables envers notre société et ceux qui la dirigent, qui enfin, les sachant peut-être innocents, va prendre la décision de leur trancher la tête ? J'attends, je ne vois autour de moi que des regards fuyants, que voulez-vous, le pouvoir ou l'anonymat ? Moi je vous offre le pouvoir avec tout ce qu'il apporte de confort mais aussi avec tout ce qu'il demande de compromissions et de bassesses. Que ceux qui désirent la grisaille de la vie quotidienne de nos concitoyens se lèvent et aillent rejoindre cette populace bâtarde. Pour les autres il va falloir assumer votre rôle de dirigeant et prendre les décisions qui s'imposent. Alors, qui désapprouve ce programme ?

Un long silence s'installe dans la pièce. Fausta aurait bien relancé l'affaire mais après un rapide regard autour d'elle, elle comprend aussitôt qu'elle ne serait pas suivie si elle insistait pour faire tomber Roger. Elle ravale sa rancœur, elle attendra un moment plus propice. Il se présentera plus tôt qu'elle ne l'aurait pensé.

Jean-René s'est tu jusque-là, tentant d'apprécier quelle attitude il doit adopter. A ce stade il peut encore faire pencher la balance, il suffit qu'il contrecarre Roger et les autres le suivront. Mais ce qu'annonce le chef des gardes est l'évidence, s'il quittait son poste il serait très difficile de le remplacer auprès de ses hommes et une période de grande incertitude s'ensuivrait. D'autant que Roger a encore raison lorsqu'il dit que l'incendie du palais ne doit pas rester impuni et qu'il faut très vite un coupable pour que l'autorité puisse affirmer sa détermination à maintenir l'ordre et à châtier tous ceux qui le trouble. Il n'y a qu'à cette condition qu'on peut juguler toute tentative d'insurrection. Malgré tout ce que peut apporter le maintien de Roger à son poste Jean-René prend aujourd'hui vraiment conscience des pouvoirs exorbitants qui se trouvent dans les mains de ce fourbe. Et il en éprouve une grande crainte.

Yago et Pierrot reviennent ensemble, l'un avec un sourire de satisfaction, l'autre avec la mine toujours aussi penaude. Roger décide d'entendre d'abord les mauvaises nouvelles :

- Alors Pierrot, qu'as-tu trouvé ?
- Rien, les seules traces qu'on voit, c'est celles des zigotos de ce matin et celles des visiteurs hier. Y'en a pas une autre ailleurs.
- Bon, ce n'est donc pas une si mauvaise nouvelle. Et toi Yago, qu'est-ce que tu nous rapporte.
- Ben, il manque du monde. Impossible de trouver André, Paul, Noémie, Bertrand, Claudine, Joseph et Nicolas. Pour les six premiers je ne sais pas par où ils sont partis mais le dernier, je sais.

Fier de sa découverte il interrompt son rapport, laissant l'assistance dans l'attente de ses révélations. Le silence est très vite rompu par Roger qui rugit :

- Tu continues ou il faut que je t'étripe pour que tu parles ?
- Nicolas s'est enfui par les galeries dans la falaise, s'empresse de poursuivre Yago. Jobard l'a vu pénétrer dans le tunnel du bas et comme le gamin a allumé une torche il a pu suivre sa montée chaque fois qui passait devant une ouverture et jusqu'à sa sortie par la galerie qui débouche au pied du col. Après, sa torche a du s'éteindre et Jobard qui surveillait

l'extinction de l'incendie n'a pas vu plus. Cet abruti a ensuite oublié l'incident, c'est seulement quand j'ai recensé les manquants que ça lui est revenu. J'ai envoyé Fallot et Charles inspecter là où on l'a vu sortir. Le temps qu'ils fassent l'aller et retour, il va leur falloir quelques heures.

- Tu as bien fait, concède Brunet. Puis réfléchissant tout haut : Si Nicolas s'est vraiment enfui, il est étonnant qu'il soit parti seul, et il ne s'est pas dirigé vers le col par hasard. Puis s'adressant de nouveau à l'assistance : Bon, on va faire deux groupes de chasse : Pierrot tu vas retourner d'où tu viens, tu prends trois gardes avec toi et tu me fouilles tout le secteur où nos fuyards ont disparu. Même si ce ne sont pas nos salopards qui sont partis par-là, il y avait bien quelqu'un qui déambulait ce matin au-delà des remparts, ils ont peut-être laissé d'autres traces que leurs pas. Alors cherche. Depuis, si ne sont pas ceux qui se sont enfuis, ils sont revenus ici, y'en a peut-être qui les ont vu revenir. Alors, il faut trouver qui, ça je m'en occupe. Quant à toi Yago tu ne vas pas attendre les deux que tu as envoyés dans les galeries, tu en prends deux autres et vous partez à leur rencontre, s'ils ont découvert quelque chose vous les embarquez avec vous et vous suivez la trace de Nicolas. Allez, on active.
- Minute !

C'est Jean-René qui intervient brutalement à la surprise générale de l'assistance qui a plutôt l'habitude que ce soit Roger qui mène les débats. La tournure que prennent les événements le contrarie fortement : On a incendié son palais, ce qui risque d'affaiblir son autorité et de déclencher une crise majeure dans la cité, ça contrevient aux accords passés avec Jarred et il ne sait pas en mesurer les conséquences aujourd'hui, et surtout il sent Roger prendre un net ascendant sur le conseil, il le voit prendre des décisions sans même lui demander son avis. Il faut qu'il reprenne immédiatement les pleins pouvoirs, pour cela il a mijoté depuis quelques minutes un scénario qui le satisfait pleinement. Il s'adresse à Roger :

- Tu as manqué de beaucoup de clairvoyance dans cette affaire mon petit Roger, il me semble que tu dois réparer toi-même tes erreurs. Yago, prend donc la place de Pierrot et recherche qui a bien pu nous échapper de si étrange façon. Toi, Roger, avec ton ami Pierrot qui doit être impatient de retrouver sa fiancée, vous allez suivre les traces de Nicolas. Il serait dommage pour ta réputation, monsieur le chef des gardes, que tu ne puisses pas rejoindre un gamin, si malin soit-il.

Roger flaire le piège. Il n'avait pas prévu une véritable réaction de Jean-René, pensant que le gros allait s'en remettre totalement à lui, comme d'habitude. S'il obéit, il redevient l'exécutant et Jean-René reprend le contrôle total de la situation, s'il n'obéit pas il se met en conflit direct avec Jean-René, et ce n'est pas souhaitable dans la situation actuelle. Il réfléchit rapidement et se rend à l'évidence, il faut qu'il s'exécute. Mais cette poursuite peut prendre du temps, plusieurs jours peut être durant lesquels tous ses adversaires pourront comploter, notamment l'autre bigote hypocrite qui se tait maintenant mais dont l'éclat des yeux suffit à comprendre tout le bien qu'elle pense de la décision de Jean-René. Il essaie malgré tout une dernière argumentation pour tenter d'infléchir la décision du Président :

- Je ne pense pas que ce soit le bon moment pour m'expédier à la poursuite des fuyards, il faut s'assurer du bon maintien de l'ordre dans la cité, trouver les coupables de l'incendie, les juger et les châtier rapidement. D'après mes informations il est plus que temps de réaffirmer notre force et notre détermination à ne rien concéder à la populace, la révolte et la désobéissance sont dans presque toutes les têtes, il suffit de peu de chose, comme mon départ par exemple, pour qu'on passe des intentions aux actes. La détermination des gardes ne suffira pas à contenir une foule révoltée, en quelques heures une émeute peut vous balayer tous, certains n'attendent que le moment de vous faire subir ce qu'eux subissent

depuis tant d'années sans oser réagir. Il n'y a rien de plus déterminé et de plus ravageur que des poules mollassonneuses qui se sentent brutalement pousser des crocs de loups. Vous serez submergés par le nombre. Ne vous attendez pas qu'ils soient conciliants, vous serez capturés. Ensuite, au mieux ils vous jetteront du haut des remparts comme c'est l'habitude, mais je présage un traitement beaucoup plus raffiné, vous serez torturés, égorgés ou empalés.

- Ça suffit ! hurle Jean-René. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut nous tenir un discours sur notre possible avenir sans le sauveur habituel. Quoi que tu en penses, on va quand même réussir à s'en tirer sans toi. Tu tentes de nous effrayer, cela a parfaitement fonctionné quelquefois mais maintenant ton procédé est éventé. Je ne sous-estime pas l'hostilité grandissante de la population à notre égard et je sais qu'un rien peut déclencher une émeute. Mais pas maintenant, aujourd'hui les gens ont peur, peur de nous car les circonstances de la mort de Grégory sont déjà connues de tous. Et si cela ne suffit pas - il sort son revolver de dessous sa chemise et le montre à Brunet - voilà qui devrait calmer rapidement les esprits, un récit peut effrayer sans décourager, cette arme stoppe net toute agressivité.
- Tu n'as que six balles, rappelle Brunet, et ce revolver ne rend pas invulnérable, surtout devant une foule en colère.
- Je pense qu'une seule balle suffira, poursuit Jean-René. Lorsque j'aurai descendu le premier terroriste incendiaire que nous aurons désigné, la population sera tellement affolée par les effets de ce petit engin qu'il m'étonnerait que la révolte éclate. D'ailleurs personne d'autre que nous ne sait que je ne dispose que de six balles. Il faut aussi laisser courir le bruit que chaque garde va être équipé de la même arme et que quelques-uns la possèdent déjà. Rien de tel pour motiver à nouveau nos troupes que de leur laisser envisager la détention d'une telle puissance, cela va décupler leur courage, à défaut de leur intelligence. Et dis-toi bien que toi tu n'as plus que cinq balles, et ce ne sera peut-être pas de trop si tu ne réussis pas à rattraper rapidement nos fugitifs, car il va te falloir alors t'aventurer bien au-delà des frontières permises. Et personne ici ne sait quelles épreuves t'attendent. Les discours sont terminés maintenant, bonne chance Roger et, surtout, ne reviens pas bredouille.

Roger ravale son orgueil et se dirige sans un mot vers la porte, plus vite il partira, plus vite il reviendra. Après tout cela lui changera les idées cette poursuite, et à la réflexion il n'est pas mécontent de livrer cette chasse à l'homme, car il se doute que la direction des rochers est un piège et que les fuyards ont fui par la galerie qui monte au col. Il suffit qu'il donne ses instructions à ses hommes avant de partir et à son retour, dans deux ou trois jours tout au plus, il retrouvera la cité telle qu'il l'a quittée, chacun ayant peur de l'autre et personne n'ayant levé le petit doigt. Lorsqu'il sera revenu, l'heure de régler les comptes aura sonné. Il se retourne vers Pierrot qui n'a pas bougé et lance :

- Joli cœur, tu arrives ou il faut que je te botte le cul ?

Jean-René Bélami les regarde partir, pleinement satisfait, il a réendossé son costume de chef bien qu'il sache pertinemment que son autorité serait vite réduite à néant si une émeute se déclenchait, il serait bien incapable de sortir son arme et de tuer.

## CHAPITRE 20 – LA CHASSE

Une fois sorti de la salle du conseil accompagné de Pierrot, Roger s'arrête un moment. Avant de partir, il faut qu'il prenne toutes les dispositions pour être certain de retrouver la cité dans l'état de servitude et de soumission actuels. Après quelques instants de réflexion il s'adresse à Pierrot :

- Cours vite rejoindre Yago avant qu'il ne parte en chasse. Dis-lui de rassembler tous les gardes devant les ruines du palais. Je vous y attends tous, file !

Pierrot part en courant.

Après que Pierrot ait averti Yago et rapatrié tous les gardes ils pataugent tous dans la cour boueuse, l'incendie a fait fondre la neige et le piétinement des habitants a transformé le sol en un vaste cloaque. Perché sur un monticule de débris de béton, Roger prend la parole :

- Je vais quitter la cité quelques jours pour rattraper les terroristes qui ont incendié le palais et qui se sont enfuis ensuite. Comme Pierrot n'a certainement pas manqué de vous le dire, vous savez tous de qui je parle. Durant les quelques jours où je vais être absent, je confie la responsabilité de chef de la garde à Yago. Vous lui obéirez comme à moi. Durant mon absence, je ne veux aucun rassemblement de population, tous les habitants doivent reprendre leurs activités normales. Dès le travail terminé ils doivent rentrer chez eux et n'en sortir que pour la reprise le lendemain. Les jours de repos sont supprimés. Il n'y aura pas non plus de distribution de Vignole, d'abord parce que les réserves du palais ont été entièrement détruites, ensuite pour que vous restiez tous en état d'assurer l'ordre.

Bien évidemment de nombreux habitants s'étaient approchés et avaient entendu les propos de Brunet. Des grondements fusent après ces propos. Aussitôt Brunet demande aux gardes de disperser la foule. Les grondements se transforment en vociférations mais les gardes repoussent les braillards et les expulsent de la cour du feu palais. La plupart reviennent pour entendre la suite des ordres, quelques-uns restent en arrière pour empêcher toute nouvelle incursion des habitants.

Roger reprend :

- N'oubliez pas, je compte sur vous pour que rien ne bouge jusqu'à mon retour. Lorsque je reviendrai, il y aura double ration de Vignole pour vous tous, il y a encore une petite réserve intacte.

Tous les gardes sont ébahis par la principale information délivrée par leur chef : on a incendié volontairement le palais. Certains poseraient bien des questions mais ils sentent que Roger n'est pas d'humeur à s'éterniser sur le sujet. D'ailleurs il s'éloigne en demandant à Yago de le suivre à l'écart :

- Approche-toi. Je te laisse le commandement des gardes mais il va falloir que tu surveilles aussi le gros et la bigote. Surtout, ne cherche pas la bagarre et montre-toi conciliant, comme si tu t'en remettais totalement à eux. Mais je te le dis, ils en ont plus pour longtemps à faire les marioles. Dès mon retour on fait sauter ces deux potiches, je prends la place du gros et je te nomme premier conseiller à vie, en charge de la sécurité de la cité. Tu gardes ça pour toi. En attendant, tu me tiens tout le monde bien tranquille et surtout tu empêches toute nouvelle évasion. Je peux compter sur toi ?
- Bien sûr Roger. Mais le Gros voulait que je coure derrière ceux qui sont partis vers la vallée, je fais quoi ?

- Tu fais rien, tu restes ici. Je suis prêt à parier que personne est parti vers la vallée, c'est un piège, on a cherché à nous tromper. Si Nicolas s'est sauvé en passant par les galeries, c'est qu'il en accompagne d'autres. Le gamin serait pas parti tout seul. Je pense que tous nos déserteurs ont pris le chemin du col. Ils ont à peine une journée d'avance sur nous mais ils ont dû emporter des vivres et quelques effets, ils doivent donc être chargés. De plus il y a André qui ne doit pas avancer bien vite. On devrait pouvoir les rattraper rapidement. Je prends Pierrot avec moi, trouve m'en quatre autres qui ne soient pas trop éprouvés par les efforts de la nuit et surtout des costauds. Dis leur d'emporter de la nourriture pour trois jours, une arme, une corde, des torches, et rien d'autre. Je vous attends au pied de la roche.
- Mais y'en a bien des qui sont partis vers les rochers.
- Probablement des amis de nos déserteurs déjà de retour parmi nous. Ils ont réussi à égarer Pierrot, ça ne doit pas être très difficile. Probablement ils sont revenus en marchant dans la trace de l'aller, comme ça on voit pas dans quel sens ça va. Ce plan devait être préparé d'avance pour nous tromper.
- Juste une chose : si le gros demande pourquoi je suis pas parti en chasse, je lui réponds quoi ?
- Tu réponds que c'est moi qui t'ai dit de rester et que j'ai la preuve que tous les fuyards sont partis par les galeries. Ne t'oppose pas au gros mais reste ferme avec lui, ne te laisse pas embrouiller, c'est toi le chef des gardes, c'est donc toi qui assures la sécurité du président, ne l'oublie pas et surtout n'oublie pas de le rappeler au gros. Maintenant va vite me chercher mes gars, vite !

Yago retourne auprès des gardes et en désigne quatre qui partent immédiatement quérir ce qu'a demandé Roger. Puis Yago organise les tours de garde et les rondes, les soldats s'éparpillent, chacun à la place qui lui a été désignée.

Il est déjà tard, la nuit approche lorsque, Roger, Pierrot et les quatre gardes après avoir gravi l'étroit sentier qui mène au pied de la paroi rocheuse, pénètrent dans la galerie. Elle s'enfoncé droit dans la montagne, trente personnes auraient pu y marcher de front. Roger n'a jamais cherché à comprendre à quoi avait bien pu servir un tunnel aussi large et aussi haut. Il avait tenté, tout comme Paul, de s'enfoncer le plus loin possible mais sans jamais en voir l'extrémité. Cette fois, il quitte la galerie principale après quelques pas pour s'engager dans le passage creusé dans le flanc du tunnel. L'endroit d'abord sombre devient totalement obscur et Roger pose sa main sur la paroi pour se guider. Après quelques pas à plat, son pied bute sur une première marche. Dès qu'il en a gravi quelques-unes, l'obscurité s'estompe. L'escalier monte en spirale et, à chaque tour, se rapproche de la mince paroi extérieure. Des lucarnes ont été percées dans le roc, elles laissent encore pénétrer la faible lumière du jour qui baisse. Roger demande seulement à ce moment qu'on allume deux torches, il faut les économiser, elles ne tiendront pas allumées jusqu'au haut du puits.

Roger force l'allure mais il distance régulièrement ses compagnons plus lourds et doit ralentir pour les attendre. Il les entend souffler, les pas se font de plus en plus pesant à mesure que s'enchainent les tours dans cette montée sans fin. Aucun n'a jamais quitté la cité et, à chaque passage devant les lucarnes, tous observent avec étonnement les toits des maisons qui s'amenuisent à leurs yeux.

Il fait nuit maintenant et la progression des poursuivants se fait de plus en plus lente, il est vrai que voilà deux nuits de suite qu'ils sont sollicités. Ces hommes rudes, pourtant habitués à des tâches pénibles, ont perdu l'énergie nécessaire à des efforts durables, ils soufflent, râlent, trébuchent même. Chaque marche est plus difficile à gravir que la précédente et le cortège s'étire. Roger lui-même commence à ressentir des douleurs dans les cuisses et les mollets. Ils ne sont pourtant pas encore parvenus à la moitié de leur ascension et quelques-uns demandent déjà une pause. Comme l'écart se creuse entre lui et le dernier, Roger doit se résoudre à interrompre sa progression pour attendre les trainards. Il espère les motiver en blessant leur amour-propre :

- Je suis certain qu'André qui a deux fois votre âge est monté plus vite que vous. Vous vous encroutez les gars, j'aurai dû vous laissez reprendre votre tâche de bucheron à intervalle régulier, ça vous aurait maintenu en forme.

Mais même les discours les plus tonifiants ne peuvent rien contre la fatigue et les crampes. Les courtes pauses ne suffisent pas à effacer les traces laissées dans les jambes par le manque de sommeil récent, par des centaines de marches aujourd'hui et par des centaines de beuveries depuis des lustres. Roger réalise alors que ses hommes se sont encroutés. Il se promet, une fois revenu dans la cité, de recruter des jeunes pour remplacer tous ceux qui ne peuvent plus supporter quelques heures d'activités physiques. Il devra imposer des séances régulières de maintien de la forme physique et surtout réduire fortement les distributions de Vignole. Bien que n'ayant aucune sympathie pour André, il savait reconnaître que ses conseils concernant les méfaits de cette boisson étaient justifiés, ceux qui en abusaient vivaient misérablement, mourraient jeunes et souvent dans d'atroces douleurs. Le projet de mettre sur pied un corps de garde jeune, dynamique et intraitable ravissait Brunet par avance.

Les torches ne sont pas conçues pour de longues périodes, leur éclat s'amenuise et bientôt elles s'éteignent les unes après les autres. Lorsque toutes ont été utilisées, alors la progression devient hasardeuse, dans le noir absolu.

Lorsqu'ils atteignent enfin les dernières marches le jour commence à poindre. Roger aurait souhaité poursuivre mais l'état de fatigue de ses compagnons l'oblige à leur accorder un repos prolongé, ils n'en peuvent plus et ne pourraient pas poursuivre l'ascension jusqu'au col. Avant de sortir du puits il permet une pause :

- Allez les gars, vous avez le droit de dormir un peu, mais il faut que nous repartions dès qu'il fait grand jour.

A peine Roger a-t-il prononcé ces mots, les gardes se laissent tomber à même le sol. Pour se protéger du froid, ils se tassent les uns contre les autres. Et bientôt un concert de ronflements résonne dans la galerie.

Tant qu'il était en mouvement Roger ne ressentait pas vraiment la fatigue, seulement des douleurs. Mais maintenant qu'il reste là, debout, regardant ces gaillards affalés sur le sol, il sait qu'il ne pourra pas poursuivre cette chasse sans un peu de repos. Il tente pourtant de lutter contre l'épuisement qui le gagne, lui aussi n'a pas dormi depuis deux jours. Mais son corps ne répond plus. Alors il se résigne à s'allonger. Il s'endort instantanément.

A la même heure, bien plus bas, Paul réveille ses compagnons afin qu'ils se ravitaillent et puissent poursuivre leur échappée.

## CHAPITRE 21 – QUE DEVIENNENT ANDRE ET JOSEPH ?

André et Joseph n'ont pas bougé de la grotte depuis qu'ils y ont atterri, le reste de la journée n'a pas suffi à apaiser leurs courbatures. Ils sont fourbus, leurs articulations malmenées par la fuite rapide, le transport des pèlerines et la descente acrobatique les ont fait puiser dans leurs réserves et les obligent à rester dans la grotte pour récupérer. Pour cela, André commence par sortir de son sac quelques provisions et se restaure, ce qui lui redonne un peu de forces. Il partage avec Joseph qui n'a pas prémédité son départ et n'a donc pas emporté de provisions. Ensuite une courte sieste leur permet de récupérer quelques forces. L'après-midi s'achève et le ciel s'assombrit, il va probablement encore neiger cette nuit. Les deux fuyards sortent les houppelandes de leur sac et confectionnent une couche sur le lit de mousse dans laquelle ils se glissent pour passer la nuit.

La sieste ayant éloigné provisoirement la fatigue, le sommeil ne vient pas encore, André a donc tout le temps pour envisager l'avenir immédiat. Que faire maintenant ? Paul lui a souvent dit que lorsqu'il revenait de ses explorations dans les immeubles en ruine de la plaine, il apercevait maintenant des colonnes de fumée qui s'échappaient du fond de la vallée alors qu'il n'en apercevait jamais quelques mois auparavant. Fallait-il tenter d'entrer en contact avec ceux qui allumaient ces feux ? Au risque de se retrouver face à des êtres plus vils que ceux qu'il quittait ? Et puis il y a les loups, comment arriveraient-ils à leur échapper ? Il en discuterait avec Joseph demain mais il connaît déjà sa réponse, Joseph veut quitter la cité et compte sur lui pour trouver un lieu où ils pourront vivre normalement. Autant de questions auxquelles il est incapable de répondre ce soir. La fatigue finit par le rattraper et il s'endort.

C'est le froid qui le réveille le lendemain matin. Malgré l'épaisse couche de tissus dans laquelle il est enveloppé, André frissonne et se lève pour désengourdir ses membres ankylosés. Il fait quelques mouvements destinés à accélérer la circulation dans ses veines puis il puise dans sa réserve pour grignoter quelques biscuits d'orge. Joseph s'est réveillé lui aussi et André prélève quelques provisions pour son compagnon. Il faudra rapidement trouver de quoi se ravitailler car André n'avait pas prévu pour deux.

Avant même de savoir où ils vont diriger leurs pas, il faut tout d'abord quitter cette grotte perchée au milieu de la falaise. Pour cela, il suffit de répéter la même opération que la veille et descendre en rappel les quelques hauteurs restantes. Seulement à cet endroit il n'y a pas d'arbres, uniquement des rochers et la corde ne coulissera pas le long d'un rocher comme elle l'a fait hier autour du tronc de l'arbre. Pourtant la manœuvre va être facilitée par la distance qu'il reste à descendre pour retrouver un sol plat, la corde peut rester en place, ils n'en auront probablement plus l'utilité. Il suffit donc de trouver un rocher suffisamment lourd qui puisse supporter le poids d'un homme descendant en se tenant à la corde et assez haut pour qu'elle ne se décroche pas au cours de la descente. André choisit donc au fond de la grotte le rocher dont les parois verticales sont les plus hautes et les plus droites et il passe la corde autour comme il l'a fait pour l'arbre hier mais contrairement à hier il lie la corde autour du rocher. Il va falloir descendre à la force des bras.

- Joseph, ça va. Tu te sens de descendre ces quelques hauteurs ?
- Oui, je m'aiderai aussi des jambes pour freiner.

André prend son sac et s'approche du vide à l'entrée de la grotte. Il tire un coup sec sur la corde pour s'assurer qu'elle reste enroulée autour du rocher puis, rassuré sur la solidité de son attache,

il bascule dans le vide et entreprend la descente jusqu'au bas de la falaise qu'il atteint sans encombre. Joseph suit et rejoint André. Reste maintenant à savoir où aller ?

Paul lui a souvent décrit les chemins qu'il empruntait pour se rendre dans les ruines de la grande cité. Il fallait éviter les espaces dégagés où l'on pouvait se faire facilement repérer, le mieux était de marcher en lisière de forêt jusqu'à atteindre les premières ruines. Il semble que les loups ne se montraient pas vraiment dangereux lorsqu'ils découvraient un imprudent hors des limites autorisées lorsque celui-ci revenait vers la grande cité. Ils se contentaient alors de le raccompagner, parfois avec quelques légères morsures quand même. C'était arrivé il y a longtemps à quelques habitants qui s'étaient aventurés un peu loin à la recherche de baies ou de champignons. Paul avait raconté qu'il s'était quelques fois fait prendre en chasse à proximité de la grande cité. Il avait à chaque fois échappé à ses poursuivants en entrant dans la ville, les loups restaient en lisière mais n'y pénétraient pas.

Il faut donc qu'André et Joseph marchent un peu en sous-bois pour être à couvert jusqu'à ce qu'ils atteignent les premiers bâtiments, en espérant ne pas croiser de loups sur leur chemin. Ils avancent donc prudemment mais en pressant le pas, ils distinguent déjà les premiers immeubles en ruine. A cette altitude basse, il n'y a plus de neige mais les pluies incessantes ont rendu le terrain boueux, ce qui rend la marche tout aussi difficile.

Durant cette progression, l'attention d'André est en grande partie accaparée par l'inspection constante des alentours pour parer une éventuelle attaque de loups. Il reste en lisière de forêt et progresse en s'assurant qu'il y a toujours un arbre facilement accessible à proximité pour y grimper. Mais plus il s'approche de la grande cité, plus il s'interroge sur ce qu'il va y trouver. Allait-il rencontrer ceux qui allumaient les feux dont Paul avait perçu les colonnes de fumée s'élever des ruines lorsqu'il revenait de ses expéditions ? André et Joseph allaient-ils trouver face d'eux des individus pacifiques ou hostiles ?

Ses réflexions vont pouvoir se fixer sur ce seul problème car ils viennent d'atteindre enfin les premiers décombres, ils longent une large avenue au sol lézardé mais encore solide. La tension d'André chute brutalement, il s'assoie sur un amas de pierres pour évacuer le stress de cette traversée à hauts risques. Joseph, moins conscient des dangers, observe tout autour ce paysage totalement étranger. Lorsqu'enfin les pulsations cardiaques d'André retrouvent un rythme apaisé il se relève et, suivi de Joseph, remonte l'artère dans laquelle ils se sont engagés et se dirigent vers les immeubles moins endommagés que ceux qui les entourent.

Après un long moment de marche, la nuit approche, ils aperçoivent au loin un immense brasier autour duquel sont rassemblés de nombreux individus. Le problème reste entier pour André, ces gens vont-ils les accueillir ou les rejeter ? Il n'y a pas d'autre solution pour le savoir que d'aller à leur rencontre. La réponse ne va pas tarder. Dès qu'ils approchent du foyer plusieurs hommes un peu en retrait les repèrent et les entourent. Leur comportement n'est pas franchement hostile mais il n'est pas non plus hospitalier. Aucun de ces hommes ne parlent, ils grognent de façon réprobatrice, visiblement la venue d'André et Joseph n'est pas acceptée. D'ailleurs le groupe qui les a encerclés se déplace lentement, entraînant les deux hommes vers l'endroit d'où ils viennent. Comme ils sont pressés de toutes parts, ils sont obligés de suivre le déplacement jusqu'au moment où ceux qui les précèdent s'écartent pour leur laisser un passage. André comprend que c'est par là que Joseph et lui doivent continuer leur route, à l'opposé de la tribu qu'ils viennent de côtoyer. Pas un mot n'a été prononcé, ni par ces hommes aux manières si inamicales, ni par eux qui n'ont pas eu le temps de tenter un contact. S'ils veulent poursuivre dans la direction que souhaite André, ils n'ont pas d'autre choix que de contourner au large le territoire de cette tribu.



Dans la nuit noire maintenant les feux, même lointains, se repèrent facilement. Ils se dirigent vers le plus proche, ce qui demande quand même un peu de temps, les feux se voient de loin et la distance est difficile à évaluer. Il leur faut donc un grand moment avant d'atteindre cette nouvelle tribu. Ils décident cette fois de ne pas se faire expulser sans avoir parlementé. Mais ils ne pourront même pas approcher du foyer, quelques centaines de pas avant de l'atteindre deux hommes se tiennent au milieu du passage. Ce ne sont pas eux qui font reculer André, mais les deux énormes bêtes qui aboient à leur approche et que les hommes tiennent attachés à une longue corde. André n'en avait jamais vu, mais il avait pu les découvrir dans plusieurs livres, ce sont des chiens, et ceux-là ont l'air féroce. André n'insiste pas et se dirige vers un autre feu. Il a appris lors de ses lectures à reconnaître les points cardinaux, il sait donc qu'il se dirige vers le sud et c'est aussi la direction que doit prendre Paul et ses compagnons. Sa raison ne lui laisse aucun espoir de les retrouver mais de savoir qu'il va dans la même direction qu'eux donne un but à sa progression. Et puis qui sait ?

A chaque nouveau foyer, c'est une scène identique qui se répète, impossible d'entrer en contact avec les habitants qui les repoussent sans véritable animosité, mais sans chercher non plus à établir une relation.

André est épuisé et se doute que Joseph l'est aussi, bien qu'il n'en laisse rien paraître.

- On continue à avancer ou bien on fait une halte, propose-t-il.

Joseph qui n'osait pas montrer sa fatigue acquiesce :

- Je crois que j'ai assez marché aujourd'hui. Même si je suis fatigué, et aussi un peu curieux de la suite, c'est un grand soulagement pour moi d'avoir quitté la cité. Ce que nous venons de vivre aujourd'hui n'a rien de bien réjouissant et pourtant je me sens tout à la fois paisible et excité. Je ne suis pas vraiment inquiet, surtout très pressé de savoir ce qui va nous arriver.
- Tu es de la race des grands explorateurs dont j'ai pu lire les aventures dans quelques-uns des livres qu'a remontés Paul, dit André mi plaisantant. Comme eux nous ne savons rien de ce qui nous attend, mais comme eux nous sommes impatients de le découvrir. Eh bien mon vieux Joseph, si nous nous attendions à cela il y a seulement deux jours !

La fatigue se fait plus présente, ils finissent par se réfugier sous le porche d'un immeuble en partie détruit, loin des endroits habités. Après avoir repris quelques forces en mangeant, ils ressortent les houppelandes pour s'en faire un couvre-sol et une couverture dont ils s'enveloppent et s'endorment rapidement.

## CHAPITRE 22 – L'OURS !

Après une nuit calme, tous s'éveillent dès le lever du jour. Malgré qu'ils se soient serrés les uns contre les autres le froid de la nuit a traversé leurs pauvres houppelandes fait de toile de chanvre, les membres sont ankylosés, les dos raides et les esprits encore brumeux. Paul, constatant le peu d'entrain de sa troupe, se met à chanter haut et fort un texte qu'il avait lu dans un des livres rapportés de la grande cité. Ce texte lui avait beaucoup plu, il l'avait appris mais sans pouvoir en connaître la musique, il avait donc créé la mélodie. Il y a encore peu de temps, personne ne chantait dans la cité, quelques-uns durant leur travail émettaient un marmonnement répétitif, mais on ne pouvait pas appeler cela du chant. Paul qui lisait énormément, se mit un jour à fredonner un semblant de mélodie pour dire un texte qu'il avait particulièrement apprécié. Cette façon de réciter plu à André qui l'encouragea à améliorer la méthode. Et bientôt Paul entonne sa première chanson, étonnant les habitants qui l'entendaient. Certains reprirent cette chanson et bientôt une grande partie de la population découvrit le chant. Fort de cette expérience Paul composa d'autres mélodies pour transformer en chanson certains textes qu'il lisait.

Ce matin-là il faut dérouiller ses compagnons, il a donc choisi un texte entraînant qui avait été une de ses premières compositions musicales. Il entame haut et fort :

L'aventure commence à l'aurore  
A l'aurore de chaque matin  
L'aventure commence alors  
Que la lumière nous lave les mains  
L'aventure commence à l'aurore  
Et l'aurore nous guide en chemin  
L'aventure c'est le trésor  
Que l'on découvre à chaque matin  
Pour Martin c'est le fer sur l'enclume  
Pour César le vin qui chantera  
Pour Yvon c'est la mer qu'il écume  
C'est le jour qui s'allume  
C'est le blé que l'on bat....

Et tous reprennent joyeusement le refrain :

L'aventure commence à l'aurore  
A l'aurore de chaque matin  
L'aventure commence alors  
Que la lumière nous lave les mains

Pour tous, les paroles de cette chanson sont un mystère, comment la lumière peut-elle laver les mains ? Mais le rythme donné par Paul à sa chanson a suffi à réchauffer leur cœur et leur corps. Paul, au fil de ses lectures, avait fini par saisir l'intérêt artistique de ces métaphores, bien que certaines le déroutent encore.

- Celui qui a écrit les paroles de cette chanson s'appelle Jacques Brel. Il en a écrit beaucoup d'autres, je vous les réciterai, je n'ai pas fait de musique pour toutes.

La chanson les a réveillés. Il se sentent prêts à repartir sur les chemins de l'aventure.

Paul demande à chacun de bien s'alimenter car il souhaite que la marche reprenne sans arrêt long durant toute la journée. Alors qu'ils s'apprêtent à partir et sortent du bâtiment, Bertrand qui est en tête recule précipitamment, entraînant dans son recul tous ceux qui le suivent. Paul, affairé à reconforter Noémie, s'inquiète :

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Un animal énorme arrive vers nous, répond Bertrand.
- Un loup ?
- Non, c'est bien plus gros.

Paul sort et rentre aussitôt.

- Montez tous à l'étage, emportez vos sacs, vite.

Tous se précipitent, empruntant le même chemin qui avait permis à Paul de repérer Nicolas hier. Ils sont à peine installés que l'animal s'introduit dans la pièce où ils se trouvaient. Bertrand interroge Paul :

- C'est quoi, cette bête ?
- C'est un ours. C'est extrêmement dangereux. Il a certainement été attiré par l'odeur de nos provisions.

Bien évidemment, personne n'avait jamais vu d'ours avant. Seul Paul grâce à ses lectures a pu identifier l'animal. Il est énorme et se dresse sur ses pattes arrière pour tenter d'emprunter le même passage que les réfugiés du dessus. Heureusement sa masse ne lui permet pas d'emprunter l'étroit escalier qui de plus est encombré de blocs de bétons. Mais cela inquiète Paul qui ne sait pas combien de temps l'ours va les bloquer. D'où il se trouve, Paul peut distinguer le haut du col et, pour l'instant, rien ne bouge de ce côté. Mais il ne doute pas que des poursuivants ne vont pas tarder à apparaître, Car si leur fuite a été très discrète et masquée par la ruse d'André, le départ de Nicolas ne l'a probablement pas été et Roger Brunet a pu penser que la fuite de Nicolas était en fait la fuite de tous.

L'ours ne quitte pas le bas de l'escalier, il tente divers moyens pour grimper à l'étage mais sans résultat. N'ayant trouvé aucun passage suffisamment large pour qu'il puisse atteindre l'étage, il commence à déblayer les amas de béton qui obstrue l'escalier. Il déplace les lourds blocs avec une facilité déconcertante. Les cinq jeunes gens bloqués à l'étage le regardent faire avec effroi, il ne lui faudra pas longtemps pour ouvrir un passage suffisant qui lui permettra de les rejoindre.

Bertrand propose :

- Ce n'est pas très haut, nous pouvons sauter et tacher de nous enfuir discrètement.
- Non, répond Paul. J'ai pu lire quelques informations sur les caractéristiques de cet animal, il n'a pas une très bonne vue mais il sent et entend très bien. Si nous bougions d'ici, il détecterait immédiatement notre fuite. Et un ours court beaucoup plus vite que nous.
- On peut faire quoi demande Claudine ?
- Je cherche, répond Paul.
- On pourrait lui lancer des pierres, dit Nicolas.
- Les pierres que nous pouvons soulever ne lui ferait pas grand mal et même le rendrait encore plus agressif.

Alors que Paul tente d'imaginer comment se débarrasser de cet ours, des bruits étranges se font entendre plus bas que l'abri dans lequel ils se trouvent. Les bruits se rapprochent et l'ours, intrigué lui aussi, se dirige vers l'entrée. Le mur de façade les empêche de voir ce qui se passe à l'extérieur, Paul prend le risque de descendre. Il avance prudemment, prêt à remonter à l'étage si l'ours se retourne. Il arrive au bas de l'escalier, juste pour voir l'ours sortir de la pièce. Il prend le risque de s'avancer jusqu'à l'entrée et voit alors l'ours qui détale. Il comprend vite la raison de cette fuite : une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants, tapant sur des tronçons de troncs d'arbre creux, arrive à proximité du bâtiment. Lorsqu'ils voient Paul ils s'arrêtent net. Puis un des hommes s'avance et, arrivé près de Paul, prononce des sons qui ressemblent plus à des grognements qu'à des paroles. Les compagnons de Paul sont eux aussi descendus et sortent,

ces apparitions provoquent une grande agitation dans le groupe des arrivants et quelques hommes rejoignent celui qui s'est approché le premier de Paul et qui semble être le chef. Ils grognent tous et se montrent assez hostiles mais sans pour l'instant se montrer vraiment menaçants. Le chef entre dans le bâtiment puis ressort quelques instants après et semble appeler quelques-uns de ses semblables qui eux aussi entrent et ressortent. Ils poussent quelques borborygmes qui bien qu'incompréhensibles pour Paul, semblent leur permettre de communiquer entre eux. Alors quelques éléments de la troupe s'introduisent dans le bâtiment, les autres se répartissent dans les maisons environnantes. Ils passent devant le petit groupe de fuyards qui ne sait trop quelle attitude prendre. Paul leur dit de ne pas bouger, de ne surtout pas faire de geste qui pourrait être interprété comme une menace. Lorsque la quasi-intégralité de la troupe a intégré ce qui doit être leur logis, les quelques hommes restés dehors s'approchent de Paul et de ses compagnons jusqu'à les toucher et les pressent vers le chemin par lequel ils sont arrivés, visiblement pour leur intimider de quitter les lieux au plus vite.

- Probablement que ces cabanes sont leur lieu de vie, énonce Paul.
- Mais pourquoi n'étaient-ils pas là cette nuit, s'interroge Claudine.
- Je n'en ai aucune idée, répond Paul.

Ils ont récupéré leur petit baluchon puis ont commencé à avancer mais l'ours leur a fait perdre la matinée. Paul s'inquiète malgré tout de la présence de l'animal, c'est probablement l'arrivée de la troupe qui l'a fait fuir mais il ne doit pas être bien loin. Une autre inquiétude vient s'ajouter à la crainte d'être attaqués par des animaux sauvages, c'est la première fois qu'ils rencontrent des humains hors de la cité, sans être menaçant, le contact n'a pas été chaleureux, il se pourrait qu'ils rencontrent d'autres humains plus hostiles, leur petit nombre et l'absence de tout instrument de défense les laisseraient à la merci d'hommes mal intentionnés.

Bertrand, assez silencieux depuis leur départ, ne peut s'empêcher de faire un point sur les dangers qu'il entrevoit :

- Je ne voudrai pas être celui qui plombe le moral de la troupe mais je comprends aujourd'hui pourquoi Paul tenait tant à ce que nous soyons beaucoup plus nombreux à quitter la cité. S'il arrive que nous croisions des êtres mal disposés à notre égard nous serons totalement sans défense. Il y a autre chose qui m'inquiète, ce sont nos provisions, encore deux jours et nous n'aurons plus rien à manger, comment allons-nous faire pour trouver de la nourriture ?

Paul s'attendait à cette question de la part de ses compagnons. Il avait une réponse, mais bien peu assurée :

- J'y ai pensé, bien sûr. Nous sommes sur un plateau en altitude et en deux jours de marche nous pouvons rejoindre une plaine avec un climat beaucoup plus doux. Si les informations que j'ai pu recueillir sont fiables nous devrions y trouver suffisamment de plantes sauvages et de fruits Et si cela ne suffit pas, nous devons peut-être faire comme le faisait les gens qui habitaient là bien avant nous, nous devons manger de la viande d'animal.

C'est Claudine qui réagit immédiatement à cette proposition :

- Ça ne va pas Paul ! On ne peut pas tuer des animaux pour les manger. C'est monstrueux. Et puis manger leur viande, c'est dégoûtant. Je ne pourrai jamais le faire.
- Il faudra peut-être s'y forcer si nous ne voulons pas mourir de faim. Dans plusieurs livres que j'ai pu lire, les humains mangeaient de nombreux animaux inconnus pour nous mais aussi quelques-uns que nous connaissons bien et en premier les poules et les œufs.

- Peut-être mais les œufs, ce n'est pas quelque chose de vivant.
- Détrompe toi Claudine, quand nous mangeons des œufs, ce sont des futurs poussins que nous avalons.
- Oui, je sais bien mais ça n'a pas de pattes, pas d'yeux ni de bec. Si nous trouvons des œufs je veux bien en manger. Mais de la viande, certainement pas, ça me ferait vomir.
- Il n'y a pas que la nourriture, il nous faut aussi des armes, ajoute Bertrand. Et de quoi faire du bruit, j'ai l'impression que ce qui a fait fuir l'ours, c'est le bruit des tambours.

Paul aussi s'est inquiété de ce manque de moyen de défense. Il avait eu l'intention de dérober des machettes dans l'atelier mais il n'aurait pu le faire que de nuit en forçant la porte. La précipitation du départ ne l'avait pas permis. Il tenta de rassurer ses compagnons :

- Dès que nous serons à nouveau dans la forêt nous taillerons des branches, j'ai emporté mon couteau. Ca ne serait pas efficace contre une troupe d'hommes mais suffisant pour repousser quelques animaux ou brigand isolé.

Pour l'instant une autre menace, bien plus sérieuse, se précise. Paul jette un regard circulaire et c'est alors que, là-haut, au plus haut du col, il voit des formes humaines qui entreprennent la descente. Paul montre aussitôt les petits points en mouvement à ses camarades, qui comprennent que leurs ennuis ne font que commencer.

Cela donne une idée à Claudine :

- Une chance, les habitants de ce quartier ont laissé de nombreuses traces et il sera impossible aux gardes qui nous poursuivent de savoir à qui elles appartiennent. Il faut donc que nous circulions entre les ruines en suivant les traces laissées par les habitants avant de reprendre la direction voulue par Paul.
- Bravo Claudine, c'est une excellente idée, lance Paul. Et nous allons faire plus. Il y a un petit bosquet tout près des maisons, il faut que nous l'atteignons, mais en progressant en marchant à l'envers, pour faire croire que ces traces mènent au village alors que nous allons le quitter. Ensuite nous traverserons ce bosquet et nous rejoindrons la forêt toute proche, à partir de là, la couche de neige sera de moins en moins profonde au fur et à mesure que nous descendrons vers la plaine. Si nous arrivons avant nos poursuivants là où il n'y a plus de neige ils nous perdront. Allez en route.

## CHAPITRE 23 – LA CITE SE REVEILLE

Jean-René Belami a très mal dormi cette nuit. Pas seulement parce que sa couche n'est plus un gros sac bourré de duvet de poussins comme celui qui a brûlé dans l'incendie du palais, mais une vulgaire paillasse contre un mur du bâtiment qu'il n'a pas quitté depuis la veille. Un autre désagrément est la cause de son mauvais sommeil, son gros orteil le fait énormément souffrir, c'est la goutte lui a expliqué André dès le début de ses crises. Et justement, André n'est plus là pour lui administrer les remèdes qui le soulagent. Il faudrait pourtant qu'il se lève, voilà déjà un grand moment qu'il entend des cris au dehors sans que personne ne vienne lui en expliquer les raisons. Il a bien tenté de se lever mais il lui est impossible de mettre le pied à terre. Voilà bien le résultat des méthodes trop répressives de Brunet, s'il avait été moins violent Grégory ne serait pas mort et André ne se serait pas enfui.

Depuis longtemps Jean-René se méfie de Brunet, il se doute bien que son allégeance n'est que de façade et que, dès que l'occasion se présentera, il tentera de prendre sa place. Mais Jean-René ne peut que supporter celui qui lui offre une double sécurité, la sienne et celle de la cité. Cependant il a une alliée, Fausta. Alliée de circonstance car il n'aime pas particulièrement cette femme acariâtre et elle, ne se prive pas de critiquer le peu d'intérêt que Jean-René porte aux choses de la religion. Mais ils ont besoin l'un de l'autre face à Brunet de la même façon d'ailleurs que Jean-René a besoin de Roger face à Fausta. Car si Roger peut maintenir l'ordre dans la cité grâce à l'oppression permanente que les gardes exercent sur la population, Fausta obtient le même résultat en désamorçant toutes tentatives de rébellion grâce à la crainte de la fureur divine qu'elle instille dans la tête de chaque habitant. Il suffirait qu'elle décide que Dieu ne tolère plus les contraintes auxquelles sont soumis les habitants et que le pouvoir des gardes est trop excessif pour transformer cette population amorphe en révoltés virulents. Les gardes ne pourraient pas contenir la haine d'habitants trente fois plus nombreux qu'eux. Si Fausta détient le pouvoir de prendre le contrôle de la cité, elle ne peut pourtant rien tenter, elle sait que Brunet ferait d'elle la première victime de la répression en cas de rébellion de la population. Le départ de Roger Brunet est donc une aubaine, mais il faut attendre et tester la capacité de nuisance de Yago avant d'entreprendre quoi que ce soit. Car si le maître est parti, le serviteur est tout autant dangereux, et sa moindre intelligence le rend imprévisible.

L'arrivée de Richard interrompt les réflexions de Jean-René. Dès qu'il entre Jean-René lui fait signe d'approcher et lui montre son orteil. :

- Va me chercher la pommade que me donne André quand j'ai mal au pied. Fais vite !

Richard sait où se trouve les remèdes d'André, mais saura-t-il lequel il doit apporter ? Jean-René n'en a aucune idée mais il est prêt à avaler n'importe quoi pour tenter de calmer cette douleur atroce. Il voit Richard dodeliner de la tête sans bouger les pieds. Jean-René explose :

- Tu vas te dépêcher bougre d'âne, j'ai encore la force de me lever et de te flanquer une raclée. File !

Richard semble apeuré et quitte vivement la pièce. Jean-René est à moitié soulagé, il voit partir Richard sans savoir si ce dernier a bien compris ce qu'il lui a demandé.

Richard a lui aussi reçu des consignes avant le départ d'André. Il sait exactement où se trouve les potions et à quoi elles servent. Mais il a aussi pour tâche de profiter du départ de Roger Brunet, qu'André avait envisagé comme grandement probable, pour inciter les habitants à se débarrasser des gardes. Si les prévisions d'André se confirment, Fausta et même Jean-René Bélami ne réagiront pas si les habitants se révoltent contre les gardes. Ils seront même épargnés,

Fausta parce qu'elle est crainte, Jean-René parce qu'il est lâche et qu'il va tout simplement se montrer solidaire de la fronde. Mais tout d'abord, il faut tenter de guérir le Président et surtout lui ôter toute possibilité de nuire. Richard fait un aller et retour rapide chez André et revient au palais. Il trouve Jean-René tordu de douleur. Il prépare rapidement une tisane faite des plantes qu'il a rapportées et la fait boire au président puis lui masse le pied avec une pommade. Il se passe un long moment avant que Jean-René ne donne des signes d'apaisement, Richard l'abreuve de tisane régulièrement.

- Ca suffit, je n'ai plus soif, s'emporte Belami.

Richard par geste lui fait comprendre que c'est pour calmer sa douleur qu'il doit boire beaucoup. Jean-René pour se calmer, boit encore et finit par s'endormir. C'est le moment qu'attendait Richard, la tisane bien qu'efficace pour soulager la douleur, provoque aussi un effet de profonde somnolence. Il fouille alors la pièce qui, heureusement, ne renferme que quelques meubles. Il trouve rapidement ce qu'il cherche : le revolver remis par Jarred. L'heure de la vengeance a sonné !

Au dehors, les habitants ont maintenant appris tous les événements qui se sont déroulés, de l'assassinat de Grégory à la fuite des jeunes et d'André mais aussi probablement de Joseph qu'on ne trouve nulle part. C'est l'absence d'André qui a le plus motivé leur colère. Depuis le matin, ils s'en prennent aux gardes qui les contiennent à grand peine. Mais malgré leur supériorité numérique, les habitants n'osent pas encore affronter violemment leurs bourreaux, la crainte d'une répression plus sévère les retient encore. C'est alors qu'arrive Richard. Les habitants, habitués depuis plusieurs années à le voir marcher d'un pas nonchalant en penchant la tête vers l'avant, comme s'il regardait ses pieds en permanence sont étonnés de le voir aujourd'hui la tête haute et le pas alerte. Il tourne la tête de tous côtés, comme s'il cherchait quelqu'un. Soudain il s'arrête, le regard fixe. Puis il part en direction de la rangée de gardes qui protège l'accès au hangar qui contient les outils. Il s'approche et va droit sur Yago, qui se tient en avant de ses hommes. Le voyant arriver, Yago se campe sur ses jambes et attend l'idiot en se demandant quelle mouche l'a piquée pour qu'il s'avance de façon si audacieuse. Le garde se tient dans l'attitude du combattant qui s'apprête à recevoir l'attaque d'un adversaire, lance pointée vers lui. Richard s'arrête à quelques pas de la lance et alors Yago marque un étonnement profond, l'image de l'esclave servile est vite effacée par la lueur de férocité qu'il voit briller dans les yeux de son vis-à-vis.

- Il a retrouvé ses esprits le belu, lui lance Yago.
- C'est bien toi qui a provoqué la mort de ma femme, demande Richard sans relever le sarcasme de Yago.
- Ben oui, c'est moi. Et si c'était à refaire, je le referai.
- Alors moi aussi, je vais te tuer. Et je regrette de ne pouvoir le faire qu'une seule fois.
- Je croyais qu'il était redevenu normal, lance Yago à ses sbires, il a bien retrouvé sa voix mais je vois qu'il est toujours aussi cinglé. Comme ça tu veux me tuer. Regarde le nombre de lances qui pointe maintenant sur toi, crois-tu que tu vas pouvoir t'en sortir. C'est toi qui vas mourir aujourd'hui, mais ça va se faire lentement, pour que tu puisses crever dans la douleur. Allez, avancez-vous autres et transpercez le mais dans le ventre, pas plus haut que la ceinture, pour qu'il ait bien le temps de regretter de ne pas être resté idiot.

Les gardes avancent lentement vers Richard qui ne bouge pas. Cela les perturbe et ils hésitent un instant. Yago les fustige :

- Ce n'est pas ce guignol qui va vous faire peur quand même ?

Mais à peine a-t-il fini sa phrase que Richard sort le revolver qu'il avait caché sous son manteau, il le braque sur Yago qui reconnaît immédiatement l'instrument de mort fourni par Jarred.

- Ce n'est pas le tout de posséder ce joli jouet, encore faut-il savoir s'en servir. Tu devrais le ranger, tu risques de te blesser. Allez, ne ...

Mais il n'a pas le temps de finir sa phrase, Richard tire et vise juste, dans le genou de Yago qui s'écroule en hurlant. Il se tord de douleur. Les gardes amorcent un mouvement de recul mais Yago dont la rage supplante la souffrance leur crie :

- Qu'est-ce que vous attendez pour lui foncer dessus, vous êtes dix, il est seul. Vous n'allez pas vous laisser intimider par cet idiot.

Fallot et Garcia qui font partie du groupe de gardes hésitent un moment puis foncent ensemble vers Richard. Celui-ci ne prend pas le temps de viser, il tire deux coups et les deux gardes s'écroulent, l'un mort, l'autre ne valant guère mieux. Le reste des gardes recule alors jusqu'à s'adosser au mur du hangar. La foule des spectateurs jusque-là silencieuse et immobile, grogne tout d'abord puis gronde et enfin s'élance vers les gardes qui, tétanisés par la vision de leur chef qui tente de se relever sans succès et des deux autres baignant dans leur sang, mettent quelques instants à réagir et voit trop tard se ruer sur eux des habitants déchainés. Quelques gardes réussissent à s'enfuir mais la plupart sont submergés par la horde sauvage qui les lynche sans pitié.

Richard a extrait Yago de la mêlée et le traîne à l'écart. Il ne sait pas encore quelle attitude adopter, sa haine féroce contre cet homme l'incite à l'achever mais il sait qu'André n'approuverait pas cet assassinat, quoi qu'ait pu faire Yago. Seulement, laisser cet homme en vie maintenant que la population semble vouloir se libérer du joug qui la contraint depuis des années, c'est conserver dans la place un rouage essentiel d'une possible reprise de la répression.

Pendant que Richard hésite sur le sort de Yago, les habitants pourchassent les gardes jusqu'à l'intérieur des ruines du palais où certains se sont réfugiés. C'est à ce moment qu'intervient Fausta. Elle a rapidement pris conscience de la révolte latente, mais elle a hésité un instant sur la conduite à tenir. Elle n'a aucune sympathie pour l'armée des gardes et leur chef, leur disparition possible ne l'émeut pas. Elle sait qu'elle conservera une emprise quasi exclusive sur ses ouailles quoiqu'il arrive. Mais justement, ce qui achoppe, c'est le « quasi », il va rester quelques esprits retors dans cette population et plus aucune autorité ne les contraindra à obéir. Sa décision est donc prise, elle va désamorcer la rébellion et tenter de soumettre les gardes à son autorité. C'est à ce moment qu'un des gardes, rescapé du carnage, vient l'avertir du soulèvement de la plus grande partie des habitants. Autour d'elle se trouvent les plus fidèles de ses partisans, elle leur demande alors d'aller au plus vite diffuser son ordre de stopper les hostilités. Il faut aussi me ramener Yago immédiatement dit-elle. Les fidèles s'éparpillent. Leur discours jette le trouble dans plus d'une conscience et beaucoup d'habitants, même parmi les plus acharnés, se résolvent à interrompre la poursuite et le lynchage des gardes.

Richard voit arriver vers lui un de ces petits groupes qui, tout à l'heure révolutionnaires féroces, sont devenus par la peur du châtement divin de doux pacifistes. César, qui a pris la tête de ce groupe, aperçoit Richard debout et Yago toujours à ses pieds. Il s'adresse à Richard :

- Laisse Yago, Fausta nous demande de lui amener.
- Et que veut faire Fausta de Yago ? demande Richard.

César reste un instant éberlué par la réponse de Richard. Comment se fait-il que l'idiot du village parle alors qu'on n'a pas entendu sa voix depuis des lustres ? Et comment cet abruti est-il redevenu sensé après tant d'années ? Et pourquoi Yago se traîne-t-il à ses pieds en ayant l'air



de souffrir ? César n'a pas de temps à consacrer à la résolution de ces énigmes, il se reprend et répond à Richard comme s'il avait devant lui un habitant normal :

- Je n'en sais rien, mais les ordres de Fausta sont les ordres de l'Être suprême, nous devons obéir. Laisse-moi l'emmener.

Devant leur air déterminé, Richard abdique, il ne peut pas tenir tête à une dizaine d'hommes et il n'a aucune envie de se servir de l'arme qu'il détient contre eux. Son dilemme se résout donc sans qu'il ait à trancher. Il laisse César aider de deux autres hommes soulever Yago qui braille et qui promet mille supplices à Richard. Le petit groupe repart et Richard constate que la révolte s'éteint tout autour de lui, pourtant quelques habitants se regroupent et souhaitent poursuivre la chasse mais d'autres les en empêchent. Certains gardes, anticipant une possible domination des révoltés ou tout simplement fatigués de la haine des habitants à leur égard, se sont rangés dans le camp de Richard. Une ambiance étrange s'installe, personne ne sachant plus exactement comment se comporter vis-à-vis des autres.

Très vite deux clans se forment, il y a ceux que l'ordre de Fausta a sinon assagis au moins radoucis et qui se regroupent autour d'elle près du palais incendié, il y a ceux qui viennent juste de goûter à la liberté et qui ne veulent plus en être privé, ceux-là ont investi le hangar où sont rangés les outils, ils sont maintenant armés de pelles, de pioches, de machettes, de quoi tenir tête aux quelques gardes encore fidèles à l'ordre ancien armés eux de lances de bois à embout ferré rescapés du lynchage.

Hier encore ces hommes et ces femmes opprimés par un tyran et sa bande de soudards étaient unis sous la tyrannie, aujourd'hui qu'ils se retrouvent libres ils sont prêts à s'entretuer.

Jean-René Belami dort d'un sommeil profond.

## CHAPITRE 24 – VOYAGES VERS L'INCONNU

Paul, Noémie, Claudine, Bertrand et Nicolas traversent la petite cité. Ils s'étonnent de rencontrer de nombreux habitants qui, comme ceux qu'ils viennent de quitter, regagnent leurs habitations, il en vient de tous les environs. De vides il y a encore peu, les ruelles se remplissent d'hommes, de femmes et de très nombreux enfants. Lorsqu'ils aperçoivent Paul et ses compagnons, ils se réfugient dans les maisons les plus proches. Paul qui marche à reculons voit, derrière eux quelques-uns des premiers hommes qu'ils ont rencontrés à la sortie de leur abri nocturne, ils sont donc suivis. Mais cela n'inquiète pas Paul, s'ils avaient été hostiles, ils auraient été agressés dès leur première rencontre.

- Toutes ces traces vont faciliter le brouillage des nôtres, se félicite Paul à haute voix.

Arrivés au petit bosquet repéré, la ruse prévue par Paul n'a plus aucune utilité, il y a des traces nombreuses dans presque toutes les directions bien au-delà des limites du village et toutes se chevauchent, indiquant des allers et retours entre la forêt et le village. Ils traversent donc le bosquet sans se soucier des empreintes laissées. Alors qu'ils arrivent à la lisière du petit bois Paul, qui ne se préoccupe pas uniquement d'observer régulièrement les hommes qui descendent du col et ceux qui les suivent, aperçoit une petite troupe qui marche rapidement au milieu du grand espace vierge entre le bosquet et la forêt. N'ayant pas l'intention de se faire remarquer, Paul ne sort pas du bosquet et demande à ses compagnons de rester en arrière. Au moment où la troupe passe au plus près d'eux Nicolas s'écrit :

- Ce sont ceux qui sont venus dans la cité !
- Chut Nicolas, intime Paul.

Puis, lorsque la troupe est passée et ne peut plus les apercevoir, il lui demande :

- Que viens-tu de dire ?
- Les gens qui viennent de passer, c'est ceux qui sont venus à la cité et qu'ont longtemps discuté avec le gros et Brunet. Moi j'les ai vu quand ils sont rentrés dans le palais car j'étais de corvée dans la cour.
- Tu es certain que ce sont eux ?
- Oui, six hommes, dans leur tenue toute blanche.
- Richard nous a dit qu'il y avait 2 femmes, il est vrai que leur tenue ne permet pas de distinguer les sexes.

Ils se dirigent vers le sud, c'est la direction que nous allons prendre avant de bifurquer vers l'ouest. Comme ils ont l'air pressé nous allons les suivre de loin en mêlant nos traces aux leurs. Ça devrait complètement dérouter ceux qui nous poursuivent, avec toutes ces traces dans tous les sens ils ne vont pas savoir où aller. On attend que ces gens étranges, et certainement tout aussi dangereux que ceux qui nous poursuivent, ne soient plus visibles et on y va.

Paul ne sait pas quoi penser de cette rencontre. Après le récit de l'entretien entre le chef de cette bande et le trio Belami, Brunet et Fausta, il sait que ce sont des gens à éviter, ils suivront leurs traces mais en prenant bien garde de ne pas s'approcher si toute fois la troupe s'arrêtait. Ce qui ne semble pas être dans leur intention, ils avancent bien vite, nous serons moins rapides.

Une fois certain de n'être pas repéré, Paul sort du bosquet et invite ses compagnons à le suivre. Les hommes qui descendent du col sont maintenant très proches du village, il faut se mettre en route rapidement. Heureusement, Paul et ses compagnons sont maintenant hors de vue, Brunet et ses gardes ne pourront se fier qu'aux traces, ce qui les fera tourner en rond pendant un long moment. Ils ne pourront revoir les fuyards que s'ils traversent le bosquet, à condition de ne pas

trop trainer car Paul, qui consulte régulièrement la carte qui décrit le lieu où ils se trouvent, sait que bientôt il faudra prendre un chemin en sous-bois montant vers l'ouest qui les dissimulera. Une fois gravi cette haute colline il faudra encore traverser un long plateau avant de plonger vers une contrée moins montagneuse pour ensuite rejoindre la plaine. Il faut qu'ils atteignent la descente avec suffisamment d'avance sur leurs poursuivants si, par malchance, ils ont pu facilement repérer leur itinéraire. Lorsqu'ils seront dans les bois et dans la descente, la neige s'estompera au fur et à mesure de la perte d'altitude, rendant leurs traces de moins en moins visibles. Paul donne l'ordre du départ mais en demandant à ses compagnons de ne pas marcher dans les traces des six visiteurs qui viennent de passer et de se mettre tous de front afin de laisser croire à une troupe nombreuse. Le ciel déjà gris s'assombrit, quelques flocons de neige volètent. Un léger brouillard diffuse son voile et enveloppe le paysage qui se floute lentement. Ils arrivent à l'endroit où devrait se trouver le chemin qu'a indiqué Paul. Il n'y a pas de chemin ! Pourtant l'endroit très creux au fond duquel coule un ruisseau est facilement repérable. Paul comprend alors son erreur, il n'a pas pensé que les indications cartographiques dont il dispose datent d'un passé probablement très éloigné, les éléments géographiques demeurent mais les routes et chemins, tout comme les constructions, ont subi l'érosion naturelle, et pour certains ont totalement disparu.

Après quelques instants de réflexion Paul reprend sa carte et décide de poursuivre dans la direction que prenait le chemin disparu, c'est facile, dans un premier temps il suffit de remonter le cours d'eau. La forêt a repris ses droits, faite de grands résineux qui laissent un passage clair et suffisant pour avancer sans contrainte. Paul informe ses compagnons de la situation et prévient :

- Maintenant, même à travers bois, il faut forcer l'allure car il n'y aura plus que nos seules traces visibles et elles sont facilement reconnaissables par rapport à celles des hommes en blanc. Nos poursuivants ne les confondront pas. Le brouillard qui arrive va être à la fois notre allié et notre ennemi, notre allié car il va empêcher notre repérage à vue, notre ennemi car nous ne distinguerons pas nos poursuivants s'ils nous rattrapent.

Il se remettent en route avançant du plus vite que leur permet la montée qui est raide et la neige épaisse qui freine leur progression et empêche de distinguer le relief accidenté sous leurs pieds. Soudain Claudine pousse un grand cri et s'appuie sur le tronc le plus proche.

- Je me suis tordu la cheville, dit-elle. Ça me fait très mal.

Noémie, qui a très souvent accompagné André lorsqu'il soignait les habitants, examine le pied de Claudine :

- C'est une belle entorse, elle enfle rapidement.

Noémie ôte le soulier de Claudine et à l'aide de son écharpe confectionne un bandage rempli de neige qu'elle enroule autour du pied meurtri puis remet vite la chaussure avant que l'entorse n'enfle trop.

- C'est le seul traitement que je peux t'appliquer, il faudra remettre de la neige dans le bandage dès qu'elle aura fondue autour de ta cheville.
- Il faut absolument que nous avancions, ordonne Paul, sinon Brunet risque de nous rattraper, nos traces sont bien visibles.

Paul se remet en marche mais il n'a pas fait vingt pas qu'il s'arrête net, il appelle ses compagnons, ils s'approchent et Paul leur montre les traces qui se trouvent juste devant lui. Ce que voit alors les compagnons de Paul les effraie tout autant que la perspective d'être rattrapés par Brunet, à quelques pas devant eux, venant d'un sentier transversal, on distingue parfaitement les traces fraîches d'une dizaine de loups et de deux humains partant dans la même direction que celle qu'ils comptent emprunter. Ceux-là sont-ils proches ou éloignés, Paul n'a

aucun moyen de le savoir, d'autant plus que le brouillard s'épaissit et que la visibilité diminue. Que faire ? Demi-tour ils vont se retrouver face à leurs poursuivants ; suivre le sentier d'où viennent les loups, c'est risqué car un sentier bien tracé risque d'être emprunté régulièrement ; continuer dans le sous-bois ? Paul choisit cette dernière solution en espérant que les loups avancent bien plus vite qu'eux et qu'ils resteront sur le sentier, et inversement, que les gardes et Brunet avancent moins vite. Paul et Bertrand se placent de chaque côté de Claudine afin qu'elle puisse passer ses bras autour de leur cou et ainsi avancer sans avoir à poser son pied meurtri sur le sol. La petite troupe se remet en marche du plus vite qu'elle le peut.

Arrivé près du village, où tout est plat, Brunet n'a plus aucun moyen de repérer les fugitifs et la quantité de traces ne lui permet pas de reconnaître celles qui l'intéressent. N'ayant aucune idée de la direction qu'allait prendre Paul, il arrête sa troupe, réfléchit un moment puis ordonne :

- Nous allons faire le tour de ce village, Martin et David vous partez d'un côté, Bill et Léon de l'autre. Il faut retrouver des traces du passage de Paul et sa bande. Pierrot et moi nous allons traverser ce tas de maisons. Nous nous retrouvons de l'autre côté.

Il leur faut peu de temps pour contourner cette petite cité, tous se retrouvent donc quelques minutes plus tard à l'orée du petit bosquet qu'ont traversé Paul et ses compagnons. Une fois là, aucun ne peut émettre la moindre hypothèse sur la direction à prendre. Brunet décide alors d'élargir le périmètre de leur recherche :

- Nous allons remonter là où il y a le plus de traces, je pense que Paul aura choisi ce chemin car c'est le plus emprunté.

La troupe se met en marche mais ne va pas bien loin car les nombreuses traces qu'ils suivent sont celles laissées par les habitants du village et elles ne vont pas plus loin qu'un grand bâtiment. Ils en font le tour, au-delà, plus de trace. Brunet entre prudemment dans la bâtisse. Étonnamment, alors qu'il gèle dehors, il y fait une température agréable. Les nombreuses bottes de paille qui sont entreposées là doivent permettre une bonne isolation. D'ailleurs cette grande grange doit servir de dortoir aux habitants car entre certaines bottes de paille des espaces permettent de s'allonger, des femmes et des enfants sont encore endormis à l'intérieur de ces niches. Brunet commande à ses hommes d'explorer tous les recoins de cet endroit. Après une inspection minutieuse, ils n'y ont pas trouvé ceux qu'ils cherchent.

Brunet perd patience, il décide de rebrousser chemin et de suivre les traces les plus externes, en limite avec la neige vierge, ils finiront bien par trouver des traces qui s'éloignent franchement du village, pense-t-il.

Faisant cela les gardes se retrouvent à l'orée du petit bois où se tenaient Paul et ses amis. De cet endroit, d'autres traces mais beaucoup moins nombreuses se dirigent uniquement dans le sens de l'éloignement du village. Brunet reste un moment perplexe, il estime le nombre de personnes ayant emprunté cette direction à plus d'une dizaine de personnes, ce qui ne correspond pas à la troupe de Paul. Si ce sont eux, à qui appartiennent les autres traces ? Les fuyards suivent-ils d'autres ou bien ont-ils été suivi par d'autres ? Ont-ils reçu du renfort ? Et surtout, est-ce bien eux ? A toutes ces questions, Brunet ne peut pas répondre, sans réelle conviction, il décide de suivre ces traces-là. Ils arrivent bientôt à l'endroit où les empreintes de la troupe de Jarred se séparent de celles de Paul et ses compagnons. Nouvelle hésitation ! Les empruntes poursuivant sur le chemin principal étant toutes identiques et peu semblables à celles que laissent les godillots utilisés par ses concitoyens, Brunet décide de bifurquer et donc de suivre le chemin pris par Paul. Il fustige les trainards mais ceux-ci, après leur longue descente du col, commencent à retrouver les mêmes douleurs musculaires qu'après leur ascension dans le puits. Et malgré la fureur de Brunet, l'allure faiblit et les pauses deviennent plus fréquentes

et plus longues. A seulement quelques centaines de mètres, ceux qu'ils poursuivent viennent de reprendre leur marche.

De leur côté André et Joseph approchent des dernières ruines de la grande cité en longeant une large rivière qui contourne le massif montagneux que traversent actuellement Paul et ses compagnons. Avant de s'aventurer en terrain découvert les deux hommes se postent à l'étage d'un bâtiment qui surplombe les derniers vestiges de la grande cité et, au-delà, un large espace broussailleux qu'il va leur falloir franchir rapidement avant d'atteindre le couvert de la forêt. Ils découvrent alors les rondes effectuées par les loups. Les bêtes avancent sur un chemin rocailleux au plus près des espaces envahis des décombres des derniers bâtiments. De leur position haute, André et Joseph peuvent apercevoir, bien dissimulés dans les bois attenants, des humains qui semblent les accompagner de loin et qui, probablement, les dirigent. Cela permet à André de lever un doute sur l'évolution possible de ces animaux, ils restaient des animaux et c'étaient bien des humains qui imposaient ces frontières, les loups n'étant qu'un moyen utile pour décourager ceux qui tenteraient de les franchir. C'est la première fois qu'André a conscience de cet encadrement, même Paul, bien qu'il ait souvent entendu des sifflets qui faisaient dresser les oreilles des loups, n'avait jamais aperçu un humain à leur côté. André et Joseph ont vite remarqué la rotation régulière des rondes de loups qui ne s'éloignent pas du chemin limite de cette grande cité. Joseph compte l'intervalle de temps entre deux rondes, il est à peu près régulier et suffisamment long pour qu'ils puissent courir jusqu'à la forêt sans être vus. Après un passage des loups, il compte la moitié du temps et, après un rapide coup d'œil à droite puis à gauche, dit : « On y va ». C'est alors une course effrénée jusqu'aux premiers arbres. Ils s'enfoncent dans les sous-bois et une fois hors de la vue des gardiens de la cité ils s'affalent sur le sol moussu, le souffle court et le cœur battant fort.

Dès que leur corps a retrouvé le calme, ils se remettent en route. A cette basse altitude, il fait une agréable douceur, mais comparé à la froidure de leur cité, cela leur semble presque une canicule, leur vieille carcasse supporte difficilement les efforts soutenus sous cette température. Pour eux aussi la marche devient plus lente, entrecoupée de pauses de moins en moins espacées et de plus en plus longues.

Lors de l'une d'elles, Joseph demande :

- Tu sais où on va ?
- Pas exactement. Mais nous sommes dans la bonne direction, il suffit de suivre cette rivière et nous arriverons à la mer.
- Oui, je suis impatient de voir ça.
- Moi aussi, ce doit être étonnant une surface infinie totalement recouverte d'eau !

## CHAPITRE 25 – CAPTURE

Le portage de Claudine ralentit fortement la progression des fuyards. Paul tente d'encourager Bertrand : plus âgé que lui et surtout beaucoup moins rompu aux exercices physiques, il doit souvent s'arrêter pour souffler. Après de nombreuses haltes, ils sont enfin arrivés là où le plateau fait place à une dénivellation négative constante qui doit les amener dans une vallée traversée par une large rivière, enfin si les repérages cartographiques de Paul s'avèrent exacts. La descente aurait dû leur permettre une progression plus rapide, du fait de la pente mais aussi parce que la couche de neige s'amenuise régulièrement. Malheureusement, le soutien permanent de Claudine empêche d'allonger les pas, il les freine même car Paul et Bertrand doivent choisir précautionneusement là où ils posent les leurs afin de ne pas glisser. Et puis marcher à trois de front dans une forêt n'est pas chose facile, il faut sans cesse louvoyer pour trouver de larges espaces entre les troncs. Le brouillard s'épaissit, Bertrand s'inquiète soudainement :

- Paul, tu es sûr de nous mener au bon endroit, nous pouvons facilement nous perdre dans cette forêt avec ce brouillard. Tu sais où tu vas ?
- Non, je ne sais pas où nous allons, répond Paul. Je sais simplement que nous devons dévaler cette pente au plus vite et ensuite marcher plein sud.
- Mais comment peux-tu savoir où se trouve le sud, nous n'avons pas vu une seule fois le soleil depuis plusieurs jours ? Comment sais-tu que nous allons dans la bonne direction, insiste Bertrand.
- Je t'explique et c'est très simple : nous descendons actuellement la pente d'une montagne qui fait partie d'une chaîne. En face de nous, nous ne la voyons pas encore à cause du brouillard, il y a une autre chaîne de montagnes. Et entre ces deux chaînes il y a une vallée où coule une rivière. Tu me suis ?
- Oui, jusque-là, ça va.
- Lorsque nous serons dans la vallée, et en espérant que le brouillard se lève rapidement, il nous suffira de repérer les montagnes qui nous feront face, de marcher vers elles et nécessairement nous serons à un moment arrêté par le lit d'une rivière. Une rivière ça coule de l'amont vers l'aval, en clair d'un point haut vers un point bas. Il suffira donc de suivre le cours de cette rivière qui, d'après ma carte, se jette dans une autre rivière, qui elle-même se jette dans la mer. Cette mer étant pour l'instant notre premier objectif. J'ai été clair ?

C'est Claudine qui répond :

- Bertrand, nous avons choisi de suivre Paul, il faut lui faire confiance, lui seul sait interpréter cette carte. Paul, tu sais exactement nous situer ?
- Exactement pas vraiment. Je sais globalement où nous sommes et je sais que nous allons arriver sur les berges de la rivière que je vois sur ma carte. Ensuite il suffira de suivre le cours d'eau.

Nicolas, très discret jusque-là, demande :

- C'est quoi une rivière ?
- C'est comme le torrent qui traverse la cité, mais en beaucoup plus large, plus plat et moins rapide, répond Paul.
- Et la mer, c'est quoi ?

- Je n'en sais pas plus que toi en réalité. J'ai vu des images dans des livres et j'ai lu des articles sur le sujet, c'est une étendue d'eau très vaste, comme une rivière dont ne verrait pas la rive opposée. D'après mes livres des embarcations avec des moteurs peuvent rejoindre l'autre bord. Je ne sais rien de ces moteurs, je n'ai pas trouvé de livres suffisamment documentés. Ce que je comprends c'est que ça fait avancer les bateaux plus vite.
- On pourrait traverser en nageant.
- Non, même les bateaux à moteur mettent plusieurs jours pour traverser la mer que nous allons rejoindre, il y a beaucoup d'autres mers et plus étendues. Mais je vois que tu es curieux Nicolas, il va falloir que je t'apprenne à lire.

Nicolas qui se demande comment Paul peut s'orienter en consultant un papier en couleur, lui demande :

- Et quand je saurai lire, je pourrai aussi avoir une carte et aller où je veux ?
- Bien sûr, mais il faut trouver la bonne carte, il y en a beaucoup dans mon livre. J'utilise celle qu'André et moi avons pu identifier, celle qui décrit le vaste endroit que nous venons de parcourir. C'est la rivière qui va nous guider maintenant car je n'ai aucun moyen de reconnaître parmi toutes les cartes de mon livre laquelle correspond aux endroits que nous allons maintenant traverser. J'y arriverai peut-être en observant le paysage, les montagnes, le tracé de la rivière. Je t'expliquerai tout ça en cours de route. Maintenant il faut avancer.

Au fur et à mesure de leur descente le brouillard se lève, bientôt il ne reste plus qu'un voile que, petit à petit, les rayons du soleil transpercent, puis dissipent totalement. Tous se réjouissent de voir un ciel parfaitement bleu et un astre du jour parfaitement visible au-dessus de leur tête. Il ne faut pas longtemps sans qu'ils ressentent l'aspect négatif de ce formidable spectacle, ils ont de plus en plus chaud et soif et leur réserve d'eau est vite épuisée.

Après plusieurs heures de marche ils atteignent enfin la vallée sans avoir été rattrapé par Brunet et ses gardes ni croisé une ronde de loups.

Pour Brunet et sa troupe, Paul n'a plus de souci à se faire, n'ayant plus aucune trace à suivre ils errent lamentablement dans les bois sans plus savoir où aller. Brunet à la rage au ventre mais il ne peut que constater qu'il leur sera impossible de rejoindre Paul. Il ordonne la fin de la poursuite et espère pouvoir facilement retrouver le chemin du retour.

Comme l'avait annoncé Paul, une autre chaîne de montagnes s'élève au loin, ce qui le rassure et le conforte dans sa juste interprétation de la carte qui le guide. Il s'arrête et peut annoncer à ses amis :

- Nous en avons terminé avec les randonnées en montagne. Comme nous allons suivre une rivière nous allons maintenant marcher à plat. D'après ma carte cette rivière ne devrait pas être loin. Je vous propose de partir rapidement, nous ferons une halte d'une nuit au bord de l'eau. La température ici est douce et bien que l'eau soit probablement fraîche nous allons enfin pouvoir faire un peu de toilette, nous en avons besoin.

Il ne fallut qu'une petite heure pour atteindre les bords de la rivière. Aussitôt arrivés près de la rive Paul et Bertrand se dévêtent entièrement et se jettent à l'eau. Nicolas, plus timoré et encore imprégné des principes moraux enseignés par Fausta, hésite à se mettre nu devant Claudine et

Noémie. Celles-ci d'ailleurs s'éloignent un peu pour se baigner à l'abri des regards des hommes, Nicolas se décide à ôter ses vêtements et à se mettre à l'eau. Il rejoint Paul et Bertrand qui s'asperge copieusement et poursuit vers le milieu de la rivière. Nicolas pousse un cri :

- Elle est très froide !
- C'est normal, les bords peu profonds sont plus chauds que là où tu te trouves maintenant répond Paul, l'eau de cette rivière descend directement des montagnes que nous venons de quitter où il gèle encore toutes les nuits et même parfois dans la journée.

Nicolas est jeune, il se trempe entièrement et avance dans la rivière. Paul s'inquiète :

- Nicolas, ne va pas trop loin, cette rivière est certainement plus profonde dès qu'on s'éloigne du bord.
- Je sais nager, répond Nicolas qui continue à s'avancer et bientôt s'allonge et battant des bras et des jambes, il se dirige en nageant vers le milieu de la rivière.

Paul est stupéfait, jamais personne dans la cité n'a jamais su nager. Avant de savoir comment Nicolas a appris il lui crie :

- Nicolas, il y a du courant, reviens.

Le courant n'est pas très fort mais suffisant pour que Nicolas soit emporté vers l'aval. Il fait demi-tour et retourne tranquillement vers la rive, bien qu'un peu plus bas que son point de départ. Lorsqu'il revient Paul s'étonne :

- Comment as-tu appris à nager ?
- Dans le barrage. C'est interdit mais on y va souvent avec les copains lorsque tout le monde est au travail. Ou le soir quand les gens sont chez eux. On est pas beaucoup à nager car ils ont tous peur, ils restent presque tous sur le bord. Mais moi je vais au milieu.

Paul s'est lui aussi baigné quelque fois dans le barrage malgré l'interdiction mais il n'avancait pas plus loin qu'avec de l'eau à hauteur des épaules, jamais il n'a cru pouvoir rester en suspension dans l'eau. Lui qui pensait tout savoir de la vie de la cité, Nicolas vient de lui ôter cette certitude.

Il faut que le jour faiblisse pour que tous consentent à sortir de ce bain, premier moment de réconfort depuis leur départ, même Noémie a apprécié cet instant de détente. Paul sort de sa besace une lame de métal et, après s'être humecter le visage, frotte cette lame affûtée contre son visage. Il rase cette barbe qui pousse depuis plusieurs jours. Lorsqu'il a terminé il propose à Bertrand de suivre son exemple mais celui-ci exprime une inquiétude :

- Tu arrives à te raser sans la pommade que nous fournit André ?
- Ça râpe un peu, il faut y aller doucement.

Bertrand imite Paul et revient vers le groupe imberbe mais avec la peau des joues quelque peu rougeoyante.

La baignade, relaxante dans un premier temps, ajoute maintenant à la fatigue. Il a légèrement soulagé la douleur de Claudine qui se repose au pied d'un arbre. Noémie a repéré un endroit où ils pourront dormir. Bertrand et Nicolas ont ramassé des paquets d'herbe sèche sur lesquels ils pourront s'allonger. Paul a tenté, mais sans succès, de trouver dans son livre la carte qui fait suite à celle qui leur a permis d'arriver jusque-là.

Ils mangent leurs dernières provisions et sitôt leur frugal repas terminé il se serrent les uns contre les autres au pied de l'arbre repéré par Noémie et s'endorment rapidement.



A leur réveil, il fait déjà grand jour. Seul Paul avait quitté leur abri pour inspecter les alentours et surtout pour tenter de trouver quelques fruits sauvages. Leurs provisions sont épuisées et il leur faut absolument trouver de quoi manger avant de reprendre leur voyage. Malheureusement rien de comestible ne pousse dans cet endroit, ils vont devoir poursuivre leur route à jeun. A son retour il fait part de l'inutilité de sa recherche :

- Je n'ai pas trouvé de quoi manger. Cette région est décrite comme riche en arbres fruitiers dans les livres anciens. J'ai aperçu quantité d'arbres qui ressemblent à ceux que j'ai vu dans ces livres mais sans aucun fruit, peut-être ce n'est pas encore la saison. Il va falloir commencer à marcher le ventre vide, j'espère que nous allons traverser des endroits plus favorables.

La marche reprend le long de la rivière dans un paysage d'arbres isolés, de larges buissons épineux et d'herbes hautes qui bouchent la vue et qu'il faut traverser. La nuit de sommeil a été profitable, ils sont plus alertes mais Claudine toujours aidée par Paul et Bertrand peut à peine posé son pied. Le manque de nourriture se fait sentir, tous inspectent leur entourage dès qu'une trouée se fait dans cette savane, espérant trouver des baies ou des fruits, mais il n'y a rien que des arbres sans fruits et des broussailles stériles.

Enfin le paysage change, le milieu s'éclaircit et laisse place à une plaine cultivée et plantée d'arbres alignés mais toujours non porteurs de fruits. Ils longent ce vaste verger jusqu'à apercevoir un immense jardin où poussent déjà des plantes qu'ils ne peuvent pas encore reconnaître. Avant d'aller plus avant, Paul se montre prudent :

- C'est endroit n'est pas naturel, ce sont des plantations. Il y a donc des hommes pas loin d'ici. Avançons doucement, allons au ras de la partie plantée et voyons ce que nous pouvons récolter. Surtout pas de bruit, on ne voit personne et pas d'habitation mais il ne faut pas se faire repérer.

Ils avancent donc avec précautions et arrivent en bordure de la plantation. Claudine et Noémie reconnaissent immédiatement quelques végétaux : des carottes, des navets, des salades, et même des fraises. Mais aussi d'autres plantes dont ils ne peuvent pas donner le nom. Claudine s'étonne d'ailleurs que Paul ne sache pas identifier ces plantes inconnues.

- La botanique n'est pas la science que j'ai vraiment approfondie. Je me suis contenté de reconnaître les plantes que nous cultivions. Bon, on ne traîne pas, on ramasse ce qu'on peut et on s'en va.

Aussitôt chacun ouvre son sac et le remplit. Paul stoppe la récolte :

- N'en prenez pas trop, il va falloir porter les sacs. Surtout pour Bertrand et moi qui soutenons Claudine, avec nos sacs et celui de Claudine. Puisque nous trouvons ces légumes ici, nous en trouverons certainement d'autres plus loin, inutile de trop se charger. Regardez, le champ se termine bientôt et nous allons bientôt entrer dans une forêt, nous allons jusque-là et on fait une halte.
- On a rien pour faire cuire les légumes, s'inquiète Nicolas.
- Il va falloir les manger crus, répond Paul.
- Beurk ! est la seule réponse du gamin.

La forêt n'en est pas vraiment une, ce sont plusieurs rangées d'arbres qui séparent le champ qu'ils viennent de quitter d'un autre champ.

- Ce n'est pas très rassurant comme abri mais il va falloir s'en contenter, il faut qu'on mange. Nicolas, toi qui ne veux pas manger cru, prend tous les légumes que tu peux et va les laver à la rivière. Tu les rapportes propres et tu nous regardes manger.

- Ben je crois que je vais en manger un peu quand même, j'ai trop faim.
- Très bien, alors file à la rivière et reviens vite.

Tous, même Nicolas, ont trouvé excellentes les carottes crues, moins les navets. Ils se sont régalés avec les fraises. D'ailleurs Nicolas sort du bois dans l'intention d'en faire une nouvelle récolte. C'est alors qu'il voit, assez loin, des hommes qui marchent à l'orée du bois et qui se dirigent vers la rivière. Il reste un instant sur place, effrayé, et repart en courant vers le bois. Trop tard, les hommes l'ont vu et crient. Nicolas n'entend pas ce qu'ils disent. Affolé, il rejoint ses compagnons et les alerte :

- Il y a des hommes qui arrivent, ils m'ont vu.

Paul ne blâme pas Nicolas, ce sera pour plus tard :

- Ils sont nombreux ?
- Je ne sais pas, au moins cinq ou six.
- On file vite.

Tous se lèvent précipitamment, ramassent les sacs et suivent Paul qui a déjà rejoint l'orée opposée du bois, oubliant que Claudine ne peut pas se déplacer seule. C'est Bertrand qui la soutient difficilement et lorsqu'ils arrivent près de Paul qui les a attendus, les hommes aperçus par Nicolas sont déjà dans le bois. Ils ne pourront pas les semer. Paul n'hésite pas, la fuite serait inutile, il se place devant ses compagnons et attend les hommes. A part celui qui avance en tête avec les mains vides, les cinq autres portent des outils agricoles : pelle, bêche ou fourche. Ils s'approchent sans trop se presser, Paul ne sait quoi penser : Difficile à dire si ce sont des paysans se rendant au travail ou bien des gardes disposant d'outils comme armes ? Le groupe s'arrête et l'homme de tête s'adresse à Paul :

- Bonjour mesdames et messieurs, que faites-vous ici ?

Paul est déjà rassuré par le ton de l'homme qui ne semble pas hostile, et aussi par son langage parfaitement compréhensible :

- Bonjour messieurs. Nous ne faisons que passer, nous nous dirigeons vers la mer.
- Disposez-vous d'une autorisation pour circuler ?
- Non, nous avons quitté notre village il y a trois jours et nous ne savions pas qu'il fallait une autorisation.
- Alors je vais vous demander de nous suivre.

Ils sont six. Malgré le ton paisible de l'homme qui semble être le chef, Paul craint que cette invitation ne débouche pas sur un simple contretemps mais plutôt sur un arrêt brusque de leur odyssée. Paul se retourne vers ses camarades et leur dit :

- Nous n'avons pas le choix, il faut les suivre.

Puis, s'adressant à l'homme :

- Nous vous suivons.

L'homme part, suivi de deux de ses comparses, puis de Paul et des siens, les trois autres paysans se plaçant en queue de groupe. Ils longent le bois d'un côté, un champ de légumes de l'autre. Au loin sur sa droite, Paul distingue des femmes et des hommes qui travaillent la terre et d'autres hommes inactifs qui semblent les surveiller. Ils marchent depuis près d'une heure le long de ce champ avant d'apercevoir quelques maisons et de grands bâtiments. Suivant l'homme de tête, le groupe se dirige vers une bâtisse un peu à l'écart. Devant une lourde porte, deux hommes armés de bâton ferré s'écartent à leur arrivée. Le chef des paysans frappe à la porte qui s'ouvre immédiatement. Ils entrent et se retrouvent dans un passage entre deux murs. Une porte s'ouvre sur leur droite, une femme, jeune, s'adresse à l'homme :

- Encore !
- Oui, ça bouge pas mal en ce moment.

- Il va certainement falloir ouvrir un troisième centre.
- Oui, le deuxième est quasiment plein. Tu as suffisamment d'effectifs pour emmener ceux-là, fait-il en désignant le groupe de Paul.
- Oui, j'ai des gars qui reviennent du camp de Mars et d'autres de celui de Toul. Ils devraient être ici dans la soirée. Bon, met moi ceux-là dans la boîte. Salut.

L'homme fait signe d'avancer, ils poursuivent jusqu'au fond du passage et se trouvent face à une haute grille qui ferme totalement l'accès. L'homme sort une clé d'une de ses poches et ouvre une petite porte incluse au milieu de la grille. Il fait entrer les jeunes gens dans une large cour rectangulaire entourée de hauts murs.

- Voilà votre gîte pour la nuit. Vous vouliez voir la mer, vous la verrez bientôt, un convoi part demain et vous y mènera. Il y a une porte là-bas, elle donne sur une pièce où vous trouverez de l'eau et des paillasses pour dormir. Ce soir nous vous apporterons un repas.
- Qui êtes-vous, demande Paul. Pourquoi nous enfermez-vous ?
- Vous le saurez lorsque vous serez arrivés à destination. Adieu.

L'homme s'en va sans autres explications, il referme la porte de la grille et commande aux hommes qui l'accompagnent :

- Allez, on a encore du travail.

## CHAPITRE 26 – VERS LA MER

- Vous avez vu comment ils sont habillés, demande Claudine.
- Oui, c'est étonnant, répond Bernard. C'est comme si leurs vêtements avaient été fabriqués pour chacun. Et puis les manches, les bas de pantalons, les bords de vestes, se terminent tous bien proprement. Pas comme les nôtres qui peluchent de partout. Ils ont une autre particularité, ils parlent à peu près comme nous, et pas comme la plupart des habitants de notre cité. Ils doivent eux aussi posséder de nombreux livres et avoir acquis un vocabulaire plus étendu que chez nous et les quelques humains que nous avons croisés depuis notre départ. S'ils sont plus instruits, ils sont aussi probablement plus bienveillants ?
- Je ne suis pas certain que ces deux qualités soient complémentaires, répond Paul. Nous allons avoir le temps d'apprécier puisque nous allons passer quelques temps en contact avec ces gens.
- Oui, mais ce n'est pas rassurant, nous ne savons même pas pourquoi ils nous enferment s'inquiète Claudine.
- Notre situation pourrait être pire, il ne faut pas voir que le mauvais côté, il faut aussi voir le bon.
- Parce qu'il y en a un bon, nous sommes prisonniers, insiste Claudine.
- Ça c'est le mauvais côté effectivement. Le bon, je devrais même dire les bons côtés, il y en a trois, le premier c'est que bien qu'ils nous retiennent prisonniers, ils ne semblent pas mal malveillants, le deuxième c'est qu'ils nous fournissent un repas, le troisième c'est qu'ils vont nous mener là où nous voulons aller. Je pourrai même ajouter un quatrième, probablement que les conditions du voyage avec eux seront bien moins périlleuses pour nous. L'inconnu, c'est que vont-ils faire de nous une fois que nous serons dans ce que la femme a appelé le « centre », qu'est-ce qu'un centre ? Inutile de nous inquiéter par avance. Puisque nous avons accès à de l'eau, allons-nous rafraîchir et nous reposer.
- Tu es sûr qu'on va avoir à manger, demande Nicolas.
- Oui, ils n'ont pas l'air de nous vouloir du mal, l'homme qui nous a enfermés a dit qu'ils nous apporteraient un repas. Si tu as faim il reste les légumes que nous avons ramassés.
- Je préfère attendre ce soir pour voir si c'est meilleur que les légumes crus.

Ils se dirigent tous vers l'endroit indiqué par leur gardien et entrent dans une pièce sans autre ouverture que la porte. Lorsque leurs yeux sont habitués à la pénombre, ils découvrent effectivement des paillasses alignées le long des deux murs latéraux, une grande table et quelques chaises occupent le centre de la pièce, accolé au mur opposé à la porte un bac en pierre recueille l'eau qui coule en abondance d'un tuyau sortant du mur. Le trop-plein de l'eau se déverse dans une rigole qui longe le mur, traverse une cloison derrière laquelle l'eau s'engloutit dans un trou creusé à même le sol. Ils comprennent vite qu'ils viennent de trouver les gogues de cet endroit. Paul s'adresse à Nicolas :

- Tu as de la chance, tout est entraîné par le courant d'eau, ta punition est donc levée.
- Ouais, mais j'aurai bien aimé lui mettre le nez dedans à la Fausta.
- N'y pense plus, tu n'es pas près de la revoir, si toutefois tu la revois un jour.

Brusquement Noémie, très courageuse jusque-là, se jette sur une paillasse et pleure à gros sanglots. Claudine se dirige vers elle en boitillant, elle l'entoure de ses deux bras et tente de la calmer. Mais rien n'y fait, la peine maîtrisée tout le long de ce périple revient en force. Il faut toute la patience et la délicatesse de Claudine pour calmer l'immense chagrin de Noémie. Une

fois la crise de larmes passée, tous se regardent totalement désemparés devant cette absence d'activité qui fait brusquement suite à quatre jours d'intenses mésaventures physiques et morales. Paul sent qu'il suffit d'un rien pour que la morosité s'insinue dans l'esprit de chacun.

- Je propose que nous nous reposions en attendant le repas qui nous est promis. Cette cour est vide, cette pièce est vide, nous n'avons qu'une chose à faire : attendre. Si vous le voulez, je vais vous raconter ce que m'a révélé mon grand-père avant que nous partions, c'est son récit qui me fait espérer un lieu où la vie serait meilleure. C'est de là que vient Tom, vous l'avez peu connu puisqu'avec mon père, ils cherchaient un endroit où implanter une nouvelle cité et ils ne sont pas revenus d'une de leur expédition. Peut-être, comme nous, ils se sont fait attraper et sont captifs quelque part ? Noémie, est-ce que tu souhaites entendre cette histoire ?
- Oui Paul, raconte-nous. Peu d'habitants ont su ce que préparaient Georges et Tom, et ceux-là ont bien gardé le secret. Quant à moi, j'étais trop petite.

Paul s'assoie sur une chaise, les autres en font autant, il reprend alors l'histoire de Tom et Georges, de la découverte de Tom par André à leur disparition. Il fallut plusieurs heures de récit pour cela avec les nombreuses questions qui ont suivies et qui ne sont interrompues que par l'arrivée dans la cour de deux hommes, l'un porte une lance, l'autre un sac qu'il dépose à l'entrée de la pièce.

- Voici votre repas. Gardez des provisions pour demain car vous n'aurez rien d'autre avant demain soir. Vous trouverez aussi des récipients dans le sac, remplissez les d'eau, il fera soif.

Avant que Paul qui s'est levé puisse s'adresser à eux, les deux hommes font demi-tour et quittent la cour. Paul ouvre le sac, inspecte son contenu, puis s'adresse à Nicolas :

- Mon pauvre Nicolas, il va encore falloir que tu te contentes de légumes crus, tu as de la chance il y a aussi beaucoup de fruits.

Ils mangent avec appétit puis, après quelques tours de la cour pendant lesquels ont repris les questions concernant Georges et Tom, ils retournent à leur logement, s'installent sur leur paillasse et s'endorment.

Dès l'aube le lendemain matin, ils sont réveillés par les hommes qui leur ont apporté le repas la veille.

- Préparez-vous, je vous attends, vous partez dans quelques minutes.
- Nous n'avons pas le temps de manger, demande Nicolas.
- Vous mangerez en marchant, vous avez une longue étape aujourd'hui.

Ils sont vite prêts, l'homme leur fait signe de le suivre. Ils sortent de la bâtisse et se dirigent vers le centre du petit hameau qu'ils ont aperçu en arrivant hier. Un autre homme attend près d'un enclos grillagé, celui qui les conduit s'adresse à lui :

- Voilà tes voyageurs, je te les laisse.
- Attends, gardes les deux minutes, je sors les bêtes.

L'homme ouvre la porte de l'enclos et crie plusieurs mots incompréhensibles. Aussitôt, quittant une meute de près d'une centaine d'individus, accourent une dizaine de loups, ils s'approchent, sans aucun signe d'agressivité. L'homme sort de l'enclos, les loups le suivent et sur un ordre bref se répartissent autour de Paul et ses compagnons. Paul est stupéfait, ces animaux qui l'ont si souvent poursuivi sont imposants par leur taille mais semblent parfaitement placides. Claudine et Nicolas paniquent à leur approche mais devant le désintérêt total des animaux vis-

à-vis de leur groupe, ils se calment. L'homme demande de le suivre. Le groupe se met en marche, les loups suivent. Paul, Noémie, Claudine soutenue par Bernard et Nicolas cernés par les loups emboîtent leur pas. Ils se dirigent vers une petite place ombragée où se tient un groupe d'hommes qui les attend probablement. Il y a cinq hommes armés de piques et deux hommes attachés ensemble par une corde passé autour de leur cou dont une extrémité est tenue par un sixième homme. Quelle surprise ! Lorsque Paul arrive à la hauteur des hommes entravés, il reconnaît Martin et Léon, deux des gardes qui accompagnaient Brunet dans leur poursuite. Il n'a pas le temps de les questionner, l'homme qui commande lance :

- On part, il va falloir marcher toute la journée. Il faut que quelqu'un aide celle qui boite.
- Nous avons bien l'intention de le faire, répond Paul.

L'homme ne répond pas.

Ils se mettent en route, Bertrand et Paul reprennent leur rôle de support pour Claudine qui boîte encore un peu mais son pied peut maintenant toucher le sol sans déclencher de douleur violente. C'est un équipage étonnant qui maintenant s'avance sur un large chemin de terre, en tête le chef, suivi de trois groupes distincts : un cordon externe de dix loups qui entoure un cordon interne de six hommes armés, et au centre de ce dispositif les deux hommes entravés par une corde et le groupe de Paul. Ils se dirigent plein sud constate Paul. Celui-ci, en tête de son groupe, s'approche de Martin :

- Comment vous vous êtes fait prendre ?
- Bah, Comme y avait plus de traces on savait pas où vous étiez passés. Alors Roger a décidé de retourner à la cité. Mais Léon et moi on marchait pas vite dans la montée, les trois autres ont grimpé plus vite et dans le brouillard on s'est perdu. On s'est fait prendre par ces hommes mais comme ils voulaient nous prendre on s'est pas laissé faire, on s'est battus mais y z'étaient plus nombreux, ils nous ont attaché avec une corde.
- Taisez-vous, gardez vos forces pour la marche, lança l'homme de tête.

Ils marchent encore pendant un temps que Paul est incapable d'estimer. Lui, et plus encore Bertrand, n'en peuvent plus de soutenir Claudine, d'autant plus que cette marche réactive sa douleur. Paul n'y tient plus et demande :

- Nous sommes fatigués et nous ne pouvons plus porter notre amie blessée, peut-on faire une pause ?

L'homme de tête répond, sans s'arrêter de marcher :

- Vous avez voulu quitter le village que vous habitez, alors ne vous plaignez pas, vous n'avez que ce que vous méritez. Allez, on ne va pas vous épuiser, dans quelques minutes nous allons nous arrêter. Vous allez avoir de nouveaux compagnons de voyage.

Effectivement, ils arrivent bientôt dans un petit village dont la place centrale fourmille de monde et de loups. La troupe s'arrête et tous peuvent s'asseoir, toujours encadrés par les hommes armés et les loups. On leur distribue des récipients fermés par un cylindre de liège.

- Vous pouvez boire, c'est de l'eau. Et gardez bien la gourde car elle va vous servir jusqu'à l'arrivée.

Paul profite de cette halte pour questionner Martin :

- Brunet a rebroussé chemin, il est retourné à la cité ?
- C'est ce qu'il a dit. Mais je sais pas si il a retrouvé son chemin, on y voyait rien avec le brouillard.
- Il ne devait pas être content ?
- Il était furax. Moi, je suis content qu'on vous avait pas trouvé car y vous aurait tous tué.
- Je vais demander au chef de vous ôter ce licol qui doit vous blesser, tu as le cou rouge et boursoufflé.

Paul s'approche du chef qui est en grande discussion avec l'autre chef de groupe, celui qu'ils viennent de rejoindre. Il attend la fin de leur conversation qui lui apprend qu'il va falloir marcher encore pendant dix jours avant d'atteindre ce centre évoqué par la femme gardienne de leur hébergement de la veille. Les échanges étant terminé, Paul interpelle le chef du convoi :

- S'il vous plait, est-ce que je peux faire une demande ?
- Qu'est-ce que tu veux ?
- Je connais bien les deux hommes qui sont entravés, ils sont du même village que nous et s'ils ont été pris en dehors du village, c'est justement parce qu'ils voulaient nous y ramener. Ils ne sont pas dangereux. Peux-tu leur enlever cette corde qui blesse leur cou ?
- Oui, on va leur enlever. Avec les renforts que nous venons d'avoir, il y a peu de chances pour qu'ils s'échappent.
- Merci beaucoup pour eux. Est-ce qu'on ne peut pas aussi ralentir l'allure, notre amie blessée n'en peut plus, elle aura du mal à faire des étapes aussi longues.
- Une charrette va nous suivre, on va lui laisser une place. Mais attention, si elle tente de s'échapper je lance les chiens sur elle.

Paul s'étonne :

- Ce sont des chiens, pas des loups ? Nous les avons toujours appelé loups dans notre village et les images de loups que j'ai pu trouver ressemblent beaucoup à ces bêtes-là.
- Comment as-tu trouvé des images, tous les livres ont été brûlés ?

Paul se rend compte qu'il a commis une grave erreur en dévoilant l'existence de livres. Il tente de relativiser :

- Dans notre village, il y avait une banque et dans une cave il y avait quelques livres.
- Et tu sais lire ?

Alors là, il faut qu'il sorte un gros mensonge :

- Oui, la grande prêtresse du village m'a appris à lire, elle n'a pas d'enfant et souhaitait que je prenne la suite.
- Dans ce cas, pourquoi as-tu quitté ton village ?

Là, ça devient scabreux, il va falloir continuer dans le mensonge mais Paul pense soudain aux étranges visiteurs :

- Parce que des hommes et des femmes sont venus dans notre village, ils ont armé le chef des gardes, un opposant à notre grande prêtresse. Ce type veut prendre le pouvoir de plusieurs autres villages avec l'aide des visiteurs, il nous réduisait déjà en esclavage avant leur venue mais ça risquait d'être pire après cette visite.

Un garde qui se trouve à côté de l'homme a tout entendu, il dit aussitôt :

- Il faut le dire à la cheffe.

Visiblement embêté qu'un garde ait surpris leur échange le chef répond :

- Il va falloir que tu racontes tout ça à notre responsable de la gestion des villages lorsque nous serons à destination. Pour ta question sur les loups, ce n'en sont pas mais ce sont des hybrides, mâtinés chien et loup. C'est aussi costaud que les loups mais beaucoup plus faciles à dresser. Dis à ta copine de venir, on la mettra dans la charrette.
- Merci beaucoup.

Paul annonce à Martin et Léon que leurs liens vont être ôtés et à Claudine qu'elle va pouvoir voyager dans la charrette. Elle hésite car elle ne veut pas se séparer de Bertrand mais Paul la raisonne, ils ne pourront pas la soutenir pendant dix jours. Elle ne voudrait pas être séparé de Bertrand mais elle comprend et accepte malgré sa crainte.

Les deux groupes se fondent et n'en forme plus qu'un, c'est maintenant une vingtaine d'hommes et autant de chiens-loups qui entourent une vingtaine de prisonniers, une cariole à laquelle un homme vient d'atteler un cheval se place en tête. Quelle énorme surprise ! Paul et ses amis ont pu observer des images de chevaux mais en voir un vivant est une étrange découverte. Plus encore pour les autres prisonniers qui voient cet animal dont ils ignoraient l'existence. Tous restent totalement fascinés par cette bête, ils ne peuvent en détacher leur regard. L'homme qui commande rompt le charme, il appelle Paul et lui demande d'approcher de la cariole avec Claudine. Bertrand les suit, ils aident Claudine à monter à l'arrière de la charrette et ne peuvent ensuite s'empêcher de contempler à nouveau le cheval dont ils sont tout proche. Ils ont à peine le temps de l'observer, le cocher crie un ordre et le cheval se met en mouvement, la troupe suit et le voyage reprend, ponctuée de courtes haltes qui ne suffisent pas à apaiser les douleurs. Certains encore vaillants mais beaucoup d'autres épuisés par cette entière journée de marche, ils arrivent enfin dans un grand village où, de nouveau, d'autres hommes et chiens-loups encadrent d'autres prisonniers. Une fois les deux groupes rassemblés les gardiens mènent l'ensemble des prisonniers dans une vaste grange où leur est servi un repas froid de légumes et des fruits. Ils sont enfermés pour la nuit. Tous sont fatigués et dès le repas avalé, ils se trouvent un endroit pour dormir.

Le lendemain matin la troupe forte maintenant d'une cinquantaine d'hommes en arme, autant de chiens-loups et d'un peu plus de prisonniers se remet en route pour une nouvelle journée de marche sous un soleil brulant, à travers des champs à perte de vue.

Il en va ainsi durant dix jours, chaque étape apportant son lot supplémentaire d'hommes et de femmes rattrapés dans leur fuite. Étonnamment, aucun contact ne s'établit entre les différents groupes, chacun reste près des siens et se tient loin des autres. De plus un grand nombre parle un langage totalement incompréhensible. Un petit groupe d'hommes et de femmes s'expriment dans la même langue que Tom, Paul reconnaît ce langage mais il n'a pas connu Tom suffisamment longtemps pour l'apprendre parfaitement et, bien qu'il comprenne quelques mots, il ne saisit pas le sens de leurs phrases.

Le dernier jour de leur longue marche, après avoir gravi une haute colline, ils font une pause à son sommet.

- C'est étonnant ce paysage, dit Bertrand à son ami Paul qui lui s'inquiète des deux filles qui traînent en queue du cortège. Claudine marche maintenant mais elle fatigue, surtout lorsque la pente devient sévère.

Paul se retourne, il a le soleil dans les yeux et doit placer ses mains au-dessus de ses yeux pour regarder dans la même direction que Bertrand.

- Waouh ! lance-t-il, voilà la mer.
- Mais on ne voit rien, la terre s'arrête et après plus rien.
- Nous sommes encore loin, on ne peut pas distinguer l'eau mais je suis certain que nous sommes arrivés.
- Bah ! dit Bertrand, ce n'est pas si fantastique que ça la mer.
- Attends d'être près, tu verras. D'ailleurs ça ne t'étonne pas plus que ça cette immense étendue, vide vue d'ici. Regarde, on n'en voit pas la fin. Comme on a pu le lire dans certains livres, on distingue très bien d'ici la courbure de la Terre.
- Ouais ! dit Bertrand qui ne semble pas très impressionné.



Ils reprennent leur marche, en descente maintenant, et c'est plus de trois cents prisonniers qui arrivent enfin à Mars, grande ville en bord de mer, qui est le terminus de leur voyage. Ils traversent la grande ville qui, comme la cité et tous les villages qu'ils ont traversés, a subi les dommages du temps. Les rues vides de vie humaine sont jonchées de gravats, quelques rares immeubles conservent des murs lézardés, de hautes branches d'arbres les dépassent et des plantes grimpantes recouvrent les façades. Alors qu'entre deux rangées de ruines ils approchent d'une plage de sable, le groupe de tête s'arrête net, obligeant les suivants à en faire autant. L'homme de tête lance un ordre, leurs gardiens les poussent afin qu'ils reprennent leur marche. Mais dès qu'un petit groupe s'efface le suivant stoppe en découvrant l'immense étendue d'eau qui s'offre à leurs yeux ébahis, tous sont stupéfaits par ce désert liquide et mouvant qui semble infini. Paul se dit alors qu'ils sont tous dans la même situation qu'eux, aucun n'a vu la mer avant. Les protestations des gardes finissent par remettre la troupe en mouvement bien que tous les regards soient encore tournés vers le large.

Enfin leur périple s'achève, ils sont arrêtés devant le porche fermé d'une large bâtisse. Dans la continuité des murs de la construction s'élèvent de hautes grilles dont, de chaque côté, on ne distingue pas les extrémités. La lourde porte du porche s'ouvre, la troupe le traverse et se retrouve dans une large cour entourée d'une même haute grille aperçue de chaque côté du bâtiment. De l'autre côté de cette grille des hommes d'un côté, des femmes et des enfants de l'autre, errent apparemment sans but précis. Paul s'aperçoit alors qu'une autre grille, perpendiculaire à celle qu'ils ont en face d'eux, sépare les hommes des femmes et des enfants. Paul se doute alors avec stupeur que lui et Bertrand vont être séparés de Claudine, Noémie et Nicolas. L'homme qui a conduit la marche depuis leur départ attend que tous soient entrés, il se place devant une porte ouverte côté hommes et appelle :

- Syna.

Un vieillard sort de l'enclos et s'approche du chef qui crie haut et fort afin que tous entendent :

- Les hommes vont entrer par la porte derrière moi, les femmes par celle qui se trouve à ma gauche.

Lorsqu'il termine, le vieillard répète son message dans plusieurs langues, puis il retourne dans l'enclos.

Apparemment le message à été compris de tous car la plupart des hommes et femmes se dirigent vers la porte qui leur a été désignée. Mais d'autres s'insurgent, des hommes, des femmes et des enfants s'étreignent afin qu'on ne puisse pas les séparer, d'autres tentent de s'échapper par la porte restée ouverte. Alors les gardes et les chiens-loups, qui jusque-là n'avaient eu qu'un rôle de surveillants, refoulent sans ménagement ceux qui se dirigent vers la porte, les gardiens frappent les plus récalcitrants de leur lance acérée, les chiens-loups montrent des dents et aboient faisant reculer les plus téméraires. En quelques minutes le tri est fait et tous ceux, hommes, femmes et enfants qui ne veulent être ni bastonnés, ni mordus, pénètrent dans l'enclos qui leur est réservé. Ils sont accueillis par une foule nombreuse de prisonniers déjà présents. Les familles séparées se dirigent immédiatement vers la grille qui sépare les deux espaces, les couples se retrouvent mais séparés par cette haute clôture infranchissable. Ils restent là, pleurant, criant leur douleur, seuls leurs doigts pouvant se toucher à travers les mailles serrées de l'insupportable séparation.

Quelques anciens, des hommes d'un côté, des femmes de l'autre, viennent reconforter ces malheureux. Ils ont vécu la même souffrance quelques semaines ou quelques mois auparavant. Surtout, ils leur proposent de les accompagner vers des baraques afin qu'ils puissent se trouver une couche, ce sont principalement les femmes qui insistent auprès de celles accompagnées

d'enfants afin qu'elles puissent trouver plusieurs couches contiguës. Paul et Bertrand sont là, face à Noémie, Claudine et Nicolas. Ils ne savent quoi se dire. Claudine s'éloigne du groupe, Bertrand la suit, un peu plus loin ils échangent des baisers mouillés de larmes à travers les anneaux de fer. Paul et Noémie conviennent de se retrouver là chaque matin, sans trop savoir de quoi ils pourront parler, aucune information sur la durée et les conditions de leur internement dans ce centre ne leur a été fournie.

Cette arrivée massive a généré un grand remue-ménage de chaque côté de la clôture séparatrice puis les anciens retrouvent leur apathie, les nouveaux leur désarroi, le calme revient seulement perturbé de temps à autre par des cris de douleur ou de rage.

Dans la soirée est servie une purée, mélange hétéroclite de divers légumes impossibles à reconnaître. Puis un garde annonce que les douches sont ouvertes. Beaucoup s'y précipitent, il s'agit d'une unique pièce disposant d'une dizaine de tuyaux dont il faut déplier l'embout pour libérer une eau trouble et peu abondante. Une file se forme à l'entrée de la baraque dans l'attente qu'une place se libère. Bien évidemment les nouveaux arrivés se retrouvent en queue de la file. Paul et Bertrand, épuisés par leur journée de marche, décident de remettre la douche au jour prochain, ils regagnent leur baraquement et se couchent. Malgré la fatigue, le sommeil est long à venir.

## CHAPITRE 27 – Les Sauveurs

Le soleil se lève à peine, des cris se font entendre à l'extérieur. Dans la baraque les hommes se lèvent et la quittent précipitamment. Paul, dont le sommeil n'est venu que très tard, a du mal à émerger. Il traîne sur sa couche, puis il se décide à se lever au moment où deux hommes entrent. Voyant Paul, le premier l'interpelle :

- Tu n'as pas entendu l'appel, dépêche-toi et la prochaine fois que tu traînes au lit je te mets de corvées pour un mois.

Paul se dirige sans rien dire vers la porte et, alors qu'il passe près de l'homme qui l'a sermonné, celui-ci lui assène un violent coup de matraque dans le dos. Paul hurle, autant de surprise que de douleur, et se retourne face aux deux hommes. Il pressent alors qu'ils sont prêts à frapper à nouveau, il voit même sur leur visage que, peut-être, ils espèrent qu'il se rebiffe pour avoir ce plaisir. Totalement décontenancé par cette soudaine brutalité Paul serre les dents mais opère un demi-tour sans résister et retrouve Bertrand à l'extérieur qui s'inquiète :

- Je t'ai entendu crier, ils t'ont battu ?
- Oui, mais celui qui m'a frappé, un jour ou l'autre il le regrettera. J'ai sa tête gravée dans ma mémoire car ces gardiens étaient dans le convoi qui nous a amené ici,

Un vieil homme qui se trouve près de Bertrand, entendant ces paroles s'adresse à Paul :

- Ne fais pas de bêtises, gamin, nous sommes complètement coincés ici. Nos gardiens sont des brutes, nous sommes nombreux à avoir subi leurs agressions, parfois un simple regard mal perçu leur suffit pour frapper.

Paul reconnaît le vieillard qui hier a traduit la phrase du chef de leur convoi. De plus près, l'homme paraît moins âgé que ce qu'il avait cru, mais ce n'est quand même pas un homme jeune. Paul s'étonne auprès de lui :

- C'est étonnant, ceux qui nous ont conduit ici ne nous ont pas maltraités, ils étaient même plutôt conciliants.
- Il en arrive tous les jours, des échappés comme toi et moi. Ceux qui nous ramassent n'ont pas trop intérêt à nous malmenier durant le voyage car cela créerait du désordre dans le groupe qu'ils escortent, peut-être des fuites à la faveur des étapes. Ils préfèrent être conciliants afin que le convoi se passe sans heurt. Vous avez eu de la chance, celui qui a conduit votre convoi c'est Adrien, c'est le plus conciliant des ramasseurs. C'est aussi le chef des gardiens de ce camp, il fait le ramasseur quand il rejoint l'organisation centrale. Mais ici, nous sommes prisonniers, les gardes peuvent faire ce qu'ils veulent, il y a eu plusieurs rébellions, elles ont toutes été sauvagement réprimées. Tous ceux que tu vois estropiés ici le sont à cause de la brutalité des gardes.
- Alors il faut que nous trouvions le moyen de nous sortir d'ici au plus vite.
- C'est la première idée qui vient à la plupart des nouveaux arrivants. Beaucoup tentent de fuir. Au tout début de la création de ce camp, j'y étais, certains ont réussi en creusant un tunnel mais après deux évasions réussies, les contrôles sont devenus quotidiens et toutes les autres tentatives ont échoué. C'est la raison des visites des baraques le matin, ils fouillent à la recherche de possibles creusements. Ceux qui ont ensuite tenté une évasion se sont tous fait prendre, ils croupissent aujourd'hui dans des caves insalubres et ne sortent que pour exécuter les travaux les plus pénibles, pire que ceux que tu vas bientôt découvrir. Mais toi et ton ami, vous devriez vous dépêcher de prendre votre ration du matin car dans quelques minutes ça va être l'appel et vous n'aurez rien dans le ventre jusqu'à ce soir.
- Juste une question, interroge Paul, tous les gens que j'ai côtoyés ici depuis notre arrivée

ont un langage fruste, comme l'est celui des habitants de notre cité. Ce n'est pas votre cas ?

- Ni le vôtre ! Nous n'avons pas le temps d'en discuter ce matin, nous aurons l'occasion de nous revoir et de nous parler. Filez prendre votre repas du matin avant la cérémonie quotidienne.

Le vieil homme s'en va sans que Paul ait pensé à lui demander son nom. Martin et Léon ont rejoints Bertrand et Paul, ils se dirigent vers l'endroit où est servi ce déjeuner, ils sont encore quelques-uns dans la file qui se tient devant une table où une dizaine de détenus servent une espèce de soupe. Lorsqu'arrive le tour de Bertrand, celui qui sert le voyant les mains vides, lui demande :

- T'es nouveau ?
- Oui, mes amis et moi sommes arrivés hier soir.
- Alors v'là un bol, une gourde et une cuillère. Si tu les perds t'as droit à une raclée. La gourde t'as intérêt à la remplir avant de partir en corvée, il n'y a pas d'eau sur place. Et voilà un sac pour la ration de travail et pour ranger la vaisselle.

Il remplit le bol de cette bouillie dont au regard il est impossible de savoir de quoi elle est composée. A l'odeur et au goût, ce n'est pas mieux. Ils ont à peine le temps de vider leur écuelle debout dans la cour qu'un sifflet retentit. La plupart des hommes viennent se ranger sur plusieurs lignes devant celui qui a lancé l'appel. Il est entouré de dix autres gardiens, tous accompagnés d'un chien-loup. Comme Paul et Bertrand, ceux du groupe arrivés la veille ne savent où se mettre, ils sont interpellés par l'homme au sifflet :

- Les nouveaux, restez là. Je m'occupe de vous après la cérémonie.

Comme hier, le vieil homme est là pour traduire.

Une femme, accompagnée de deux gardiens vient se placer devant la première rangée d'hommes, elle est saluée par les gardes, leur rend leur salut d'un rapide geste de la main. Tous les hommes, gardiens et prisonniers restent silencieux, attendant que la femme s'exprime. Elle aussi reste silencieuse un moment, toisant la foule des prisonniers. Puis, fort, elle lance :

- La Terre est notre mère ;  
Nous sommes ses enfants ;  
Nous combattons les forces du mal  
Qui ont voulu détruire la mère nourricière ;  
Nous sommes les Sauveurs de la Terre.

Puis, arrêtant de déclamer, elle lance :

- Allez maintenant, allez ensemer cette Terre que vos ancêtres ont souillée. Par votre travail, donnez à notre mère la Terre tout l'amour et la reconnaissance que vous lui devez.

Le vieil homme a traduit apparemment en plusieurs langues mais probablement en écourtant la tirade.

Accompagnée de ses deux gardiens, la femme s'en retourne.

En file, deux par deux, les détenus anciens entourés des gardiens et des chiens-loups sortent du camp. Lorsqu'ils l'ont quitté, l'homme au sifflet revient vers les nouveaux :

- Suivez-moi, vous êtes tous en guenilles, on va vous donner une veste, un pantalon et des sabots, prenez en soin ils ne sont renouvelés qu'une fois par an.

Paul, qui n'avait jusque-là aucune idée de pourquoi ils sont enfermés et pour combien de temps comprend alors qu'ils sont condamnés à vivre là jusqu'à la fin de leurs jours. Ils ont quitté une

vie rude pour une autre encore plus pénible. Quoi qu'en dise le sympathique grand-père, Paul n'a plus qu'une idée en tête, fuir ce lieu. Ça ne paraît pas facile, Paul a déjà repéré la double rangée de grillage qui entoure le camp, entre ces deux hautes clôtures circulent en permanence des hommes et des chiens-loups. Il n'a à cet instant aucune idée de comment s'échapper, d'autant que la difficulté pour franchir cette clôture se double de celle qui doit permettre à Noémie, Claudine et Nicolas de les suivre. C'est à ce moment que Paul se souvient de la promesse faite à Noémie de se retrouver ce matin près du grillage séparateur, il est trop tard maintenant, les femmes aussi ont quitté le camp. Il espère qu'un peu de temps libre leur permettra de se rencontrer en fin de journée.

Une fois leur nouveau vêtement enfilé, les prisonniers suivent le même chemin que les anciens. Leurs gardiens les mènent vers des champs immenses qui semblent en friche. Il leur est distribué à chacun une bêche puis un homme sans arme, habillé d'une tenue plus soignée que celle des gardes, leur explique le travail : tous alignés dos au champ, ils doivent retourner la terre et reculer ensemble sur une même ligne. Au signal, tous se mettent à bêcher, sans trop forcer au début mais le responsable de la manœuvre s'emporte et demande d'accélérer la cadence. Les gardes surveillent et répriment ceux qui ne creusent pas assez profondément ou qui ne suivent pas le rythme général. Quelques coups de matraque commencent à cingler le dos des moins vifs.

Le soleil est déjà haut dans le ciel lorsque le responsable ordonne une pause. Tous se laissent tomber à terre. Ils ont juste le temps de boire et de grignoter les épis de maïs contenus dans le sac qui leur a été donné le matin, ils doivent déjà se remettre au travail.

Après plusieurs heures de ce fatigant labeur, c'est totalement épuisés qu'ils regagnent le camp. Paul se précipite vers le grillage séparant les hommes de femmes, Noémie est là, elle l'attendait. Elle s'inquiète :

- Je n'aime pas quand tu as ce regard dur et cet air sauvage Paul. Calme-toi, je me doute que tu n'as qu'une idée en tête : sortir d'ici.
- Nous n'allons pas croupir dans ce camp jusqu'à notre mort. Il faut trouver un moyen pour s'échapper.
- Tu as certainement déjà remarqué, tout comme moi, les hautes grilles qui nous enferment. Tu as certainement aussi constaté qu'elles sont doublées et que le large passage entre deux permet aux gardes et aux chiens-loups de circuler en permanence dans ce couloir. C'est infranchissable.
- Je suis d'accord avec toi, le franchissement des grilles paraît impossible, le creusement d'un tunnel, déjà très difficile à concevoir et à garder secret vis-à-vis des autres détenus, ne semble pas une solution car les gardes surveillent particulièrement les endroits d'où il pourrait partir. Pour l'instant je n'ai pas encore trouvé de moyen de sortir mais je ne pense qu'à ça depuis notre arrivée.
- Si la fuite en partant du camp est impossible, alors c'est pendant les travaux de la journée qu'il faut nous enfuir.
- Oui, plus de grilles, mais là aussi, nous sommes continuellement entourés de gardiens et de chiens-loups. Comment, en plein jour, quitter les espaces de travail sans se faire remarquer ? Nous allons finir par trouver.

Paul qui n'a pour l'instant aucune idée de comment sortir de camp, change de sujet :

- Mais tu ne m'as pas parlé de ta journée, qu'avez-vous fait ?
- Les gardes nous ont menés dans des champs vierges et nous avons semé des graines. Je ne sais pas de quelles plantes mais je peux t'assurer que là où j'ai planté, il ne va pas

sortir grand-chose, j'ai écrasé chaque graine avec mon ongle avant de l'enterrer.

- Waouh ! s'écrit Paul. Ça me fait plaisir de te voir revenue la Noémie que j'ai toujours connue.
- Ne crois pas que mon chagrin soit moins fort, je pense à Grégory toute la journée. Je songe à ce que vous auriez pu faire tous les deux pour nous sortir d'ici. Ce n'est pas que je n'ai pas confiance en toi, mais à deux tels que vous, vous auriez vite trouvé comment nous sortir de là.
- Je te promets de tout faire pour que nous y parvenions. Le plus difficile va être de concevoir un plan qui nous permette de partir ensemble et qui nous laisse une chance de ne pas être rattrapés. On y pense chacun de notre côté. Dis-moi comment vont Claudine et Nicolas.
- Pour Nicolas tout va bien, pour lui, c'est comme une grande récréation, même s'il doit participer aux travaux des champs, il s'en amuse pour le moment. Les gardes semblent moins sévères avec les enfants. En revanche Claudine est désespérée, regarde, elle aussi est là avec Bertrand. Regarde, elle est en larmes et elle l'a été toute la journée. Je crains pour elle car les gardes sont totalement insensibles aux souffrances, qu'elles soient physiques ou morales.

Un coup de sifflet retentit, de chaque côté du grillage les femmes et les hommes se dirigent vers l'endroit où est distribué le repas du soir. Paul, qui souhaite retrouver le vieil homme rencontré ce matin, quitte Noémie en lui donnant rendez-vous au même endroit le lendemain après le travail. Avant de se rendre au lieu de distribution de la nourriture, il s'approche de Bertrand qui ne peut quitter Claudine. Afin de leur donner le courage de se quitter, il leur donne un faux espoir, qu'il compte bien malgré tout, voir se transformer rapidement en réalité :

- Allez, Bertrand, suis-moi. Si tu ne pars pas, Claudine restera elle aussi plantée là et bientôt les gardes viendront vous déloger à coups de matraque. Avec Noémie, nous réfléchissons à un plan de fuite. Dès que nous aurons consolidé ce plan, je vous en ferai part. Je vous le promets, nous partirons d'ici avant peu.

Bertrand et Paul quittent Claudine et retrouve Martin et Léon qui les attendaient pour se mettre dans une des files de distribution du repas du soir.

Après avoir diné de légumes mi-cuits, Paul se met à la recherche du vieil homme. Combien y-a-t-il de détenus dans ce camp ? Quatre cents, cinq cents, plus ? Paul ne sait le dire et il désespère de trouver celui qu'il cherche dans cette foule.

- Je me doute que tu me cherches ?

Paul se retourne et trouve le vieil homme derrière lui.

- Oui, je vous cherchais.
- Eh bien moi aussi je te cherchais, et je ne suis pas le seul.
- Quelqu'un d'autre me cherche, dans ce camp, s'étonne Paul.
- Oui, suis-moi.
- Qui est-ce ?
- Tu le sauras quand tu les verras.

## CHAPITRE 28 – RETROUVAILLES

Paul suit le vieux monsieur. Très intrigué par ce mystère, il comprend que l'homme désire ménager l'effet de surprise. Il leur faut un long moment pour traverser la foule des dineurs constituée de petits groupes plus ou moins compacts disséminés dans le camp. Ils arrivent enfin dans un endroit moins fréquenté où les groupes ne sont plus formés que de quelques individus. Le vieil homme se dirige vers l'un d'eux composé seulement de deux personnes qui, assis sur une petite butte à même le sol, leur tournent le dos. Avant de les atteindre le vieil homme s'arrête et dit à Paul :

- Eux non plus ne savent pas qu'ils vont avoir de la visite.

Paul s'étonne :

- Alors comment savez-vous que ces gens veulent me voir ?
- J'ai eu plusieurs longues conversations en revenant du travail avec un de ces hommes. Le peu qu'il m'a raconté de sa vie et des raisons de sa présence ici m'ont immédiatement fait penser à toi et tes amis. Mais c'est surtout votre langage et votre riche vocabulaire, que vous seuls possédez parmi tous les prisonniers, qui m'ont fait comprendre que vous aviez eu accès à un rudiment de culture, et donc que probablement vous veniez du même endroit. On les rejoint ?
- Et comment !

Paul se précipite vers les deux hommes qui, entendant un bruit de pas rapide dans leur dos, se retournent ensemble. Paul s'arrête en les voyant, paralysé par la surprise. Il n'est pas le seul, un des deux hommes s'est levé prestement, l'autre peine à se mettre debout, mais dès qu'il y parvient lui aussi marque un temps d'arrêt. Mais il se reprend très vite et se presse vers Paul qui, à son tour, se précipite et se jette dans ses bras :

- Grand-père !
- Mon Paul !
- Et Joseph ?

Il se passe quelques longs instants pendant lesquels André et Paul restent dans les bras l'un de l'autre, le temps que les larmes cessent de couler. Le vieil homme et Joseph regardent cette scène, émus eux aussi par ces retrouvailles inespérées. C'est Paul qui rompt les effusions le premier :

- Grand-père, explique-moi comment toi et Joseph vous retrouvez-vous ici ?
- C'est assez simple. Joseph et moi avons quitté la cité le lendemain de votre départ. Nous avons imaginé un stratagème afin de faire croire que nous étions tous partis dans la direction de la grande cité. Nous avons fabriqué des silhouettes à l'aide de branchages et de capelines et avons attendu qu'un garde nous remarque avant de déguerpir au plus vite. J'ai suivi un des sentiers que tu avais toi-même envisagé comme chemin de fuite et que tu avais balisé, celui qui rejoint la grande ville.
- Et vous vous êtes fait attraper par les chiens-loups en essayant de revenir vers la cité, anticipe Paul ?
- Pas du tout. J'avais pris la décision de quitter la cité et Joseph a souhaité me suivre. Nous avons donc utilisé la corde que tu avais préparée pour franchir le surplomb rocheux, nous sommes restés dans la petite grotte à mi-hauteur, ce qui nous a permis d'entendre l'étonnement des gardes lancés à notre poursuite lorsqu'ils sont arrivés au bord du précipice. Nous y avons passé la nuit, le lendemain nous avons terminé la descente et nous sommes entrés dans la grande cité.
- Tu as descendu cette falaise ?

- Eh oui, et Joseph aussi.
- Vous auriez pu vous tuer !
- Mais nous sommes là ! Et notre stratagème a parfaitement fonctionné.
- Pas totalement. Brunet a probablement compris, mais un peu tard, que c'était une fausse piste car le lendemain de votre départ les gardes franchissaient le col. D'ailleurs il y a Léon et Martin dans ce camp, ils se sont fait attraper en retournant à la cité. C'est probablement la faute de Nicolas si Brunet a compris que nous avions fui par le col, le gamin nous a suivi et s'est fait repérer.
- Nicolas est avec vous ?
- Oui, mais les enfants sont placés dans le camp des femmes. Raconte-moi la suite de votre balade.
- Nous avons réussi à traverser la grande cité, puis à en sortir sans être inquiétés. J'avais décidé de suivre la large rivière qui contourne la montagne, elle devait logiquement nous mener à la mer, vers laquelle je savais que tu te dirigerais.
- Nous aussi l'avons suivi, interrompt Paul. C'est là que nous nous sommes fait prendre.
- Joseph et moi ne nous sommes pas faits prendre, nous avons opté pour la solution facile. Le troisième jour, alors que nous marchions en sous-bois loin de la rive, un groupe d'hommes et de chiens-loups encadraient une dizaine d'hommes et de femmes. Nous les avons suivis de loin pendant deux jours, le temps de consommer intégralement nos maigres provisions. Voyant que nous allions dans la même direction et que ce qui semblaient être des prisonniers n'étaient pas maltraités, nous avons alors décidé de nous joindre à ce groupe. Le chef des gardes a été surpris lorsque nous les avons rattrapés. Il avait plutôt l'habitude que les gens fuient en les voyant. Nous avons donc intégré ce groupe et avons pu voyager sans crainte, sans être affamés et sans trop de fatigue. Car après que notre groupe a fusionné avec plusieurs autres, c'est dans un large bateau que nous avons poursuivi jusqu'à cette ville qui s'appelle Mars. Nous avons ensuite été conduits dans ce camp, l'ambiance n'est pas la même et n'incite pas à y rester. Et vous, comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ?

Paul raconte rapidement leurs aventures et termine en approuvant les propos d'André concernant le souhait de quitter ce lieu au plus vite.

Un homme s'approche d'eux, Paul le reconnaît c'est celui qui faisait partie du convoi, qui a surpris sa discussion avec son chef mais surtout c'est celui qui l'a frappé ce matin. Paul se tait, tous font silence. Arrivé près d'eux il s'adresse à Paul :

- Demain tu ne pars pas au travail avec les autres, Adrien vient te chercher car la cheffe du camp veut te voir.
- Qu'est-ce qu'elle me veut cette cheffe ?
- Adrien te l'avait dit, nous devons signaler tous ceux qui savent lire. Elle veut donc savoir comment tu as appris à lire. Et ensuite tu seras transféré dans un autre camp, celui réservé aux intellos.
- Mais je ne veux pas quitter mes amis !
- Dans ce camp, ce que veulent ou ne veulent pas les internés n'intéressent pas les autorités.
- Alors, il faut que tout notre groupe soit transféré avec moi.
- Je pense qu'il vaut mieux pour eux qu'ils restent ici, les intellos ont un régime sévère. Quand tu seras dans ce nouveau camp tu regretteras très vite d'avoir quitté celui-ci.
- Mais qui êtes-vous, qu'est-ce que nous vous avons fait pour mériter ce traitement, pourquoi les gardiens sont-ils si méchants ?



- D'abord, nous ne sommes pas des gardiens, nous sommes « les Sauveurs ». Pour ta question, tu le demanderas à la cheffe demain et tu le sauras, si elle veut bien te répondre.

Puis, s'adressant à André et Joseph :

- Et vous deux, vous savez lire ?

Joseph est prêt à ouvrir la bouche mais André le fixe avec une telle insistance qu'il se tait.

Alors André, de l'air le plus nigaud qu'il puisse prendre, répond :

- C'est quoi « lire » ?

L'homme les regarde d'un œil soupçonneux :

- Pourquoi êtes-vous ensemble, vous vous connaissez ?

Avant qu'André trouve une réponse plausible, c'est le vieil homme qui répond :

- Non, ils ne se connaissaient pas il y a seulement quelques minutes, c'est moi qui les aie mis en relation.

Le vieil homme n'en dit pas plus, espérant que le garde va se contenter de cette réponse.

Mais l'homme est têtu, après un court silence, il insiste :

- Pourquoi ?

Ce petit temps mort a permis au vieil homme de trouver une raison valable :

- Ce jeune homme recherche un ami qui a, lui aussi, quitté son village très récemment. Alors je l'emmène voir tous les nouveaux, peut-être trouvera-t-il quelqu'un qui ait croisé son ami ?

Cette explication très moyenne semble convenir au garde qui s'en va en lançant à Paul :

- N'oublie pas, demain Adrien t'emmène chez la chef du camp.

- Je n'oublierai pas répond Paul.

Dès que le garde se trouve à une distance suffisante, Paul s'adresse au vieil homme :

- C'est quoi ce camp des « intellos » ?

- Les intellos, c'est comme ça que ceux qui nous retiennent prisonniers nomment tous ceux qui ont un peu de culture. Ils ne veulent surtout pas que nos connaissances soient partagées, ils éloignent donc les « intellos » et les regroupent dans ce camp où sont détenus uniquement ceux qui ont un savoir plus élevé que la plupart des autres détenus. Je connais bien ce camp puisque j'y suis resté quelques semaines.

- Et pourquoi vous ont-ils ramené ici ?

- Parce que je parle plusieurs langages et qu'aucun des gardes, ou même des chefs des gardes, ne connaissent d'autre langage que le leur. Alors, quand un nouveau prisonnier ne parle pas notre langue, ils font appel à moi pour lui faire entendre les règles du camp. Je jouis donc d'un statut particulier mais j'ai ordre de ne surtout pas diffuser mon savoir, qui ne se limite pas aux langues.

André trouve enfin le moment pour prendre la parole :

- Un grand merci à toi Syna, de nous avoir réunis. Sais-tu pourquoi ces gens nous enferment dans des ces camps quand nous tentons de vivre ailleurs que dans nos villages, où d'ailleurs nous sommes aussi enfermés ?

- Je n'ai pas d'explication, simplement de vagues hypothèses. Mais Paul en saura plus lorsqu'il aura intégré son nouveau camp car il y croquera une femme nommée Sophie, elle a pu trouver suffisamment de documents anciens qui lui ont permis de parfaitement comprendre l'évolution humaine jusqu'à une longue période de stagnation qui nous mène à aujourd'hui. Je l'ai bien connue lorsqu'elle est arrivée ici, mais nous ne pouvions pas communiquer trop longtemps près du grillage de séparation et elle n'a jamais pu partager ses connaissances avec moi. Quelques semaines plus tard j'ai été appelé dans le camp des intellos pour l'interrogatoire d'un homme parlant un dialecte que je

comprends, j'ai pu revoir Sophie mais dans ce camp impossible d'échanger plus que quelques paroles.

Tous restent un moment silencieux, puis Paul demande :

- Vous pensez qu'ils vont me transférer quand ?
- Ça dépend des effectifs de gardiens disponibles. Depuis quelques temps, il y a beaucoup d'arrivages de nouveaux prisonniers, les gardiens sont très pris. D'autant plus que les camps sont saturés et qu'ils doivent en ouvrir d'autres sans trouver facilement de nouveaux gardes, ce n'est pas une occupation très prisée. Et puis, depuis déjà quelques mois, des opposants leur créent des soucis, ils sont en conflit mais je n'en sais pas plus pour le moment. Ça aussi grèvent les effectifs de gardiens. Dès qu'il y en aura deux disponibles, ils t'emmèneront. Mais vu les arrivées nombreuses et la réduction du nombre des gardiens, ça peut prendre plusieurs jours ou semaines.
- Alors il faut que nous trouvions le moyen de sortir d'ici au plus vite.
- Vous n'arriverez pas à sortir d'ici, dit le vieil homme. Mais il y a peut-être une solution pour que vous puissiez vous échapper. Seriez-vous prêts à tous reconnaître que vous savez lire ?
- Mais c'est tous nous envoyer dans le camp des intellos, s'exclame Paul.
- Justement, c'est là qu'il sera beaucoup plus facile de fuir, à condition de supporter la vie du camp au moins trois semaines. Car durant ce temps, comme tous nouveaux arrivants, vous serez enfermés dans un espace clos ceinturé de grilles comme dans ce camp ci, mais beaucoup moins vaste. De là vous ne pourrez pas vous évader. Ensuite vous serez transférés dans le camp principal. Là, vous serez étonnés de ne plus apercevoir de hautes grilles autour de vous, juste un simple grillage ne dépassant pas deux mètres. Ce qui va le plus vous surprendre, c'est l'état de vos compagnons d'infortune, tous sont maigres, les visages sont creux, les yeux vides, les regards fuyants, les gestes incertains. Parfois, l'un d'eux se met à hurler sans cause visible. Tous sont dans un état physique et mental déplorable, tous sont incapables de s'évader, ce qui explique le nombre réduit de gardiens,
- Ils ne sont pas nourris, demande André.
- Ils reçoivent une ration juste suffisante pour vivre, mais ce n'est pas le manque de nourriture qui les met dans cet état, ils sont drogués et n'ont plus qu'une obsession : recevoir la dose qui va calmer leurs angoisses.
- Je comprends, dit André. On leur administre la drogue dès l'arrivée. Après trois semaines tous sont totalement dépendants et sont transférés dans le camp principal.
- C'est bien ça dit Syna.
- C'est quoi, cette drogue ?
- Je n'en sais rien. Peut-être Sophie en sait plus, mais ce n'est pas certain. Si vous suivez mon conseil, elle pourra certainement vous aider, il n'y a pas de séparation hommes femmes dans ce camp.
- Comment pourrait-elle nous aider si elle est dans l'état que vous nous décrivez, questionne Paul ?
- Sophie a très vite perçu, seulement quelques jours après son arrivée, que sa nourriture contenait une substance toxique. Elle avait la nausée, vomissait, se sentait mal. Comme on ne leur servait qu'un mélange de légumes bouillis, suivi d'un breuvage chaud. Elle a commencé par ne plus manger les légumes durant trois jours. Elle ne s'est pas sentie mieux, au contraire. Elle a alors recommencé à manger et stoppé la boisson chaude. Dès le deuxième jour de sevrage elle a retrouvé un meilleur équilibre mais percevait déjà un

fort besoin de reprendre cette boisson. Elle a réussi à résister, elle a tenté de persuader ses compagnons de ne plus absorber ce breuvage. Il était déjà trop tard, aucun n'a réussi à suspendre la prise de ce poison.

- Mais maintenant qu'elle est dans le camp principal, les gardes doivent bien s'apercevoir qu'elle n'est pas droguée, s'étonne Paul.
- Elle est très courageuse, elle mange très peu, juste ce qu'il faut pour rester vivante et elle simule les crises d'angoisse et les symptômes physiques que subissent les autres prisonniers.
- Pourquoi ne tente-t-elle pas de s'échapper si la surveillance est si faible, demande encore Paul.
- Que ferait-elle, seule. Dans son état physique elle serait vite rattrapée et la punition pourrait aller jusqu'à la privation totale de nourriture, jusqu'à la mort.
- Tout ça ne nous donne pas vraiment envie de rejoindre ce camp, comment pensez-vous que nous pourrions fuir ?
- Si, tous, et j'insiste sur le « tous » car si un seul d'entre vous ne simule pas parfaitement les effets de la drogue alors les gardiens s'en apercevront et vous serez tous réintégrés dans l'espace clos avec comme seule nourriture, des légumes farcis de drogue. Il ne vous restera plus que deux issues possibles : vous ne mangez plus et vous mourrez de faim, vous mangez et vous devenez totalement dépendant de la drogue et devenez une loque humaine.
- Bien, dit Paul. Nous déclarons que nous savons tous lire, quand je dis tous je compte aussi les deux gardes qui ont été nos tortionnaires durant des années mais qui aujourd'hui comptent sur nous pour les sortir de cet enfer, nous intégrons tous le camp des intellos, nous simulons parfaitement les effets de la drogue, et ensuite ? Comment nous évadons nous ?
- Sophie sait comment faire, elle n'a pas eu le temps de me donner les détails mais elle m'a dit ce que je viens de vous expliquer pour tromper les gardiens, à charge pour moi de trouver de nouveaux intellos prêts à suivre ses recommandations et de les informer. Vous êtes ceux-là. Elle attend courageusement votre prochaine arrivée pour fuir avec vous.
- Il ne suffit pas de sortir du camp, il faut ensuite échapper aux gardiens, qui se prétendent « Sauveurs » interroge Paul.
- Tout près du camp coule un torrent. Il vous suffira de marcher dans ce torrent assez longtemps et les chiens-loups ne pourront pas suivre vos traces. Après, ce sera à vous d'être suffisamment attentifs pour ne pas croiser une patrouille, il y en a de nombreuses au nord et à l'ouest et surtout n'allez pas vers le sud, vous rejoindriez le bord de mer et vous vous feriez reprendre rapidement. Allez vers l'est et tâchez de rejoindre un vaste territoire qui se trouve dans cette direction paraît-il, là les Sauveurs ne pénètrent pas.
- Combien faut-il de temps pour rejoindre cet endroit ?
- Aucune idée, je ne sais même pas si ce territoire existe vraiment mais certains le pensent.
- C'est certainement à ce lieu que faisait allusion Tom, s'écrit André.
- Eh bien, ils nous restent à décider si nous voulons tous avouer que nous savons lire, même pour ceux qui ne savent pas. Voulons-nous tenter cette possible fuite ?
- Oui, annonce André aussitôt. Avons-nous un autre choix ?
- Je suis aussi d'accord, dit Joseph.
- Il faut convaincre les autres. Je vois Bertrand, Martin et Léon dès ce soir. Je vois Noémie demain, elle et Bertrand ne seront pas trop de deux pour convaincre Claudine, cette

épreuve va être terrible pour elle.

- Et Nicolas, demande Joseph.
- Je fais confiance au gamin, dit Paul. Il est intelligent et débrouillard, il saura parfaitement tenir ce rôle. Mais peut-être l'alimentation des enfants n'est-elle pas droguée ?
- Est-ce qu'il y a déjà des enfants dans ce camp intellos, s'inquiète André.
- Non, répond Syna. Pour l'instant il n'y en a aucun. Mais à ce jour aucun enfant sachant lire n'est entré dans ce camp ci.
- Cela va poser un problème si Nicolas n'est pas transféré avec nous. On ne peut pas le laisser, dit Paul.
- Les Sauveurs ne sont pas très instruits, précise Syna, certains savent lire mais ne possèdent qu'une culture relative. Si vous arrivez à convaincre la cheffe du camp qu'il possède une vaste culture, il est probable qu'elle le joindra au transfert. Ce n'est pas certain mais c'est un risque à prendre. Je pense qu'il ne faut pas attendre l'assentiment de chacun, Paul va demain rencontrer la cheffe du camp, il faut profiter de cette rencontre pour l'informer de votre provenance commune et lui faire savoir que vous savez tous lire. Si Paul ne le fait pas demain, il sera probablement impossible de revoir la cheffe, elle ne répond jamais à une demande d'un prisonnier et elle seule peut décider de vous envoyer dans le camp des intellos.

Paul hésite mais André interrompt sa réflexion :

- Fais comme dit Syna Paul, ne gâchons pas cette opportunité.
- Alors je le ferai.

Syna s'inquiète de la longueur de leur échange :

- Maintenant il faut nous quitter et dans les jours à venir ne plus nous parler aussi longtemps, cela éveillerait la curiosité des Sauveurs, ce qui n'est pas souhaitable si vous voulez que ce plan réussisse.

Paul et André s'étreignent une nouvelle fois, vite sermonnés par Syna :

- Ne faites pas ça, les Sauveurs traquent les homosexuels. Et tous les signes d'affection entre prisonnier sont considérés comme des déviations amORALES et sont sévèrement sanctionnés. Une dernière recommandation, ne parlez à personne, il y a des mouchards qui s'empressent d'avertir la cheffe dès qu'ils entendent des propos suspects.

Les cinq hommes se séparent en se donnant rendez-vous le lendemain à la même heure.

## CHAPITRE 29 – L’INTERROGATOIRE

Paul regarde partir les prisonniers qui se rendent dans les champs, malgré ce que lui a assuré Syna, il n’est pas vraiment rassuré, est-ce qu’on n’allait pas l’embarquer immédiatement dans ce camp des intellos ? Les portes du camp sont maintenant refermées, le garde qui lui a demandé de rester s’approche, accompagné d’un autre garde. Il semble que les formules de politesse n’existent pas chez les Sauveurs, l’homme regarde Paul et dit simplement :

- Allons-y.

Paul demande :

- Le chef des gardes ne devait pas venir avec nous ?
- Pourquoi tu demandes ça ?
- Pour rien.

Il pousse Paul devant lui et lui fait signe de se diriger vers la bâtisse près de la grille d’entrée, le garde suit. La porte de la maison est grande ouverte, l’homme passe devant Paul et entre, Paul suit serré de près par le garde. Les trois hommes traversent un long couloir desservant plusieurs pièces aux portes closes, puis gravissent un large escalier. Le palier du premier étage donne accès à trois portes, une de chaque côté, une en face. C’est à celle de droite que frappe l’homme qui, sans attendre de réponse, ouvre grand la porte et fait signe à Paul d’entrer. Ils pénètrent dans une petite pièce éclairée par une grande fenêtre. Un rayon de soleil qui la traverse ne suffit pas à réchauffer l’atmosphère, tout y est sombre et poussiéreux. Une bibliothèque garnie de livres divers couvre le mur opposé à la fenêtre. Les seuls autres meubles sont une lourde table de bois près du mur qui fait face à la porte, une chaise derrière la table, deux autres chaises devant. Un homme est déjà présent dans la pièce, c’est Adrien, le chef des gardes. Il dit à Paul de s’asseoir sur une des deux chaises. Lui et les deux gardiens restent debout. Le silence s’installe. Paul repense alors à ce plan de fuite qui, plus il y pense, lui paraît irréalisable, ce sont neuf personnes qui vont devoir parfaitement jouer la même simulation durant plusieurs semaines, sans faillir. Est-ce possible ? Même si les gardes sont peu nombreux dans ce camp il suffirait que l’un d’eux perçoive un manque de vigilance de l’un d’eux pour qu’un doute s’installe et qu’ils fassent l’objet d’une surveillance plus sévère.

Paul n’a pas le temps de poursuivre ses réflexions pessimistes, une porte dissimulée dans le corps de la bibliothèque s’ouvre. Une femme, ni vieille, ni jeune, ni belle, ni laide, vêtue d’une ample robe de laine bariolée qui lui descend jusqu’aux chevilles, pénètre sans bruit, sans un mot, dans la pièce et prend place sur la chaise qui se trouve derrière la table. Elle y pose un dossier qu’elle tenait à la main, l’ouvre et en sort une feuille qu’elle consulte longuement. Une fois sa lecture terminée, elle dévisage Paul un long moment et, enfin, s’adresse à lui sur un ton froid et autoritaire :

- Tu sais lire ?
- Oui, je sais lire.
- Qui t’a appris à lire ?
- La Grande Prêtresse de notre cité.
- Et pourquoi t’a-t-elle appris à lire ?
- Parce qu’elle souhaitait que je lui succède.
- Tu mens !

Paul se tait, attendant que la femme explique ce qui lui permet d’être aussi affirmative. Mais après quelques instants de silence, elle reprend :

- Tu mens. Dis-moi comment tu as appris à lire.
- Je ne mens pas. Je vivais dans un village où nous avons trouvé des livres mais j’ai appris

sur un seul, le livre de la Loi, c'est la Grande Prêtresse qui le possède et elle seule savait lire, avant de m'apprendre.

- Très bien. Dis-moi quelle est la première phrase de la deuxième règle.

Paul, trop préoccupé par le plan de fuite, n'a pas préparé cet interrogatoire. N'ayant jamais lu, ni même vu, ce livre de la Loi il est bien incapable de prononcer la moindre phrase qu'il contient. Il se tait. La femme laisse passer un long moment de silence puis, devant le mutisme de Paul, reprend :

- Et tes amis aussi savent lire, n'est-ce pas ?

Ce qui commençait plutôt mal, tourne maintenant plutôt à l'avantage de Paul. Il n'aura pas besoin de révéler que ses amis, tout comme lui, savent lire puisque la femme le sait déjà. Comme il ne répond pas la femme poursuit :

- Tu ne réponds pas ? Inutile ton silence suffit.

La cheffe du camp s'adresse alors à Adrien et dit :

- Adrien, embarque-moi tous ces savants, qu'ils dégagent aujourd'hui.

Adrien réplique :

- C'est impossible, je n'ai que quatre hommes disponibles aujourd'hui et ça ne va pas augmenter dans les jours qui viennent. Nous avons de plus en plus de populations qui désertent leur territoire, ça devient un gros problème, on a plus assez de maitres-chiens et plus assez de chiens pour les cantonner chez eux et moi je n'ai plus assez d'hommes pour ramasser ceux qui s'évadent.
- Je sais, répond la femme, c'est pareil dans les autres territoires. Nous sommes en train de régler le problème. Tu pourras mettre ces plèbes aux intellos quand ?
- Je n'en sais rien, il faudrait que les évasions des cités se calment pour que je puisse diminuer le nombre de patrouilles. Il me faut au moins dix hommes pour encadrer ce groupe, ils sont neuf.
- Tant que ça ?
- Oui, il y a six hommes, deux femmes et un enfant. Je pense qu'on devrait aussi renvoyer le vieux Syna chez les intellos et le laisser parce qu'il a beaucoup discuté avec celui-là, dit-il en montrant Paul, et avec un autre. Ils doivent déjà savoir ce qui les attend dans le camp des intellos.

La femme s'adresse alors à Paul :

- Syna, vous savez qui c'est ?
- Oui, répond simplement Paul.
- Que vous a-t-il raconté lors de vos discussions ?
- Il nous a principalement indiqué les règles de conduite dans ce camp.
- Rien d'autre sur le camp où vous allez être transférés ?
- Non. Je ne savais même pas que nous allions changer de camp. C'est ce garde qui me l'a appris, dit Paul en montrant le garde qui lui avait signifié cet interrogatoire
- Bon, de toutes façons même s'il vous en avait parlé, tu ne le dirais pas

Puis, s'adressant à Adrien :

- Mets les au cachot en attendant de pouvoir les transférer. Je ne veux pas qu'ils puissent communiquer avec les autres prisonniers.
- Même le gamin ?
- Oui, même lui. C'est un emmerdeur, il a déjà réussi à passer du côté hommes en escaladant le grillage et lorsqu'on a voulu le ramener chez les femmes il s'est défendu et a mordu ceux qui le tenait.
- Et pour Syna ? demande Adrien ?

- Tu as raison, il devient trop gênant ce vieux, mets-le au cachot aussi. Mais tâche de récupérer suffisamment d'hommes pour les conduire aux intellos le plus vite possible.
- Je vais déjà en faire redescendre quelques-uns des intellos, ils peuvent être moins nombreux là-haut, ceux qu'ils gardent ne risquent pas de s'échapper.
- Très bien, fais vite.

La femme se lève et quitte la pièce par où elle était venue. Adrien fait signe à Paul de se lever et de le suivre. Toujours accompagné des gardes, ils sortent de la pièce et redescendent l'escalier mais sans s'arrêter au rez-de-chaussée. Plus l'escalier s'enfonce, plus il fait sombre mais de curieuses boîtes lumineuses accrochées au mur permettent d'y voir clair. Paul s'émerveille de découvrir ces diffuseurs de lumière qu'il voit pour la première fois, bien qu'il sache d'après ses lectures que dans les temps anciens la lumière artificielle n'étonnait personne. Pour Paul cette première rencontre avec la modernité est la preuve visible de la véracité de ce qu'il a pu apprendre par ses lectures. Les quatre hommes longent un étroit couloir probablement parallèle à celui du rez-de-chaussée et comme lui desservant des pièces de chaque côté. Mais ici les portes sont massives et toutes percées d'un fenestron grillagé à hauteur d'une tête d'homme. Ces pièces semblent vides, on ne perçoit aucun bruit. Adrien s'arrête devant une porte, tire le loquet qui la ferme et l'ouvre en disant :

- Voici ta nouvelle chambre. Dès qu'ils rentreront des champs, tes amis te rejoindront.
- Nous allons rester combien de jours dans cet endroit, demande Paul.
- Ce qu'il me faudra de temps pour que je dispose la dizaine d'hommes qui vous conduiront jusqu'à votre prochain camp.

Sans laisser à Paul le temps de poser une nouvelle question, Adrien le pousse à l'intérieur de la pièce et referme la porte.

Paul a vite fait d'explorer l'endroit, c'est une pièce rectangulaire aux murs de pierre de couleur grise, par endroit lacérée de traces de salpêtre. Ici, pas de boîte lumineuse, une ouverture au haut du mur opposé à la porte laisse passer un peu de lumière, juste suffisante pour distinguer les bat-flancs accolés aux deux murs latéraux qui sont les seuls éléments mobiliers, pas même une chaise. Dans un angle un bout de cloison cache un espace étroit dont le sol est percé d'un trou, l'odeur qui en sort suffit à en connaître l'usage. Paul s'allonge sur une paille. L'endroit n'est pas reluisant mais ils seront tous réunis et ne risqueront pas d'être espionnés, car il ne fait aucun doute pour Paul que des informateurs sont disséminés parmi les prisonniers, sinon comment la femme qui l'a interrogé aurait-elle pu savoir que tous savaient lire. Bien qu'elle ne possède pas un savoir complet, car ni Martin, ni Léon, ni Nicolas ne savent lire. Paul cesse de repenser à cet interrogatoire dont il ne voyait pas l'utilité puisque la femme avait déjà toutes les réponses aux questions qu'elle posait, il préfère poursuivre sa réflexion concernant la fuite espérée. Maintenant qu'il est quasiment certain d'être transféré au camp des intellos, aux intellos devrait-il dire car il semble que le nom du camp soit devenu le nom du lieu, il n'y a plus à hésiter sur l'attitude à adopter, il faut suivre les directives de Syna.

Il fait plus sombre dans le cachot quand des bruits de pas multiples se font entendre dans le couloir. La porte s'ouvre. Nicolas tout d'abord, suivi de Claudine et Noémie entrent dans la pièce. Elles mettent quelques secondes à s'habituer à la pénombre avant d'apercevoir Paul. Nicolas, lui, a déjà escaladé un des bat-flancs et se tient sur le lit de planches du troisième niveau. Claudine et Noémie se jettent dans les bras de Paul, c'est Noémie qui interroge Paul :

- Que faisons-nous là ?

Paul explique alors sa journée, il leur dévoile aussi le départ prochain de ce cachot pour rejoindre les intellos, ce que leur réserve cet endroit et le plan qui peut leur permettre de fuir. Il n'a pas le temps de leur parler de sa rencontre d'hier soir car la porte s'ouvre à nouveau pour laisser entrer Joseph, André, Martin et Léon. Les deux femmes distinguent les silhouettes sans les reconnaître, puis André s'approche et dit :

- Bonjour Noémie, bonjour Claudine et bonjour à toi aussi Nicolas.
- André, s'écrient les deux femmes, et Joseph ! Et il y aussi Martin et Léon ! Comment êtes-vous ici, ajoute Noémie.

Alors André raconte à nouveau comment lui et Joseph ont fui et comment ils ont profité d'un convoi de ramassage pour arriver ici. Martin explique comment Léon et lui se fait attraper après s'être perdus en tentant de retrouver le chemin de la cité.

Une fois encore la porte s'ouvre et cette fois c'est Syna qu'un garde pousse brutalement à l'intérieur du cachot et qui s'affale aux pieds d'André. Son visage est marqué par les coups. Lorsqu'André le questionne, il peut à peine répondre, ses lèvres ont éclatées, il crache du sang. Noémie s'approche, elle essuie son visage. Il tente de se relever mais, pris d'un malaise, il retombe brutalement sur le sol. Alors André et Joseph le porte sur une couche, il reprend ses esprits mais son regard reste figé et il ne répond à aucune des interrogations d'André qui propose qu'on le laisse se reposer.

La porte s'ouvre une nouvelle fois et deux gardes encadrent un prisonnier qui porte une lourde gamelle :

- C'est l'heure de la soupe !

On leur distribue un bol et une cuillère de bois et chacun reçoit une ration de soupe de légumes, un des gardes leur laisse un seau rempli d'eau. Puis la porte se referme. On entend le bruit des pas qui s'éloignent puis plus rien, le silence. Paul tend l'oreille et constate :

- Il semble que nous soyons seuls dans cette cave, on n'entend pas d'autres bruits.
- Ce doit être le lieu habituel d'attente avant le départ pour le camp des intellos pense André.

Noémie pose sa gamelle et trempe un pan de sa robe, c'est le seul tissu à peu près propre dont elle dispose, dans le seau qu'a apporté le garde. Elle se penche sur Syna et lui nettoie le visage. L'eau fraîche doit lui faire du bien car il ouvre les yeux et tente un sourire. Puis il referme les yeux et semble vouloir dormir.

Après avoir vidé leur écuelle chacun raconte sa journée. Puis Paul leur dévoile le plan de fuite et précise ce que chacun doit faire. Tous écoutent et prennent conscience de la difficulté qui les attend pour simuler pendant des semaines les effets néfastes de la drogue. Il ne reste plus à Syna qui a retrouvé un peu de forces d'expliquer à nouveau comment peut se dérouler la fuite. Tous sont conscients des risques mais les quelques jours de liberté auxquels ils ont goûté avant d'être à nouveau enfermés les ont tellement grisés qu'ils sont prêts à n'importe quelle audace pour les retrouver. Chacun imaginant ce jour proche, personne ne pose de question.

Ensuite chacun se choisit une paille et se couche.



## CHAPITRE 30 – Le cachot

Excepté pour Nicolas, la première nuit n'a été tranquille pour aucun des autres prisonniers du cachot, tous se sont longtemps retournés sur leur couche avant de trouver le sommeil, tous se sont réveillés à plusieurs reprises, tous ont peuplé leurs insomnies de perspectives angoissantes et tous ont meublés leurs courtes périodes de sommeil d'affreux cauchemars. Noémie s'est levée à de nombreuses reprises pour calmer Syna qui respirait difficilement. Elle lui a fait boire un peu d'eau et, à chaque fois, il lui a pris la main et l'a serrée.

Lorsque le jour se lève il semble avoir trouvé un sommeil plus paisible. Tous sont réveillés mais restent allongés, ils tentent d'évacuer les angoisses de la nuit. C'est la porte qui s'ouvre brusquement et la voix d'un gardien qui les sorts de leur torpeur et les fait se lever :

- Debout, c'est la bouffe.

Comme hier soir, deux gardes encadrent un prisonnier qui distribue la soupe. Un des gardiens s'avance d'un pas dans le cachot et semble chercher on ne sait qui ou quoi. Ne trouvant pas il demande :

- Il va bien Syna ?
- Avec ce que vous lui avez fait, répond Noémie, il ne peut pas être en grande forme. Il va mieux ce matin mais je lui ai demandé de rester couché. Que vous a-t-il fait pour que vous soyez aussi barbare ?
- Mais c'est pas nous qu'on l'a tabassé, nous on est que des gardiens Sauveurs. Nous on l'aime bien Syna, depuis le temps qu'il est là on est des copains.
- Comment ça, ce n'est pas vous ! Qui est-ce qui l'a mis dans cet état, s'emporte Noémie.
- C'est les Supers Sauveurs, les hommes du groupe qui surveille tout, les prisonniers mais aussi nous. On sait même pas pourquoi ils l'ont battu et mis au cachot.
- Bon, on s'en va, dit l'autre gardien. Si on nous prend à discuter avec les prisonniers du cachot, on risque d'y aller aussi.
- Vous lui dites qu'on est triste pour lui, dit le premier gardien. Il sort et referme la porte.

Syna a tout entendu, il a tenté de se lever mais n'en a pas eu la force. Son corps lui fait mal, il parvient malgré tout à s'asseoir sur le bord du bat-flanc. Noémie lui apporte son bol de soupe qu'elle a fait remplir, il le repousse gentiment :

- Je n'ai pas faim.
- Il faut manger Syna, vous n'avez rien de cassé, seulement de beaux hématomes et quelques belles plaies. Ça va passer, dans quelques jours vous irez beaucoup mieux. Mais pourquoi vous ont-ils fait ça ?
- Pour les chefs, ma présence devient plus qu'encombrante, suspecte. Notre trop longue conversation d'avant-hier soir a été rapportée, il y a de nombreux prisonniers qui, pour une ration supplémentaire de soupe ou un allègement du travail, sont prêts à dénoncer tous manquements aux règles. Mais l'animosité des Super Sauveurs à mon égard ne date pas d'aujourd'hui, lors de la première évasion de quelques prisonniers il y a plusieurs années, j'avais déjà été soupçonné de l'avoir favorisée. C'était peu après l'ouverture de ce camp, le chef de l'époque était un homme sympathique, suffisamment cultivé pour que nous puissions avoir des sujets de conversation communs. Je ne m'étais pas évadé lors de cette première évasion, je savais qu'une seconde se préparait, le chef n'a pas donné suite à la demande pressante des Supers Sauveurs de me mettre au cachot car ils se doutaient que j'avais beaucoup aidé à cette fuite. Au moment de la seconde évasion, j'étais consigné jour et nuit à l'entrée pour enregistrer les entrées de plus en plus

nombreuses, j'étais le seul avec le chef du camp à savoir écrire et beaucoup d'arrivants ne parlaient pas notre langue, je devais constamment jouer les interprètes. Bien que devant en faire partie, je n'ai pas pu profiter de cette évasion, qui fut la dernière. C'était il y a très longtemps mais l'hostilité des Supers Sauveurs n'a pas faibli. Maintenant il y a moins d'étrangers et mes sympathies avec les intellos sont à peine cachées, alors les Supers Sauveurs obtiennent enfin ce qu'ils désiraient depuis longtemps, m'envoyer aux intellos et m'y laisser. On se débarrasse de moi et on me fait payer toutes ces années où j'ai bénéficié d'un régime de faveur. La chef actuelle du camp n'est là que depuis quelques semaines, l'ancien chef était beaucoup plus tolérant et nous étions devenus, non pas amis, mais assez proches, ça aussi, embêtait beaucoup les Supers Sauveurs.

Une phrase a fait sursauter André qui demande :

- Ils se sont évadés comment, ceux que tu as aidés ?
- Je l'ai dit à Paul, ils ont creusé un tunnel, A la première évasion, les gardiens n'ont rien compris car ceux qui avaient creusé avaient pris soin de prévoir un camouflage suffisant pour que le tunnel puisse être réutilisé. La deuxième évasion a presque vidée le camp. Alors les chefs ont fait fouiller intégralement toutes les baraques et ont fini par découvrir l'ouverture du tunnel. Ce fut alors un grand chantier : ils ont fait doubler les grilles, ils ont mis en place des rondes à l'intérieur, effectué des patrouilles à l'extérieur et surtout inspecté tous les jours les endroits possibles de creusement de tunnel. A cette époque il y avait peu de fuyards dans la nature mais la plupart étaient des gens cultivés, ce sont eux qui supportent le moins la vie recluse des cités. Aujourd'hui tous ceux qui seraient capables de réaliser une telle évasion sont aux intellos, il n'y a en a pas un seul ici.
- Tu te rappelles les prisonniers présents à cette époque, demande André ?
- Bien sûr, nous étions à peine quarante.
- Est-ce que parmi eux se trouvait un grand noir costaud accompagné de deux jeunes hommes ?
- Bien sûr je me les rappelle, ce sont eux qui ont permis les deux évasions. Alors qu'ils avaient tout organisé et supervisé, Ils n'ont pas voulu partir par le premier tunnel parce qu'un de ceux qui avaient le plus contribué à sa construction s'était blessé et ne pouvait pas partir. Ils ont attendu qu'il aille mieux pour s'échapper. Ah, ces trois jeunes, ils étaient sympathiques et sacrément astucieux.
- Dis-moi, Syna, tu te rappelles leur nom ?
- O oui, le noir s'appelait Tom, ses deux compagnons Georges et François.

Ce que pressentait André, se confirme, son fils, Tom et François étaient passés par ce camp. L'émotion, violente, le fait chanceler, ses jambes ne le portent plus et il choit sur le sol. Paul est tout autant bouleversé par cette révélation. Il relève son grand-père, attend quelques instants qu'il se remette, puis questionne Syna. Celui-ci entrevoit aussitôt la relation possible entre ces jeunes gens évadés il y a longtemps et ses compagnons de cachot :

- Tu m'as dit que lorsque tu as été interné dans ce camp, il n'en existait qu'un dans cette région, comment le savais-tu ?
- Parce qu'à cette époque, comme je vous l'ai dit, il y avait peu de gens qui parvenaient à quitter les hameaux où ils étaient parqués. Lorsque le nombre de fuyards a augmenté, les Sauveurs sont allés les chercher de plus en plus loin, mais malgré les distances parcourues ils revenaient toujours dans ce camp-ci. Ce n'est que récemment qu'un deuxième camp a été créé et bientôt un troisième. Je suppose que François, Georges et Tom habitaient le même village que vous ?
- Georges est mon père et le fils d'André, Tom et François sont deux étrangers qui ont

vécu chez nous quelques années avant de partir avec mon père pour tenter de trouver un meilleur endroit pour vivre. Ce qui est étonnant c'est qu'ils ne se sont pas fait reprendre, on les aurait reconduit ici puisqu'à cette époque il n'y en avait qu'un. Dans ce cas, puisqu'ils ne sont pas revenus dans notre cité, où sont-ils allés ?

- Les Sauveurs ont investi la quasi-totalité de la planète mais il y a au moins un foyer de résistance. Je le sais parce que les Sauveurs ne restent pas continuellement au camp, ils sont parfois envoyés surveiller ce territoire peuplé de femmes et d'hommes qui leur sont opposés. Puis ils reviennent au camp. C'est grâce à des gardiens comme celui qui a demandé de mes nouvelles que je sais cela. Alors, peut-être, ton père et ses amis ont-ils pu rejoindre cet endroit et ils n'ont pas pu en repartir ? Je sais qu'un grand nombre de Sauveurs, encadrés par les Supers Sauveurs, sont positionnés tout autour de cette ville totalement fermée, entourée de hauts murs, ils doivent en empêcher toutes sorties. Et c'est peut-être ce lieu que vous devriez rejoindre après avoir quittés les intellos.
- Nous ! crie Noémie, Nous, car maintenant que tu es traité comme nous, nous ne t'abandonnons pas, tu t'échappes avec nous, la troisième fois sera la bonne.
- Ce n'est pas possible, jamais je ne pourrais vous suivre. Et si vous m'attendiez, vous vous feriez reprendre. Je suis vieux, il faut bien que la vie me quitte un jour mais je ne veux pas finir dans le camp des intellos. Non, je vais mourir ici, dans ce cachot.
- Non Syna, vous allez vivre. C'est Claudine qui s'insurge contre ce défaitisme. Pendant plusieurs jours mes compagnons m'ont soutenu lorsque je ne pouvais plus marcher, nous en ferons autant pour vous. Vous nous ouvrez la voie de la liberté et nous devrions vous laisser mourir ?
- Oui, renchérit Bertrand, Claudine a raison. De plus votre présence aux intellos nous rassurera, votre connaissance du camp nous sera très utile.
- Allez Syna, intervient André, reprend des forces et nous discuterons de tout ça plus tard.

Ne voulant pas être en reste, Joseph ajoute :

- Crois moi Syna, si on te laissait là le remord me rongerait jusqu'à la fin de mes jours. Tu ne voudrais quand même pas me pourrir la vie ?

C'est alors que Nicolas, sautant au bas de son bat-flanc, vient s'asseoir près de Syna et lui dit :

- Moi, je n'ai jamais eu de grand-père, ils sont morts quand j'étais trop petit pour m'en rappeler. Moi je crois que tu ferais un très gentil grand-père, est-ce que tu veux bien être mon grand-père ?

S'en est trop, devant tant de gentillesse, Syna laisse couler quelques larmes. Il lui faut plusieurs minutes pour retrouver un peu de calme. Il met une main sur la tête de Nicolas et dit :

- Oui, je veux bien être ton grand-père. Mais je suis très vieux et même si je ne meure pas dans ce cachot, il me reste peu de temps pour tenir ce rôle. J'ai d'autres petits-enfants, ils doivent être grands maintenant et je ne les reverrai jamais. Alors merci Nicolas de m'accorder cette chance d'avoir encore quelqu'un à aimer.
- Youpi ! J'ai un grand-père, s'exclame Nicolas. Et on va se tirer de là très vite.

Les deux seuls qui comprennent mal ce qu'il se passe, c'est Martin et Léon.

Syna redevient soucieux :

- Avant de nous embarquer dans cette aventure, j'ai une mauvaise nouvelle qui m'a été annoncée seulement hier : Sophie va très mal, elle sera sans doute incapable de nous aider. Et probablement, elle ne pourra pas vous exposer tout ce travail de recherche qui vous permettrait de comprendre pourquoi nous sommes là, pourquoi nous avons vécu parqué depuis tant d'années, et probablement de siècles. Pour ce dernier point, je vous

avais menti en disant que Sophie n'avait pas eu le temps de me donner le détail de ses recherches, je voulais que ce soit elle qui le fasse. Mais vu son état, et comme l'avenir est incertain, je vais vous révéler, avec beaucoup moins de détails qu'elle ne l'aurait fait, les raisons de notre vie primaire. Asseyez-vous, cela va prendre un bon moment.

Un grand silence suit, tous s'assoient, qui sur le sol, qui sur le bat-flanc, et tous attendent que Syna reprenne la parole.

## CHAPITRE 31 – Révélation

Tous sont silencieux, attendant que Syna parle. Il n'a pas prévu ce long exposé et doit mettre ses idées en place avant de commencer car Sophie en a tant dit qu'il ne se souvient pas de tout, il doit en plus remettre dans un ordre chronologique à peu près correct les différents événements qu'elle a rassemblés. Ce ne sera pas parfait mais il se lance :

- Tout d'abord, je pense que nous avons un niveau de connaissances à peu près identique mais vous possédez probablement des connaissances que je n'ai pas, et inversement je dois avoir acquis des connaissances qui vous sont étrangères. N'hésitez pas à m'arrêter si j'aborde un sujet qui vous est inconnu.
- J'ai idée que tu as une culture et un savoir beaucoup plus étendus que les nôtres Syna, intervient André. Alors vas-y, ne nous fait pas languir, voilà des années que nous attendons de savoir ce qu'était la vie sur la Terre il y a si longtemps. Nos lectures nous ont d'abord stupéfiées, ensuite nous avons pu relier entre elles des informations qui nous ont éclairés partiellement, mais il reste beaucoup trop d'inconnues et il nous est impossible d'appréhender certains concepts, comme l'avion par exemple. Le seul domaine où nous avons pu vraiment comprendre et admirer ce que nous lisions, ce sont les écrits de certains auteurs dont les propos étaient parfaitement compréhensibles pour nous. Paul s'est passionné à la lecture de nombreux romans.
- C'est bien dommage que nous n'ayons pas pu en emporter, ajoute Paul. Victor Hugo, Alexandre Dumas, Jules Verne, et bien d'autres, ils me manquent.
- Ne nous attardons pas plus longtemps, dit André. Syna, nous t'écoutons.
- Il y a très longtemps la Terre est devenue pratiquement invivable. Il est impossible aujourd'hui d'évaluer le nombre de siècles qui nous sépare de cette époque qu'a reconstituée Sophie car de celle-ci jusqu'à ce jour aucun document n'existe et je n'ai connaissance d'aucun élément de chiffrage, notre peu de connaissances actuelles n'en permet pas une estimation même très approximative. Ce qui est certain c'est que nous vivons sous la domination des Sauveurs depuis si longtemps que même la transmission orale des événements qui se sont produits avant leur domination s'est perdue. Et rien ne semble avoir évolué durant tout ce temps.

Les recherches de Sophie lui ont permis de reconstituer l'histoire d'une période s'étalant sur une centaine d'années qui se termine au début de l'ère que nous vivons aujourd'hui. L'humanité venait de subir deux guerres mondiales particulièrement meurtrières : des millions de morts pour chacune. Après la seconde guerre il fallut plusieurs années pour que s'installe un long moment de calme relatif, bien qu'émaillée de tensions parfois sérieuses, de guerres locales elles aussi meurtrières, mais dans son ensemble le monde connaissait une période apaisée. A cette époque la Terre était partagée en plusieurs états, près de deux cents, certains très grands, certains très petits ; certains prospères, d'autres pauvres ; certains pacifiques, d'autres belliqueux ; certains très avancés technologiquement, d'autres très attardés ; certains dirigés démocratiquement, d'autres dominés par des tyrans. Je pourrais poursuivre longtemps la liste des immenses différences entre tous les pays, ce serait beaucoup trop long. Bien évidemment tous ces qualificatifs étaient diversement partagés entre les états, certains possédaient la plupart, voir tout, les aspects positifs alors que d'autres collectionnaient les aspects négatifs. La situation des états démunis s'améliorait, mais très lentement, les pays riches puisant allègrement dans les ressources naturelles des pays les plus pauvres sans leur restituer une véritable compensation pour les richesses acquises sur leur territoire.

Après une soixantaine d'années de calme relatif des fissures vinrent lézardées cette fausse stabilité. La dévastation n'est pas arrivée brutalement mais une série d'événements néfastes, sans liens directs entre eux, se sont produits dans un laps de temps très court, quelques dizaines d'années.

Cela a commencé de façon insidieuse, l'activité humaine générait de plus en plus de matières et émanations toxiques sans que cela soit perçu comme dangereux par la population, seuls quelques scientifiques s'alarmaient des dommages que cela provoquait sur la santé humaine mais aussi sur la vie animale et végétale. Puis la situation empira de façon brutale : des produits hautement nocifs étaient utilisés pour augmenter les productions agricoles, produits qu'on retrouvait dans l'alimentation des animaux et des humains ; des usines rejetaient des gaz nuisibles à la santé qui empoisonnaient les espaces habités ; l'augmentation excessive de véhicules polluants en faisait autant ; et bien d'autres éléments facteurs de progrès mais aussi de nuisances sérieuses qui déclenchaient de graves maladies parfois mortelles. De petits groupes se formèrent pour dénoncer ces phénomènes sans que cela provoque une réelle réaction des autorités. Celles-ci, conscientes des problèmes, étaient dans l'incapacité politique de prendre des décisions qui obligerait à une remise en cause majeure des habitudes prises et un retour à des pratiques moins polluantes, la population dans sa majorité n'y étaient pas prêtes et les entreprises incriminées tentaient toutes les diversions possibles pour écarter les actions nécessaires à l'éradication des méfaits de leurs activités. Les groupes qui combattaient ces nuisances grossirent mais ils étaient encore très marginaux malgré un activisme débordant. Les idées de ces mouvements écologistes - je suppose que vous avez rencontré ce mot dans certains des ouvrages que vous avez pu consulter - commencèrent à marquer les esprits d'un nombre croissant d'habitants, principalement ceux des pays démocratiques où les informations circulaient librement. Mais il manquait un élément fédérateur pour une adhésion du plus grand nombre. Brusquement, en seulement quelques années, des phénomènes de plus en plus violents se produisirent, ce fut le début d'un dérèglement climatique mondial : tempêtes, ouragans, tornades, épisodes caniculaires, inondations, fontes des glaces polaires, prirent de l'ampleur, atteignant des niveaux de dommages jamais atteints jusque-là, provoquant de nombreuses victimes. L'activité humaine fut cette fois clairement mise en cause malgré les dénégations des entreprises génératrices de ces nombreux gaz qui se concentraient dans l'atmosphère et perturbaient l'équilibre naturel. Pourtant la plupart des pays, et la totalité des nations importantes, traînaient encore des pieds pour ralentir ces émissions polluantes. Alors de plus en plus d'habitants ont compris que les écologistes avaient raison. De grandes manifestations eurent lieu dans les pays les plus pollueurs, les habitants se soulevèrent contre leurs dirigeants afin de faire respecter des lois qui avaient été votées pour revenir à une atmosphère, des cultures et une alimentation saines. Mais comme disait un dicton de cette époque : « l'enfer est pavé de bonnes intentions », malgré ces lois régulatrices mais aussi punitives, les gouvernements, pressés par les grandes entreprises, trouvaient toujours de bonnes raisons pour retarder leur application et tolérer la poursuite des activités des industries polluantes. De plus en plus les manifestations furent infiltrées par des groupuscules violents, dont le retour à une vie saine était loin de leurs premières préoccupations, et se transformèrent en guérillas. Ces débordements freinèrent l'adhésion totale de la population aux idées écologistes : oui à l'écologie, non à l'anarchie !

Dans le même temps, une épidémie dévastatrice, localisée tout d'abord dans un pays

qui s'appelait la Chine, s'était en quelques semaines répandue sur la planète entière. Les gens voyageaient beaucoup, cette épidémie très contagieuse infesta rapidement tous les peuples de la Terre. La rapidité avec laquelle les grands laboratoires pharmaceutiques conçurent les vaccins nécessaires à l'éradication du virus responsable de l'épidémie fut une source d'espoir dans la capacité humaine à déjouer toutes les catastrophes qui la menaceraient. Ce ne fut qu'un espoir !

A la même période un homme, un seul homme mais soutenu par son entourage et par quelques dirigeants mondiaux tout aussi despotiques, décida de faire la guerre à l'un de ses voisins. Cela faisait plus de soixante-quinze ans que la Terre n'avait plus connu de conflit majeur, et cet homme mégalomane, froid, orgueilleux, paranoïaque, cruel, décida sans autres raisons que la possibilité de reconquérir des territoires rendus depuis des années à leurs habitants naturels, d'envahir ce pays qui ne le menaçait en rien. Il n'y réussit pas car il avait sous-estimé le courage et la bravoure des hommes qu'il tentait d'abattre et la réaction de nombreux états qui soutinrent le pays agressé. Celui-ci se défendit si bien qu'après plusieurs mois de lutte il obtint la reddition de l'envahisseur, mais à quel prix ! Ce qu'on pensait unimaginable avant cette guerre se produisit pourtant : des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants périrent durant cette invasion, d'autres furent handicapés à vie, des familles entières durent quitter leur habitation, des villes entières furent détruites. Quelle punition suffisamment lourde pourrait-on infliger à un pareil tyran, le plus grand assassin du siècle ? Aucune ne serait suffisamment expiatoire ! Et terré dans l'une de ses vastes demeures, il est mort paisiblement dans son lit, certainement sans aucun remord. Cette brèche dans les règles de l'Ordre international avait créé un déséquilibre politique majeur qui déstabilisa bon nombre de démocraties et, en revanche, favorisa la montée des régimes dictatoriaux qui, à leur tour, se désengagèrent des lois internationales et livrèrent bataille pour s'emparer des richesses de leurs voisins. La guerre nucléaire était proche car cette arme était maintenant détenue par de nombreux pays.

Durant cette même période, des milliers d'habitants de pays pauvres ou de pays soumis à des dictatures cruelles quittaient leur terre natale pour tenter de trouver une vie meilleure dans des pays plus favorisés. Certains états les accueillirent mais d'autres dirigés par des gouvernements populistes, ou pressés par des opinions manipulées par des groupements xénophobes, les rejetèrent. Cela créa de fortes tensions dans ces pays dont la population était partagée entre opposants à l'accueil des réfugiés et ceux qui, conscients de la chance qu'ils avaient de vivre paisiblement, étaient prêts à partager leur confort et leur sécurité.

L'épidémie qui avait été combattue avec succès dans un premier temps, revint en force et calma les ardeurs guerrières mais créa un sentiment d'insécurité sanitaire mondial. Les gens mourraient par centaines chaque jour. On s'aperçut rapidement que c'étaient les personnes âgées qui étaient le plus atteintes, il n'y eut bientôt plus un seul centenaire sur la Terre, puis plus de nonagénaire, plus d'octogénaire, et bientôt il ne resta plus que tous ceux, jeunes pour la plupart, qui avaient pu fuir, principalement dans des lieux isolés, loin de toutes activités humaines nuisibles.

Alors la guerre, les catastrophes météorologiques, l'épidémie, les migrations de population, déclenchèrent une panique planétaire. Des manifestations de plus en plus importantes et violentes se déroulèrent dans de nombreux pays, principalement ceux qui étaient le plus industrialisés. Des grèves massives désorganisèrent totalement le fonctionnement des états, les institutions traditionnelles se trouvaient totalement

désorganisées. Certains états eurent recours à une répression sauvage, ce qui augmenta encore le chaos car beaucoup de policiers ou de militaires partageaient la peur générale et se mêlaient aux manifestants qui, bientôt, ne trouvèrent plus en face d'eux, aucune opposition. L'activité économique mondiale s'effondra. Dans la plupart des pays ce fut le grand chaos.

Pendant tout ce temps, des groupes constitués bien avant ces événements, dont les effectifs augmentaient au fil des ans, s'étaient déjà éloignés des sources de pollution et de contamination. Ils vivaient isolés mais en contact étroits avec tous les autres groupes partageant leur mode de vie qui rejetait la modernité. Les moyens de communication étaient encore opérationnels, il se constitua rapidement un gouvernement parallèle mondial à partir de ces groupuscules militant pour la désindustrialisation et le retour à la vie quasi sauvage. Ceci fut accueilli favorablement et soutenu par une large majorité de la population. Un nouvel Ordre mondial fut établi, Sophie n'a pas pu découvrir la composition des membres de cet Ordre qui avait pris pour nom « Les Sauveurs du Monde ». Ses dirigeants créèrent rapidement des milices qui empêchèrent les rescapés de l'apocalypse de reconstituer tout environnement industriel, les villages isolés qui s'étaient créés furent privés d'électricité, source première de modernisation, toutes les installations industrielles furent détruites soit intentionnellement pour la plupart, soit accidentellement. Celles qui le furent par accident sont principalement l'ensemble des centrales nucléaires mondiales qui, faute de maintenance, déclenchèrent des réactions nucléaires qui aggravèrent encore les pertes humaines et rendirent de vastes territoires impropres à la vie. Les plus grosses concentrations d'individus furent dissociées afin de ne pas constituer de regroupement supérieur à quelques centaines de personnes. Enfin les milices constituées circulaient de village en village pour s'assurer que tous respectaient la loi qui venait d'être instaurée, elle empêchait les habitants d'un village de s'en éloigner plus que nécessaire et surtout elle interdisait tout échange entre communautés. Cette loi institua aussi l'interdiction de tuer, de blesser ou même d'utiliser des animaux, tous les humains devenaient par force végétariens et agriculteurs primaires puisque obligés de travailler manuellement la terre, sans possibilité d'aucune aide matérielle ou animale. Cependant, dans ces villages maintenant éloignés des foyers de contamination, ce ne fut pas le virus responsable de l'épidémie qui emporta les habitants mais rapidement, ce fut le manque de soins nécessaires au traitement des maux courants et, plus tard, pour les enfants nés après ces événements, le manque de vaccins contre toutes les maladies qui avaient disparues de la Terre et qui revinrent en force : diphtérie, tétanos, méningites, rougeoles, typhoïde et même peste et choléra. On estime qu'en une vingtaine d'années la Terre avait perdu quatre-vingt-dix pour cent de ses habitants.

- Mais les grands pays n'ont pas pu empêcher ces groupes de s'imposer, s'étonna André.
- Non, répondit Syna. Dans beaucoup de pays l'affolement général et le grand désordre avaient permis à ceux qui dénonçaient les méfaits de l'activité industrielle de prendre le pouvoir. Ceux qui prônaient pour un arrêt des activités polluantes mais sans rejeter les grands progrès accomplis furent enfermés afin de ne plus contrarier la révolution mondiale en cours. De plus la dispersion des habitants, leur regroupement en très petits villages et l'absence totale d'information ne permirent pas une prise de conscience suffisamment rapide de l'évolution despotique du nouveau gouvernement.

Voilà comment un mouvement qui au départ défendait une cause juste s'est vu débordé



par des extrémistes qui ont instauré une dictature planétaire.

Là s'arrête les renseignements recueillis par Sophie car dès leur prise de pouvoir les Sauveurs du Monde détruisent tous moyens de communication, sauf les leurs dont nous ne savons pas comment ils fonctionnent aujourd'hui. Ce que l'on sait c'est que, d'un bout à l'autre de la Terre, chaque groupe peut communiquer avec les autres et chacun se conforme aux directives données par un organe supérieur dont on ne connaît pas la composition. S'agit-il d'une seule personne ou d'un collectif ? Au niveau du camp, même l'ancien chef n'en savait rien, la nouvelle certainement pas plus. Je sais simplement qu'il existe des chefs supérieurs aux chefs de camp, ils dirigent les équipes de surveillance des cités. Dans chacune d'elles il y a une personne, et une seule, qui est membre de l'Ordre des Sauveurs, cette personne est responsable du respect des lois édictées par l'Ordre. Elle est en contact fréquent avec la cellule qui gère son secteur mais elle est totalement intégrée dans sa cité et ses fonctions sont totalement ignorées de ses concitoyens.

- Fausta ! s'écrient dans une même consternation l'auditoire de Syna.

Seuls Nicolas, Martin et Léon sont restés calmes, ils ont décroché depuis longtemps, ne comprenant que peu de choses aux explications de Syna.

- Les personnes qui exercent cette fonction sont chez nous appelés Grand Prêtre ou Grande Prêtresse. Ils ont même inventé une religion afin d'asservir plus facilement les habitants, ajoute André.

Syna poursuit :

- Ces gens-là sont totalement fanatisés. On leur a fait croire qu'ils étaient les sauveurs du monde et que ce monde n'était composé que de trois catégories d'humains : eux, les Sauveurs ; leurs ennemis qui veulent revenir à l'ordre ancien ; et l'immense majorité des autres qui vivent reclus dans des cités fermées pour ne pas reproduire les erreurs modernisantes de leurs lointains ancêtres. Vous comprenez maintenant pourquoi les sauveurs ont créé le camp des intellos : On met à part tous ceux qui ont un peu de savoir pour qu'ils ne le communiquent pas, les incultes doivent le rester sinon, pensent les têtes dirigeantes de l'Ordre, le monde redeviendrait ce qu'il a été : une poubelle.
- Mais peut-être pensent-ils aussi que le retour de la science les éloignerait durablement de leur position dominante d'aujourd'hui, interroge Paul.
- Tu as raison, répond Syna, Beaucoup parmi eux ont le même niveau de culture que ceux qu'ils enferment, ils savent qu'un retour à un enseignement les mettraient en position d'infériorité, et ils ne souhaitent pas perdre leur pouvoir. Il paraît, mais ce ne sont que des bruits qui courent chez les gardiens, qu'un regroupement se constitue depuis quelques années, il serait composé à la fois de Sauveurs qui se désolidarisent de l'Ordre, de ces quelques éléments isolés et incontrôlables qui veulent revenir à l'ordre ancien et de certains habitants d'une cité fermée non soumise à l'Ordre qui souhaitent mettre fin à l'hégémonie des Sauveurs. Peut-être allons-nous voir le monde changer, mais est-ce que ce sera en bien ?

André pense aussitôt au groupe qui s'est rendu dans la cité, commandé par Jarred :

- Je crois que nous en avons reçus quelques-uns dans notre cité. Ces gens semblent très dangereux et sont équipés d'armes mortelles, des pistolets. Ils en ont fourni à notre président et à son chef des gardes.

A cette évocation, Noémie ne peut s'empêcher de fondre en sanglots. Paul informe Syna :

- L'amoureux de Noémie a été tué par ce chef des gardes avec le revolver qui lui a été

offert par le commandant de ce groupe.

- Si des groupes de ce genre existent, il va falloir être doublement vigilants lorsque nous quitterons les intellos, s'inquiète Syna, qui poursuit :
- Voilà, vous en savez maintenant autant que moi.
- Merci Syna, pour ces précieuses informations qui nous font mieux comprendre ce que nous avons pu lire dans les ouvrages que nous avons récoltés, dit André.
- J'ai essayé d'être complet mais sans pouvoir énoncer nombre d'événements et de détails que m'a confiés Sophie. Je ne me souviens pas de tout d'ailleurs. Peut-être pourra-t-elle vous donner plus d'informations si elle en a la capacité.
- Bien, interrompt André, maintenant il faut nous préparer à la dure épreuve qui nous attend lorsque nous serons transférés dans le camp des intellos. Nous devons tous supporter sans faillir ces jours de tromperie qui nous permettront de sortir de ce camp. Syna réexplique nous exactement comment va se passer notre arrivée et ce qui va suivre lorsque nous serons dans cet endroit clos où nous sera servie cette boisson droguée.

## CHAPITRE 32 – Le départ

Les jours s'écoulaient sans que rien ne vienne perturber la monotonie quotidienne : lever, repas de légumes le matin, attente jusqu'au soir, repas de légumes le soir, nuit de sommeil. L'attente devient insupportable mais la cohésion du groupe reste intacte, tous étant attentifs dès que l'un d'eux donnent des signes de morosité. Alors les conversations qui avaient cessées dès les premiers jours, reprennent afin de distraire celle ou celui qui sombre dans le pessimisme : Syna reprend des épisodes des temps anciens ; André fait part des lectures qui lui ont permis de devenir si savant ; Paul raconte les aventures passionnantes des nombreux romans qu'il a lus ; Claudine évoque toutes ses soirées plongée dans les récits d'explorateurs et navigateurs ; Bertrand rappelle les épisodes les plus amusants ou les plus tragiques des procès qu'il a instruits ; Joseph régale l'auditoire en récitant toutes les fables de La Fontaine qu'il a apprises ; Nicolas fait rire en évoquant les nombreuses farces qu'il a pu faire ; et même Martin et Léon trouvent à évoquer quelques épisodes amusants qu'ils ont vécus lorsqu'ils étaient gardiens. Seule Noémie ne raconte rien, tout ce qui lui revient à l'esprit, ce sont les merveilleux moments qu'elle a passés auprès de Grégory, alors elle tente d'écouter les autres, mais malgré ces diversions ces longues journées d'attente la dépriment. Le seul moment où elle se mêle à la conversation, c'est lorsque l'un d'eux reparle de leur fuite, elle se focalise sur les détails et recherche tout ce qui pourrait mettre leur projet en péril. Ce plan, imparfait pour l'instant puisque seule la simulation des effets de la drogue est préparée, l'inquiète... et ensuite comment sort-on ?

Enfin, un matin, un grand bruit se fait entendre dans le couloir, la porte du cachot s'ouvre et Adrien, le gardien chef Sauveur, leur apprend que le jour du transfert vers le camp des intellos est arrivé.

- Vous allez avoir double ration de soupe car le voyage va prendre la journée si vous ne traînez pas en route. Vous aurez un autre repas une fois sur place, pas avant. Il y a des rivières à traverser, vous pourrez boire tant que vous voudrez, inutile de prendre des poches à eau. Préparez-vous, je reviens dans un moment.

Adrien ressort et ferme la porte. Paul demande à Syna :

- Pourquoi nous demande-t-il de ne pas prendre de poche à eau ?
- Parce qu'ils ne veulent pas que nous ayons ces poches dans le camp. On nous donnera à boire deux fois par jour, en petite quantité, mais nous pourrions nous laver. Ils ne veulent absolument pas qu'on stocke de l'eau. Ils veulent qu'on ait soif au moment des repas afin que nous soyons obligés de boire la boisson droguée. Alors placez une poche sous votre manteau et surtout cachez-la bien. Lorsque nous serons dans le camp nous pourrions la remplir sans risque au moment de la toilette.

Adrien revient quelques instants plus tard, il s'approche de Syna et lui demande de le suivre dans le couloir. Syna s'exécute et s'étonne :

- Tu es seul ?
- Oui, les gardes vont arriver mais uniquement quand je les appellerai, je veux te parler seul à seul.
- Que veux-tu ?
- Je veux savoir comment vous comptez vous évader ?
- Bah ! Qu'est-ce que tu me racontes. Où vas-tu chercher une idée pareille ?
- Ce groupe est décidé à tout faire pour fuir le camp. Je m'en doute depuis que j'ai ramené les cinq premiers, ce Paul n'est pas du genre à accepter de rester enfermé toute sa vie et les autres sont prêts à le suivre, quel que soient les risques. Mais c'est ton attitude qui

m'a alerté, je suis certain que tu as fait exprès de te montrer très souvent avec tous les gens de ce groupe, sans te cacher. Tu savais très bien qu'on te surveillait et qu'au moindre doute on t'enverrait rejoindre tout tes petits camarades intellos. Je me trompe ?

- Tu crois vraiment que, connaissant ce que vivent les intellos, j'ai envie de les rejoindre ?
- Je me doute bien que ce n'est pas pour partager leur condition de vie que tu souhaites te faire transférer dans le camp des intellos. Mais tu ne peux pas t'enfuir seul et ce groupe est une chance que tu ne retrouveras peut-être jamais.
- Tu sais bien qu'on ne peut pas s'évader de ce camp. Je sais qu'on empoisonne les prisonniers. Mais tes amis ne leur laissent pas le choix, on mange cette nourriture toxique ou on meurt de faim. Comme ils ne souhaitent pas mourir ils mangent et après quelques jours ils deviennent complètement dépendants à cette soupe au point de ne plus pouvoir s'en passer.
- Me prends pas pour un con Syna, tu sais très bien que c'est pas dans la soupe que se trouve la drogue, et ta copine Sophie le sait aussi. Elle simule la dépendance. Elle le fait très bien d'ailleurs mais ça dure depuis trop longtemps, elle va de plus en plus mal, psychologiquement.
- Si tu sais tout ça, pourquoi n'es-tu pas intervenu ?
- Parce que j'attendais d'être certain de vos intentions. Je suis resté plusieurs fois derrière la porte de votre cachot, je connais donc votre plan pour ne pas devenir dépendant de la drogue. Il vous reste quand même à sortir du camp, et là vous ne pouvez rien prévoir.

Syna est complètement abattu. Toute cette préparation, tout cet espoir, pour rien ! Il est bien évidemment déprimé mais quelle va être la réaction de ses amis, lui vit ici depuis des années, parmi eux il y en a qui ne supporteront pas longtemps l'enfer du camp des intellos. Il en pleurerait si, à son âge, les larmes pouvaient encore couler. Il s'étonne quand même de l'attitude d'Adrien :

- Tu vas faire quoi maintenant ?
- Rien.
- Comment ça rien. A quoi ça sert que tu me dises tout ça si c'est pour que rien ne change ?
- Je ne vais rien faire. Ça ne veut pas dire que rien ne va changer. Si je t'ai dit tout cela, c'est quand même parce qu'il y a une raison, et même plusieurs.

Adrien se tait, Syna ne comprend pas ce qui le retient, alors il s'emporte :

- Ça suffit ! As-tu quelque chose d'encore plus déprimant à me dire ?

Alors Adrien se lâche :

- Je veux partir avec vous.
- Quoi ?
- Tu as bien entendu, je veux partir avec vous.
- Comme ça, brusquement ?
- O non ! Crois-tu que ma vie ici me passionne ? Ça fait très longtemps que je me morfonds dans ce camp mais quoi faire d'autre ? Où aller ? Car une fois sorti d'ici que peut-on faire sauf à aller vivre dans un de ces villages prisons que nous avons ordre de maintenir tel quel. Alors votre projet d'évasion à plusieurs, nous l'attendions depuis longtemps.
- Qui ça NOUS ?
- Nous, c'est Sophie et moi.
- Sophie ?
- Oui, Sophie. N'avais-tu pas remarqué que nous parlions ensemble dès que l'occasion nous en était donnée. Elle aussi attend qu'une occasion se présente pour s'enfuir. Mais

elle ne le peut pas seule. Nous nous sommes pris d'amitié, tu as quand même remarqué que mon attitude envers les prisonniers était assez souple, tout en étant suffisamment ferme pour ne pas être inquiété par le chef du camp. Je sais lire, ce qui est très rare chez les Sauveurs, c'est grâce à mon père qui occupait un poste haut placé dans l'Ordre. J'aurai pu lui succéder mais mon manque de déférence à l'Ordre et mon caractère rebelle ont fait que je me suis retrouvé chef des gardes dans ce camp. Mon ouverture sur ce monde grâce à mes lectures a permis ce rapprochement avec Sophie. Tu sais, si elle n'a pas avalé la boisson accompagnant les repas du camp, ce n'est pas comme elle t'a dit, parce qu'elle avait deviné la présence de la drogue. Elle t'a dit ça pour que tu ne te doutes pas de notre complicité, c'est moi qui lui ai dit de ne pas boire cette boisson. J'en reviens à ma demande, nous voulons partir avec vous, c'est notre seule chance de réussir une évasion. A douze nous pourrions mieux nous défendre si nous rencontrons des Sauveurs en patrouille ou des Vengeurs, c'est comme ça que se nomment ceux qui depuis quelques années recrutent et se préparent pour renverser l'Ordre Sauveur. Alors, tu en penses quoi ?

- Il faut que je réalise avant de te dire ce que j'en pense. Là je suis complètement bouleversé, j'ai du mal à réaliser ce que tu me proposes, c'est trop formidable.
- Tu as compris que notre seule chance de fuite, à Sophie et moi, c'est de partir avec vous. Seulement votre seule chance de réussite, à vous, c'est que nous venions avec vous. Premièrement parce que moi je pourrai très facilement vous faire sortir du camp, sans risque. Mais surtout parce que votre plan aurait pu être complètement anéanti si je ne vous avais pas fait mettre au cachot. Depuis quelques jours deux anciens habitants du village ou vivaient tes amis sont arrivés au camp, un petit teigneux et un grand costaud. Ils interrogent les prisonniers pour savoir si ceux qu'ils cherchent sont ici. Je leur ai posé la question de savoir qui ils recherchaient et pourquoi, ils m'ont expliqué que s'ils avaient été pris hors de leur village c'est justement parce qu'ils étaient à leur poursuite afin de les ramener dans leur cité. Si cette information était arrivée aux oreilles de la cheffe, elle n'aurait pas manqué de les interroger elle aussi et ils auraient probablement fait partie du voyage aujourd'hui. Je ne pense pas que cela aurait enchanté tes amis, je pense même que ça leur aurait tellement compliqué la tâche que l'évasion aurait échoué, si toutefois elle avait quand même pu se faire. J'ai donc fait accélérer les préparatifs de transfert et si vous êtes prêts, nous partons immédiatement. Ne dis rien de ce que je viens de te raconter à tes amis, il sera bien temps lorsque nous serons aux intellos.
- Je commence à croire que c'est une très bonne nouvelle que tu viens de nous annoncer là. Seulement s'évader ensemble, c'est bien mais est-ce que les objectifs une fois libres seront les mêmes pour toi et Sophie et nous ?
- On ne va pas se prendre la tête maintenant. L'objectif principal c'est de fuir et de faire tout ce qu'il faut pour ne pas se faire reprendre. Pour cela je représente un atout certain : j'ai parcouru cette région et je la connais mieux que la plupart des gardes. Et surtout le petit furieux dont je te parlais était en possession d'un revolver, nous lui avons confisqué bien entendu.

Adrien soulève alors un pan de sa veste et dit :

- Et qui le détient maintenant !

Il rabat aussitôt le vêtement et hèle les gardes qui l'attendaient au fond du couloir :

- Nous partons.

Syna revient dans le cachot et aussitôt André et Paul le questionnent :

- Qu'est-ce qu'il se passe, pourquoi es-tu resté si longtemps avec ce garde ?
- Ne vous inquiétez pas tout va pour le mieux. Je vous en dirai plus lorsque nous pourrons parler librement. Voilà les gardes qui arrivent, sortons.

Encadrés de dix gardes et de dix chiens-loups les dix prisonniers sortent du camp et entame leur longue marche vers les intellos.

## CHAPITRE 33 – Le camp des Intellos

Il n'aura pas fallu une journée mais trois jours de marche difficile pour atteindre le camp des intellos, les étroits chemins pierreux ont blessé les pieds, les pentes rudes ont tétanisé les mollets et les cuisses, le peu de nourriture a vidé les énergies, l'âge et les articulations se sont rappelés à quelques-uns, il était temps d'arriver, plusieurs marcheurs sont exténués. Tous sont sales, les haltes étaient de simples cabanes sans point d'eau, tous ont faim et soif. Le camp se présente comme tous ceux qu'ils ont vu jusque-là : un bâtiment d'un étage en dur avec son porche d'entrée qui débouche sur un grand espace clos divisé en deux secteurs : à gauche un espace carré d'une vingtaine de mètres de côté entouré de fortes grilles qui à trois mètres de hauteur s'incurvent vers le centre pour en empêcher toute évasion par le haut, le sol est couvert de larges dalles en pierre, un abri prend appui sur le mur de la bâtisse d'entrée, c'est la cage ; à droite le plus grand, il s'étend sur plus d'une centaine de mètres de largeur et bien plus en longueur, deux longs bâtiments bas rectangulaires sont le seul relief, pas même un arbre ou un bosquet pour casser cette platitude, c'est l'enclos. Près de ces bâtiments des formes humaines, beaucoup sont assises ou allongées sur le sol, rares sont celles qui sont debout.

Le gardien-chef du camp vient accueillir Adrien et les gardes :

- Salut Adrien, salut les gars. C'est un gros arrivage, ça va meubler la cage.
- Oui, répond Adrien. Il n'y a pas trop de casse depuis mon dernier passage ?
- Trois hier. Il ne reste plus que vingt-quatre prisonniers et la plupart sont mal en point.
- Pas de forte tête ?
- Il y en a une qui me pose un problème, elle est mal en point mais ça n'empire pas, c'est pas normal.
- C'est laquelle, demande Adrien, qui connaît déjà la réponse.
- C'est celle qui s'appelle Sophie. Je l'ai mise à un régime spécial, ça devrait la secouer rapidement, j'ai mis ton cuistot au courant.
- Bon, je reste en poste pour le mois qui vient, je vais la surveiller. Tu as autre chose à signaler ?
- Non, tout va bien. Le premier repas est prêt, tu vas pouvoir donner à manger à tes gars et aux prisonniers.

Et il ajoute avec un grand rire :

- Et surtout ne mélange pas les bouillons.

Puis s'adressant à ses gardiens :

- Sortez les chiens du chenil qu'on puisse mettre les nouveaux.

Après un ordre d'Adrien un garde ouvre la porte de la cage et indique aux prisonniers qu'ils peuvent entrer. Syna entre en dernier, suivi d'Adrien qui porte la main sur son épaule et la presse fortement avant de se retirer et de refermer la porte de l'enclos.

- On vous sert d'abord à manger et ensuite vous pourrez vous laver, il y a une douche dans la cabane et j'ouvrirai l'eau dès que vous aurez pris votre repas.

Cinq gardiens arrivent alors, deux portent un chaudron rempli d'une épaisse soupe froide, un autre suit, un avec des bols et des cuillères, un autre avec une soupière fumante, le dernier ne porte rien et ouvre la porte aux quatre autres qui entrent dans l'enclos. Ils posent leur chargement sur une large pierre plate qui se trouve au centre de la cour, sortent et s'en retournent. Celui qui est resté à l'extérieur ne les suit pas, il s'adresse alors au groupe :

- Le bouillon chaud dans la soupière contient des éléments qui vous redonneront des

forces. Et puis c'est chaud, on peut vous en apporter plus si vous en voulez.

A son tour il s'éloigne et rejoint la bâtisse, il croise le chef de poste qui a accueilli Adrien qui en sort, suivi d'une dizaine de gardes. Toujours rigolard, il souhaite, un bon séjour à Adrien, puis la troupe, hommes et chiens, quitte le camp.

Adrien s'assure que ses chiens sont bien enfermés et nourris. Puis il dit à ses gardiens :

- Vous méritez un peu de repos les gars, j'espère que les partants vous ont laissé les chambres propres.
- On ne prend pas de tour de garde, demande un des gardiens.
- C'est ton premier poste aux intellos Carlos, tu vois ici on est loin de tout, c'est tranquille au niveau des postes de gardes. Les arrivants sont mis en quarantaine dans un espace complètement grillagé, les ferrailles sont solides et le sol ne peut pas être creusé, ceux-là ne peuvent pas s'échapper. Quant à ceux qui sont dans le grand terrain, tu les vois ? Regarde les marcher, pour les rares qui se tiennent debout, leurs jambes les supportent à peine, ils sont bien incapables d'escalader le grillage, qui n'est pourtant pas très haut. Les plus vaillants devraient s'arrêter deux ou trois fois, épuisés, s'ils voulaient traverser l'enclos. Alors tu vois, pas besoin d'une surveillance rapprochée. On mettra en place un tour de garde la nuit, pour respecter les consignes. Bon, je reste pour vérifier que tout est en ordre, vous pouvez aller vous reposer.

Les gardes, trop heureux de pouvoir prendre du repos après ces trois jours de marche et de surveillance des prisonniers, entrent immédiatement dans la bâtisse qui sert de poste de garde, de dortoir et de réfectoire. Adrien attend quelques minutes puis, après s'être assuré que plus aucun gardien n'est dehors, il s'introduit dans l'enclos.

Pendant ce temps les nouveaux captifs se sont rués sur la nourriture. Syna a désigné la soupière :

- Voilà ce qu'il ne faut surtout pas toucher. Adrien a éloigné les gardes, il va falloir vider cette soupière dans le bac d'évacuation de la douche. Léon, peux-tu t'en charger ?

Etonné qu'on fasse appel à lui, Léon ne répond pas immédiatement, ce n'est qu'après quelques secondes qu'il dit :

- Ben oui, je vide ça dans les gogues ?
- Les gogues, qu'est-ce que c'est, demande Syna.

C'est Paul qui répond :

- C'est le mot courant dans notre cité pour désigner l'endroit où l'on dépose nos excréments. Plusieurs fois dans mes livres, j'ai vu utiliser le mot « toilettes » pour ce genre d'endroit, seulement ce mot est aussi utilisé pour décrire l'opération de nettoyage du corps, seule différence l'un est au pluriel, l'autre au singulier.
- Tu as raison Paul, ces deux utilisations du mot « toilette » sont bonnes. Le langage que nous utilisons aujourd'hui s'appelle le Français, je me doute que tu le sais, et l'utilisation du mot « toilette » pour deux actions aussi éloignées l'une de l'autre est une des nombreuses bizarreries de notre langage, c'est aussi ce qui fait son charme. Pour simplifier et ne pas confondre nous allons utiliser le mot qui est courant chez vous, alors Léon tu peux jeter ce poison dans les gogues mais laisse-en un peu dans le fond de la soupière.

Léon n'a rien compris aux explications de Syna, il a juste saisi la dernière phrase. Il prend la soupière et l'emporte dans la cabane où se trouvent les gogues.

Syna se retourne, il cherche Adrien :

- Je ne vois pas Adrien, nous allons devoir attendre pour boire puisque c'est lui qui doit ouvrir le robinet. Il faut que nous commençons à simuler des maux de ventre car cette



drogue agit très rapidement. Les gardiens ne peuvent pas nous voir tant qu'ils sont dans la bâtisse mais s'il en sort un, il faut qu'il nous trouve tous malades alors il faut commencer maintenant. Mais n'en faites pas trop, les premiers jours les doses sont faibles et les effets sont vite dissipés, cinq à dix minutes de crispations et de fausses douleurs suffiront. Allez, on commence.

Adrien fait le tour de l'enclos, il s'assure que tout est en ordre et revient vers les deux baraques qui font office de dortoir. Il entre dans le premier, inspecte chaque paillasse, certaines occupées par des femmes ou des hommes qui grognent en le voyant mais aucun ne fait un geste pour se lever. Il traverse ce dortoir et entre dans le second où il effectue la même inspection. Tout est calme. Il en sort et contourne la baraque. De là, il ne peut être vu de la maison des gardes et il sait que c'est là que Sophie l'attend. Elle est là, debout mais le dos appuyé au mur du dortoir. Avant d'être prisonnière ici, ce devait être une jolie femme, mais là, Adrien, prend peur en la voyant. Son crane est rasé pour éviter l'infection de poux, la peau de son visage semble directement collée aux os, ses joues sont si creuses qu'elles épousent la forme de la mâchoire, seules les pommettes saillent encore un peu. Adrien s'inquiète :

- Tu ne manges plus ?
- Non, il y a une semaine le chef a décidé de m'isoler au moment des repas, je ne peux plus manger en même temps que les autres et surtout pas la même nourriture. Dès le premier jour j'ai compris que de la drogue avait été aussi intégrée dans la nourriture, et pas simplement dans le bouillon. J'ai été très malade, le cuistot avait dû mettre une forte dose. Je ne mange presque plus depuis. Seul Gabriel me garde en cachette un peu de soupe. Mais c'est bien que tu sois là, je vais pouvoir reprendre un peu de forces.

Adrien garde le silence un moment, l'état physique de Sophie complique les choses, il s'en explique :

- Ça va changer nos plans. Les nouveaux sont prêts pour l'évasion, et ce n'est pas moi qui les y ai poussé, ils n'avaient que ça en tête dès leur arrivée. Syna les a très vite repérés, il s'est débrouillé pour faire partie du groupe de transfert. Avant le départ je lui ai annoncé notre désir de partir avec eux, tout est calé, il ne reste qu'à choisir le jour. Je savais que tu n'étais déjà pas bien vaillante avant cette brimade mais dans l'état où tu es il faut attendre que tu reprennes des forces. Je vais dire au cuistot de ne plus droguer ta nourriture et je lui demanderai d'augmenter les rations journalières. Il va s'étonner mais il n'osera pas ignorer mon ordre. Il reste juste à espérer que nous n'aurons pas un contrôle de la patrouille de sécurité, s'ils apprennent que j'alimente les prisonniers plus que nécessaire, ça va poser un gros problème.
- Comment l'apprendraient-ils ?
- Je ne peux pas demander au cuistot d'augmenter les rations aujourd'hui et lui dire de les baisser si un contrôle a lieu. Il va trouver ça bizarre et risque d'en faire part au chef de la patrouille, qui lui viendra me demander des explications. Ce sont les Super Sauveurs qui patrouillent, ce ne sont pas des tendres. J'aurai du mal à leur fournir les raisons du changement de régime alimentaire d'autant plus que c'est lui, et lui seul, qui peut modifier la quantité de nourriture distribuée.
- Alors il faut que vous partiez le plus vite possible, sans moi.

Et à la fois épuisée par cette conversation et la durée de sa station debout, Sophie se laisse glisser à terre. A l'inverse, la réaction d'Adrien est explosive :

- Comment peux-tu croire un instant que je vais te laisser là. Je...

Adrien interrompt sa phrase, il hésite à poursuivre. Sophie le regarde, étonnée, mais elle sait déjà ce que veut dire Adrien. Va-t-il poursuivre ? Elle l'espère mais le silence se prolonge. Leurs yeux ne se quittent pas, alors c'est elle qui l'encourage :

- Je sais ce que tu penses : tu penses n'être qu'un misérable gardien qui emprisonne des gens qui sont malheureux, maltraités et tu te juges à ce que tu es maintenant, pas à ce que tu pourrais être. Alors tu te méprises, et tu penses qu'autour de toi les gens te méprisent aussi. Mais moi je sais ce que tu es vraiment, alors tu peux finir ta phrase... s'il te plait.
- Tu es vraiment merveilleuse Sophie, et je... je t'aime !
- Moi aussi je t'aime Adrien. J'ai été égoïste de te pousser à cet aveu, car cela ne change rien à la situation, je ne peux pas partir maintenant et vous ne pouvez pas prendre le risque d'attendre.
- Mais je ne peux pas partir sans toi. Alors je les fais s'évader et je reste avec toi.
- Tu sais très bien que tous ces gens se feront reprendre très vite s'ils n'ont pas un guide qui leur évitera les patrouilles. Il faut que tu partes avec eux.
- Non, je ne partirai pas sans toi.
- Imagine que tu attendes quelques jours pour moi et qu'un contrôle fasse échouer l'évasion. Alors pour l'indisponibilité d'une seule personne tu ferais perdre la liberté à dix, tu en aurais le remord toute ta vie et je m'en sentirai toute autant responsable. Partez Adrien, je trouverai peut-être une autre occasion de fuir et, qui sait, peut-être nous retrouverons nous ?
- Non, nous allons partir après-demain. Et nous partirons avec toi.
- Mais je peux à peine marcher.
- Eh bien tu ne marcheras pas. Il y a suffisamment de costauds dans ce groupe pour te porter à tour de rôle. Tu ne dois pas peser très lourd en ce moment. Inutile de dire quoi que ce soit de plus, on fait comme je dis.

La tension a été trop forte, Sophie ne dit rien mais fond en larmes. Alors Adrien se baisse pour se mettre à son niveau et s'apprête à lui sécher ses larmes avec un pan de son manteau mais dès qu'il s'approche Sophie prend sa tête entre ses deux mains, l'approche et plaque ses lèvres contre les siennes. Adrien, le grand costaud, sent lui aussi, les larmes qui perlent au bord des paupières, un gros poids compresse sa poitrine. Pour cacher son émotion il prend Sophie dans ses bras et l'enlace et prenant bien soin de ne pas serrer trop fort ce corps fragile. Il faut qu'il la quitte, il doit lutter pour relâcher son étreinte. Sophie le retient un moment mais elle sait qu'il doit retourner à ses occupations, c'est elle qui le repousse et dit :

- Va, nous savons maintenant ce qui nous unit, prépare-nous des jours meilleurs où nous pourrons nous aimer sans crainte.

Pendant ce temps Syna a pensé que leur temps de simulation des effets de la drogue avait suffisamment duré. Il demande à chacun de s'approcher et leur rapporte son entretien avec Adrien le jour de leur départ. Tous sont à la fois abasourdis mais très vite c'est l'euphorie qui les gagne, s'évader avec un tel guide est une chance inespérée. Seul Léon ne semble pas en forme, il vomit, se tient le ventre et semble beaucoup souffrir. Martin lui demande :

- Qu'est ce qui t'arrive ?
- Je sais pas, j'ai mal au ventre.

C'est Syna qui comprend :

- Tu as bu du bouillon ?

Léon, entre deux spasmes, répond :

- Oui, je voulais juste goûter.
- Eh bien, c'est parfait comme démonstration.

Et s'adressant aux autres :

- Demain, il suffira de reproduire exactement les douleurs supportées par Léon. Mais sans goûter au poison.

Puis s'adressant de nouveau à Léon :

- Rassure-toi, ça va passer très vite. Mais ne recommence pas.

Adrien revient vers la cage. Il s'approche du grillage et annonce :

- J'ouvre le robinet.

Puis il fait signe à Syna d'approcher et, après s'être assuré qu'aucun gardien n'étaient présent, il lui dit :

- Nous partons après-demain soir. Tu les as avertis de notre participation à votre évasion ?
- Oui, ils sont tous ravis de te voir partir avec nous.
- Il faudra faire un brancard pour porter Sophie, elle est incapable de marcher.

Ils ne peuvent discuter plus longtemps, des gardes sortent du bâtiment.

## CHAPITRE 34 – La fuite encore...

Après deux jours d'une attente éprouvante, le soir de la fuite est enfin arrivé sans que la moindre alerte ne vienne la remettre en cause.

Adrien a fixé le moment du départ à la tombée de la nuit, ils pourront marcher jusqu'au petit matin sans crainte des patrouilles qui ne circulent plus dès que le jour s'estompe. Si le rythme qu'il croit pouvoir tenir se maintient ils arriveront à proximité d'une grotte qui pourra les héberger jusqu'à la nuit suivante. Pour l'instant il reste à organiser la sortie du camp. Dès le premier soir il a planifié les rondes de surveillance de telle façon que les sentinelles soient obligées d'effectuer le tour complet de l'enclos, lorsqu'elles se trouvent à l'extrémité opposée à l'entrée il leur est impossible de distinguer ce qui se passe près de la cage des arrivants. Malgré tout il va falloir faire vite car si les hommes même pas très éloignés ne pourront pas voir, les chiens eux pourront sentir.

Par chance, cette nuit le ciel est nuageux, il fait très sombre. Adrien s'assure que les deux sentinelles commencent leur première ronde et que tous les autres gardiens se tiennent dans la bâtisse. Il entre dans l'enclos et va directement à l'arrière de la première baraque. Sophie est là, elle a repris un peu de couleur mais pas de tonicité, dès qu'Adrien approche, elle s'avance vers lui de son pas hésitant. Sans dire un mot il la prend par le bras, ils font quelques pas mais l'entrée dans la cage doit se faire avant que les gardes aient entamé leur retour. Adrien sent que Sophie n'aura pas la force de parcourir à vive allure la distance qui les sépare de la porte de l'enclos, il s'arrête, se baisse et place un bras sous les genoux de la jeune femme, il lui demande de se pendre à son cou. Alors il la soulève sans effort et court vers la sortie. Il traverse la cour d'entrée et entre dans la cage. Toujours en portant Sophie, il entre dans la cabane où tous l'attendent. Il fait sombre et seuls André, Paul et Syna sont proches de la porte, ils sont effarés lorsqu'ils voient l'état de la jeune femme, mais celui qui est le plus terrifié, c'est Syna qui n'a pas vu Sophie depuis plusieurs semaines et qui constate quels dégâts peuvent provoquer un séjour même court dans le camp des intellos.

Adrien dépose Sophie et repart aussitôt pour récupérer les musettes de vivres qu'il a préparées. Il revient les bras chargés et remet une musette à chacun en disant :

- Il y a de quoi manger pour environ trois jours, ensuite il faudra que nous trouvions à nous ravitailler. Pour l'eau, nous trouverons de nombreux ruisseaux.

Mis à part Syna, c'est la première fois que les autres membres du groupe côtoient Adrien depuis qu'ils savent qu'il va les accompagner dans leur fuite. André sait combien sa présence sera utile pour sécuriser leur fuite, il tient à lui faire part de la reconnaissance du groupe :

- Un grand merci pour ce que vous faites pour nous Adrien, nous tous ici savons combien votre aide nous sera précieuse, et même indispensable. Nous savons aussi quels risques vous prenez, nos remerciements sont une bien faible reconnaissance.
- Ne me remerciez pas, je pars avec vous parce que je ne supporte plus ce que je fais ici. Je pars aussi, je pourrais même dire « principalement », pour sauver Sophie. Mais nous discuterons plus tard. Pour l'instant il faut laisser les sentinelles finir leur premier tour du camp, en ce moment elles doivent revenir vers nous. Syna, peux-tu te mettre près de la porte sans qu'on te voie de l'extérieur. Les gardes vont bientôt approcher, ils n'ont pas pour consigne d'entrer dans la cage mais on ne sait jamais. Alors nous allons tous nous allonger sur les paillasses. S'ils entrent, Syna tu reviens vite t'allonger avec nous, ils ne franchiront pas la porte de la cabane, ils passeront simplement la tête et repartiront.

Quelques minutes se passent puis des voix se font entendre, les deux gardes discutent en marchant, Syna qui est près de la porte les entend distinctement. Ils râlent justement à propos des rondes imposées par Adrien :

- Dire qu'on va tourner en rond toutes les nuits pendant deux heures. Ça sert à rien, y se passe jamais rien ici.
- Ouais, l'Adrien y veut faire du zèle, y veut être chef de camp.
- Bah, ce serait pas si mal. Il est quand même sympa Adrien, pas comme la bourrique...

Les pas s'éloignent, Syna sort la tête et voit les gardes entamer leur deuxième tour.

- Ils sont passés, annonce-t-il.
- Alors vite, c'est le moment le plus délicat puisque nous devons passer par l'entrée principale, il ne faudrait pas qu'un garde sorte à ce moment. N'oubliez pas les musettes. Vous êtes prêts ?

La réponse de tous est affirmative. Adrien reprend Sophie dans ses bras et prend la tête du cortège. Ils sortent de la cage et se dirigent vers le porche d'entrée, il y fait sombre. Lorsqu'Adrien approche de la porte, dont il a graissé les gonds dans la journée, il s'arrête brusquement, un homme se tient là, adossé à la porte. Il ne bouge pas. Constatant que l'homme n'avait, à priori, pas de mauvaise intention Adrien s'approche et s'apprête à lui demander ce qu'il fait là, mais c'est Sophie qui réagit la première :

- Gabriel, que fais-tu là ?
- Je pars avec vous.
- Mais comment sais-tu..

Sophie ne peut pas finir sa phrase, c'est Adrien qui intervient :

- Nous discuterons plus tard.

Il ne souhaite pas s'éterniser à l'endroit le plus risqué de leur fuite. Voyant que le jeune homme tient debout il l'accepte :

- C'est moi qui commande, si tu consens à faire tout ce que je dis, tu peux nous suivre, sinon tu peux retourner à ta baraque.
- Je vous suis, répond simplement Gabriel.

Adrien pousse la porte qui s'ouvre sans bruit, il passe le premier, tenant toujours Sophie dans ses bras, une fois dehors il s'écarte et lorsque tous les fuyards sont sortis il referme la porte. Ils sont hors de cette prison ! Adrien repasse en tête de la file et fait signe de ne faire aucun bruit car ils passent sous les fenêtres du dortoir des gardes. Dès qu'ils ont parcourus quelques centaines de mètres Adrien s'arrête pour donner les consignes :

- Le chemin que nous allons prendre est étroit, nous allons marcher les uns derrière les autres. Ne laissez pas trop de distance entre vous et celui qui vous précède car il fait très sombre et à plusieurs endroits le chemin se dédouble, il ne faudrait pas que vous partiez dans la mauvaise direction. Si vous devez vous arrêter ne le criez pas, signalez-le à voix basse à celui qui vous précède, qui lui-même fera passer l'information devant et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle me parvienne. J'arrêterai alors la marche. Enfin notre marche doit être la plus silencieuse possible, par une nuit comme celle-là il est peu probable que nous apercevions une patrouille, mais si c'était le cas nous l'entendrions avant qu'elle nous découvre, ils sont en général assez bruyants. Il faudra alors que nous quittions le chemin pour nous enfoncer dans les bois.
- Et les chiens, c'est Paul qui pose cette question.
- Il n'y aura pas de chien parce qu'il n'y aura pas de patrouille de Sauveteurs en pleine nuit dans ce secteur. En revanche je ne sais rien de ces groupes qui se forment depuis quelques années, eux n'ont pas de chien mais c'est ce genre de rencontre que je redoute.

Ce n'est pas tout, nous sommes à la fin de l'hiver et nous risquons de croiser un ours, normalement, dès qu'ils entendent du bruit ils nous évitent, mais ce n'est pas toujours le cas.

- Et les loups, c'est toujours Paul qui s'inquiète des mauvaises rencontres possibles.
- Il n'y a rien à craindre avec les loups, ils nous entendront de loin et feront tout pour nous éviter. Bon, ça y est ? on a fait le tour des rencontres non souhaitées, ils restent celles qu'on ne peut pas imaginer, alors inutile de nous faire du souci à l'avance.
- Comment fait-on pour Sophie demande André.
- Je n'ai pas pu confectionner un brancard pour Sophie, un tel bricolage ne serait pas passé inaperçu et les gardiens m'auraient demandé ce que je faisais. J'ai donc simplement emporté une petite couverture. Dès qu'il fera jour nous couperons deux banches solides pour en faire un brancard. En attendant il faudra me relayer de temps en temps pour porter Sophie.

Puis, s'adressant à Gabriel :

- Et toi, tu vas pouvoir suivre ?
- Je pense que oui. Sophie m'avait prévenu des dangers de la boisson chaude qu'on nous servait, mais cela après que j'ai passé trois semaines dans la cage. Il était déjà trop tard. Sophie m'a aidé à me désintoxiquer. J'y suis arrivé. Je suis encore faible mais résistant.
- Bon, interrompt Adrien, tu nous expliqueras tout ça plus tard. On y va maintenant.

Ils reprennent leur marche silencieuse.

Un si long moment de silence, sans avoir rien d'autre à penser qu'à mettre un pied devant l'autre, est propice aux errements de l'esprit, Paul revoit le chemin parcouru en si peu de jours. Il passe en revue chacun de ses compagnons : Claudine et Bertrand, calmes et discrets comme à leur habitude, Noémie qui réapprend à vivre petit à petit, Nicolas toujours insouciant comme si tout cela n'était qu'un jeu, André très pensif depuis qu'il a appris le passage de Georges dans le camp principal, Joseph peu bavard mais son aspect robuste allié à son flegme rassure le groupe, et puis Martin et Léon semblent l'un et l'autre enchantés d'avoir quitté leur emploi et la cité mais ne sont pas bavards et suivent le mouvement. Et quelle chance d'avoir eu ce rapide contact avec Syna, celui par lequel tout s'est enchaîné et grâce auquel tous sont là maintenant. Paul se trouve parfaitement à l'aise dans ce groupe pourtant hétéroclite, il reste à découvrir Adrien, Sophie et Gabriel en espérant que leur insertion ne perturbe pas l'harmonie du groupe. Pour l'instant il savoure pleinement cette liberté retrouvée.

Parfois un bruit soudain les fait s'arrêter. Puis le bruit s'éloigne. Adrien les rassure, de nombreux animaux vivent dans ces collines boisées, principalement des chevreuils, des cerfs et des biches, des sangliers, des laies et leurs marcassins, ceux-là font du bruit en se sauvant, ce sont eux que l'on entend. Seuls les sangliers peuvent être dangereux mais ils sont inoffensifs tant qu'on ne les approche pas. Bien d'autres animaux sont présents, ils sont totalement inaudibles, même lorsqu'ils se sauvent, des lapins, des renards, des blaireaux, des loups aussi, et bien d'autres. Et puis il y a les animaux anciennement domestiques qui sont revenus à l'état sauvage, ceux-là ont gardé des habitudes diurnes, on ne les entend pas la nuit, ils vivent de jour et principalement dans les grandes prairies du bord de mer.

Comme l'avait prévu Adrien, à l'aube ils ont quitté les sous-bois et progressent dans un passage rocheux étroit et escarpé. La fatigue qui se fait sentir depuis plusieurs heures éprouvent surtout André et Syna. Pour Claudine aussi la marche devient difficile, sa cheville à peine consolidée

recommence à la faire souffrir. Adrien, qui sent que le moral de la troupe commence à faiblir, les rassure :

- Plus que quelques minutes de marche, nous allons franchir un col et tout de suite après nous trouverons la grotte.

Ils franchissent le col et dès les premières pentes descendantes c'est un amoncellement de rochers qui rend la marche difficile. Puis Adrien s'écarte du chemin et mène le groupe vers une petite paroi qui paraît lisse de l'endroit où ils sont. Mais en s'approchant Adrien s'arrête et leur fait découvrir une anfractuosité suffisante pour laisser passer une personne. Il repose Sophie qui tient à peine debout et dit :

- Nous allons entrer dans cette grotte, rassurez-vous l'espace à l'intérieur est suffisant pour que nous puissions tous y loger. J'ai apporté une torche mais je ne l'allumerai pas tant que vous ne serez pas tous à l'intérieur. Je vais entrer le premier avec Sophie, et je vous attends dans la grotte, n'ayez pas peur, l'entrée est trop étroite pour qu'ours y pénètre.

Adrien prend Sophie par la main, ils ne pourraient pas passer s'il la tenait dans ses bras, il se glisse dans la faille et entre dans la grotte en tenant toujours Sophie puis s'écarte pour laisser passer les autres. La taille de l'entrée ne permet pas une luminosité suffisante pour apercevoir les contours de la cavité. Lorsque tout le monde a passé la faille Adrien dit :

- Je vais avancer jusqu'à un coude, là je pourrai allumer la torche car nous ne serons plus visibles de l'extérieur. Je reprends Sophie, André tu me suis mettant ta main sur mon épaule, Syna tu fais la même chose et vous faites tous de même. Je vais avancer lentement, ne vous inquiétez pas, ce ne sera pas long et le sol est à peu près régulier, il n'y a qu'une dizaine de mètres à parcourir. Vous êtes tous attachés à celui qui vous précède ? Qui est le dernier ?
- C'est moi, Joseph.
- Alors on y va.

En file indienne, le groupe avance à petit pas, le sol est à peu près plat et la marche est aisée. Adrien avance en tâtant la paroi, il arrive au coude, avance encore d'une dizaine de mètres et demande :

- Joseph, tu as passé le coude ?
- Oui, dit Joseph, depuis quelques pas.
- Alors j'allume la torche.

Quelques secondes se passent puis la grotte s'éclaire. Avant d'observer ce qui l'entoure, André s'émerveille de la vitesse à laquelle Adrien a pu allumer la torche. Dans la cité il fallait de nombreuses minutes pour démarrer un feu à partir de simples silex. Il demande :

- Comment faites-vous pour avoir du feu si vite ?
- Nous possédons un petit appareil qui s'appelle briquet et qui, rien qu'en appuyant sur une molette qui déclenche une étincelle, enflamme une mèche qui trempe dans un petit réservoir de liquide inflammable.
- C'est quoi ce liquide, interroge André.
- Je crois savoir que c'est du pétrole.
- Quel dommage que nous n'ayons pas eu ce liquide dans notre cité.

Adrien n'est pas étonné, lui, il explique :

- C'est normal, ce liquide a été banni dès le début de la prise de pouvoir des Sauveurs. Tous les villages en ont été privés. Mais les instances dirigeantes Sauveurs ont continué à exploiter les forages existants pour leur consommation personnelle. Je sais cela

uniquement parce que mon père est un membre de l'Ordre, lorsque je vivais encore avec lui nous avions même l'électricité chez nous.

- L'électricité, s'exclame ensemble André et Paul.

Puis Paul enchaîne :

- Nous avons lu tellement d'ouvrages où il était question d'électricité, nous avons pu imaginer ce que ça procurait comme confort mais sans vraiment comprendre ce que c'était. Adrien, vous pourrez nous expliquer comment on trouve l'électricité ?
- Ça prendrait un certain temps. Mais c'est promis, dès que nous aurons trouvé un lieu où nous pourrions demeurer tranquillement je vous explique tout ce que vous voulez savoir. Il n'est pas certain que je puisse répondre à toutes vos questions.

Alors seulement ceux qui ont suivi cet échange lève la tête et regarde autour d'eux. Ils sont dans une immense caverne, aussi loin que la lumière de la torche le permet ils ne peuvent voir le fond de la grotte. Le plafond au-dessus d'eux est, tapissé de longues stalactites qui s'abaissent probablement d'une dizaine de mètres. Adrien les laisse un moment s'émerveiller des beautés de ce lieu exceptionnel, puis il interrompt la contemplation :

- Nous allons manger, pensez à donner un peu de vos légumes à Gabriel. Si vous avez soif une petite rivière souterraine coule à quelques pas, j'approcherai la torche pour que nous puissions la voir. Ensuite repos, il faut être en forme pour reprendre notre marche la nuit prochaine. Trouvez-vous un endroit acceptable et emmaillotez-vous dans votre manteau, il ne fait pas chaud dans cette grotte. Je vois qu'André souhaite dire quelque chose.
- Oui, merci Adrien. Une fois que nous aurons tous bien dormis, et avant de reprendre notre route je propose que nous ayons tous une discussion qui nous permette de savoir ce que chacun de nous veut faire de cette liberté retrouvée. Il n'est pas certain que nous ayons les mêmes objectifs de destination, il serait bien que nous nous le disions dès maintenant car il se peut qu'à un moment nos routes se séparent. Êtes-vous d'accord pour que nous abordions ce sujet dès que nous serons tous remis de nos fatigues ?

A part ceux qui ont déjà trouver un endroit et qui dorment, tous approuvent. Chacun se trouve une place et tous, malgré le froid, s'endorment rapidement. Sophie et Adrien, dans les bras l'un de l'autre, échangent leur premier vrai baiser avant de sombrer eux aussi dans un sommeil profond que même l'appréhension du lendemain ne perturbe pas.



## CHAPITRE 35 – Où aller ?

Il fait encore grand jour lorsque André et Syna sortent d'un sommeil douloureux. Ils se lèvent mais la même raideur des articulations les contraint à rester courbés un long moment avant de pouvoir se tenir droit, la longue et difficile marche d'hier suivi d'une journée de couchage sur un sol de pierre froid et humide laissent des traces dans leur organisme. Une fois ses articulations réchauffées, Syna attire André un peu à l'écart des quelques éveillés et lui fait part de son appréhension :

- Tu as raison de provoquer cette réflexion sur la suite que nous voulons donner à notre fuite. Mais ne crains-tu pas que les avis divergent ?
- Ils vont probablement diverger, au début. J'espère qu'après discussion nous arriverons à trouver une solution commune, se séparer maintenant serait prendre un grand risque pour chacun des petits groupes qui se formeraient. Nous n'avons rien pour nous défendre, si nous croisons un groupe du genre de celui qui est venu nous rendre visite à la cité juste avant notre départ, nous sommes totalement démunis. Ces gens-là sont armés de revolver, ils n'hésitent pas à s'en servir.
- Adrien aussi a un revolver, il a récupéré celui que possédait l'ancien chef des gardes de ta cité.
- Ah ! C'est une excellente chose que notre tyran local soit débarrassé de cette arme. Mais pour nous, elle ne serait pas d'une grande utilité si nous croisons un groupe de six personnes, toutes armées. N'ébruite pas cela, surtout auprès de Noémie, cette arme est celle qui a tué son amoureux. Voilà que tout le monde se réveille, j'attends que les esprits soient clairs et je lance la discussion.

Les uns après les autres, les dormeurs s'éveillent et s'étirent pour dérouiller leurs membres engourdis par le froid. Ils piochent ensuite dans leur musette pour s'alimenter. André attend que tous soient désoccupés pour amorcer le débat :

- Je vous avais promis une discussion pour décider de plusieurs points importants concernant la poursuite de notre échappée. Mais avant tout je voudrais encore une fois remercier Adrien pour sa courageuse décision de s'embarquer avec nous pour ce voyage dans l'inconnu. Si nous avions dû nous enfuir sans lui, où serions-nous allés ? Nous serions partis au hasard, sans rien savoir de ce qui nous attendait, sans même savoir vers où nous diriger. Nous n'en savons guère plus maintenant mais au moins nous sommes sur un chemin peu emprunté. Ce qu'il nous faut maintenant décider c'est où chacun de nous souhaite aller, au moins pour ceux qui ont une idée d'un lieu d'accueil possible ou rêvé. Avant de passer la parole à l'un de vous, quelqu'un a-t-il une objection ou une remarque ?

C'est Sophie, soutenue par Adrien, qui prend la parole :

- Merci André pour cette initiative qui me semble indispensable avant de poursuivre notre périple. Mais avant tout, moi, c'est vous tous que je voudrais remercier. Nous avons ensemble atteint un premier objectif, celui de quitter ce camp affreux, mortifère. Pour vous cela n'a été qu'un bref passage mais pour Gabriel et moi, ça a été un enfer de plusieurs semaines. C'est grâce à vous, parce que vous nous avez acceptés, que nous avons pu y échapper, jamais nous ne pourrions assez vous remercier. Voilà tout ce que je voulais vous dire.

Adrien ajoute :

- Moi aussi je vous dois ce remerciement. Vous auriez pu ne pas me faire confiance et ne

pas accepter que je vous accompagne. Je vous aurais compris, même si j'aurais été très éprouvé par ce choix. Alors il est temps maintenant que chacun s'exprime pour tracer notre prochaine route.

Plus personne ne s'exprimant, André reprend :

- Je vais donner la parole à chacun à tour de rôle afin que vous exprimiez simplement où vous souhaitez aller et comment vous envisagez l'avenir proche. Syna, en qualité d'ainé, je te propose d'être le premier.
- Merci André, c'est gentil de rappeler mon grand âge, mais dans le cas présent celui-ci n'apporte rien. J'ai bien un avis sur la question posée mais je ne pense pas être celui qui doit orienter le débat. Ceux qui ont permis cette liberté dont nous jouissons aujourd'hui, c'est Paul, Noémie, Bertrand, Claudine et Nicolas. Sans leur fuite, nous serions encore tous confinés, là où nous étions depuis si longtemps. Je propose donc que ce soit eux qui s'expriment en premier. Est-ce que quelqu'un est contre cette suggestion ?

Cette proposition est suivie d'un grand silence. La validant par défaut, André reprend donc la parole et s'adresse à Paul :

- C'est toi, Paul, qui est à l'origine de ce départ. Veux-tu être le premier à t'exprimer ?

Paul, depuis la veille, tente de construire la façon dont il pourrait présenter la véritable raison de son départ, sans trouver une présentation qui lui convienne. Il accepte malgré tout d'être le premier, en espérant être clair, précis et surtout concis :

- Oui, Grand-Père, je suis à l'origine de ce départ. Mais, le vrai responsable celui dont le départ a motivé le mien se trouve on ne sait où. Il s'agit de mon père, le fils d'André. Syna nous a redonné l'espoir de le retrouver un jour depuis qu'il l'a rencontré lors de son internement. C'était il y a longtemps. Mon père était accompagné par Tom et François lorsqu'ils ont quitté notre cité pour tenter de trouver un endroit où nous installer. Ils voulaient quitter cet endroit, dirigé par un dictateur totalement soumis aux exigences d'un chef des gardes cruel et tyrannique. Il y a quelques jours il s'est fait prendre par les Sauveurs alors qu'il partait à notre recherche, avec d'autres gardes dont Martin et Léon qui sont là. Mais c'est de Tom dont je voulais vous parler. Récupéré par André près de notre cité alors que son état ne lui aurait pas permis de survivre quelques jours, il a été soigné et guéri mais avait perdu en partie la mémoire, il ne se rappelait plus d'où il venait. Le seul souvenir qu'il conservait est que cet endroit se trouvait au sud, au bord d'une grande mer et que la vie qu'on y menait était agréable pour tous. C'est cet endroit que je me suis fixé de retrouver. Lorsque Noémie, Claudine et Bertrand m'ont suivi, c'est pour échapper à la dictature du monstre qui est maintenant interné au camp que nous avons quitté, ils ne m'ont pas demandé où nous allions et m'ont fait confiance. Peut-être ont-ils un avis différent aujourd'hui. Noémie, puisque tu es celle dont la situation a précipité notre fuite, veux-tu prendre la suite.
- Merci Paul. Effectivement, pour moi rester dans cette cité, c'était me livrer à des brutes et me forcer à un concubinage avec un garde que j'exécrais. Brunet, le chef des gardes venait de tuer mon ami Grégory, Pierrot son complice me recherchait pour que, de force, je devienne sa compagne. Je devais quitter la cité au plus vite avant que Pierrot ne me retrouve. Paul, partagé entre son désir de venger son ami Grégory et celui de me faire quitter la cité, n'a pas hésité longtemps, il a choisi ma survie. Nous sommes partis dans la nuit, Claudine et Bertrand nous ont suivi. Nicolas nous a rejoint le lendemain. Je dois ma liberté à Paul, alors peu importe où il m'emmène, je le suis.

Un long silence suit les paroles de Noémie. Paul laisse passer ce moment d'émotions puis s'adresse à Claudine :

- Claudine, tu souhaitais comme nous cinq, quitter la cité. Maintenant, que souhaites-tu ?
- Je rejoins les propos de Noémie, nous t'avons suivi sans demander où tu nous emmenais, alors je continuerai à te suivre, si Bertrand est du même avis.

Bertrand prend donc la suite de Claudine :

- Lorsque Georges, Tom et François sont partis, c'était pour trouver un endroit où nous puissions vivre décemment. Il me semble que c'est toujours notre objectif, alors Paul je te suis, là où tu voudras bien nous mener.

Paul ne doutait pas des réponses de ses amis mais il ne veut pas oublier Nicolas :

- Et toi Nicolas, qu'en penses-tu ?
- Bah, je sais pas, je pensais pas que tu allais me demander. C'est simple, depuis notre départ j'ai trouvé une grande sœur, et maintenant j'ai un grand-père. Alors j'espère qu'ils feront le même choix tous les deux, je veux pas en perdre un. Et puis je ne veux pas te perdre non plus.
- Merci Nicolas, répond Paul. Noémie, ta grande sœur, a dit qu'elle me suivrait, tu n'as donc pas de souci à te faire pour la direction que nous allons prendre, elle et moi. Quant à Syna, ton grand-père, il nous dira tout à l'heure ce qu'il souhaite, je ne peux pas répondre à sa place. Je pense que ce n'est un secret pour personne, je souhaite avant tout retrouver mon père. Comme après s'être échappé du camp il n'est pas retourné à la cité c'est qu'il a été retenu quelque part, et pas par les Sauveurs qui l'auraient probablement ramené dans le camp principal en attendant de le mettre dans celui des intellos. Alors, s'il est encore vivant, ce qui ne fait aucun doute dans mon esprit, il se peut que lui, Tom et François aient retrouvé cette grande cité d'où venait Tom et qu'ils ne puissent pas en sortir. J'aimerais donc que nous continuions à marcher vers l'est afin de la trouver. Si nous ne nous écartons pas trop de la mer, nous devrions y arriver. Voilà ce que je souhaite. Grand-père, je te laisse poursuivre la menée des débats.

André se tourne vers Martin et Léon :

- Lequel de vous deux veut commencer ?

C'est Martin qui prend la parole :

- Léon et moi, on en a parlé. On est d'accord tous les deux. On a une femme et des enfants dans notre cité, alors on voudrait y retourner.

Martin n'en dit pas plus. Alors André s'adresse à Sophie :

- J'ai cru comprendre qu'Adrien et toi êtes devenus un peu plus que des amis. Mais comme toi, comme nous, tu étais prisonnière et surtout maltraitée, je te donne la parole en priorité. J'espère qu'Adrien ne m'en voudra pas.

Avant que Sophie prenne la parole, Adrien acquiesce :

- Vous faites bien André. Sophie dit nous où tu souhaiterais aller.
- Je n'ai aucune idée d'un lieu qui puisse nous accueillir. Adrien, tu pouvais partir seul, tu as pris beaucoup de risques pour que je puisse quitter le camp des intellos. Alors maintenant je ne te quitte plus, là où tu vas, je vais.

Adrien prend donc la suite :

- Si j'avais pris la parole avant toi, ma conclusion aurait été la même que la tienne. Comme je ne suis jamais allé plus loin que cette grotte où nous sommes aujourd'hui, je n'ai aucune idée de ce qui nous attend ensuite. J'ai moi aussi entendu parfois des Supers Sauveurs qui en revenant d'inspection évoquaient ce qui pourrait être l'endroit auquel pense Paul. Mais ils n'ont vu que de grandes murailles infranchissables qui s'étendent sur plusieurs kilomètres. A défaut d'autre lieu, je pense qu'il faut suivre Paul. Nous pourrions faire un nouveau point dans quelques jours. Avant de repasser la parole à

André, je voudrais mettre Martin et Léon en garde sur ce qui les attends s'ils souhaitent partir tous les deux pour retrouver leur cité. André, est-ce que je peux poursuivre ?

- Oui Adrien, je me doute de ce que tu vas leur dire et je m'apprêtais moi aussi à les mettre en garde. Martin et Léon, écoutez bien ce qu'Adrien va vous dire :
- Je ne peux vous donner qu'une seule indication pour vous diriger vers votre cité : le matin le soleil se lève à l'est. Vous devez vous placer de telle sorte que ses rayons frappent votre côté droit, ensuite vous devez marcher droit devant vous et en fin de journée les rayons du soleil doivent frapper votre côté gauche. C'est on ne peut plus hasardeux mais je ne peux pas être plus précis. Il faudrait une chance inouïe pour que vous retrouviez votre cité. De plus il y a les patrouilles de Sauveurs que vous ne manquerez pas de rencontrer, il y en a des centaines rien que dans cette région. Si vous vous faites prendre vous retournerez au camp. Il faut aussi penser aux Vengeurs, et là se serait encore plus grave, on dit qu'ils ne donnent qu'un choix limité à ceux qu'ils croisent, Sauveurs compris d'ailleurs : soit ils les incorporent dans une armée qu'ils sont en train de constituer, toujours d'après les bruits qui courent, soit ils tuent ceux qui ne veulent pas les suivre. Comme vous voyez, vous avez peu de chances de rejoindre votre cité.

Martin et Léon sont accablés, c'est à nouveau Martin qui répond d'une voix triste :

- On va réfléchir tous les deux, après on dira ce qu'on veut.
- Très bien dit André. A toi Gabriel, as-tu l'intention de nous suivre ?
- Je n'ai pas eu le temps de vous remercier d'avoir bien voulu m'accepter. Une seule chose m'importait, quitter ce camp maudit. Cependant je viens d'une région assez loin vers l'est et je sais que cette vaste région entourée de murailles dont vous parlez existe. Alors si c'est par là que vous allez et si vous voulez toujours de moi, je vous suis, je pourrai peut-être même vous aider. Il se peut que je retrouve l'endroit où je vivais mais comme pour Martin et Léon, ce serait un sacré coup de chance.

André donne la parole à Joseph qui est resté très discret jusque-là.

- Lorsqu'André a quitté la cité, je pensais que c'était uniquement pour tromper les gardes et les empêcher de poursuivre Paul et les autres. Quand il m'a dit qu'il ne retournait pas à la cité mais qu'il tentait de suivre la trace de Paul, je l'ai suivi sans savoir où ça allait nous mener. Alors je ne vais pas quitter André maintenant, j'attends qu'il dise où lui compte aller.
- Je vais te le dire Joseph, mais je laisse d'abord la parole à Syna.
- Je me réjouis que nous options presque tous pour ce que propose Paul. Nous n'avons aucun choix précis, seulement cette hypothétique cité accueillante, alors tentons de la trouver. J'espère que Martin et Léon réaliseront l'immense difficulté qui les attend s'ils se séparaient du groupe.  
Mais c'est toi qui dois conclure, André, tu ne nous as pas donné ton avis ?
- Je n'avais pas l'intention de sauter mon tour. Ma motivation est double, je ne veux plus me séparer de mon petit-fils et je souhaite retrouver mon fils. Alors poursuivons vers l'est en espérant que nous tous y trouvions ce que nous cherchons.

Adrien reprend le contrôle :

- Nous allons attendre la nuit avant de reprendre notre route. Mangez correctement mais sans vider votre musette. Nous allons redescendre sans aller jusqu'au bord de mer, nous quitterons ce paysage rocailleux et trouverons certainement des légumes et des fruits sauvages à une altitude moins élevée mais mieux vaut garder quelques réserves.

Martin attend qu'Adrien ait terminé puis il s'approche et dit :

- Avec Léon on a décidé de continuer avec vous. Mais on espère qu'on pourra revenir dans notre cité.

André se réjouit de cette décision :

- Je ne peux rien vous garantir, mais c'est préférable que vous restiez, nous sommes plus forts tous ensemble. Allez vite dormir.

## CHAPITRE 36 – Nuit noire

Le ciel s'était dégagé dans la journée, bien que la lune ne soit pas encore visible il ne fait pas complètement sombre quand ils reprennent leur marche. Adrien les a rassurés, les Sauveurs ne patrouillent pas la nuit, et même s'ils en croisaient, si loin du camp ils ne sont en général que quatre ou cinq. Leur petite troupe n'avait rien à craindre d'eux, composée de six hommes forts, de deux anciens mais encore alertes, d'un gamin qui saurait se défendre et de deux femmes qui ne resteraient certainement pas inactives, ils sauraient se défendre. Seuls Sophie et Gabriel, encore trop faibles, ne pourraient pas participer au combat s'il avait lieu. La seule inconnue si ce genre de rencontre se produisait, c'est la présence des chiens qui inverserait le rapport de forces. La nuit de repos leur a redonné un peu de vigueur, Sophie marche maintenant, bien que toujours soutenue par Adrien et Gabriel ne traîne plus, au contraire, il se trouve souvent en tête. Adrien ne sait quasiment rien des habitudes des Vengeurs, et ce sont eux les plus à craindre. Il faut absolument les éviter, ils ne pourraient rien faire contre une troupe armée, même si elle n'était composée que de quatre ou cinq personnes. Pour l'instant ils ont quitté les sommets rocheux et marchent maintenant en sous-bois, ils pourraient rapidement s'enfoncer loin du chemin qu'ils suivent si des bruits se faisaient entendre.

Paul, tout en s'inquiétant modérément de l'avenir, repense à ces quatre semaines passées depuis qu'ils ont quitté la cité. Sur ces quatre semaines, ils en ont passé une grande partie au cachot. Malgré ce parcours chaotique, Paul se sent bien, les événements de ce petit mois ont été plus riches que les vingt années précédentes. S'ils avaient la chance de trouver le lieu d'où venait Tom, il lui semble que leur vie à tous serait totalement bouleversée. Il regrette de ne plus pouvoir repérer sur les cartes qu'il a emportées les lieux qu'ils traversent, tout aurait été tellement plus facile s'il avait pu le faire.

Ils descendent progressivement vers la mer. Depuis quelques instants une odeur indéfinissable parvient à ceux qui ont l'odorat le plus sensible puis, à mesure qu'ils avancent, tous sentent une acre odeur de fumée. Vite ils comprennent qu'un feu a ravagé, et peut-être même ravage encore, la région vers laquelle ils se dirigent. Adrien s'arrête, tous s'approchent et l'entourent. Adrien traduit l'appréhension générale :

- Il ne faudrait pas que nous soyons pris par le feu. Je propose que nous remontions vers les parties rocheuses.

Gabriel se place au centre du groupe et rassure :

- J'ai habité dans cette région et j'ai pu observer plusieurs incendies, lorsque l'odeur de brûlé est si forte, c'est que le feu a ravagé tout ce qui nous entoure mais il n'est plus menaçant, sinon nous verrions les flammes et entendrions le ronflement de l'incendie. Approchez-vous d'un arbre et regardez son tronc, il est carbonisé, les branches ne forment plus que des moignons. Il doit y avoir plusieurs jours que l'incendie s'est éteint, sinon avec nos misérables godillots nous ne pourrions pas marcher, nous nous brûlerions les pieds. Nous pouvons poursuivre notre chemin mais bientôt nous arriverons probablement dans une zone totalement calcinée et donc à découvert sans possibilité de nous cacher.

Les propos de Gabriel en étonnent quelques-uns, notamment André et Paul qui se demandent qui est vraiment Gabriel ? Il connaît cet endroit dit-il et hier il disait qu'il savait que la cité que nous cherchons existe, que sait il donc encore qu'il nous cache ? La question n'a pas de réponse pour l'instant.

L'absence de végétation qui laisse le terrain totalement nu sur une distance plus grande que ce qu'ils peuvent apercevoir inquiète Adrien :

- Peut-être les Vengeurs ne s'aventureront pas par ici, l'endroit n'est pas très accueillant.
- Nous ne savons pas jusqu'à quelle hauteur l'incendie a dévasté la végétation, poursuit André, je propose que nous poursuivions notre route. En espérant, comme Adrien, que les Vengeurs évitent ce secteur.
- Tout le monde est d'accord pour continuer plein est, sans détour, demande Adrien.

Tous approuvent, mais avant qu'ils se remettent en marche, Gabriel prévient :

- Attention, cette odeur forte provient en partie des fumées qui sortent encore du sol, nous allons les respirer. Certains risquent de déclencher des toux et des difficultés à respirer. Il est préférable que nous protégeions notre nez et notre bouche avec un tissu. Si vous n'en avez pas servez-vous d'un pan de votre manteau.

La troupe reprend sa lente marche, dans un silence total, rien de vivant n'anime ce paysage, pas même un oiseau. Les pieds enfoncent dans un sol couvert de cendres qui se soulèvent à chaque pas. L'odeur est maintenant plus forte, la respiration devient difficile. La lune s'est levée, leur environnement est maintenant plus visible. Ils marchent dans un désert peuplé de troncs noirs et nus, dressés vers le ciel comme des mains qui appelleraient à l'aide. Plus ils avancent, plus les troncs sont clairsemés et bientôt ils se trouvent à l'orée d'une vaste plaine rase recouverte de cendres. Là encore, les marcheurs s'arrêtent, aussi loin qu'ils peuvent voir, aucune végétation n'a résisté à l'incendie. Traverser un espace si étendu à découvert présente un risque qu'il va falloir prendre s'ils ne veulent pas refaire, en sens inverse, les deux heures de marche passées dans ce décor fantomatique. C'est encore Gabriel, conscient de l'hésitation de ses compagnons, qui débloque la situation :

- Revenir sur nos pas ne serait pas une bonne idée, le paysage que nous voyons là, nous risquons de le retrouver plus haut ou plus bas. Il faut poursuivre droit devant nous, nos hardes ne sont pas très visibles dans cet environnement grisâtre. Si aucune patrouille ne se risque dans cette zone, vu de plus haut nous avons des chances d'être associés à cette immensité grise.
- Gabriel a raison, avançons, dit Paul qui s'agace de ces arrêts répétés.

Ils reprennent donc leur marche.

Alors que le jour commence à poindre, ils aperçoivent des ruines au loin. Ce possible abri inespéré au milieu de ce désert leur fait oublier la fatigue, ils accélèrent l'allure et arrivent bientôt dans un village détruit par les flammes. Des maisons brûlées il ne reste que quelques pans de murs en pierre noircies. Malheureusement ce village était habité, de nombreux cadavres calcinés jonchent les abords et les rues. L'incendie a dû très vite encercler le village, les habitants surpris par le feu, probablement pendant leur sommeil, n'ont pas eu le temps de fuir. Tous s'arrêtent, une fois encore, hébétés par ce spectacle macabre. Ils n'osent pas profaner ce lieu, à bien des endroits il faudrait enjamber des cadavres de toutes tailles.

Mais le jour se lève, ils deviennent bien visibles mais totalement figés, pourtant il faut agir. C'est Paul qui le premier sort de la torpeur générale :

- Il faut que nous trouvions un endroit où nous cacher. Nous allons faire le tour du village, il semble que les habitants ont tenté de fuir par cette rue qui est devant nous, le feu devait venir de l'arrière, peut-être y a-t-il moins de cadavres de l'autre côté.

Paul n'attend pas, il commence à longer les murs externes, les autres suivent. Le village n'est pas bien grand, ils arrivent vite à l'extrémité opposée de la rue où ils s'étaient arrêtés. Effectivement, il y a moins de cadavres dans la rue mais dès que Paul s'avance dans les ruines de la maison la plus proche, c'est là que les habitants de cette habitation ont péri, eux n'ont pas eu le temps de sortir de leur maison. Paul traverse la rue et visite ce qui reste de la maison d'en face, la scène d'horreur est la même. Paul sort et questionne ses compagnons :

- Il fait grand jour maintenant, nous ne pouvons plus quitter ce lieu avant la prochaine nuit. Il va falloir que nous débarrassions une maison de ses morts pour nous y installer. Celle que je viens de quitter n'abrite que deux corps, qui vient m'aider à les transférer dans la maison voisine ?
- Allons-y, dit Joseph en rejoignant Paul.
- Je viens aussi, dit Martin.

Puis s'adressant à Léon :

- Viens aussi.

Les quatre hommes entrent dans les ruines et en ressortent, portant chacun un corps intact, probablement ces deux personnes sont mortes asphyxiées. Les quatre hommes vont placer les corps dans les ruines adjacentes. Lorsqu'ils reviennent, personne n'a bougé, n'osant pas encore occuper ce qui a été une tombe. Il faut que Paul intervienne à nouveau pour faire réagir ses compagnons restés immobiles devant l'entrée de la maison.

- Allez, entrez. Il n'y a plus de corps à l'intérieur. C'est suffisamment grand pour que nous puissions y tenir tous.

Les murs de la maison sont encore solides jusqu'au plancher de l'étage, seules la toiture et la charpente ont cédé. Le rez-de-chaussée composé de deux pièces est habitable, il faudra seulement se serrer un peu. Tous s'installent et puisent dans les musettes le peu d'aliments qu'il leur reste. Gabriel s'en inquiète d'autant plus que, n'ayant pas de provision au départ, il puise dans celles de ses compagnons :

- Je pensais que nous allions trouver des arbres fruitiers et des légumes sauvages mais tout à brûlé. J'espère que dès demain nous retrouverons un terrain épargné par le feu afin de remplir les musettes.

Paul, qui est allé faire une reconnaissance dans le village, revient avec une bonne nouvelle :

- Il y a une fontaine au centre du village, l'incendie n'a pas tari la source, l'eau coule et semble potable. Je l'ai goûtée, elle n'a pas mauvais goût. Nous pourrions remplir nos gourdes.

Une fois qu'ils ont épuisé leurs maigres réserves, chacun se trouve un endroit pour dormir.

Lorsqu'au milieu de l'après-midi André se réveille, il entend Sophie dans la pièce à côté, puis Bertrand qui lui demande :

- Et comment sais-tu cela ?
- J'ai eu la chance d'avoir accès à de nombreux livres pendant une dizaine d'années, ce qui m'a permis de comprendre la vie de nos lointains ancêtres, à une époque où nous, l'Humanité, n'étions pas sous la domination des Sauveurs. Cette région dans laquelle nous sommes était souvent dévastée par de violents incendies, mais des moyens techniques que j'ai du mal à imaginer aujourd'hui, permettaient de les combattre efficacement et de ne déplorer que de rares victimes.
- C'était quoi, ces moyens techniques, demande Noémie.
- Il y avait des hommes appelés pompiers spécialisés dans la lutte contre les feux. Ils avaient des camions pouvant transporter de l'eau équipés de lance à incendie qui permettaient d'arroser les endroits incendiés.
- Ouh là là, s'exclame Nicolas, c'est quoi des camions ? Des lances je sais ce que c'est mais je ne vois pas comment elles peuvent lancer de l'eau ?
- S'il faut que je détaille tous les mots inconnus, répond Sophie, je vais en avoir pour plusieurs jours. Mais je réponds à ta question pour le camion et la lance. Un camion c'est une grosse machine qui est dirigée par un homme, cette machine à un moteur qui



lui permet d'avancer, un peu comme une brouette qui avancerait seule mais en bien plus gros. Ces camions ont une grande citerne dans laquelle on peut mettre de l'eau. Tu as compris ce qu'était un camion Nicolas ?

- Ben, pas vraiment. Juste que ça peut transporter de grandes quantités d'eau.
- C'est déjà pas mal. Et une lance, c'est un grand tuyau dans lequel l'eau peut passer qui permet d'arroser. Mais ce ne sont pas les camions ou les lances qui sont les plus extraordinaires, il y a aussi des avions. Qu'est-ce que c'est un avion ? C'est un peu comme un camion mais avec des ailes comme un oiseau et ça vole. Nicolas, si tu veux plus d'explications, tu peux demander à Syna, ou à André, eux aussi ont beaucoup lu de livres anciens, ils sauront mieux que moi t'expliquer tous ces termes que tu ne comprends pas.
- Il n'y a pas que Syna et moi, intervient André. Paul, Noémie, Claudine et Bertrand ont eux aussi beaucoup lu. Nous avons lu en fonction de nos envies, nous n'avons donc pas tous les mêmes connaissances mais nous nous complétons assez bien. Cela ne vaut que pour les ouvrages que nous avons pu consulter, il est évident que nous avons de grandes lacunes. Paul a pu trouver quelques livres où l'on parlait d'avions et je crois en avoir compris le fonctionnement. Ceux dont parlait Sophie, étaient appelés Canadair, ils pouvaient se poser sur l'eau et remplir leurs réservoirs qu'ils allaient ensuite déverser sur les incendies.

En fin de journée, le bruit de nombreux pas et de bavardages interrompt les discussions, tous se taisent immédiatement et les visages reflètent la peur sur beaucoup d'entre eux. Paul se glisse près d'une ouverture de fenêtre qui donne sur l'entrée du village, une poutre de charpente calcinée tombée du toit la cache. Il peut ainsi se pencher pour voir sans être vu. Et ce qu'il voit l'effraie, une troupe d'une dizaine d'hommes et de femmes, vêtus d'habits étranges, se dirigent vers la rue principale. Paul retourne près de ses amis, les informe à voix basse de ce qu'il a vu et leur intime un silence total. Les bruits se rapprochent, les discussions sont animées mais incompréhensibles, la troupe passe devant la maison, l'état des ruines et l'amoncellement de cadavres ne semblent pas les affecter. Puis les bruits s'éloignent. Tous attendent un long moment avant de bouger. Paul retourne à sa fenêtre mais regarde maintenant vers l'intérieur du village, il voit la troupe au bout de la rue, elle s'éloigne. Lorsqu'il revient, c'est Syna qui prend la parole :

- Ce sont des vengeurs.
- On ne comprend rien à leur langage, dit Claudine.
- C'est normal, répond Syna, cette langue est beaucoup parlée par des gens qui viennent de loin à l'est. Je n'ai pas compris tout ce qu'ils disaient mais j'ai cru comprendre qu'ils allaient aider un autre groupe. Mais je ne sais pas à quoi faire.
- Il va falloir mettre un guetteur à chaque extrémité de cette rue propose Adrien, il ne faudrait pas que d'autres troupes arrivent et que nous nous fassions surprendre pendant notre sommeil. Qui veut prendre le premier tour ?

Martin répond aussitôt :

- Nous, Léon et moi.
- Merci, leur répond Adrien. Postez-vous chacun à un bout de la rue en vous cachant dans la première maison d'où vous pourrez observer les alentours. Vous revenez très vite nous avertir si vous apercevez des hommes se dirigeant vers ces ruines.
- On reste toute la nuit, demande Martin.
- Non, dès que vous sentez la fatigue vous revenez ici, d'autres vous remplaceront.

Martin et Léon s'en vont donc, chacun de leur côté, prendre leur poste de guet.

Cette vigilance ne rassure qu'à moitié, mais tous sont tellement fatigués qu'ils ne peuvent pas lutter contre le sommeil, ils se couchent à même le sol et ne tardent pas à s'endormir.

Gabriel et Joseph prennent le dernier poste, juste avant l'aube. Scruter sans relâche un paysage plat, sans aucune accroche visuelle, peut engendrer une fatigue qui mène à une profonde somnolence. Aussi, Gabriel n'aperçoit pas suffisamment tôt la nombreuse troupe qui approche du village.

## CHAPITRE 37 –La cité fracturée

La vie de la cité a profondément changé depuis le départ des fuyards et de ceux qui les pourchassent. Avant l'incendie du palais présidentiel il y avait deux clans : celui des nantis et celui du reste des habitants ; maintenant il existe toujours deux clans mais leur composition a été complètement bouleversée après la révolte déclenchée par Richard : d'un côté le clan mené par Fausta entourée de la plupart des conseillers, des gardes et de tous ceux qui redoutent sa colère et celle de son Dieu, de l'autre le clan mené par Richard composé majoritairement d'habitants que les foudres divines n'effraient pas, accompagnés de quelques gardes et quelques anciens conseillers, tous allergiques à l'autorité de Fausta. Il y a une troisième partition, qu'on ne peut désigner sous le nom de clan tellement ils sont peu nombreux, ce sont quelques habitants et conseillers fidèles à Bélami, c'est le petit noyau des hésitants, ne sachant qui l'emporterait, du clan Richard ou Fausta, ils attendent la suite des événements pour savoir de quel côté pencher. Il n'y a pas de heurt, pas encore, mais les relations entre les deux clans sont réduites au minimum. De chaque côté la vie a repris son cours, presque comme avant, mais en évitant autant que possible ceux de l'autre bord. Seul changement notable, les gardes n'ayant pas tous choisi le même camp, la discipline rigoureuse établie jusqu'alors s'est transformée en liberté totale, chacun faisant comme bon lui semble et vacant à ses occupations en fonction uniquement de ses propres besoins. Un clan possède sur l'autre un avantage important, le clan Richard occupe le bâtiment où sont entreposées les provisions pour l'hiver. Les conseillers et les gardes du clan Fausta n'ont aucune réserve personnelle puisque leurs besoins étaient satisfaits par les provisions que gardent maintenant le clan Richard, ils sont maintenant comblés mais seulement en partie par des prélèvements effectués sur les récoltes des habitants qui leurs sont favorables seulement ces derniers renâclent. Ils sont donc obligés d'aller quémander leur nourriture auprès des révoltés, ce qui amplifie grandement leur ressentiment envers l'autre camp.

L'affrontement semble à terme inévitable mais la situation va de nouveau être totalement bouleversée. Malgré sa jambe cassée Yago tente de conserver son autorité mais les gardes ont très vite adopté un mode de vie libéral et Fausta n'a pas assez d'empire sur eux pour les contraindre alors que la férule de Brunet les éloignait de toute autre pouvoir, notamment le sien. Les gardes n'ayant plus d'ordres précis, ils vaquent aux mêmes occupations que l'ensemble des habitants, principalement la préparation des champs en vue des semis de printemps. Plus personne ne déambule sur les remparts pour signaler un éventuel danger.

La nuit étale son voile noir sur la cité. Tous les habitants ont regagné leur habitat et, par habitude, ne sortent plus dès le crépuscule.

Ce même jour, Paul et ses amis s'endorment dans leur maison en ruines en plein milieu d'un désert de cendres.

Tous les habitants ont regagné leur habitat ? Non, une ombre encapuchonnée se dirige vers les remparts en longeant les murs. Elle franchit la porte d'entrée de la cité qui n'est plus gardée et emprunte le large chemin, bien connu de Paul, le même qui a permis à André et Joseph de tromper les gardes lors de leur fuite. Arrivée aux limites de l'ancienne ville, là où les bâtiments sont complètement délabrés, elle pénètre dans les ruines. La neige crisse sous ses pas mal assurés car à certains endroits probablement empruntés par les animaux, le sol est verglacé. Elle s'approche d'un mur percé d'une porte. Là, deux hommes tenant en laisse deux énormes chiens-loups se tiennent de chaque côté de l'entrée. Sans un mot elle salue les Sauveteurs qui la reconnaissent et la saluent à leur tour. Elle s'introduit dans une pièce qui possède encore quatre

murs et un plafond solide. Dès qu'elle entre, une lumière s'allume, elle provient d'un petit objet que tient une autre ombre debout dans une encoignure de la pièce. Cet objet, la lumière qu'il produit et l'ombre qui la diffuse n'ont pas l'air de surprendre la première ombre qui s'avance vers la seconde. C'est cette dernière qui s'exprime en premier :

- Bonjour Véra, tu es en retard.
- Bonjour Levers. J'ai quelques soucis en ce moment. Il s'est passé beaucoup de choses depuis notre dernière entrevue.
- Je suis en partie informé des tes ennuis.
- Ah, s'étonne Véra. Que sais-tu ?
- Faisons les explications dans l'ordre, assieds-toi et raconte-moi ce qui se passe dans ton village.

Véra Fausta s'assoie sur un billot de bois, posé là probablement à son attention. Elle informe alors son interlocuteur des événements qui se sont déroulés dans la cité depuis l'incendie du palais. Levers reste un moment silencieux puis se décide à répondre :

- Sans connaître le détail de ces événements, je savais que des évasions s'étaient produites dans ta cité.

Fausta marque son étonnement :

- Comment l'as-tu su ?
- Parce que nous avons capturés tes fuyards et qu'après interrogatoire nous savons qu'ils venaient de chez toi.
- Vous avez réussi à les attraper, c'est une bonne nouvelle.
- Tu sais combien se sont échappés ?
- Oui, sept.
- Tiens ! Moi j'en ai onze.
- Peut-être vous avez aussi capturé mon chef des gardes et ceux qui l'accompagnent. Ils étaient partis à la poursuite des fuyards. Mais alors ça devrait faire treize.
- Donne-moi d'abord les noms des fugitifs :
- Il y a André, Paul, Joseph, Noémie, Claudine, Bertrand et un jeune : Nicolas.
- J'ai bien ces gens-là dans un camp. Et le nom de tes gardes :
- Roger, Pierrot, Gaspard, José, Martin et Léon.
- J'ai les deux premiers et les deux derniers. Roger, c'est le chef de tes gardes ?
- Oui.
- C'est pas Brunet son nom ?
- Oui, mais dans la cité presque plus personne n'a de nom de famille, tout le monde se connaît par son seul prénom. Et pour qu'il n'y ait pas de confusion entre deux qui portent le même prénom, on ajoute le nom du père ou de la mère. Par exemple Joseph de Marcel, Joseph est un de tes prisonniers, Marcel étant son père.
- Et tu me dis que Martin et Léon sont aussi des gardes ?
- Oui, pourquoi ?
- Ces deux-là semblaient faire partie du même groupe que ceux que tu nommes Paul, Noémie, Claudine, Bertrand, Nicolas, André et Joseph. On les a donc associés et depuis quelques jours ils sont internés au camp des intellos.
- C'est-ce quoi ce camp.
- C'est un camp spécial réservé à tous ceux qui quittent leur village et dont les connaissances pourraient conduire, si on les laissait libres de les exploiter, à un retour aux temps anciens où tous ces gens intelligents nous menaient à la mort avec leurs inventions criminelles. Tes fuyards sont enfermés dans ce camp et c'est notre chef des

gardes qui s'occupe d'eux, il est intraitable, on peut compter sur lui pour que leur savoir ne puissent plus polluer les esprits perméables avec leurs projets dévastateurs. Je pense qu'à cette heure tes fuyards sont devenus de misérables loques.

- Qu'est-ce que tu me racontes ? Comment des habitants de ma cité auraient-ils pu acquérir de telles connaissances ?
- Tu es aveugle, tes indicateurs sont nuls. Tous ces gens savent lire et écrire, et depuis très longtemps. Ils ont acquis des savoirs qui dépassent, et de loin, celles que peuvent avoir nos savants les plus instruits. Il est aussi probable que nos têtes pensantes, préoccupées uniquement du maintien des hommes dans cet état immuable et bénéfique que nous connaissons depuis si longtemps, soient de bien piètres savants.
- Mais comment mes modestes paysans auraient-ils fait pour s'instruire ?
- Tout simplement parce qu'ils ont été en contact avec quelqu'un qui leur a appris à lire et qu'ils ont pu avoir accès à des livres, des journaux, des documents qui ont échappé à l'autodafé universel des premiers temps de notre prise de pouvoir. D'ailleurs nous en avons déjà attrapé trois il y a plusieurs années qui savaient parfaitement lire et écrire, eux aussi s'étaient échappés de ta cité.
- Il n'y en a que trois qui sont partis avant ceux de ces derniers jours, Georges, Tom et François ?
- Ceux-là, je ne sais pas leur nom, c'était deux costauds, dont un reconnaissable, il était noir.
- C'est bien eux. Ils sont où maintenant ?
- Nous n'en savons rien, ils ont réussi à s'évader.
- Vous n'êtes pas meilleurs que moi à la commandature, ne manque pas de relever Fausta.
- Peut-être mais nous avons immédiatement pris les dispositions nécessaires pour que ça ne se reproduise pas, il n'y a plus eu aucune évasion depuis, ce qui n'est pas le cas chez toi.
- Revenons à maintenant, élude Fausta. Mes deux gardes Martin et Léon, eux ils ne savent ni lire ni écrire, j'en suis certaine, il faut que tu me les sortes de ton camp des intellos.
- Trop tard, ils sont irrécupérables.
- Bon, alors c'est pas grave. Mais Roger, vous allez le garder ou me le ramener ?
- Pour l'instant, je ne sais pas quoi en faire. Dans la situation actuelle son retour serait une bonne chose, il rétablirait l'ordre dans ta cité, mais d'un autre côté s'il revenait il évincerait ton président et il deviendrait le maître absolu. Tu perdrais beaucoup dans ce cas, cela diminuerait fortement ton emprise sur la population, à condition que tu disposes encore d'un peu de pouvoir. Brunet n'a besoin que de la force pour s'imposer et l'absence de spiritualité ne le gênera pas. Pourtant il faut que tu gardes le contrôle de la situation et il faut absolument que tu disposes d'une force armée suffisante pour vous défendre.
- Alors laisse Roger où il est. Je vais rétablir moi-même la situation dans la cité dès que j'aurai trouvé comment supprimer celui qui le remplace et qui exerce encore une grande influence sur les gardes. Mais pourquoi veux-tu que nous prenions tant de précautions ?
- Parce que nous avons un gros problème. Les Vengeurs sont de plus en plus menaçants.
- C'est quoi, les Vengeurs ?
- Ce sont des gens, peu nombreux il y a quelques années mais dont le nombre augmente très rapidement. La plupart ont fui leur village, comme les tiens. Mais il y a aussi quelques-uns des nôtres qui depuis quelques temps s'opposent à l'Ordre, et enfin une petite poignée qui viennent d'un territoire fermé que nous appelons la forteresse.

- Encore une chose que je ne connais pas.
- Je t'en parlerai dès qu'on aura évacué les sujets plus urgents. Et celui qui l'est le plus, c'est l'éradication des Vengeurs. Pour que ton village puisse se défendre contre eux il faut absolument rétablir un corps de gardes solide et efficace. Les Vengeurs recrutent des hommes dans tous les villages.
- Je sais, ils sont venus chez nous. Mais ils n'ont recruté personne. Leur chef tient un discours étrange, j'ai fait mine d'accéder à ses désirs mais j'étais bien contente qu'ils s'en aillent. En quoi ils t'inquiètent ?
- Ils sont venus pour un premier contact, ils vont revenir et vous ne pourrez rien faire si vous ne prenez pas des dispositions dès maintenant. S'ils reviennent, ils vont embarquer tous les hommes valides, et même quelques femmes. Pour éviter cela il faut que tes gardes soient prêts à les refouler.
- Mais ils ont des armes que nous n'avons pas.
- Pour l'instant ils ne se déplacent que par petits groupes, pas plus de cinq ou six et ne possèdent que quelques revolvers de petits calibres. S'ils ont en face d'eux une trentaine de gardes, ils seront vite submergés.
- Mais ils vont tirer !
- Bien sûr, il y aura certainement quelques morts et blessés parmi les gardes mais vous aurez anéanti les Vengeurs de ton secteur. C'est aussi pour cela qu'il faut un chef des gardes qui ne soit pas contesté et que tous se retrouvent.
- Et les habitants, je peux tous les effrayer suffisamment pour qu'ils acceptent de repousser les Vengeurs, quelques soient les risques. Même ceux qui sèment la discorde en ce moment, ils n'ont pas plus envie que les autres d'être sous la domination de ces sauvages, ils se battront.
- Non, tu sais très bien que tes habitants sont des pleutres en grande majorité. De plus le chef de la patrouille qui gravite dans la région est plutôt charmeur, il pourrait très bien envouter une majorité de tes habitants, révoltés compris et parvenir à ses fins sans avoir recours à la force.
- Alors je ne vois pas de solution. Tant que la cité sera divisée en deux clans, il sera impossible de constituer un corps de gardes
- J'ai une solution, en plus des deux Sauveurs qui sont à la porte, j'en ai une vingtaine qui m'attendent dans la grande cité de la vallée, avec autant de chiens. Je vais envoyer Gunther les chercher, ils auront vite fait de remettre au pas tes révoltés et tout redeviendra comme avant.

Levers appelle le Sauveur nommé Gunther :

- Tu descends dans la vallée et tu me ramènes la troupe ici demain matin dès le lever du jour.
- Bien chef, répond Gunther qui quitte immédiatement la pièce.

Levers se lève et dit à Véra :

- Tu retournes à la cité Véra, je te suis et nous attendons l'arrivée de mes Sauveurs pour faire le grand ménage, ils seront là demain à l'aube.

Véra, Levers et le Sauveur restant rentrent à la cité et gagnent une maison attenante à l'église où habite maintenant Véra. Avant de franchir la porte Levers s'adresse au Sauveur :

- Tu retournes à l'entrée de la cité et tu restes là. Dès que la brigade arrive, tu leur demandes d'attendre et tu viens me chercher. Véra va te donner de quoi manger et boire.

Le Sauveur s'en retourne au pied des remparts.

Après un repas frugal, une nuit d'attente et de cogitations débute pour Fausta. Levers, lui, s'est endormi sur une paille dès qu'il s'est allongé.

## CHAPITRE 38 – Le grand chambardement

La cité se réveille sous un ciel radieux et une température fraîche. Les habitants qui commencent à sortir de chez eux se réjouissent de ces premiers rayons de soleil, très rares à cette époque de l'année, le printemps est plutôt maussade ici, les montagnes bloquent souvent les nuages.

C'est dans une franche bonne humeur qu'un petit groupe se dirige vers l'entrée de la cité pour se rendre sur son lieu de travail. Mais une fois franchi le seuil, impossible d'aller plus loin ! C'est un spectacle surprenant que cette petite armée qui occupe toute la largeur du pied des remparts, bloquant toutes les voies de sortie de la cité. Ce sont uniquement des hommes, tous vêtus d'un épais blouson et d'un large pantalon muni de poches qui semblent pleines sans qu'on puisse deviner ce qui les remplit. Presque tous portent à l'épaule un instrument inconnu des habitants de la cité : un fusil. Un peu plus bas sur le chemin quelques-uns de ces soldats encadrent un groupe d'hommes dont certains ont les mains liées par une corde, une autre corde autour de leur cou les relie entre eux. Les femmes et les hommes de la cité qui partaient gaiement ensemençer les champs reculent, épouvantés. Dès qu'ils sont à nouveau dans l'enceinte de la cité, ils s'enfuient vers le centre en criant leur peur. Bélami, qui maintenant habite un appartement en rez-de-chaussée, sort à ce moment et s'étonne de ce bruit et de cette débandade qui passe devant chez lui. Il attrape un homme au passage, l'arrête et lui demande :

- Arrête-toi Basile, qu'est-ce qui se passe encore ?
- Ya toute une bande dehors, y z'ont l'air méchants.

Bélami relâche Basile qui repart en courant, il se dirige vers l'entrée. Il n'a pas le temps d'arriver à la porte que déjà un détachement de la troupe d'hommes armés entre dans la cité. L'homme qui les conduit voit arriver Bélami, de loin il s'adresse à lui, criant fort :

- Bonjour président, comment vas-tu ?

Bélami s'arrête, détaille l'homme et soudain il se rappelle :

- Jarred !
- Eh oui président, je t'avais dit que je reviendrais. C'est un peu plus tôt que prévu et avec plus de monde. Mais on va pas t'envahir longtemps. Tu vas juste trouver des provisions pour nourrir mes hommes et les prisonniers pour cette journée, demain on lève le camp.

Pendant que Jarred parle, les hommes armés continuent à investir la cité, ils se répandent dans les rues. Certains donnent même l'impression de chercher quelqu'un, ils entrent dans les maisons et en ressortent peu de temps après. Bélami contemple cette invasion et ne peut que dire :

- Mais vous êtes trop nombreux, on ne pourra pas nourrir tous ces gens.
- Tu n'as pas tout vu, il y en a le double devant les remparts. Va falloir vider ton grenier si tu veux pas qu'on fouille partout. Et ton chef des gardes, il est où ?

Bélami ne sait quoi répondre, il se souvient que Jarred avait demandé que personne ne quitte la cité. Alors il improvise médiocrement :

- Il est dans la montagne avec quelques gardes pour attraper des poules sauvages.
- Tu te fous de moi ! Des poules sauvages, dans la neige. Bon, pour l'instant il y a plus sérieux, tu héberges un homme dangereux, dis-moi où il se trouve.
- Il n'y a que des habitants pacifiques ici, personne n'est dangereux.
- Celui que je cherche n'est pas un habitant, il a passé la nuit ici, avec la grande bigote.
- Ben je sais pas. Véra habite près de l'église, vas y voir.

A cet instant trois hommes viennent vers eux encadrant Fausta et Levers. Jarred exulte :

- Tu vois président que tu as un invité surprise et tu le sais pas. Tu sais pas grand-chose de ce qui se passe dans ton village.



Puis se tournant vers Levers :

- Tiens Levers ! Depuis le temps que je te cours après. C'est pas malin d'envoyer un de tes Sauveurs dans la ville de la vallée pour rejoindre le paquet de tes hommes qui t'attendait. Nous on les surveillait, on allait justement leur tomber dessus. Mais quand ton envoyé sitôt arrivé, ils ont pris le chemin de ce village, on les a suivis. Ça tombait bien, c'est justement là qu'on allait, je voulais rendre visite à mon ami le président Bélami.
- Où sont mes hommes, demande Levers.
- T'inquiète pas pour eux, ils sont entiers, on a besoin de main d'œuvre chez les Vengeurs alors on les soigne même s'ils ont maintenant une corde au cou. Tu vas les voir car tu vas les rejoindre.
- Tu commets une grave erreur, Jarred. Dès que Rousseau va apprendre tes agissements, tu seras pourchassé et nous finirons bien par t'enfermer, toi et tous ceux qui te suivent, afin d'anéantir vos projets criminels.
- Nos projets criminels ! Qui est criminel, nous ou vous tous, les soi-disant Sauveurs qui ont interné la presque totalité de la planète dans des enclos où règne misère et inculture.
- Et toi, qui veut rétablir cette société d'avant la Grande Révolution, quand quelques dirigeants mondiaux et quelques grandes entreprises empoisonnaient lentement la planète et ses habitants, n'êtes-vous pas les prochains fossoyeurs de la Terre, si par malheur vous preniez le pouvoir ? Nous sommes les maîtres du monde, pas parce que nous détenons le pouvoir ou le savoir depuis des lustres mais parce que nous sommes la masse, nous contrôlons la totalité de cette planète, contrôle des terres mais aussi contrôle des hommes. Et surtout nous sommes les garants de la vie, si nous n'avions pas fait cette révolution, il n'y aurait plus d'humains vivants sur cette planète. Alors ce ne sont pas quelques sinistres individus dans ton genre qui vont renverser l'ordre Sauveur.
- Pauvre Levers, tu ne vois pas que le monde bouge ? Nous sommes aujourd'hui des milliers à nous rassembler pour combattre votre dictature, partout dans le monde des mouvements se forment pour informer les habitants qui peuplent tes villages prisons, leur expliquer ce qu'était la vie avant que vous n'enfermiez quatre-vingt-quinze pourcents de la population. Tous ceux à qui nous dévoilons quelle vie serait possible si on vous chassait sont prêts à nous suivre et à se battre pour ça. J'ai déjà des centaines d'hommes dans des dizaines de village comme celui-ci qui n'attendent qu'un ordre pour vous écraser. Je n'ai pas encore converti la population de ce village, mais j'ai déjà convaincu ses dirigeants, n'est-ce pas président ?

Bélami ne comprend rien à ces échanges, il ne connaît pas Levers et se demande bien ce qu'il fait là, auprès de Véra, il n'a donc aucune raison de contredire Jarred. D'autant plus que ce Levers ne semble pas disposer du petit objet que Bélami voit accroché à la ceinture de Jarred, ce même objet qu'il lui avait offert mais qu'il a perdu, il ne sait pas qu'il se trouve maintenant dans les mains de Richard. Il répond donc benoîtement :

- Bien sûr, Jarred.
- Bon, puisque tu es là Sauveur Levers, je vais te faire une démonstration de notre puissance. Fafa, réunit moi tous les habitants sur la place du palais.
- Ben, le palais, il en reste pas grand-chose, il a l'air d'avoir brûlé.
- Ton palais a brûlé président ?
- Oui, juste le soir après votre départ. C'est...

- Bon, c'est pas grave, l'interrompt Jarred. Bientôt tu pourras en faire construire un plus beau, plus grand et avec des gardes bien armés, dit-il en tapotant l'arme à sa ceinture. On peut se mettre où, il faut que je parle à tous.
- Même encombrée avec les ruines du palais, la place est assez grande pour contenir tous les habitants, répond Bélami.
- Alors allons-y.

Il n'en faut pas plus pour rassurer Bélami qui interpelle les quelques conseillers qui l'ont rejoint :

- Allez aider le compagnon de Jarred à regrouper tous les gens sur la place du palais.

Jarred sort pour donner quelques ordres à son lieutenant qui commande la vingtaine de soldats restée à l'extérieur pour encadrer la vingtaine d'hommes encordée, ce sont les membres de la garde de Levers, d'ailleurs on y retrouve Gunther. Les autres, grossièrement vêtus, montrent une grande ressemblance avec les habitants de la cité. Tous, beaucoup d'hommes et quelques femmes visiblement très fatigués, ce sont assis sur le sol neigeux. Ceux-là n'ont pas l'air de vouloir s'enfuir.

Une fois les ordres donnés, Jarred rejoint la place du palais où sont déjà présents la majeure partie des habitants du village, quelques-uns arrivent encore, suivis des conseillers du président et des soldats. Jarred monte sur ce qu'il reste du perron du palais pour dominer la foule et demande aux gardes qui encadrent Fausta et Levers d'approcher afin qu'ils entendent ce qu'il va dire :

- Regarde bien ce qui va se passer Levers, et tu comprendras que ton monde s'écroule.

Levers ne répond pas, il n'a plus qu'une seule idée en tête, s'évader pour alerter le grand chef, Rousseau, de l'importance de la troupe de Jarred, ce qui laisse supposer une montée en puissance des Vengeurs qu'ils ont largement sousestimée.

Jarred s'éclaircit la voix puis s'adresse à la foule pour l'instant silencieuse :

- Habitants de cette triste cité, je suis venu rendre visite à votre président il y a quelques temps, c'était pour lui annoncer que bientôt vous serez libres.

Jarred marque une pause, la foule reste silencieuse. La liberté pour tous ces gens n'est pas une notion qu'ils comprennent. Jarred poursuit :

- Voyez cet homme qui est près de moi, il est mon prisonnier. C'est un des chefs des hommes qui font roder les chiens autour de votre cité, c'est lui qui vous empêche de la quitter, ou simplement d'étendre votre territoire. C'est lui le responsable de votre enfermement, c'est lui qui vous maintient dans cet état misérable dans lequel vous vivez.

Après avoir martelé cet état Jarred s'arrête une fois encore, déjà des murmures se font entendre. Quelques habitants parmi les plus vifs, tout d'abord hostiles à cet homme et à la troupe qu'il commande, se montrent maintenant attentifs. Jarred prend son temps, sachant qu'il s'adresse à une population assez fruste, il laisse le temps nécessaire pour que chacune de ses paroles pénètre bien dans la tête de tous les habitants.

- Eh bien nous allons vous débarrasser de ces barbares et de leurs chiens.

Nouvelle pause. Nouveaux remous dans la foule.

- Ensuite nous allons vous libérer des travaux pénibles qui sont obligatoires pour vous nourrir, vous chauffer. Finis les coupes de bois dangereuses, finis les travaux des champs épuisants.

Encore une pause mais cette fois un homme prend la parole :

- Et comment on va chauffer nos maisons, qu'est-ce qu'on va manger, lance un habitant.

- Nous fournirons tout ce dont vous avez besoin et en grande quantité. Puis nous vous apporterons le matériel nécessaire pour vous soulager de ces travaux pénibles et nous vous formerons à leur utilisation. Vous ne souffrirez plus ni du froid, ni de la faim, et cela tout au long de l'année. On soignera aussi tous les malades, plus personne ne mourra de maladie.

La foule commence à réagir, ça discute fort, les bientôt séduits tentent de convaincre les encore perplexes. Jarred laisse les échanges se poursuivre et attend qu'ils s'atténuent pour reprendre :

- Nous vous aiderons à construire de nouvelles maisons, avec du chauffage pour l'hiver, de la fraîcheur l'été. Dans vos maisons l'eau arrivera directement sans avoir à courir au barrage. Vous pourrez laver votre linge dans une machine qui fonctionnera seule. Le soir vous y verrez comme en plein jour, simplement en appuyant sur un bouton., vous n'aurez plus besoin....

Une voix forte coupe Jarred :

- Ça suffit !

C'est Fausta qui comprend que son rêve d'une emprise absolue sur les femmes et les hommes de ce village et de ceux environnants ne résistera pas à un tel bouleversement dans les habitudes des habitants, pour contrôler les âmes il faut des âmes craintives et Jarred leur redonne de l'espoir, elle poursuit :

- N'écoutez pas ce bandit. Tout ce qu'il dit est mensonge, c'est un envoyé du diable, ne vous laissez pas endormir. Vous voyez bien que tout ce qu'il dit est impossible à réaliser. Voir la nuit comme en plein jour ...

Jarred ne la laisse pas continuer :

- La grande bigote vous ment depuis toujours. Est-ce qu'elle vous a une fois décrit ce qui vous attend dans l'au-delà ? Jamais, juste de vagues paroles. En revanche elle vous promet les pires souffrances si vous ne suivez pas les règles qu'elle vous impose pour conserver le pouvoir qui lui permet de vous dominer, tout comme le font ceux que nous combattons, ceux qui vous tiennent enfermés. Moi, je peux vous prouver que ce que j'avance est faisable. Je ne pourrai pas vous construire de nouvelles maisons ni vous apporter l'eau dans vos maisons dès aujourd'hui, mais je peux vous assurer que la lumière pourra les éclairer. Regardez.

Et Jarred se penche vers Levers et lui ôte la lampe de poche qui dépassait de sa poche. Il la montre à la foule attentive :

- Voyez ce petit objet que je tire de la poche de celui qui vous opprime. Regardez bien, j'appuis sur ce bouton.

La lampe émet alors un rayon lumineux bien visible dirigé vers la foule, les gens visés par le faisceau s'écartent vivement en criant, laissant un couloir vide tout au long du rayon. Pour éviter l'affolement Jarred tient le rayon de lumière dans l'espace déserté par la foule, il ne bénéficie pas de la lumière directe du soleil et se trouve donc dans l'ombre. Il balaye le couloir qui s'éclaircit au passage du rayon. Ceux qui sont au bord du couloir s'étonnent d'abord de voir les petits cailloux éclairés dans le cercle lumineux alors qu'un peu plus loin on les distingue à peine. Alors des interjections fusent, des Ah ! des Oh ! Tous se pressent pour mieux observer ce miracle : on peut éclaircir l'ombre ou même la faire disparaître, comme le fait le soleil ! Jarred laisse passer l'étonnement général puis reprend son propos :

- Voilà, ce monsieur et cette prêtresse qui prétendent être vos protecteurs disposent de moyens de confort pour eux-mêmes dont ils ne vous font pas profiter. Moi je vous promets que cette lumière pourra vous éclairer le soir. Pour cela il faut que je puisse

vous libérer de ceux qui vous font vivre dans le dénuement. Est-ce que vous voulez ne plus avoir froid l'hiver ?

Jarred attend un moment mais sans réaction immédiate il s'adresse à l'habitant le plus près de lui :

- Bonjour, tu t'appelles comment ?
- Bonjour, je m'appelle Gros Louis.
- Alors Groloui, est-ce que ça te plairait de vivre dans une maison où tu auras chaud l'hiver ?
- Bah, oui.
- Et est-ce que ça te plairait d'avoir de la lumière dans ta maison le soir et d'y voir comme en plein jour ?
- Ben oui.
- Et manger à ta faim tous les jours, pour toi, ta femme et tes enfants, ça te plairait ?

Gros Louis, réfléchit quelques secondes et répond :

- Ce qui me plairait surtout, c'est d'avoir une femme.

Un grand éclat de rire secoue la foule. Jarred attend que l'hilarité générale se calme. Même si l'intermède interrompt son argumentaire, la réponse de Gros Louis a décrispé l'ensemble des habitants. La tension diminue et, il le perçoit, le courant va passer de façon plus fluide. Jarred peut reprendre avec plus d'aplomb :

- Groloui, si tu possèdes une maison à toi, où tu auras chaud l'hiver, où tu pourras avoir de la lumière le soir, où tu pourras avoir de l'eau qui arrive directement chez toi sans avoir à remplir des seaux au barrage, je pense que les femmes vont s'intéresser à toi, tu ne crois pas ?
- Ben oui !
- Alors toi, tu serais d'accord pour que j'installe tout ça pour toi dans une belle maison avec une porte et des fenêtres qui ferment et ne laissent pas passer le froid l'hiver et le chaud l'été.
- Oui, oui, moi je veux bien !
- Et vous tous, ça ne vous plairait pas tout ça ?

Quelques voix s'élèvent, puis d'autres, toutes demandant quand, comment, il sera possible d'avoir tout cela. Jarred laisse la foule se calmer puis reprend :

- Pour faire tout ça, il faut nous débarrasser des Sauveurs, ceux qui vous maintiennent dans ces prisons que sont vos villages et qui ne veulent pas que ça change. Encore quelques semaines, les troupes que nous avons constituées vont nous débarrasser de ces asservisseurs. Il me faut simplement des renforts pour accélérer les choses. On va donc vous priver de quelques hommes qu'on va emmener avec nous pour accélérer le renversement de ces Sauveurs qui n'ont jusqu'à présent et depuis très longtemps sauvé qu'eux-mêmes. Alors président, tu me donnes quoi ?

Bélami se trouve bien embêté par cette décision à prendre brusquement qui contrarie sa neutralité présente. Puis, à y réfléchir, il se dit que lâcher quelques gardes ne fâchera personne de son entourage, il désigne donc quelques gardes, ceux regroupés près de Richard et dit à Jarred :

- Voilà, tu peux prendre ceux-là.
- Tu plaisantes, il m'en faut une trentaine, il y en a pas dix. On va faire autrement. Si j'ai bien compris comment fonctionnait ta cité, il y a une catégorie d'habitants qui ne sont pas particulièrement appréciés, ce sont tes conseillers et tes gardes. Les conseillers, ils

sont là, tout autour de toi. Je vais demander aux habitants qui sont là si ça les ennuie que j'emmène les conseillers.

Puis, s'adressant à la foule :

- Vous venez d'entendre ce que je propose à votre président. Qui souhaite que j'emmène les conseillers ?

Un grand silence suit la proposition de Jarred, quelques mains se lèvent mais timidement. Jarred reprend :

- Je vais formuler ma demande autrement. Qui ne souhaite pas que j'emmène les conseillers, levez la main ceux qui ne veulent pas voir les conseillers quitter la cité ?

Le même silence, mais aucune main ne se lève.

- Eh bien voilà ! Il suffit de poser la bonne question. Mais comme des conseillers je n'en ai qu'une quinzaine sous la main je propose que j'emmène aussi une vingtaine de gardes. Est-ce que quelqu'un est contre ?

Cette question est, elle aussi, suivie par un grand silence. Puis certains commencent à approuver oralement la proposition et le font savoir mais très vite une voix d'homme s'élève, couvrant les premières adhésions :

- Vous allez vous laisser endormir longtemps ? Vous voyez pas que ce type va renforcer ses troupes avec nos meilleurs hommes, il va partir et on le reverra plus. Qui va vous défendre lorsque les gardes seront partis ?

L'homme qui a crié, c'est Yago, appuyé sur des planches de bois qui lui permettent de tenir debout. Il poursuit son exhortation :

- Fausta a raison, cet homme est envoyé par le diable, si vous laissez faire, vous irez tous en enfer.

Jarred ne le laisse pas continuer, il veut absolument éviter que la question religieuse vienne perturber son auditoire. Il s'adresse à la foule :

- L'enfer, ce sont les crapules qui vous oppriment, qui vous font vivre comme des bêtes, moi je vais supprimer l'enfer. Je vous fais voir comment.

Jarred tire alors le pistolet qui pend à sa ceinture et, sans hésitation, tire une balle dans la tête à Yago qui s'écroule.

- Voilà, plus d'enfer !

Après le coup de feu, la foule est figée, ce n'est plus du silence mais une absence totale de bruit. Là encore, Jarred laisse le temps aux esprits de s'imprégner de la puissance qu'il détient. Lorsqu'il juge que le message est bien compris il s'adresse à Bélami :

- Bon, tu me les donne ces vingt gardes.

Un par un, Bélami commence à désigner les gardes et leur demande de se ranger près des conseillers. Aucun n'a l'envie d'être enrôlé mais cela vaut mieux qu'une balle dans la tête. Mais Richard s'adresse à Jarred avant que Jean-René ait décimé le groupe des gardes qui lui sont fidèles :

- Jarred, il reste encore quelques habitants très proches de Fausta et des conseillers qui se sont cachés, tous ne souhaitent qu'une chose, que tout reste en l'état. Si tu ne veux pas que ces gens tentent de reprendre le pouvoir qu'ils détenaient et que nous venons juste de leur confisquer, alors laisse-moi les quelques gardes qui se sont ralliés à notre cause, ceux-là et tous ceux qui m'ont suivi n'attendent qu'une vie meilleure, ils sont tous acquis à ce changement que tu proposes.

Jarred le regarde et s'étonne :

- Tu as retrouvé ton esprit et ta langue ? C'est bien toi qui servais Bélami ?
- Oui, c'est moi. Je suis celui que tu as failli tuer lors de ton précédent passage.

- C'est vrai. A te voir maintenant je pense que j'aurai eu tort.
- C'est bien que tu en conviennes. Mais il manque un invité à cette fête, c'est notre chef des gardes parti à la poursuite de quelques habitants qui ont fui cette cité. C'est pour m'éviter une fin certaine par ce tortionnaire que j'ai simulé la bêtise.
- Dis donc président, dit Jarred en se retournant vers Bélami, qu'est-ce que j'apprends, ton chef des gardes poursuit des échappés de ton village. C'est une vraie passoire alors je ne vois pas pourquoi tu garderais encore quelques gardes, tu n'en as pas besoin puisqu'on peut partir quand on veut. Je prends tous les tiens.
- Et Fausta, tu ne pourrais pas l'emmener aussi, dit Richard. Si elle reste, elle va passer son temps à tenter de nous convaincre que tout ce que tu as dit est mensonge et que, si on t'écoute, nous allons griller en enfer. Une fois que tu seras parti, plus personne ne pourra lui clouer le bec. Alors tous ces pauvres gens font retourner à leur foi imbécile.
- Tu as raison. Mais j'avais bien l'intention de l'emmener. Mes hommes ont besoin de se défouler lorsqu'ils ne sont pas en action.

Fausta hurle, trépigne mais elle est fermement tenue par deux soldats. Richard s'approche d'elle et lui dit :

- Ne crie pas, tu as de la chance. Tu as promis une vie meilleure dans l'au-delà à tous ici, toi tu n'auras pas besoin d'attendre la mort, ta vie meilleure est pour bientôt, profite bien !

Et Richard part d'un grand éclat de rire. Jarred s'esclaffe aussi et lui demande :

- C'est quoi ton nom ?
- Richard.
- Alors Richard je te nomme chef de cette cité. On va pas vexer le président, on lui laisse son titre mais maintenant c'est toi qui commandes. Je te laisse tes gardes, je prends tous les autres.
- Merci bien. J'ai entendu que tu voulais nourrir ta troupe, c'est moi et mes amis qui détenons l'accès aux provisions. On va nourrir tes hommes et les prisonniers, ça va faire un manque dans nos provisions mais j'espère qu'en retour tu exécuteras rapidement tout ce que tu nous as promis.
- Merci Richard. On mange, on dort, et demain on lève le camp. Dès que la bande à Rousseau, c'est le grand chef des Sauveurs, est exterminée, je reviens avec de quoi nourrir la population jusqu'à la prochaine récolte.
- Et pour les autres promesses, les maisons, la lumière, l'eau ?
- Tu es intelligent, tu sais bien que tout ça ne pourra pas se faire en quelques semaines, ni en quelques mois. Mais c'est promis, le premier chantier, c'est le tien.

Jarred appelle Fafa :

- Embarque-moi ce Sauveur, dit-il en désignant Levers. Tu me le mets avec ses copains et tu fais bien attention qu'il ne se sauve pas, ajoute-t-il dans un grand éclat de rire.
- Allez, je te quitte, dit-il à l'attention de Richard, j'ai encore à voir avec mes lieutenants.

Puis, s'adressant à la foule :

- Votre président reste président. Mais maintenant c'est Richard qui commande. Au revoir mes amis, je pars mais je reviens bientôt.

Jarred s'éloigne entourés de ses propres gardes bien utiles pour fendre la foule.

Richard, sans être mécontent de la tournure des événements, ne peut s'empêcher d'une grande méfiance envers Jarred. On ne peut pas faire une confiance aveugle à un homme qui exécute

froidement un autre homme. Réflexion un peu hypocrite de Richard qui est cependant bien content d'être débarrassé de Yago.

Le lendemain, le ciel est à nouveau couvert, l'armée de Jarred quitte la cité alors que quelques flocons de neige commencent à voler.

Bélami reste un président sans couronne, Richard toujours perplexe va devoir faire face à l'impatience difficilement contrôlable d'une foule pleine d'hypothétiques espoirs. Mais sans les attendre, il a quelques idées, une cité nouvelle est en gestation.

## CHAPITRE 39 – Les Vengeurs

Lorsque Gabriel sort de son endormissement, ils sont à quelques centaines de mètres de l'entrée du village. C'est le bruit qu'ils font qui l'a sorti de ces rêves passionnés. S'il se lève, ils vont l'apercevoir mais comment faire pour prévenir les autres sans attirer l'attention. Une seule solution s'offre à lui : il rampe en s'éloignant du chemin qui traverse le village et dès qu'il atteint la première maison il la contourne, enfin il peut se relever. Il court vers l'extrémité opposée du village, alerte Joseph au passage et s'engouffre dans la maison où presque tous dorment encore. Seuls les vieux sont debout, André et Syna échangent leurs savoirs, comme dans la plupart de leurs conversations. Lorsqu'ils voient entrer Gabriel essoufflé ils comprennent immédiatement qu'un événement sérieux se produit. Gabriel n'attend pas d'avoir retrouvé une respiration normale, il s'exprime par phrases courtes entrecoupées de grandes inspirations :

- Il y a des gens qui arrivent. Ils sont très nombreux. Ils se dirigent vers la rue. Ils vont passer juste devant.

Il n'a pas besoin d'en dire plus, on entend déjà la troupe qui approche de la maison. Il est impossible de fuir, le temps de réveiller tous les dormeurs, ils seront là. Il n'y a plus qu'à espérer qu'ils passent sans s'arrêter. Joseph qui a quitté son poste de garde est revenu dans la maison, il ajoute à ce que vient de dire Gabriel :

- Ils sont déjà dans la rue, j'ai rasé les murs, je pense que personne ne m'a vu.

La troupe n'avance plus, les bruits de pas ont cessé mais les voix indiquent qu'ils sont tout proches. André passe la tête à l'extérieur et constate que les premiers hommes sont devant la fontaine et remplissent leur gourde. Ceux dont les récipients sont pleins laissent la place à ceux qui suivent et donc avancent de quelques mètres, après chaque remplissage ils approchent un peu plus de la maison. Le remue-ménage a réveillé les dormeurs. André leur fait signe de ne faire aucun bruit et les pousse vers la pièce du fond sans oublier leurs maigres affaires. Là, il leur explique la situation puis il retourne dans la pièce principale et se replace à son point de surveillance. Un homme seul se sépare de la troupe et s'avance sur la rue. André rentre sa tête précipitamment, juste assez pour le voir passer devant la maison sans s'arrêter. Il s'éloigne, s'arrête, puis revient en marchant lentement. Arrivé devant la maison, il hésite, puis il s'avance et entre dans la maison. André a regagné la pièce du fond, il espère que l'homme ne va pas pousser son inspection plus avant. Tous sont figés et silencieux dans cette petite pièce à peine assez grande pour les contenir tous, ils sont serrés les uns contre les autres. On n'entend plus l'homme, quelques secondes passent qui paraissent des minutes. Puis des pas se font entendre, il part ou il inspecte ? Ils ne tardent pas à le savoir, l'homme passe la tête dans l'embrasement de la porte de la petite pièce et se fige devant ces treize personnes blotties les unes contre les autres. Il n'est pas téméraire, il ressort aussitôt, passe la porte et appelle dans un langage compréhensible :

- Trois hommes avec moi, il y a du monde ici.

Lorsque les trois hommes l'ont rejoint, ils entrent à nouveau dans la maison au moment où ses occupants regagnent la grande pièce. L'homme qui semble être le chef s'adresse à André qui est en avant du groupe :

- Que faites-vous là, qui êtes-vous ?
- Nous avons trouvé cette maison pour nous reposer, répond André. Nous sommes de simples voyageurs.



- De simples voyageurs ! Il n'y en a plus depuis longtemps des simples voyageurs. Aujourd'hui il n'y a que deux catégories d'humains qui se déplacent sur cette planète : les Sauveurs et nous, les Vengeurs. Les moyenâgeux vivent enfermés dans leur forteresse, ils n'en sortent que très rarement. Alors les simples voyageurs, ça n'existe pas. Vous n'êtes pas des Vengeurs, je vous connais, vous n'êtes pas des moyenâgeux, votre accoutrement le prouve, vous n'êtes pas non plus des Sauveurs, ils ne sortent qu'en groupe armé de bâtons. Alors, je me répète, qui êtes-vous ?

André pèse sa réponse, les Vengeurs ne sont pas réputés pour être amicaux, mais à tout prendre il vaut mieux avoir à faire à eux plutôt qu'aux Sauveurs, il décide donc de dire la vérité :

- Ma réponse était un peu brève, je le reconnais. Nous avons fui un camp où les Sauveurs nous tenaient enfermés.

L'homme part d'un grand rire. Il s'adresse à son voisin :

- Tu entends ça Rabié, ils sont évadés du camp sud des Sauveurs.

Il se met à rire à nouveau, puis s'adressant à nouveau à André :

- C'est très bien, vous n'allez pas être dépaysé, la plupart des prisonniers de ce camp sont dans le convoi. Nous les emmenons dans notre base, ils vont nous aider à abattre ces salopards de Sauveurs. C'est amusant, même si vous ne vous étiez pas évadés, vous seriez quand même ici, avec nous, aujourd'hui.

André s'inquiète immédiatement :

- Tous les prisonniers du camp principal sont là ?
- Pas tous, ils étaient tellement nombreux que certains ont réussi à s'échapper, d'autres étaient trop faibles, on les a laissés sur place. Nous avons aussi capturé la plupart des Sauveurs qui gardaient ce camp, ils sont là, en queue de cortège, bien surveillés par mes hommes.
- Et le camp des intellos ?
- Ah ! tu connais ce camp ?
- Oui, nous y avons même été enfermés, c'est de là que nous nous sommes évadés.

L'homme n'en revient pas, il insiste :

- Vous vous êtes évadés du camp des intellos ?
- Oui, mais...

André s'interrompt, il allait mentionner l'aide d'Adrien, ce qu'il ne fallait évidemment pas faire sinon Adrien se serait probablement retrouvé prisonnier avec les autres gardes. Aussi il se reprend :

- Nous n'y avons passé que trois jours, nous avons évité de prendre la boisson droguée qu'ils nous servaient.

André ne s'étend pas, pour couper court sur le sujet, c'est lui qui pose une question :

- Nous aimerions continuer notre voyage.
- Vous avez de la chance, je suis le chef de cette région. Les ordres sont d'abattre tous ceux qui paraissent suspects et justement votre évasion du camp des intellos me paraît suspecte. Si je vous laisse partir et que vous tombez sur une autre brigade, eux vont respecter les consignes, ou vous les suivez, ou ils vous tueront. Mais comme vous m'intriguez, je vais vous garder avec nous. Il va bientôt faire nuit, nous allons faire étape ici. Vous pouvez rester dans cette maison mais elle sera bien gardée. Ne tentez pas de vous échapper, parce que dans ce cas je n'hésiterai pas. Vous avez compris ?
- Oui, répond André.
- Vous avez de quoi manger ?
- Non. Cela fait trois jours que nous marchons et nous avons épuisés nos provisions.

- Je vais vous faire porter des repas.
- Avec de l'eau aussi, demande André.
- Le temps de passer des ordres et j'envoie un homme vous apporter tout ça.

L'homme et ceux qui l'accompagnent les quittent. André attend qu'ils s'éloignent puis il tente de sortir mais deux hommes armés de fusil les croisent en travers de la porte. En penchant la tête, il peut quand même apercevoir plusieurs autres hommes armés qui entourent la maison, les ordres sont vite appliqués.

Une fois les vengeurs sortis, ils se sont tous assis sur le sol, sauf Adrien qui prend la parole :

- Ce type, c'est Lokii, le chef Vengeurs de la région. C'est son titre officiel mais son pouvoir est plus étendu, il gouverne au moins un quart des Vengeurs de la planète.
- Comment se fait-il qu'il commande une petite armée dans ce coin perdu, demande Paul ?
- Parce que l'objectif c'est de neutraliser la totalité des Sauveurs, pas seulement sur ce territoire mais sur la planète, comme c'est dans cette région qu'ils sont le mieux organisés, c'est aussi là que les vengeurs sont en train de lever une armée bien plus puissante que les maigres effectifs actuels. Ils libèrent tous les camps de prisonniers Sauveurs et enrôlent de gré ou de force les hommes le plus vigoureux et les femmes pas trop vieilles. Ceux qui rechignent seront les premiers sur la ligne de front lorsque sera déclenchée la grande bataille mondiale.
- Comment tu sais tout ça Adrien ?
- Il y a quelques espions Sauveurs parmi les Vengeurs, ils arrivent à faire passer quelques messages.

Un homme entre dans la maison et aussitôt Sophie s'écrie :

- Jacques !
- Sophie ! Tu t'es fait prendre ! C'est un malheur qui devient un bonheur, comme je suis heureux de te retrouver.

L'expression de Sophie ne semble pas refléter le même bonheur. Elle redemande :

- Qu'est-ce que tu fais là ?
- J'étais dehors quand Lokii a appelé. Je ne suis pas entré dans la maison mais je t'ai aperçu. J'ai donc demandé que ce soit moi qui vous apporte de quoi à boire et manger. Je vous pose tout sur ce banc.
- C'est gentil à toi. Mais que fais-tu avec ces gens ?
- Dès que nous avons été séparés, j'ai cherché à rejoindre les Vengeurs. Par chance j'ai fini par croiser l'armée commandée par Lokii. J'ai été enrôlé comme tous les évadés des camps Sauveurs qui acceptent de se battre à côté des Vengeurs. Lorsque j'ai enfin pu approcher Lokii et lui parler je lui ai exposé toutes les connaissances que nous avons acquises ensemble toi, moi et quelques autres de notre village, connaissances que lui ne possédait pas mais dont il percevait l'intérêt pour poursuivre sa conquête. Il m'a longtemps questionné sur ce que je pouvais apporter pour qu'il gagne son combat contre les Sauveurs. Alors je lui ai dit que je savais où trouver des armes qui lui apporteraient une victoire rapide. Rappelle-toi, là où nous avons découvert les livres qui nous ont permis de comprendre ce qui se passait sur la Terre avant la Grande Révolution, il y avait aussi un sous-sol dans ce bâtiment. J'ai souvent voulu t'y emmener mais tu n'as jamais voulu m'y suivre. J'ai donc gardé pour moi cette découverte. Il y avait là de grandes caisses contenant des armes et des munitions. J'avais lu suffisamment de documents décrivant les armes et expliquant comment s'en servir, j'ai fini par savoir les

utiliser. Lokii m'a demandé de lui montrer l'endroit. Il a fallu que je revienne dans notre ancien village. Nous l'avons délivré des Sauveurs puis nous avons accédé au sous-sol de la grande tour. Tu te souviens que personne n'avait réussi à pénétrer dans ce bâtiment, les portes étaient indestructibles. Il avait fallu que j'escalade une des faces et à l'aide d'une pierre et après beaucoup d'efforts j'avais pu briser une vitre. Tu te rappelles ?

Sophie répond, plus pour éclairer ses amis que pour répondre à Jacques :

- Oui, je me rappelle, nous avons quasiment vécu dans cette tour, n'en sortant que pour participer aux travaux généraux du village et pour manger. Le reste du temps nous lisions, il y avait des milliers de livres à notre disposition, nous avons passé toute notre jeunesse à nous instruire dans ces locaux.
- Mais comment avez-vous appris à lire, demande Paul.
- Nos parents savaient lire, nos grands-parents aussi, et probablement tous nos ancêtres sans que nous sachions comment eux avaient appris à lire. Nous possédions une grande quantité de vieux livres qui avaient échappés à la destruction post révolution, certainement nos ancêtres, grâce à quelques livres sans intérêt qu'ils avaient pu soustraire lors des rafles, n'ont jamais perdu cette faculté.

Puis, s'adressant à nouveau à Jacques :

- Tu as donc intégré l'armée des vengeurs.
- Lokii a mis longtemps à me faire confiance. Mais je lui apportais tant de connaissances dans des domaines variés qu'il a fini par m'intégrer dans son staff de commandement. Nous allons bientôt éliminer tous ces salopards de Sauveurs. Nous deviendrons alors nous-mêmes des Sauveurs, nous libérerons tous les villages et remettrons en chantier tous les processus industriels permettant de retrouver une vie moderne. Bon, je ne peux pas rester plus longtemps. Sophie, je peux aussi t'intégrer dans l'équipe dirigeante, viens avec moi.
- Et tous mes amis viennent aussi ?
- Non, je ne peux libérer que toi.
- Alors je reste avec eux.
- Ne sois pas idiote, tu sais ce qui va leur arriver à tes amis, ils vont être intégrés dans notre grand projet. Tes copains vont être incorporés dans notre armée, mais pas comme volontaires, comme esclaves pour des travaux exténuants, leur traitement va être encore pire que ce qu'ils vivaient chez les Sauveurs.

Jacques prend Sophie par un bras et l'entraîne, elle est encore trop faible pour résister. Alors Adrien intervient :

- Elle a dit qu'elle restait avec nous, alors lâchez-la.

Jacques réplique :

- C'est moi qui commande ici, vous foutez-moi la paix sinon...
- Sinon quoi ? réagit immédiatement Sophie qui se débat et, aidée par Adrien, finit par se libérer de l'emprise de Jacques.

Une fois libre elle se réfugie dans les bras d'Adrien. Jacques enrage :

- Sinon, vous crèverez tous, et pas dans des dizaines d'années. Vous ne sortirez pas vivants de l'enfer où nous allons vous enfermer. Alors Sophie, sois raisonnable, tu sais les sentiments que j'ai pour toi, je ferai tout ce que tu voudras...
- Ce que je veux, c'est rester avec mes amis qui m'ont sorti d'un autre enfer et m'ont porté jusqu'ici.
- Et tu baisses avec cette loque, dit Jacques en désignant Adrien.

- Oui, je fais l'amour avec cet homme qui m'aime et que j'aime, lui n'a pas simplement envie de m'avoir dans sa couche.

Pour Jacques, ce n'est plus de la colère, c'est de la haine :

- Alors tu seras esclave comme les autres. Et après quelques jours tu me supplieras de t'épargner le calvaire que tu vivras. Je reviendrai te voir souvent lorsque tu y seras. Je serai patient, tu finiras par céder, ou mourir.

Et les toisant tous :

- Adieu les connards.

Puis désignant Adrien :

- Toi, je te réserve un traitement spécial.

Il se retourne et sort.

Sophie sanglote dans les bras d'Adrien. Tous sont consternés, personne ne sait quoi dire. Certains aimeraient en savoir plus sur cette mystérieuse tour et sur ce qu'elle contenait mais aucun ne souhaite importuner Sophie dans ce moment douloureux. Les autres ont déjà la crainte des traitements promis par Jacques.

## CHAPITRE 40 – Le tunnel

Il leur faut trois jours pour rejoindre le camp des Vengeurs. Jacques n'a pas reparu. Paul et ses compagnons ont été intégrés dans la foule des anciens prisonniers du camp des Sauveurs, ils sont nombreux, trois ou quatre cents peut-être plus. André avait craint que Brunet fût du nombre mais il ne l'avait pas repéré, seulement il n'avait pas pu approcher chaque individu d'un tel contingent.

Les Sauveurs forment un groupe à part, ils sont enchaînés les uns aux autres. Le nombre de Vengeurs est impressionnant lui aussi, certainement plus de cinq cents hommes et quelques femmes, tous armés, pour la plupart avec des fusils, quelques-uns portent des mitraillettes, les gradés se contentent d'un revolver. Ces soldats encerclent les prisonniers, dans ces conditions, inutile de penser à s'évader. Le seul point positif pour Paul, c'est qu'ils continuent à progresser vers l'est.

Ils marchent depuis le matin dans une forêt de pins et de chênes et brusquement, au sortir du bois, s'ouvre devant eux une immense clairière dont on devine à peine les contours. La colonne stoppe à l'orée de ce vaste endroit. C'est une forte armée qui se tient là, il est impossible d'estimer le nombre de soldats, des groupes de plusieurs centaines d'hommes et femmes manœuvrent sur les espaces plats, d'autres font différents exercices physiques : reptations sous des fils de fer barbelés, sauts pas dessus des obstacles divers, d'autres encore escaladent des pans de murs apparemment uniquement destinés à cette pratique, certains par petits groupes s'entraînent à la lutte au corps à corps un contre un, mais aussi un contre deux, ou même plus parfois, groupe contre groupe. Plus loin encore une vingtaine de chevaux paissent dans un enclos.

En les voyant arriver, quelques hommes viennent à la rencontre de Lokii, lui aussi s'avance vers eux. Ils sont maintenant en grande discussion. Profitant de la pause, la plupart des prisonniers se sont assis, ils mangent, boivent, discutent. Adrien et Sophie restent silencieux, comme ils l'ont été durant toute cette marche. Ils ne peuvent s'empêcher de repenser aux mauvais traitements annoncés par Jacques et redoutent ce qui les attend. Il ne s'est pas manifesté pendant ces trois jours mais ils ne doutent pas qu'il mettra ses menaces à exécution. Dans le groupe, l'optimisme n'est pas d'avantage présent, ils vont probablement être une nouvelle fois emprisonnés mais pour l'instant on ne voit pas de lieu de détention. La clairière semble totalement occupée par les lieux d'entraînement et des bâtiments bas qui doivent être les logements des soldats.

Lokii en a terminé avec ses lieutenants. Alors commence une opération de séparation de la colonne en plusieurs groupes, un par lieutenant. Une fois les groupes constitués les lieutenants accompagnés de plusieurs soldats s'éloignent, emmenant avec eux les prisonniers qui leur ont été attribués. Heureusement, le groupe de Paul n'a pas été scindé, ils se retrouvent tous dans un groupe réduit à une petite centaine d'individus, beaucoup d'hommes, peu de femmes et encore moins d'enfants. Lokii ordonne la remise en marche. La nouvelle colonne s'ébranle dans une direction différente des autres, elle traverse l'intégralité du camp et poursuit dans une prairie qui s'élève jusqu'à l'orée de la forêt. Ils pénètrent dans le bois par un large chemin très pentu qu'ils suivent sur quelques centaines de mètres, il conduit au pied d'une paroi rocheuse peu élevée dans laquelle a été creusée une ouverture gardée par une dizaine de Vengeurs. C'est là que la colonne s'engouffre. Ils pénètrent dans un large tunnel, dix hommes peuvent marcher de front. Aux parois rocheuses sont accrochées, à intervalle régulier, des rampes lumineuses qui diffusent une lumière jaunâtre, elles intriguent fortement André, Paul et les autres. La marche n'en finit pas, parfois une galerie obscure s'ouvre sur un côté mais la colonne poursuit sa

descente en ligne droite pour enfin trouver un cheminement plat. A cet endroit la galerie s'élargit et débouche sur une immense salle très haute de plafond, c'est une grotte naturelle où pendent des stalactites et se dressent des stalagmites. Une rivière la traverse, le flot sort d'un boyau étroit, il se déverse dans un large entonnoir qui déborde. La rivière serpente entre les amas rocheux pour s'élargir et disparaître dans une anfractuosité à l'autre bout de la salle. Comme le tunnel, la salle est éclairée par des rampes, elles sont accrochées sur les parois d'un côté, laissant dans l'ombre une grande partie de la salle. Dans la continuité du tunnel le sol a été aplani, les stalagmites ont été rasées pour établir un cheminement régulier. Malgré l'étonnement des prisonniers et l'enchantement du lieu, la colonne ne s'arrête pas dans ce lieu féerique, elle le quitte pour un nouveau tunnel qui débouche dans une galerie perpendiculaire pentue encore plus large que ce qu'ils ont emprunté jusque-là.

Ils s'engagent dans ce tunnel en pente descendante et peuvent apercevoir plus bas le sol qui remonte. Un bruit sourd émane du fond de cette galerie, il s'amplifie au fur et à mesure qu'ils avancent et devient un bruit aigu lorsqu'apparaît un charriot de bois qui dévale    vive allure la pente en face d'eux, deux hommes torse nus se tiennent perchés à l'arrière, sur les marchepieds. Lorsque le charriot atteint l'endroit où la pente s'inverse ils profitent de la vitesse acquise et se laissent emporter par le charriot tant que l'inertie le permet. Dès qu'il s'arrête ils mettent pied à terre et doivent pousser le charriot pour lui faire gravir la portion montante. Au passage du charriot un mouvement de recul repousse les prisonniers les plus près de la voie, ce qui tasse les autres contre la paroi opposée, celle où se trouve Paul et ses compagnons. Dans la bousculade, un homme est écrasé dans le dos de Paul qui a du mal à se retourner pour se dégager. Lorsqu'il y arrive Paul bl  mit en découvrant celui qui l'opprime, il s'écrie :

- Roger !

Il s'agit bien de Roger Brunet qui lui aussi réagit :

- Tiens, le Paul. Si tu es là, les autres ne doivent pas être loin.   a fait plaisir de vous revoir.
- Le plaisir n'est pas partagé, répond Paul.
- Toujours aussi arrogant. On a pourtant intérêt à s'entendre si on veut tous se sortir de ce merdier.

A ce moment un deuxième charriot apparaît et provoque à nouveau une poussée des prisonniers qui longent la voie. Paul s'accroche à la paroi pour ne pas être déporté mais Brunet est éloigné par la presse des gens effrayés par l'engin qui fr  le ceux qui sont proches. Paul attend que le charriot soit passé et que le mouvement de foule cesse, il se faufile pour aller retrouver ses compagnons dont il a été séparé. Il arrive jusqu'à André et aussitôt l'informe de sa rencontre.

- Ce n'est pas une bonne nouvelle, dit André. D'autant plus qu'Adrien nous a dit qu'ils étaient deux. Nous ne savons pas qui est le deuxième, c'est peut-être Pierrot. Il faut absolument qu'on évite une confrontation avec Noémie. Même si nous sommes là pour la protéger, on ne peut pas prévoir sa réaction, elle risque de leur sauter dessus.
- Je la vois, juste derrière toi, avec Gabriel, Joseph, Adrien et Sophie, pour l'instant elle ne risque rien.

Un charriot survient et les prisonniers se poussent à nouveau. André, trop éloigné de l'endroit où se trouve les rails sur lesquelles roulent les charriots, demande :

- Qu'est-ce qui produit ce bruit qui effraie ceux qui sont de l'autre côté du tunnel, demande André. Tu le sais ?
- Oui, j'étais tout près lors du premier passage. Il y a des rails qui longent la paroi et nos compagnons d'infortune occupent toute la largeur du tunnel. Dès qu'un charriot arrive

ils doivent se pousser hors de la voie pour ne pas être écrasé. Les charriots sont remplis de pierres, ça doit peser lourd. Ecoute, il en vient un dans l'autre sens. Approche-toi.

Paul et André se fraient un chemin pour s'approcher des rails et observer le charriot qui, dans ce sens, dévale la pente. Dans ses lectures, Paul avait trouvé de nombreuses informations sur les mines, il pose la question à André :

- Crois-tu que nous soyons dans une mine de charbon ?
- Non, les charriots contenaient des pierres, pas du charbon. Que font-ils ? Ils ont peut-être besoin de pierres, mais pourquoi aller les chercher si profond sous terre ?

Les charriots continuent à passer, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, des voies de croisement doivent être placées juste un peu plus haut. Plus en avant les rails se dédoublent, une voie oblique vers une galerie annexe. La troupe s'arrête au niveau de cet embranchement, un nouveau tri est effectué. Une partie des gardes encadrent le petit groupe sorti du troupeau initial et emmènent ces prisonniers dans ce nouveau tunnel, les autres reprennent leur marche dans la galerie principale.

Tout au long de leur avancée les prisonniers croisent des rondes, un chef de patrouille armé d'un revolver précède six soldats armés de fusils. Paul commence à craindre qu'il soit impossible de s'évader de ce lieu si bien gardé et apparemment sans autre issue possible que celle par laquelle ils sont arrivés.

La troupe pénètre dans une grande salle rectangulaire traversée par plusieurs allées. De chaque côté et perpendiculaires aux allées sont disposées ce qui semble être des couches de paille. Lokii arrête la file et s'adresse à l'homme qui vient à sa rencontre :

- Salut Sanson, c'est la relève. Appelle ton chef d'équipe pour qu'il remonte tes travailleurs. Ceux-là, dit-il en montrant le groupe qu'il vient d'amener, tu me les mets au boulot dès demain matin.

Puis, changeant de sujet, il demande :

- Vous avancez ?
- Oui, plus que quelques jours et on sera près de la surface, répond Sanson.
- C'est bien, vous êtes en avance sur les autres mais c'est pas une raison pour ralentir la cadence.

Puis, s'adressant au groupe en désignant l'homme :

- Voici Sanson, l'homme qui est votre chef à partir de maintenant. Dès demain ses aides vous montreront vos tâches. En attendant voici le lieu où vous allez dormir, choisissez une paillasse. On vous apporte un repas dans quelques instants. Profitez de ces derniers moments de repos, demain il faudra travailler dur.

Le groupe des travailleurs sortants entouré de plusieurs soldats sort d'une galerie latérale, ils sont sales, maigres pour la plupart et marchent la tête basse, sans un mot. Dès qu'ils ont dépassé Lokii celui-ci les suit, ils prennent le tunnel qui mène à la sortie. Les nouveaux travailleurs se trouvent une paillasse et s'installent.

André a pu observer dans le détail leur groupe, Brunet et Pierrot, n'en font pas partie. Il poursuit son inspection en faisant le tour de la salle, En plus de la galerie par laquelle ils sont arrivés et celle d'où sont sortis les travailleurs, il existe trois autres galeries, toutes sont gardées par trois ou quatre soldats armés de fusils. Aux quatre coins de la pièce sont installés des miradors d'où les soldats peuvent surveiller la totalité de la salle. André revient vers le groupe et fait part de ses observations :

- Je ne vois pas comment nous allons pouvoir sortir de cet endroit, il y a des soldats partout. Attendons demain, nous allons découvrir ce que va être notre travail, vous avez vu les sortants, ils ne sont pas brillants. Surtout, n'êtes-vous pas étonné par leur nombre,

une petite trentaine et nous, nous sommes une cinquantaine. Je crains que la relève soit faite pour remplacer des êtres à bout de forces et donc improductifs mais aussi des morts sur place.

Syna n'est pas plus optimiste :

- Leur soi-disant campagne de délivrance n'est qu'une manière déguisée d'obtenir une adhésion, même faible, à leur action. Il n'y a pas des volontaires et des prisonniers, une fois sur place, tout le monde effectue les mêmes tâches. Il doit tout simplement s'agir d'un enrôlement forcé pour des tâches épuisantes dont nous ne savons rien pour le moment. Nous en saurons un peu plus demain.

Le repas arrive comme promis. Des prisonniers apportent deux énormes chaudrons près d'une table où sont posés des bols, des cuillers, des gobelets et des jarres remplies d'eau. Sanson s'approche et d'une voix grave qui résonne dans cette salle, il explique :

- Vous vous mettez en file au bout de la table, là où se trouvent les bols. Vous prenez chacun un bol, une cuillère et un gobelet que vous remplissez d'eau. Ensuite vous avancez vers les deux cuisiniers qui vous serviront, tendez votre bol au premier puis au second. Quand vous êtes servis vous revenez à votre place. Une fois que tout le monde est servi, vous pourrez retourner vous servir s'il en reste.

Et comme personne ne bouge, Sanson hurle :

- Vous attendez quoi, qu'on reparte en emportant tout. Allez bougez-vous.

Les premiers à avancer sont Paul, André, Joseph et Syna. Cela encourage leurs amis qui les suivent. Un des serveurs les encourage :

- Allez, avancez. Y en aura pour tout le monde. C'est qui veulent vous nourrir comme y faut ces cochons, pas pour vous engraisser mais pour que vous êtes en forme pour le boulot.

Les autres prisonniers s'approchent alors, la file commence à se former et chacun reçoit sa ration.

De retour à sa place, c'est Paul très intrigué, qui goûte le premier les petits morceaux grisâtres qui accompagnent des pommes de terre. Il demande :

- C'est quoi ces morceaux qu'il faut mâcher longtemps avant de pouvoir les avaler, quelqu'un sait ?

C'est Gabriel qui répond :

- C'est de la viande.
- De la viande !

Paul ne sait pas s'il doit recracher ou poursuivre sa mastication. Ses lectures lui ont appris qu'avant la Grande Révolution les gens mangeaient de la viande, du bœuf, du mouton, du porc, des animaux qu'il ne connaissait pas mais ceux qu'il voyait à la cité comme les poules, les poissons de l'étang formé par le barrage, ou ceux qui vivaient dans la forêt, les chevreuils, les sangliers, les biches, ceux-là aussi faisaient partie de l'alimentation courante à une époque lointaine. Paul ne pensait pas pouvoir manger un jour de la viande. Pour lui, il était inconcevable de tuer des animaux pour les manger, les animaux, au même titre que les hommes, étaient sur terre pour naître, vivre le mieux possible et mourir. Avant la Grande Révolution la plupart des personnes trouvaient cela excellent et, de plus, nécessaire pour la santé. Mais dans ses lectures, on trouvait certains habitants qui refusaient de manger des aliments provenant des animaux, certains même avaient mené des actions violentes contre ceux qui faisaient commerce de ces produits. Pourtant ce dit Paul, beaucoup d'animaux se mangent entre eux, cela semble être le fonctionnement normal et naturel. Les hommes ne se mangent plus entre eux, ça a existé, mais



ils se font la guerre, même ceux qui ne mangent pas de viande, c'est bien pire puisque ça ne correspond même pas à un besoin vital. Paul comprend que la limite de ses connaissances ne lui permet pas un jugement approprié. Il faudra qu'il aborde ce sujet avec Syna ou Sophie. Ou peut-être avec Gabriel, qu'il interpelle :

- Mais comment sais-tu que c'est de la viande ?
- Nous sommes ici entourés de trop de monde pour que je puisse te le dire. Mais dès que nous pourrons parler à l'écart je t'expliquerai pourquoi je sais ça, et même un peu plus. Sois patient. En attendant comment trouves-tu le goût de la viande ?
- C'est surprenant, au début, mais ce n'est pas mauvais. Est-ce que tu sais de quelle viande il s'agit ?
- Probablement du mouton, c'est une viande qui a beaucoup de goût.

Le mouton étant un animal totalement inconnu de Paul, le manger c'est un peu comme manger les courgettes qui sont dans son bol et qu'il n'a jamais goûtées avant. Alors il mange le tout de bon appétit. Autour de lui, beaucoup de ceux qui ont suivi la conversation recrachent ce qu'ils ont dans la bouche.

Une fois le repas terminé, ils n'ont pas le temps d'échanger car Sanson claironne :

- Regagnez vos paillasse, extinction des lumières dans cinq minutes.

Demain sera un autre jour.

## CHAPITRE 41 – La mine

Les lampes s'allument, au même instant Sanson annonce :

- Debout. Le repas du matin est servi, dépêchez-vous, nous partons dans une demi-heure. Paul se lève de sa couche, il n'a pas l'impression d'avoir fait une nuit complète mais comment juger lorsqu'on ne distingue pas la lumière du jour ? Il va remplir son bol d'une soupe fumante et revient près d'André :

- Que crois-tu que nous allons faire ?
- Je suppose que nous allons creuser la roche, ce qui expliquera les charriots remplis de pierres. Mais dans quels buts allons-nous creuser, pour le moment c'est un mystère que nous n'éclaircirons probablement jamais si nous ne sortons pas d'ici.
- Mais les femmes, et Nicolas puisque c'est le seul enfant, ils ne pourront pas creuser, c'est certainement très éprouvant.
- Inutile de nous inquiéter à l'avance, nous saurons bien assez tôt quelle va être notre peine.

Sanson donne à nouveau de la voix :

- Prenez vos bols, vos cuillères et vos gobelets et mettez-vous en rang par deux. Vite !

Il attend que la file soit formée puis annonce :

- Nous avons une dizaine de minutes de marche jusqu'au chantier. Allons-y.

Encadrée par de nombreux soldats, la file s'enfonce dans la galerie qu'ont quittée hier les travailleurs sortants, une voie ferrée la parcourt. Comme l'a annoncé Sanson, il a fallu quelques minutes pour arriver sur le lieu de travail, c'est le bout du tunnel, Sanson arrête la file à une trentaine de mètres de la paroi terminale. L'éclairage est plus intense ici, d'un côté du tunnel sont disposés des outils, pelles, pioches, seaux, barres à mine. De l'autre côté un homme armé est en faction près d'une armoire métallique dont la porte est fermée par un cadenas. Ce n'est pas le seul meuble, hormis quelques planches posées sur des tréteaux qui doivent servir de table, une trentaine d'engins bizarres d'où partent des câbles est étalée le long de la paroi. Ce sont des caisses métalliques étroites hautes d'un mètre, elles comportent sur les deux faces opposées une manivelle, celles-ci sont actionnées par des prisonniers décharnés qui sont assis sur la caisse et activent les manivelles avec leurs jambes. Sur les rails, qui ne court pas jusqu'au fond du tunnel, sont alignés une dizaine de charriots vides.

Sanson demande à ses aides de séparer hommes, femmes et enfants. Trois groupes sont formés, Sanson inspecte d'abord celui des femmes, il les examine toutes les unes après les autres et, de temps en temps, il demande à celle qu'il vient d'évaluer de sortir du groupe. Lorsqu'il en a terminé avec les femmes il fait de même avec les hommes. André glisse à Paul :

- Il a sorti les femmes les plus robustes, il fait l'inverse avec les hommes, il sort les moins vigoureux.

Lorsqu'il a terminé ses choix, il reforme les groupes : Nicolas va avec les femmes, les femmes sélectionnées vont dans le groupe des hommes et les hommes sortis du rang, ils sont très peu nombreux, Syna et André en font partie, sont placés dans le groupe des femmes. Lorsque les deux groupes sont constitués, il explique :

- On va vous expliquer comment on procède, Mallo, vas-y.

Le dénommé Mallo prend une barre à mine et se place face à la paroi. Il lève l'outil à hauteur d'épaule et frappe la roche avec la pointe de la barre. Après plusieurs coups énergiques il inspecte le trou formé puis reprend ses frappes. Lorsqu'il juge que la profondeur est suffisante

il pose la barre de fer et se dirige vers l'armoire, Sanson se tourne vers le groupe des costauds et leur explique :

- Les cinq premiers feront ce que vient de faire Mallo. Il ne faudra pas fainéanter, ceux qui ne tiennent pas la cadence seront systématiquement envoyés sur un autre chantier moins physique mais bien plus pénible. Une fois les cinq trous percés vous reculez tous jusqu'à l'endroit où se trouve les outils. C'est Mallo qui opère, il va placer des charges explosives dans les cinq trous et les faire péter. Bouchez-vous les oreilles, ça fait du bruit. Attention aussi au-dessus de vos têtes, parfois les explosions font détacher des blocs du plafond.

Mallo a placé un bâton d'explosif et a allumé la mèche. Effectivement ça pète fort, le bruit les assourdis et un nuage de poussière envahi le tunnel. Quand la poussière retombe, Sanson reprend son explication :

- Les ramasseurs prennent une pelle et remplissent le premier charriot. Dès qu'un charriot est plein deux hommes le pousse jusqu'au bout des rails, c'est un très long parcours vous devez pousser jusqu'à l'endroit où d'autres hommes attendent pour décharger. Quand votre charriot est vide vous le descendez. Dans la descente faites attention à ne pas vous laisser embarquer par le poids du charriot, ceux qui n'ont pas suivi cette consigne sont soit morts sur le coup, soit dans un si piteux état qu'il vaut mieux les achever. Et surtout respectez les zones de croisement. Bon, maintenant les petites mains. Vous voyez, il y a de la lumière ici, ce n'est pas un miracle. Sachant que ces salopards de Sauveurs ont saboté toutes les installations industrielles lors de leur Grande Révolution et que ce qui en est resté a très mal vieilli, nous n'avons pas encore pu reconstruire de centrales électriques. Nous n'avons à notre disposition que des dynamos de fortune. Ce sont les coffres que vous avez dû voir en passant, ils sont actionnés par ceux que vous allez remplacer. Il me faut trente personnes pour tourner les manivelles sans s'arrêter. Ceux qui restent servent à boire à ceux qui bossent et prennent le relai lorsque Mallo siffle une pause. Une dernière chose, il est impossible de quitter cet endroit. Certains ont tenté de le faire, ils y sont tous arrivés, mais morts. Les galeries sont remplies de soldats qui ont l'ordre de tirer sur tous ceux qui essaient de fuir ou simplement désobéissent. Allez, maintenant Mallo va constituer les équipes et au boulot.

Un homme vient de rejoindre Sanson, Sophie est horrifiée lorsqu'elle voit son visage : Jacques ! Celui-ci glisse quelques mots à l'oreille de Sanson qui reprend la parole :

- C'est vrai, j'oubliais une tâche essentielle, le vidage des chiottes. Lors de la pause, vous pouvez aller faire vos besoins dans une galerie juste au-dessus. Malheureusement voilà très longtemps qu'elle n'a pas été nettoyée. Mais Jacques me souffle qu'une amie à lui pourrait nous rendre l'endroit fréquentable. Jacques je te laisse montrer la chose à ta protégée.

Jacques s'approche de Sophie et dit :

- Par ici ma jolie. Profite bien de ce mot car il va se passer longtemps avant qu'on ne te le donne une nouvelle fois. Allez, suis-moi.

Et s'adressant à un soldat :

- Viens avec nous. Tu la surveilles et n'hésite pas à sévir si elle n'est pas assez efficace.

Jacques emmène Sophie. Adrien est retenu par Paul, Joseph et Gabriel. Il rage :

- Vous vous rappelez, j'ai un revolver dans ma musette, personne ne m'a fouillé. La prochaine fois que je vois ce type, je l'abats.
- Tu ne vas pas faire ça, dit Gabriel. Ce ne serait profitable ni pour toi, ni pour Sophie.

Jacques a montré les lieux d'aisance à Sophie et lui a dit :

- Voilà ton territoire, pour toi toute seule. Tu vas bien en avoir pour plusieurs semaines à nettoyer tout ça. Il y a un charriot à l'entrée de cette petite galerie, tu ramasses tout et tu mets dans le chariot. Allez, entre.

Sophie fait deux pas et s'arrête, l'endroit est sinistre, juste éclairé par les lampes de la galerie principale, on y voit à peine. Jacques voyant son hésitation prend le fouet que tient le garde et cingle le dos de Sophie qui ne peut retenir un cri, alors elle avance pour se mettre à l'abri des coups. Ce n'est qu'un renforcement de quelques mètres de profondeur, le sol est glissant, Sophie doit se tenir à la paroi pour ne pas tomber. Le plus insupportable, c'est la puanteur écœurante qui dès l'entrée provoque la nausée. Jacques s'amuse à la voir perdre cette assurance hautaine qu'elle manifeste à son égard depuis qu'il y a bien longtemps elle a refusé ses avances.

- Bon, tu commences, ou le garde doit te caresser les côtes.
- Je ramasse avec quoi, demande Sophie dont la voix trahie sa répulsion.
- Mais avec tes mains ma chérie, nous n'allons pas monopoliser une pelle pour ramasser de la merde. Et quand tu auras tout enlevé, il faudra nettoyer, mais ça c'est pour dans longtemps.
- Et si je refuse ?
- Alors d'abord c'est le fouet et si tu persistes tu prends une balle dans la tête. C'est aussi valable si tu traines, le soldat que tu vois à droit de vie et de mort sur toi. A bientôt, je viendrai t'encourager de temps en temps.

Sophie se retient de se jeter sur ce cloporte mais elle sait se contenir. La vengeance viendra, elle l'espère. En attendant elle serre les poings et les dents pour éviter de pleurer.

Jacques retourne près de Sanson et, cette fois sans messes basses, lui dit :

- Il y a une forte tête dans ce groupe, ce serait bien de calmer son agressivité. Que penses-tu d'un solo de charriot, Sanson ?
- C'est un bon défolement, montre-moi ce type.

Jacques s'approche d'Adrien qui est toujours encadré par Paul, Joseph et Gabriel. Ceux-ci le tiennent fermement, évitant de lâcher ses bras car le sourire satisfait sur les lèvres de Jacques pourrait vite se transformer en bouillie sanglante.

- Pour toi, les charriots seront bien remplis, mais il faudra que tu les pousses seul. Ça va te donner du muscle. Déjà à deux, les pousseurs ne font pas long feu, tout seul je n'en connais pas un seul qui ne se soit pas fait écrabouiller par le charriot au bout de quelques jours. Le record, c'est 19 jours, on va voir si tu fais mieux.

Il revient près de Sanson et lui dit :

- A bientôt, je passerai régulièrement pour voir les progrès de mes protégés.
- Je te suis, dit Sanson. Fais confiance à Mallo, il va soigner tout ce petit monde.

Jacques s'en va, accompagné de Sanson. Ils emmènent avec eux celles et ceux qui sont désignés pour la corvée de manivelles et dirigent l'opération de remplacement, il faut que les changements se fassent sans interrompre la rotation des manivelles afin de ne pas avoir de coupure d'éclairage.

Mallo organise ses équipes et le travail peut commencer. Paul, Joseph, Gabriel et deux autres prisonniers, Guido et Paolo, sont désignés pour être les premiers creuseurs. Mallo leur demande d'ôter leur chemise sans donner d'autres explications alors que la température est fraîche dans ces boyaux.

Les gestes sont au début maladroit, puis deviennent plus précis pendant quelques minutes pour redevenir approximatifs lorsque les muscles ne supportent plus le poids de la barre. C'est Paolo qui faiblit le premier et qui comprend pourquoi ils ont dû retirer leur vêtement, un coup de fouet cingle son dos.

- Si tu ne tiens pas la cadence, la prochaine fois ce sera plus fort, annonce Mallo.

Après plusieurs minutes de creusement et d'autres coups de fouet, il semble que les trous soient assez profonds pour y placer les explosifs, Mallo interrompt la manœuvre et demande aux cinq hommes de s'éloigner. Il place dans chaque trou un rouleau muni d'une mèche assez longue puis il sort de sa poche une petite boîte dont il extrait un petit bout de bois rond qu'il frotte sur la pierre et qui s'enflamme.

- C'est une allumette, dit Gabriel à Paul et Joseph qu'il voyait s'étonner devant ce tour de magie. Juste un petit bout de bois qui comporte un mélange inflammable à un bout. Il suffit de le frotter sur une surface rugueuse pour produire une flamme.

Mallo a enflammé les mèches, il s'éloigne, il fait remonter les creuseurs avec lui et les pousse dans une niche creusée dans la paroi. Il fait signe aux autres prisonniers de remonter bien plus haut puis lui aussi se glisse dans la niche. Tous sont silencieux jusqu'à ce que cinq violentes explosions simultanées les assourdissent. Un nuage de poussière remonte brutalement qui plonge la galerie dans l'obscurité que l'éclairage ne suffit pas à dissiper. Il faut attendre plusieurs minutes pour que la poussière retombe. Mallo sort de la niche et crie :

- Les chargeurs, au travail.

Les explosions ont largement élargi les trous, de quelques centimètres ils font chacun plus d'un demi-mètre de diamètre, les éclats de roche jonchent le sol. Les chargeurs armés de pelle se mettent à l'ouvrage, ils remplissent des seaux que d'autres emportent dès qu'ils sont pleins et les vident dans le charriot le plus éloigné. Là encore la soldatesque ne ménage pas ses efforts quand il s'agit de faire accélérer la cadence, fouets et matraques, les coups pleuvent.

Le premier charriot est plein, Mallo appelle Adrien :

- Tu as l'honneur de pousser le premier charriot. Enlève ta chemise et approche.

Adrien est un homme jeune, la trentaine, il domine par la taille la plupart des hommes présents, son torse maintenant nu laisse apparaître des muscles bien dessinés. Le bord supérieur d'un charriot lui arrive à hauteur de l'estomac, la poussée d'un tel charriot ne lui fait pas peur, la pente montante n'est pas très forte, la seule inconnue est la distance à parcourir. Mallo lui demande de poser ses mains sur la barre de bois qui permet la poussée du charriot. Il sort d'une poche de son pantalon une petite corde qu'il attache aux poignets d'Adrien en la faisant passer autour de la barre de poussée, Adrien a les mains fixées sur la barre et ne peut plus se libérer du charriot.

- En route, lance Mallo. Et vite car d'autres charriots vont suivre Si tu traines les soldats qui sont tout le long du tunnel sauront te faire avancer.

Adrien pousse, le démarrage est difficile mais dès que le charriot avance, l'effort est moindre. Le voilà parti dans le tunnel, les roues grincent sur les rails, métal contre métal. Effectivement, plus haut des soldats sont postés tous les vingt mètres, fouet à la main. La pente est régulière, Adrien la gravit sans trop d'effort. Puis arrive une descente, Adrien retient le charriot pour ne pas être emporté mais brusquement, après un court faux plat, la pente positive reprend mais cette fois beaucoup plus accentuée. Sans pratiquement d'élan puisqu'il a bloqué le charriot dans la descente, Adrien pousse fort mais fatigue vite, il voit plus haut l'endroit où la pente redevient faible. Il s'arcboute aux traverses de la voie mais il ne peut plus lutter, il reste un moment en équilibre puis doit se résigner à redescendre pour ensuite prendre plus d'élan avant d'attaquer

la montée. Le retour en arrière est compliqué par ses mains fixées sur la barre de poussée qui ne lui permettent pas de se retourner, il doit bloquer le charriot avec son corps. Il redescend traverse par traverse et rejoint la courte partie plane. Seulement, s'il veut prendre de l'élan il lui faut remonter la partie descendante en tirant le charriot vers lui. Les soldats le regardent faire sans bouger et même s'amusent de voir un autre charriot qui arrive. Si les pousseurs ne le voient pas et qu'ils prennent de la vitesse dans la descente, ils vont le percuter, Adrien entravé ne pourra pas s'écarter et sera écrasé entre les deux charriots. Il crie, mais le son de sa voix est couvert par le bruit du charriot qui dévale la pente. Alors Adrien reprend sa poussée dans la montée, sans élan il ne peut aller bien loin mais cela suffit pour que les pousseurs l'aperçoivent et parviennent à bloquer pour ne pas le percuter. Les deux charriots repartent en arrière pour rejoindre la partie plane. C'est Léon qui quitte son compagnon de poussée et vient vers Adrien :

- Ça va ?
- Oui, mais j'ai eu peur. Je ne savais pas qu'il y avait cette côte infernale. Si je l'avais su j'aurais pris de la vitesse dans la descente et je serais arrivé en haut sans trop d'efforts. Maintenant je suis bloqué.
- On va te pousser et on reviendra chercher notre charriot ensuite.

Léon appelle son collègue et, à trois ils arrivent à franchir le raidillon. Les soldats ne se sont pas montrés agressifs, ils regardent ailleurs et laissent faire. Léon et son collègue redescendent et se dépêchent de libérer la voie avant qu'un autre charriot arrive, eux aussi sont costauds, à deux ils atteignent le sommet en soufflant mais sans faillir.

Mallo lui a donné comme seule consigne d'aller jusqu'au moment où il sera arrêté, alors Adrien avance. L'effort ne l'empêche pas de penser à Sophie, il enrage de ne rien pouvoir faire pour la libérer de cette corvée ignoble. Il va tuer Jacques, il le sait, quel qu'en soient les conséquences. Au détour d'un virage, un souffle d'air se fait sentir, puis le tunnel s'éclaire de lumière naturelle. Tout au fond, c'est le jour. Lorsqu'il sort du tunnel il est aussitôt stoppé par un malabar qui lui fait signe d'attendre. D'autres charriots venant d'autres sorties de tunnel sont aussi en attente. Un homme pilote le déchargement, il fait avancer un charriot sur un quai qui surplombe une aire où sont alignées des charrettes attelées à des chevaux. Un autre homme fait basculer la benne du charriot qui se déverse dans la charrette placée dessous, les pousseurs peuvent alors repartir sur une voie parallèle et reprendre le chemin de la mine. Léon et son collègue sont déjà arrivés lorsqu'on donne l'ordre à Adrien d'avancer. Son chargement est vidé et il peut retourner à la mine. La descente est facile, il suffit de se laisser aller, en freinant de temps en temps pour ne pas prendre trop de vitesse, la descente de l'aller devient une montée mais elle se passe sans qu'il ait besoin de pousser. Il faut juste faire attention à ne pas se trouver en face d'un charriot montant mais il a bien repéré les aires de croisement à l'aller.

Arrivé à proximité de la galerie où est cantonnée Sophie il s'arrête et la voit qui patauge dans ce merdier. Elle, ne le voit pas, mais le soldat qui la surveille s'approche, il fait signe à Adrien de partir. Adrien s'exécute et arrive au fond de la mine en pleurs.

- Tu fais le dur mais t'es une vraie mauviette, raille Mallo qui pense que c'est l'effort de poussage du charriot qui lui tire des larmes.

Les allers et retours s'enchaînent tout au long de la journée, entrecoupés par les périodes de dynamitage du rocher.

Lorsque Mallo sonne la fin du travail, Adrien se précipite pour retrouver Sophie. Elle est dans un état repoussant mais il ne peut s'empêcher de la prendre dans ses bras. Leurs larmes se mêlent. Entre deux sanglots, Sophie lui dit :

- Si tu n'avais pas été là, je me serais suicidée.

Tous remontent au dortoir.

## CHAPITRE 42 – Des tunnels ?

Le dortoir est équipé de douches, tous s'y précipitent. De retour sur leur paillasse chacun raconte sa journée, ses malheurs, et s'émeuvent de ceux des autres. Bien évidemment c'est d'abord Sophie qu'on reconforte, elle est entourée par Claudine et Noémie qui tentent de faire diversion, sans beaucoup de succès. Malgré un long moment sous la douche et un frottage énergique avec un savon noir à la consistance grasseuse, elle reste imprégnée de l'odeur des latrines, elle n'est pas arrivée non plus à ôter complètement la crasse noirâtre sous ses ongles. C'est même pire que ce qu'elle pensait expliquer-t-elle :

- Il n'y a pas que des excréments dans cet endroit, c'est aussi un charnier, j'y ai trouvé plusieurs cadavres en décomposition. Il faut que je sorte de là. Je croyais avoir connu le fond de la bêtise et de la méchanceté humaine au camp des intellos, mais non, il n'y a pas de limites à la cruauté de certains hommes. Comment faire pour se sortir de là ?
- Nous aurions mieux fait de rester à la cité dit Bertrand.

Ce qui fait fondre Claudine en larmes, elle ajoute :

- Oui alors ! C'est pire chaque jour. Nous aux manivelles pour l'éclairage, il fallait qu'on tienne la cadence. Dès qu'un soldat trouvait qu'on n'allait pas assez vite, il nous cinglait avec une badine. Regardez, j'ai les mollets pleins de zébrures. Je crois qu'on va mourir ici.

Et Claudine se remet à sangloter.

Les visages sont graves, fermés. Plus personne ne parle, tous sont renfermés sur leur propres malheurs. Même Adrien n'a pas l'envie de faire part de cette journée harassante, après ce qu'a vécu Sophie ses douleurs lui paraissent bien peu de chose. Sentant le moral de la troupe au plus bas, André tente d'orienter les esprits vers des sujets moins pénibles :

- Est-ce que quelqu'un a une idée sur l'utilité de ce tunnel ?
- Ben, peut-être y-z-ont besoin de pierres, dit Martin.
- Dans ce cas pourquoi iraient-ils les chercher si loin et si profond, répond André. Il suffirait d'ôter une mince couche de terre en surface pour obtenir les mêmes pierres. Non, il y a une autre raison.
- Notre tunnel n'est pas le seul dit Adrien, il y en a d'autres. Là où nous déversons les pierres, nous sortons à flanc de colline. Il y a deux autres sorties éloignées d'une centaine de mètres seulement, une à droite, une à gauche de notre tunnel. Et probablement une quatrième qui débouche à l'arrière de la colline, on ne voit que la voie ferrée qui s'accroche à mi-pente et, comme les trois autres, aboutit au lieu de déchargement.
- Alors probablement que les pierres ne leur servent à rien, dit Syna, il faut simplement qu'ils les évacuent.
- Ce qui revient à se poser la question de l'utilité des tunnels, insiste André. Déjà un tunnel, on se demande à quoi il peut servir, mais quatre ? Ou peut-être plus s'il y a plusieurs lieux de déchargement.

La question n'aura pas de réponse pour l'instant, Sanson annonce le repas du soir. Tous les prisonniers se mettent en file pour recevoir leur pitance puis retournent à leur paillasse lorsqu'ils sont servis. Martin s'apprête à s'asseoir lorsqu'il aperçoit une tête connue, à l'autre bout de l'allée.

- Hermann, s'exclame Martin.



Paul regarde Martin, puis se tourne dans la direction de son regard. Lui aussi reconnaît Hermann, un des gardes de la cité. Ce dernier a entendu le cri de Martin, il hésite à s'approcher mais Martin lui fait signe de les rejoindre. Arrivé près de Martin il ne peut que dire :

- Vous êtes là ?

C'est Paul qui répond durement.

- Ben, tu vois bien qu'on est là.

Les compagnons de Paul, avaient repris les supputations sur les tunnels sans s'être souciés du cri de Martin, ils interrompent leur discussion quand ils entendent le ton ferme de Paul. Tous se tournent vers lui et aperçoivent Hermann. Pour éclairer ceux qui ne le connaissent pas Paul précise :

- Hermann est, ou plutôt était, un des gardes dans notre cité.

Puis se tournant de nouveau vers Hermann :

- Explique-nous comment tu es arrivé ici.
- Bah, c'est le type qui était venu à la cité pour voir le Gros...

Paul l'interrompt pour préciser :

- Le Gros, c'est le surnom qu'on donne à notre président. Continue Hermann.
- Le type est arrivé avec plein d'autres, y'en a c'étaient des gardes, y'en a c'étaient des prisonniers. Il a demandé au Gros de donner des autres gardes pour faire la guerre à ceux qui nous empêchent de sortir de la cité. Alors le Gros il a donné tous ceux qui étaient avec lui. Les autres y sont restés.
- C'est qui, les autres, interroge Paul.
- Ben ceux qui sont avec Richard.
- Il y a des gardes avec Bélami et d'autres avec Richard ?
- Oui, après que vous êtes partis, les gens y z'ont plus voulu qu'on soit des gardes. Alors Yago il a voulu prendre la place à Roger et Richard lui a cassé une jambe avec un truc qui envoie des billes. Les gens se sont séparés, ceux pour Yago avec la Fausta qui s'y est mis et ceux pour Richard. Et puis le type il a tué Yago.
- C'est compliqué ton histoire, on reprendra cette explication plus tard car bientôt ils vont nous couper la lumière. Dis-moi seulement qui sont ici et depuis quand ?
- On est arrivé ce matin. On est tous les gardes, sauf ceux avec Richard, plus des habitants qu'ont voulu venir. Y z'ont même emporté la Fausta.
- Et vous êtes tous dans cette salle ?
- Non pas tous mais beaucoup. Y'en a des autres y z'ont été mis ailleurs, avant qu'on arrive ici. Gilbert et Garcia y sont dans un autre tunnel.
- Retourne à ta paillasse. Nous reprendrons cette conversation demain soir.

André réfléchit tout haut :

- Les habitants débarrassés de Brunet ont dû se révolter. Je suppose qu'avant son départ à notre recherche Brunet avait délégué son autorité à Yago. La cité s'est retrouvée avec deux groupes antagonistes, un dirigé par Richard, l'autre par Yago. Comme à son habitude Bélami a dû attendre que la situation se décante pour pencher d'un côté ou de l'autre. Sur ce, Jarred est arrivé, probablement avec une troupe importante. Il devait, comme Lokii, écumer les villages pour ramener, de gré ou de force, des combattants pour lutter contre les Sauveurs et des travailleurs pour creuser des tunnels dont on ne connaît pas le rôle.

Syna ne sait rien de la vie à la cité, en revanche il perçoit l'objectif des Sauveurs :

- Ce mouvement doit être mondial. Probablement que les Vengeurs sont aujourd'hui assez nombreux pour s'opposer aux Sauveurs. Sur ce territoire ils disposent d'armes que leur

a fourni la petite ordure de Jacques mais probablement que d'autres en ont aussi trouvées, il y a bien des endroits où les Sauveurs n'ont pas pu ou pas su détruire ce qui leur semblait être, à tort ou à raison, un danger pour la survie sur Terre. Ainsi armés, ils n'auront aucun mal à écraser toute résistance des Sauveurs. Ils pourront prendre leur place à la tête d'un gouvernement mondial qui, je le crains, n'amènera aucune amélioration dans nos vies, et même si on se fie à ce qui se passe ici, ce pourrait être bien pire. Une dictature liberticide absurde va être remplacée par une dictature liberticide barbare.

Gabriel, toujours très discret, ajoute :

- Il ne restera plus sur la planète, qu'un seul lieu vraiment démocratique, tel que l'avaient souhaité tous les hommes épris de justice et de liberté, avant la Grande Révolution. C'est la forteresse, où le domaine des moyenâgeux comme le nomme nos hôtes.
- Comment sais-tu que ce qui se passe dans ce lieu qu'on dit impénétrable, demande Paul.
- Paul, lorsque je t'ai expliqué ce qu'était la viande, tu m'as demandé comment je savais cela. Le moment est propice à cette révélation, il n'y a personne qui puisse m'entendre tout autour, Martin et Léon sont allés retrouver leur camarade, je pense donc que je peux vous parler en toute confiance. Si un Vengeur avait connaissance de ce que je vais vous révéler, je suis mort. Voilà, je suis un moyenâgeux, j'emploie le terme que vous connaissez, ce n'est bien évidemment pas celui que nous utilisons pour nous définir.

Il faut un temps à chacun pour intégrer cette énorme confidence. C'est André le premier qui demande :

- Mais que fais-tu là ?
- Depuis de nombreuses années nous surveillons ce qui était au départ de petits groupes qui refusaient l'autorité des Sauveurs. Nous avions même une certaine sympathie pour leur courage et nous soutenions leurs actions. Mais très vite nous avons compris que les intentions généreuses du départ dérivèrent rapidement vers l'objectif d'une prise de pouvoir mondiale autoritaire et tyrannique. Nos dirigeants ont alors souhaité que des espions aillent se mêler aux Vengeurs. Je suis un de ceux-là.
- Et ils ne t'ont pas tué, demande Paul ;
- Non, parce qu'ils ne savent pas qui je suis. Pour eux je suis évadé d'un village. Je pensais leur faire comprendre que j'avais quelques qualités qui pouvaient leur être utiles et ainsi être placé à un poste technique où j'aurais pu observer et comprendre leurs intentions mais ils m'ont incorporé dans une unité de combat. Il n'a pas fallu bien longtemps pour que je passe de combattant à prisonnier. Comme tous les nouveaux enrôlés, je n'avais droit qu'à un couteau comme arme alors que les autres membres de l'unité possédaient des fusils. A la première confrontation avec un groupe de Sauveurs les fusils en tuent cinq sur six. Le sixième s'était jeté sur moi et nous nous battions à mains nues, il avait lâché son bâton et je n'avais pas sorti mon couteau. Le chef de l'unité s'est approché, a agrippé le Sauveur et l'a immobilisé. Puis il m'a dit « Sort ton couteau et plante lui dans le ventre ». Jamais je n'aurais pu faire ça, j'ai refusé, c'est le Vengeur qui lui a tranché la gorge. Lorsque nous sommes revenus au camp j'ai directement été conduit dans un cachot, puis transféré au camp des intellos.
- Tu vas nous dire comment ça se passe dans la « Forteresse », demande Nicolas.
- Non, ce serait beaucoup trop long. Mais j'espère beaucoup pouvoir vous y emmener lorsque nous aurons trouvé le moyen de nous évader.
- Tu penses que nous avons une chance, demande Joseph ?
- Oui, j'ai mon idée.

- Et tu saurais nous y conduire, demande Paul.
- Oui, d'autant plus que je pense que nous en sommes tout près.

A ce moment Sanson annonce la coupure prochaine de la lumière, Martin et Léon rejoignent le groupe et Gabriel n'en dit pas plus. Mais Martin prend la parole :

- Hermann nous a dit que Gilbert avait une idée pour s'échapper.
- C'est quoi cette idée demande André.
- Il a pas dit encore.
- Bien alors on verra ça quand il nous l'aura expliquée.
- Moi j'ai une information, dit Nicolas.
- Eh bien dis-nous vite avant que nous soyons dans le noir, dit Paul.
- J'ai un peu trainé lorsque nous sommes rentrés. Tous les soldats ne sont pas des brutes, j'ai pu m'approcher d'un petit groupe et entendre leurs conversations. Tous parlaient d'un éboulement qui s'est produit dans un des tunnels aujourd'hui. Il y a beaucoup de morts et de blessés mais certains sont prisonniers derrière l'éboulement. Ils disent que peut-être des prisonniers vont être déplacés des autres tunnels pour aller dégager le tunnel écroulé. Mais ce qui semble inquiéter les chefs, c'est pas les hommes qui sont bloqués et qui vont peut-être mourir si on les délivre pas vite, c'est surtout le retard pris pour finir de percer le tunnel. J'ai pas pu en savoir plus, ils m'ont dit de rejoindre ma paillasse.
- Aïe ! dit Paul. J'espère qu'ils ne vont pas scinder notre groupe.

La lumière est coupée.

## CHAPITRE 43 – Les jours se suivent

Afin que les soldats puissent surveiller les prisonniers, un faible éclairage reste allumé durant la période de sommeil. Ce qui permet à Paul, bien avant que Sanson ne claironne le réveil, de parcourir les allées et de regarder les dormeurs. Il revient à sa paillasse, André lui aussi réveillé lui demande :

- Que fais-tu ?
- Je suis allé compter le nombre de nos anciens gardes qui se retrouvent prisonniers avec nous, il y en a vingt-six. Brunet n'est pas des leurs mais si, par malheur, il venait à être transféré ici, nous aurions un double ennemi sur place.
- Ne t'inquiète pas, avec le nombre de soldats qui nous surveillent, il ne pourrait pas tenter grand-chose.
- Es-tu certain que les soldats interviendraient si une rixe intervenait entre prisonniers ?
- Non, bien sûr. Mais il me semble qu'ils ont mis le gros du potentiel humain sur la formation de soldats. S'ils sont obligés de déplacer des travailleurs d'un tunnel à l'autre c'est qu'ils ne doivent pas avoir un réservoir important d'esclaves pour leur creusement de tunnels.

La voix de Sanson fuse et la lumière jaillit. Le repas est vite expédié mais, contrairement à la veille, les soldats n'emmènent pas le groupe sur le lieu de travail mais leur demande de se rassembler dans l'allée principale, là où se tient Sanson. Il attend que tous soient présents, puis il dit :

- Nous avons besoin de renforts sur un tunnel, j'ai besoin de trente hommes. Il va falloir travailler dur pendant une bonne semaine. Ceux qui effectueront ce travail auront droit à une journée de repos avec repas amélioré et alcool. Qui est volontaire ?

Déjà prévenu de l'événement par Martin, tous les anciens gardes de la cité lèvent la main, y compris Martin et Léon. Sanson se place devant chaque volontaire, l'examine, puis, s'il est retenu, lui tape sur l'épaule. Un gardien demande alors au prisonnier de sortir du rang et de se regrouper avec les ceux déjà choisis. Les anciens gardes de la cité ayant une bonne constitution et semblant vigoureux sont tous retenus. Lorsque le nombre voulu est atteint, les soldats les emmènent dans le tunnel qui remonte vers la sortie.

- Voilà ton problème résolu dit André à Paul.
- Mais nous ne saurons jamais quelle idée avait Gilbert pour s'évader.
- Je pense qu'il ne fallait pas trop attendre des idées de ce gros balourd. Je fais plus confiance à Gabriel pour nous tirer de là.

Pour ceux qui restent après le tri, c'est le retour aux corvées de la veille.

Sophie a eu beaucoup de mal à avaler un repas avant de partir mais dès qu'elle est conduite à l'entrée de la galerie des horreurs tout son être refuse le retour dans ce lieu infect, elle vomit. Dans son dos, elle entend un grand rire. Elle n'a pas besoin de se retourner pour savoir qui peut bien se moquer ainsi de sa détresse et, pour ne pas la montrer, elle s'enfonce au fond de la grotte, là où elle sait que son bourreau ne la suivra pas, à cet endroit elle a de la boue fécale jusqu'au haut des chevilles.

Alors que les postes sont échangés régulièrement entre les creuseurs, les chargeurs et les pousseurs, Adrien reste attaché à son charriot. Chaque voyage entame un peu plus sa résistance mais il a maintenant résolu le douloureux problème de la montée infernale. Comme elle est

précédée d'une descente, il prend un grand élan avant d'arriver dans cette descente pour atteindre la partie basse avec un maximum de vitesse, ce qui lui permet de franchir le sommet en ayant juste quelques poussées à produire sur le haut.

Quant aux préposés aux manivelles, ils continuent à recevoir des coups de baguettes dans les mollets dès que l'éclairage faiblit.

Après chaque explosion, lorsque la poussière empêche toute visibilité, Gabriel se livre à un curieux manège. Il quitte son poste et vadrouille dans le brouillard sans qu'on puisse voir où il va. Puis il revient à sa place avant que la visibilité soit rétablie.

La journée se passe comme celle de la veille.

Après leur journée de travail, il leur reste quelques temps pour parler et toujours revenir sur la possibilité d'une évasion. Gabriel questionné par Paul sur la phrase sibylline qu'il a prononcé la veille, répond :

- J'ai dit que j'avais une idée. Lorsque j'estimerai qu'elle est réalisable, je vous la soumettrai. Mais tant que je n'ai pas cette certitude je ne dirai rien. Je ferais naitre trop d'espoir en vous en parlant maintenant et la déception serait grande si cela ne se révélait impossible. Sophie, accroche-toi, tu seras la première prévenue lorsque j'estimerai mon plan réalisable sans trop d'incertitudes.

Seulement ne rêvez pas trop, ce ne sera pas sans risque.

Sophie sourit, les attentions que tous lui portent lui permettent de tenir moralement. Noémie et Claudine sont souvent à ses côtés. Jusqu'à Nicolas qui pense à elle, il arrive d'on ne sait où avec une paire de gros godillots à la main :

- Tiens Sophie, c'est pour toi. Ils sont certainement un peu grand pour toi mais ils montent haut, tu ne reviendras plus du chantier avec de la merde plein les pieds.
- Tu es un amour mon petit Nicolas, je ne t'embrasse pas, je dois sentir pire qu'hier. Où as-tu trouvé ces grosses chaussures ?
- Je farfouille, il y a plein d'endroits où il traîne plein de trucs. D'ailleurs je n'ai pas que des chaussures pour toi.

Nicolas retourne à sa paillasse et revient portant une grosse louche :

- Ça aussi, c'est pour toi, tu n'auras plus à ramasser cette bouillasse à la main. Mais cache là bien. Si ton salopard d'amoureux le voit, il va te le chourer.
- Et ça, tu l'as trouvé où ?
- Ben, à la cuisine bien sûr.
- Tu peux rentrer dans la cuisine ?
- Oui, les cuistots c'est aussi des prisonniers. Ils m'aiment bien, ils me donnent des restes, ceux des soldats. Il y a de la viande, moi j'aime bien la viande et puis aussi des fruits, je t'apporterai une pomme ou une orange quand je pourrai en avoir.

Gabriel qui est resté proche a entendu Nicolas, il lui demande :

- Ils sont combien de cuistots à la cuisine ?
- Deux ou trois, ça dépend.
- Ce sont toujours les mêmes ?
- Oui.
- Et les trois t'aiment bien ?
- Ben oui. Pourquoi tu me demandes tout ça.
- Pour savoir s'ils ont, eux aussi, envie de quitter cet endroit. Est-ce que tu penses qu'ils nous aideraient ?

- Oui, ils ne parlent que de ça, retourner dans leur village, revoir leur femme et leurs enfants. C'est eux qui m'ont donné la louche, ils savent ce que Sophie fait en bas, dans la mine, car le Jacques l'a raconté à des soldats qui étaient dans la cuisine. Ça les a bien fait rire, les soldats pas les cuisiniers.
- Alors, ils vont peut-être pouvoir nous aider. Je t'expliquerai plus tard. dit Gabriel.

Puis, après quelques instants de réflexion il demande à Nicolas :

- Et un couteau, tu crois que tu pourrais dérober un couteau ?
- Bien sûr, répond Nicolas, tu veux un grand, un petit ?
- Un petit qui coupe bien.
- Tu auras ça demain.
- Nicolas, tu es formidable. Si notre évasion réussit, ce sera en partie grâce à toi et à ta débrouillardise. Il est temps d'aller dormir, bonne nuit Nicolas, bonne nuit Sophie.

Lorsque la lumière s'éteint, Sophie s'endort presque apaisée.

Plusieurs jours passent, la routine s'installe.

Un jour, ou une nuit – lorsque l'on vit sous terre on ne sait plus, seuls ceux qui poussent les charriots savent dire s'il fait jour ou nuit quand ils sortent du tunnel mais apparemment le rythme de la journée de travail ne correspond pas à la durée du jour – après une nouvelle explosion, Gabriel qui creuse et devait prendre son tour de repos, ne laisse pas sa place et prend un tour supplémentaire de creusement. Les opérations se déroulent normalement : creusements ; explosions ; attente que la poussière se dissipe ; chargement et remontée à la surface des charriots ; et à nouveau creusement. Cette fois, lorsque les pierres éjectées lors des explosions sont toutes évacuées, Mallo inspecte longuement la paroi. Il appelle un soldat :

- Va vite me chercher Sanson.

Quelques minutes se passent et Sanson arrive accompagné de Jacques. Mallo leur fait signe d'approcher, il leur parle à voix basse puis leur indique un endroit dans la roche qu'il vient de faire exploser. Sanson et Jacques inspectent la paroi puis reviennent vers Mallo et la discussion à voix basse reprend jusqu'à ce que Sanson annonce :

- C'est fini pour aujourd'hui, vous bénéficiez d'une demi-journée de repos.

Tous les prisonniers remontent au dortoir et le plus grand nombre s'affale sur les paillasses. Gabriel invite ses compagnons à s'éloigner des autres prisonniers et lorsqu'ils sont assez loin pour qu'on ne l'entende pas il annonce :

- C'est pour demain.

Et avant que les questions fusent il ajoute :

- Je vais vous expliquer la manière dont nous allons quitter ce tunnel. Ecoutez bien, je vais vous détailler les opérations, ne m'interrompez pas. Quand j'aurai tout expliqué jusqu'à notre libération vous pourrez me poser des questions. Ensuite je reprendrai point par point afin que chacun sache ce qu'il doit faire.

Tout d'abord vous avez probablement été surpris que le travail s'arrête si vite aujourd'hui et que Sanson vienne inspecter le chantier. Comme vous l'avez vu j'ai demandé à rester au creusement alors que j'aurai pu prendre un peu de repos. J'ai senti un souffle d'air juste avant de quitter le poste. Un souffle d'air, ça veut dire que nous approchons de la surface, probablement à flanc de colline. Lorsque nous avons repris le creusement j'ai inspecté la paroi et j'ai creusé au plus près de la fissure d'où venait de souffler, le choc de la barre sur la pierre n'émettait plus ce bruit sourd habituel, il sonnait

creux.

Gabriel laisse son auditoire imaginer la suite. C'est Paul qui réagit le premier :

- Le mur de pierre qui nous sépare de la surface doit donc être peu épais ?
- Bravo Paul, mais je pense que tous, vous envisagiez cette réponse.
- Et dès que nous aurons creusé et atteint l'extérieur, nous nous évadons, c'est ça ton idée demande Bertrand septique.
- Bien sûr que non, même avec une ouverture suffisamment grande pour nous sortir tous rapidement - et quand je dis tous, je ne pense pas seulement à notre petit groupe mais à tous les prisonniers qui partagent notre esclavage - il ne faudrait que peu de temps aux soldats pour nous tirer dessus et nous abattre avant que nous soyons à l'abri des balles. Non, mon plan est plus complexe, moins risqué si tout se passe bien mais il reste une inconnue de taille, c'est l'épaisseur de ce mur de pierre qui nous sépare de la liberté.
- Tu veux que nous allions creuser la nuit, demande Noémie.
- Non plus, nous serions immédiatement arrêtés par les soldats qui gardent toutes les issues, même la nuit. Nous allons partir pendant notre temps de travail...

Gabriel s'arrête brusquement, il regarde par-dessus les têtes qui l'écoutent puis dit à voix basse :

- Il y a Jacques qui nous regarde. Notre petite réunion doit l'intriguer. Attendons qu'il s'en aille.

Effectivement, Jacques s'interroge sur ce colloque qui réunit tous les amis de Sophie. Il fait mine de sortir, puis revient, il les cherche mais chacun a regagné sa paillasse. Il repart donc, se cache à l'entrée d'un tunnel pour observer sans être vu, mais aucun ne bouge. La lumière s'éteint, il ne reste plus que les veilleuses qui donnent assez d'éclairage pour distinguer les abords des différents tunnels, mais pas au-delà. Ne distinguant rien et n'entendant aucun bruit, Jacques, bien que fortement intrigué, décide de quitter le dortoir.

C'est Nicolas qui avait pour mission d'épier Jacques dès que la lumière serait éteinte. Il a parfaitement rempli sa mission. Il a repéré où il se trouvait et s'est approché sans bruit de l'endroit où le malfaisant guettait. Il l'a vu partir, a attendu suffisamment longtemps pour être certain que son départ n'était pas une nouvelle feinte puis il est retourné près de Gabriel pour l'informer du départ de Jacques. Le groupe s'est alors reformé et Gabriel a pu développer son plan. Tard dans la nuit, avant de se séparer Joseph demande :

- On avertit les autres prisonniers demain matin avant de partir sur le chantier ?
- Surtout pas, répond Gabriel, Ils risquent d'être plus gênants qu'utiles et nous ne savons pas si parmi eux il n'y a pas quelques espions. Ils découvriront le plan au fur et à mesure de son exécution. Allez, bonne nuit, faites de beaux rêves.

## CHAPITRE 44 – Le bout du tunnel

Lorsqu'ils partent pour le fond de la mine Paul et ses compagnons sont à la fois excités mais aussi anxieux. Excités parce qu'au bout du tunnel il y a peut-être la liberté, anxieux car le plan de Gabriel est audacieux mais comporte, quoiqu'il en dise, de grands risques et une importante somme d'inconnues. Pourtant ils ont longuement appris et répété les gestes que chacun aurait à faire lors du déclenchement de l'opération, cette nuit et encore ce matin avant de partir. Il faudra que chacun tienne son rôle sans faillir, le moindre manquement serait fatale.

Le travail reprend, comme d'habitude. Gabriel se présente pour le premier poste de creusement et choisit l'endroit qu'il a repéré hier. Il pioche vaillamment dans la roche mais en évaluant le bruit de chaque coup. Parfois il retient son bras pour ne pas enfoncer la barre trop profondément, parfois il simule une maladresse et frappe légèrement à côté du trou. Cela intrigue Mallo :

- Tu fais quoi toi, aujourd'hui. T'es mal réveillé ?
- Non, j'ai un peu mal au bras, c'est tout.

Gabriel réalise qu'il a dit une bêtise. Effectivement, Mallo répond aussitôt :

- Bon, laisse ta place.

Puis il demande :

- Un autre pour finir ce trou, vite.

C'est Joseph qui se précipite avant qu'un autre prisonnier ne se présente. Lorsqu'il croise Gabriel celui-ci lui dit suffisamment fort pour que Mallo entende :

- Tu peux cogner fort. Moi j'ai plus la force, mais je vais pouvoir aider au reste.

Joseph comprend qu'il peut terminer le trou sans conséquence fâcheuse.

Lorsque tous les trous sont creusés, Mallo effectue l'opération habituelle, il place les charges explosives dans les cavités, fait reculer bien haut tous les prisonniers et met le feu aux mèches. Elles sont courtes, à peine a-t-il rejoint le groupe de prisonniers que les détonations s'enchaînent et que la galerie se remplit de poussière. Lorsqu'après plusieurs minutes elle se dissipe et qu'il est possible d'apercevoir la paroi, Gabriel pâlit, de l'endroit qu'il a creusé, maintenant largement agrandi, un fin rayon de lumière traverse la paroi. Elle doit être encore épaisse de quelques dizaines de centimètres, mais pas plus, le rayon de jour apporte un très léger éclairage dans le fond de la mine. Mallo a très vite repéré la fissure, il envoie immédiatement un soldat avertir Sanson.

De longues minutes se passent à attendre Sanson, tout est à l'arrêt. Gabriel, pourtant d'habitude si calme, serre ses mains comme s'il voulait implorer le ciel, il se ronge l'ongle d'un pouce. Si le chantier s'arrête maintenant, son plan s'écroule et l'espoir de liberté s'envole pour longtemps. Enfin Sanson arrive. Mallo lui montre la fissure qui laisse passer cette fine lumière. Sanson l'inspecte, réfléchit, s'entretient longuement avec Mallo, puis il prend une barre à mine et frappe la paroi à l'endroit de la fissure. Il fait éclater la roche devenue friable après l'explosion mais ne peut agrandir l'espace que de quelques millimètres. Il interrompt son examen et s'interroge encore un long moment. Il regarde une dernière fois la fissure puis dit à Mallo :

- Si nous sommes près de la surface ce n'est pas bon signe, on devrait être plus profond. Défonce encore un coup, je pense que ça va tenir mais ça sera le dernier. Je reviens voir après.

Sanson s'en retourne et Mallo demande la reprise du travail, les ramasseurs commencent à remplir les charriots. Gabriel se détend, il y aura une dernière série d'explosion suivies de plusieurs minutes de nuage de poussières, il respire mais il n'y aura pas de seconde chance, le plan ne pourra pas être reporté si le chantier s'arrête sans qu'il puisse être appliqué.



L'opération de déblayage des fragments de roche et l'aller et retour des charriots prend plus d'une heure. C'est pendant ce temps que Jacques vient fureter sur le chantier, il est accompagné d'un autre homme dont le visage est caché par une capuche. Il demande à Mallo :

- Tout va bien ?
- Oui, pas de problème. On fait encore une passe et puis on arrête.
- Ça va déboucher ?
- Non, on laisse une petite épaisseur. On attend que les autres tunnels soient au même point que nous. On fera sauter la dernière épaisseur le même jour pour tous les tunnels.
- Donc il n'y a pas de risque que ça s'ouvre ?
- Non. T'as peur que nos camarades nous échappent ?
- On ne sait jamais, j'ai avec moi un homme qui connaît plusieurs de ceux qui travaillent dans ton groupe, ils sont dangereux.

Jacques s'adresse à l'homme qui l'accompagne :

- Ils sont là ?
- Oui, répond l'homme au visage couvert.

Jacques s'adresse à nouveau à Mallo :

- Je vais faire placer une surveillance renforcée dès que vous aurez fini la journée.
- Mais on a pas d'éclairage de secours ici, tes soldats ne verront rien, répond Mallo.
- Alors tu laisses les manivelles à leur poste.
- Elles vont tourner toute la nuit ?
- Oui, garde aussi quelques cantonniers, ils les relayeront. Allez, je te laisse, je vais aller encourager ma chérie.

Jacques quitte le chantier et remonte jusqu'au renforcement qui sert de latrines. Sophie, en le voyant arriver, file au fond du bouge, là où il ne peut plus la voir. Il attend un moment puis, voyant qu'elle ne revient pas, il dit au soldat qui la surveille en parlant fort pour que Sophie entende :

- File-lui quelques coups de fouet quand elle revient, ça lui apprendra à être poli et à ne pas se dérober quand je viens lui dire bonjour. Frappe fort, elle est solide. Et dis-lui que demain je la fais travailler à poil, ça va t'exciter et tu auras le droit de la garder pour toi pendant un moment, tu pourras même appeler tes copains. Faudra la passer au jet avant.

Jacques s'en va en sifflant.

- Demain je viendrai assister aux ébats, tu veux venir avec moi Roger, demande Jacques à son compagnon.
- Non, réponds Roger Brunet, car c'est bien lui qui accompagne Jacques, moi ce qui m'intéresse c'est de retrouver mes amis.
- Tu les auras dès que nous n'aurons plus besoin d'eux. Tu vas en faire quoi ?
- Je ne sais pas encore, mais ce sera long et douloureux.
- Bon, je ne voudrais pas être à leur place. Patiente encore quelques jours et ils sont à toi.

Le travail a repris, Lorsqu'Adrien repart pour une nouvelle montée, Gabriel s'approche de lui et constatant qu'aucun soldat ne les observe, ils ont tous le regard figé sur le rai de lumière qui s'échappe de la roche, il tire de sa manche le couteau qu'a dérobé Nicolas à la cuisine et tranche la corde qui le lie à son charriot. Puis il souffle à Gabriel :

- A la prochaine explosion.

Adrien fait un signe de tête pour montrer qu'il a compris.

Gabriel a depuis longtemps compté les soldats qui surveillent leurs activités. Il les recompte aujourd'hui pour être certain qu'ils sont le même nombre mais surtout postés aux mêmes endroits, il refait le compte en partant du haut de la galerie :

- Un soldat près des latrines qui surveille Sophie, c'est celui-là qui va être le plus difficile à maîtriser car il est assez éloigné du fond de la mine. Sophie dit qu'elle capable de s'en charger mais elle sera seule. De plus c'est le seul soldat qui ne sera pas complètement aveuglé par la poussière, celle-ci ne remontant pas aussi haut. Celui-là, il ne faut pas qu'il s'échappe pour qu'il ne puisse pas alerter les soldats placés bien plus haut dans la galerie ;
- Deux soldats un peu plus bas aux manivelles d'éclairage, ceux-là devront être maîtrisés par André et Syna aidés de Noémie et Claudine. Ces deux soldats ne posent pas un gros problème, André et Syna seront de repos, ils pourront donc se placer juste derrière eux au moment des explosions ;
- Deux soldats postés au départ des charriots. Ceux-là posent un problème car seul Adrien sera disponible. Il n'aura pas le choix, il faudra en assommer un pour qu'il se tienne tranquille et faire subir au deuxième le même traitement qu'aux autres. Si André ou Syna sont rapidement disponibles, ils peuvent venir aider Adrien. Pas facile à réaliser mais dans le brouillard cela doit pouvoir fonctionner ;
- Quatre soldats en arrière des creuseurs et des ramasseurs. Là, c'est un pour un. Il faut que Joseph, Bertrand, Paul et moi soyons tous près de notre cible avant les explosions pour pouvoir agir rapidement, l'inconvénient c'est que les soldats seront derrière nous. Mais là encore la poussière devrait permettre de manœuvrer sans être inquiété ;
- Enfin il reste Mallo. Celui-ci sera dans la niche largement devant assez loin du théâtre des opérations, il faudra attendre que ceux qui auront neutralisé les quatre soldats du dessus viennent le cueillir avant qu'il ne réagisse.

Ça fait dix soldats pour dix adultes, femmes et hommes. Il reste Nicolas mais Gabriel ne veut pas l'impliquer dans une action violente. Il a déjà fait beaucoup. Tout cela semble très incertain lorsqu'on y réfléchit mais l'atout maître c'est le nuage de poussière qui reste dense plusieurs minutes. Les attaquants auront deux avantages énormes, le premier c'est la surprise, le second c'est qu'ils ont tous parfaitement repéré les lieux et chacun sait exactement les déplacements qu'il doit effectuer. Il reste à espérer qu'aucune intervention imprévue ne vienne enrayer la machine.

Le dernier charriot vient de partir, les creuseurs se mettent en place et commencent à entamer le mur qui les sépare de l'extérieur. Lorsqu'ils ont terminé tous les prisonniers sont présents, les derniers pousseurs sont revenus avec leur charriot.

A cet instant un soldat arrive en courant et alerte Mallo :

- Il y a le feu dans le dortoir, toutes les pailleuses brûlent, le feu est parti des cuisines.

C'est André qui avait suggéré de réitérer la diversion qui avait déjà fait ses preuves dans la cité. Gabriel, une fois encore croise les doigts, c'est bien trop tôt, le feu ne devait se propager qu'après l'explosion pour que les deux événements soient consécutifs et occupent les soldats du dortoir suffisamment longtemps, un feu de paille, ça ne dure que quelques minutes. Que va décider Mallo qui a déjà placé ses explosifs dans les cavités ? Il va à la rencontre du soldat qui vient d'annoncer la nouvelle, les soldats se sont eux aussi tournés vers lui et demandent des détails sur l'incendie. A ce moment l'éclairage du tunnel s'éteint, ce qui n'était pas prévu dans le plan mais qui ne peut être que profitable, il ne reste que le fond de la mine éclairé grâce aux manivelles. Trois hommes surgissent de l'obscurité du tunnel, venant du dortoir, ce sont les cuisiniers. Ils s'approchent du petit groupe entourant Mallo et ajoutent leurs commentaires à

celui du soldat, tous parlent en même temps, la confusion est totale, personne n'arrive à comprendre ce qui s'est réellement passé. Gabriel hésite, Mallo risque d'interrompre les opérations et donc de remettre, ou pire, d'annuler la dernière série d'explosion. Alors il prend une décision risquée, il n'a que quelques secondes pour réussir ce qu'il envisage. Son plan nécessite des allumettes, il les a, raflées dans l'armoire métallique lors des explosions précédentes. Elles sont destinées à un autre usage mais il en restera suffisamment. Il se précipite vers la paroi truffée d'explosifs et craque une allumette. Pour le moment, Mallo et les soldats regroupés autour des cuisiniers et du soldat ne font pas attention à lui. Il craque une allumette et enflamme la première mèche, passe à la deuxième sans réaction, puis la troisième, la quatrième. C'est à ce moment que Mallo, alerté par le silence brutal des prisonniers qui observent celui qui allume les mèches, s'aperçoit de la manœuvre de Gabriel qui vient d'allumer la dernière mèche et qui revient en courant vers les autres prisonniers en leur demandant de reculer. Par malheur Mallo avait cette fois utilisé des mèches longues, il se précipite vers la cinquième cavité, la plus proche de lui, et arrache la mèche. Il n'a malgré sa diligence, pas le temps d'accéder à la quatrième, tout explose et la poussière envahit la galerie. C'est l'événement déclencheur de l'opération.

Au bord de la galerie des latrines, Sophie s'était approchée pour la première fois de son gardien. Celui-ci, alléché par les promesses de Jacques, s'est approché à la limite de la zone souillée. Au moment de l'explosion il est si près de Sophie qu'il a tendu la main pour l'attraper. Mais c'est Sophie qui prend cette main pour approcher le garde. Celui-ci ne résiste pas, totalement abasourdi par l'explosion. Alors Sophie de l'autre main qui était cachée dans son dos et qui tient la louche pleine d'excréments, elle la lance brusquement à la tête du soldat. Lui n'a pas besoin de la poussière de l'explosion pour être aveuglé, il a la tête couverte d'une masse grasseuse noirâtre qu'il tente aussitôt d'ôter de son visage. Sophie ne lui laisse pas le temps de s'en débarrasser, elle lui assène un grand coup de louche sur le crâne. Cela ne suffit malheureusement pas pour l'abattre, il arrive à dégager un œil, attrape Sophie par les cheveux et la jette à terre. Il arme son fusil et à l'instant où il va tirer il est garrotté et délesté de son arme. Ce sont les cuisiniers, que Nicolas avait sensibilisé au sort de Sophie, ils sont remontés dans la galerie justement pour l'aider à se débarrasser de son gardien. Les cuisiniers n'ont pas reçu les consignes de Gabriel concernant le sort des soldats : ne pas les tuer mais seulement les neutraliser. Un des cuisiniers prend le fusil et abat le soldat.

Tout se précipite malgré l'absence totale de visibilité, les deux soldats qui surveillent les manivelles sont encapuchonnés avec des sacs de pommes de terre récupérés dans les cuisines grâce à Nicolas, les hommes sont jetés à terre et ficelés avec du fil de fer, Noémie, Claudine, Syna et André ont parfaitement réussi leur mission en quelques secondes. Dès qu'ils sont assurés de l'incapacité de mouvement de leurs victimes, André et Syna volent au secours d'Adrien qui a réussi à se débarrasser d'un des soldats mais qui lutte contre le second, aussi tenace que lui. L'intervention des deux anciens ne leur prend que peu de temps, ils encapuchonnent le soldat et lui lie les bras et les jambes libère Adrien qui se précipite vers la galerie des latrines. Le bruit de l'explosion s'est répercutée un long moment dans la galerie, maintenant il faiblit. Il faut faire vite avant que les cris des soldats entravés n'alertent les soldats postés dans la galerie qui mène au dortoir. Même s'ils sont alertés, ils vont rencontrer quelques difficultés à atteindre le fond de la mine dans l'obscurité totale, ce sont les cuisiniers qui ont saboté le câble alimentant des éclairages en descendant vers le fond de la mine. Seul reste l'éclairage alimenté par les manivelles mais qui n'a pour l'instant aucune efficacité.

Joseph, Paul et Bertrand ont réussi la même opération qu'André et Syna, trois des quatre soldats sont neutralisés. Gabriel a préféré s'assurer que Mallo n'avait pas survécu à l'explosion, il le cherche dans le brouillard et bute sur le corps au moment où Mallo expire, la poitrine complètement enfoncée par les pierres expulsées de la cavité. Le soldat qui est venu l'alerter a subi le même sort. Gabriel remonte vers les prisonniers complètement hébétés, qui commencent seulement à comprendre qu'un mouvement de révolte les libère, il les dépasse et remonte jusqu'à l'endroit où la poussière s'estompe. Il fonce vers la galerie des latrines mais déjà Sophie et Adrien en descendent en courant. Adrien lui crie et fait de grands mouvements mais Gabriel ne comprend pas l'alerte, le soldat qu'il n'a pas neutralisé est lui aussi sorti du brouillard et voyant Gabriel devant lui il arme son fusil et tire... dans le plafond de la galerie. Nicolas qui n'avait pas de mission particulière se faufilait dans la poussière jusqu'à ce qu'il voie ce soldat libre s'enfuir en courant dans le brouillard, cognant sur tout ce qui se trouve sur son passage, ce qui le ralentit et qui permet à Nicolas de se rapprocher de lui dès qu'il sort du nuage. Il n'a que le temps de frapper le coude qui tient le fusil avant que le coup parte. Adrien et Sophie sont immédiatement près du soldat qui finit comme ses comparses, encapuchonnés et ligotés.

Gabriel ne s'attarde pas, il redescend, prend au passage une musette dans l'armoire métallique et revient près de la paroi. Il appelle deux creuseurs qui hésitent, toujours circonspects, puis finissent par s'approcher. Pas de chance, il parle un langage incompréhensible. Gabriel leur fait comprendre par geste qu'il faut creuser à nouveau, Syna qui arrive et qui comprend le langage de ces creuseurs, reprend l'explication. Les deux hommes se mettent à l'ouvrage pendant que Gabriel sort de la musette plusieurs bâtons d'explosif et des mèches. Il faut faire vite, plus aucun bruit ne remonte dans la galerie et les soldats plus haut risquent d'être surpris par ce silence juste troublé par les cris des soldats entravés, heureusement étouffés par leur capuchon de toile. Gabriel demande à Syna de remettre les ramasseurs au travail pour que le bruit des pelles couvre celui des soldats emmaillotés.

Lorsque les trous semblent suffisamment profonds, Gabriel stoppe le travail des creuseurs et leur fait signe de s'éloigner. Il place les charges explosives, pose les mèches mais avant de les enflammer il demande à Syna de faire remonter tous les prisonniers et les soldats au-delà des manivelles. Lorsque tous sont loin de la paroi, il allume les deux mèches et se dépêche de remonter.

Quelques secondes se passent puis une énorme détonation se fait entendre, un souffle puissant remonte la galerie et balaye tout sur son passage, projetant même au sol quelques prisonniers. Gabriel n'a pas lésiné sur le nombre de charge. Là encore le nuage de poussière envahit la galerie, mais au fond un halo de lumière diffuse remplace une partie de la paroi. Un courant d'air frais envahit le tunnel, chassant rapidement la poussière et faisant apparaître une énorme brèche dans la paroi. Les prisonniers les moins éloignés ont vite réagi, ils se précipitent vers la trouée, escaladent les rochers éparpillés et franchissent la brèche évidée par l'explosion. La foule des prisonniers plus éloignée et encore abasourdie se ranime et tous se pressent vers la sortie, dans une énorme mêlée. Les manivelles ayant quittées leur poste, la lumière s'est éteinte et le fond du tunnel n'est plus éclairé, seule l'excavation où se bousculent les fuyards permet d'y voir clair. Les cuisiniers embrassent Nicolas qui comme un chef félicitant ses troupes leur dit :

- Bravo les gars, c'était super.
- Tchao bambino, Bonne chance à toi et tes copains, lui répond Guido.

Les cuisiniers s'enfuient à leur tour. Paul et ses amis se regroupent et attendent que les derniers prisonniers passent le mur pour sortir. Il ne faut pas trainer car les soldats de la galerie, alertés

par le bruit inhabituel de la deuxième explosion et ensuite par la coupure brutale de la lumière, descendent à tâtons dans le tunnel.

Claudine, Noémie, Sophie, Adrien, André, Bertrand, Gabriel, Joseph, Nicolas, Paul et Syna sortent de leur prison. Leurs yeux ont un peu de mal à s'habituer à la lumière du jour mais leurs poumons se gonflent d'un air pur et vivifiant. Sophie résume leur joie à tous par un formidable WAOUH !!!

Mais il ne faut pas s'éterniser, il faut fuir. Tous, sauf Gabriel, s'étonnent de ce haut mur qui se dresse devant eux. Gabriel éclate d'un grand rire en le voyant :

- Je suppose que nos tortionnaires voulaient s'introduire dans la forteresse en passant sous la muraille, mais ils ont mal calculé la distance, nous sommes à l'extérieur. Il faut partir à droite, vers le sud. Ça m'étonnerait qu'ils nous laissent partir sans réagir, il va leur falloir un certain temps pour organiser une poursuite mais ne trainons pas.

## CHAPITRE 45 – Le long de la muraille

Lorsqu'ils se regroupent loin du mur éclaté, les amis de Paul sont les seuls encore sur place, tous les autres prisonniers ont fui dans diverses directions.

Eux se soulent de liberté, de soleil, de lumière, de vent frais, de verdure. Gabriel attend que tous soient attentifs et dit :

- Je connais très bien cet endroit. Nous sommes au pied de la muraille qui protège la forteresse. Nous allons nous en écarter car s'est probablement en la longeant que nos possibles poursuivants vont tenter de nous rattraper. Ils vont avoir fort à faire car on ne voit même plus nos anciens compagnons de galère, ils ont dû s'éparpiller dans la nature. Si nos anciens geôliers veulent nous rattraper tous il va falloir qu'ils monopolisent plusieurs centaines de soldats. Allez, on ne traîne pas si près de l'enfer.

Un large chemin longe la muraille, ils peuvent marcher à plusieurs de front, ce qui permet à Claudine de s'approcher de Gabriel et de demander :

- Il va falloir marcher longtemps ?
- Oui, répond Gabriel, il faut que nous descendions jusqu'à la mer.
- Tu nous emmène où, demande Paul.
- Dans la forteresse.
- Nous allons entrer dans la forteresse, s'exclame en même temps Noémie et Sophie.
- Oui, vous allez découvrir ce lieu qui n'a rien d'une forteresse. Je vais arrêter de l'appeler comme ça, c'était son nom tant que nous étions prisonniers. Pourtant, comme ta cité Noémie, notre territoire n'a pas de nom, personne n'a jamais pensé à lui en donner un. Quelqu'un a une idée ?

Après un petit temps de réflexion, Claudine propose :

- Paradis.
- C'est un peu tôt pour appeler « Paradis » un lieu qu'on ne connaît pas, rétorque Syna. Je verrai plutôt « Terre promise ».
- On reste dans les vieilles croyances de nos ancêtres, dit Sophie. Je propose plutôt « Lune de miel », ça te conviendrait Adrien ?
- Oui, ça me va, bien que ça aussi soit une expression de nos ancêtres, comme tu dis.
- Je propose « Alpha » dit Noémie. Ce territoire, c'est un recommencement me semble-t-il, pour nous d'abord. Puis pour tous les Terriens ensuite, car j'espère que la révolution Vengeurs ne durera pas aussi longtemps que la révolution Sauveurs.
- Malheureusement, répond Gabriel, il y a peu de chances que ces deux extrêmes s'exterminent mutuellement. Qui que ce soit qui gagne cette guerre, il restera toujours suffisamment d'opposants pour reconstituer des forces capables d'inverser les rôles. On n'en sortira pas. Pendant que ces perpétuels belligérants guerroient, tous étant certains d'être les Sauveurs du Monde, les Terriens sont soit enrôlés dans les armées pour des combats dont les enjeux les dépassent, soit, pour le plus grand nombre, confinés dans des lieux impropres à une vie simplement décente et saine. Pour en revenir à notre nom de territoire, pour moi, « Alpha » me va bien. Y-a-t-il d'autres propositions ?

La fatigue plus que le manque d'imagination laisse le groupe muet.

- Puisqu'il n'y a pas d'autres suggestions, adoptons « Alpha ». Lorsque nous y serons je devrai présenter cette idée à la chambre des représentants qui décideront s'ils souhaitent donner un nom à notre territoire et, si c'est le cas, s'ils acceptent « Alpha ».
- Mais tu nous emmènes dans ton territoire pour quelles raisons, demande André.
- As-tu un autre endroit à proposer, demande Gabriel.

- Non, c'est vrai. Mais nous allons devenir quoi dans cet endroit qui nous est complètement étranger ?
- J'ai le pouvoir de vous intégrer dans notre environnement que je pourrai qualifier de nouvelle civilisation tellement elle est différente de ce qu'a connu la Terre jusqu'à présent. Je vous connais depuis peu de temps mais je sais que vous vous y intégreriez parfaitement. Vous serez bien accueillis et notre mode de vie vous sera exposé. Vous l'acceptez s'il vous convient et vous restez avec nous, il ne vous convient pas et vous reprenez votre route. C'est aussi simple que cela, vous restez maître de votre destinée.

Il ne peut pas en dire plus, des aboiements se font entendre. Gabriel s'étonne :

- Ils ont des chiens, eux aussi ? Pressons le pas, le sentier qui s'écarte de la muraille est tout près.
- Ils se sont réorganisés beaucoup plus vite que prévu, constate Paul.

C'est au pas de course qu'ils atteignent le sentier. La progression y est moins facile, les branches basses des pins obstruent souvent le passage. Il faut pourtant s'éloigner rapidement car les aboiements se rapprochent. Syna a du mal à suivre le rythme des plus jeunes qui filent malgré les branches qui leur cinglent le visage. Après quelques minutes d'une course rapide, Gabriel s'inquiète de l'écart qui augmente entre les premiers et les derniers, il s'arrête et stoppe ceux qui le suivaient. Les moins rapides arrivent l'un derrière l'autre, jusqu'à Syna. Gabriel aimerait repartir aussitôt mais les poumons et les jambes de Syna ne le permettraient pas. Ce dernier ne voudrait pas que par sa faute les autres soient repris :

- Partez, ne vous occupez pas de moi.
- Non, tonne André. Nous avons suffisamment souffert ensemble et aussi travaillé ensemble à cette évasion, nous réussirons ensemble notre libération.
- André, c'est généreux mais ne vois-tu pas que pour un vieillard en bout de course tu risques de faire perdre cette liberté si espérée à ces jeunes qui ont la vie devant eux. Non, partez vite.
- Oui, partons vite, reprend Gabriel. Nous allons porter Syna. Le bruit des chiens qui devrait s'atténuer, au contraire se rapproche. Je crains bien que ma ruse n'ait pas servi et que les Vengeurs soient déjà engagés sur le sentier.

Ils n'ont pas le temps de repartir que deux hommes, tenant chacun un chien en laisse, apparaissent bientôt suivis de trois autres armés de fusil. En apercevant les fuyards le premier homme du groupe crie :

- Arrêtez-vous ou nous tirons.

Et comme les fuyards n'en font rien, l'homme sort un pistolet de sa poche et vise le dernier de la file. Le coup part et Syna s'écroule. Tous s'arrêtent net. Noémie se précipite vers Syna mais les cinq poursuivants arrivent à leur hauteur et empêche la jeune fille d'approcher du blessé. Le premier homme tient encore son arme à la main. Il ôte la capuche de son ample manteau.

- Content de vous revoir, les amis, dit Jacques.

Car c'est lui qui conduit la chasse. Il poursuit :

- Surtout toi Sophie qui, avec ton odeur de chiottes, a permis aux chiens de vous retrouver si facilement. Tu aurais pu te faire une beauté avant de nous quitter.

A ses pieds Syna geint, il perd beaucoup de sang. Jacques le regarde et lui dit :

- Vieille ordure, on t'a choyé pendant des années dans notre camp et tu nous chies dans les doigts, tu n'es pas très reconnaissant. C'est dommage, mes chiens sont dressés pour le pistage, pas pour l'attaque, sinon je les aurai laissés te bouffer.

Il accompagne ces mots d'un grand coup de pied dans les côtes du vieil homme qui serre les dents pour ne pas hurler sa souffrance. Sophie ne peut le supporter, avant que Jacques ne puisse

réagir elle se rue sur lui, le prend à la gorge et tente de l'étrangler. Les soldats Vengeurs surpris n'ont pas le temps d'intervenir mais Jacques n'a pas besoin de leur concours, d'un grand coup de poing dans le ventre, il fait plier Sophie qui lâche prise, alors il la prend par les cheveux, lui lève la tête et lui assène une gifle qui l'envoie au sol près de Syna. Il va pour lui infliger la même frappe du pied mais un coup de feu claque. Jacques se retourne, hébété, puis vacille et tombe à genou. Adrien s'approche alors et lui dit :

- Je t'avais averti que je te tuerais.

Puis, avant qu'il puisse à nouveau s'en servir, il lui enlève son revolver qu'il passe à Joseph. Tous avaient oublié l'arme détenu par Adrien, celle qu'il avait confisqué à Roger Brunet. Les trois Vengeurs armés ôtent leur fusil de l'épaule mais Adrien a immédiatement pointé son revolver sur eux :

- Le premier qui bouge aura droit au même traitement que votre chef, dit-il.

Joseph ne sait pas trop comment utiliser l'arme mais il imite Adrien, il la pointe sur les trois Vengeurs effrayés.

- Ne tirez pas, nous on vous veut pas de mal. On vous laisse les fusils mais laissez-nous partir. Nous on n'est pas des Vengeurs, y nous ont forcé à venir dans leur armée. Nous on veut retourner dans notre village.

L'homme qui accompagne Jacques ne s'est pas encore découvert de sa capuche, il se retourne vers les soldats et hurle :

- Bande de lâches, vous êtes trois à être armés et l'autre est seul, celui qu'a l'arme de Jacques il sait même pas quoi faire avec. Tirez. Vous voyez pas qu'une fois que vous serez désarmé il va vous tuer.

Et profitant du flottement tant du côté des trois hommes que du côté d'Adrien, il lâche la laisse du chien et fouille dans la poche de sa houpelande.

Il n'a pas le temps de sortir une arme, un second coup de feu claque, l'atteint à la jambe et l'homme tombe lourdement. Joseph reste tout bête avec son revolver fumant au poing :

- C'est parti tout seul, dit-il.

Gabriel se précipite sur l'homme à terre et fouille ses poches d'où il sort un autre revolver. En lui ôtant la capuche qu'il a sur la tête il lance à ses compagnons :

- Regardez qui nous avons là, pourquoi se cache-t-il ?

Tous regardent l'homme et c'est Paul qui le reconnaît le premier :

- Tient, Brunet ! Tu as encore perdu un revolver !

Gabriel s'étonne :

- Tu connais cet individu ?
- Oui, mais pas en bien. C'est l'ancien chef des gardes de notre cité. C'est un vrai sale type. Comment a-t-il réussi à intégrer l'armée des Vengeurs ?
- On ne va pas perdre du temps à le questionner. Il faut qu'on reparte.

Joseph et Bertrand ont désarmé les trois pauvres hères. Gabriel leur dit :

- Partez et tâchez de retrouver votre village, mais n'allez pas rejoindre ces bandits.

Les trois hommes hésitent à se retourner, craignant encore d'être abattus.

- Dépêchez-vous de déguerpir si vous ne voulez pas qu'on change d'avis, leur crie Gabriel.

Alors les trois hommes se retournent et partent en courant. Gabriel tient toujours Brunet fermement, quant à Jacques il grimace de douleur. Adrien pointe son revolver vers lui mais Gabriel l'arrête :

- Non Adrien, tu l'as blessé sérieusement, c'est bien car tu nous as sauvés. Mais l'achever serait un assassinat. Laisse-le, l'autre n'a pas la jambe cassée, il va s'occuper de lui.



Adrien baisse son arme, à regret, mais il ne peut s'empêcher, à son tour, de lui envoyer un grand coup de pied dans les côtes en disant :

- Ça, c'est de la part de Syna.

Jacques hurle. Gabriel s'adresse à Brunet :

- Ta jambe n'est pas cassée, juste le mollet transpercé. Alors tu vas t'occuper de ton copain. Si vous ne voulez pas mourir sur place je vous conseille de partir immédiatement.

Noémie s'est approchée, elle s'indigne :

- On ne va pas les relâcher !
- Si Noémie, répond Gabriel. Nous allons les relâcher, que veux-tu en faire ? Si nous les emmenons ça va nous ralentir, il va falloir les surveiller constamment, ce qui ne va pas être simple. Surtout il faut nous occuper de Syna.
- C'est vrai, mais si j'avais le revolver de Joseph entre les mains je lui mettrais une balle dans la tête à cet assassin.
- Je ne te connais pas encore très bien Noémie, pourtant je suis certain que tu ne le ferais pas. Non pas par manque de courage, tuer un homme, même abhorré, ce n'est pas facile. Mais je suis certain que ta bonté t'en empêcherait.

Noémie ne répond pas, elle sait pertinemment que Gabriel a raison.

Celui-ci renouvelle son injonction :

- Les deux minables, vous vous dépêchez car il y en a plus d'un qui vous mettraient bien une balle dans la tête. Alors fillez, vite avant que je change d'avis et que je les laisse faire.
- Mais je ne pourrai pas porter Jacques, rétorque Brunet.
- Débrouillez-vous. On vous laisse la vie, tu ne voudrais quand même pas qu'on vous escorte jusqu'au tunnel.

Brunet se lève en criant :

- J'ai trop mal.
- Oui, nous aussi nous avons eu mal sous ta fêrule, répond Paul. Tu n'as jamais fait un geste pour atténuer nos souffrances, bien au contraire. Alors estime toi heureux qu'on t'épargne, toi et ton ordure de copain.

Gabriel se détourne des deux blessés et s'inquiète de Syna. André est penché sur lui, il lui a ôté sa veste pour évaluer la gravité de la blessure. Syna lui sourit faiblement et lui dit :

- C'est la fin du voyage pour moi. Ça ne se finit pas bien mais j'ai vécu de merveilleux moments avec vous tous. Laissez-moi et partez vite avant que d'autres chasseurs arrivent.
- Pas question de te laisser, répond André. D'abord je vais panser fortement la plaie en espérant que ça arrête l'hémorragie. Ensuite nous allons te porter.
- Inutile André, je sens que je pars.
- Ne dit pas de bêtises.

Puis s'adressant à Paul :

- Paul, ôte vite la houppelande de Brunet avant qu'il s'en aille, nous allons en faire une sorte de hamac dans lequel nous porterons Syna.

Brunet tente de repousser Paul, c'est mal évaluer la force du garçon qui l'immobilise en lui tordant un bras et demande à Bertrand de venir l'aider. A eux deux la houppelande est vite ôtée. Paul la tend à André qui l'étale sur le sol. Il demande à Gabriel de prendre les pieds de Syna tandis que lui le prend aux épaules, ils le soulèvent et le repose sur le vêtement.

- Comment va-t-on le porter demande Noémie.

- Nous allons nous y mettre à quatre, répond André. Chacun tiendra un coin du manteau. Ça ne va pas être très pratique dans ce sous-bois mais nous n'avons pas le choix.
- Nous pouvons très vite regagner le chemin près de la muraille, intervient Gabriel. Si nous n'avons pas entendu d'autres Vengeurs, je suppose que les recherches sont abandonnées, au moins de notre côté. Mais ne tardons pas, nous n'avons pas besoin de revenir en arrière, en poursuivant sur ce sentier nous pourrions rattraper le chemin. On ramasse les fusils et on part.
- Et les chiens, demande Claudine.
- Je suppose qu'ils vont suivre leur maître, répond Gabriel.

Adrien regarde partir les deux éclopés qui se soutiennent mutuellement. Il ne peut s'empêcher de dire :

- Je ne sais pas si c'est vraiment une bonne idée de laisser la vie à ces deux salopards.
- Mais si, intercède Sophie, Gabriel a raison, ne nous comportons pas comme eux. Je sais que c'est uniquement pour ce que m'a fait subir Jacques que tu as cette agressivité, ça ne te ressemble pas. Allez, on marche. Et si on trouve un ruisseau j'aimerais bien faire un peu de toilette.

Gabriel récupère les deux revolvers enlevés aux deux vilains, Sophie, Noémie et Nicolas se chargent des fusils et la troupe se remet en marche. Adrien, Joseph, Bertrand et Paul soutiennent chacun un coin de la houppelande. Syna n'est pas très lourd, ils peuvent progresser sans effort malgré le désagrément des branches basses qu'ils ne peuvent éviter et qui leur fouettent le visage.

Comme l'avait annoncé Gabriel, ils rejoignent rapidement le large chemin qui longe la muraille. La marche se poursuit jusqu'à la tombée de la nuit. Gabriel s'arrête :

- Il doit nous rester encore une dizaine d'heures de marche. Vous souhaitez poursuivre la marche ou bien vous reposer en attendant le matin ?

C'est André qui réagit :

- Nous sommes fatigués, nous n'avons rien à manger ni à boire, mais je propose que nous poursuivions car plutôt nous arriverons, plutôt nous pourrions soigner Syna. Et puis si nous nous arrêtons, la faim et la soif qui commencent à nous tenailler seront encore pire si nous retardons notre arrivée là où nous mène Gabriel.
- André a raison, dit Gabriel. Sophie, Noémie, Claudine, vous pourrez tenir encore quelques heures ?

Toutes les trois acquiescent.

- Et toi, Nicolas, ça va ?
- A part le fusil qui me gêne, je peux tenir.
- Bien, alors on se repose quelques minutes et on repart.

Au petit matin ils aperçoivent la mer.

André, comme il l'a fait tout au long de la marche, se penche sur Syna et lui demande :

- Syna, nous sommes arrivés.

Mais Syna ne répond pas. André se penche vers lui, prend le pouls et ne peut que constater et annoncer le décès de leur ami :

- Syna nous a quitté.

La joie de voir la mer et de se savoir si près du but avaient revigoré leurs corps fatigués, les mots d'André ont immédiatement transformé les visages réjouis en masques funèbres. C'est

Nicolas qui éclate en sanglots le premier, suivi de Noémie. Puis les larmes emplissent les yeux et lavent les visages de tous.

- Il faut continuer, dit Gabriel après quelques minutes. Nous devons atteindre le rivage.
- Nous n'avons pas vu une seule ouverture dans la muraille, qu'allons-nous faire lorsque nous serons au bord de mer, demande Paul.
- Cette muraille entoure tout notre territoire. Elle se poursuit en mer sur plusieurs centaines de mètres mais une digue permet de la longer. Au bout de cette digue un fortin fortement armé et défendu possède une porte par laquelle nous pourrions pénétrer. Là, nous serons pris en charge par mes amis. Courage, encore une petite heure et nous y sommes.
- Et Syna, s'inquiète Noémie.
- Nous incinérerons tous nos morts. Nous ferons de même pour Syna et nous répandrons ses cendres dans un de nos jardins de la mémoire.

Une heure plus tard, ils sont au bord de mer, la digue commence là. Ils se sont arrêtés pour contempler la mer quelques instants. Comme ils n'ont croisé aucun ruisseau en cours de route Sophie s'avance sur la plage de sable, les vagues lui lèchent les pieds, alors elle ne peut résister, elle entre dans l'eau jusqu'à la taille puis s'y plonge entièrement. Adrien n'hésite pas, il suit, s'immergeant totalement lui aussi, il avait enlacé Sophie au sortir de sa galerie merdeuse et était, lui aussi, un peu crotteux. Ils restent plusieurs minutes à se frotter des pieds à la tête, puis à se prélasser dans cette eau fraîche, c'est une telle jouissance de se baigner ainsi, non seulement parce que leurs corps souillés le réclamaient, mais tout simplement parce qu'ils n'ont jamais éprouvé cette sensation d'immersion totale. Et aussi parce que leurs corps purifiés, ils peuvent à nouveau s'êtreindre et savourer l'immense bonheur de se sentir libres dans les bras l'un de l'autre. Gabriel suit ces ébats avec amusement. Le reste du groupe les regarde sans oser les rejoindre, pour quelques-uns c'est une certaine peur de cet élément inconnu qui les retient. Sophie et Adrien, main dans la main, ressortent de l'eau trempés. Gabriel, qui n'avait pas voulu interrompre ce moment de bonheur partagé par tous, tape dans ses mains pour capter l'attention et dit :

- Allez, dans une dizaine de minutes nous serons au bout de la digue et nous pourrions pénétrer dans « Alpha ». Ne trainons pas, Sophie et Adrien vont prendre froid. Il serait dommage qu'ils soient malades dès le début de leur séjour chez nous.

Effectivement, ils sont rapidement à la porte du fortin. Avant d'entrer Gabriel tient à les avertir :

- Peu de gens de chez nous passent cette porte et ceux qui en reviennent ont souvent besoin de réconfort, de repos et de nourriture. Nous avons donc ici tout ce qu'il faut pour vous apporter ça. Nous allons rester toute cette journée et jusqu'à demain matin dans les environs du fortin. Cela vous familiarisera avec votre nouvel environnement, bien que ce que vous allez voir soit bien peu de choses au regard de ce que vous allez découvrir les jours suivants. Alors maintenant vous avez soif, les boissons sont servies ; vous avez faim, la nourriture est sur la table ; vous êtes fatigués, vos chambres vous attendent.
- Avant même que nous soyons entrés, s'étonne Paul.
- Oui, cela fait partie des découvertes à venir, j'ai pu avertir de notre arrivée dès que j'ai été certain que nous arriverions ici sains et saufs. Sauf Syna, malheureusement.
- Maintenant j'ouvre la porte du fortin.

Gabriel pose sa main sur la porte et celle-ci s'ouvre instantanément.

## CHAPITRE 46 – La cité nouvelle

Avant toute autre chose, après le départ de Jarred et de sa troupe, Richard a tenu à s'entretenir en tête à tête avec Jean-René Bélami. Tous les habitants sont encore présents, la plupart ont beaucoup de mal à s'adapter aux changements brutaux qui bouleversent la vie de la cité depuis quelques semaines et les discussions vont bon train. Richard s'approche de Jean-René et lui demande :

- Il faut que nous parlions tous les deux, veux-tu venir avec moi dans ce qui était ton ancien garde-manger ?
- Que veux-tu me dire ?
- Je ne veux rien « te dire », je veux que nous parlions. Alors, tu viens ?

Jean-René hoche la tête. On ne sait pas si c'est un signe d'acquiescement ou de résignation, mais il suit Richard qui se dirige vers le bâtiment qui est devenu le quartier général des révoltés. Ils descendent au sous-sol et pénètrent dans cette grande pièce dont les murs sont couverts de portes de différentes tailles. Ils s'assoient à la table autour de laquelle s'est tenu le dernier conseil et Richard prend la parole :

- Je veux que nous parlions de l'avenir de notre cité. La situation actuelle est intenable, nous ne pouvons pas continuer à vivre dans une cité où deux clans se font face, il faut que nous bâtissions ensemble une nouvelle cité, avec de nouvelles règles.
- C'est toi le chef a dit Jarred. Tu n'as qu'à commander.
- Le temps du Président potiche et du chef tyran est révolu. Tu as autour de toi un certain nombre de personnes qui te sont encore fidèles et qui te suivront. Si tu décides de faire durer la désunion, ils poursuivront leurs actions mesquines à l'encontre de ceux qui me soutiennent. L'inverse est aussi vrai d'ailleurs. Si nous voulons que ça change, que nous redevenions une cité unie, comme du temps de Yann, il faut que nous deux convainquions nos troupes de cette impérative nécessité d'oubli des animosités réciproques. Il n'y a qu'à cette condition que nous pourrons à nouveau vivre en paix. Qu'en penses-tu ?
- J'en pense que ça va pas être facile.
- C'est sûr, si c'était facile ce serait déjà fait. D'un côté il y a les quelques habitants qui te soutiennent plus ce qu'il reste de tes anciens conseillers qui ne vont pas vouloir abandonner leurs privilèges. De l'autre il y a tous les habitants qui ont soufferts de leurs avantages ou de leurs pouvoirs et qui ne sont pas prêts à pardonner. C'est à nous, chacun de notre côté, de les convaincre que nous pouvons vivre mieux sans que personne ne soit opprimé mais aussi sans que personne ne soit privilégié.

Jean-René est septique mais commence à envisager une situation moins tendue qui correspondrait mieux à son tempérament débonnaire :

- Comment crois-tu qu'on va pouvoir les convaincre ?
- Il va falloir y aller doucement. Surtout ne va pas convoquer un conseil en disant : nous allons faire la paix avec Richard et ses soutiens, ce serait perdu d'avance et ton prestige serait bien écorné. Non, il faut convaincre quelques personnes, celles-là en parleront avec leur entourage, qui en parlera à d'autres. Parle d'abord à ceux que tu sens le plus désireux d'une entente. Il faut leur faire comprendre à la fois les avantages d'une réconciliation mais aussi les désagréments qui ne vont pas tarder pour tes compagnons si rien ne change. Car très peu savent travailler la terre, couper du bois, s'occuper des poules. Maintenant que les gardes sont partis et leurs chefs disparus il va bien falloir que ceux qui ne vivaient que du travail des autres se mettent à l'ouvrage. Jusqu'à

maintenant nous avons partagé les provisions mais le passage de Jarred et de sa troupe a pratiquement épuisé nos réserves, ceux qui ont travaillé pour les constituer ne vont certainement pas continuer à partager si c'est pour nourrir des fainéants qui n'apportent rien à la communauté. Pour le moment l'animosité n'est que verbale ou simplement faite de petites agaceries mais si nous finissons par opposer ceux qui possèdent aujourd'hui la nourriture à ceux qui n'en ont pas, alors ça va être un affrontement meurtrier. Souhaites-tu que nous en arrivions là ?

- Non, bien sûr. Mais ça va être difficile à faire passer, répète Jean-René.
- Peut-être pas. Le passage de Jarred n'a pas été que destructeur. J'ai pu discuter avec quelques-uns de ses soldats et avec des prisonniers. Il existe dans la vallée une grande cité, elle a été complètement vidée de ses habitants par Jarred. Il reste beaucoup de provisions qui sont aujourd'hui abandonnées. Si nous organisons des tours de ramassage nous pouvons reconstituer nos réserves. Sinon c'est la famine.
- Et comment faisons-nous pour passer, les loups vont nous attaquer ?
- Il n'y a plus de loups. Tu as entendu Jarred, sa troupe a intégralement décimé les effectifs de ceux qui maintenaient ce blocus. Nous pouvons maintenant sortir des limites qui nous étaient imposées.
- Ça, c'est une bonne nouvelle. Tu es sûr qu'on pourra remonter des provisions ?
- Oui, j'en suis sûr. Paul, son père Tom et François avant lui, ont suffisamment sillonné cette grande cité, ils savaient où se situaient les tribus qui l'habitaient car ils devaient les éviter. C'est dans ces lieux qu'il faudra chercher, eux aussi devaient constituer des provisions pour l'hiver. A nous de trouver où elles sont entreposées.

Mais dans les derniers propos de Richard ce ne sont pas les possibilités de provisions qui interpellent Jean-René, il s'exclame :

- Comment ! Paul descendait dans la grande cité ?
- Oui. Tu n'en as jamais rien su, Fausta non plus. Brunet, lui s'en doutait mais Paul ne s'est jamais fait prendre.
- Ça lui a servi à quoi ?
- Ça lui a permis de trouver des livres. Ces livres lui ont permis, à lui et tous ceux qui étaient dans le secret, d'apprendre à lire.
- Lire ?
- Oui, plus tard je te montrerai. D'ailleurs j'ai dans l'idée de construire une école. Mais l'urgence, c'est de calmer les esprits échauffés. Alors ! Tu essaies d'amadouer tes troupes ?
- D'accord, j'essaie.
- Alors on se revoit dans quelques jours et on voit comment ça évolue.

Richard et Jean-René ont fait preuve de beaucoup de diplomatie, il n'a suffi que de quelques semaines pour amadouer les plus agressifs. Grâce à leurs efforts l'atmosphère de la cité revient peu à peu à ce qu'elle était du temps du regretté Yann Coret.

Les deux premières expéditions dans la grande cité sont décevantes, ceux qui sont descendus ont erré dans les rues sans découvrir le moindre endroit de stockage de nourriture. Ils n'osaient pas s'aventurer profondément dans la ville. Richard a compris que ce vaste ensemble d'immeubles en ruines et ces rues jonchées de matériaux divers angoissent ceux qui se sont proposés pour cette recherche, il prend la tête de la troisième visite, accompagné de Fernand et Héloïse, deux amis qui partageaient les secrets d'André. Ils s'enfoncent dans les rues en cherchant des traces d'activités humaines et finissent par trouver un groupe d'immeuble moins

abimés que leurs voisins, car probablement moins anciens. Ils pénètrent dans plusieurs, explorent chaque étage et découvrent de nombreuses pièces ayant servies d'habitat mais aucune ne faisant office de réserve alimentaire. Le découragement commence à les gagner. Prêts à retourner dans la cité, ils tentent une dernière exploration dans un petit immeuble ne comportant qu'un seul étage qu'ils explorent en premier, sans plus de résultat. En revenant au rez-de-chaussée ils hésitent à s'aventurer dans les sous-sols sans torche, ils finissent par emprunter l'escalier qui conduit aux caves mais plus ils s'avancent, moins ils y voient. C'est en revenant sur leur pas qu'ils aperçoivent une cave bénéficiant d'une lumière diffuse dispensée par un soupirail. Ils y pénètrent et découvrent enfin ce qui pourrait être un endroit de stockage. De grandes auges remplies de sable sont alignées le long des murs. Héloïse fouille aussitôt une auge, écarte le sable et enfin leurs recherches sont récompensées, Héloïse extirpe deux belles betteraves. Bien que toutes les auges abritent les mêmes plantes, leur enthousiasme renaît, ils savent qu'ils peuvent revenir, ils trouveront d'autres greniers fournis.

Il se fait tard et il est temps de regagner la cité avant la tombée de la nuit. Quelle immense sensation de liberté que de pouvoir s'évader de leur minuscule territoire sans contrainte.

Les jours qui ont suivis, guidés par Héloïse et Fernand, plusieurs équipes descendent dans la vallée et chaque jour de nouvelles réserves sont mises au jour, des charrettes pleines trouvées sur place remontent vers la cité. La crainte de la famine est oubliée.

Richard a un autre projet, qu'il partage avec Florence, ouvrir une école et apprendre à lire et à écrire aux enfants. Ils ont transformé une habitation proche de l'appartement d'André en salle de classe, des tables, des chaises et un tableau de bois noirci, en parfaite copie d'une description tirée d'un livre trouvé dans la bibliothèque d'André intitulé « La maternelle ». Florence, qui a bénéficié des leçons d'apprentissage de la lecture qu'organisait Noémie, s'est tout de suite passionnée par ce projet, elle sera l'institutrice de la cité. Maintenant que tout est en place, il reste à faire le plus difficile : persuader les parents que l'école sera une chance pour leurs enfants et que les quelques heures passées à l'école ne seront pas des heures perdues pour les récoltes. Bien qu'il y ait eu beaucoup de « A quoi ça sert ? », « Il y a du travail dans les champs » et autres mauvaises raisons qui cachaient principalement la méfiance envers une activité que Fausta aurait probablement qualifiée de diabolique, et malgré les réticences, une dizaine d'enfants de tous âges sont présents lors de la première journée d'école, Florence se sent très fière d'être celle qui va apporter une culture qu'ils n'auraient jamais dû perdre à ces enfants qui seront les refondateurs d'une cité réanimée.

Richard a bien d'autres idées en tête, certaines en attente de programmation, d'autres déjà en cours de réalisation. Notamment l'amélioration des habitations, sans attendre les aménagements promis par Jarred dont ne sait pas quand, ou même si, ils arriveront. Le pavage des rues est programmé, il est en attente car c'est un lourd travail, les seuls pavés utilisables se trouvent dans la cité de la vallée, il va falloir les rapporter dans des charrettes tirées à dos d'hommes. L'agrandissement du barrage, priorité longtemps écartée, permettra de ne plus manquer d'eau mais aussi de faire tourner un moulin. Sans oublier la recherche de provisions dans la cité de la vallée et quelques autres projets de moindre importance. Parmi les quelques d'érudits qui œuvrent près de Richard, ceux-là qui formaient le noyau qui gravitait autour d'André, quelques-uns ont particulièrement étudié les ouvrages techniques disponibles, ils sont les chefs de chantier de ces travaux. Un problème subsiste, la main d'œuvre. Les habitants de la cité ont tous une occupation de première nécessité comme l'agriculture et les coupes de bois, il est impossible de les en distraire. Heureusement de nombreux étrangers, ceux qui ont pu échapper

à la rafle des Sauveurs, arrivent chaque jour aux portes de la cité et demandent l'hospitalité. Malgré l'hostilité d'une grande majorité des habitants, la cité les accueille car Richard et le petit nombre de privilégiés, ceux qui ont pu bénéficier de l'ouverture d'esprit que permet la lecture, se sont mobilisés pour leur trouver un toit. Les provisions étant toujours sous le contrôle de Richard, ils sont nourris correctement. Bien que mal acceptée, cette main d'œuvre inattendue est la bienvenue et très vite les travaux qui avancent font prendre conscience aux habitants de leur indispensable présence. Les travaux qui améliorent leur quotidien et l'intégration des nouveaux arrivants ne restent plus un problème, sauf pour quelques grincheux irrécupérables.

Il y a très longtemps que la cité n'avait pas présenté cette image de village animé, peuplé de gens heureux de vivre ensemble et ne craignant plus les lendemains. Dans l'esprit de quelques-uns une pointe de nostalgie se mêle à ce sentiment de bien-être nouveau, il manque des habitants, de ceux qui ont rendu possible les avancées rénovatrices qui sont en cours.

## CHAPITRE 47 – Entrée dans le nouveau monde

La porte du fortin s'est ouverte sur trois femmes, six hommes et un adolescent harassés, hirsutes, vêtues de haillons, sales et barbus pour les hommes mais tellement heureux d'être enfin dans un lieu accueillant que, même dans l'état où ils sont, on peut voir sur leur visage et surtout dans leurs yeux une joie qui contraste fortement avec leur aspect général. Une fois passée la porte, ils s'engagent sous le porche du fortin, un homme vient à leur rencontre et leur souhaite la bienvenue. C'est un petit homme bedonnant, à l'air jovial. Ce qui intrigue principalement Paul et ses amis, c'est sa tenue, sous une veste de toile légère dont les manches couvrent la totalité des bras et laissent juste les mains visibles il porte une chemise au col grand ouvert laissant apparaître une pilosité thoracique abondante. Son pantalon, tenu par une ceinture à boucle, descend jusqu'au-dessus de mocassins marrons. André qui revoit certaines images de revues anciennes rapportées par Paul, s'étonne moins que la plupart de ses compagnons de cette tenue qui devait être l'apparence commune des terriens il y a bien longtemps.

- Je vous présente Victor, membre influent de notre parlement qui vient vous accueillir car je l'ai prévenu de notre arrivée, dit Gabriel.

Puis ce tournant vers Victor et désignant chaque fois un des membres du groupe :

- Voici Sophie, sans elle et Adrien nous ne serions pas ici. Ils nous ont permis de nous évader d'un camp abominable. Voici Noémie, qui a courageusement surmonté le décès brutal de son compagnon et qui a été un soutien à la fois moral et physique pour quelques-uns d'entre nous. Voici Claudine courageuse elle aussi après une blessure et un moral très entamé au fil de notre aventure, et Bertrand son compagnon très discret mais qui conserve sa bonne humeur en toutes circonstances. Voici André, notre doyen depuis que nous avons perdu Syna, c'est le grand-père de Paul, Paul qui est à la base de la constitution de notre groupe après avoir quitté son village. Voici Joseph, l'homme fort avec Adrien de ce groupe, ils ont largement contribué à notre dernière évasion. Enfin voici Nicolas qui, malgré ou grâce à son jeune âge, a lui aussi largement participé à la réussite de cette évasion. Pour conclure, tous ont été formidables et solides malgré les épreuves.
- Tu oublies celui qui a été l'artisan de notre évasion et notre guide infailible, dit Noémie en regardant Gabriel. Monsieur Victor, sans Gabriel aucun de nous ne serait là aujourd'hui. Nous lui devons tous, enfin presque tous, la liberté et probablement la vie. Merci Gabriel, même si ce merci n'est pas assez fort pour exprimer notre gratitude. Il ne faut pas oublier Syna qui a joué lui aussi un rôle important dans cette quête pour la liberté. C'est ce décès qui jette une ombre douloureuse sur cette journée qui aurait dû être une celle d'un immense bonheur. Mais ne restons pas sur une note triste.

Noémie s'approche alors de Gabriel et l'embrasse sur les deux joues. Gabriel n'en revient pas, il garde les bras ballants et reste sans réagir quelques secondes puis, avant que Noémie s'éloigne il l'attrape par les épaules et à son tour lui claque deux forts baisers en la serrant contre lui. Un frémissement de curiosité bienveillante parcourt les spectateurs de ce surprenant échange.

Victor met un terme aux effusions :

- Gabriel, tu m'avais annoncé treize personnes en te comptant, je n'en vois que douze. Le treizième est-il ce Syna évoqué par Noémie ?
- Nous sommes bien treize. Seulement notre ami Syna, le doyen dont vient de parler Noémie a été tué par un Vengeur, il est là, dans cette cape qui lui tient lieu de linceul. Nous devons l'incinérer demain.



- Je suis vraiment désolé pour votre ami, ce décès assombrit probablement votre joie d'être libre. Je m'occuperai de la préparation des obsèques. Nous commencerons notre journée de demain par cette cérémonie.  
Maintenant je suppose que vous êtes tous très fatigués et quelque peu sous alimentés. Aymé, qui arrive, va vous montrer vos chambres, je suppose qu'une bonne douche vous fera le plus grand bien. Ensuite un repas vous sera servi puis vous pourrez regagner vos chambres pour une bonne nuit. Vous en aurez besoin, la journée de demain risque d'être un peu chargée, physiquement mais aussi émotionnellement. Je vous laisse, je vous souhaite une bonne soirée et un excellent repos. A demain.
- Je vais aussi vous accompagner dans la visite, dit Gabriel, car ce que vous allez trouver dans vos chambres va vous surprendre et certains appareils demandent une explication pour les utiliser. Je propose qu'Aymé accompagne André, Paul, Joseph et Nicolas, je m'occupe de Claudine et Bertrand, Sophie et Adrien et Noémie, si cette répartition vous convient.

Comme elle convient à tous, Aymé prend la tête du groupe et demande qu'on le suive. Ils quittent le fortin et s'engagent dans une longue et large allée rectiligne qui traverse un espace engazonné planté d'arbres majestueux. Des parterres de fleurs multicolores égayent l'étendue verte. Tous s'émerveillent à la simple contemplation de ce magnifique jardin fleuri. L'allée mène à un petit bâtiment d'un étage crépi de blanc et aux volets bleus. Pour les habitants de la cité, cette belle maison est déjà une œuvre remarquable, eux qui n'ont connu que des ruines dans leur village et les quelques bâtiments tristes des camps Sauveurs. Leurs lectures les avaient renseignées sur les architectures des temps anciens mais là, ils concrétisent les images qui les faisaient rêver, c'est encore plus beau que tout ce qu'ils avaient pu imaginer. Ils pénètrent par une large porte ouvrant automatiquement à l'approche d'Aymé. L'intérieur est aussi impressionnant que l'extérieur, de larges baies vitrées laissent entrer les rayons du soleil déjà bas sur l'horizon, tintant d'une chaude lumière orangée les murs de pierres blanches. Ils ne s'attardent pas au rez-de-chaussée et montent à l'étage par un large escalier. Comment décrire ce que ce décor malgré tout banal peut produire dans l'esprit de gens qui n'ont connu qu'un environnement de décombres ? Aymé ouvre une première porte et laisse passer André, Joseph, Paul et Nicolas en s'excusant :

- La maison est grande mais pas assez pour loger individuellement dix personnes. André et Joseph, il va falloir que vous partagiez cette chambre, idem pour Paul et Nicolas dans la chambre suivante. J'espère que cela vous convient ?

Après un coup d'œil circulaire sur la chambre, André répond :

- Bien sûr que ça nous convient. Si vous saviez comment nous étions logés il y a à peine plus d'un mois et où nous couchions il y a encore deux jours, vous comprendriez que ce que je découvre ici me paraît fantastique.

Aymé décrit rapidement le mobilier de la chambre

- Vous avez chacun un lit, une commode bien inutile pour l'instant vu votre mince bagage, une table, deux chaises. Ne touchez pas aux appareils fixés au mur, comme vous n'allez pas demeurer ici bien longtemps, il est inutile que je vous explique leur fonctionnement. Je vous apporterai des vêtements neufs dès que j'aurai installé tout le monde. En attendant vous pouvez prendre une douche, la salle de bains est derrière cette porte.

Il ouvre la porte et invite André, Joseph, Paul et Nicolas à entrer puis il explique le fonctionnement du lavabo et de la douche. Ils restent ébahis mais Aymé ajoute :

- Cette maison est ancienne, elle a été rénovée plusieurs fois mais les aménagements intérieurs sont toujours restés tels qu'ils étaient avant la Grande Révolution. Dans les

maisons modernes les appareils sont à la fois plus complexes dans leurs mécanismes mais beaucoup plus simples dans leur fonctionnement, tout se fait à la voix.

- C'est bath, dit Nicolas, qui ne peut s'empêcher de manipuler le robinet du lavabo et qui finit par se brûler.
- Il y a des grandes serviettes pour vous essuyer après la douche et ces deux vêtements en tissus absorbants sont des sorties de bains, vous pouvez les enfiler après avoir pris votre douche en attendant que je vous apporte des habits corrects. Je suppose que vous ne souhaitez pas conserver les hardes que vous portez maintenant ?
- Ces hardes sont celles que nous portons depuis que nous avons quitté notre cité, répond André. Elles ont traversé de rudes épreuves, elles sont bien usées et juste mettables mais notre chanvre est de bonne qualité, elles ont tenu. En revanche elles ont trainé dans les pires endroits, nous les quitterons sans regrets.
- Il y a un panier à linge à côté de la douche, mettez tout dedans, si vous n'y voyez pas d'inconvénients je les incinérerai. Voilà pour la salle de bains, vous pouvez sortir, je vous montre les toilettes, c'est la porte juste à côté.

Une fois la porte ouverte, il y a un moment de silence. André pense connaître l'utilisation de cette cuvette mais il n'a encore jamais trouvé de référence à ce matériel dans ses lectures. Quant aux trois autres, si eux aussi se doutent de son utilité, ils attendent une confirmation avant de dire une bêtise. Voyant leur embarras Aymé explique rapidement le maniement de la lunette et du distributeur de papier-toilette et termine par :

- Pour activer la chasse, appuyez sur le bouton qui se trouve sur le mur.

Bien évidemment, Nicolas ne peut s'empêcher d'appuyer et une trombe d'eau envahit la cuvette. Il demande :

- Et ça va où ?
- Rien n'a beaucoup changé depuis les temps anciens, les matières fécales sont collectées par des égouts et se retrouvent dans de vastes bassins plantés de roseaux dont les racines et les microorganismes du sol permettent la décomposition des matières, les eaux épurées servent à l'irrigation des champs, les boues restantes servent d'engrais. Les Sauveurs utilisent le même procédé.
- Ben, peut-être pour le traitement, mais pour la collecte on n'a pas eu droit au même confort, ironise Joseph.

Nicolas ne peut pas s'empêcher de dire une bêtise :

- C'est Sophie qui va être contente !
- Nicolas ! se fâche André.

Mais il ne prolonge pas sa désapprobation, aujourd'hui est une journée de tolérance.

- Avez-vous des questions, demande Aymé ?
- Pour l'instant non, dit André.
- Alors bonne douche.

Puis s'adressant à Paul et Nicolas :

- A vous deux maintenant, suivez-moi, votre chambre est identique à celle d'André et Joseph.

Effectivement, la chambre est la même. Aymé les laisse donc pour aller chercher les vêtements promis.

Gabriel a procédé de la même façon qu'Aymé, Bertrand et Claudine dans une chambre, Adrien et Sophie dans la suivante, Noémie dans une troisième. Ils sont maintenant tous installés. Les cinq chambres de l'étage étant occupées, Gabriel descend au rez-de-chaussée et s'installe dans une chambre moins spacieuse mais tout aussi confortable. Il se déshabille, prend une douche et

se jette sur le lit. Le retour chez lui est un immense soulagement, plusieurs de ceux qui ont été volontaires pour espionner aussi bien les Sauveurs que les Vengeurs ne sont jamais revenus, ils doivent être prisonniers dans des camps aussi abominables que ceux qu'il a connus. Mais son esprit dévie très vite vers ce qui le préoccupe depuis quelque temps déjà, la présence de Noémie le trouble un peu plus chaque jour. Il se sent irrésistiblement attiré par cette jeune femme dont les sentiments sont entièrement tournés vers celui qui n'est plus mais dont le souvenir restera toujours présent. Il aime Noémie mais il ose à peine se l'avouer, il se sentirait coupable et honteux de troubler son deuil. Un si immense chagrin peut-il s'atténuer un jour ?

On toque à la porte, il enfle vite une robe de chambre et va ouvrir, c'est Aymé qui apporte des vêtements. Gabriel demande :

- Tu as trouvé toutes les tailles ?
- Oui, j'ai commencé à chercher dès que nous avons reçu ton appel. Seule Sophie m'a posé un problème, il faut qu'elle reprenne du poids, elle est décharnée et j'ai dû chercher dans les vêtements d'enfants.
- Tu as tout distribué ?
- Oui, je leur ai dit de descendre pour le repas dès qu'ils seront prêts. Voici tes vêtements. Va les attendre,
- Merci Aymé.

Gabriel s'habille et attend ses amis au pied de l'escalier. Il entend des rires à l'étage et bientôt tous descendent, se moquant les uns des autres, chacun portant des effets qu'ils considèrent être un accoutrement bizarre alors que sur Alpha les artifices corporels ou vestimentaires sont peu usités et donc strictement fonctionnels. Gabriel arbore une tenue sportive : un pull blanc léger, un pantalon de toile bleue et une sorte d'espadrilles. Tous les autres ont une tenue un peu semblable, seules les tailles et les couleurs changent vraiment. Mais cela suffit à les amuser, ça ressemble tellement peu à ce qu'ils ont toujours porté. Gabriel leur demande de le suivre dans la salle à manger.

- Il fait encore frais pour dîner à l'extérieur, nous pourrions déjeuner à l'extérieur demain midi. Avez-vous faim ?
- O oui, répond immédiatement Nicolas, imité par tous.
- Nous allons vous servir des plats typiques qui ne sont composés que de légumes, dont beaucoup vous sont inconnus. Ils sont toujours préparés avec des épices ou des assaisonnements qui vont certainement vous surprendre. N'hésitez pas à me dire si le goût vous incommode, nous avons aussi des préparations plus basiques mais moins gouteuses. Allez, asseyez-vous, profitez de ces chaises ergonomiques qui s'adaptent à votre corps.

Tous prennent place autour de la table, chaque emplacement sur la table comportent une assiette, une fourchette, un couteau, une cuillère, un verre et une serviette en tissu. Ils sont un peu empruntés, pour beaucoup leur seule vaisselle était le bol et la cuillère de bois. Un jeune homme apporte le premier plat. Après quelques hésitations pour l'utilisation des couverts, tous imitent Gabriel et portent en bouche une première fourchetée d'un gratin de courgettes largement agrémenté d'oignons, d'ail, et parfumé par l'odeur de thym et de laurier. Bien que ce goût soit une découverte, après quelques petites bouchées de test les fourchettes se remplissent et les assiettes se vident. Les autres plats sont autant appréciés et bientôt les convives sont repus.

Après ce repas qualifié de festin par André, ils tombent de sommeil et gagnent leur chambre en se souhaitant une bonne nuit. Pour tous sauf Gabriel, dormir dans un lit, sur un matelas, couvert d'un drap et d'une couverture va être une première expérience surprenante.

Gabriel n'a pas gagné sa chambre, il est resté dans la salle à manger et s'entretient avec Victor qui l'a rejoint. Tous les deux sont soucieux, c'est Gabriel qui rend compte de ses observations :

- Les Sauveurs ont largement sous-estimé la menace Vengeurs, de nombreux villages s'émancipent, de plus en plus d'habitants rejoignent, de gré ou de force, les rangs des Vengeurs. De plus ceux-ci bénéficient largement de l'aide de Lokii et des quelques techniciens que nous avons chassés de notre territoire il y a quelques années.

Victor minimise les craintes de Gabriel :

- Lokii était un administratif, pas un technicien, il ne connaît rien à nos systèmes de défenses. Les autres ne peuvent pas leur apporter grand-chose, ceux que nous avons chassés ne sont que des employés et pas des meilleurs, nous les avons repérés assez vite, ils n'ont jamais accédé aux techniques essentielles qui rendent notre territoire inviolable.

Mais Victor n'a pas encore connaissance du plan des Vengeurs, Gabriel douche un peu son optimisme :

- Détrompe-toi, notre inviolabilité n'est pas absolue. Déjà, ils ont des armes, ce que nous n'avons pas. Ensuite nous avons bâti une muraille infranchissable par le haut, nous avons négligé le bas. Les Vengeurs creusent en ce moment quatre tunnels qui doivent passer sous la muraille. Un des quatre, celui par lequel nous nous sommes échappés, a émergé au pied de la muraille mais à l'extérieur. Ils vont probablement le creuser à nouveau pour passer en dessous. Les Sauveurs ne sont plus une menace, les Vengeurs en deviennent une.

Ils ont des explosifs, pas très puissants, probablement des dérivés de salpêtre, mais suffisants pour avancer d'un ou deux mètres chaque jour. Et puis la main d'œuvre n'est pas un souci, elle est renouvelable à volonté et l'évasion est quasiment impossible.

- Pourtant vous l'avez fait !
- Nous avons bénéficié d'une erreur de profondeur. Si nous avions dû rester sur ce chantier jusqu'au passage sous la muraille, nous serions tous morts sur place, ou ne valant guère mieux, d'autres nous auraient aussitôt remplacés.

Victor s'étonne :

- Nous surveillons les abords de la muraille sur plus de deux cents mètres de part et d'autre, ils n'ont pas les moyens nécessaires pour percer la roche sur une telle distance, ils vont donc déboucher à vue pour nos systèmes de surveillance.
- Nous allons les voir sortir des tunnels, mais après nous faisons quoi face aux armes, rétorque Gabriel.

Victor réfléchit quelques instants puis demande :

- Tu penses vraiment qu'ils veulent nous envahir, ils ne peuvent pas savoir que nous n'avons pas de quoi les repousser.
- Ils comptent sur l'effet de surprise. Nous savons ce qui se passe ici mais à l'autre bout de notre territoire, peut-être y-a-t-il d'autres tunnels en cours de perçage. Le succès des révoltés lors de la Grande Révolution s'est joué sur les mêmes bases, d'un côté des armées surentraînées et suréquipées mais avec des soldats des milliers de fois moins nombreux que les attaquants, les pertes ont été énormes du côté des révolutionnaires

mais les armées ont été submergées. Je ne connais pas les effectifs des armées Vengeurs mais je suppose qu'ils tablent plus sur le nombre que sur l'armement.

- D'après toi, il va leur falloir combien de temps pour déboucher ?
- Avec cette faute d'estimation notre tunnel est certainement le plus en retard mais un éboulement s'est produit dans un autre, je ne sais pas à quel stade d'achèvement. Je pense que nous avons encore quelques semaines avant que les quatre tunnels débouchent de notre côté. Qu'est-ce que tu envisages comme solution ?
- Je n'ai pas de solution immédiate vraiment efficace. On pourrait noyer les tunnels, le passage sous la muraille serait un passage temporairement impossible à franchir et s'ils se voient découverts ils ne tenteront peut-être pas d'autres incursions par ce moyen.
- C'est une bonne idée. Mais pour ça, il faudrait que nous sachions où vont déboucher ces tunnels. C'est pour éviter d'être repérés trop tôt qu'ils arrêtent de creuser à quelques centimètres de l'ouverture. Ils ont prévu de les ouvrir tous en même temps, juste avant d'envahir notre territoire.

Gabriel songe alors à tous ces malheureux prisonniers coincés au fond des mines :

- Et même si nous parvenons à savoir où vont déboucher les tunnels, il faudra éviter que les prisonniers qui y travaillent se noient.
- Si nous remplissons suffisamment lentement, tous ceux qui travaillent dans les tunnels devraient avoir le temps d'évacuer tout en restreignant fortement le nombre de personnes pouvant en sortir. Mais nous ne pouvons rien garantir.
- Difficile de se défendre tout en restant humain, déplore Gabriel.
- J'avise le conseil dès ce soir, on devrait pouvoir tenir un conseil demain. Nous aurons besoin de toi. Bonne nuit Gabriel.
- Bonne nuit Victor.

## CHAPITRE 48 – Premier pas dans le nouveau monde

Après une excellente nuit pour certains, moins bonne pour ceux qui ont eu du mal à s'habituer au confort d'un matelas, un petit déjeuner tout aussi copieux et varié que le repas de la veille les attend. Sur la table de la salle à manger des coupes remplies de fruits divers côtoient des pâtisseries et des pains tranchés. Le contenu de pots fumants embaume la pièce de senteurs indéfinissables, mélange de café, de thé et de chocolat. Les pots de miel et de confitures complètent ce tableau coloré et odorant.

C'est Nicolas qui hésite le moins, il donne l'impression de s'étonner de rien. Il opte pour une tasse de chocolat, des cerises, des abricots et deux belles tranches de pain d'épices. Les autres suivent, mais hésitent devant un tel choix. Les fruits sont une curiosité et un régal pour les yeux avant d'être un régal gouteux. Heureusement Aymé est présent pour éviter le piège des noyaux et les usages malencontreux, Claudine s'apprêtait à mordre dans une orange non épluchée.

Lorsque tous sont rassasiés Gabriel annonce l'emploi du temps de la journée :

- Nous allons tout d'abord nous rendre au funérarium où chacun pourra dire un adieu à notre regretté ami Syna. Le crématorium, là où il va être incinéré, se trouve au même endroit. Nous n'assisterons pas à la crémation, nous reviendrons en fin de journée pour recueillir les cendres et les disperser dans le jardin de la mémoire. Nous perdons un ami mais deux autres nous attendent avec impatience, nous allons les retrouver juste avant une réunion de notre conseil dont ils sont membres.

Des sourcils se lèvent mais Gabriel ne laisse pas de temps pour les questions, il poursuit :

- Tout d'abord nous allons rejoindre la principale ville de notre territoire, elle se trouve à une trentaine de kilomètres d'ici mais nous y serons vite. Je vous conduirai dans un centre médical pour que vous passiez un contrôle médical complet. Une fois passé cet examen nous assisterons à ce conseil dont le seul point à l'ordre du jour sera l'attitude à adopter vis-à-vis des Vengeurs qui semblent vouloir investir notre territoire. Je vous rassure, cette éventualité n'inquiète pas nos dirigeants, enfin pas trop. Après le conseil nous irons déjeuner. J'ai prévu en début d'après-midi une visite de la ville dans laquelle vous allez séjourner dès demain, nous terminerons par la petite cérémonie pour la dispersion des cendres de Syna. Enfin nous sommes invités pour le repas du soir. Dernière activité de la journée, je vous emmène au cinéma. Avez-vous des questions ?
- Et les jours suivants, nous allons poursuivre les visites, demande André. Je suppose qu'il y a énormément de choses à découvrir, surtout pour nous, tout est découverte.
- Oui André, cela va prendre quelques semaines pour vous faire apprécier l'essentiel de la ville, ses habitants, ses lieux symboliques, les principaux quartiers, sans oublier les différentes possibilités d'activités culturelles et sportives. Nous n'allons pas enchaîner les journées de visites, nous n'allons pas non plus vous intégrer brutalement dans une unité de production économique, il va falloir vous adapter progressivement.
- Lorsque nous serons adaptés, qu'allons-nous faire ?
- Eh bien vous allez prendre place dans notre communauté et comme tout habitant, vous allez travailler pour participer au bon fonctionnement de notre territoire. Mais je vous expliquerai tout cela plus en détail si vous décidez de rester. Je vous rappelle ce que je vous ai dit hier pendant notre fuite, vous restez entièrement libres, si nos règles de vie vous conviennent vous pouvez rester parmi nous, si elles ne vous conviennent pas ou simplement si vous désirez une autre vie, vous êtes libres de nous quitter. D'autres questions ?

- Pas pour l'instant, dit André. Mais certainement beaucoup d'autres, plus tard.

Gabriel attend quelques secondes mais comme tous ont hâte de découvrir leur nouvel environnement, personne ne pose plus de question. Ce temps passé, Gabriel reprend la parole :

- Votre première et surprenante découverte va être notre moyen de transport. Ceux d'entre vous qui ont eu accès à des documents anciens ont certainement pu lire des articles présentant des voitures, des trains, des avions, des fusées même. Tout cela est maintenant dépassé, toutefois sans que nous ayons atteint le niveau de technicité de ce que vous avez peut-être découvert dans certains ouvrages futuristes. Je ne sais pas si vous avez pu faire la distinction dans vos lectures entre ce qui existait réellement et ce qu'ont imaginé certains auteurs de science-fiction à l'époque de la Grande Révolution. Vous allez pouvoir vous rendre compte par vous-même, nous allons sortir, notre véhicule nous attend.

En effet, au pied des marches du perron stationne la première des différentes machines qui vont les étonner durant plusieurs jours. Le véhicule est un long demi-cylindre, à l'intérieur un couloir central sépare cinq rangées de quatre sièges, deux de chaque côté de l'allée. A l'arrière du cylindre un grand espace libre sert au transport de bagages ou d'objets encombrants. Un panneau s'ouvre sur le flanc qui leur fait face, Gabriel invite ses amis à entrer et à s'asseoir. Il explique :

- Même si vous n'avez jamais vu de véhicule semblable dans les ouvrages que vous avez pu consulter, son principe de fonctionnement n'est en rien innovant, il existait déjà à l'époque de la Grande Révolution. Tous nos véhicules terrestres fonctionnent sur le même principe, la sustentation magnétique. Je n'ai pas le temps de vous détailler cette technique, si certains souhaitent en savoir plus vous aurez tout le loisir d'approfondir vos connaissances lorsque toutes les nouveautés que vous allez découvrir seront devenus votre quotidien. Il va probablement vous falloir quelques mois, et même un peu plus. Seul son pilotage est révolutionnaire par rapport aux engins fabriqués lors des dernières années de l'époque moderne, celle qui précède la Grande Révolution. Ce véhicule se commande à la voix. Je lui dis « Départ », la porte se ferme, le véhicule se soulève et ne touche plus le sol. Il n'avance pas car je ne lui ai pas dit où je voulais aller. Avant cela, il faut que je vous avertisse, dès que nous allons prendre de la vitesse, vous ne pourrez pas vous lever de votre siège. Ceci permet d'éviter d'être projeté vers l'avant en cas d'arrêt brutal. Ce qui est très rare, le système d'exploitation du véhicule scrute en permanence l'espace alentour sur un rayon de cent mètres.
- Stop ! interrompt Paul. Il faut expliquer ce qu'est un « système d'exploitation » ?
- Désolé, tu as raison Paul, j'utilise parfois des mots ou expressions que vous ne pouvez pas comprendre.
- Nous n'avons pas tous les mêmes domaines de connaissances, précise Paul. Je sais par mes lectures ce qu'est un système d'exploitation mais je n'en ai qu'une connaissance théorique, André et Noémie aussi mais je ne suis pas certain que Joseph, plus qualifié en agriculture et alimentation, ou Bertrand et Claudine passionnés de littérature, sachent ce que sait. Quant à Sophie et Adrien, je n'ai aucune idée de l'étendue de leur savoir, nous n'avons jamais eu le loisir de partager nos connaissances.

Puis, s'adressant à tous :

- Dès qu'un mot vous échappe, demandez immédiatement sa signification.
- Merci Paul pour cette recommandation, dit Gabriel. Je vais donc vous expliquer très rapidement ce qu'est un système d'exploitation, c'est le cerveau de la machine. Il est

beaucoup moins évolué que le cerveau humain mais il sait faire tout ce dont on attend de lui. Par exemple si le système d'exploitation, par l'entremise d'une caméra, voit un piéton au bord de la voie, il va ralentir le véhicule de façon à être certain de pouvoir l'arrêter si le piéton décide de traverser au moment où le véhicule s'approche. Vous n'aurez probablement jamais l'occasion de subir un freinage d'urgence, le système d'exploitation ne permet qu'une allure lente en ville lorsque les voies sont au niveau du sol, mais beaucoup plus rapide sur les voies aériennes. Le véhicule que nous utilisons actuellement est exclusivement terrestre. Passons sur ces problèmes techniques, nous sommes attendus au funérarium.

Gabriel dit alors « funérarium sud » et le véhicule se met en marche. Nicolas semble très intéressé, il demande à Gabriel :

- Pour le faire arrêter on dit quoi ?
- Arrêt, répond Gabriel. Le véhicule stoppe immédiatement.
- Départ, lance alors Nicolas.

Mais il ne se passe rien. Nicolas s'étonne :

- Pourtant j'ai dit le même mot que toi pour le faire démarrer.
- Oui, seulement il n'obéit qu'à moi. Il me reconnaît. Lorsque nous naissons, on nous place une petite pastille sous la peau qui est notre carte d'identité. Tous les matériels que nous utilisons sont capables de lire ce qu'il y a sur cette pastille et suivant les individus nous avons, ou pas, l'autorisation d'utiliser le matériel. C'est vrai pour cette voiture, elle sait qui je suis et que j'ai l'autorisation de m'en servir. C'est aussi très pratique pour les portes de logement, si je dis « ouvrir » devant n'importe quelle habitation, la porte restera fermée, mais si je le dis devant ma porte, elle s'ouvre. Je vais donc devoir dire à nouveau « départ » pour que nous partions, le cerveau du véhicule a conservé l'adresse de notre destination. Nous voilà repartis.

Le paysage change assez peu de ce qu'ils ont vu jusque-là, ils avancent dans un environnement de jardins, de parterres fleuris, de bosquets, d'arbres isolés, parfois de petits bois. Nicolas s'impatiente :

- Quand est-ce qu'on découvre les habitations ?
- Le funérarium est implanté en dehors de la ville, dans un grand parc, répond Gabriel. Dès que nous le quitterons, nous serons en pleine ville.

Le trajet n'est pas long, le véhicule s'arrête devant la porte du funérarium. Le corps de Syna y a été transporté la veille au soir.

La grande pièce destinée au recueillement est claire, les murs sont couverts de tableaux champêtres lumineux, la mosaïque au sol représente un champ de blé parsemé de coquelicots juste avant un coucher de soleil. Seul le mobilier est austère : une dizaine de rangées de sièges et deux tréteaux qui supportent le cercueil ouvert, Syna y repose vêtu d'une longue tunique blanche. Gabriel invite ses compagnons à prendre place autour du cercueil et, d'une voix enrouée, demande qui veut dire quelques mots d'adieux à leur ami. Noémie se lève, les yeux noyés de larmes, elle évoque les quelques jours qu'ils ont passés ensemble :

- Seulement quelques jours, c'est peu de temps mais beaucoup d'émotions. Syna, tu étais là dès le premier jour de notre enfermement et tu es là au jour de cette libération que nous te devons, c'est toi qui nous as réunis et qui as permis cet improbable dénouement. Merci Syna, nous te devons la liberté mais aussi probablement la vie.

Adrien se lève et prend la suite :



- Je suis celui qui a connu Syna le plus longtemps. Dès qu'il est arrivé au camp, je n'y étais pas encore mais mes collègues m'ont raconté, il s'est employé à aider tous ceux qui supportait mal la captivité. Sans que nous n'en sachions rien, nous les Sauveurs, il a permis l'évasion de nombreux prisonniers. Il supposait avoir connu ton père Paul, ton fils André. D'ailleurs lorsque nous étions dans la mine il avait pressenti que la mort approchait pour lui, il m'avait alors dit « il faut que je te dise quelque chose à propos du fils d'André, le père de Paul. Je ne peux pas leur dire pour ne pas leur donner de faux espoirs mais à toi, je le dirai lorsque nous aurons un moment ». Malheureusement nous n'avons jamais eu ce moment.

Lorsque les conditions de détention se sont durcies il a toujours intercédé auprès du chef de camp pour alléger les souffrances des plus fragiles. Sophie pourrait en dire plus long que moi sur le sujet, je lui laisse donc la parole. Adieu Syna, adieu mon ami.

Sophie pleure et ne peut dire que quelques mots :

- Si j'ai tenu le choc et pu conserver l'espoir dans le camp des intellos, c'est grâce à toi Syna. Tu as raison Noémie, nous lui devons la vie. Syna...

Elle ne peut pas en dire plus et éclate en lourds sanglots. Adrien lui prend la main alors elle se jette dans ses bras. Tous ont une boule nouée dans la gorge qui va mettre quelques temps avant de se dissoudre, Gabriel clôt la cérémonie :

- Voilà, notre ami va être transféré dans le bâtiment juste à côté pour être incinéré. Nous viendrons recueillir ses cendres en fin de journée. Nous allons maintenant nous rendre au centre médical et ensuite au siège de notre parlement, nos représentants nous attendent. Lucie, notre présidente, nous propose de déjeuner avec elle et quelques-uns de nos représentants. Pendant le trajet, qui va être court, je vais vous expliquer comment fonctionnent nos institutions.

Ils regagnent le véhicule et dès qu'il est en marche Gabriel commence son explication :

- Notre territoire est vaste, je n'en parlerai pas, Lucie souhaite le faire elle-même car elle aimerait connaître précisément d'où vous venez et par où vous êtes passés pour arriver jusqu'au camp des Sauveurs. Nous sommes environ trois millions d'habitants sur l'ensemble du territoire, nos représentants sont trois cents, soit environ un pour dix mille. Si vous avez eu la curiosité d'étudier les différents modes de désignation des représentants dans les différents régimes qui existaient au moment de la Grande Révolution, vous allez être étonné de voir que le nôtre se réfère à un système bien plus ancien : le tirage au sort. Au cinquième siècle avant notre ère Athènes utilisait déjà ce système de désignation pour ses députés, Venise suivra et la Chine impériale l'utilise du seizième au dix-neuvième siècle. Peu de temps avant la Grande Révolution quelques politiciens ont tenté d'instaurer ce mode de désignation pour leurs responsables politiques mais sans succès. Le niveau de culture de tous nos habitants est assez homogène. L'ignorance, la naïveté ou l'incompétence existe mais n'ont pas freiné l'instauration de ce type de représentation démocratique. Nous tirons donc au sort nos représentants par tiers tous les ans parmi l'ensemble de la population de plus de quinze ans. Le mandat est de trois ans. Ceux qui ont été sélectionnés sont rééligibles une fois à la fin de leur premier mandat, ensuite il leur faudra attendre neuf ans s'ils souhaitent se présenter à nouveau. Après chaque renouvellement, l'assemblée élit une ou un président pour un an. Son rôle est identique à celui de tous les autres représentants, il n'a pour tâche supplémentaire que de préparer l'ordre du jour avec quelques représentants volontaires et de superviser les débats. Autre grande différence avec ce qui se passait avant la Grande Révolution, nos représentants poursuivent, avec des aménagements

horaires, leurs activités professionnelles. Ils ne sont pas rétribués pour cette fonction, seulement ils continuent à percevoir leur salaire pendant leurs heures d'activité communautaire. Nous vous parlerons des activités professionnelles un peu plus tard mais nous voilà arrivés au centre de soins.

Le bâtiment, comme leur hébergement, est implanté au milieu d'un grand parc. Ils sont attendus et accueillis par plusieurs infirmières qui les dirigent vers les cabines de déshabillage. Il se passe deux bonnes heures avant qu'ils soient tous passés devant les différents médecins. Tout va à peu près bien, beaucoup de fatigue chez tous, d'anémie chez certain, principalement chez Sophie, et beaucoup de dents gâtées immédiatement soignées ou même remplacées. Ils peuvent repartir, chacun avec un petit sachet des différentes potions à prendre pour retrouver la pleine forme.

Ils reprennent le véhicule et sortent rapidement de la zone boisée, enfin ils peuvent découvrir un environnement urbain. Tout autour d'eux se dressent des petits bâtiments d'un ou deux étages, jamais plus, alignés le long d'une grande avenue rectiligne dont un large espace végétal où les bosquets alternent avec des platebandes fleuries sépare les deux voies de circulation. Lorsqu'ils quittent le véhicule, Nicolas s'écrie :

- Regardez, il y a des écureuils, les mêmes qu'à la cité !
- Oui, et aussi beaucoup d'oiseaux remarque Joseph. Ecoutez comme ça piaille dans les arbres !

Sur l'avenue circulent des véhicules parfaitement silencieux de toutes tailles et de toutes formes mais bizarrement assez peu de piétons. Ils n'ont pas le temps de poursuivre leurs observations, Gabriel les appelle.

## CHAPITRE 49 – Enfin !

Il faut monter quelques marches pour atteindre la porte à double battant du bâtiment où se tiennent les réunions des représentants du territoire. C'est un large immeuble dont la façade blanche est percée de hautes fenêtres claires alternant avec des vitraux aux couleurs vives. Le portail est grand ouvert, un groupe d'une dizaine de personnes se tient sur le perron.

- Le comité d'accueil, indique Gabriel. Et voilà Lucie, notre présidente, celle qui tente de clore la conversation avec Victor.

Gabriel a désigné une jeune femme mince, au teint mat, d'allure sportive. Paul s'étonne :

- Quoi, la jeune fille brune avec le pull blanc ?
- Oui, c'est elle. Qu'est-ce qui t'étonne ? interroge Gabriel.
- Mais elle a à peine vingt ans !
- Non pas vingt, juste un peu plus, vingt-deux ans dans quelques jours.
- Et c'est elle la présidente ?
- Oui, depuis le dernier chassé-croisé des représentants. Elle a été élue à la quasi-unanimité, les conseillers l'ont choisie et ils ont bien fait. C'est une jeune fille remarquable, elle travaille au CES. Je t'expliquerai tout ça plus tard, la voilà qui arrive.

La jeune femme s'approche du groupe d'un pas alerte. Elle s'arrête près de Gabriel et s'adresse à tous :

- Bonjour, au nom de tous les représentants de notre territoire, je vous souhaite la bienvenue chez nous. Je connais les rudes épreuves que vous avez traversées pour parvenir jusqu'ici, votre courage force notre respect et notre admiration. Je vous connais déjà tous, Gabriel m'a transmis toutes les informations qu'il possède vous concernant, y compris vos physionomies. Vous ne l'avez probablement pas remarqué mais Gabriel vous à tous photographiés.

Puis s'adressant à Noémie :

- Vous êtes Noémie je suppose. Gabriel m'a beaucoup vanté votre courage et votre soutien constant à ceux qui avaient besoin d'aide.

A ces mots les joues de Gabriel s'empourprent. Noémie rosit elle aussi, elle se retourne vers Gabriel qui perd pied, il passe du rouge au cramoisi. Voyant l'embarras du jeune homme, Lucie enchaîne :

- Je connais tous les faits de votre périple. Comme vous l'a dit Gabriel j'ai besoin d'en savoir plus sur votre parcours, sur ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu, cela va nous aider à mieux nous protéger des dangers qui nous menacent. Nous étions en sécurité jusqu'il y a peu, les Sauveurs ne valent guère mieux que les Vengeurs mais ils sont moins agressifs et n'ont jamais manifesté d'hostilité réelle envers notre territoire même s'ils ont pourchassé et malmené tous ceux des nôtres qui se sont aventurés hors de nos frontières et qu'ils ont été un peu pillards. Aujourd'hui ce sont les préparatifs apparemment hostiles des Vengeurs qui nous préoccupent. Cela va faire l'objet d'un débat pendant le conseil qui va s'ouvrir dans quelques minutes. Mais avant ça, il faut que je vous présente deux personnes. Ce sont deux membres de notre assemblée de représentants qui terminent leur mandat cette année. Il est important que vous les rencontriez maintenant, avant ce conseil, car ils vont être amenés à intervenir lors du débat sur notre sécurité.  
Suivez-moi.

Ils pénètrent dans le bâtiment, tout au long des couloirs qu'ils traversent les représentants présents les saluent, ils ont tous un mot de bienvenue ou un éloge à propos de leur évasion et du courage qu'il a fallu pour qu'ils atteignent le territoire.

Paul s'étonne :

- Ils connaissent tous notre histoire ?
- Oui, répond Gabriel. Nous accueillons rarement des étrangers. Habituellement nous les mettons en quarantaine le temps de les connaître mieux et c'est l'assemblée qui décide de leur intégration ou pas. J'ai fait hier soir un bref résumé de nos péripéties aux représentants pour qu'ils vous accordent dès maintenant l'autorisation de séjour sur notre territoire, ce qui a été accepté sans problème. Puisque c'est moi qui vous cautionne et après ce que vous avez subi, nous n'allions pas vous séquestrer à nouveau.

Lucie s'arrête dans le couloir. Elle ouvre une porte, passe la tête par l'ouverture et dit à ceux qui se trouvent dans la pièce :

- Ils sont là.

Aussitôt un homme sort, grand, athlétique, probablement entre quarante et cinquante ans. Il examine chaque membre du groupe mais avant même qu'il réagisse, André, qui se tenait à l'arrière, se précipite :

- Georges ! Georges !

André s'élançait vers son fils mais l'émotion est trop forte, il vacille et s'écroule, victime d'un malaise. Aussitôt Paul et Noémie se précipitent pour déboutonner cette chemise qu'il n'a pas l'habitude de porter et qui doit lui comprimer le thorax. Gabriel avait anticipé une telle réaction :

- Ecartez-vous. Je me suis douté que ces brusques retrouvailles pourraient provoquer une émotion un peu forte. J'ai demandé à Come, un de nos médecins, d'être présent.

Le médecin n'a pas attendu que Gabriel le présente, il est déjà près d'André, il l'ausculte, lève ses jambes pour une meilleure irrigation du cerveau et annonce que tout va bien. Effectivement, André est très pâle mais il reprend vite connaissance, sans un mot il tend les bras vers Georges qui s'approche aussitôt, s'agenouille près de lui et le prend dans ses bras, tous les deux se mettent à pleurer de concert, tête contre tête. Un autre qui ne peut retenir ses larmes, c'est Paul. Après quelques secondes de stupéfaction, lui aussi se précipite vers son grand-père et son père. Georges se relève, il entoure Paul de ses bras, il l'étreint si fort que Paul a du mal à respirer. André reprend pied difficilement, il lui faut l'aide de Georges et de Paul pour qu'il se relève. Il entoure de ses bras encore tremblants son fils et son petit-fils. Pas un mot n'a été échangé, tous les trois, étroitement enlacés, ne bougent plus, ne parlent pas. Tout autour d'eux les plus coriaces toussotent, reniflent et se raclent la gorge, les plus sensibles essuient leurs larmes avec leur manche, on n'a pas encore pris le temps de leur expliquer l'utilité des mouchoirs. Cet instant solennel se déroule dans le plus grand silence, juste troublé par les quelques reniflements et toussotements.

Durant ses effusions, un autre homme est sorti discrètement de la pièce, un autre grand et costaud, celui-là est noir de peau. Il observe les trois statues figées devant lui, laisse passer un moment, puis d'une grosse voix de baryton il s'exclame :

- Enfin ! La famille est enfin réunie.

André et Paul lèvent la tête et s'écrient ensemble :

- Tom !

La séance des embrassades et des étreintes reprend et maintenant tous s'y mêlent, Claudine, Bertrand, Noémie, Joseph et Nicolas se joignent aux congratulations. Tous s'embrassent, tous se serrent dans de longues accolades. Mais l'émotion est trop forte, personne ne sait que dire. Tant de temps s'est écoulé, tant de jours, de mois, d'années d'espérance trouvent ici, en

quelques secondes, l'épilogue de cette si longue séparation. Seuls Sophie et Adrien, qui ne connaissent pas les deux hommes, se tiennent en retrait, ils sont malgré tout très émus devant l'explosion de joie qui submerge leurs amis.

C'est André qui le premier s'inquiète de François, il s'adresse à Georges :

- Et François, il est ici, avec vous ?
- Malheureusement non. Nous vous raconterons notre long et périlleux voyage pour arriver jusqu'ici un peu plus tard et nous vous dirons pourquoi François n'est pas avec nous.

Lucie abrège les effusions :

- Je suppose que vous avez des quantités de choses à vous dire mais nous avons un conseil dans dix minutes. Laissons les quelques minutes restantes à André, Paul, Georges et Tom, pour assimiler ces retrouvailles. Gabriel, emmène tes amis dans la galerie réservée au public et viens me rejoindre.

Gabriel s'exécute, Noémie, Claudine, Sophie, Adrien, Bertrand, Joseph et Nicolas sont invités à prendre place dans la galerie qui court au plus haut de l'hémicycle. Plus bas, la plupart des représentants sont déjà assis à leur place et discutent bruyamment.

Pendant ce temps les embrassades n'en finissent pas du côté d'André, Paul, Georges et Tom.

Lorsque chacun peut enfin contrôler ses émotions, c'est Georges qui prend la parole :

- Nous devons assister à ce conseil très important, nous allons donc devoir vous laisser rejoindre les autres. Gabriel nous a averti hier de votre arrivée mais il ne pouvait pas être absolument certain que vous soyez mon père et mon fils. C'est pour cette raison que rien ne vous a été dit, nous ne voulions pas vous procurer une fausse joie si je n'avais pas été celui-là. Hier nous nous trouvions très loin d'ici, nous ne sommes revenus qu'il y a une heure à peine. Lucie a souhaité que ce ne soit pas pendant le conseil que vous découvriez notre existence puisque Tom et moi allons intervenir, elle a donc différé son début de quelques minutes afin que nous puissions nous rencontrer avant. Dès le conseil terminé, nous aurons tout le temps pour nous raconter ces quinze ou seize années d'absence. Nous avons appris le décès de Syna, c'est très triste qu'il n'ait pas pu vivre ces retrouvailles. Nous serons avec vous pour la dispersion de ses cendres. Tom et moi sommes très peinés de ne pas le revoir, si nous sommes là, c'est beaucoup grâce à lui. Mais allez, on ne va pas gâcher cette journée unique, Gabriel m'a dit qu'il était mort en éprouvant quand même une immense joie d'être libre et une immense fierté d'être pour une bonne part l'artisan de votre liberté. Allez Tom, on y va.

Les quatre hommes s'étreignent encore une fois puis Georges et Tom se rendent dans l'hémicycle pour rejoindre leurs collègues représentants. Gabriel est revenu pour amener André et Paul auprès des autres. Sur place Gabriel leur fait part d'une demande de Lucie :

- Lucie souhaiterait que l'un d'entre vous retrace en quelques minutes votre aventure devant les représentants. Qui se dévoue ?

C'est André qui répond :

- Je propose que ce soit Paul, c'est lui qui est à l'origine de notre « aventure ». Tu es d'accord Paul ?
- Oui, bien sûr.
- Alors viens avec moi Paul, demande Gabriel, tu auras droit au banc des intervenants. Lucie annoncera ton intervention et elle te fera signe quand ce sera le moment.

Puis, s'adressant à Noémie :

- Peux-tu venir avec nous, Lucie souhaite aussi dire quelques mots à ton sujet.

Noémie s'étonne :

- Que peut-elle me vouloir ?
- Ne t'inquiète pas, rien de grave mais elle tient à ce tu sois aussi sur le banc des intervenants. Tu viens ?
- Je te suis mais je suis très intriguée.
- Alors allons vite, on n'attend plus que moi pour débiter ce conseil.

Noémie et Paul suivent Gabriel, ils descendent au plus bas de l'hémicycle, au pied de la tribune où se tient Lucie, et s'installe sur le banc des intervenants. Gabriel gagne sa place, lui aussi est représentant.

Lucie peut alors déclarer ouverte la séance du conseil.

## CHAPITRE 50 – Le conseil

Lucie se lève et le silence s'installe progressivement dans l'hémicycle. Ses premiers mots sont pour présenter les invités du jour :

- Bonjour à toutes et à tous. Nous avons le plaisir d'accueillir aujourd'hui Claudine, Noémie, Sophie, Adrien, André, Bertrand, Joseph, Nicolas et Paul. Ils viennent de vivre une aventure longue et éprouvante au cours de laquelle ils ont eu la chance de rencontrer Gabriel. Je devrais dire qu'ils ont eu une chance réciproque de se rencontrer puisque Sophie et Adrien ont permis à Gabriel de s'échapper d'un horrible camp de la mort chez les Sauveurs, mais tous ont été ensuite délivrés d'un camp Vengeurs cette fois, tout aussi mortel, grâce à Gabriel. C'est au cours de leur détention dans ce camp pendant laquelle ils devaient creuser un tunnel, qu'ils ont découvert ce que les Vengeurs semblent projeter, ils auraient l'intention de nous envahir puisque ce tunnel devrait passer sous notre muraille. Nos amis ont aussi appris que d'autres tunnels étaient en cours de creusement. Vous tous ici savez qu'un des principaux commandants des troupes Vengeurs est un transfuge issu de chez nous, j'ai nommé le sinistre Lokii qui n'a pas supporté son bannissement. Il va donc falloir décider si nos systèmes de défenses sont suffisants pour contrer une attaque des Vengeurs, et si ce n'est pas le cas, que devons-nous prévoir. Harold va nous faire un rapide rappel de nos capacités actuelles. Harold, c'est à toi.

Harold est un homme de race noire comme Tom, tout comme de nombreux habitants. Il se tient droit et parle d'un ton assuré, seuls ses cheveux blancs permettent de lui donner un âge plus avancé que sa stature le laisse supposer. Il occupe le poste de défenseur du territoire depuis qu'ils ont subi les premières incursions des Sauveurs, il connaît parfaitement les systèmes de surveillance et les rares systèmes de défense.

- Merci Lucie. Pour que nos invités puissent comprendre notre démarche, je vais revenir quelques années en arrière. Jusqu'il y a peu, nous n'avions pour toute défense que notre muraille. Elle a été construite il y a une centaine d'années, quand les Sauveurs se sont mis à patrouiller pour récupérer les personnes qui commençaient à s'échapper des villages où ils étaient cantonnés. Ceux-là trouvaient souvent refuge chez nous, ce qui amenait les Sauveurs à s'introduire de plus en plus sur notre territoire pour les pourchasser. Ils n'hésitaient pas à brûler nos récoltes pour débusquer ceux qui s'y trouvaient cachés. De plus ils s'en prenaient directement à nous quand nous portions assistance aux malheureux traqués. Nous avons donc décidé de construire une muraille pour nous protéger. Il a fallu plusieurs années pour qu'elle encercle la totalité du territoire. Une fois terminée, nous avons retrouvé la tranquillité, mais pas pour très longtemps. Les Sauveurs qui avaient pénétré sur nos terres avaient remarqué nos récoltes, bien plus abondantes que les leurs. Alors ils ont construit des échelles suffisamment hautes pour s'introduire dans nos champs et aller piller nos fruits et légumes. Nous avons donc fait placer des caméras sur le haut des murs mais ça n'a pas suffi, les Sauveurs ont vite compris que nous n'étions pas préparés pour répondre à des attaques nombreuses, nous ne disposions que de quelques gardiens et eux envoyaient au même moment et à plusieurs endroits des dizaines de groupes de dix à quinze personnes pour ravager nos champs. Alors j'ai fait électrifier le haut de la muraille avec un réseau qui, même recouvert par plusieurs épaisseurs de toile ou de planches, envoie des décharges avant même le contact avec celui qui tente de le franchir. Les Sauveurs n'ont pas trouvé la parade puisque nous ne constatons plus d'intrusion. Voilà pour l'historique.

Pour en venir à ce qui nous préoccupe aujourd'hui, ce sont ces travaux qui semblent destinés à s'introduire chez nous, non plus de la part des Sauveurs, mais des Vengeurs. Nous pensions que les escarmouches de plus en plus fréquentes entre ces deux rivaux nous épargneraient. J'ai eu tort de le croire car les projets des Vengeurs, que nous connaissons grâce à nos espions qui se sont infiltrés chez eux, ont fait des adeptes chez certains de nos concitoyens. Quelques individus menés par Lokii, un de nos anciens représentants, auraient eux aussi aimé revenir à cette période où tout était permis, ou presque, dès qu'il s'agissait d'accroître les performances et la productivité de certaines entreprises et d'enrichir ceux qui les administraient. Ce qu'ils souhaitaient principalement, c'était que nos institutions s'inspirent de ce qui se passait à cette époque, pour simplifier : les forts commandent et s'enrichissent, les faibles obéissent et se contentent de ce qu'on leur donne. Je caricature bien évidemment. Ceci n'existe pas chez nous, nous privilégions les personnes avant toute autre considération. Lokii et ceux qui l'ont suivi ont tenté d'entraîner avec eux une partie de la population, ils ont échoué. Nous les avons donc chassés. Ils ont rejoint les troupes Vengeurs, dont Lokii est devenu un des chefs. Nous découvrons aujourd'hui grâce à la mission de Gabriel - elle aurait pu se terminer tragiquement et nous lui devons beaucoup – que les Vengeurs ne veulent pas seulement écraser les Sauveurs, mais nous aussi. Pourquoi souhaiteraient-ils nous attaquer, alors qu'avec eux la coexistence ne posait jusque-là aucun problème ? Probablement parce que les Vengeurs, en plus de leur réappropriation des espaces, souhaitent imposer les modes de vie anciens sur la totalité de la planète, comme quelques grands dictateurs de l'avant GR qui rêvaient sans cesse d'empire plus vaste au détriment de leurs voisins. Et surtout ce petit territoire où il fait bon vivre, sans pollution, sans dictateur, sans différence entre les individus, ce serait un mauvais exemple pour tous ceux qui subiraient la domination des Vengeurs.

Lucie intervient :

- Veux-tu m'excuser de t'interrompre Harold, je veux juste fournir à nos invités une précision importante pour leur compréhension. Nous n'utilisons presque jamais le terme « Grande Révolution », nous abrégeons en disant simplement GR, il était important que vous le sachiez. Peux-tu poursuivre Harold.
- Merci pour cette précision Lucie, j'aurai dû l'apporter moi-même. J'en termine, hormis lors de la création de notre territoire, nous n'avons jamais développé de moyens d'attaque, juste des moyens de surveillance et de protection. Il va falloir y remédier, et vite. J'en ai terminé.

Lucie reprend :

Merci Harold. Le problème est posé, il reste à le résoudre. Victor a émis une hypothèse, veux-tu nous en parler Victor ?

- C'est lorsque Gabriel m'a informé des intentions des Vengeurs que j'ai eu l'idée de noyer les tunnels dès qu'ils seront ouverts. Mais Gabriel m'a très justement fait remarquer que nous ne savions pas où les quatre tunnels dont il a eu connaissance allaient déboucher, le plus inquiétant est que peut-être il existe d'autres lieux de creusement. Nous ne le saurons pas car n'avons plus aucun agent infiltré chez les Vengeurs. Je n'ai pour l'instant pas d'autre suggestion pour résoudre ce problème.

Harold reprend la parole :

- Quelqu'un a-t-il une idée ?

Un représentant, tout en haut de l'hémicycle propose :



- Il faut nous réarmer, nos ancêtres ont conquis ce territoire par les armes, défendons-le avec des armes. Notre pacifisme a des limites.
- Tu as raison, répond Harold. Mais avant de posséder des armes il faut le lieu et les moyens pour les fabriquer, cela prendra quelques mois, au mieux. Et le danger qui nous guette est imminent. Il est possible que nous puissions fabriquer quelques fusils, revolvers et mitraillettes, j'attends des réponses de nos techniciens.

Les représentants restent silencieux, chacun cherchant quels dispositifs pourraient être utilisés pour empêcher l'invasion. Paul, qui ne sait pas s'il a l'autorisation de prendre la parole, lève la main. Lucie qui veille au bon déroulement des débats le remarque et s'adresse aux représentants :

- Paul, notre invité, lève la main, pour répondre à la demande d'Harold je suppose. Notre règlement impose que seuls les représentants ou les habitants invités peuvent intervenir. Donner la parole à Paul enfreint cette règle qu'il ne pouvait pas connaître, cependant si aucun de vous n'y voit d'inconvénient je propose que nous laissions Paul s'exprimer, nous pouvons le considérer comme un habitant n'est-ce pas. Y-a-t-il une objection ?

Aucun représentant ne s'opposant, Lucie invite Paul à parler.

- Avant de vous exposer mon idée, j'aurai quelques questions à poser à Monsieur Harold. La première est : avez-vous une unité militaire ou quelque chose qui y ressemble, la deuxième : est-ce que vos caméras couvrent l'intégralité des alentours de la muraille et, si oui, sont-elles réversibles ? J'ai d'autres questions, mais elles dépendent de votre réponse à ces deux premières.

- Je sais que Gabriel va vous renseigner bientôt sur nos règles et usages, mais comme vous venez de m'appeler « Monsieur Harold », je vais un peu empiéter sur son enseignement. Je veux simplement vous dire que nous avons aboli les « Monsieur » et « Madame », nous nous appelons tous par nos prénoms, vous pouvez donc dire simplement Harold en oubliant le Monsieur. Vous pouvez aussi oublier le vouvoiement que nous n'utilisons pas.

A ta première question je réponds « Non », nous n'avons aucune formation militaire, autant en termes d'effectif qu'en termes d'instruction. Elle a été nécessaire au tout début de notre implantation mais dès que les premiers habitants se sont sentis en sécurité ils ont dissous l'armée et interrompus les formations militaires. Nous n'avons même pas d'armes au sens guerrier du terme, juste quelques pistolets électriques que nous n'avons utilisé qu'à l'époque où il fallait repousser les pillards Sauveurs. Nous sommes capables de construire des engins très efficaces mais il se peut que l'attaque des Vengeurs intervienne dans les jours ou les semaines qui viennent, nous ne pourrions pas fabriquer d'armes opérationnelles dans un temps si court. Nous sommes avant tout des gens pacifistes et nous souhaitons le rester. Malheureusement, si nous sommes attaqués il va falloir nous défendre et nous sommes bien démunis. Pour répondre à ta deuxième question, oui, nos caméras couvrent l'intégralité des abords de la muraille et elles peuvent capter les images de l'extérieur comme de l'intérieur, il suffit de les orienter et cela se fait du poste de contrôle. Cela répond-il à tes questions ?

- Merci Harold, oui cela y répond parfaitement et ça me permet d'abandonner la possibilité d'une opération militaire humaine lors de l'invasion, mais plutôt d'envisager une action totalement automatisée. Cependant, êtes-vous certain de la fiabilité de vos caméras ?
- Bien sûr ! Pourquoi cette question ?

- Lorsque nous nous sommes enfuis du tunnel où nous étions retenus, nous avons longé la muraille toute une journée sans qu'il ne se passe rien.

Harold ne s'étonne pas de cette absence d'intervention. Il répond simplement :

- Il arrive souvent que des Sauveteurs, des Vengeurs ou des évadés des villages longent la muraille, nous les surveillons au poste de contrôle jusqu'à ce qu'ils s'éloignent. Nous avons donc suivi votre progression jusqu'au fortin.
- Mais vous n'êtes pas capable de reconnaître les personnes ?
- Si bien sûr ! Je vois à quoi tu penses, nous n'avons pas reconnu Gabriel ?
- Effectivement.
- Te rappelles-tu dans quel état vous étiez lorsque vous êtes arrivés chez nous : vêtus de hardes, couvert de boue, de poussière, barbus pour les hommes et chevelus pour tous. Notre reconnaissance faciale est efficace mais elle a ses limites.
- Merci pour ces précisions qui me rassurent, bien que j'aie cru comprendre que Gabriel pensait avoir été reconnu.
- C'est vrai, dit Gabriel. Je ne pensais pas être aussi sale et aussi peu reconnaissable.

Paul poursuit :

- Ceci m'amène à poser deux autres questions : En venant ici j'ai aperçu des engins volants, disposez-vous de beaucoup de ces engins et si oui, peuvent-ils être télécommandés ?
- La réponse est oui pour la deuxième partie de ta question, nos engins volants peuvent être pilotés à distance, pour la première partie, cela dépend de ce que tu entends par « beaucoup ». Nous en avons suffisamment pour nos déplacements et transports, soit à peu près trois millions sur l'ensemble de notre territoire, à peu près autant que d'habitants.
- Merci pour cette réponse qui a encore besoin de deux informations complémentaires. Peux-tu me dire quel est le kilométrage total de la muraille ?
- C'est vrai, vous n'avez aucune idée de l'étendue de notre territoire, Lucie a prévu un entretien avec vous après ce conseil, elle vous en dira plus mais je vais répondre à cette question. La muraille s'étend aujourd'hui sur environ mille kilomètres. Cela peut vous paraître gigantesque mais des documents concernant la Grande Muraille de Chine, un pays existant encore au moment de la GR, indiquent que les calculs de l'époque donnent une longueur totale de près de vingt-deux mille kilomètres. Si on ne tient compte que des parties encore intactes, la longueur serait de six mille sept cents kilomètres pour une hauteur de six à sept mètres et quatre à cinq mètres de largeur. Nous sommes dans les mêmes dimensions pour la hauteur et la largeur mais loin du compte pour la longueur.
- Très bien, répond Paul. Ma deuxième interrogation concerne vos engins volants, sont-ils capables de transporter des charges lourdes qu'ils pourraient larguer ?
- Bien sûr, mais pas tous. Je vois où tu veux en venir. Poursuis, ton idée devient très intéressante.
- Voilà : Comme nous ne savons pas si des tunnels autres que les quatre connus sont en cours de creusement, il vous faut surveiller l'intégralité de l'espace vide entre muraille et forêt. Si toutes les caméras, au lieu d'être braquées vers l'extérieur du territoire le sont vers l'intérieur, vous pourrez surveiller l'ensemble des secteurs qui bordent la muraille, et ça sur mille kilomètres. Je suppose que vous disposez d'une équipe de surveillance permanente des images captées par les caméras.

Harold interrompt Paul :

- Ce n'est pas une équipe, c'est totalement informatisé, le local de surveillance est équipé de récepteur permettant de visualiser chaque mètre, du pied de la muraille à l'orée de la forêt qui ceint le territoire sur sa totalité. Cette zone de deux cents mètres de large est maintenue vierge de toute végétation. Aucun habitant ne doit y pénétrer, justement pour que nous puissions détecter une présence humaine indésirable. En cas de violation de cet espace une alarme est déclenchée, la personne de permanence la reçoit, visualise l'endroit et si elle constate une intrusion humaine – ça peut être des animaux - elle alerte les gardiens qui vont vérifier sur place avec un engin volant comme tu dis. Ça leur prend très peu de temps quel que soit l'endroit à inspecter, nos engins sont très rapides.
- Parfait, répond Paul. Dans ce cas, si les Vengeurs ouvrent des tunnels, sachant que creuser un mètre de rocher prend plusieurs jours, ils ne vont pas les faire déboucher à des centaines de mètres de la muraille, mais très près. Les caméras pourront donc détecter le moindre mouvement dès la sortie des premiers envahisseurs. Je suis clair pour tous ? N'hésitez pas à m'interrompre si je vous parais confus. Bon, personne ne levant la main, je suppose que tout le monde me suit. Je continue. Si nous déployons les trois millions de véhicules volants tout au long de la muraille, nous pouvons en placer un tous les trois cents mètres, ils pourront rapidement se concentrer sur un point précis dès la détection d'un mouvement humain dans leur secteur. D'après ce que nous avons pu constater lors des quelques journées que nous avons passées chez les Vengeurs, leur armement est rudimentaire, des revolvers et des fusils, rien qui puissent anéantir une flotte d'engins volants leur déversant des produits répulsifs genre gaz lacrymogènes ou gaz hilarants, des explosifs plus invalidants, ou tout simplement un déversement de sable dans les ouvertures des tunnels qui seront certainement de taille réduite. Voilà, là s'arrête mon idée. J'ai cru comprendre votre profond attachement au respect de la vie d'autrui, même pour les personnes les plus détestables, alors les projectiles à larguer pour repousser les assaillants ou les empêcher de sortir des tunnels restent votre choix.

Cette longue explication est suivie d'un court silence. Lucie est la première à réagir :

- Merci Paul pour ce plan qui, s'il reste à parfaire, me paraît tout à fait réalisable. Mesdames et Messieurs les représentants, qu'en pensez-vous ?

Harold ne laisse personne s'exprimer avant lui :

- Je pense que cette idée mérite d'être creusée, si j'ose dire. Mais je suis désolé de te contredire Lucie, le nombre de nos drones permettant le transport de charges lourdes est limité à quelques centaines. De plus il faudrait que ces drones soient à proximité des ouvertures pour être efficaces. Je propose de clore cette réunion, il nous faut encore quelques temps de réflexions pour bâtir notre plan de défense. Le but de cette réunion n'est pas nécessairement de trouver immédiatement des solutions mais de vous informer.

Maintenant, la priorité est de trouver comment détecter d'éventuels autres tunnels et s'il y en a, avons-nous le nombre de drones suffisant pour appliquer la solution de Paul ? Cependant, bien qu'elle ne soit que le début d'une solution, l'idée de Paul mérite des applaudissements. Merci Paul.

Aussitôt il frappe fort dans ses mains, imité aussitôt par l'ensemble des représentants puis par les amis de Paul qui se tiennent debout tout en haut de l'hémicycle.

Lucie attend que les applaudisseurs s'épuisent puis elle reprend la parole :

- Pour terminer sur ce sujet un conseil restreint va se constituer pour décider des actions à mener concernant cette possible attaque. Ceux qui pensent pouvoir être utiles sont

priés de rester après ce conseil auprès d'Harold, Georges et Tom pour une poursuite immédiate d'un premier conseil de défense. Nous convoquerons un nouveau conseil au complet dès que des solutions seront trouvées.

Puis s'adressant à Paul :

- Paul, puisque tu es lancé, il va falloir poursuivre. Pourrais-tu nous conter en quelques minutes ce qui a motivé votre fuite et quels ont été les faits marquants de votre errance.

Paul raconte alors la vie dans la cité puis les raisons multiples de leur fuite. A l'évocation de Georges et de Tom, les représentants dont seuls quelques-uns avaient appris leurs liens avec André et Paul, s'agitent. Victor lève la main et Lucie interrompt Paul.

- Victor, demande la parole.
- Oui, merci Lucie. Je voudrais savoir comment Paul a fait pour nous trouver. Ce point est important car nous souhaitons que notre existence reste la plus secrète possible, notre territoire nous apporte tout ce dont nous avons besoin mais pas plus. L'augmentation constante de notre population commence à nous poser des problèmes, nous n'avons pas la capacité d'accueillir beaucoup de nouveaux arrivants. C'est pourtant ce qui risque de se produire si notre territoire est considéré comme un paradis et que cette information se répand.

Lucie redonne la parole à Paul :

- Est-ce que tu peux répondre à cette question dont la réponse, comme le dit Victor, est capitale pour notre sécurité. Comment avez-vous eu connaissance de notre existence ?

Paul acquiesce et poursuit son récit, il rappelle la venue de Tom dans la cité, les souvenirs flous de celui-ci évoquant une improbable cité paradisiaque. Il explique que leur motivation, à André et lui, était de fuir la cité pour en bâtir une nouvelle mais aussi d'aller dans la direction où ils auraient peut-être la chance de retrouver Georges et Tom. Ensuite c'est le hasard qui leur a permis de rencontrer Gabriel et donc d'arriver dans votre territoire sans nom.

Lorsqu'il a terminé, Lucie lève les bras pour interrompre les discussions qui s'amorcent :

- Merci Paul pour tous ces renseignements, ils vont nous être utiles pour un projet auquel nous pensons depuis quelques années et dont je te parlerai après ce conseil. Il nous reste juste un point à l'ordre du jour, bien introduit par la dernière phrase de Paul : le nom de notre territoire. C'est vrai que nous n'avons jamais éprouvé le besoin de lui donner un nom parce qu'étant probablement le seul vraiment structuré sur la planète après la GR nous n'avions pas besoin d'un nom comme cela existait autrefois pour les pays. Nos villes ont des noms mais pas notre pays. Noémie s'était étonnée auprès de Gabriel de cette absence, il a donc demandé à ses compagnons quel nom leur semblerait correspondre à ce qu'ils en attendent. Après plusieurs propositions c'est celle de Noémie qui a été retenue, elle proposait « Alpha ». Merci Noémie pour cette proposition intéressante au premier abord. Seulement, certains de nos représentants très calés sur la vie culturelle ancienne se sont aperçus que ce nom pouvait être associé à un film qui s'intitulait « Alphaville ». Malheureusement ce film décrit une ville totalement opposée à celle que nous souhaitons, nous ne retiendrons donc pas ce nom mais je te remercie pour cette proposition. C'est pourquoi j'ai tenu à ce que tu sois présente sur le banc des intervenants. Nous allons donc lancer une réflexion sur ce sujet, Noémie si tu as une autre idée, elle est la bienvenue.
- Je vais tenter de trouver une autre idée, répond Noémie.

Lucie clôt la séance.

## CHAPITRE 51 – Le territoire

C'est dans un petit salon que Lucie, Georges, Tom et Gabriel retrouvent Paul, André et Noémie après le conseil. Des boissons et des pâtisseries leur sont offertes, ce sont encore de nouvelles saveurs qu'ils découvrent. Noémie goute une boisson qui l'intrigue :

- C'est vraiment étrange comme goût, qu'est-ce que c'est ?
- C'est du jus d'ananas, répond Gabriel. Si tu le souhaites, je te ferai visiter nos plantations d'arbres fruitiers et de plantes potagères, tu découvriras des dizaines de saveurs différentes. Ça te tente ?
- Bien sûr que ça me tente, répond Noémie.
- C'est ce que Claudine, Sophie, Adrien, Bernard, Joseph et Nicolas visitent actuellement, guidés par Victor, indique Lucie. Avant de vous questionner sur votre cité, je vais faire un bref historique de la création de notre territoire, qui n'a pas encore de nom mais ça ne saurait tarder, n'est-ce pas Noémie ?
- Je cherche Lucie.

Lucie poursuit :

- Bien avant la GR, plusieurs groupes de chercheurs, de savants, de philosophes, ou simplement des habitants préoccupés par l'avenir de la Terre, venus de tous les continents, se réunissaient et tentaient par le biais des médias d'alerter les politiciens sur l'emballement des facteurs néfastes à la vie terrestre qui se développaient de façon de plus en plus rapide. Devant l'urgence ces femmes et ces hommes ont créé une alliance mondiale, ils se retrouvaient périodiquement à divers endroits de la planète pour à la fois alerter et dénoncer les effets des pollutions diverses mais aussi pour concevoir les solutions nécessaires pour contrer ces pollutions et mettre en place des solutions de remplacement aux processus industriels dévastateurs, produits nocifs ou tout simplement mauvaises habitudes. Cette alliance avait pris le nom de LSH, « Let's Save Humanity » en langue anglaise, « Sauvons l'humanité » en langue française.

Et puis tout s'est emballé.

Parallèlement à LSH, les dirigeants de partis écologistes soulevaient les mêmes problèmes mais leurs mouvements, trop nombreux et dispersés pour peser vraiment, étaient gangrenés par des adhérents doctrinaires, très souvent violents. Les manifestations écologiques devinrent de plus en plus frénétiques, les affrontements avec les forces de l'ordre devenaient de vrais combats avec de nombreux blessés et parfois des morts.

A la même époque, le dirigeant d'un pays surarmé décida brutalement d'envahir son voisin, beaucoup plus petit. Il pensait régler l'invasion en quelques jours, il avait largement sous-estimé la résistance de ce pays et l'aide apporté par les pays voisins pour repousser l'envahisseur. Après trois ans de guerre, voyant que sa puissance militaire ne suffisait pas à entamer la résistance du petit pays, ce dirigeant décida du plus mauvais choix possible : utiliser l'arme nucléaire. Elle produisit des milliers de morts en une seule frappe. La réplique fut immédiate et le pays assaillant fut lui aussi attaqué et dévasté. Les habitants rescapés de ce pays, assez neutres jusque-là, se rebellèrent à l'appel des opposants qui sortirent de l'ombre où ils se tenaient cachés.

L'opinion considérant depuis longtemps l'arme atomique comme uniquement dissuasive venait d'éclater.

Les mouvements écologistes en profitèrent pour organiser des manifestations monstres, qui bientôt défièrent toutes les forces armées et policières mondiales. Le nombre finit

par avoir raison de la force et les divers groupements écologistes prirent le pouvoir dans toutes les grandes démocraties. Les dictatures, de plus en plus nombreuses et virulentes n'y échappèrent pas mais plusieurs dictateurs sauvèrent leur peau en s'alliant au mouvement. Malheureusement les chefs de ces groupes étaient composés de nombreux fanatiques et de seulement quelques pacifistes pragmatiques. Ce sont les fanatiques qui se sont partout imposés à la tête des différents groupements. Ceux-ci, après des mois de luttes internes, se regroupèrent en un seul mouvement qu'ils nommèrent « Les Sauveurs ». Vous savez ce qui s'en suivit : éparpillements imposés des individus dans de petits villages afin de ne plus subir de mouvement de masse ; destruction de tous les sites industriels ; suppression totale de tous les moyens d'accès à la connaissance ; retour au moyen âge.

Une épidémie mondiale impossible à maîtriser après l'arrêt des industries du médicament fit des millions de morts, des maladies disparues depuis des siècles reparurent ; toutes les centrales nucléaires à l'arrêt désormais et sans maintenance déclenchèrent des catastrophes nucléaires aux conséquences égales aux épidémies. Quelques dizaines d'années seulement après la GR la population mondiale était probablement descendue au-dessous du milliard d'habitants.

Au début de ces événements beaucoup des membres de l'alliance LSH avaient émigré ici, sur ce territoire, pour être plus proche les uns des autres. Ils l'avaient choisi car il se trouvait assez loin des différents conflits et des zones les plus polluées, notamment parce que le gouvernement en place à cette époque avait beaucoup investi dans la lutte contre la pollution. De cette zone protégée ils assistèrent impuissants aux événements que je viens de vous conter. Bien que les arguments avancés pour justifier cette « Grande Révolution », comme l'ont appelée les Sauveurs, allaient parfaitement dans le sens des préconisations des membres de LSH, les méthodes employées, les systèmes mis en place, le caractère dictatorial des nouveaux dirigeants mondiaux et l'anarchie ambiante obligèrent LSH à se désolidariser totalement de ce mouvement. Ils restèrent sur place, mais durent résister aux assauts des Sauveurs qui étaient devenues de vraies hordes guerrières et poursuivaient un seul objectif : imposer leur loi sur l'ensemble de la planète. Pour cela les résistants durent utiliser des moyens que nous répropons aujourd'hui mais qui leur permirent de rester maître d'un territoire bien plus petit que celui que nous occupons maintenant, ce n'est que bien plus tard qu'il s'est étendu. Ces gens sont nos ancêtres, ils venaient de presque tous les pays du monde, c'est pour cela que vous croiserez ici des individus issus de toutes les races présentes sur la Terre au moment de ces événements, ils ont été la nouvelle arche de Noé, la cime du Gélas remplaçant le mont Ararat. Eux n'ont pas renoncé au développement industriel, seulement ils l'ont fait en appliquant les règles qu'ils préconisaient. Ce qui fait qu'aujourd'hui nos technologies sont très supérieures à celles qui existaient au moment de la GR tout en ayant un impact neutre sur la nature, les humains et toutes les formes de vie animale ou végétale. Cette Grande Révolution a quand même eu un effet bénéfique, après quelques années la pollution atmosphérique disparut presque totalement de la surface de la Terre. Il restait la pollution des sols et des mers, les déchets mirent beaucoup plus de temps à se dissoudre. Aujourd'hui nous pouvons dire que les Sauveurs ont sauvé la Terre mais pour cela ils ont condamné les Terriens à une vie de misère, de famine, de maladie et d'inculture. Les Vengeurs auraient raison de vouloir revenir à un monde moderne, si cela s'accompagnait de règles drastiques pour protéger

la Terre et ses occupants. Malheureusement leurs méthodes montrent que ce qu'ils veulent sauver, c'est la vie facile que procurerait, pour certains d'entre eux, cette vie sans barrières morales. Pour la majeure partie de la population mondiale la vie sous l'emprise des Vengeurs ne serait pas plus enviable que celle sous l'emprise des Sauveurs.

Alors, sans fausse modestie, nous pouvons vous dire que nous, nous serons peut-être les Sauveurs, non pas de la Terre, mais de l'espèce humaine. C'est le projet dont je voulais vous entretenir car, au moins pour la première partie, il en comporte deux, vous pourrez si vous le souhaitez en devenir les acteurs principaux. Tout d'abord il faut que je vous situe plus précisément. Paul dans son exposé m'a permis d'estimer l'emplacement de votre cité, elle doit être très proche du nord de notre territoire. Noémie, trouve-moi vite un nom pour ce territoire afin que nous n'utilisions plus ce terme pour désigner notre pays.

- Je cherche, répond Noémie. Pour l'instant je ne trouve pas mais l'historique que tu viens de nous retracer va probablement m'aider.
- Merci, je me doutais que cela te tenait à cœur. Maintenant, toi, André ou Paul, si vous le voulez bien, parlez-nous de votre cité, qui veut commencer ?
- Etant le plus ancien, je vais prendre la parole en premier, dit André. Ensuite Noémie et Paul pourrons ajouter ce que j'aurai pu oublier.

Noémie et Paul acquiescent, André retrace d'un historique rapide les dernières années de la cité, en partant de la vie du temps de Yan Coret jusqu'à la fuite après l'assassinat de Grégory. Paul ajoute ce que les gardes de la cité, prisonniers des Sauveurs, lui ont révélé concernant les événements qui se sont déroulés quelques jours après leur départ. Il décrit aussi très précisément la ville de la vallée. Noémie ne dit rien, le rappel des derniers jours qu'elle a vécus dans la cité la plonge dans une profonde détresse, des larmes pointent au bord de ses paupières. Ce que remarque immédiatement Gabriel qui s'attriste lui aussi, d'abord par empathie mais aussi parce que la douleur de Noémie crée un fossé sentimental entre eux qui lui semble infranchissable.

Le récit d'André et Paul étant terminé, Lucie dévoile le détail de son projet :

- Nous sommes aujourd'hui contraints par notre muraille, elle est utile mais nous empêche de nous étendre alors que notre population augmente et que pour nourrir une population croissante nous devons trouver des solutions pour augmenter nos surfaces de culture sans recourir à des méthodes non naturelles. Nous pourrions en démolir un grand pan et ainsi gagner en espace, mais le problème se reposerait inévitablement un peu plus tard. Et puis la taille de notre civilisation - on peut l'appeler ainsi car nous n'avons aucun écho d'un mode de vie équivalent sur la planète - permet une proximité entre les habitants qui évite les grands embrasements. Il y a bien quelques embrouilles de temps en temps mais elles sont vite apaisées par compromis acceptable et accepté. Il est difficile d'imaginer qu'une guerre éclate chez nous, vous vous en rendez compte rapidement. Les gens ici sont majoritairement paisibles et ceux qui ont tendance à monter en pression, il y en a peu mais il y en a, sont vite invités à retrouver leur calme. Les humains regroupés en grandes communautés sont incapables de conserver une vie stable et exempte de conflits. Nous voulons éviter d'en arriver là. Un grand avantage du projet que nous souhaitons développer, c'est de le multiplier en autant de fois que nécessaire pour conserver des communautés homogènes et pacifiques mais totalement indépendantes. Il est difficile, voire impossible, de faire cohabiter en bonne intelligence des gens qui souhaitent vivre en pleine nature en élevant des chèvres avec d'autres plus

urbains qui rêvent de robots à tout faire, il faut donc que les habitants d'une même communauté soient en accord sur leur mode de vie. Nous avons donc conçu ce projet avec le petit groupe que je préside et avec l'assentiment de l'ensemble des représentants, il nous permettrait de résoudre notre problème démographique en implantant ailleurs ce que nous avons construit ici.

Il consisterait à développer un nouveau « territoire » identique au notre, il fonctionnerait en autarcie totale, sans lien géographique avec ses voisins tout en conservant des liens indirects oraux ou numériques. Et voilà où vous intervenez, votre cité, pour ce que nous en savons, nous semble être le parfait endroit pour cette première tentative, et pour plusieurs raisons. La première, c'est parce que vous êtes là et que vous avez déjà fait un grand pas vers ce changement en ayant acquis des connaissances que très peu d'humains possèdent aujourd'hui. La seconde raison, c'est que votre cité nous est facilement accessible. Après les explications de Paul, je sais maintenant assez précisément où elle se situe, elle est bien plus près de chez nous que vous ne l'imaginez. Notre muraille remonte assez haut vers le nord, si vous aviez fui vers l'est et pas vers l'ouest, vous n'auriez eu que quelques kilomètres à parcourir pour arriver à notre muraille. La troisième raison c'est que les habitants de votre cité semblent avoir fait les premiers pas vers cette démarche. D'après les dernières informations que vous avez reçues de ceux qui ont quittés la cité après vous, il semble que les personnes qui en maintenaient le caractère autoritaire ne soient plus maîtres de la situation, laissant le champ libre à ceux qui désirent plus de liberté et plus de justice. Enfin dernière raison que j'ai déjà évoquée, les ressources de notre territoire seront dans quelques années insuffisantes pour notre population croissante, certains habitants sont prêts à participer à la création d'un nouveau territoire, ils seraient les guides et les bâtisseurs de cette nouvelle communauté. Voilà la phase un de ce projet, vous connaîtrez la phase deux demain, mais pour l'instant qu'en pensez-vous ?

Il faut plusieurs secondes de réflexion à André et Paul pour simplement appréhender ce que vient de dire Lucie et tenter d'en imaginer les effets. C'est André qui intervient le premier :

- C'est, je pense, une excellente idée, tant que cela reste une idée. Car la fondation d'une telle cité prendrait de nombreuses années. Si nous étions dans un monde de paix, cela pourrait se concevoir mais le conflit de plus en plus présent entre Sauveurs et Vengeurs va nécessiter de leur part une forte augmentation de l'enrôlement forcé de combattants et serviteurs, pour ne pas dire esclaves. Dans un tel contexte il paraît difficile d'imaginer qu'un tel projet puisse voir le jour. Même si le conflit cessait par la victoire de l'un ou l'autre, le vainqueur ne tolérerait certainement pas la fondation d'une seconde métropole autonome, il en empêcherait tout simplement la construction.
- Nous y avons pensé. Mais la réalisation de ce projet est nécessaire à notre unité et au maintien d'une production alimentaire optimale pour notre population. J'ai passé rapidement sur les débuts de la fondation de notre territoire en disant que ceux qui l'ont entrepris avaient utilisés des moyens aujourd'hui bannis. Dans l'urgence, nous sommes prêts à réutiliser ces moyens si nous ne pouvons pas faire autrement. Et si nous le faisons, Sauveurs ou Vengeurs ne pourront pas nous empêcher de réaliser cette création. Et beaucoup plus rapidement que tu peux le penser.

Paul réagit aussitôt :

- Et pourquoi n'employez-vous pas ces moyens pour contrer l'invasion qui se prépare ?



- Parce que, comme l'a dit Harold, nous ne les avons pas aujourd'hui et que leur fabrication va d'abord nécessiter de créer le lieu et les outils de production. Cela va prendre des mois.
- Dans ces conditions, admet Paul, ce projet me parait non seulement viable, mais s'il est suivi de beaucoup d'autres, il peut mener à redessiner complètement la carte géopolitique de la planète. Ce projet pourrait augurer une ère nouvelle, pacifique et stable, on peut rêver.
- Je rejoins Paul, dit André, si les conditions évoquées sont réunies pour créer ce territoire, ça vaut la peine d'essayer.
- Merci mes amis, je craignais que ce concept vous paraisse complètement utopique, je vous assure que, tout comme ce territoire, nous sommes en mesure d'en créer un second tout aussi moderne, agréable et pacifique. Je vais annoncer votre adhésion à ce projet au groupe de réflexion qui planche sur le sujet, ils vont vous bénir. Nous avons bien travaillé ce matin, le déjeuner nous attend.

## CHAPITRE 52 – La vie sur le territoire

André, Paul et Noémie, guidés par Lucie et Gabriel, se rendent dans la salle de réception du parlement où Claudine, Sophie, Adrien, Bertrand et Joseph, revenus de leur visite, les attendent.

Paul s'étonne :

- Où est Nicolas ?
- Il n'en finit pas de demander des explications sur le fonctionnement des engins volants, dit Joseph. Le pilote qui le renseigne nous le ramène dès qu'il aura satisfait sa curiosité.

Ils n'ont pas à l'attendre très longtemps, Nicolas entre tout excité par l'invitation du pilote qui propose à tous une visite aérienne du territoire après leur déjeuner. Joseph lui demande :

- Alors tu sais piloter ces engins volants maintenant ?
- Ça s'appelle des drones, pas des engins volants.
- Excuse-moi, j'aurai dû suivre les explications du pilote.

- Le repas est servi, annonce Gabriel.

Tout le monde se met à table, au menu :

- ° Avocat farci aux crevettes ;
- ° Filet mignon de porc sauce poivrade ;
- ° Fromages ;
- ° Charlotte aux fruits rouges

Noémie interroge Gabriel :

- Vous mangez de la viande, comme les Vengeurs ?
- Non, répond Gabriel. Nous reconstituons le goût de ces aliments avec des produits végétaux. Nous sommes végétariens, comme les Sauveurs. Pourquoi tuer des animaux alors qu'on peut reconstituer parfaitement la texture et la saveur d'une chair animale. Mais nous mangeons des œufs et buvons du lait, ce que ne font pas les Sauveurs. Ceci ne fait aucun mal aux animaux tant que la production est naturelle, enfin presque pour le lait puisque c'est parce qu'on poursuit la traite après que les veaux sont sevrés qu'elles continuent à produire du lait.

Noémie goute le succédané de chair des crevettes et convient :

- C'est très bon, quelle chance d'avoir une telle variété de produits. Gabriel, tu m'as promis de me faire visiter les champs et les vergers demain, c'est toujours prévu ?
- Bien sûr, nous visiterons aussi l'usine qui fabrique ces aliments dont la saveur rappelle celle de la chair des animaux.
- Mais ces animaux, ils existent encore ?
- Oui, l'arrêt total de la pêche après la GR a permis de rétablir l'équilibre naturel du milieu marin. Les crevettes sont des animaux marins essentiels à l'alimentation d'autres espèces, elles foisonnent sur nos côtes.
- Et sur ton territoire, il y a aussi des animaux bizarres ?
- Ils sont bizarres pour toi qui vivait dans un périmètre restreint, ici tu vas pouvoir découvrir de nombreuses espèces. Tu connais déjà les animaux des bois, il y a les mêmes ici qu'autour de ta cité. Chez nous, tu verras aussi des animaux anciennement domestiques : des chevaux, des vaches, des moutons, des chèvres, des poules, des canards, des oies, pour les plus nombreux. A part pour les œufs et le lait, tous ces animaux vivent maintenant en totale liberté, ils n'ont pas perdu tous leurs mœurs

domestiques et côtoient facilement les humains mais ils sont revenus à la vie sauvage, notamment pour la recherche de leur nourriture.

- J'aimerais pouvoir rester vivre ici, tout semble tellement merveilleux, les paysages, la mer, la ville, les animaux. Et surtout, les gens sont tellement gentils.
- Rien ne t'en empêche. Si tu adoptes toutes nos règles de vie, nous serons très heureux de t'accueillir parmi nous... moi le premier.

Noémie sent un frisson la parcourir lorsque Gabriel prononce ces trois derniers mots, formulés de telle façon qu'elle en comprend immédiatement le sous-entendu. Elle y est sensible mais se reproche aussitôt l'attirance croissante qu'elle ressent pour lui depuis qu'ils se connaissent, cette attirance qui lui fait, parfois, oublier Grégory. Lucie interrompt ces pensées troublantes :

- A quoi rêves-tu Noémie, tu sembles bien sérieuse ?
- Je cherche un nom pour votre territoire, se défousse Noémie.

Durant le repas les conversations se mêlent pour décrire ce que chacun a fait de sa matinée. Nicolas enfourne la nourriture, comme il finit avant tout le monde il s'impatiente, pressé de retrouver son copain pilote et son drone.

Paul placé à côté de Lucie, demande :

- Que font les habitants, on ne voit pas grand monde dans les rues, ils travaillent ?
- Bien évidemment ils travaillent. Tu n'en as pas vu beaucoup parce que la majorité se rend sur les lieux professionnels très tôt le matin afin de profiter des fins de journée.
- Dans les ouvrages illustrés que j'ai pu récupérer dans la grande cité près de la nôtre, on voit des villes entourées d'usines et de vastes centres commerciaux, ici rien de tout ça ?
- Parce que nos sites industriels et commerciaux sont principalement enterrés. Nous voulons conserver un maximum d'espace naturel pour les habitations et l'agriculture. Tous nos emplois sont axés sur les besoins immédiats : l'agriculture est l'activité principale avec la transformation des produits. Tes amis qui ont passé la matinée avec Victor ont pu visiter nos vergers, nous produisons plus d'une centaine d'espèces de fruits différentes. Ils ont aussi longé les champs où nous cultivons des céréales, des agrumes, des légumes et toutes sortes de plantes. Ensuite les principaux métiers sont la construction de véhicules, la fabrication des matériaux pour la construction de maisons et bâtiments industriels, l'informatique avec tout ce qui va autour, l'administration générale qui comprend principalement l'éducation des enfants jusqu'à la formation des techniciens et ingénieurs et leur mise à niveau permanente, et enfin la médecine sous tous ses aspects. Nous avons fait d'énormes progrès dans ce domaine, peu de gens sont malades ici.
- Dans mes lectures, la durée de vie des habitants de la planète était très variable d'un pays à un autre et même à l'intérieur d'un même pays, en fonction de la pénibilité du travail ou de l'environnement. Dans notre cité beaucoup de gens meurent entre cinquante et soixante ans, ce qui est relativement jeune par rapport aux âges dans de nombreux pays avant la GR.
- Ta cité se situe déjà dans la moyenne haute comparée à beaucoup d'autres où l'hygiène est souvent négligée, les maladies infantiles sont souvent mortelles. Les épidémies déciment des populations entières, et les combats fréquents dans certains villages se terminent souvent par la mort des adversaires. Chez nous, les personnes les plus âgées peuvent atteindre cent cinquante ans. Nous avons un système de soins très performant. On ne peut pas dire que tous les gens meurent en bonne santé, c'est pourtant le plus

souvent le cas, chez nous on meurt tout simplement de vieillesse, à quelques exceptions près. On place sous la peau de chaque nouveau-né un implant qui sert d'identifiant, il permet aussi un contact permanent avec l'hôpital de sa ville. Tout état maladif est aussitôt détecté et la personne est prise en charge, souvent même avant qu'elle ne ressente les effets de sa maladie.

- Ça, c'est formidable. Chez nous, c'était André qui faisait office de médecin mais ses connaissances n'étaient dues qu'à ses observations et, lorsque nous avons su lire - merci Tom - et que nous avons pu nous procurer des livres, André a consulté tout ce que nous rapportions comme ouvrages médicaux. Pour nous c'est un grand savant, mais sa science ne suffit pas à nous faire vivre aussi longtemps. Est-ce que les infrastructures, dans tous les domaines, que vous prévoyez pour le second territoire seront identiques à celles d'ici ?
- Evidemment, pourquoi faire différemment, tout fonctionne parfaitement ici. Surtout, notre mode de vie permet à chacun de se sentir bien, d'être heureux. Il n'y a pas de dépressifs chez nous. Tout le monde a un métier qui lui convient, les tâches épuisantes sont toutes assurées par des machines, nos possibilités de loisirs et de culture sont nombreuses. Seuls quelques esprits vagabonds regrettent de ne pas pouvoir parcourir le monde, pourtant nous avons des salles de spectacles qui projettent des films en trois dimensions qui nous immergent dans tous les lieux possibles de la planète. Nous avons mieux, un immense parc ouvert à tous nous permet de nous promener dans n'importe quel lieu du monde reconstitué. Vous pouvez survoler tous les grands fleuves du monde, monter au sommets des montagnes ou plonger dans les océans, vous promener parmi tous les animaux de la savane africaine. Chaque jour un nouveau bout du monde est à votre disposition dans cet univers artificiel. Pourquoi vouloir quitter le territoire quand nous pouvons trouver sur place tout ce qui se trouve ailleurs ? Mais ce qu'il y a de plus surprenant à vous montrer est pour demain, je te laisse la surprise.

Paul a tellement de questions en tête qu'il ne sait plus par laquelle commencer, tout est découverte et tout pose question. Il y en a une qui lui trotte dans la tête depuis leur arrivée ici :

- Lucie, chez nous il y avait une femme mauvaise qui se disait Grande Prêtresse et nous parlait d'un Dieu qui aurait créé la terre et qui nous jugerait après notre mort. Vous avez ce genre de croyance chez vous ?

Lucie se met à rire :

- J'ai lu dans les archives des tas d'histoires à dormir debout dans le même genre. Certaines m'ont vraiment étonnées, qu'on puisse transformer des faits réels mais complètement banals en interventions divines ponctuées d'épisodes rocambolesques, c'est vraiment incompréhensible pour nous. Ce qui l'est plus encore c'est que certains pseudo sauveurs de l'époque ancienne aient réussi à subjuguier la quasi-totalité de la population mondiale, il est vrai que la plupart promettaient tout ce que les croyants espéraient : la promesse d'une résurrection. Quelques-uns chez nous supposent que l'univers est la création de forces supérieures, mais ça ne va pas plus loin. Dieu est une invention humaine rassurante. Tu y crois toi, à ces histoires anciennes ?
- Je n'y crois pas, l'origine du monde reste un grand mystère.
- Tu as raison et je suppose que nous ne sommes pas près de le lever. Tu as d'autres questions ?

- Oui, plein. L'architecture m'intrigue. Toutes ces belles maisons, toutes blanches, entourées de terrains plantés d'arbres, aux allées bordés de fleurs, elles semblent appartenir à des habitants très aisés, il n'y a pas de quartier moins cossus ?
- Non, tous les citoyens habitent les maisons qui leur conviennent, chacun choisi ce qu'il préfère : un grand terrain qu'il faut entretenir ; un grand jardin pour y faire pousser des légumes ; une grande maison lorsqu'on veut plusieurs enfants, ou tout simplement un petit espace pour ceux qui se déplacent beaucoup, tout est possible pour tous. Mais chacun s'astreint à bâtir une construction qui s'harmonise avec celles de ses voisins.
- Mais il doit bien y avoir une grande différence de moyens entre les différentes classes sociales. Avant la GR, il y avait une énorme disparité de salaire entre un ouvrier et un ingénieur, sans parler des professions libérales ou des patrons des grandes entreprises.

Lucie sourit.

- Chez nous, il n'y a pas de différences sociales, nous sommes tous conscients de l'intérêt qu'il y a pour chacun de travailler pour le bien de tous. Nous avons tous un rôle, personne n'est inutile mais personne n'est indispensable. Seules les tâches à réaliser sont importantes et chaque tâche à la même valeur que les autres. Je te donne un exemple : Nous mangeons du pain, pour en fabriquer il faut qu'un agriculteur sème et récolte son blé, qu'un meunier le transforme en farine et qu'enfin le boulanger en fasse du pain. A ton avis, qui est le plus important de l'agriculteur, du meunier ou du boulanger ?

Paul sent le piège, il réfléchit quelques instants et finit par répondre :

- Ils sont importants tous les trois, si un seul manque il n'y aura pas de pain.
- Bravo Paul ! J'ai pris un exemple simple et vertical mais la démonstration est la même en transversal. Si l'agriculteur, le meunier ou le boulanger ne possèdent pas les machines qu'il faut pour moissonner, moudre ou pétrir, là encore pas de pain. Il faut donc aussi des ingénieurs qui conçoivent des outils et des machines, des ouvriers qui les fabriquent et des techniciens qui programment les robots qui les construisent. La compétence est indispensable, les spécialistes aussi. Mais pas un seul l'est plus qu'un autre, un seul de ses travailleurs manque et la machine est grippée. C'est pourquoi nous avons tous le même statut social, le même salaire et donc la possibilité de nous faire construire la même maison que n'importe qui.
- Et cela ne crée pas de jalousie ?
- Pourquoi cela en créerait-il ? A quoi servirait l'agriculteur sans le meunier, et le meunier sans le boulanger, ou le boulanger sans l'agriculteur. Tous, nous sommes dépendant les uns des autres.
- Et tout le monde s'implique de la même façon ?
- Je vois ce que tu veux dire. Il n'y a pas de fainéant chez nous car chacun sait ce que tous font. Quelqu'un qui, volontairement, n'effectuerait pas un travail correct se verrait blâmer et refouler par l'ensemble des habitants, c'est une situation qui est difficilement tenable. Nous avons malgré tout, la possibilité d'adapter notre temps de travail à notre convenance, nous pouvons choisir combien d'heures nous consacrons à notre activité professionnelle. Nos salaires sont horaires et le taux horaire est le même pour tous, celui qui travaille beaucoup touche beaucoup, celui qui travaille moins gagne moins, c'est un choix qui ne donne lieu à aucun jugement de valeur, chacun respecte le choix des autres.
- Il y a bien des personnes qui sont plus douées que d'autres. Celles-là ont le même salaire que les autres.

- Oui. Ce n'est pas parce qu'on a la chance de naître très intelligent que l'effort fourni pour accomplir son travail est supérieur à celui d'une personne moins favorisée. Ce qui est important, c'est que chacun donne à la communauté ce dont il est capable. Ce principe est respecté par tous, les quelques rares individus qui ne l'ont pas accepté nous ont quitté.

Paul, je suis contente de te voir t'intéresser à nous. Est-ce que tu as déjà pris une décision concernant ta prochaine destination, tu comptes repartir dans ta cité où rester chez nous ?

- Il y a dans ma cité des gens que j'ai laissé en partant. Si nous n'avions pas été obligés de fuir très vite, ils seraient partis avec nous. Même si aujourd'hui il semble que les conditions de vie se soient améliorées, ils restent confinés dans des locaux insalubres, dans une cité en ruines et dans des conditions de vie précaires. Je leur avais promis une vie meilleure, je ne peux pas les laisser croupir alors que je vivrais ici comme un nabab. Je crois que je repartirai, bien que tout me retienne ici. De plus je ne connais pas les intentions de mon grand-père et de mon père. Quoi que je choisisse, ce sera de toutes façons un déchirement.
- Nous avons le temps d'en reparler, peut-être y-a-t-il une solution si nous décidons de créer ce nouveau territoire rapidement, tes amis auraient alors les mêmes conditions de vie que les nôtres.
- Pour cela il faudrait que la guerre entre Sauveurs et Vengeurs finisse rapidement et surtout qu'elle ne vienne pas interférer sur tes projets.

Lucie est devenue sérieuse depuis quelques instants, le tour de la conversation la rend morose.

- Allez, il est temps d'aller vous promener, Nicolas ne tient plus en place. On se revoit ce soir, pour le dîner. Bonne visite.

## CHAPITRE 53 – La maison de Georges

Nicolas est déjà installé sur un des sièges avant du drone qui va leur permettre une visite aérienne de la ville. Le pilote les invite à prendre place dans cet aéronef conçu pour ce genre de balade : un seul siège de chaque côté de l'appareil permet à chacun de voir parfaitement le paysage, les sièges pivotants n'obligent pas à se retourner lorsque l'intérêt de la visite se trouve à l'arrière. Le pilote se présente :

- Bonjour à tous ceux que je n'ai pas vu ce matin. Je m'appelle Jean. J'espère que vous avez bien déjeuné. N'ayez pas d'inquiétude concernant ce vol, l'appareil est parfaitement stable, quelles que soient les conditions. Je vais d'abord vous faire survoler notre ville. A ce propos, connaissez-vous son nom ?

Personne ne répond, le nom des lieux est quelque chose de totalement inconnu aux habitants de la cité, il doit en être de même pour Sophie et Adrien qui eux aussi se taisent. Le pilote reprend donc :

- Notre ville s'appelle Cannes, vous n'en connaissez pour l'instant que la partie moderne, construite longtemps après la GR. Nous avons conservé le nom de l'ancienne ville, elle a été totalement détruite par les troupes de Sauveurs au début de leur prise de pouvoir, c'était pour eux un des symboles de la richesse indécente qu'il fallait impérativement supprimer. Elle est aujourd'hui beaucoup plus petite qu'elle l'était avant la GR, elle abritait près de cent mille habitants, aujourd'hui environ cinq mille. Nos ancêtres s'y trouvaient réunis pour un séminaire de plusieurs semaines quand les hostilités ont débuté. Nous n'avons pas le temps suffisant pour retracer l'histoire de l'appropriation de la ville et des terres alentours par nos lointains parents, puis l'agrandissement progressif de leur territoire jusqu'à remonter sur plus de 300 kilomètres au nord et autant vers l'est. Pour ceux qui resteront parmi nous, vous aurez tout le temps pour comprendre cette évolution, nous avons un musée qui retrace cette période. Maintenant, nous allons décoller et je vous commenterai ce que nous survolerons, les sièges sont équipés de systèmes d'écoute placés de chaque côté du dossier, si vous n'entendez pas bien dites simplement « plus fort », ou « moins fort » pour ajuster la tonalité à votre convenance. Vous pouvez aussi intervenir, il vous suffit de parler normalement, tout le monde vous entendra sauf si vous appuyez sur le bouton « silence » qui se trouve sur l'accoudoir droit de votre siège. Nous partons.

Le drone décolle sans un bruit, en quelques secondes ils se trouvent à une vingtaine de mètres du sol, ce qui provoque quelques instants de crainte chez certains, rapidement dissipés. La visite commence.

En fin d'après-midi, tous reviennent enchantés de ce survol qui leur a permis de découvrir cette petite partie du territoire, notamment quelques splendides vieux villages ayant échappé à la destruction et des villes identiques à Cannes comme Nice, Monaco, Menton, Vintimille, toutes rasées et reconstruites, toutes n'abritant seulement que trois à quatre mille d'habitants.

Georges les attend à l'atterrissage. Dès qu'ils sont tous sortis du drone, il leur dit :

- Je vous propose de venir visiter ma maison, ça vous donnera certainement l'envie de vous implanter ici, à Cannes, plutôt que de retourner vivre dans les ruines de vos anciens villages. Tom nous rejoindra, nous pourrons vous raconter ce qui nous est arrivé depuis que nous avons quitté la cité. Avant de nous y rendre je dois une information importante à mon père et à mon fils.

Georges demande alors à André et Paul de le suivre, un peu à l'écart des autres pour leur annoncer :

- J'ai une compagne, Claire, avec laquelle je vis depuis quinze ans ; Je tenais à vous le dire ici car elle sera dans notre maison avec notre fille, Hoa, qui a douze ans, c'est ta demi-sœur Paul. Elles savent qui vous êtes, je leur ai souvent parlé de vous, et de ta maman Paul. Ne pensez pas que ce soit pour cette raison que je ne suis jamais revenu dans la cité. L'explication de ce non-retour viendra tout de suite après que vous aurez fait la visite. Tom sera là, nous vous raconterons ce qu'a été notre vie durant tout ce temps.

Sans laisser à André et Paul le temps de poser des questions il dit :

- Allez, on rejoint les autres et on y va.

C'est une maison assez semblable à celles qu'on construisait avant la GR pour ce qu'en voit les visiteurs en arrivant, une façade blanche avec une large porte d'entrée, de chaque côté une fenêtre vitrée, un étage au mur percé de trois fenêtres et un toit en terrasse. Lorsque Georges s'approche de la porte il dit simplement : « Georges » et la porte s'ouvre. Nicolas, toujours curieux, demande :

- La maison connaît ton nom ?
- Non, répond Georges, elle connaît ma voix. J'aurai pu dire « Nicolas », la porte se serait aussi ouverte. Si toi, tu dis « Georges », elle ne s'ouvrira pas. Il y a plusieurs systèmes d'ouverture, chacun choisit le sien, moi c'est à la voix.

Paul a une autre question :

- La plupart des maisons d'avant la GR comportait une large porte, souvent en façade, qui ouvrait sur un garage pour y loger une voiture. Tu n'as pas de pièce de rangement pour un véhicule ?
- Non, c'est inutile. Ici, personne ne possède de véhicule, il suffit d'en demander un et il arrive aussitôt. Ce sont des véhicules qui appartiennent à la collectivité. Je te montre.

Georges se tourne vers la rue et appelle :

- Véhicule terrestre quatre places pour Georges.

Puis il explique :

- Je viens de demander un véhicule à sustentation, pas un drone, avec quatre places et je le souhaite devant ma maison. Tiens, le voilà.

Effectivement, un véhicule se gare devant la maison en évitant le groupe qui occupe une partie de la chaussée.

Nicolas s'étonne :

- Lui aussi connaît ta voix ?
- Oui. Et il détecte aussi l'endroit où je me trouve.

Georges poursuit :

- Maintenant, si je m'installe, je peux lui donner l'adresse du lieu où je veux me rendre. Si je ne lui dis rien, il va rester là à m'attendre mais comme je ne veux pas mobiliser un véhicule dont je n'ai pas besoin je vais lui dire : « VT3502 Retour au garage ». VT3502 est son immatriculation qui est visible sur les flancs du véhicule. Voilà, il repart.
- C'est génial, s'exclame Nicolas. Je pourrai en conduire un ?
- Oui, même les enfants à partir de douze ans peuvent utiliser un véhicule, mais lorsqu'il transporte un enfant sans adulte les commandes ne sont pas toutes accessibles. Dès que nous serons moins occupés je te ferais essayer mais pour cela il faudra passer au centre de contrôle général pour que notre système central enregistre ta voix et ton visage.



- Super, répond Nicolas. Merci Georges.

Et se retournant vers Noémie :

- Demain je vous emmène en promenade, toi et ton amoureux.
- Mon amoureux ? réagit Noémie.
- Ben oui, Gabriel.
- Mais ce n'est pas mon amoureux.
- Bah ! T'es aveugle.

Puis, interpellant Gabriel :

- Eh, Gabriel, tu lui as pas dit à Noémie que t'étais amoureux d'elle.

Gabriel est tout à la fois confus et en colère contre Nicolas. Il va répondre mais Noémie le prend de vitesse :

- Nicolas, tu es encore jeune et tu ne sais pas très bien ce que c'est d'être amoureux, tu confonds amour et amitié. Regarde, tu mets Gabriel dans un grand embarras. Allez, on oublie ce que tu viens de dire et nous entrons dans la maison de Georges.

Nicolas tout penaud de se faire réprimander par Noémie ne répond pas, Gabriel se détend, bien que la réponse de Noémie aggrave l'incertitude qui le ronge et le plonge dans un profond désarroi.

Tous entrent dans la maison accueillis par Claire, la compagne de Georges. Claire est une jolie brune au teint légèrement mat, probablement issue de très lointains parents asiatiques. Mais comme beaucoup d'habitants ont conservé des traditions ancestrales, ils se regroupent souvent par ethnies ce qui perpétuent les caractères physiques et culturels. D'ailleurs Claire accueille les invités en tenant ses deux mains jointes à hauteur de la poitrine et en hochant la tête, tout en leur souhaitant la bienvenue. A côté d'elle se tient Hoa, la demi-sœur de Paul, qui ressemble beaucoup à sa maman, elle salue les invités avec beaucoup moins de protocole et saute au cou de Paul en disant :

- Enfin, je connais mon frère. Papa n'arrête pas de nous parler de toi. Allez viens, c'est moi qui vais te faire visiter la maison.

Les deux jeunes gens quittent le reste des invités et Georges, à son tour, les invite à le suivre. C'est une maison très lumineuse, au rez-de-chaussée de grandes baies vitrées permettent une belle luminosité dans cette vaste pièce à vivre. Ce qui étonne André, c'est la similitude de ce décor avec les images d'intérieurs qu'il a pu découvrir dans certains documents : une grande table, de profonds fauteuils, plusieurs tableaux accrochés aux murs, tous figuratifs, pas de bizarreries de couleurs ou de formes, représentant principalement des paysages souvent peuplés d'animaux. Les grandes vitres permettent d'admirer un immense parc dont on ne voit pas les limites, il est parcouru par de larges allées bordées d'arbres gigantesques. La maison extérieur et intérieur, le parc, tout semble démesuré. Voyant que beaucoup sont en admiration devant tant d'espace Claire explique :

- Le parc ne nous appartient pas, il est à la disposition de tous les riverains. Dans tout le territoire seules les maisons et leur pourtour sont privés, les espaces extérieurs sont tous publics.

La visite se poursuit par l'étage qui est composé de quatre chambres meublées de lit et de placards. André s'étonne à nouveau de cette réplique quasiment parfaite de ce qui avait pu exister il y a si longtemps. Il manque pourtant un élément important, il s'adresse à Claire lorsqu'ils regagnent le rez-de-chaussée :

- Et où préparez-vous les repas ?
- Nous ne préparons pas les repas, ils sont tout prêt. Dans un meuble de la salle à vivre se trouve un vaste réfrigérateur-congélateur couplé avec un cuiseur multifonctions. Un

petit tableau de commandes permet de programmer l'heure et le type de repas. Nous n'avons qu'à ouvrir le meuble, un plateau contient tout ce que nous avons demandé. Il ne reste plus qu'à se mettre à table, comme nous allons le faire maintenant.

- Nous dinons ici, confirme Georges. Lucie, Victor et Tom vont nous rejoindre. En attendant, qui a soif, nous avons d'excellents jus de fruits.

Gabriel sort par une des portes-fenêtres du salon et s'enfonce dans le parc. Noémie le voit s'éloigner, partagée entre deux impulsions contraires, le rejoindre ou tout faire pour tenter de l'oublier. Tom est arrivé seul, il excuse sa compagne qui accompagnent leurs deux enfants à des activités sportives.

Le repas a contenté tous les invités, enfin presque tous, Gabriel n'a pas reparu et Noémie n'a presque rien mangé. Paul entouré de sa petite sœur et de Lucie a pu répondre à chacune qui lui posait pratiquement les mêmes questions sur sa vie dans la cité. C'est Tom qui interrompt les conversations :

- Nous ne voulons pas vous faire coucher trop tard, il reste un film à vous visionner et je sais que votre journée de demain va être chargée. Nous allons d'abord vous conter, Georges et moi, les événements qui nous ont mené de la cité de Georges jusqu'à ce territoire. Tout débute par mon arrivée dans la cité, je vais donc commencer, je serai bref, Georges prendra la suite.

Je me suis retrouvé en piteux état dans la cité de Georges. C'est André qui m'a trouvé dans les bois, m'a ramené chez lui et m'a soigné. Que m'est-il arrivé, je ne le sais pas, j'ai perdu la mémoire de cette période et je ne l'ai pas retrouvée depuis. Je ne m'attarde pas sur la vie dans la cité, vous la connaissez tous je pense, soit pour l'avoir vécue, soit pour l'avoir entendue racontée. La seule chose dont je me souvenais c'est que j'habitais dans une région et dans un cadre qui n'avait rien à voir avec la vie menée dans ce village. Nous avons décidé avec Georges et François de quitter la cité afin de trouver un endroit où mieux vivre et d'y implanter nos familles et ceux qui voudraient bien nous suivre. Je laisse la suite à Georges.

- Ça ne va pas être bien long car il s'est passé peu de choses. Nous parcourions les environs seulement depuis deux jours quand nous avons été capturés par les Sauveurs. Ils nous ont enfermés dans un camp qu'ils venaient de construire, très loin au sud. Nous n'y sommes pas restés longtemps, avec l'aide de Syna nous avons pu nous enfuir. Nous sommes partis vers le sud car nous évitions les nombreuses patrouilles qui circulaient plutôt dans le nord. Lorsque Tom a vu la mer, ça lui a rappelé son ancienne vie, il a retrouvé une partie de la mémoire. Nous avons donc suivi le rivage et sommes arrivés après quelques jours à l'endroit où vous-même êtes arrivés. La vue de la muraille a confirmé à Tom le retour au moins partiel de sa mémoire.

Tom intervient :

- J'ai été accueilli en héros, tous pensaient que j'étais mort ou prisonnier. C'est Victor qui m'a rappelé ce qu'avait été mon bref passage dans le territoire. D'où je venais, je ne le sais toujours pas et lui non plus ? Un peu après mon arrivée, je suis parti en mission de surveillance des activités Sauveurs dans le nord avec deux camarades, eux aussi ne sont jamais reparus. Que s'est-il passé, je ne m'en souviens pas, je ne suis revenu dans le territoire que plusieurs années plus tard avec Georges et François. Georges, à toi la fin de l'histoire.

- Nous avons mis quelques jours à retrouver une bonne forme physique et dès que ça a été possible j'ai souhaité retrouver la cité. Tom et François ont proposé de m'accompagner et nous sommes remontés plusieurs fois vers le nord, Tom se rappelait qu'il y avait peu de kilomètres entre la limite de son territoire et la cité. Malheureusement nous n'avons jamais pu traverser cette région, les patrouilles de Sauveurs étaient fréquentes et leurs chiens agressifs nous repéraient très vite. Nous devions revenir au territoire après chaque sortie.

Au cours d'un retour précipité, Tom et moi revenions très vite vers notre drone laissé près de la muraille car nous avons été repérés par six Sauveurs et leurs chiens. Lorsque nous sommes arrivés, François qui était resté en surveillance près de l'appareil, n'était plus là mais deux chiens et un Sauveur reposaient au sol un peu plus loin. François avait dû faire usage de son pistolet électrique et avait neutralisé les trois dormeurs. Malheureusement il avait dû être pris par surprise et submergé par le nombre, ceux qui l'avaient assailli avaient dû l'emmener sans s'inquiéter de ceux qu'ils laissaient sur place. Nos poursuivants s'approchant, nous sommes montés dans le drone et avons décollé. Nous avons longtemps survolé les environs mais la forêt est dense à cet endroit, nous n'avons pas repéré les ravisseurs et nous sommes repartis sans rien pouvoir faire pour François.

Sur la fin, les Vengeurs s'y sont mis, des troupes stationnaient souvent au pied de la muraille. Nous n'avions plus besoin de nous rendre dans le nord, les images des caméras nous renseignaient, nous étions cernés.

- Vous ne pouviez pas utiliser un drone pour aller au-delà de leurs lignes, demande Paul.
- Non, les drones ont besoin d'un échange constant avec le poste de contrôle et ils ne peuvent pas s'éloigner à plus de deux ou trois kilomètres des antennes qui permettent le contact et les dernières antennes sont sur la muraille.

Le conflit entre Sauveurs et Vengeurs est entré dans une phase très active il y a seulement un an. Cela nous a redonné espoir, les combats devenaient de plus en plus violents et généraient de plus en plus de mouvements de troupes dans le secteur nord. C'était impossible de s'y engager mais nous pensions que dès qu'une des deux armées auraient pris le dessus, il leur faudrait un peu de temps pour réorganiser leurs effectifs et que les patrouilles cesseraient. Vous êtes arrivés avant la grande explication. Vous avez eu beaucoup de chances de descendre rapidement vers le sud, le gros des troupes se positionne plus au nord, si vous aviez poursuivi vers l'est, vous vous seriez fait reprendre. C'est vrai que vous étiez guidé par Gabriel, lui savait qu'il fallait partir vers le sud. Tiens ! Où est-il ? Gabriel nous a quitté ?

- Oui, c'est ma faute, dit Nicolas. Ce que j'ai dit l'a rendu triste, il est parti dans le parc.
- Ce n'est rien, dit Tom, Gabriel n'est pas du genre à se morfondre très longtemps, nous le retrouverons demain en pleine forme.
- Tu as raison, approuve Georges. Il est maintenant temps de vous visualiser ce film dont on vous a parlé, il a pour titre « Fahrenheit 451 ». C'est l'œuvre de l'écrivain visionnaire Ray Bradbury qui est reprise dans ce film réalisé par le cinéaste François Truffaut. Il a été tourné plusieurs années avant la GR et comme vous allez voir, il comporte quelques similitudes avec ce qui s'est passé sur la terre au moment de la GR. Asseyez-vous, la projection va commencer.

Georges éteint la lumière, la pièce est plongée dans le noir et soudain, des images animées apparaissent devant eux, comme si l'action se passait dans cette salle. C'est d'abord la

technique cinématographique qui les impressionne mais ils l'oublient très rapidement tant l'histoire les passionne. A la fin du film, c'est André qui résume l'impression générale :

- C'est étonnant, ce film prémonitoire, les Sauveurs ont dû s'en inspirer en poussant encore plus loin leur logique absurde. Nous, anciens habitants de la cité, sommes bien placés pour savoir à quoi conduit un monde sans lecture, sans culture. Lucie, votre projet de multiplication de territoire identique au votre peut devenir notre projet commun. Construire de petites métropoles, toutes indépendantes les unes des autres, c'est peut-être une solution pour un monde pacifique plus juste. Il faut aller vite, avant que ceux qui vont gagner la bataille en cours disposent d'armes plus efficaces et mettent en péril ce projet. Je te le promets Lucie, dès que votre projet prend forme, je retourne dans la cité et j'accompagne autant que je peux la transformation de nos ruines en territoire moderne. Noémie, à toi de trouver un nouveau nom pour notre cité. Et toi Lucie, fais vite il ne me reste pas tant d'années à vivre.

Il est tard, Georges aimerait que Hoa aille se coucher. Il propose donc que les discussions reprennent le lendemain.

- C'est votre dernière nuit dans la résidence qui vous a hébergés. Nous vous répartirons différemment dès demain. Claire et moi hébergerons André et Paul, et nous vous trouverons une ou deux maisons autour de ce parc pour les autres. Bonne nuit, dormez bien, la journée de demain va être chargée.
- Juste une question intervient André. Et les tunnels, as-tu des informations ?
- Oui, répond Georges. Harold s'est souvenu que nous nous avons des sonars oubliés au fond d'une remise, nous les avons placés dans la région d'où vous êtes sortis de terre. Nous avons repéré les quatre tunnels en creusement. Pour ceux-là nous sommes tranquilles, nous saurons quelques jours à l'avance quand ils auront passé sous la muraille et quand ils se rapprocheront de la surface. Seulement, nous ne disposons pas de suffisamment de ces capteurs pour couvrir toute la frontière et pas assez de personnel pour en mettre même de façon aléatoire tous les quatre ou cinq kilomètres. Comme il est probable que les Vengeurs lancent leur opération de tous les tunnels au même moment, le contrôle du percement des quatre que nous connaissons devrait nous suffire, dès que ceux-ci seront ouverts nous patrouilleront pour repérer les autres. Ça ne nous donne pas pour l'instant les moyens pour repousser l'attaque. Mais nous sommes vigilants dès à présent sur tous les secteurs. Ça te rassure ?
- Oui mon fils, ça me rassure surtout si c'est toi qui gères cette surveillance.
- C'est bien moi avec Tom. Je te le confirme. Nous avons aussi commencé à équiper nos drones pour qu'ils soient utilisables en défense et en attaque. On en reparle demain si vous avez besoin de plus de renseignements.

Tous sont bien fatigués mais impatients d'être à demain pour cette journée qu'on leur annonce bien remplie mais aussi pleine de mystère.

## CHAPITRE 54 – Les pommes du verger

Le départ pour une nouvelle journée de visite a été fixé à neuf heures. Gabriel est de retour, apparemment serein. Il s'assure que tous sont bien présents et présente le programme de la journée :

- Tout d'abord nous allons faire un petit voyage souterrain. Un vaste réseau de transport en sous-sol permet d'accéder à des magasins, à des usines, à des salles de sports, à des salles de concerts, de cinémas, de théâtres et une immense bibliothèque. Une grande partie de nos centres administratifs et de contrôle du territoire s'y trouve aussi. Victor devrait arriver, c'est lui qui vous accompagnera car j'ai promis à Noémie de lui faire visiter nos vergers, plusieurs d'entre vous les ont déjà vu hier, je vous laisserai donc flâner dans la galerie marchande. Vous pourrez aussi découvrir trois musées : le premier détaille l'histoire de notre territoire et de notre communauté de la GR à ce jour ; vous pourrez visiter le second un peu plus tard, il retrace l'histoire de la Terre, de l'apparition de l'homme jusqu'à la GR, celui-là il faut plusieurs semaines, voire plusieurs mois, pour découvrir l'ensemble des thèmes abordés ; le troisième est plus technique, il nous emmène au tout début de la création de l'univers jusqu'à l'apparition de la vie sur la Terre. Tous ceux qui décideront de s'établir chez nous auront tout le loisir de passer de longues journées dans ces trois musées qui accueillent souvent des conférenciers spécialisés. Mais je suppose que ce qui va le plus intéresser certains d'entre vous, c'est notre bibliothèque. Elle possède des millions d'ouvrage, tout ce que nous avons pu sauver dans de nombreux pays avant ou même pendant l'autodafé mondial. Il faut réserver une place à l'avance pour pouvoir consulter les ouvrages car de nombreux chercheurs s'y rendent chaque jour. Vous pourrez consulter les livres ou des documents d'origine, comme ils sont très anciens ils sont fragiles. La plupart sont consultables en version numérique, nos bibliothécaires font le maximum pour que l'ensemble des ouvrages soient numérisés mais il reste encore beaucoup à faire.

Sophie, très intéressée par la bibliothèque mais aussi par les thèmes abordés dans les musées demande :

- Comment est-on avisé des dates et heures de ces conférences ?
- De nombreux panneaux lumineux annoncent les événements à venir dans la ville et aux alentours. Il y a aussi la possibilité pour les habitants de consulter ces mêmes informations sur leurs écrans domestiques.

Gabriel poursuit :

Noémie et moi vous rejoindrons vers midi, nous déjeunerons et ensuite nous nous dirigerons vers le CES. C'est Lucie qui nous le fera visiter, elle y travaille en qualité d'ingénieure, elle est aussi une des membres de la direction technique.

Quelqu'un a-t-il des questions ?

- Tout est vraiment sous terre, demande Claudine.
- Oui, mais rassures toi ce sont de très vastes espaces, la lumière est celle du jour car elle est canalisée dans des fibres optiques qui la diffusent en sous-sol, il y a même des fausses fenêtres dans les murs, les allées sont bordées par de grandes plantes vertes, tout est fait pour qu'on ait l'impression d'être à l'extérieur, seul manque le soleil. Et puis on ne se sent pas seul, vous voyez peu de monde dans les rues parce que tous les déplacements se font dans ces galeries, tu vas voir, ça grouille de monde en sous-sol.
- Mais je pourrai ressortir si je veux ?

- Oui, bien sûr. Il est possible de remonter à la surface à de nombreux endroits, Victor t'indiquera où sortir pour que nous puissions te retrouver. D'autres questions ?
- C'est quoi le CES, demande Nicolas.
- C'est un endroit où on invente et on crée des machines étonnantes. Et comme tu es un petit curieux, ça va beaucoup t'intéresser mais tu vas devoir patienter jusqu'à cet après-midi pour savoir ce que c'est que le CES.

Puis, s'adressant à André et Paul, Gabriel propose :

- Vous n'avez pas vu les vergers et les champs hier, vous voulez vous joindre à nous ou bien vous préférez les sous-sols ?

André et Paul n'ont pas besoin de se consulter pour choisir la seconde proposition, ils ne doutent pas que Gabriel souhaite ardemment se retrouver seul avec Noémie.

Les réponses d'André et Paul rassurent Gabriel, il guide d'un bon pas le groupe jusqu'à un petit bâtiment dont la porte s'ouvre à son approche. Un large couloir mène à un tapis roulant qui s'enfonce profondément sous terre et termine sa course sur une place éclairée comme en plein jour. De nombreux magasins la bordent dont toutes les façades sont vitrées. Les galeries qui y débouchent, explique Gabriel, mènent vers d'autres places avec d'autres magasins et desservent la totalité des rues de la commune. Ils comprennent vite pourquoi les rues sont désertes, c'est ici que vit la ville, les trottoirs sont encombrés de femmes et d'hommes qui se déplacent dans toutes les directions et de nombreux véhicules se croisent sur les allées centrales. C'est un spectacle étonnant, ce bouillonnement de vies dont ils n'ont pas l'habitude les laissent figés.

Victor sort d'un lieu à la devanture non vitrée dont la porte se referme immédiatement derrière lui. Il souhaite le bonjour à toutes et à tous puis il les renseigne sur cet endroit d'où il vient, le seul dont on ne peut pas voir l'intérieur :

- Cette porte donne accès au centre de contrôle général du territoire, vous ne pourrez pas y entrer, il est très protégé et seuls sont habilités à y pénétrer quelques représentants et les employés qui y travaillent. Le centre s'étend très profondément sous vos pieds, les armes nucléaires ont été détruites lors de la GR mais si par malheur elles réapparaissent aucune ne pourrait atteindre notre centre, il se trouve à plusieurs dizaines de mètres sous terre et surtout il bénéficie d'une enveloppe de protection quasiment indestructible. Nous avons d'autres découvertes plus agréables pour aujourd'hui, suivez-moi, c'est parti pour une grande visite.

Gabriel demande à Noémie :

- Je t'ai promis cette visite des vergers, mais si tu préfères découvrir notre monde souterrain, nous pouvons rester avec les autres.
- Non, ne changeons rien. J'ai envie de voir ces vergers et de goûter à ces fruits merveilleux dont tu m'as parlé.
- Très bien, dit Gabriel, tranquilisé. Nous allons pouvoir quitter les sous-sols.

Victor s'éloigne suivi du groupe sans Gabriel et Noémie qui reprennent le tapis roulant dans le sens de la montée.

Il fait un temps splendide, chaud mais pas trop, un grand ciel bleu et juste un filet de vent qui agite les cheveux de Noémie. Ce moment de liberté hors du groupe lui permet de flâner sur le trottoir et d'observer ce quartier aux maisons assez semblables mais toutes avec un petit plus qui les distinguent des autres. Toutes sont entourées de jardins plantés d'arbres et jonchés de fleurs odorantes et colorées. Gabriel la suit, sans troubler sa contemplation. Un chat s'approche,

pas farouche. Noémie s'arrête, c'est la première fois qu'elle voit ce genre d'animal. Elle se tourne vers Gabriel qui, sentant sa réserve, se penche et prend le chat dans ses bras.

- Regarde ce joli matou, je le connais, il est très gentil, il s'appelle Sylvestre, écoute-le qui ronronne dès qu'on lui gratte la tête. Tu peux le caresser.

Noémie approche la main, hésite, puis du bout des doigts effleure le dos du chat, les ronronnements redoublent. Alors qu'elle cesse ses caresses, Sylvestre tourne la tête et lui lèche les doigts. Elle ne bouge plus, ne sachant comment interpréter ce geste. Gabriel la rassure :

- N'ai pas peur, ce chat est très placide, il ne te fera aucun mal. Ils ne le sont pas tous mais ceux qui le sont moins nous évitent. Regarde il y en a un autre sur le toit de cette maison.
- Ce sont des animaux sauvages ?
- Non, tous appartiennent à une famille, il y a des chats sauvages dans les forêts mais on les voit rarement en ville.
- Tu as un chat toi ?
- Non, j'en avais un, il est mort il y a un mois et j'étais enfermé aux intellos.
- Ah, et tu n'en as pas repris un ?
- Pas encore, je laisse passer la tristesse.

Et pour ne pas poursuivre sur cet événement Gabriel demande :

- Tu veux encore marcher ou bien nous partons pour les vergers ?
- Allons y. J'ai hâte de voir ces arbres aux fruits délicieux.

Gabriel repose le chat et commande un véhicule découvert qui arrive rapidement. Il demande à Noémie de s'installer, s'assoie à son côté et commande un départ en douceur. En quelques minutes ils sont à l'entrée du verger. Avant de se lancer dans les explications, Gabriel demande :

- Tu n'as pas froid ? Il est possible de couvrir le véhicule, si j'appuie sur ce bouton une toile se déploie au-dessus de nos têtes.
- Non, c'est très bien comme cela. Ça permet d'avoir une vision parfaite.
- Alors je commence la visite par quelques explications. Nos ancêtres n'ont pas été coupés des connaissances historiques, culturelles et techniques qui existaient avant la GR comme cela s'est produit dans les cités contrôlées par les Sauveurs. Beaucoup avaient pu sauver une grande partie de leurs bibliothèques et documentations numérisées. Les botanistes avaient aussi apporté des graines de toutes les plantes existantes à cette époque, elles sont présentes ici, nous leur avons conservé tous les noms utilisés alors. L'espace dans lequel nous nous trouvons maintenant est planté de pommiers. Je ne suis pas spécialiste en arboriculture, et encore moins fruitière, mais comme je consomme régulièrement des fruits j'en connais quand même quelques-uns. Noémie, je crois qu'il y a des pommiers dans ta cité ?
- Oui, mais une seule espèce, qui donnent des pommes petites et assez acides.
- Ici, il y en a des centaines regroupées par espèces. Voilà l'endroit réservé aux « Reine des reinettes », tu veux goûter ?
- Oui, nous sommes venus pour ça !

Gabriel ne sait comment interpréter la phrase de Noémie, sa connotation restrictive l'inquiète un peu. Il sort du véhicule, en fait le tour et tend la main à Noémie pour l'aider à descendre. Elle prend sa main et quitte le véhicule d'un bond léger. Gabriel desserre sa main pour libérer Noémie, mais la jeune fille affermit la pression pour conserver cette main que Gabriel tentait de dégager. Le jeune homme étonné lui fait face sans trop savoir quoi faire ou penser. C'est Noémie qui dénoue aussitôt la situation, sans lâcher la main de Gabriel, elle dit :

- Nicolas avait raison hier. Mais je n'avais pas besoin de ses remarques pour percevoir toutes tes attentions à mon égard. Ne m'en veux pas d'avoir été froide parfois, tu sais ce qui s'est passé dans notre cité et ce qui a motivé notre départ précipité, c'était il n'y a pas si longtemps. Lorsqu'il m'arrive l'espace de quelques secondes de ne plus y penser et d'être heureuse d'être près de toi, j'ai l'impression de trahir Grégory, je me sens coupable. C'est vrai que mon cœur bat plus fort lorsque nous sommes ensemble mais, s'il te plaît, laisse-moi le temps de mettre de l'ordre dans mes sentiments.
- Je comprends, dit simplement Gabriel. Sans pouvoir pressentir de quel côté allait pencher la balance.

Il tente d'ôter sa main toujours emprisonnée dans celle de Noémie mais la jeune fille l'attire à lui, lâche sa main et l'enserme entre ses deux bras. Elle pleure penchée sur son épaule. Gabriel ne sait que dire ni que faire de ses deux bras ballants le long de son corps. Puis, les pleurs de Noémie redoublant, il l'enserme à son tour. Ils restent ainsi, joue contre joue, un long moment sans parler, les grosses larmes de Noémie s'écoulent dans le cou de Gabriel. Lorsqu'enfin la jeune fille retrouve un peu de calme, elle s'écarte et demande :

- Tu seras patient ?
- Oui Noémie. L'amour, je ne sais pas ce que c'est, je n'ai jamais été vraiment amoureux. Mais il me semble bien qu'aujourd'hui je comprends ce qu'est l'amour, un sentiment qui nous rend tout à la fois fort et faible, heureux et malheureux. Oui, je serai patient, même si je dois attendre des années.

Alors Noémie l'enserme à nouveau, sans pleurs cette fois. Elle lui pose deux gros baisers sur chaque joue avant de s'écarter. C'est la seconde fois que Noémie embrasse Gabriel qui est tout surpris de ce geste, totalement ignoré ici. Il aurait bien aimé lui rendre ses baisers mais Noémie retrouve rapidement son caractère spontané, elle reprend la main de Gabriel en disant :

- Bon, on va les croquer ces pommes !

Et elle entraîne dans le verger un Gabriel complètement déboussolé.



## CHAPITRE 55 – Le CES

Vers midi tout le monde se retrouve dans la galerie souterraine, Claudine a supporté mieux qu'elle ne le pensait cette première descente dans le ventre de la ville. Paul épie secrètement Noémie, son sourire, ses yeux rieurs et la présence à ses côtés d'un Gabriel béat le rassurent. Victor demande qu'on le suive, il se dirige vers un restaurant proche où ils vont déjeuner.

Le repas terminé, ils remontent à la surface. Sylvestre est toujours là, couché sur un muret, il se fait doré au soleil. Noémie s'approche sans peur, le caresse, comme il ne manifeste aucun mouvement d'humeur elle le prend dans ses bras et, toute fière, revient vers le groupe :

- Vous avez vu ce chat, il est adorable.

Tous entourent Noémie pour observer l'animal. Adrien s'approche, le caresse et dit :

- J'en ai déjà vu dans les bois autour du camp mais les maitres-chiens les chassaient car la vue des chats excitait les chiens.
- Vous en verrez d'autres, dit Victor, beaucoup d'habitants possèdent un ou même plusieurs chats.
- Et pas de chien, demande Adrien.
- Si, mais il est interdit de les laisser divaguer, pour plusieurs raisons : certains chiens ne font pas bon ménage avec les chats ; contrairement aux chats ils font leurs besoins n'importe où et ne les enterrent pas ; enfin ils effraient parfois les enfants qui jouent dans les rues. Pour ces raisons nous obligeons les propriétaires à les tenir dans leur jardin s'il est clos, ou dans leur maison s'il ne l'est pas. Ceux-là doivent aller les promener dans les espaces verts publics où il y a des endroits réservés pour les pipis et cacas des chiens.

Victor bat le rappel :

- Lucie nous attend, il faut y aller maintenant. J'appelle un véhicule.

Après un vol rapide, ils sont maintenant dans l'enceinte du CES. Lucie les accueille et les fait pénétrer dans un bâtiment, bien petit pour abriter un si grand mystère.

Tous sont très intrigués par cette visite et l'absence de tout bâtiment autre que cette bâtisse de plain-pied les étonne.

Le bâtiment est effectivement petit : une porte d'entrée, un couloir, une porte de chaque côté et une au fond. Lucie ouvre la porte de droite et les fait entrer dans une petite salle meublée simplement d'une grande table ovale entourée d'une vingtaine de chaises. Elle demande à chacun de s'asseoir et reste debout près de l'arrondi de la table.

Avant même que tous soient installés et que Lucie prenne la parole, Nicolas ne peut maîtriser son impatience et la relance :

- Lucie, tu peux me dire maintenant, c'est quoi, un CES ?

Lucie sourit :

- Nicolas, il va falloir que tu apprennes nos usages, tous tes amis sont comme toi, impatients de savoir ce que c'est et ce qu'on y fait mais personne ne cherche à bousculer nos principes de flegme et de maîtrise de soi, ils attendent que je m'exprime. Si tu veux rester chez nous, il va falloir que tu te disciplines, nous t'apprendrons à être patient et à vivre en communauté. Mais je ne vais pas te faire languir plus longtemps, CES, ça veut dire Centre d'Exploration Spatiale. C'est un lieu où nous tentons de comprendre le vaste monde qui nous entoure. Mais avant d'aller plus loin dans l'explication, il serait bien

que je vous fasse un rapide état de ce qui existait avant cette GR qui nous sert maintenant de repère temporel.

Peut-être ce que vous allez voir et entendre va vous paraître extraordinaire, ce qui serait étonnant c'est que ça ne le soit pas. Vous, qui avez vécu toute votre vie coupés du reste du monde, je sais que vous avez malgré tout eu accès à de nombreux documents suffisamment précis sur les sujets que je vais aborder, cela va me permettre d'aller un peu plus vite dans mon explication. Pour ceux qui auraient du mal à suivre, je suis désolée mais si je devais partir de zéro, nous y serions encore dans une semaine, alors pour ceux-là nous reprendrons ces explications plus en détail un peu plus tard.

Lorsque tous sont assis autour de la grande table, Lucie baisse l'intensité lumineuse de la pièce. Elle commande de la voix l'allumage d'un projecteur et la sélection des images à visionner. S'affiche alors sur un grand écran qui vient de se dérouler une première image que commente Lucie :

- Voilà la Terre, telle qu'on la voit quand on en prend une image vue de la lune.
- L'image a été réellement prise de la Lune, demande André.
- Oui, j'y viens, sois un peu patient, toi aussi, André. Je fais tourner l'image pour que vous puissiez voir tous les continents. C'est un spectacle extraordinaire, n'est-ce pas ?
- C'est tellement beau vu de l'espace, s'émerveille Sophie. Et c'est tellement moche sur terre quand des hommes sans scrupules en prennent le contrôle.
- Tu as raison Sophie, et c'est la raison de notre engagement. Nous pourrions avoir une idée plus précise de notre planète dans un laboratoire que nous visiterons, il y a un globe terrestre. La seconde image - et en disant ça l'image s'affiche - représente le système solaire, c'est-à-dire le soleil et les planètes qui tournent autour. Les huit planètes du système solaire sont, de la plus proche du soleil à la plus éloignée : Mercure, Vénus, La Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune. Comme vous pouvez l'observer chaque nuit quand le ciel est dégagé, notre planète possède un satellite, la Lune, dont vous voyez l'image apparaître à l'écran. Des hommes ont marché sur la Lune, transportés par d'énormes fusées. D'autres fusées ont permis d'envoyer des engins, non habités ceux-là, qui ont parcouru notre système solaire, ils envoyaient des images de ce qu'ils approchaient. Nous possédons toutes les images de ces explorations et même certains fragments de roche rapportés d'expéditions lunaires, martiennes ou prélevés sur des astéroïdes.

Lucie s'interrompt pour s'assurer que tout le monde suit son explication.

- C'est très synthétique, est-ce compréhensible pour tous ?

Tous disent oui ou hoche la tête, mais il semble que Claudine, Bertrand et Joseph décrochent. Ce que pressent Lucie. Elle rassure :

- Si certains ne perçoivent pas bien mes explications je demanderai à Thomas, un de nos plus brillants ingénieurs, de vous expliquer tout ça un peu plus tard de façon plus pédagogique, il excelle dans ce domaine. Je reprends mon explication : vous avez été coupés de tout. Les informations que vous êtes allés chercher autour de votre cité vous sont parvenues en vrac, vous ne les avez pas choisies, vous ne possédez donc que des parcelles de savoir et, parmi celles-ci, vous en avez privilégié certaines et pas d'autres. Il n'y a donc pas de honte à n'avoir jamais entendu parler de fusées et d'hommes marchant sur la Lune.

Voilà pour le contexte. Maintenant vous allez voir ce que nous, nous préparons. Tout d'abord, oui André, nous allons nous aussi sur la Lune, et de façon beaucoup plus simple et rapide que nos ancêtres.

Lucie marque une pause, laissant à tous le temps de concrétiser cette annonce. Eux qui il y a seulement deux jours ne percevaient du monde que ce qu'ils avaient pu lire sur des documents souvent incomplets, voient aujourd'hui se concrétiser des technologies qui dépassaient leur compréhension, il faut un peu de temps pour réaliser. Lucie poursuit :

- Au cours de plusieurs voyages nous avons apporté sur notre satellite tous les matériaux nécessaires à une implantation durable. Nous avons bâti des installations permettant de lancer d'autres engins spatiaux à partir de notre satellite. Aujourd'hui près de trois cents personnes vivent sur la lune, mais seulement une centaine de façon continue. Grâce à un mode de propulsion bien plus efficace que celui des temps anciens, nous la relierons en une heure.
- Ça sert à quoi d'aller sur la Lune, demande Paul.
- Ça nous a déjà permis de tester à nouveau notre capacité à nous affranchir de la gravité. Quand je dis « nous », je parle de nos ancêtres, ceux qui ont pu se regrouper et fonder notre territoire. Malgré leur savoir, il a fallu beaucoup de temps pour simplement reconstruire des installations et des outils identiques à ceux qui avaient été détruits. Ensuite les progrès n'étant pas bridés par des considérations économiques ou politiques ont été rapides. Nous sommes aujourd'hui capables de lancer des engins qui peuvent soit se placer en orbite autour de la Terre, soit se libérer de l'attraction terrestre et de partir vers la Lune ou vers d'autres planètes. La Lune n'est pas un endroit où il ferait bon vivre mais elle a une propriété très importante pour la suite de nos explorations, la gravité y est six fois moindre que sur la Terre. Il est donc préférable de lancer des engins spatiaux lourds à partir de notre satellite plutôt qu'à partir de la Terre, cela demande une dépense d'énergie bien moindre et nous a permis d'atteindre Mars. Il nous fallait soixante jours pour le voyage le plus rapide pour relier la planète Mars il y a encore quelques mois. Mais notre système de propulsion a évolué rapidement ces derniers mois. Aujourd'hui il ne nous faut plus que trois jours. Nous continuons la recherche pour améliorer encore notre vitesse de déplacement dans l'espace. Sur Mars, nous avons installé une très grande base, qui peut héberger temporairement jusqu'à un millier de scientifiques et de techniciens, ils effectuent toutes les expériences nécessaires pour décider de la possibilité et l'opportunité de développer une base plus importante et, pourquoi pas, implanter une colonie durable. D'ailleurs, en plus de la base, une petite ville existe déjà mais seulement habitée par une centaine d'habitants volontaires pour que l'on puisse observer leur adaptation à ce milieu bien différent de la Terre. Une expérience de vie complètement autonome dans une grande serre se met en place, il ne manque plus que les volontaires pour y passer deux ou trois ans. Pour l'instant les candidats ne se bousculent pas.

Avant d'aller plus loin dans les explications je vais vous emmener visiter nos laboratoires, les ateliers de fabrication de nos engins spatiaux et notre base de décollage. Je sais, il y a plein de questions qui trottent dans vos têtes. Allons d'abord faire nos visites, certaines de vos questions vont y trouver leur réponse, nous reviendrons dans cette salle en fin de parcours. Nous allons prendre l'ascenseur qui va nous descendre à l'étage des laboratoires, nous y passerons simplement sans que je vous détaille ce qui s'y cherche ou s'y développe, ce serait trop complexe.

Ils sortent de la pièce et Lucie se dirige vers la porte du fond, c'est celle d'un ascenseur où tous peuvent entrer. La descente semble interminable, Lorsque la descente s'achève Lucie explique :

- Nous voilà arrivés, nous sommes à plus de deux cents mètres sous terre, à l'aplomb du sommet de la colline qui nous domine. Voilà pourquoi il n'y a que ce petit bâtiment en surface.

Comme dans leur visite souterraine du matin, les couloirs sont larges, la lumière du jour est transportée par fibres optiques, les murs sont à intervalle réguliers percés de fenêtres fictives mais qui donnent vraiment l'impression de s'ouvrir sur l'extérieur. Ils traversent de nombreuses salles, certaines occupées par plusieurs personnes qui conversent autour d'objets étranges, d'autres au contraire n'accueillent seulement qu'une ou deux personnes très affairées qui travaillent dans un silence absolu. Comme l'a annoncé Lucie, ils passent sans trop d'explications, seuls des spécialistes comprendraient ce qu'il s'y passe.

Après les salles des chercheurs, les chaînes de fabrication sont plus animées et bruyantes. Plus ils avancent dans ces immenses salles, plus les différentes pièces manipulées par de gigantesques bras articulés s'assemblent pour former en bout de chaînes des drones, des véhicules terrestres, d'autres objets étranges pour lesquels Lucie donne une brève explication. Une dernière salle est encore plus vaste que les autres, plus large, plus longue, plus haute de plafond, du début de la chaîne il faut parcourir plusieurs centaines de mètres avant d'atteindre le poste d'assemblage final où l'on découvre un gros cigare plat d'une vingtaine de mètres de long.

- Voilà la dernière version de nos exploreurs, dit Lucie. Mais nous allons les voir de plus près dans la base de décollage.

Ce n'est plus dans une salle qu'ils entrent mais dans un énorme tunnel dont on voit à peine, au loin, un rond de lumières qui doit en être l'orifice. Quelques drones et une vingtaine d'explorateurs sont alignés sur une aire de stationnement, de nombreux techniciens s'affairent autour. Plus loin, creusé dans la roche, des hangars abritent d'autres appareils qui sont garés les uns à côté des autres. Lucie explique :

- Les exploreurs qui sont stationnés ici sont en attente d'essais avant mise en circulation, ceux dans les hangars sont opérationnels. Regardez, en voilà un qui s'avance. Nos exploreurs ne s'élèvent pas verticalement comme les anciennes fusées mais décollent comme les avions de l'ancien temps. Il ne leur faut qu'une distance très courte pour quitter le sol mais l'accélération serait insupportable pour les passagers malgré les inhibiteurs qui ne permettent pas de l'absorber totalement. Nous avons donc besoin de cette longue distance pour que les vols habités puissent quitter le sol calmement, pour les vols non habités une dizaine de mètres suffit. Une usine d'assemblage identique à celle que nous venons de traverser existe sur la Lune pour assembler les exploreurs voyageant vers Mars. Mais quelques-uns partent aussi d'ici lorsque nous devons transporter des éléments présents sur Terre. Comme je l'ai dit, notre dernière version d'explorateurs nous permet de rejoindre la planète Mars en trois à quatre jours selon la distance qui nous sépare au moment du départ. C'est un grand progrès comparé aux estimations de durée faites au temps des énormes fusées qui ne permettaient de libérer dans l'espace qu'un vaisseau bien petit comparé à nos exploreurs qui n'ont pas besoin de lanceurs.

André est impressionné par cette visite mais il ne peut s'empêcher de demander :

- Comment se fait-il que les Vengeurs n'aient pas accès à ces technologies, puisse que certaines personnes de chez vous les ont rejoints.
- Tout simplement parce que les Vengeurs ne sont principalement que des transfuges de Sauveurs plus quelques terriens qui ont pu échapper à la dispersion et au confinement

mondial. Aucun de ceux-là n'ont eu accès à une formation, même élémentaire. Il n'y a que quatre personnes de chez nous qui ont rejoint les vengeurs, dont un administratif, Lokii, qui ne connaît rien à l'aéronautique, et trois techniciens qui n'ont pas les qualifications suffisantes pour simplement construire un drone. Et même s'ils avaient ces connaissances, comment voulez-vous qu'ils réalisent un complexe industriel tel que celui-ci en si peu de temps, le mouvement Vengeurs est récent. Mais tu as raison André, il faut que nous soyons vigilants pour ne pas voir se développer une industrie qui serait principalement destinée à nous détruire.

- Donc vous ne risquez pas d'interventions à l'aide d'engins volants de la part des Vengeurs ?
- Pour l'instant, non. Mais peut-être ont-ils trouvé d'anciens équipements autres que des fusils et des revolvers, ce qui serait catastrophique car bien que nous prévoyions la fabrication d'armes, nous n'aurons pas une cadence suffisante pour équiper une armée. Tiens ! nous avons de la visite.

Georges et Tom qui se trouvaient dans le groupe d'ingénieurs et de techniciens inspectant les exploreurs se dirigent vers eux. Tous les deux portent une étrange combinaison, ils saluent chaque personne en terminant par André et Paul :

- Bonjour papa, bonjour fiston, comment allez-vous, comment se passe ces premières journées chez nous ?

C'est André qui répond :

- Bonjour à tous les deux. C'est très enthousiasmant, mais aussi trop impressionnant. Comment retenir autant d'informations totalement nouvelles et si extraordinaires en si peu de temps ! Mais nous nous voyons peu, que faites-vous ?
- C'est vrai, on vous néglige, répond Georges. Nous terminons de vérifier et de tester un de nos nouveaux exploreurs. Mais nous avons surtout beaucoup à faire pour contrer une éventuelle attaque des Vengeurs. Tom et moi partons immédiatement, nous allons explorer les abords de la muraille, chacun de notre côté, pour tenter de capter des bruits de percement.
- Vous y aller comment, demande Nicolas ?
- En drone bien sûr.
- Je peux aller avec toi Georges ?
- Si tu veux, mais il va falloir que je trouve une combinaison à ta taille car nous allons prendre un drone moins confortable que ceux que tu as pu emprunter jusqu'à maintenant, l'équipement te permettra de supporter les accélérations de départ et de retour.
- Waouh ! Merci Georges.
- Je te préviens, ça va durer un long moment, il faut que nous longions la muraille, Tom d'un côté, moi de l'autre, sur la moitié de sa longueur et à vitesse suffisamment lente pour être certain que nos sonars détectent tous bruits inhabituels en sous-sol. Nous ne reviendrons qu'en fin de journée.
- Ça fait rien, tu crois que je pourrai piloter ?
- Tu sais, ces engins se pilotent à la voix et ils ne connaissent pas la tienne. Il y a quand même des commandes manuelles mais on s'en sert rarement, juste si on a un souci d'ambiance, trop de bruit autour ou une panne de micro par exemple. Je te promets que si tu décides de rester parmi nous, nous enregistrerons ta voix et je t'apprendrai à piloter.
- Ah la la ! Merci Georges. Tu peux être sûr que je vais rester chez toi.

Tom intervient :

- Moi aussi je peux prendre un ou deux passagers si quelqu'un est intéressé.
- Moi, je veux bien dit Joseph. Je ne comprends pas grand-chose à toute cette technique, une promenade me changera les idées et nous pourrions nous rappeler de vieux souvenirs, pas vrai Tom ?
- Tu as raison, nous avons plein de choses à nous raconter. Alors allons-y. J'aimerais bien être revenu pour le dîner afin que nous puissions enfin passer un peu de temps tous ensemble.

Georges et Tom accompagnés de leurs deux passagers retournent vers les drones.

Lucie rappelle ses visiteurs qui s'étaient rapprochés des exploreurs.

- Revenons à nos projets sidéraux, nous allons remonter en surface et je vais terminer cette visite en vous dévoilant enfin le second volet de notre grand projet.

Tous reprennent place autour de la table et Lucie reprend son exposé :

- Peut-être la race humaine, et même les espèces animales et végétales, auraient disparu de la planète si les politiques mondiales avaient continué à privilégier les intérêts économiques au détriment des intérêts de la nature et de la santé humaine. Pour cela, les Sauveurs ont effectivement sauvé la Terre mais à quel prix pour les hommes. Les Vengeurs, eux aussi, pensent être des sauveurs s'ils délivrent les hommes de la domination des Sauveurs, mais ils rétabliraient toutes les conditions d'un retour à un désastre écologique. Ni les uns, ni les autres ne sont capables de nous sauver dans des conditions acceptables. Nous, habitants de ce territoire – Noémie, il faut absolument que tu nous trouves un nom – voulons aussi sauver les hommes et les femmes, ou plutôt nous voulons sauver la vie.

Je vous avais annoncé deux volets dans notre plan, le premier je l'ai exposée à André, Paul et Noémie, c'est la réalisation de grandes cités identiques à la nôtre, totalement indépendantes les unes des autres car disposant de l'intégralité des ressources alimentaires, techniques et énergétiques nécessaires pour une longue vie agréable. Vous pouvez le constater aujourd'hui, il est possible sur un domaine adapté de faire vivre de façon harmonieuse et pacifique deux ou trois millions d'habitants.

Le deuxième volet de ce plan, c'est de trouver les ressources nécessaires à l'évacuation totale de l'humanité sur d'autres planètes habitables.

Ceci fait les fait tous immédiatement régir. C'est Paul qui parle en premier :

- Lucie, tu penses que d'autres guerres comme celles d'avant la Grande Révolution – oui, c'est vrai c'est la GR, je n'ai pas encore l'habitude - ou bien une reprise de contrôle totale de la planète par les vengeurs, n'aboutissent à ce qu'ont voulu éviter les Sauveurs, la destruction de la vie sur la Terre ?
- Cela pourrait effectivement arriver. Ce seraient les activités humaines qui détruiraient fatalement la vie sur la Terre si les Vengeurs reprenaient le contrôle de la planète. Mais beaucoup d'autres événements pourraient se produire avec les mêmes effets. Indépendamment des catastrophes d'origines humaines, la vie sur terre pourrait s'éteindre pour beaucoup d'autres raisons : épidémie mondiale ; impact avec un astéroïde ; approche ou collision avec une étoile de la galaxie ; intervention extraterrestre et d'autres encore, toutes sont envisageables mais pour certaines impossibles à prévoir. Cependant un autre événement lointain sera lui inéluctable, il s'agit de l'évolution solaire. Une augmentation régulière de l'énergie produite par le soleil rendra la vie humaine impossible dans environ cinq cents millions d'années.

Quelle que soit la menace, si elle est suffisamment prévisible ou simplement lointaine, nous voulons être prêts. Non pas à sauver la Terre, quelle que soit les événements, la Terre est condamnée, mais à sauver l'Humanité. Pour cela il nous faudra quitter la planète. Nous ne savons pas encore dans combien de temps nous serons capables de construire des vaisseaux qui pourront se déplacer suffisamment vite pour rendre possible les voyages de la Terre vers de nouvelles planètes habitables. Cela implique de développer des engins se déplaçant à une vitesse supérieure à la vitesse de la lumière, ce qui, avec nos connaissances actuelles, nous semble toujours impossible. Mais dépasser la vitesse du son, cela aussi paraissait impossible il n'y a pas si longtemps.

Paul réalise difficilement :

- Il y a seulement quelques semaines, nous pauvres humains, vivions dans une cité proche d'ici, nous travaillions la terre avec des outils de fortune et nous déplaçons à la vitesse de nos jambes. Aujourd'hui on nous laisse imaginer de changer de planète et même d'aller au-delà du système solaire. C'est fou !
- Oui Paul, répond Lucie. Tu sais quoi Paul, non tu ne sais pas. J'ai envie de t'emmener sur la Lune. Ça te tente ?
- Bien sûr. Tu y es déjà allée, toi ?
- Oui, plusieurs fois.
- Et si d'autres sont intéressés nous pouvons embarquer jusqu'à vingt passagers. Qui est partant ?

Il y a un grand moment d'hésitation, c'est Sophie qui se prononce en premier :

- Ça semble tellement irréel qu'il faut quelques instants pour réaliser. Mais je veux bien être du voyage. Tu dis quoi Adrien ?
- Tu sais bien que là où tu iras, j'irai. Je suis partant.
- Est-ce un voyage tranquille où faut-il être entraîné comme l'étaient les astronautes autrefois, demande André.
- Non, répond Lucie. Comme je l'expliquai tout à l'heure, nos exploreurs ont un mode de décollage en douceur lorsqu'il y a des passagers. Et puis il s'agit juste de faire un aller et retour en passant une nuit sur place. C'est quand même un spectacle unique que la Terre vue de la Lune.
- Alors je suis aussi partant.

Bertrand est tenté mais il sent bien que Claudine qui reste silencieuse est très hésitante. Elle finit par dire :

- Non, je préfère rester les pieds sur terre, les drones aériens c'est déjà limite alors l'espace...
- Bien alors je reste près de toi dit Bertrand un peu dépité.
- Mais non, vas-y. J'aime cette ville et m'y promener deux jours pleins me va très bien.
- Alors je viens aussi, dit Bertrand soulagé.
- Je pense que Joseph et Nicolas seront aussi tentés par l'aventure, dit Paul.

Très bien, il est temps de retourner en ville et d'aller dîner, la journée a été suffisamment studieuse conclue Lucie.

## CHAPITRE 56 – Alerte !

De retour en ville il faut maintenant réorganiser les hébergements. Comme prévu la veille, André et Paul seront hébergés chez Claire et Georges, pour la plus grande joie de Hoa. Elisa, la compagne de Tom, a proposé d'accueillir Joseph et Nicolas. Victor s'est chargé de trouver une maison, elle accueillera Sophie, Claudine, Adrien et Bertrand. Reste Noémie ? Victor lui suggérerait bien d'habiter chez Gabriel, bien que celui-ci n'ose pas formuler cette proposition, mais il ne sait pas comment la jeune fille réagirait. Après réflexion, il lui propose plutôt une chambre dans sa maison, ce qu'elle accepte au grand désespoir de Gabriel.

Victor n'a pas uniquement pourvu au logement, il a aussi procuré à chacun de nouveaux vêtements et les quelques objets nécessaires à l'hygiène. Tous sont maintenant équipés pour une vie sédentaire dans cette belle ville de Cannes.

Ce soir en arrivant dans le restaurant « Chez Eugène » où ils sont attendus, ils sont accueillis dès leur entrée par Louis, le Maire de la ville :

- Bonjour mes amis, Lucie m'a raconté votre incroyable épopée, je ne trouve aucun mot assez fort pour qualifier votre courage. Je suis fier de pouvoir vous recevoir chez nous. Mais il manque Gabriel, notre héros. Où est-il ?

Personne ne sait où se trouve Gabriel à cet instant. Le Maire poursuit :

- Il manque aussi deux de vos compagnons ?
- Oui, répond Victor, Joseph et Nicolas, ils accompagnent Georges et Tom qui patrouillent le long de la muraille pour tenter de détecter si d'autres tunnels que celui par lequel ils se sont échappés sont en cours de creusement.
- Parfait ! Je vous souhaite un bon séjour parmi nous, vous êtes en bonnes mains. Nous espérons que nous n'aurons pas trop de soucis avec les Vengeurs. Je vous laisse mais tiens ! voilà Lucie et Gabriel.

En effet, Lucie et Gabriel arrivent en conversant. Ils saluent le Maire qui s'arrête pour échanger quelques mots puis repart. André, voyant les visages fermés des deux jeunes gens, s'approche et demande :

- Il est arrivé quelque chose à Georges ou Tom ?
- Non, rien ne leur est arrivé, répond Lucie. Simplement nous venons d'avoir le contact avec Tom, il a détecté plusieurs bruits de perçage au nord du territoire. Georges ne nous a pas appelé mais il a communiqué avec Tom, lui aussi pense que des tunnels sont en cours de creusement à plusieurs endroits, il se trouve près de celui d'où vous êtes sortis. Ils doivent être sur le retour maintenant, nous allons les attendre pour dîner.

Tom et Joseph arrivent quelques minutes plus tard mais plus de nouvelles de Georges qui ne répond pas aux appels.

Georges ne répond pas aux appels parce qu'il se trouve à proximité de l'orifice du tunnel par lequel ont fui Paul et ses compagnons. Il demande à Nicolas :

- C'est par ce trou que vous vous êtes échappés ?
- Oui, c'est là.
- Paul m'a dit que de nombreux prisonniers se sont enfuis, pourtant le trou n'est pas large.
- Y avait plus de lumière dans le tunnel, les Vengeurs ont mis beaucoup de temps à descendre dans le noir. On a tous eu le temps pour sortir.



Georges approche l'appareil du trou béant. Un bruit de fond s'entend qui pourrait correspondre à un bruit de forage, mais il semble se situer bien plus profondément que le trou lui-même. Georges atterrit le drone à proximité de l'ouverture et dit à Nicolas :

- On ne voit personne, l'entrée du tunnel semble sans surveillance, je vais aller voir. Tu restes ici et tu ne bouges pas. Si toutefois il m'arrivait quelque chose, regarde ce bouton rouge, c'est un rappel d'urgence. Si tu appuies dessus le drone décolle immédiatement et revient à la base automatiquement. Tu as compris ?
- Oui. Mais c'est pas un peu dangereux d'aller près du trou tout seul.
- J'ai une arme. C'est un pistolet électrique, ça immobilise un homme pendant une heure et même plus si je le mets en puissance maximum. Tu vois je ne risque rien.

Georges quitte le drone et s'approche de l'orifice, il se penche par l'ouverture pour mieux entendre et perçoit nettement ce bruit de forage, qui ne correspond pas aux explications de Paul qui disait qu'eux perçaient avec des barres à mine puis faisaient sauter la roche avec des explosifs. Là il semble que ce soit une machine qui perfore. Georges n'ose pas s'aventurer dans le tunnel, il se retourne et revient vers le drone. Il ne détecte pas un homme armé d'une pelle qui était caché par un éboulis. Il se précipite sur Georges qui lui tourne le dos et, avant que celui-ci puisse réagir, lui donne plusieurs coups de pelle sur la tête. Georges s'écroule et reste inanimé. L'homme s'écarte, d'un coup de pied il s'assure que sa victime est inconsciente et se dirige vers l'orifice du tunnel, probablement pour aller chercher de l'aide afin de capturer Georges. Nicolas n'hésite pas une seconde, durant tout le trajet il a pu remarquer que Georges ne pilotait pas toujours à la voix, surtout quand ils discutaient, il utilisait un simple manche qui permettait d'avancer, de reculer, d'aller à droite ou à gauche, de descendre ou de monter. Nicolas appuie franchement sur ce levier, le drone réagit immédiatement. L'homme, alerté par le doux ronronnement de l'appareil, se retourne juste pour voir l'engin le frapper de plein fouet et le jeter à terre. Nicolas baisse alors le manche et le drone se repose en coinçant l'homme sous lui. Nicolas sort du drone et se précipite vers Georges qui semble très mal en point. Seulement l'homme qui a une jambe coincée sous le drone se met à hurler. Nicolas ramasse le pistolet électrique qui est tombé des mains de Georges, il revient près de l'appareil et appuie sur ce qu'il pense être le déclencheur. C'est gagné, l'homme se tait immédiatement, il a un bref soubresaut puis s'affaisse. Nicolas retourne vers Georges toujours inconscient dont la tête saigne abondamment. Nicolas est jeune mais vigoureux, il traîne le blessé jusqu'au drone, arrive à le hisser dans le véhicule, il le positionne sur le siège du pilote et lui ajuste la ceinture afin de l'empêcher de glisser. Cette manipulation a ranimé Georges qui semble reprendre un peu ses esprits, il se redresse mais sa tête saigne toujours beaucoup, le sang lui coule dans le cou. Nicolas ressort de l'appareil, Georges n'a pas la force de le retenir et n'ose pas crier de peur que des hommes postés à proximité de l'ouverture du tunnel l'entendent. Il perçoit le bruit que fait Nicolas qui souffle comme s'il portait quelque chose de lourd sans comprendre ce que fait le gamin. Il revient quelques instants plus tard dans le poste de pilotage et dit :

- Tu feras attention en te posant, on a un paquet attaché aux patins du drone. A l'arrivée, reste un peu en hauteur sinon on va l'écraser.
- Heureusement que tu étais là, j'ai été attaqué mais que s'est-il passé.
- Un homme t'a assommé avec une pelle, j'ai mis le drone en marche et je l'ai écrasé.
- Tu as su te servir du manche à balai ?
- Ben oui, j'avais déjà bien vu avant mais je t'ai aussi vu faire pendant notre balade. Comme tu parlais beaucoup, tu as plus souvent conduit avec le manche qu'à la voix.
- Et à l'instant, qu'est-ce que tu as fait ?
- Tu verras en arrivant. En attendant dépêche-toi de rentrer, ta tête saigne beaucoup.

Mais Georges s'affale brusquement, il perd connaissance. Alors Nicolas presse le bouton rouge et le drone décolle. Il était temps, plusieurs hommes sortent du tunnel et regardent bêtement l'appareil s'éloigner à vive allure. Nicolas a baissé toutes les vitres du drone, l'air frais permet à Georges de reprendre connaissance, il peut contacter le centre de contrôle pour qu'Harold et une ambulance soient sur place quand ils atterriront.

Ils arrivent sans encombre à la base où déjà deux véhicules terrestres les attendent, Harold et deux hommes sortent du premier. Comme Nicolas lui a demandé, Georges qui a désactivé le pilotage automatique ne pose pas le drone, il le laisse en suspens à quelques centimètres du sol. Harold l'aide à descendre et tous deux constatent stupéfaits que l'agresseur est solidement attaché aux patins de l'appareil. Avant d'embarquer dans l'ambulance Georges explique brièvement à Harold ce qui leur est arrivé et l'informe des mouvements qu'il a pu observer concernant les tunnels. Il lui demande d'accompagner Nicolas au restaurant où on les attend. Aidé par Harold il monte dans l'ambulance qui démarre aussitôt.

Ce n'est qu'à ce moment que Nicolas observe plus attentivement l'agresseur qui est toujours attaché et amorphe. Il s'écrit :

- Mince, c'est Pierrot !

Harold s'étonne :

- Tu le connais ?
- Oui, avec sa barbe je ne l'ai pas reconnu tout de suite. C'est un sale type qui habitait dans la cité. Il a voulu violer Noémie, c'est pour ça qu'on s'est sauvé. Il était à notre poursuite avec son chef, ils se sont fait prendre par les Vengeurs et maintenant ils sont avec eux. On le sait parce que le chef y nous a couru après quand on est sorti du tunnel.
- Eh bien Georges il l'a drôlement arrangé ton Pierrot, il doit avoir le nez cassé et la jambe brisée.
- C'est pas Georges qui l'a arrangé, c'est moi. J'ai lancé le drone sur lui et ensuite j'ai reposé le drone sur sa jambe pour pas qu'il s'échappe.

Harold n'en revient pas.

- Eh bien toi, il ne faut pas t'avoir comme ennemi. Tu as su piloter le drone ?
- Ben oui, j'ai eu tout le temps de voir comment il faisait Georges.
- Bon, je t'emmène au restaurant. Tu vas avoir de quoi raconter à nos amis.
- Et Pierrot ?
- Les hommes qui sont venus avec moi s'en occupent. Rassure-toi, il ne risque pas de s'échapper.

Lorsqu'ils arrivent au restaurant, tous sont déjà informés de l'agression dont Georges a été victime et tous connaissent l'intervention de Nicolas. C'est un tonnerre d'applaudissements qui éclatent lorsqu'il entre dans la salle du restaurant. Noémie se jette à son cou et l'embrasse. Ils ont été informés par Lucie qui était en contact direct avec Harold mais tous veulent que Nicolas raconte en détail ce qui leur est arrivé. Nicolas ne se fait pas prier, même il en rajoute un peu. Et lorsqu'il termine c'est de nouveau sous les applaudissements.

André, Paul et Tom s'éclipsent pour se rendre à l'hôpital, ils savent que Georges n'est pas en danger, c'est la raison pour laquelle ils ont attendu que Nicolas termine son récit avant de s'en aller. Harold laisse passer les questions auxquelles Nicolas répond avec une foule de détails. Dès que l'assistance a acquis la totale connaissance de l'agression et les hauts faits de Nicolas, Harold annonce que l'hôpital vient d'appeler :

- Georges n'a pas de blessures graves, seulement le cuir chevelu un peu entamé et un traumatisme crânien léger mais aussi beaucoup de sang perdu. Il reste en observation pour la nuit, il sera probablement de retour parmi nous dès demain.

Puis il enchaîne avec les informations qu'il a reçues de Georges et de Tom :

- Georges a perçu au moins six autres perçages en plus des quatre déjà connu. Et Tom en a décelé huit malheureusement assez éloignés les uns des autres.

Pour les quatre dont nous savons assez précisément où ils vont déboucher, j'ai fait poser des conduites de fort diamètre qui sont reliés au barrage proche. Pour ceux-là, nous allons noyer les galeries. Pour les autres, nous ne savons pas s'ils vont déboucher près des murailles, nous ne pouvons pas anticiper. Comme l'a suggéré Paul nous mettrons des drones en attente à proximité avec des chargements de sable afin de boucher les entrées de tunnel mais ça n'empêchera pas un grand nombre d'hommes de sortir avant que les issues soient obstruées. Contre des groupes armés de fusils et de revolvers, nous ne pouvons rien faire, les seules armes dont nous disposons sont les pistolets électriques qui ne sont efficaces qu'à quelques mètres d'un agresseur, de plus nous en avons très peu. Seuls éléments positifs, si le repérage effectué par Georges et Tom est exhaustif nous n'avons que dix-huit sorties de tunnel à surveiller.

Adrien intervient :

- Nous avons des armes, pas beaucoup mais nous disposons de trois revolvers et trois fusils récupérés sur les Vengeurs.

Lucie s'inquiète :

- Ça ne compte pas si nous avons une armée qui nous agresse. Harold, tu nous as dit que nous pourrions peut-être fabriquer des armes, tu as du nouveau ?
- Non, pas pour l'instant. Nous avons des machines qui peuvent produire des pièces à partir de plan, j'ai demandé à un ingénieur s'il pouvait nous sortir des plans de revolvers, fusils et mitraillettes. Il travaille sur le sujet en ce moment. Le problème, c'est que les machines ne sont pas vraiment conçues pour fabriquer des armes. Attendons demain, je suppose que nous aurons la réponse.

André, Paul et Tom sont revenus de l'hôpital, ils confirment que l'état de Georges est satisfaisant. Ils ont pu entendre les dernières phrases prononcées par Lucie. Ces informations alarmantes jettent un froid, les mines sont graves, les assiettes sont pleines mais personne ne songe à goûter à ces mets qui pourtant les régalaient depuis deux jours, le silence est pesant. Jusqu'ici Paul et ses amis avaient toute confiance dans la capacité de leurs hôtes à repousser les agresseurs, comment des gens qui possèdent une telle maîtrise technologique pourraient-ils être inquiétés par des gueux munis d'armes datant d'un autre âge ? Excès de confiance, imprévoyance, manque de préparation, insuffisance d'observations des deux antagonistes, repli sur soi, Paul n'a pas la réponse. Lucie est soucieuse mais pas accablée, Paul se demande si elle est vraiment consciente du danger ou bien si elle surestime les possibilités de réaction des gens du territoire. La réponse ne tarde pas, Lucie se lève et répond à Harold :

- Harold, nous n'avons pas aujourd'hui la solution pour faire face à une invasion. Nous ne pourrions pas empêcher plusieurs centaines, peut-être de plusieurs milliers d'hommes, de sortir avant que nous puissions obstruer les sorties de tunnel. J'ai confiance dans notre capacité à trouver une solution. Convoque immédiatement les responsables de la sécurité, nous tenons une réunion dans une demi-heure.

Nicolas veut parler, mais échaudé par la réprimande de l'après-midi il se contente de lever la main. Lucie s'en aperçoit et lui demande :

- Tu veux nous dire quelques chose Nicolas ?
- Oui, il y a un moyen de faire fuir les Vengeurs.
- Eh bien dis-nous à quoi tu penses.
- Il faut faire ce que j'ai fait au Pierrot, on leur fonce dessus avec les drones.
- C'est une bonne idée Nicolas, mais elle a ses limites. Les drones sont efficaces en terrain dégagé mais ils ne peuvent pas s'aventurer dans les bois ou les rues étroites. Mais je retiens ton idée, même si elle ne résout qu'une petite partie du problème.

Lucie se lève mais avant de quitter la salle elle tente d'enrayer l'inquiétude qu'elle sent gagner son entourage :

- Je vous laisse mais, je vous en prie, ne soyez pas inquiets, nous allons trouver les solutions pour contrer cette agression. Mangez, ne vous laissez pas aller au pessimisme. A très bientôt et tâcher de dormir.

Paul se lève et s'adresse à Lucie avant qu'elle ne quitte la salle :

- Lucie, est-ce que je peux me joindre à cette réunion ?
- Pourquoi pas, ton idée d'obstruction des tunnels va probablement permettre de minimiser l'invasion, si tu as d'autres idées elles seront les bienvenues.
- Merci, mais avant cela j'aimerais interroger l'homme qui a agressé mon père, s'il est en état de répondre bien entendu.
- Pourquoi pas. Il semble n'être qu'un pauvre hère dont on aura du mal à tirer une information utile.
- Peut-être pas, il est très proche de notre ancien chef des gardes qui s'est rallié à la cause des Vengeurs. Cet homme est lui-même proche d'un membre influent dans l'équipe dirigeante locale des Vengeurs, un nommé Jacques que connaît Sophie et qui, lui aussi, s'est rallié aux Vengeurs. Notre prisonnier a peut-être connaissance d'informations qui pourraient nous être utiles.
- En espérant qu'il soit en état de répondre, prévient Harold, Nicolas lui a administré la dose maximum.
- Alors allons-y, dit Lucie. Mais je ne peux pas te laisser interroger ce prisonnier sans en avoir référé au Conseil de guerre qui va se constituer, j'ai toujours tendance à prendre des décisions immédiates lorsque la situation l'exige et parfois on me le reproche. Là, je vais suivre les règles, tu viens avec nous mais je pose la question de ta présence aux conseillers.

Lucie, Harold, Tom et Paul quittent la salle.

Gabriel souhaitait rester un moment près de Noémie mais malgré la recommandation de Lucie personne n'a plus envie de diner. Victor constatant ce manque d'appétit souhaite reconduire chacun à son nouveau lieu de résidence. Noémie adresse un simple petit geste de la main en direction de Gabriel avant de se joindre au groupe mené par Victor.

La nuit ne sera pas aussi paisible que Lucie l'a souhaitée.

## CHAPITRE 57 – L'interrogatoire

Lorsque Lucie pénètre dans la salle de réunion, les six représentants convoqués par Harold sont déjà présents. Les conversations cessent et Lucie prend immédiatement la parole :

- Merci d'être venus aussi rapidement à cette heure tardive. Asseyez-vous.

Tous les représentants prennent place mais Paul, qui ne sait pas quelle place occuper, reste debout. Cela convient à Lucie qui justifie sa présence :

- Paul a souhaité se joindre à nous, J'ai accédé à sa demande. Mais si l'un de vous s'y oppose, qu'il le dise.

Un homme lève la main, Lucie l'invite à parler.

- La situation est préoccupante et demande des décisions efficaces et rapides. Ce jeune homme n'est chez nous que depuis trois jours, comment pourrait-il nous apporter la moindre solution alors qu'il ne connaît rien à nos capacités, ou incapacités d'ailleurs, d'attaque et de défense ? J'ai écouté avec attention son intervention lors de notre dernier conseil, sa proposition est intéressante mais avec un peu plus de temps de réflexion, beaucoup de nos concitoyens auraient pu imaginer les mêmes dispositions. Nous sommes dans l'urgence absolue, alors, je crains que la présence et les possibles interventions de Paul nous fasse perdre du temps plutôt que d'apporter de véritables solutions.
- Merci pour cette analyse Albert. Je reconnais bien là ton pragmatisme habituel. Mais un élément nouveau dont vous n'avez pas encore connaissance motive amplement la présence de Paul. Je vous explique rapidement.

Lucie raconte de façon brève ce qu'a largement développé Nicolas. Elle termine en exposant la proposition de Paul concernant le prisonnier :

- Le prisonnier pourrait détenir des informations concernant la stratégie des Vengeurs, cela nous serait très utile. Paul connaît cet homme, c'était un habitant de leur cité, il s'est rallié aux Vengeurs. Paul est persuadé que notre prisonnier peut lui dévoiler tout ce qu'il sait. Avant cet interrogatoire, est-ce que quelqu'un a une objection ?

C'est Simone qui lève la main et Lucie l'invite à parler :

- Je voudrais savoir comment Paul va s'y prendre pour faire parler ce prisonnier. Je suppose qu'il ne va pas coopérer spontanément.

Paul, encore peu au fait des usages, prend la parole sans en l'avoir demandée :

- Cet homme, il s'appelle Pierrot, est assez frustré. Il obéit à son chef, un autre homme de chez nous passé chez les Vengeurs qui se nomme Roger Brunet. Mais cette obéissance ne tient que par la peur du chef, elle n'a rien de naturelle. Si je lui promets un retour dans notre cité débarrassée de ce chef autoritaire, je suis persuadé qu'il acceptera de nous révéler tout ce qu'il sait.
- Sans autre contrainte, insiste Simone.

Un homme lève la main et Lucie prend le bras de Paul pour l'empêcher de répondre avant que l'homme s'exprime.

- Nous t'écoutons Luc.
- Merci Lucie. Nous perdons un temps précieux en discussions stériles. Laissons Paul interroger le prisonnier comme il le souhaite, la situation ne nous permet pas les états d'âme, et commençons enfin cette réunion. Dès que Paul en aura fini, il reviendra nous faire part du résultat.
- Tu as raison, ajoute Lucie. Ne perdons pas de temps. Est-ce que l'un de vous souhaite encore différer le début de notre réunion ? Non ? Alors vas-y Paul.

- J'aimerais que Tom vienne avec moi, c'est possible, demande Paul.
- Comme je ne souhaite pas que nous repartions dans des demandes d'explication à n'en plus finir, je demande simplement à Tom s'il est d'accord.

Tom s'interroge sur cette demande mais comme il suppose que Paul a une idée en tête qu'il ne souhaite pas exposer au conseil, il accepte aussitôt. Paul et lui se lèvent et quittent la salle.

- Tu sais où est détenu Pierrot, demande Paul.
- Oui, il n'y a qu'un seul endroit où nous enfermons nos prisonniers, juste en face d'ici. En général ce ne sont que des ivrognes occasionnels ou des colériques qui y sont incarcérés, juste le temps nécessaire pour qu'ils retrouvent une attitude correcte. C'est bien la première fois que nous y enfermons quelqu'un qui présente un réel danger. Tu peux me dire ce que tu attends de moi.
- Ça va dépendre de Pierrot, s'il est coopératif je n'aurai pas besoin de tes services. Mais j'ai volontairement minimisé l'attachement de Pierrot à son chef, je crains bien qu'il résiste. Et alors j'aurai besoin de toi.
- Tu ne vas pas le torturer ?
- Certainement pas comme tu l'imagines. Mais laisse-moi tenter un interrogatoire pacifique, si ça ne fonctionne pas je te dirai en quoi tu peux m'être utile.

Comprenant que Paul ne veut pas en dire plus, Tom n'insiste pas. Ils n'ont que la rue à traverser pour pénétrer dans un petit immeuble qui abrite les fonctionnaires chargés de la police et la surveillance du territoire. Un homme vient à leur rencontre :

- Bonjour Tom, bonjour Paul. Lucie vient de m'avertir de votre visite et de son objet. Votre homme est réveillé. Je vous conduis à la cellule.
- Merci Jourdan, on te suit.

La cellule est en sous-sol au fond d'un petit couloir, elle a dû servir de cave avant d'être un cachot. La porte qu'ouvre Jourdan n'est qu'un assemblage de planches en bois mais deux hommes armés de pistolets électriques sont postés de chaque côté. La pièce assez vaste est meublée d'une table, de quatre chaises et de deux lits superposés. Dans celui du bas repose Pierrot.

- Bonjour Pierrot, lance Paul.

Pierrot se redresse brutalement et observe Paul un moment avant de dire :

- Y m'avait bien dit Roger que t'étais caché derrière le grand mur. Tu vas voir, y vont venir te chercher. Vous allez tous y passer.

Malgré le ton hargneux du prisonnier, Paul trouve que l'affaire s'engage bien. Pierrot veut avant tout déverser sa rancœur et pour cela il ne contrôle pas ses propos. Peut-être que l'interrogatoire sera rondement mené. Tom et Jourdan se sont assis sur les chaises qu'ils ont placées entre la porte et le lit afin de déjouer toute tentative de fuite qui paraît pourtant inimaginable lorsqu'on voit la jambe de Pierrot totalement bloquée par un bandage. Paul ne veut pas brusquer l'entretien, il débute par des questions banales :

- Alors, tu es prisonnier des Vengeurs ?
- Je suis pas prisonnier, je suis un Vengeur. Presque tous les anciens gardes de la cité y sont avec eux.
- Oui, je sais. Il y a ton chef aussi.
- Ouais. Et Roger, il va venir ici et tous vous tuer. Enfin pas tous, il va me laisser la Noémie.
- Tu sais bien que Noémie se tuerait plutôt que de te laisser la toucher.

- J'en ai rien à foutre de Noémie, j'ai tout ce que je veux comme femme, j'ai même sauté la Fausta qui se fait reluire avec tous les gradés Vengeurs. Elle fait aussi pour moi, j'ai toujours été son préféré des gardes. Alors la Noémie je vais la trouver avant qu'elle se bute, je vais la sauter et je vais la crever.
- Mais tu vois bien que c'est impossible. Ici il y a des murailles infranchissables qui nous protègent.
- On s'en fout, on passe par en dessous. Tu le sais puisque tu as foutu le camp d'un tunnel.

Paul éclate de rire.

- Mais ici on sait exactement où ils vont déboucher les tunnels. On va attendre que tes copains sortent et on va les tuer dès leur sortie. Comme on a fait avec toi, nous on a été gentil, on t'a laissé en vie. Tu vois, vous n'avez aucune chance de nous capturer.
- Oh si, tu sais pas tout ce qui zont préparé, les tunnels c'est juste un peu du plan.
- Nous sommes capables de contrer toutes les attaques. Il n'y a aucun plan qui puisse réussir.
- T'as beau être plus intelligent que moi mais tu sais pas tout. Moi je sais qu'on va vous écrabouiller.
- Mais pourquoi les Vengeurs veulent-ils envahir notre territoire, nous on ne les gêne pas ?
- Les Sauveurs ont trouvé des armes, y z'étaient en train de perdre la guerre mais y sont en train de se refaire. Alors nous, les Vengeurs, on va prendre vos machines et d'autres choses que je comprends pas. Y'en a chez nous y savent conduire. Comme on sait que vous les donnerez pas on va venir les prendre. Et puis vous êtes tous comme la bande de la cité, y faut vous tuer tous.
- Ça, c'est impossible, vous ne sortirez même pas des tunnels.

Paul sent que Pierrot s'échauffe, que lui aussi comprend qu'il ne peut pas tout savoir des défenses du territoire mais il sait qu'il détient un secret important et que cela lui donne un avantage sur Paul.

- Jacques, le copain de Roger, y dit que vous avez pas d'armes. Nous on a des fusils et des revolvers.
- Ça vous servira à quoi ces armes si vous ne pouvez pas franchir notre muraille ?
- Bah ça tu voudrais bien savoir comment on va faire. Mais je te dirai pas.
- Même si je te promets que tu pourras retourner dans la cité sans être puni si tu me dis comment vous allez faire ?
- Ben oui. Qu'est-ce que tu veux que je foute dans la cité de merde. C'est mieux ici avec les Vengeurs. Roger aussi a pas envie de retourner à la cité, ici il est encore plus chef avec plein de soldats armés. Et on va tous vous crever.

Paul n'avait pas prévu le désintéret total de Pierrot pour la cité. Il tente alors une dernière démarche :

- Si ce que tu dis est vrai, je te tuerai avant que les Vengeurs arrivent jusqu'ici.
- T'es pas capable de tuer un homme.

Paul reste un moment interloqué par cette réponse. Comment un homme si fruste est-il capable de capter chez lui cette impossibilité morale ? Il faut que le doute s'installe chez Pierrot, il est donc l'heure de faire intervenir Tom et de surseoir aux échanges amicaux. Paul s'éloigne de Pierrot et, à voix basse, explique à Tom :

- Tom, voilà où tu vas m'être utile pour que Pierrot dise tout ce qu'il sait. Peux-tu appeler un drone fermé ?
- Oui, bien sûr.

- Alors nous allons faire une petite promenade, toi, Jourdan, Pierrot et moi.
- C'est quoi ce plan ?
- Ça ne va pas durer très longtemps, je te demande de me faire confiance. Je suis persuadé que Pierrot connaît au moins quelques-unes des dispositions importantes du plan d'invasion des Vengeurs. Il ne veut pas me les dévoiler mais je suis certain qu'après notre petit voyage il va nous en dire encore plus que ce que nous lui demandons.
- Bon, je te fais confiance mais ce mystère m'inquiète.

Paul s'adresse à Pierrot :

- Tu vas pouvoir vérifier toi-même si je suis capable de tuer un homme, allez debout, on va faire un petit tour au-dessus de la ville.
- Je peux pas marcher avec ma jambe.
- Mais si tu peux marcher, dit Jourdan. Tu as juste besoin d'une béquille.

Paul demande à Jourdan :

- Il est possible de lui attacher les mains dans le dos ?
- Oui, bien sûr. Nous avons de la corde pour calmer les agités. Mais même s'il peut marcher, il ne pourra pas courir, on ne risque pas de le perdre.

Après avoir menotté Pierrot, les trois hommes quittent l'immeuble, le drone est déjà devant l'entrée. Ils prennent place et aussitôt Tom décolle. Instantanément, Pierrot blanchit. Lui dont les pieds ne se sont jamais élevés plus haut que quelques centimètres au-dessus du sol voit avec horreur la terre s'éloigner. Paul qui l'a volontairement placé au plus près de la paroi transparente le tient fermement pour qu'il ne s'éloigne pas de la vitre. Tom demande :

- Je fais quoi ?
- Tu montes un peu plus haut que le sommet des arbres et tu prends un lent virage vers la droite, pour que notre passager soit collé à la paroi.

Tom s'exécute et alors Pierrot, collé à la vitre, la tête à cent mètres au-dessus du sol, se met à hurler. Paul demande à Tom de rétablir l'assiette du drone, puis il demande à Pierrot qui est livide :

- Alors, tu nous le donnes ce plan ou pas ?
- Va te faire foutre.
- Ok, alors tu vas voir, si je ne suis pas capable de tuer un homme. Tu vois ce bouton près de la vitre, c'est lui qui permet l'ouverture. Si je demande à Tom de pencher à nouveau l'appareil et que j'appuie sur le bouton tu vas devoir apprendre à voler si tu veux rester en vie.

Pierrot ne dit rien, il commence à regretter d'avoir défié Paul. Pendant ce temps Tom a replacé le drone en position penchée sur la droite, il doit accélérer un peu pour conserver de l'altitude. Pierrot voit défiler les rues, les maisons, les arbres, il tente de tourner la tête mais Paul la tient bien dirigée vers le sol. Puis, voyant que Pierrot fléchit, il lâche la tête et avance sa main vers le bouton d'ouverture.

- Tu me dis ce plan ou pas ?

Pierrot tremble mais ne se décide pas à parler. Alors Paul appuie sur le bouton, la porte s'ouvre et le corps de Pierrot se retrouve brusquement dans le vide, ses mains liées dans son dos l'empêchent de s'accrocher aux bords de la porte. Jourdan d'un côté, Paul de l'autre, tiennent chacun un bras, seul un pied de Pierrot est encore en contact avec le drone, celui de la jambe blessée pend dans le vide. L'ancien garde, le complice de l'assassin de sa mère, celui qui a tenté de violer Noémie est là, à vingt mètres au-dessus du vide. Paul n'a qu'une envie, lâcher ce bras qui retient le misérable, il relâche un peu sa pression et Pierrot penche un peu plus dans le vide,



il hurle de terreur. Paul fait alors un signe à Jourdan et ils ramènent leur prisonnier dans l'appareil. Tom le redresse et Paul, menace :

- C'est ta dernière chance, ou tu parles maintenant ou on te lâche.

Comme Pierrot malgré sa terreur hésite encore, Paul dit à Jourdan :

- On a assez perdu de temps, on lui bande les yeux et on le largue.

Paul maintient Pierrot pendant que Jourdan place un capuchon sur sa tête, Tom penche à nouveau le drone et Paul ouvre la porte. Le vent s'engouffre dans l'appareil, Jourdan pousse Pierrot qui maintenant pleure et crie :

- Arrêtez, Je veux bien vous dire mais pas en l'air je veux descendre.

Paul ôte le capuchon et répond :

- Non, c'est tout de suite, sinon tu vas bien descendre mais très vite.

Pierrot regarde Paul, puis Jourdan, et voyant qu'ils n'ont pas l'air de plaisanter il finit par dire :

- Jacques et Roger, ils vont venir par la mer avec des bateaux qui avancent tout seul.
- Quand vont-ils le faire, demande Paul.
- Quand les tunnels y seront terminés. Pendant que vous serez occupés par ceux qui sortent des tunnels y en a plein qui arriveront par la mer.
- Et pourquoi tu dis que les bateaux avancent tout seul ?
- Parce qu'y a des moteurs qui font du bruit mais pour pas que vous entendez ils vont avancer avec des voiles quand y seront près de la côte.
- Tu nous as tout dit ?
- Oui, je sais rien d'autre.

Pourtant Paul à un doute. Ces bateaux qui seront visibles pendant de nombreuses minutes avant d'aborder, ça ne semble pas très judicieux comme stratégie. Il insiste :

- Je suis certain que tu caches encore autre chose.
- Non j'ai tout dit.
- Bon, alors je vais te remettre ton capuchon. Nous allons revenir au-dessus de notre point de départ. Si tu ne te décides pas à tout dire, dès qu'on est arrivé on te jette. Tom, on rentre.

En peu de temps ils sont au-dessus de l'immeuble d'où ils sont partis. Paul fait signe à Tom de descendre l'appareil lentement, lorsqu'il se trouve à un moins d'un mètre du sol, il lui fait signe de rester sur place. Puis il ouvre la porte du drone, place Pierrot face au vide et adresse une dernière demande à Pierrot :

- Tu nous dis ou pas ?
- Je dis un truc, après je sais plus rien. Y vont venir la nuit.

Alors Paul pousse Pierrot qui hurle et tombe cinquante centimètres plus bas. Les deux hommes qui montaient la garde les attendaient, ils soulèvent un Pierrot blafard, ne pouvant même plus tenir debout, et le portent jusqu'à la cellule.

Harold les attendait lui aussi. Il demande aussitôt à Paul :

- Il a parlé ?
- Oui, je pense qu'il nous a dit tout ce qu'il sait.

Paul renseigne Harold. Dès qu'il a terminé son récit Harold dit :

- Allons vite rejoindre nos amis car ce que tu viens de me dire va complètement modifier nos dispositions.

Paul remercie Jourdan pour son aide puis il quitte le poste de police accompagné d'Harold et Tom.

## CHAPITRE 58 – Conseil de guerre

Lorsque Paul, Tom et Harold sont de retour, les conseillers interrompent leurs conversations. Lucie attend qu'ils reprennent place puis s'adressant à Harold, elle dit simplement :

- Alors ?
- Je pense que cet interrogatoire était nécessaire, il a été fructueux. Ce que nous a révélé le prisonnier va totalement modifier nos plans de défense. Est-ce que Paul peut nous détailler l'opération et ses conclusions ?
- Oui, Vas-y Paul, dit Lucie.

Paul fait alors la description détaillée de l'opération qu'il vient de mener avec l'aide de Jourdan et de Tom sans occulter la scène finale. Lorsqu'il termine, Simone lève aussitôt la main pour demander la parole, ce que Lucie lui donne aussitôt.

- Est-ce que ce dernier geste volontairement cruel était bien nécessaire ?

Paul est toujours aussi prompt à répondre sans attendre qu'on lui donne la parole :

- Ce n'était certainement pas nécessaire pour lui, mais ça l'était pour moi. Cet homme a été un exécuter des basses œuvres de son chef pendant des années, il a assassiné de nombreuses personnes, il est complice de l'assassinat de ma mère, il a tenté de violer Noémie, cette jeune fille qui a été si courageuse tout au long de notre fuite et de nos captivités. Aujourd'hui encore, si je n'avais pas employé cette ruse pour le faire parler il aurait attendu avec jubilation que nous soyons submergés par l'armée des Vengeurs. Alors non ce n'était pas cruel, simplement méchant mais j'assume ce geste. Cela m'a permis d'évacuer un peu, et seulement un peu malheureusement, de la haine que j'ai pour cet individu malsain et ceux qui l'accompagnent.

Luc lève la main et Lucie lui passe aussitôt la parole.

- Bon, nous n'allons pas encore discuter longtemps sur des détails sans importance. Merci Paul pour cet interrogatoire rondement mené. Maintenant passons à l'essentiel : que pouvons-nous faire ?

Simone se renfrogne et Lucie enchaîne :

- Merci Luc, je rejoins ton analyse, tu as raison, nous n'avons pas le temps à perdre. Je m'associe à tes remerciements à Paul.

Le problème est posé : nous allons avoir dans quelques jours, ou plutôt dans quelques nuits, des ouvertures de tunnels accompagnées d'attaques par la mer. Qui peut maintenant nous bâtir une stratégie de défense réaliste ?

Harold lève la main mais n'attend pas l'aval de Lucie :

- Avant que chacun propose des solutions, je voudrais plutôt vous exposer mon plan dans son intégralité. Nous pourrions ensuite débattre sur tel ou tel point qu'il faudrait soit améliorer, soit supprimer, soit ajouter. Est-ce que cela vous convient ?

Harold ayant la responsabilité de la sécurité du territoire, personne ne conteste sa proposition. Il attend quelques instants et personne ne levant la main, il poursuit :

- Je reviens sur la première idée de noyer les tunnels. Nous savons l'emplacement précis de ceux qui sont aux alentours de l'ouverture qui a permis la fuite de Gabriel, Paul et les autres. Ceux-là sont suffisamment près d'un de nos barrages pour que nous puissions les inonder. J'ai fait placer des pompes dans le lac, les tuyaux de fort diamètre sont positionnés dans le périmètre probable des ouvertures de tunnel. Le noyade ne devrait prendre que quelques minutes.

Albert lève la main, Lucie interrompt Harold :

- Je propose qu'Harold développe complètement son plan et que vous notiez vos questions. Sinon il va être interrompu en permanence. Puisque l'interruption est faite, pour cette fois, que veux-tu dire Albert ?
- Aura-t-on assez d'eau pour remplir ces tunnels ? L'eau ne va-t-elle pas s'écouler dans les tunnels sans qu'on puisse boucher les ouvertures ?
- C'est une bonne question, répond Harold. D'après les descriptions faites par Gabriel les tunnels sont creusés à partir d'une colline, bien en amont de notre muraille. Seulement pour déboucher de l'autre côté de la muraille, les tunnels doivent d'abord passer en dessous pour ressortir ensuite. Le sol étant argileux, ces siphons seront faciles à remplir avec peu d'eau, ils deviendront infranchissables, sauf pour des plongeurs très entraînés. Ai-je répondu à ta question Albert ?
- Oui, merci Harold, c'est maintenant très clair pour moi.
- Alors je continue. Le seul ennui, que nous avons déjà évoqué, c'est que nous ne savons pas quand les tunnels vont être ouverts ni sur quelle largeur, nous ne pourrons donc pas placer les tuyaux avant l'ouverture et nous ne pourrons pas empêcher des Vengeurs de sortir tant que les tunnels ne seront pas bouchés. Je précise que les tuyaux seront déployés par des véhicules terrestres télécommandés, ce qui exclue toute intervention humaine et donc toute perte. Premier point à résoudre : comment empêcher la sortie des tunnels tant que ne sont pas opérationnels les tuyaux d'inondation ?

Ça, c'est pour les tunnels que nous pouvons noyer. Pour les autres, ceux dont nous avons pu déceler les percements, je propose de reprendre la solution émise par Paul, c'est-à-dire positionner des drones chargés de sable près des percées de tunnel supposées. Là aussi nous opérerons à partir des drones télécommandés. Je réponds à l'avance à votre question sur la solidité des drones, leur paroi peut résister aux balles de fusil et de revolvers. Pour l'instant, nous n'avons aucune indication d'armes plus puissantes qui pourraient endommager les appareils. Dès qu'une ouverture de tunnel est détectée, nous déversons deux ou trois chargements de sable mais nous gardons des drones pleins à proximité car il semble qu'ils disposent maintenant de machines pour le creusement, les Vengeurs pourraient percer des dérivations. Il se peut aussi que les ouvertures soient plus larges que ce que nous supposons.

Voilà pour les tunnels. Je vous propose de prendre vos questions dès maintenant pour tout ce qui concernent les tunnels. Une fois les questions épuisées, je reprendrai mes propositions pour les attaques maritimes. Qui veut commencer ?

Plusieurs mains se lèvent, Lucie tente de donner la parole dans l'ordre des levées :

- Jeanne a levé la main en premier il me semble, tu peux poser ta question Jeanne.
- Merci Lucie. Je suppose que les ouvertures des tunnels à noyer ne vont pas permettre le passage des assaillants dès la première percée, il va falloir agrandir le premier trou pour que plusieurs personnes puissent sortir au même moment. Est-ce qu'il sera possible de détecter ce premier trou afin que des gens de chez nous les entourent et neutralisent avec des pistolets électriques tous ceux qui percent ou ceux qui tentent de sortir tant que les tuyaux de noyage n'auront pas été positionnés ?
- C'est une bonne question à laquelle tu as déjà proposé une bonne réponse. Malheureusement elle ne pourra être déployée qu'à un seul endroit sur les quatre que nous comptons noyer. Pour les trois autres, les caméras sont trop loin des endroits où nous percevons les creusements, elles ne pourront pas détecter un trou inférieur à un mètre, surtout si c'est de nuit. L'option qui serait d'encercler le trou et de neutraliser les sortants avec des pistolets électriques est quand même à retenir. Les assaillants ne

pourront que difficilement sortir et tirer en même temps mais je ne peux pas garantir qu'aucun ne réussira à s'échapper. Notre problème est celui-là, nous savons que nous allons pouvoir obstruer les sorties, mais nous savons aussi qu'il y aura de nombreux Vengeurs qui parviendront à rejoindre la forêt.

Lucie donne la parole à Simone.

- La réponse d'Harold à la question de Jeanne, rejoint la mienne : Est-ce que les caméras couvrent suffisamment l'ensemble des terrains concernés ?
- Les caméras les couvrent suffisamment puisque les limites des espaces surveillés se recouvrent. Mais ces espaces sont larges, environ deux cents mètres de chaque côté. La vision au-delà de cent mètres devient floue, encore plus la nuit. Je n'ai pas voulu vous encombrer de données dans mon précédent exposé mais la question de Simone mérite que je vous donne plus d'explications sur le système que nous mettons en place. Il y a dix-huit percements détectés, à part le premier où sont sortis Gabriel et ses amis, nous ne savons pas exactement où ils vont déboucher. Nous doublons actuellement les caméras avec des sonars. Ce sont des détecteurs de bruits et de mouvements. Comme nous supposons, ce n'est malheureusement qu'une hypothèse, que tous les tunnels vont se creuser jusqu'à atteindre au plus près la surface et que le percement final se fera pour tous les tunnels au même instant, nous allons avoir un retour de bruit décroissant sur les sonars au fur et à mesure que les creusements cesseront, jusqu'à ce qu'aucun ne détecte plus aucun bruit avant le percement final et général. Nous saurons dès le silence complet dans les tunnels que la sortie est proche. Nos drones seront concentrés autour des zones de captages et nous pourrons intervenir rapidement, mais toujours avec cette incertitude concernant le nombre d'assaillants qui pourront sortir avant nos interventions.
- Albert, c'est ton tour, dit Lucie.
- Merci Lucie. Il me semble avoir entendu que le jeune Nicolas avait émis la possibilité pour les drones de foncer directement sur les assaillants sortants des tunnels. Est-ce une solution envisagée ?
- Oui Albert. Mais elle ne sera pas très efficace. Les Vengeurs pourront laisser passer les drones et sortir après leur passage, nous ne pourrons pas balayer en permanence les trous de sortie avec des drones qui devront couvrir la largeur de la zone et qui se suivront les uns au cul des autres pour ne pas laisser de vide entre chaque. Ensuite, les drones ne pourront être efficaces que dans la zone des deux cents mètres déserte qui sépare la muraille des bois. Si des assaillants atteignent la forêt nos drones deviennent inutiles.

Harold constatant que toutes les mains se sont abaissées, les questions en attente ayant dû trouver leur réponse, il enchaine.

- Pour les attaques maritimes, c'est à la fois beaucoup plus simple mais aussi plus compliqué. Je m'explique. Pour neutraliser un bateau, c'est assez simple, il suffit d'envoyer un drone chargé de lourds rochers au-dessus de l'embarcation et de larguer les cailloux. Les navires de guerre du temps de la GR ayant tous été démantelés, je ne pense pas que les Vengeurs aient à leur disposition des navires de gros tonnage. Là où ça se complique c'est à la fois sur le nombre de bateaux dont nous n'avons aucune idée et sur les lieux de débarquement. Nos côtes s'étalent sur environ trois cents kilomètres mais je doute que la flotte des Vengeurs puissent aligner des bateaux sur cette distance, ils vont probablement rester aux alentours des avancées en mer de la muraille. Notre seul avantage c'est que nous pourrons les détecter de loin, même de nuit, en patrouillant au-dessus de la mer. J'en ai terminé de ce plan de défense encore imparfait. Y-a-t-il d'autres questions ? Oui, je vois Diane qui lève la main.

- Merci Harold pour ce long exposé. J'aimerais savoir de combien de drones nous disposons, sont-ils assez nombreux ?
- Nous avons environ trois millions de drones mais tous ne sont pas opérationnels pour transportés des charges lourdes. Nous disposons d'à peu près trente mille drones capables de transporter du sable et des cailloux. Ce qui va nous manquer, ce sont les pilotes. Nous pouvons télécommander les appareils mais il faut des opérateurs dans le poste de contrôle pour le faire même si un seul opérateur peut en piloter trois, on ne peut guère aller au-delà. Si nous arrivons à gérer cent cinquante à deux cents drones télécommandés gros porteurs, ce sera déjà bien. Si ce n'est pas suffisant, il faudra alors utiliser des drones avec pilote. Si les ouvertures de tunnel se limitent à dix-huit et les embarcations à une centaine, nos drones suffiront. Comme vous l'entendez, mes réponses sont pleines de « Si », à cette heure, je ne peux rien vous dire de plus.

Luc lève la main et Lucie lui donne la parole.

- Sans vouloir sous-estimer ce premier travail, il reste un point non traité dans ton plan Harold. Si des assaillants parviennent à atteindre les bois, qu'as-tu prévu ?
- Tu soulèves un point non résolu. Effectivement, je ne sais pas comment résoudre ce problème. Si des assaillants atteignent les bois nous pourrions difficilement les déloger car nos drones peuvent survoler les forêts mais ne peuvent pas s'y introduire. Nous ne pouvons pas non plus envoyer des troupes terrestres, avec quoi pourraient-ils neutraliser les Vengeurs qui disposent d'armes à feu ? Pour l'instant ta question demeure sans réponse de ma part. Quelqu'un a-t-il une idée ?
- Il faut rapidement fabriquer des armes, lance Paul, toujours sans avoir demandé la parole. Même si c'est à petite échelle, vous devez être capables de sortir en quelques jours des dizaines de fusils.
- Mais ça va être une tuerie, s'insurge Simone, elle aussi sans avoir demandé la parole. Je suis absolument contre cette proposition ? D'ailleurs Paul ne devrait plus être parmi nous. Il ne devrait plus être au sein de notre conseil, encore plus si c'est pour lancer des appels aux crimes.
- Mais ça ne va pas ma petite dame, s'écrie Paul. Vous croyez que les Vengeurs vont nous tirer dessus avec des balles en caoutchouc ! Non, eux ont des fusils avec des balles qui vont nous tuer si nous n'avons pas de moyen de défense. Je connais vos stricts principes pacifiques mais cela vaut lorsque le monde autour de soi est apaisé, ce n'est pas le cas aujourd'hui. Si vous avez une solution qui permette d'endormir sagement des milliers de soldats alors donnez là nous. Dans le cas contraire, fabriquons très vite le plus de fusils et de revolvers possibles.

Lucie sonne la fin du débat houleux qui s'ouvre :

- Je sais que plusieurs d'entre vous, sans être franchement en accord avec Simone, aimeraient trouver une solution diplomatique à ce conflit. Mais pour un accord, il faut avoir des interlocuteurs, or nous n'en avons pas et ceux que nous pourrions avoir sont infréquentables. La solution armée me semble malheureusement la seule envisageable. Harold, sommes-nous en mesure de fabriquer des armes ?
- Oui, Lucie, mais en faible quantité. J'ai déjà fait lancer une petite production sur nos machines qui fabriquent des objets directement à partir des plans. Mais le plus difficile à produire, ce ne sont pas les fusils ou les revolvers, ce sont les cartouches, ou plus précisément la poudre explosive. Il existe probablement quelques endroits où nous pourrions trouver du salpêtre, j'ai lancé des recherches. Je ne connais rien aux explosifs mais il semble qu'Adrien ait quelques connaissances dans ce domaine, c'est avec lui

que travaille Hubert qui s'occupe de la fabrication des armes. La mise en place des moyens de défense m'a occupé toute la journée, je n'ai pas eu le temps de reprendre contact avec eux. C'est un comble, nous avons une avance technologique énorme sur nos adversaires mais ceux-ci risquent de nous écraser avec des armes datant de la GR. Lucie voit les mines inquiètes des représentants mais pour l'instant, tout a été dit. Elle annonce donc la fin de cette réunion et en programme une autre le lendemain matin.

La salle se vide dans le bruissement des commentaires.

Paul se lève le dernier, il s'apprête à partir mais Lucie qui est près de lui l'arrête d'un geste et lui dit :

- Tu as été dur avec Simone.
- Je sais mais il faut bien que quelqu'un se décide à réveiller les rêveurs. Le pacifisme, c'est idéal mais dans une de mes lectures j'avais relevé une citation qui s'applique parfaitement à ce qu'on vit aujourd'hui : « Si tu veux la paix, prépare la guerre ».
- Tu as raison mais nous n'avons pas l'habitude d'avoir à prendre des décisions si rapides, certains esprits sont lents à entrevoir l'urgence d'une solution. Allez, pour finir cette soirée sur une note plus agréable je t'invite, ça te dit, un verre de jus de framboises ?

Paul se sentait vraiment fatigué il y a encore quelques secondes, pourtant le voilà soudain ragaillardi :

- Avec plaisir, il y a encore un bar ouvert à cette heure ?
- Non, les bars sont fermés. Mais j'ai d'excellents jus chez moi, si tu n'aimes pas la framboise je peux proposer beaucoup d'autres saveurs.
- Eh bien c'est avec plaisir, je veux bien goûter à tout.

## CHAPITRE 59 – Conseil de guerre, suite

André et Paul se sont levés tôt pour aller rendre visite à Georges. Lorsqu'ils pénètrent dans la chambre, Tom est déjà sur place, ils le saluent et s'enquière de la santé de Georges, dont l'arrière du crâne est recouvert d'un large pansement :

- Merci de vous inquiéter pour moi, tout va bien. Je dois passer un dernier contrôle ce matin et je sors si rien ne s'y oppose. J'espère pouvoir déjeuner avec vous. Tom m'a relaté le conseil de guerre d'hier soir, bravo Paul ! Que devient l'ami Pierrot ?
- Il est enfermé, Lucie se demande bien ce qu'on va en faire. On ne peut pas le relâcher mais on ne peut pas non plus le garder indéfiniment dans la pièce où il est enfermé, il n'y a pas de prison sur ton territoire.

André, les mains jointes touchant son menton, les yeux fixant le sol, émet un grognement puis lève la tête et s'interroge à haute voix :

- Est-ce que ce vil individu pourrait nous être utile ? Puisqu'il nous encombre, je propose qu'on le rende à ses maîtres, je ne pense pas qu'il aille se vanter de nous avoir dévoilé l'attaque par la mer. En revanche, nous pourrions nous servir de lui pour faire passer des informations trompeuses.
- C'est une excellente idée, s'exclame Georges. Que pourrait-on lui faire croire, mais aussi comment le rendre aux Vengeurs sans que ceux-ci ne se doutent d'un piège.
- Il pourrait s'évader, si on l'aide un peu, propose Tom.
- Avec sa jambe invalide, ça risque d'être compliqué de faire croire à une évasion, dit Paul. D'autant plus qu'il faudrait l'approcher au plus près du tunnel ouvert puisqu'il se trouve à une bonne journée de marche d'ici pour une personne valide.
- Oui, il faudrait aussi le déposer de l'autre côté de la muraille, dit Georges. Ça fait beaucoup trop de conditions douteuses pour que cette fuite ne soit pas perçue comme une ruse.
- Nous pourrions le charger d'un message pour le chef des Vengeurs, dit Paul. Il faut trouver un message plausible. Mais avant ça il faudrait qu'il découvre, par le plus grand des hasards, quelque chose inventée qui perturberait les plans des Vengeurs.

Tom est alerté par son agenda phonique, il est bientôt l'heure du conseil. Il s'adresse à André et à Paul :

- C'est l'heure du conseil. Est-ce que vous voulez m'accompagner pour présenter ce plan ?
- Je pense que ce n'est pas judicieux, répond Paul. Il y a quelques voix assez peu favorables à ma présence. Il vaut mieux que ce soit toi qui l'exposes.
- Tu as raison mais si pendant ce conseil il vous vient une idée ce serait bien que vous puissiez m'envoyer un message. Nous allons passer chez moi pour que je vous procure un contacteur. Ça vaut aussi pour toi si une idée te vient Georges, mais toi tu sais comment me joindre. On y va.

Ils se rendent chez Tom qui leur remet un petit appareil muni d'un écran, il leur explique le fonctionnement :

- Lorsque quelqu'un vous appelle, le contacteur vibre. Le nom de l'appelant s'affiche sur l'écran, libre à vous de prendre l'appel ou pas. Si vous souhaitez converser avec la personne qui vous appelle, vous appuyez sur le bouton vert, vous entendrez directement votre correspondant.
- Comment ça directement, demande Paul.

- Le son vous parviendra mais vous seul l'entendrez. Si vous souhaitez que la conversation soit perçue par d'autres personnes, appuyez sur le bouton bleu.
- C'est quoi cette technique, comment ça fonctionne, demande Paul.
- Ce serait beaucoup trop long à expliquer. Il faut aussi que vous puissiez appeler, pour ça vous placez l'appareil près de votre bouche et vous dites « Tom ». Je recevrai votre appel, si je ne réponds pas vous pouvez me laisser un message, il suffit de parler avec l'appareil près de la bouche.
- Et s'il y a plusieurs Tom, demande Paul ?
- Il n'y en a qu'un d'enregistré dans l'appareil, tu ne risques pas d'appeler quelqu'un d'autre. Mais tu pourras ajouter d'autres correspondants, plus tard. Je vous laisse rejoindre vos amis, ils sont chez Georges.

André et Paul sont accueillis par Claire et sa fille Hoa. Noémie, Sophie, Claudine, Bertrand et Joseph déjeunent.

- Nicolas n'est pas avec toi, demande Noémie à Paul.
- Non, je me suis levé tôt pour rendre visite à Georges, il va bien et devrait sortir de l'hôpital ce matin. Quant à Nicolas, quand je suis sorti, il dormait encore. Mais il manque aussi Adrien ?
- Oui, répond Sophie. Il est avec un chimiste nommé Hubert, il lui a donné les cartouches qui lui restaient. Hubert pense être capable de retrouver la composition de la poudre pour pouvoir en fabriquer.
- Ce serait formidable. J'espère qu'il va pouvoir faire cela rapidement.
- Raconte-nous ce qui s'est dit au conseil hier soir, demande Sophie.

Paul raconte d'abord l'interrogatoire de Pierrot, ce qui les amuse tous, exceptée Noémie. Puis il décrit les dispositions prises pour contrer l'attaque des Vengeurs. Il insiste sur l'information délivrée par Pierrot selon laquelle les Sauveurs seraient maintenant armés et reprendraient du terrain aux Vengeurs. Il précise que les Vengeurs tentent d'investir le territoire principalement pour récupérer des véhicules, ce qui leur donnerait un avantage certain sur les Sauveurs s'ils réussissaient. Il termine en disant :

- Nous cherchons comment utiliser Pierrot pour tromper les Vengeurs, nous allons le rendre à ses chefs avec un message qui n'est qu'un prétexte. Il faudrait qu'on trouve une information trompeuse que pourrait transmettre Pierrot aux chefs Vengeurs, quelqu'un à une idée ?

Personne ne répond. C'est à ce moment que le contacteur de Paul vibre. Il appuie sur le bouton vert et entend parfaitement Tom qui lui dit :

- Le creusement d'un tunnel vient de s'arrêter, le capteur a localisé l'extrémité du tunnel.
- Super, répond Paul.
- Attend, le prochain superlatif sera plus conséquent. Harold s'en veut de ne pas avoir pensé plus tôt à cette parade, il est vrai que c'est la première fois que nous sommes confrontés à ce genre de souci.
- Dis-moi vite, je mets le contacteur en conversation partagée.
- Harold s'est souvenu que nous avons des perforateurs capables de percer des trous d'un mètre cinquante de diamètre. Comme nous savons maintenant que nos capteurs sont fiables, nous pourrions détecter toutes les extrémités de tunnel dès que les creusements cesseront. Notre plan en est complètement chamboulé, nous n'allons pas attendre que les Vengeurs percent l'ouverture de leur tunnel, nous allons le faire à leur place. Nous allons placer un perforateur au-dessus de chaque extrémité de tunnel et dès que tous les



capteurs ont localisé les extrémités de tunnel, on perce. Quand l'ouverture est faite, nous déversons soit de l'eau, soit du sable sans laisser le temps aux assaillants de sortir. Qu'en pensez-vous ?

Ce sont des cris de joie qui accompagnent les derniers mots de Tom mais Paul tempère l'euphorie générale :

- Il reste quand même l'invasion maritime qui peut se produire sur deux ou trois cents kilomètres de côtes.
- C'est vrai, répond Tom, mais comme l'a dit Harold, nous allons les voir venir de loin, même la nuit. Quelques centaines de kilos de roche qui tombent de plusieurs mètres sur les embarcations devraient résoudre le problème. De plus, les tunnels étant bouchés, nous pouvons utiliser tous les drones pour les patrouilles au-dessus de la mer et la distribution des cadeaux aux navigateurs.
- Mais il va falloir que les drones des tunnels fassent vite pour déverser leur chargement et venir en appui à ceux qui patrouillent sur la mer.
- Tu n'as pas encore pu constater la vitesse de nos drones. Ils seront sur place en mer en quelques minutes.
- Nous n'avons donc plus besoin de Pierrot, dit Paul.
- Oh si ! Simone nous a encore fait un scandale car nous allons ensevelir des femmes et des hommes qui ne sont que des esclaves au service de quelques ambitieux. Elle veut que nous prévenions les Vengeurs avant de percer les ouvertures. Et cette fois, Lucie a accepté. Nous lâcherons Pierrot près du tunnel déjà ouvert et devons attendre quelques minutes pour qu'il puisse alerter les chefs.
- Comme ça ils pourront peut-être trouver une parade pour bloquer les perforieuses et ouvrir juste à côté, s'insurge Paul.

Paul s'arrête un instant, puis reprend :

- Il me vient une autre idée. Si nous savons précisément où vont déboucher les tunnels, pourquoi ne pas recouvrir les ouvertures avant qu'elles ne soient dégagées, nous pouvons même utiliser la même méthode pour les tunnels que nous voulons noyer. Dès que les Vengeurs vont percer la surface, des tonnes de sable vont s'engouffrer dans les tunnels. Plus besoin de foreuses ni de pompes à eau.
- Paul, t'es un génie. Je propose ça immédiatement au conseil et je te rappelle, lui répond Tom.

Durant cet échange, Nicolas d'abord, puis Adrien sont venus rejoindre leurs amis. Sophie les informe des dernières dispositions proposées par Paul. Chacun s'accorde à dire que cette solution paraît la plus efficace et qu'en plus elle permet de respecter la chartre morale des habitants du territoire concernant la protection des vies humaines et animales. Les conversations cessent, tous attendent maintenant l'appel de Tom.

Il se passe de longues minutes avant que Tom ne rappelle. Lorsqu'il le fait le son de sa voix inquiète Paul :

- Paul, je n'en peux plus. Simone, et quelques autres, sont aussi rigides et obtus que les Sauveurs. Ils rétorquent que le déversement du sable au moment de l'ouverture des tunnels va ensevelir tous les mineurs lorsqu'ils vont déboucher les tunnels. Quand je leur dis que ce sont quelques vies comparées à des milliers d'autres qui risquent de mourir si on ne fait pas ce qu'il faut, ils refusent de comprendre et souhaitent que nous cherchions une autre solution.
- Ce qu'ils prédisent est totalement inexact. Tom, est-ce que Lucie est près de toi ?

- Je me suis un peu éloigné pour te parler, mais elle n'est pas très loin.
- Peux-tu me la passer ?
- Je lui demande si elle veut bien prendre la communication.

Paul entend Tom qui appelle Lucie, lorsqu'elle est près il lui fait part de sa demande et c'est elle qui prend le téléphone de Tom :

- Bonjour Paul, je ne pense pas que ce soit une bonne idée de te voir pendant ce conseil, il est inutile d'ajouter des sujets de discordes.

Paul sent que Lucie va raccrocher, il crie :

- Attend, ne raccroche pas.

Lucie hésite, elle pressent que Paul a encore un argument décisif à présenter :

- Tu as dix secondes pour m'expliquer ce que tu souhaites dire.
- En dix secondes je ne peux pas. Mais je te promets que j'ai la solution pour que pas une seule vie humaine soit perdue lors de la manœuvre. Je peux venir ?

Lucie sait que l'intervention de Paul va encore poser un problème, mais elle est aussi persuadée que l'insistance de Paul est justifiée.

- Oui, tu peux. Mais si ce que tu proposes ne leur convient pas, on va rapidement me reprocher un peu trop de complaisance à ton égard. Viens vite.

Paul court et arrive très essoufflé dans la salle du conseil. Il lance un rapide bonjour, attend de retrouver une respiration qui lui permette de parler normalement et entame son ultime argumentation :

- Vous savez tous que mes amis et moi avons été obligés de creuser un des tunnels. C'était très dur mais ça procure un avantage, je sais comment procèdent les mineurs. Je peux vous dire exactement ce qui pourrait se passer lorsqu'ils vont vouloir percer les ouvertures. Les Vengeurs savent que nous connaissons leurs intentions puisque nous leur avons échappé, ils se doutent bien que nous mettons en place des moyens pour les neutraliser dès leur sortie des tunnels. Ils ne vont donc pas percer les ouvertures avec des barres à mine et des pioches, ça prendrait trop de temps et surtout ça nous permettrait dès qu'un trou, si petit soit-il, est percé de viser les mineurs avec des pistolets électriques avant qu'eux puissent intervenir.
- Pourquoi pensez-vous cela, lance Jeanne.
- Essayez d'imaginer la scène : des hommes sont dans un trou pentu dont le sol remonte vers la surface, ils doivent percer l'épaisseur de terre qui est au-dessus de leur tête. Cela ne va pas se faire en quelques secondes et le trou qu'ils vont percer ne va pas être très large. Si au-dessus de ce trou se trouvent nos défenseurs, il leur sera facile de tirer sur les hommes qu'eux distingueront facilement au contraire des assaillants qui ne pourront pas riposter efficacement. Même s'ils sortaient un fusil du trou ils ne pourraient tirer qu'au jugé et de plus il serait facile à nos hommes de saisir l'arme puisque le tireur pourrait à peine sortir de son trou.
- Il me semble que dans votre premier exposé lors de notre conseil, vous avez fait état de creusement à l'aide d'explosifs. Pourquoi le percement final ne serait-il pas fait de cette façon.
- Un grand merci pour cette question Albert. Elle m'évite d'introduire moi-même ce moyen que vont employer les Vengeurs. Je viens de vous démontrer, j'espère, l'impossibilité pour les Vengeurs de recourir à une ouverture manuelle. Ils vont donc sans aucun doute utiliser ce que vient d'annoncer Albert, les explosifs. Comme aucun d'eux, Vengeurs ou travailleurs forcés, ne souhaitent mourir, ils vont disposer les

charges explosives et s'éloigner suffisamment pour ne pas être ensevelis lors de l'explosion. Les mineurs et les Vengeurs présents ne risqueront donc rien lorsque le sol s'ouvrira. Mais mon idée est, si nous disposons le sable bien avant l'explosion le trou permettra aux tonnes de sable qui auront été déversées au-dessus de l'embouchure du tunnel de s'écouler et d'obstruer l'ouverture.

Est-ce que cette solution qui épargne les vies humaines tout en nous garantissant que l'invasion terrestre soit un échec vous convient ?

Le silence ayant suivi cette proposition, Lucie prend immédiatement la parole pour enfin clore le débat :

- Pour que nous validions cette solution, je propose un vote à main levée, qui est contre cette solution.

Simone ne lève pas la main mais demande :

- Et pour les bateaux, que fait-on ?
- Ça suffit, gronde Lucie, nous votons en ce moment pour accepter ou pas la défense proposée par Paul pour contrer l'invasion terrestre. Nous parlerons des attaques marines ensuite. Je répète donc, qui est contre la solution qui vient d'être proposée ?

Lucie attend quelques instants, personne ne lève la main. Elle poursuit :

- Qui s'abstient ?

Bien évidemment Simone lève la main. Elle est la seule. Lucie peut donc annoncer le résultat de la consultation :

- Sur les neuf représentants présents, il y a une abstention et huit voix pour. Cette solution est donc adoptée.  
Paul, un grand merci, nous te rendons à tes amis. Nous allons passer à l'étude de la solution maritime.

Avant de sortir Paul s'approche de Lucie et lui adresse un clin d'œil complice auquel elle répond par un discret sourire.

## CHAPITRE 60 – L'attente

Lorsque Paul les rejoint, ses amis écoutent Adrien qui relate sa matinée passée avec Hubert. Celui-ci a pu établir la composition de la poudre à cartouche. Comme la machine qui reproduit les objets dont on lui fournit les plans commence à débiter des revolvers à une bonne cadence, il ne reste plus qu'à trouver les ingrédients pour la poudre et lancer la fabrication des cartouches pour disposer d'armes au moins identiques à celles des Vengeurs.

- Certainement bien supérieures, s'enorgueillit Hubert.

Paul laisse Adrien terminer puis il relate sa dernière intervention auprès du conseil de guerre. Tous sont ravis que la proposition de Paul ait été retenue, ce qui présage d'une guerre terminée avant même l'arrivée des agresseurs sur le territoire. A ce moment Harold arrive et annonce que la solution pour endiguer l'attaque venant de la mer a été adoptée rapidement par huit voix pour et une voix contre.

- On est certain de couler tous les navires, demande Bertrand.
- Non, répond Harold. Ça va dépendre de leur nombre et de l'étendue de leur déploiement. Il y a un risque que quelques bateaux puissent atteindre les rivages, mais leurs passagers seront vite maîtrisés dès qu'ils toucheront terre, j'ai prévu des drones survolant les côtes. Ils recevront un équipage de trois hommes, un pilote et deux hommes équipés de pistolets électriques, des trous cylindriques vont être pratiqués dans les vitres latérales des drones pour que les pistolets puissent tirer sans que les tireurs soient inquiétés.
- C'est quoi la portée de ces pistolets, insiste Bertrand qui paraît bien inquiet.
- Une dizaine de mètres, les drones devront voler en rase-mottes, ils percuteront probablement quelques-uns des attaquants. Mais ça il ne faut surtout pas l'évoquer auprès de certains représentants qui mettent la vie d'autrui au-dessus de tout, et peut-être même au-dessus de leur propre vie.

Paul fronce les soucis, puis il demande :

- Et qu'est-ce qu'on fait des endormis quand ils se réveillent ?
- Je me doutais bien que quelqu'un allait me poser cette question. Est-ce que tu as déjà longé la plage Paul ?
- Bien sûr, je ne me lasse pas de voir la mer, une telle étendue d'eau en mouvement permanent, c'est un spectacle tellement étrange pour moi.
- Si tu es allé jusqu'au bout de la plage en allant vers l'est, il y a une avancée en mer. Juste en face il y a deux îles très proches de la côte et très proches l'une de l'autre. Ces îles sont désertes mais elles ont été habitées. Sur la plus proche il y a un ancien fort perché sur un piton rocheux, il est bien conservé. Sur l'autre île un ancien monastère est en ruine. Tout ça pour te dire que nous allons effectuer un ramassage des assaillants endormis et les débarquer sur ces deux îles. S'il y en a trop nous serons obligés d'en transporter dans d'autres îles plus loin vers l'ouest.
- Mais si ces îles sont désertes, ils vont mourir de faim. Tiens ! voilà que je deviens comme vous, je me préoccupe de la santé de mes ennemis.
- On leur laissera des vivres. Dès que le conflit sera terminé, et si c'est à notre avantage, nous organiserons des voyages pour les déposer au-delà de notre muraille.
- Ils risquent de rejoindre à nouveau les armées Vengeurs ?
- Peut-être mais nous avons prévu cette éventualité. Quand ils seront endormis par la décharge de nos pistolets électriques nous leur injecterons sous la peau un petit récepteur de décharge. Tous ceux qui s'approcheront à moins de cinq mètres de notre muraille

recevront une nouvelle charge électrique. Je pense que ça va leur faire passer l'envie de venir nous attaquer et ça inquiètera les autres.

- Et s'ils arrivent une nouvelle fois par la mer ?
- Décidément Paul, tu aurais fait un excellent tacticien militaire. Nous avons prévu cette éventualité bien que jusqu'à maintenant la mer soit un élément totalement déserté, nous même utilisons rarement les bateaux. D'ailleurs je me demande comment vont se comporter nos agresseurs si le vent se lève, ils ne doivent pas être des marins aguerris. Pour répondre à ta question, nous allons disposer au large des bouées équipées de détecteurs qui nous avertirons dès qu'un bateau traversera une ligne virtuelle entre deux bouées. De plus ceux qui sont équipés de notre petit pistolet interne seront frappés par les décharges électriques. Ça te va comme réponse ?
- Impeccable. Il n'y a plus qu'à espérer qu'ils ne se dotent pas un jour d'engins volants.
- Nous allons aussi renforcer nos capacités d'espionnage afin d'anticiper si une quelconque avancée technologique de ce type se préparait aussi bien chez les Vengeurs que chez les Sauveurs.

Ils n'ont pas entendu la porte s'ouvrir, c'est Paul sentant un courant d'air qui se retourne vers l'entrée et qui aperçoit Georges, tout sourire. Il se précipite vers son père, l'embrasse et lui demande :

- Ils t'ont lâché, tout va bien ?
- Oui, il va falloir que je reste calme, une petite semaine m'a dit Come. Je pense qu'une après-midi suffira. Je vais en profiter pour faire un petit tour de drone avec Nicolas.

Nicolas qui n'a rien perdu de l'échange saute de joie :

- Ouais ! je vais vraiment apprendre à piloter.

Et toujours aussi taquin, il ajoute :

- Et quand je saurai, je pourrai emmener promener Noémie et Gabriel, Noémie à côté de moi et Gabriel tout au fond de l'appareil. Tiens ! Il est pas là Gabriel ?

C'est vrai, personne n'a vu Gabriel ce matin. Noémie avait remarqué son absence mais elle sait que le jeune homme a repris plusieurs tâches en plus de son mandat de représentant, elle ne s'est donc pas inquiétée. Seulement, maintenant que son esprit n'est plus occupé par les discussions sur les préparatifs de défense du territoire elle ne s'alarme pas vraiment mais s'étonne qu'il ne soit pas au moins venu lui souhaiter une bonne journée. Les autres n'ayant pas les mêmes raisons de se préoccuper des activités de Gabriel, ont repris leurs conversations, elles tournent toujours autour de l'attaque possible des Vengeurs.

A son tour, Tom arrive et tout de suite il avertit :

- Sur les dix-huit sonars posés, cinq sont déjà muets, plus aucun bruit de creusement dans le sous-sol mais encore de nombreux mouvements. Ce qui est génial, c'est que le bruit des foreuses ne couvre plus le bruit des voix, nous captions les conversations maintenant. Pour l'instant rien de vraiment intéressant, ce ne sont que des échanges entre mineurs sans importance.

Paul demande :

- Le déchargement de sable va se faire immédiatement ou on attend que tous les sonars soient muets ?
- On attend, répond Tom. On ne sait jamais, si pour une raison quelconque les Vengeurs décident de percer un tunnel avant les autres et qu'ils découvrent que leur terrier est recouvert d'une montagne de sable, ils risquent de changer de stratégie, par exemple de

continuer à percer jusqu'à atteindre la forêt. Dans ce cas notre système de défense tombe à l'eau. Ce n'est pas un mauvais jeu de mots, ceux qui sont près du barrage pourraient toujours être noyés mais pour ceux qui sont trop loin, nous n'avons pas de solution. Donc nous ne déchargerons le sable que lorsque plus aucun sonar ne détectera de bruits de creusement. Les drones qui doivent verser le sable sont en cours de chargement, nous prévoyons dix drones pour un tunnel, chaque drone pouvant emporter trente tonnes, ce qui fait un peu plus de vingt mètres cube, c'est deux cents mètres cube qui seront déversés au-dessus de chaque trou.

Paul interroge Tom :

- Il est possible que l'épaisseur de la paroi restante ne résiste pas à ce poids.
- C'est possible, répond Tom. Pour nous, ça n'a aucune importance à partir du moment où l'ouverture est bouchée.
- Une réaction que nous n'avons pas envisagée me paraît possible : est-ce que les Vengeurs ne pourraient pas remettre en route leurs machines pour évacuer le sable ? Ce qui réduirait à rien tous nos efforts.
- Leurs machines sont faites pour attaquer la roche, pas pour évacuer du sable. Ils devraient faire ça à la pelle, ça prendrait un bon bout de temps. D'autant plus qu'ils ne sauraient pas où stocker le sable à évacuer, il faudrait le transporter à l'extérieur comme vous l'avez fait lorsque vous étiez prisonniers. Le comblement des sorties étant général, sauf si nous n'avons pas détecté tous les tunnels, ce que je ne crois pas, les Vengeurs ne vont pas se remettre à creuser, ils savent que nous les attendrons à la sortie.
- Mais ils pensent que nous n'avons pas d'armes ?
- Oui, mais on en aura et on s'en servira. Alors écoute Paul, j'en ai plein la tête de ces préparatifs, si on passait à autre chose ?
- Tu as raison, allons nous changer les idées.

Tous les autres se sont tus et ont écouté durant l'échange entre Tom et Paul. Tous sont d'accord pour occuper la journée de façon à oublier provisoirement tous ces préparatifs et la raison de leur existence. Alors malgré l'inquiétude et le stress qui l'accompagne, Georges propose :

- J'avais prévu une leçon de pilotage pour Nicolas. Je peux combiner cela en vous emmenant tous pour une promenade dans les bois des montagnes environnantes. Nous tenterons d'apercevoir les nombreux animaux sauvages qui les habitent, ça vous dit ?

C'est une approbation générale qui accueille la proposition de Georges. Nicolas exulte :

- Super. Tu m'apprends vraiment à piloter, pas simplement avec le bâton ?
- Oui, nous pouvons commencer l'apprentissage pendant cette promenade. Bien que la première leçon ait déjà eu lieu sans que je m'en aperçoive, heureusement pour moi.

Harold et Tom, qui ont d'autres occupations bien plus urgentes les abandonnent. Georges appelle un drone, tous embarquent et le drone s'élève. Avant de gagner les montagnes, il fait un détour au-dessus de la baie pour que chacun découvre les deux îles dont Harold disait qu'elles allaient accueillir les assaillants. Lorsqu'ils survolent les îles Noémie exprime tout haut son mal-être :

- Regardez comme c'est beau, cette mer bleue, ces îles sauvages, ces arbres dont l'odeur forte parvient jusqu'à nous, ces petites plages encaissées, si on ne devait pas y débarquer nos assaillants j'aimerais qu'on me dépose ici et qu'on m'oublie.

Tous connaissent les événements qui ont poussé Noémie et ses amis à s'enfuir de la cité mais ils s'étonnent de ce brusque chagrin alors que depuis quelques jours elle paraissait avoir retrouvé la joie de vivre qui la caractérisait auparavant. Seul Paul comprend sa déception, lui aussi s'inquiète de l'absence de Gabriel.

Le drone prend de l'altitude et s'éloigne du bord de mer. Dès qu'il est stabilisé à quelques dizaines de mètres au-dessus d'une large vallée, Georges dit à Nicolas :

- Aujourd'hui tu apprends uniquement avec le manche, pour la voix on verra quand tu manieras parfaitement le manche. C'est à toi de piloter. Comme tu as déjà compris comment ça fonctionne, je ne t'explique pas comment avancer, seulement c'est assez sensible. Lors de ton précédent essai, j'ai l'impression que tu as appuyé un peu fort. Vas-y, nous allons droit devant.

Nicolas suit les consignes et le drone se met en mouvement. Après seulement quelques minutes, Nicolas arrive parfaitement à monter et descendre, tourner à droite et à gauche, avancer et reculer, accélérer et ralentir. Georges lui demande alors de s'approcher un peu du sol et d'aller d'un bord à l'autre de la vallée pour se mettre à la quête des animaux. Il ne faut pas longtemps pour apercevoir des bouquetins, plus loin des biches et leurs faons, des cerfs, et plus haut des chamois, des choucas tournent au-dessus de leur tête et un aigle bien plus haut plane sans un battement d'ailes. Tous sont enthousiasmés par ce paysage superbe et le foisonnement d'animaux. Alors qu'ils survolent une forêt, Georges commande à Nicolas d'opérer un demi-tour. Brusquement Georges reprend les commandes et descend au plus près du sol. Il montre un animal qui s'empresse de rejoindre les bois.

- C'est un loup, crie-t-il.

Ils sont peu nombreux à le voir s'enfoncer dans la forêt. Georges explique :

- Il est encore tôt pour voir des loups, ils chassent en début de nuit. Celui-là doit être un solitaire qui se cherche un territoire.

Puis s'adressant à Nicolas :

- On retourne à la maison, tu vas retrouver le chemin ?
- Je pense qu'il faut redescendre vers la mer, je la vois là-bas.
- Très bien, mais remonte un peu, inutile de zigzaguer entre les pitons rocheux.
- Pourtant c'est ça qu'est amusant.
- Oui mais le jour baisse et je tiens à vous ramener entier.

Après cette longue promenade, il est l'heure de diner. Ce soir c'est Tom qui invite. Ils sont tous émerveillés par cette balade, les conversations sont toutes axées sur les paysages et les nombreux animaux, pour la plupart inconnus d'eux, qu'ils ont pu observer. Seule Noémie ne participe pas à ces moments de bonheur, elle pense à Gabriel qui n'a pas reparu.

## CHAPITRE 61 – Jusque-là, ça va !

Noémie a raison de se faire du souci pour Gabriel. Tôt le matin, il a accompagné Adrien lors de sa visite à Hubert auquel il a confié les trois fusils récupérés auprès des Vengeurs et les deux revolvers pris à Jacques et à Roger Brunet. Sa visite avait aussi un autre but, il demande à Hubert :

- Tu es certain de pouvoir produire de la poudre en quantité suffisante ?
- Non, je ne sais même pas encore si je vais trouver les ingrédients.
- Je crois que je peux en trouver, il t'en faudrait beaucoup ?
- Plus j'en ai, plus je peux fabriquer de cartouches. Avec quatre ou cinq kilos de poudre je devrais arriver à en sortir environ cinq cents.
- Je vais tâcher de trouver ça. Si je ne suis pas de retour avant ce soir, c'est que j'aurai échoué.
- Qu'est-ce que tu vas faire ? J'ai l'impression que tu prépares une bêtise.
- Ne t'inquiète pas pour moi. A ce soir.

Gabriel appelle un drone et s'envole vers le nord. En quelques minutes il est près de l'ouverture du tunnel dont il s'est échappé il y a quatre jours. Il s'assure qu'aucun Vengeur ne se trouve à proximité. Rassuré, il quitte le drone et le renvoie de l'autre côté de la muraille.

Gabriel s'approche lentement de l'ouverture. Nicolas ayant relaté l'agression de Georges dans ces moindres détails, il scrute attentivement tous les endroits où pourrait se tenir caché un Vengeur. Il arrive tout près de l'ouverture, personne ne s'est manifesté. Il reste un moment immobile et se décide à pencher la tête pour inspecter l'intérieur du tunnel. Probablement l'ombre projetée par sa tête aura alerté l'homme qui lui tourne le dos car celui-ci se retourne brusquement, mais pas suffisamment pour apercevoir Gabriel qui s'est très vite reculé. Il se plaque contre la paroi herbue qui borde l'ouverture et sort de sa poche le pistolet électrique qu'il a emporté pour toute défense. L'homme a perçu l'ombre mais sans savoir son origine, un oiseau peut-être. Méfiant malgré tout il s'avance prudemment vers l'entrée, son revolver à la main. Il s'arrête avant de franchir l'ouverture, écoute et n'entendant aucun bruit il se jette d'un bon à l'extérieur. Il n'a pas le temps de comprendre ce qui lui arrive qu'il se retrouve au sol, agité de quelques soubresauts avant que ses muscles ne se détendent et le laissent amorphe. Bien qu'elle n'ait provoqué qu'un léger bruit, la chute de l'homme a été entendue à l'intérieur du tunnel, quelqu'un appelle :

- Malik, ça va ?

Sans réponse l'homme insiste :

- Ohé, Malik, t'es où ?

Un autre homme lui répond :

- Il a dû sortir pour pisser.
- Il est pas parti pisser si loin qui peut pas entendre, y pourrait répondre. Depuis qui z ont pris Pierrot, je me méfie, je vais voir, tu viens avec moi.
- Bah, t'es un trouillard, allez je viens.

Gabriel a parfaitement entendu la conversation, il va falloir qu'il réagisse très vite si les deux hommes sortent armés. Il les entend qui approchent, ils sortent sans crainte, non armés, mais leur premier regard se porte sur le corps de leur camarade qui git devant l'entrée. Ils n'ont pas le temps de se retourner qu'ils reçoivent chacun une décharge et s'affalent près du corps du dénommé Malik.



Gabriel attend un long moment avant de quitter sa cachette. Comme rien ne bouge, il rappelle le drone et en sort de la corde. Il ficelle consciencieusement les trois individus et les transporte dans la plage arrière du drone, là où on met habituellement les paquets. Il récupère le pistolet de Malik qu'il place sur le siège conducteur du drone qu'il renvoie de l'autre côté de la muraille.

- Jusque-là, ça va, se dit-il.

Il retourne à l'entrée du tunnel, écoute encore, passe une nouvelle fois la tête et, cette fois, ne distingue plus aucune forme humaine à proximité de l'entrée. Il entre prudemment, à quelques pas de l'ouverture un abri de bois doit servir de cabane de guet pour les trois hommes, probablement que Malik se tenait à l'extérieur alors que les deux autres se trouvaient dans la cabane. Gabriel avance lentement et arrive à ce poste de guet qui comporte un petit fenestron. Il se risque à y passer la tête, plus personne ne se tient dans l'endroit. Alors il entre. Seulement une table, quatre chaises, quatre couchages grossiers et deux fusils posés contre un des murs composent l'équipement de la cabane. Bien que les quatre chaises et les quatre lits le rendent soucieux, Gabriel suppose que les deux fusils et le revolver indiquent qu'il n'y a que trois hommes qui occupaient ce lieu. Il quitte la cabane et s'avance dans le tunnel qui est éclairé par de faibles ampoules placées assez loin les unes des autres, ce qui fait alterner des zones éclairées avec de larges espaces laissés dans l'ombre. Il se rappelle ce lieu, les heures de dur labeur passées à creuser la roche ou à pousser les charriots. Les rails sont là mais plus aucun charriot, probablement que l'endroit a été délaissé, le poste de garde n'étant qu'une sécurité pour empêcher toutes évasions ou toutes intrusions, qu'elles viennent des habitants du territoire ou des Sauveurs.

Gabriel progresse par bonds dès qu'il se trouve dans un endroit éclairé et plus souplement dans les endroits sombres. Un grondement sourd lui parvient, de plus en plus fort au fur et à mesure qu'il avance. C'est la foreuse qu'a entendu Georges, elle doit être en fonction plus profondément. Il sait exactement ce qu'il vient chercher, c'est le même explosif que celui qui lui a permis de détruire la paroi qui les séparait de la liberté. Seulement l'abandon de cette partie de tunnel l'inquiète, est-ce que l'armoire où était enfermés les explosifs se trouvent toujours au même emplacement ? La configuration actuelle du tunnel et surtout son mode d'éclairage complètement différent le déconcerte, plus il avance, moins il reconnaît ce qu'il a connu. Puis il sent une odeur affreuse, fétide, nauséuse. Si Gabriel ne reconnaît pas visuellement l'endroit, il le reconnaît à l'odeur qui émane de la galerie où Sophie galérait. L'armoire qu'il cherche doit être toute proche, ou peut-être est-elle dans une zone d'ombre et il l'a dépassée. Il doit remonter jusqu'à l'entrée de la galerie à merde, l'armoire se trouvait un peu plus bas. Arrivée là, il redescend en passant de l'autre côté du tunnel et en plaçant ses mains en avant car l'ombre y est encore plus épaisse qu'en face. Soudain le sol s'efface sous ses pieds, il chute dans un goulet pentu taillé dans la roche et ne se redresse qu'après avoir dévalé sur plusieurs mètres. Ce petit tunnel secondaire, inexistant lorsqu'il creusait et pelletait à cet endroit, est plongé dans une obscurité totale. Il se relève en se tenant le bas du dos qui a durement percuté le sol inégal. Ce n'est qu'un mince boyau, ses épaules touchent presque les parois et il ne peut pas se redresser, le plafond est trop bas. Il ne peut plus avancer non plus, le goulet se rétrécit et ne permet plus le passage d'un homme. En revanche il entend parfaitement le bruit de la machine qui attaque la roche, ce boyau doit servir de cheminée d'aération pour le creusement d'un tunnel plus profond. Brusquement le bruit de perforation s'interrompt et le moteur de la machine s'atténue jusqu'à son arrêt total. Alors des bruits de voix parfaitement audibles remontent jusqu'à Gabriel.

- On termine ce bloc à l'explosif, ordonne un homme.

Gabriel reconnaît immédiatement cette voix, c'est celle de Sanson, le chef du chantier qui poursuit :

- On va chercher les explosifs, vous avez dix minutes de repos.

Lorsque Gabriel entend ces mots, il se réjouit en pensant que l'armoire à explosifs est restée à la place qu'elle occupait il y a quelques jours. De plus, la seule inconnue de son opération était l'ouverture de l'armoire, Sanson allait l'ouvrir pour lui. Cependant le « On va » l'inquiète, combien d'hommes vont accompagner Sanson ? S'ils sont deux, voire trois, il pourra les neutraliser, s'ils sont plus il devra attendre leur départ, dans ce cas le problème d'ouverture de l'armoire reste entier. Au moins il pourra la localiser plus facilement s'il arrive à observer les hommes sans prendre le risque d'être aperçu. Gabriel remonte les quelques mètres qu'il a chus et reste à l'embouchure du boyau. Il fait bien, soudain l'éclairage s'intensifie de telle façon que tout le tunnel est complètement éclairé. Il entend le bruit de plusieurs pas sans pouvoir estimer le nombre de personnes qui arrivent. Ils approchent, passent devant le goulet où se cache Gabriel, ils ne sont que deux. Ils ne font que quelques pas après avoir passé le boyau et s'arrêtent. Gabriel penche la tête vers l'intérieur du tunnel, les deux hommes lui tournent le dos, c'est le bon moment. Il prend son pistolet et s'apprête à sortir de sa cachette quand il entend un nouveau bruit de pas qui se rapproche. Il rentre la tête et quelques secondes plus tard voit passer un troisième homme qui pousse une brouette. Dès que l'homme a dépassé l'ouverture Gabriel avance à nouveau la tête, les trois hommes sont toujours de dos et, apparemment, aucun ne porte une arme. Sanson ouvre l'armoire et demande au troisième homme :

- Approche avec ta brouette.

Il prend un bâton d'explosif dans l'armoire, se retourne et se penche pour le poser dans la brouette. C'est le moment que choisit Gabriel pour quitter son abri et tirer sur celui qui tient la brouette, c'est lui le plus près. Un nouveau tir neutralise le deuxième homme qui s'affaisse sur Sanson qui lui fait face. Celui-ci, qui n'a pas lâché le bâton d'explosif, se redresse, il voit un de ses acolytes foudroyés gisant sur le sol, le second reste agrippé au corps de son chef. Sanson, comprenant que Gabriel ne peut pas l'atteindre tant que le corps de son ouvrier le protège le tient collé à lui du bras qui tient le bâton d'explosif et de l'autre fouille dans une poche et en sort un revolver. Gabriel s'empresse de retourner dans son goulet avant que Sanson ait la possibilité de tirer. Toujours tenant le corps inanimé, le chef de chantier avance vers l'entrée du boyau, il passe simplement la main armée du revolver et tire une balle qui vient se fiche dans la paroi à quelques centimètres de la tête de Gabriel. Celui-ci vise alors le bras avant qu'il ne se dérobe, il entend Sanson hurler. Le tir, qui semble n'avoir qu'effleuré le bras, n'a pas suffi à étourdir Sanson mais l'a fait lâcher l'arme qui est tombée à l'entrée du boyau. Plus rien ne se passe pendant quelques secondes puis Gabriel entend comme un frottement, il passe la tête et voit Sanson tenter d'une main tremblante d'enflammer la mèche de l'explosif qu'il n'a pas lâché, probablement pour pouvoir la lancer dans le boyau. Gabriel n'hésite pas, il rentre la tête et sort juste son bras, il tire au jugé sur Sanson. Un bruit assourdissant se répercute dans le tunnel, le tir de Gabriel a touché le bâton d'explosif. Le souffle de l'explosion a repoussé Gabriel au fond de son trou. Bien qu'à moitié assommé, Gabriel sait qu'il doit faire vite. Il sort péniblement de sa cachette, récupère la brouette qui a volé à plusieurs mètres et revient en clopinant vers l'armoire dont la porte arrachée lui permet de charger rapidement un maximum de bâtons d'explosif. Sans même chercher s'il reste des traces du corps de Sanson qui a dû être déchiqueté, il s'enfuit aussi vite qu'il le peut vers la sortie du tunnel dans un noir quasi absolu, les ampoules ayant toutes été brisées par l'explosion. Cette obscurité est une chance car si lui n'y voit que le peu de jour diffusé par l'ouverture du tunnel, elle laisse les poursuivants éventuels dans un noir rendu encore plus absolu à cause de la poussière engendrée par

l'explosion. Pour l'instant il n'entend pas de bruit de poursuite. Il atteint la sortie sans être inquiet, appelle le drone, charge les explosifs près des corps toujours inanimés des trois sentinelles, et s'envole vers la ville encore tout assourdi par le bruit de la détonation.

Lorsqu'il apporte à Hubert le résultat de son expédition, celui-ci le regarde de haut en bas et l'interroge :

- Tu sors d'où ?

Gabriel s'aperçoit alors qu'il n'entend plus très bien. Il demande :

- Parle plus fort, je suis à moitié sourd.

Hubert crie :

- D'où viens-tu, tu as l'air de sortir d'un chantier de démolition.
- C'est à peu près ça. Mais je ne reviens pas les mains vides.

Gabriel sort alors du drone son chargement de bâtons d'explosif et les pose sur sa table de travail. Il prévient :

- Attention, tu n'approches pas une allumette de la mèche de ses bâtons d'explosif, il y a là de quoi faire sauter tout le quartier.
- Où est-ce que tu es allé chercher ça, crie Hubert.
- Là où je savais qu'il y en avait, dans le tunnel où j'ai utilisé les mêmes bâtons pour que nous puissions nous enfuir.
- Mais tu es cinglé !
- Oui, certainement. Et aussi un peu détaché de la vie. Mais voilà de quoi faire plus de cinq cents cartouches je pense ?
- Il va falloir que j'analyse ce que tu viens d'apporter pour vérifier si je peux le transformer en poudre à fusil.
- Je l'espère. Il faut que je m'en aille maintenant car j'ai trois passagers qui vont bientôt se réveiller. Et puis, j'allais oublier, voilà un revolver et deux fusils supplémentaires. Bonsoir Hubert.
- Bonsoir Gabriel. Je ne sais pas ce qui te rends si audacieux et si déraisonnable en même temps mais bravo pour ce coup de force.

Gabriel reprend les commandes du drone et l'arrête devant le poste de police où il remet ses trois prisonniers à Jourdan. Celui-ci ne manque pas de l'interroger sur la provenance de ces individus :

- D'où tu nous sorts ces trois hommes ? Et pourquoi es-tu dans un tel état ?
- Ces hommes sont des Vengeurs. Il a fallu que je les endorme pour accéder à des ingrédients dont Hubert a besoin pour confectionner des cartouches. Quant à mon état, bien que l'extérieur ne soit pas brillant, il l'est plus que l'intérieur. Bonsoir Jourdan.

Jourdan, plus préoccupé par l'arrivée de ces trois nouveaux prisonniers que par cette réflexion sibylline, demande :

- Eh attend ! J'en fait quoi de tes trois dormeurs ?
- Tu les mets avec Pierrot.
- Bon, il va falloir que je renforce l'équipe de garde car la porte de cette cellule n'est pas bien solide et tes trois nouveaux n'ont pas l'air invalides.
- Méfie-toi, ce ne sont pas des tendres. Equipe les sentinelles avec des pistolets électriques. Allez, je rentre, re bonsoir Jourdan.

Sitôt Gabriel partit, Jourdan appelle Paul qui sait maintenant se servir du communicateur fournit par Tom. Jourdan lui répète le bref échange qu'il a eu avec Gabriel et ajoute :

- Tu pourrais peut-être faire un saut chez lui ?
- Il ne te paraissait pas dans un état normal ?
- Je ne sais pas trop, mais ce n'est pas le Gabriel qu'on connaît. Il semblait un peu déprimé.
- Bon, alors je sais d'où vient le mal. Mais il va falloir qu'on le surveille, je ne sais pas comment il a réussi à capturer trois vengeurs ni où mais il faut l'empêcher de faire des bêtises pareilles. Bon j'y vais, en espérant qu'il soit chez lui.

Lorsque Paul arrive devant sa maison, Gabriel est assis sur une grosse pierre plate qui fait office de banc, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains. Sans rien dire, Paul s'assoie près de lui, ils restent ainsi silencieux pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que Gabriel se décide à parler :

- Je sais, j'ai fait une grosse connerie. J'ai envie de déconner en ce moment, ça me change les idées. Et puis ma connerie, elle a quand même été efficace, non ?
- Je ne sais pas, répond Paul. Je n'ai pas le détail de ta journée, raconte-moi.

Alors Gabriel lui fait un récit détaillé de son expédition et conclue par :

- Et j'ai tué un homme !
- Oui, enfin pas n'importe lequel, un gros salopard qui ne méritait pas mieux.
- Tu dis ça mais j'ai tué un homme. Tu l'aurais fait toi ?
- Si j'avais été dans ta situation, évidemment que je l'aurai fait. Je sais que vous avez ça dans la peau, il ne faut pas tuer, ni des hommes, ni des animaux. Je respecte, je suis d'ailleurs totalement d'accord mais dans le cas où c'est une vie contre une autre vie, il faut se défendre surtout quand on n'est pas l'agresseur.
- Ben justement, là c'était moi l'agresseur.
- Là, tu pousses le déraisonnement à son maximum. Dis-toi que tu as rendu un énorme service à des tas de pauvres gens qui sont encore en train de croupir dans les mines des Vengeurs. Si on parlait plutôt de tes états d'âme, je pense que c'est ça qui te tourneboule la cervelle.

Devant le silence de Gabriel, Paul lui tend la perche :

- Noémie t'a contrarié ?
- Elle ne m'a pas contrarié mais je ne sais plus quoi penser. Hier matin, nous avons visité les vergers, elle était joyeuse et nous avons pu parler de nous. Je connais son histoire, je lui ai dit que je saurais être patient, que j'attendrai qu'elle fasse le deuil de son ancien amoureux. Tout semblait parfait. Mais l'après-midi et jusqu'au soir, plus un mot, plus un sourire, elle semblait même m'éviter. Alors j'ai eu ce coup de folie, je me suis dit que si je réussissais à m'emparer de ces explosifs je rendais service au territoire, mais je pensais vraiment que je n'allais pas m'en sortir et là, Noémie aurait été débarrassé de son dilemme.
- Tu dis des bêtises. Noémie t'aime. Pour elle le problème est plus préoccupant que pour toi et il faut que tu lui pardonnes, dans son crâne, ça doit être encore plus confus que dans le tien. Elle se reproche son attirance pour toi, elle se sent coupable. Elle et Grégory se connaissaient depuis leur enfance, ils ont grandi ensemble, Grégory a toujours été à ses côtés, toujours près à la défendre, comme un grand frère. Alors ils ont pensé qu'unir leurs vies devenait naturel. Moi, qui étais aussi un ami d'enfance de Grégory, je savais que cette union n'aurait pas été durable, leur amour n'était que de l'amitié portée au

plus haut niveau. Seulement aujourd'hui pour Noémie, Grégory représente encore l'amour parfait. Mais elle ressent bien que cette communion de pensée avec toi, elle ne la partageait pas avec Grégory. Alors arrête tes bêtises, ne rend pas Noémie encore plus malheureuse qu'elle ne l'est aujourd'hui, car si elle te perdait, je crois que là, elle aurait beaucoup de mal à s'en remettre. Sois patient.

- Je lui avais promis de l'être et je n'ai pas su tenir cette promesse. Mais tes paroles me redonnent espoir. Merci Paul, tu es un véritable ami.
- Dommage que nous ne soyons pas dans ma cité, nous aurions arrosé ça à la Vignole et nous aurions eu un tel mal de crâne que plus rien d'autre n'aurait compté.
- Alors rentre avec moi, il me semble que tu aimes les jus de fruits.

Paul ne dit rien mais cette phrase qui s'apparente à un sous-entendu le surprend.

## CHAPITRE 62 – Bientôt la guerre ?

Tous les contrôleurs sont en alerte, les sonars se taisent les uns après les autres et au bout de la nuit il ne reste plus que cinq tunnels qui sont encore en activité de creusement. Harold se rend régulièrement dans le poste de contrôle, parfois accompagné de Lucie. Si le bruit des machines cesse dans les tunnels, les discussions perçues par les sonars sont de plus en plus nombreuses et bruyantes au point qu'il est difficile de discerner leur contenu, même avec les appareils de filtrage. Il n'y a que les conversations du tunnel numéro un, celui qui a reçu la visite de Gabriel, qui sont audibles car peu de personnes y circulent. L'action d'hier laisse perplexe les quelques Vengeurs présents, aucune des questions ne trouve de réponse : où sont les trois sentinelles ; pourquoi une grande quantité de bâtons d'explosif ont disparu et pourquoi l'un d'eux a explosé probablement dans les mains de Sanson dont on a retrouvé quelques fragments, les siens et ceux des deux hommes qui étaient avec lui, éparpillés sur le sol et les parois du tunnel. Il semble que la piste privilégiée soit une erreur de manipulation de la part de Sanson

Paul et Gabriel, appelés pour écouter les échanges, ont cru reconnaître la voix de Jacques, ce doit être lui qui dirige l'enquête, il est furieux mais semble s'être remis de sa blessure qui ne devait donc pas être aussi grave qu'il prétendait. Le creusement avait repris hier après l'interruption dû à l'action de Gabriel mais il a cessé ce matin, ce tunnel doit donc être en attente d'ouverture.

Le conseil de guerre se réunit une nouvelle fois ce matin. Les dispositions de défense étant prises, Harold n'a fait qu'informer les représentants des arrêts de travaux dans les tunnels. Tous les drones sont en place : les sableurs, les naufrageurs et les ramasseurs de rescapés des naufrages. Il ne reste plus qu'à attendre.

Georges revient d'un tour d'inspection matinal le long de la muraille. Lorsqu'il entre Claire, Hoa et André déjeunent et papotent. Les discussions permettent les découvertes mutuelles qui n'en finissent pas lorsqu'ils peuvent disposer de quelques moments calmes. Georges regrette cette période agitée qui ne lui laisse que peu de temps pour profiter de la présence de son père et de son fils. Justement, Paul entre à ce moment et informe des dernières nouvelles concernant les tunnels qui stoppent les creusements et le contenu des discussions audibles. Georges le regarde et s'inquiète :

- Tu as l'air fatigué. Tu devrais dormir un peu plus, tu te couches très tard et tu te lèves très tôt.
- Je rattraperais les heures de sommeil en retard dès que la fièvre ambiante sera retombée.

Harold tape au carreau d'une fenêtre, Claire ouvre, et il annonce :

- Il ne reste que deux tunnels en cours de forage. Il va peut-être falloir s'attendre à une opération dès ce soir. Je file voir Hubert pour savoir s'il a pu mettre au point la poudre à fusil.
- Je viens avec toi, annonce Paul.
- Tu n'as même pas déjeuné, lui dit Claire.
- Je vais déjeuner en route, répond Paul en prenant une grappe de raisins et une tranche de cake.

Lorsqu'ils arrivent dans l'atelier plusieurs machines fonctionnent, alimentées par les chaînes distributrices elles avalent les produits et matériaux nécessaires à la production des revolvers et fusils qui en sortent prêts à l'emploi. Il faudra encore un peu de temps pour que Paul cesse de s'étonner devant ces machines qui semblent fonctionner sans l'aide d'une courroie ou d'une

manivelle et qui, sans intervention humaine, délivrent un produit fini à partir d'éléments hétéroclites. On entend des pétarades au fond de l'atelier, Harold et Paul s'approchent, Hubert teste les pistolets. Lorsqu'il les voit il cesse le tir, ôte le casque qui lui bouchait les oreilles et vient les saluer :

- Bonjour Harold, bonjour Paul. Vous voulez tester votre adresse au tir ?
- Je veux bien, dit Harold.

Hubert lui passe un revolver, il lui explique le fonctionnement et lui montre la cible placée à une dizaine de mètres. Il s'agit d'une simple planche dressée le long du mur sur laquelle ont été dessinés des cercles concentriques. Harold tire, il est surpris pas le recul de l'arme. Hubert annonce :

- Une vitre cassée un mètre au-dessus de la cible. Essaie encore une fois mais tâche de viser plus bas.

Le second essai touche au moins la planche sans s'approcher du centre de la cible mais Harold pense que l'essai suffit, il y a d'autres priorités. Hubert est fier d'annoncer qu'après une nuit blanche et de nombreux essais infructueux il a pu enfin fabriquer une poudre efficace.

- J'ai cinq cents cartouches disponibles et il en sort trois à la minute, on devrait disposer de deux milles cartouches d'ici ce soir, d'une vingtaine de revolvers et d'une dizaine de fusils. C'est peu mais vous allez en faire quoi ?
- Nous n'avons peut-être pas pensé à tout, les tunnels et les embarcations ne sont peut-être pas les seuls éléments de l'attaque. Il faut que nous puissions nous défendre si les Vengeurs arrivaient par d'autres moyens que les tunnels et les bateaux.
- Ce n'est pas tout de disposer des armes, encore faut-il savoir s'en servir. Tu as pu constater que même à courte distance, on ne place pas une balle de quelques millimètres de diamètre dans une cible d'un mètre sans un peu d'entraînement.
- Nous avons déjà quelques initiés, Adrien sait tirer, Joseph sait appuyer sur la détente. Mais tous nos concitoyens qui savent utiliser un pistolet électrique peuvent se servir de ces armes à feu. J'ai déjà commencé à en sélectionner quelques-uns, devant l'urgence ils mettront de côté leur aversion pour ces engins de mort. Pour les enrôler j'attendais de savoir si tu avais réussi à fabriquer la poudre.
- Parfait. Je te prépare tout ça pour ce soir.

Tom a remplacé Georges, il contrôle les chargements de sable et le placement des drones à proximité des sorties supposées des tunnels.

Gabriel, après s'être fait vertement tancer par Lucie après son opération suicide de la veille, s'est vu confier le même contrôle que Tom, mais sur les drones bombardiers marins. Seulement ce n'est plus dix-huit sorties de tunnel qu'il faut surveiller mais trois cents kilomètres de côtes. Comme la probabilité d'une attaque au centre de cette longue côte est faible, les drones sont plutôt concentrés sur les deux villes les plus près des deux frontières, c'est-à-dire Cannes à l'ouest et Vintimille à l'est. Gabriel surveille l'ensemble des opérations, deux adjoints chargés de la défense sur les points les plus sensibles le secondent : Paulette autour de Cannes, Aldo autour de Vintimille, et un autre qui va naviguer entre les deux extrémités, Brice vers Nice.

Noémie, qui n'a pas été informée de la dangereuse escapade de Gabriel, est invisible ce matin, elle n'est pas sortie de la maison de Victor. Sophie et Adrien, main dans la main, longe la plage qui sera peut-être bientôt un champ de bataille. Pour l'instant il contemple cette mer bleue qui sous l'effet d'un vent plus puissant que les jours précédents, s'agite et enrôle des vagues qui viennent s'abattre sur leurs pieds nus. Bertrand et Claudine ont préféré les bois aux alentours,

eux aussi cheminant main dans la main. Ils s'extasient devant les petits animaux qu'ils croisent, écureuils, lapins, renards parfois, chevreuils et aussi de nombreux oiseaux. Joseph a rejoint André chez Georges, les échanges se poursuivent et peuvent durer encore longtemps, il y a tant de choses à raconter. Nicolas, lui, est toujours profondément endormi au fond de son lit chez Tom.

La matinée se passe sans événement particulier. Vers midi, ils sont presque tous réunis pour déjeuner chez Victor, il ne manque que Gabriel bien occupé par ailleurs, mais on sait où il est. Après le repas chacun retourne à des occupations qui leur permettent d'atténuer la tension grandissante. L'après-midi s'éternise.

C'est vers dix-sept heures qu'Harold se rend chez Georges où sont encore André, Joseph et Paul, pour leur annoncer que les derniers sonars se sont tus pour ce qui est des bruits de machine, mais les bruits de mouvements humains se sont amplifiés. L'attaque va-t-elle se produire cette nuit ? L'ordre a été donné aux conducteurs de drones chargés de sable d'aller déverser leurs chargements aux emplacements relevés. Aucun des scrutateurs en place ne signale la rupture des sols sous les charges de sable.

Dès la pénombre, tous sont aux postes qui leur ont été assignés. André, Joseph, Noémie, Sophie, Nicolas et Claudine se sont réunis chez Georges. Adrien et Paul sont sur la plage, prêts à injecter les implants générateurs d'électricité à tous les Vengeurs qui seraient neutralisés. Ils sont accompagnés dans cette tâche par des centaines de femmes et d'hommes répartis tout au long du rivage. Les drones occupés par les volontaires armés sont répartis aux endroits qui paraissent les plus vulnérables. Tous attendent.

Au milieu de la nuit, rien n'a bougé. Chez Georges certains ont les yeux qui se ferment. Pour ceux qui sont en alerte, Harold a prévu des roulements afin que les troupes en place soient toujours au mieux de leur capacité. Les contrôleurs qui surveillent les retours des sonars indiquent qu'il n'y a plus grand bruit dans les tunnels, on entend plus de ronflements que de conversations. Harold espérait beaucoup que les échanges dans le tunnel numéro un lui donnent quelques indications sur l'offensive, mais Jacques s'est contenté d'inspecter le tunnel sans commenter les conclusions qu'il pouvait en tirer et surtout sans faire allusion à l'offensive.

Lorsque les premières lueurs de l'aube dissipent la brume, Harold ordonne l'assouplissement du dispositif de défense tout en laissant des postes de surveillance aux endroits stratégiques. Les troupes relevées peuvent regagner leur foyer. Comme Harold et Gabriel, Paul a tenu à rester toute la nuit, il quitte son poste et retourne chez Georges qui rentre, lui aussi.

- Bonjour Paul, tu as une sale mine. Mange vite quelque chose, prend une douche et met toi au lit. Je ne veux plus te voir avant ce soir.
- Oui papa, répond Paul avec un petit sourire.

Georges reste ébahi par cette réponse : « Papa ! », il y a si longtemps qu'il n'avait pas entendu son fils l'appeler « papa ». Cela lui fait tout drôle, même si la réponse de Paul était légèrement ironique.

La journée s'étire sans qu'il se passe rien. Les sentinelles sont relayées régulièrement, hormis elles, il y a peu de mouvements dans les rues, tout le monde reste calfeutré chez soi.



Dès le soir, le dispositif se remet en place. Au milieu de la nuit, alors qu'Harold commence à croire que l'offensive n'est pas encore pour cette nuit, une des vigies qui scrute la mer lance une alerte. Harold s'informe et annonce à toutes les unités :

- Des embarcations à voile arrivent par l'ouest. Pour l'instant on en dénombre une trentaine, d'autres ont été détectées par nos drones de surveillance mais elles n'ont pas encore passées le cap qui nous les cache. Elles se trouvent à seulement quelques centaines de mètres de la côte mais n'avancent que lentement, apparemment uniquement par la force du vent, il ne semble pas qu'il y ait de bateau à moteur.

C'est la guerre !

## CHAPITRE 63 – La guerre, c'est maintenant

Harold se trouve dans le centre de contrôle souterrain, celui-ci reçoit les images de toutes les caméras qui observent l'intégralité du territoire. Une projection sur un écran couvrant la totalité d'un mur permet de suivre les opérations sur un ou plusieurs lieux, l'espace sur l'écran peut être divisé en autant d'images qu'on le souhaite. Pour l'instant une moitié d'écran propose l'image de la sortie d'un tunnel, puis passe au tunnel suivant après quelques secondes. L'autre moitié balaye l'espace marin occupé par les embarcations, les drones n'ont pas encore reçu l'ordre d'attaque, Harold laisse approcher les attaquants jusqu'à l'endroit où les vagues se brisent en rouleaux, c'est là qu'il faut les couler pour que l'action de la mer agitée et celle des bombardements se combinent. Mais il semble que les bateaux n'avancent plus, ils restent positionnés au large, les voiles ont été affalées. Le contrôleur qui surveille les tunnels devient plus attentif, il écoute les bruits captés par les sonars, passe de l'un à l'autre, l'opération de débouchage a commencé et la fureur des mineurs emplît rapidement les cavités. L'opérateur s'assure que la consternation touche tous les tunnels puis il alerte Harold :

- C'est la confusion totale là-dessous. Ça hurle, ça crie des ordres et des contre-ordres, ça ne sait plus quoi faire.
- Branche-toi sur le tunnel numéro un, demande Harold.

Là, il semble que le désordre soit moindre, les ordres sont donnés avec clarté, probablement par Jacques, celui dont Paul et Gabriel ont reconnu la voix. Ce qu'entend Harold l'incite à penser que les troupes stationnées dans ce tunnel remontent vers la sortie en surface car le bruit de déplacement et des conversations s'éloignent. Seul reste le dénommé Jacques qui discute avec un autre individu :

- Les salauds, ils ont bouché la fin du tunnel. Celle-là, ils la connaissaient mais j'espère qu'ils n'ont pas trouvé les autres.
- On fait quoi maintenant, demande l'autre homme.
- On remonte, nous aussi. On n'a plus rien à faire ici, des mois de forage pour rien, merde !
- Mais on pouvait pas dégager le sable ?
- Je suis certain qu'ils sont prêts à en verser des tonnes. Ce qui m'inquiète, ce sont les bateaux. Déjà que les gars n'étaient pas chauds pour passer une nuit et une journée complètes en mer en attendant que nous arrivions sur la côte, si les autres tunnels sont bouchés et qu'on leur dit qu'ils vont devoir attaquer seuls, sans offensive par l'arrière, il y en a qui vont trainer des pieds. Lokii, il va fumer dans sa barque dès qu'il va comprendre qu'on arrive pas.
- Tu peux pas l'appeler ?
- Non. Nos appareils, enfin ceux qu'on a piqué aux Sauveurs, ils ne portent pas si loin.
- On fait quoi alors ?
- On va descendre jusqu'à la mer. Peut-être on pourra passer en contournant la muraille. Jarred va nous rejoindre avec sa troupe, on ne va pas l'attendre car lui, il faut qu'il remonte jusqu'à l'entrée de son tunnel si celui-là est aussi bouché.

Harold entend le bruit des pas qui s'éloigne sans pouvoir entendre le reste de la conversation. Il contacte aussitôt Lucie afin qu'elle convoque le conseil de guerre immédiatement.

Les conseillers sont tous présents, les chefs commandant les différents lieux stratégiques sont aussi là : Georges, Tom, Gabriel. Harold résume la situation :

- L'obstruction des tunnels est une réussite. D'après ce que j'ai pu entendre et comprendre les troupes stationnées dans les tunnels devaient nous attaquer par le nord, celles embarqués devaient attendre en mer l'offensive terrestre pour attaquer à leur tour. Les bateaux étant très lents, je suppose qu'ils ont été positionnés dès maintenant pour être au plus près. La conversation d'un des chefs de tunnel laisse à penser qu'ils vont tenter autre chose. Mais je ne sais pas quoi. Il faut donc rester en alerte. Je propose que nous détruisions les embarcations dès maintenant, inutile d'attendre que des renforts arrivent. Qu'en pensez-vous ?
- Oui, tu as raison, répond Georges. Je propose que nous attaquions de jour. Nous laissons les sentinelles en place mais tous les pilotes et les attaquants rentrent chez eux pour être parfaitement dispos pour les bombardements.
- Que fait-on des naufragés, demande Simone ?
- On va les ramasser avec des filets et on les déposera sur les îles après les avoir désarmés.

Tous attendent quelques secondes une nouvelle réaction de Simone qui ne vient pas, alors tous acquiescent moins une abstention. Lucie lève la séance.

Le jour se lève, la nuit a été calme. Les embarcations sont toujours en place, ballotant sur une mer maintenant assez houleuse. Tous les habitants ont été informés des dernières évolutions de la situation, personne ne panique. L'histoire de la Grande Révolution est trop lointaine, peu de gens savent qu'elle a balayé toutes les forces armées du monde qui n'avaient pourtant en face d'elles que des femmes et des hommes non armés, ou si peu, mais si déterminés et en nombre tel qu'aucune formation militaire n'a pu les vaincre. La situation actuelle y ressemble, la seule inconnue est justement le nombre possible d'assaillants et leur vaillance. Car ces soldats ne sont pour la plupart que des enrôlés de force, les seuls véritablement obsédés par cette victoire sont ceux qui sont aux commandes et qui envoient ces pauvres hères se battre et peut-être mourir pour des causes qui leurs sont parfaitement étrangères. Harold compte beaucoup sur la démotivation et la désertion des combattants dès qu'un début de débâcle va s'amorcer.

De bon matin la foule se presse pour contempler cette longue rangée de bateaux qui se balancent à quelques encablures du rivage jusqu'à ce qu'Harold demande par le biais de haut-parleurs invisibles à ce que chacun rentre chez soi afin de déployer à nouveau le système de défense. Les drones se repositionnent, ceux chargés de rochers, ceux transportant les tireurs armés de pistolets électriques et ceux transportant les tireurs armés de revolvers et de fusils.

Le ciel est couvert de gros nuages sombres, il ne pleut pas encore mais les prévisions annoncent la pluie avant la fin de la matinée, le vent forcit encore, creusant une forte houle, les embarcations paraissent et disparaissent à la vue. Dans ses jumelles Harold voit de nombreux assaillants couchés dans les bateaux, d'autres sont penchés par-dessus les francs-bords rejetant probablement leur dernier maigre repas. Il hésite, vaut-il mieux attendre la pluie qui découragera encore plus les assaillants ou bien attaquer maintenant que la visibilité est encore correcte. Il appelle Georges qui a pris le commandement des drones d'attaque :

- On attend la pluie ou on y va maintenant ?
- Je préfère maintenant, après on risque de louper des embarcations avec ces hautes vagues. Tu as vu qu'il en est arrivé un grand nombre cette nuit. Il doit y en avoir au moins une centaine maintenant. Ce ne sont que de grandes barques à voile, Pierrot nous a bluffé avec ses moteurs. Nous allons couler tous ces bateaux en quelques minutes. J'ai demandé aux pilotes de tenter de larguer les roches sur les parties matérielles en essayant

d'éviter les occupants, mais il risque quand même d'y avoir des blessés et des morts. Je ne suis même pas certain qu'il y en ait qui sache nager.

- J'ai vu. Puisque tu préfères attaquer maintenant, je donne l'ordre.

Il ne faut que quelques minutes après que l'ordre a été donné pour que l'ensemble des drones bombardiers s'élèvent tous et partent sur trois lignes en direction des embarcations. La manœuvre est parfaitement maîtrisée par l'ensemble des pilotes qui l'ont répétée virtuellement à plusieurs reprises. Chaque ligne est constituée de trente drones qui avancent parfaitement groupés. Ils arrivent sur les embarcations, dont certaines opèrent déjà un repli. Dès qu'un drone survole un bateau il déverse quelques rochers, le naufrage est presque instantané. La deuxième vague de drones visent les bateaux non coulés par la première. La troisième vague est stoppée par un ordre de Georges, trois grosses vedettes viennent de passer le cap et se dirigent à vive allure vers les embarcations dont beaucoup, hors du champ de la première attaque, tentent de fuir. Menacées par les tirs des vedettes elles exécutent un rapide demi-tour pour repartir vers la côte, moteurs à pleine puissance.

Georges contacte Harold :

- Ils nous ont trompés en arrivant à la voile, ils pensaient probablement n'utiliser les moteurs qu'au moment de l'assaut final, pour arriver très vite sur la plage et nous surprendre.
- Ce n'est pas très grave, ta première attaque semble avoir causé un maximum de dégâts et les embarcations hors du champ d'attaque semblent effectuer un repli stratégique. C'est une belle pagaille, on ne comprend rien à leur stratégie, si toutefois il y en a une ?
- Oui, tu as raison, je suis au-dessus de la ligne des bateaux, ça s'éparpille. Tu as vu l'arrivée de trois vedettes.

Harold tempère :

- Oui, ce n'est pas ces trois bâtiments qui vont inverser la tendance ?
- Peut-être pas, mais l'équipage des vedettes tirent sur les embarcations. Les ordres qui sont hurlés à partir de mégaphone leur demande de foncer sur la côte, il faut qu'on fasse rapidement un passage sur toute la ligne des embarcations que nous n'avons pas encore attaquées. Mais on change le dispositif, on avance parallèlement à la côte maintenant.
- Ok, fonce.

Georges transmet les ordres, les drones opèrent un virage à quatre-vingt-dix degrés et défilent le long de la ligne des attaquants. Dès qu'un drone a largué l'intégralité de son chargement de roches il part se recharger et revient se placer à l'arrière de la file attaquante. Georges détache trois drones de la file et leur demande d'aller bombarder les vedettes. Celui qui s'approche de la vedette la plus proche se transforme en une boule de feu et sombre dans la mer. Les deux autres pilotes opèrent un rapide demi-tour mais un second appareil est touché moins gravement, son pilote ne le contrôle plus, il est obligé de se poser sur l'eau avant d'atteindre la côte et de rejoindre celle-ci à la nage. Georges prend immédiatement contact avec le contrôleur en poste :

- Lucien, fais-moi démarrer immédiatement trois drones autonomes et tu les envoies percuter les vedettes. Vite.
- Ok Georges.

Pendant ce temps les drones continuent de couler des embarcations mais maintenant toutes ont mis les moteurs en marche et se dirigent vers la côte à pleine vitesse. Certaines échappent aux bombardements, elles filent vers la plage et s'enfoncent dans le sable dès qu'elles y parviennent, leurs occupants en sortent aussitôt. Ils sont immédiatement ciblés par les drones embarquant des tireurs avec pistolets électriques, le sable de la plage est couvert de femmes et d'hommes

endormis auxquels les ramasseurs injectent l'implant électrique. Ensuite les nettoyeurs les placent dans des drones qui vont les déposer sur les îles. Pour l'instant, les hommes équipés de revolvers et de fusils n'ont pas eu à intervenir.

Trois drones sans pilotes foncent vers les vedettes qui accentuent leur pression sur les chefs d'embarcation encore hésitants à se rapprocher de la côte. Le premier drone évite un tir et va s'écraser sur une des vedettes qui explose. Le deuxième drone est touché mais le contrôleur réussit à le faire s'échouer sur la vedette qui l'a abattu, celle-ci prend immédiatement feu. Le troisième drone évite deux projectiles mais la manœuvre d'évitement l'a trop rapproché de la surface qu'il accroche, ce qui le déséquilibre et le fait sombrer. Le pilote de la vedette en profite pour se lancer vers la côte, mais en s'éloignant de la zone des combats, il réussit à aborder sans avoir été coulé. Une dizaine d'hommes s'en échappe qui traverse la plage et s'enfuit dans les rues de la ville.

Le même combat s'est déroulé à l'est du territoire. Mais là, moins bien fournie, la flottille des assaillants a été très rapidement défaite. Beaucoup d'hommes ont périés dans ces attaques, certains noyés, d'autres écrasés par les blocs rocheux. Les rescapés sains ou blessés sont, comme sur le front ouest, transportés sur les deux îles en face de la ville de Cannes.

Bientôt, toutes les embarcations sont coulées, détruites ou échouées sur la plage. Les soldats touchés par les décharges électriques ont tous été évacués. Ici aussi beaucoup de femmes et d'hommes ont périés, des drones équipés d'un filet trainé ont pu en recueillir quelques-uns qui arrivaient à surnager, ils les ont portés sur les îles dont les côtes sont maintenant couvertes de soldats endormis, de soldats blessés et de quelques-uns qui ont échappés à la noyade et aux chutes de rochers.

Le contrôleur alerte Harold :

- Harold, deux choses : la première, des troupes descendent le long de la muraille, probablement ceux qui sont sortis des tunnels et qui viennent au secours des marins ; la deuxième est plus préoccupante, il y a un groupe d'hommes qui a réussi à accoster et qui se faufile dans les rues. Il faudrait vite envoyer un détachement.
- Merci Lucien. Donne-moi leur position actuelle.

Harold récupère la position des envahisseurs et contacte immédiatement le pilote du drone occupé par les éléments armés et lui donne l'ordre de les stopper et, si possible, de les faire prisonniers. Le drone part immédiatement en poursuite. Harold contacte d'autres petites unités et leur donne le même ordre. Mais il semble que les hommes connaissent parfaitement les lieux, ils se faufilent dans les petites rues où les drones ne peuvent les suivre et bientôt seul le contrôleur peut les suivre sur son écran.

Sur la plage, seules subsistent les carcasses des embarcations ayant accosté et les drones placés en sentinelles.

## CHAPITRE 64 – Les otages

Toutes les unités à la recherche du groupe qui a échappé aux drones ont perdu la trace. C'est Lucien, le contrôleur qui les retrouve et averti Harold :

- Ils sont descendus dans le hall numéro six.
- J'envoie des hommes, continue à les suivre Lucien.

Le hall numéro six est un des nombreux centres commerciaux souterrains, des galeries débouchent de tous côtés. Les caméras de surveillance y sont encore plus présentes que dans les rues et Lucien n'a aucun mal à suivre la progression de ce groupe dont tous les composants, hommes ou femmes, sont cagoulés. Mais la direction qu'ils prennent l'effraie, il rappelle Harold :

- Ils prennent la direction du parlement !
- Je contacte l'unité la plus proche.

Pendant ce temps Lucie, soulagée par l'issue heureuse des combats bien qu'elle déplore profondément le décès d'un pilote de drone, se rend à la salle du conseil pour faire le point de la situation. Les conseillers habituels sont tous présents sauf Harold qui suit avec attention au poste de contrôle la progression de la dizaine d'envahisseurs.

Lucie rend compte de l'opération :

- Nous avons complètement fait échouer cette attaque, tous les bateaux que ce soit chez nous à Cannes ou bien à Vintimille, ont été détruits en mer, ou sur terre lorsqu'ils y sont parvenus. Tous les assaillants vivants ont été transportés sur les îles. Il y a eu de nombreux morts et malheureusement un de nos pilotes, Antoine, dont le drone a été abattu par le tir d'une arme dont nous ne connaissions pas l'existence chez les Sauveurs. C'était la crainte dans cette bataille, être confrontés à des armes ou à des techniques dont nous ignorons tout. Heureusement, seule une vedette en était équipée. Mais si cette bataille est gagnée, nous n'en avons pas fini. Toutes les troupes qui étaient regroupées dans les tunnels descendent le long de la muraille, à l'est comme à l'ouest. Nous supposons que les chefs de ces troupes ne connaissent pas encore la défaite maritime de leur camp. Lorsqu'ils vont être arrivés au bord de mer, au bout de notre muraille, que peuvent-ils faire ? Nous avons déjà massé des drones et des gens armés qui n'auront aucun mal à les repousser s'ils tentaient de s'introduire sur le territoire. Enfin, dernière information, un groupe d'une dizaine de personnes a réussi à pénétrer dans notre ville. Il se trouvait dans la galerie BL25 il y a quelques minutes. Il semble que ce groupe sache...

Lucie ne peut en dire plus, un grand bruit et plusieurs coups de feu se font entendre, les conseillers n'ont pas le temps de réagir, le groupe armé dont il est question pénètre dans la salle du conseil. Un homme, le chef de la bande probablement, ordonne :

- Ne bougez plus, restez assis, posez vos mains à plat sur la table. Nous sommes armés et au moindre mouvement suspect nous n'hésiterons pas à tirer.

Les hommes se déploient autour de la salle pour en contrôler les entrées.

Lucie reste très calme, elle a reconnu la voix de celui qui les interpelle, c'est Lokii, le traître, le banni. Elle demande :

- Tu veux quoi Lokii ?
- Ah ! Tu m'as reconnu ma belle. Ce que nous voulons, c'est vivre autrement que dans des camps Vengeurs mais pas non plus dans votre bulle fade et immobile.

- Immobile ? Une société qui est capable d'envoyer des hommes et de les faire vivre sur la Lune et sur Mars est une société immobile pour toi ?
- Qu'est-ce qu'on en a à foutre de la Lune et de Mars. On peut très bien vivre sans ces caprices de scientifiques cloisonnés dans leurs laboratoires à longueur de journée. Nous on veut retrouver des grandes maisons avec piscine, des voitures rapides, des yachts superbes, de la bouffe qui n'est pas fabriquée avec des salades et des pommes de terre, on veut pêcher des espadons et chasser des lions et des éléphants. Enfin, tout ce qu'on a perdu depuis que ces connards de Sauveurs ont foutu le bordel.
- Tu penses que tu peux offrir tout ça à l'ensemble de la population terrestre ?
- De quoi tu parles ? Il y a quelques types au-dessus du lot qui peuvent bénéficier de cette vie-là, tous les autres sont nés esclaves et doivent le rester. Le plus amusant c'est qu'à la plupart de ceux-là, on peut leur faire croire qu'ils sont privilégiés et ils vont nous aimer. Voilà ce qu'on s'offre, on va prendre le pouvoir ici et partout sur Terre. Et on va être les maîtres du monde.

Bon, assez discuté. Ce qu'on veut aujourd'hui c'est débarrasser ce territoire de la caste qui le tient gelé. Donc toi Lucie, tu vas nous suivre. On veut Harold aussi et quelques-uns de tes scientifiques dont je vais te donner les noms. J'ai aussi deux amis qui aimeraient bien récupérer quelques connards qui les ont ennuyés. Je te donne les noms : Sophie et Adrien pour mon premier ami ; André, Paul, Joseph, Noémie, Claudine et Bertrand pour le second. Le gamin, vous pouvez le garder.

- Et tu crois qu'on va te les donner comme ça, tu plaisantes !
- Non, je ne plaisante pas, regarde.

Lokii sort un revolver de sa poche et tire sur la première personne qu'il voit s'agiter depuis un moment. Simone s'écroule. Les représentants, habitués depuis leur enfance à vivre dans un monde ouaté, sans brutalité, sont d'abord stupéfaits puis très effrayés. Lucie s'apprête à sauter sur Lokii, mais le revolver maintenant pointé sur elle la retient. Elle hurle :

- Ordure ! Tu es pire que ce que je pensais. Tu as tué la seule personne qui aurait eu pitié de toi. Comme tu le sais notre loi interdit toute atteinte à la vie humaine ou animale. Mais je te promets que dès que j'en aurai l'occasion je passerai outre cette loi, je te tuerai.
- Tu as bien fait de dire « dès que j'en aurai l'occasion ». Parce que cette occasion là, tu ne l'auras jamais. Allez, tu m'appelles Harold mais avant qu'il arrive, fais-lui parvenir la liste de ceux qu'on va embarquer. Je veux que tous soient là dans quinze minutes. S'il m'en manque je tue un de tes conseillers toutes les cinq minutes. Je n'ai pas besoin de te faire une seconde démonstration de ma détermination, tu pourrais en être la prochaine victime. Allez, presse-toi.

Lucie ne peut qu'obéir, elle contacte Harold et lui explique rapidement la situation y compris le décès de Simone pour qu'il prenne parfaitement conscience de sa gravité. Elle lui transmet la liste des personnes à amener en précisant le délai très court. Harold reste anéanti quelques secondes, tant d'efforts, tant de victimes, tant de fureur, tout ça pour se retrouver à la merci d'un seul homme. Il ne peut rien faire tant que Lucie et les représentants sont sous la menace de Lokii. Il se reprend et appelle chacune des personnes en leur demandant de le rejoindre devant le parlement au plus vite. Il ne veut pas leur en donner les raisons pour ne pas perdre de temps avec chacun, il leur expliquera la situation à tous avant de pénétrer dans la salle du conseil.

André et Paul surpris par cette demande soudaine et urgente sans explication en réfère à Georges qui pressent un danger. Il appelle Tom et Gabriel, les informe de cette convocation pressante et les trois hommes décident d'accompagner André et Paul.

Quelques minutes plus tard ils arrivent devant l'entrée du parlement où se trouvent déjà Harold et une dizaine de scientifiques travaillant tous sur la conception des drones et des exploreurs. Noémie, Sophie et Adrien suivent puis ce sont Claudine et Bertrand. Il manque Joseph remarque Harold, il interroge Tom :

- Tu n'as pas prévenu Joseph ?
- Non, il est parti en balade et je ne sais pas où il est.
- On va faire sans lui, en espérant que ça n'aggrave pas le cas de nos amis retenus.

Harold explique alors brièvement la situation. Tom réagit aussitôt :

- On entre avec vous.
- Non, dit Harold, ils sont nombreux et bien armés, tu ne pourrais rien faire. Tu vas être beaucoup plus utile en étant libre. Je ne sais pas ce qu'ils veulent faire mais ils ne peuvent pas rester ici, leur situation serait vite intenable, probablement qu'ils vont nous emmener dans un de leur camp. Reste à savoir lequel.

Puis s'adressant à Tom, Georges et Gabriel, il leur dit :

- Nos vies sont probablement entre vos mains. Je sais que vous ferez tout ce qui est possible pour nous tirer de là. Maintenant on entre.

Avant qu'ils ne partent, Gabriel leur lance :

- On va les mater.

Dès qu'ils sont entrés, Gabriel propose un plan d'urgence à Georges et Tom :

- Lokii et sa bande ne vont pas repartir par la mer, ils n'ont plus de bateau, ils vont probablement demander des drones et des pilotes car à part Harold, personne ne sait conduire un drone à part Lokii, mais ses autorisations ont été supprimées dès son départ. Je vous suggère un plan qui perdra peut-être tout intérêt lorsque nous connaissons les intentions de Lokii mais si cela se passe comme je l'imagine, en le préparant maintenant nous gagnons du temps. Lokii va certainement demander deux ou trois drones. Il faut que l'un de vous deux ou les deux, soyez les pilotes. Lorsque Lokii vous donnera la destination, il va peut-être vous promener un peu, vous avancez le moins vite possible. Il va probablement trouver que ça n'avance pas assez vite, essayez de trouver une excuse plausible. Suivant la direction prise, je mets en place les dispositions nécessaires, je me doute de l'endroit où il veut les emmener.
- C'est quoi, cet endroit demande Georges.
- Je parie qu'il va les enfermer dans le tunnel qui reste ouvert, celui où nous avons été détenus. C'est leur camp le plus près d'ici et Lokii sait que les drones ne pourront pas les emmener plus loin. Cependant ce lieu de détention sera sûrement provisoire, c'est pour cela qu'il faut agir vite.
- Et si ce n'est pas là ?
- Alors je change mon plan en fonction de la destination. Mais c'est celui que je viens de vous expliquer qui me semble être le plus probable.
- On fait comme tu dis. Attendons les décisions de ce salopard.

Pendant ce temps tous ceux qui ont été demandés sont là mis à part Joseph, ce que remarque Lokii après avoir compté les captifs. Il ne peut savoir qui il manque car il ne connaît pas toutes les personnes réclamées par ses amis bien que la physionomie de certains semblent lui rappeler des souvenirs, principalement André. Justement il l'interpelle :



- Je t'ai déjà vu toi ?

André se garde bien de lui rappeler leur première rencontre, lorsqu'ils se sont enfuis du camp des intellos.

- Non, je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés.

André a commis une erreur, Lokii sait qu'il n'est pas un habitant du territoire et le parler d'André, très différent de la plupart des prisonniers des Sauveurs, lui fait chercher où il aurait pu le croiser, mais sans parvenir à se le rappeler. Le moment n'est pas aux interrogations inutiles, il interpelle Harold :

- Il en manque un.
- Oui, je sais. Il est parti se promener ce matin et il n'a pas de contacteur.
- Bon, tant mieux pour lui, il y en a suffisamment, on part.

Il commande à ceux de ses hommes qui ne gardent pas les issues :

- Les cagoules.

Les hommes, qui sont eux-mêmes cagoulés, placent sur tous les captifs une cagoule à larges pans qui descendent jusqu'à entourer le torse et dont la partie tête ne comporte aucune ouverture pour les yeux. Seul Harold est épargné car Lokii lui ordonne :

- Tu vas nous faire apporter trois drones, on gardera deux pilotes, tu feras le troisième. Je me doute que vous avez supprimés toutes les autorisations, je ne pourrai donc pas piloter moi-même mais j'ai de quoi vous faire avancer, dit-il en pointant son revolver sur Harold auquel il demande :
- Allez, sort ton contacteur et demande au contrôleur de mettre trois drones devant l'entrée du parlement, vite.

Harold s'exécute.

Avant même l'appel d'Harold Gabriel a contacté Lucien, le contrôleur. Il l'a informé de la situation. Il lui a demandé de recruter dans les minutes qui suivent deux cents hommes armés et de lui fournir une dizaine de drones capables d'emporter chacun une vingtaine d'hommes. Les drones devront être stationnés dans la rue derrière le parlement. Lucien a dit qu'il faisait le maximum mais ne garantissait pas la réussite d'une telle mobilisation en si peu de temps. Alors Gabriel lui dit :

- Harold ou Lucie va probablement t'appeler bientôt. Ne répond pas immédiatement, laisse passer deux ou trois appels. Et quand tu répondras, fait trainer la conversation. Il ou elle va te demander deux ou trois drones, prépares-toi. S'il en demande trois, trouve aussi un pilote, qu'il nous rejoigne devant le parlement.

Le premier appel d'Harold échoue, le second aussi. Lokii s'énerve :

- Tu le fais exprès ?
- Non, Lucien doit être bien occupé et tous les autres contrôleurs ont été renvoyés chez eux, la nuit et la journée ont été longues pour eux.
- Tu me raconteras ta vie plus tard, essaie encore.

Au troisième appel, Lucien décroche.

- Bonjour Harold.
- Bonjour Lucien, il me faut trois drones rapidement devant le parlement.
- Qu'est-ce qui se passe, répond Lucien pour faire durer la conversation.
- Je n'ai pas le temps de t'expliquer, c'est urgent.
- Ça ne va pas être facile, je n'ai pas de contrôleur ...

Il n'a pas le temps de finir, Lokii a pris la communication

- Lucien, ici Lokii, tu te souviens de moi je pense. Alors je t'explique, j'ai ici une vingtaine d'otages, dont ta Présidente et ton chef. Si j'ai pas trois drones et leur pilote dans cinq minutes, j'abats un otage, compris ?
- Ils seront là dans deux ou trois minutes, répond Lucien qui ne fait plus durer les réponses.
- C'est long ?
- La petite fête de ce jour nous les a bien occupés et beaucoup ne sont pas en état de transporter des passagers.
- Discours pas, j'attends, termine Lokii qui raccroche.

Lucien qui a déjà Georges, Tom et Gabriel sous la main les rappelle et leur dit d'appeler chacun un drone et de se rendre devant le parlement. Dès qu'ils sont arrivés Gabriel s'éclipse laissant son drone au pilote recruté par Lucien.

Lokii envoie un de ses hommes pour attendre l'arrivée des drones, lorsqu'ils arrivent il prévient son chef qui dit :

- Allez, on embarque.

Les otages aveuglés par la cagoule sont aidés par les Vengeurs, tous sortent du palais, Lokii en tête. Du parvis il inspecte les drones puis s'approche.

Il regarde le pilote du premier drone, c'est Tom, il lui dit :

- Toi le négro, tu descends. Harold tu prends sa place.

Tous les assaillants et les otages sont embarqués. Lokii donne le signal du départ :

- On passe en tête, vous nous suivez et ne faites pas les malins les deux derrière si vous voulez restez vivants.

Les drones s'élèvent et se dirigent vers le large.

## CHAPITRE 65 – Retour à la mine

Lucien n'a pas réussi à recruter autant d'hommes que le souhaitait Gabriel, ils ne sont qu'une centaine à être disponibles immédiatement attendant dans les drones qu'on leur explique la raison de leur rappel.

Gabriel et Tom restés sur place ont suivi le départ des drones emportant leurs amis. Tom s'interroge :

- Pourquoi crois-tu qu'ils leurs ont mis des cagoules ?
- Je n'ai pas de réponse certaine mais je suppose qu'ils craignent qu'on les attaque. Comme ils sont tous cagoulés, on ne peut pas savoir sur qui tirer et surtout sur qui ne pas tirer. Ça ne va pas faciliter mon plan.
- Tu ne pars pas ?
- Non, je pensais que ce serait plutôt toi ou Georges qui piloterait en tête pour ralentir l'allure mais je vois déjà au loin le drone de Georges qui traîne en queue de file. Et puis Lucien les suit à la trace, je ne risque pas de les perdre. Je rejoins mes gars qui doivent être arrivés. Tu viens avec moi ?
- Bien sûr.

Dans le drone de tête des Vengeurs, Lokki s'énerve :

- Il fait quoi à trainer celui qui est en queue ? Harold, appelle et demande-lui de nous suivre au plus près.

Harold appelle Georges et lui transmet l'ordre.

- Il dit que le drone a subi une avarie hier et qu'il ne peut pas avancer plus vite.
- Alors on va s'arrêter dès qu'on sera revenu sur la côte.
- Pour quoi faire, demande Harold.
- T'as pas besoin de savoir. Cap sur le rivage et pose toi sur la plage.
- Là où nous sommes, il va falloir revenir vers Cannes pour qu'il y ait une plage, sinon il faut que nous passions au-delà de la muraille à trente kilomètres d'ici. Avant il n'y a que des rochers, c'est impossible de se poser.
- Je sens l'embrouille.
- Fais comme tu veux, je ne te donne que mon avis. On peut aussi remonter plus au nord et trouver une clairière.
- On va perdre du temps à chercher. Bon, on va aller vers l'ouest et passer la muraille. Fais gaffe, au moindre coup foireux, j'abats un de tes copains.

Harold revient vers la côte et survole le massif forestier qui sépare Cannes de la muraille. Dès qu'ils l'ont passé, le relief s'aplanit, des espaces herbeux alternent avec la forêt et ils peuvent atterrir. Lokii demande alors aux passagers du drone piloté par Georges de sortir de l'appareil et de se répartir dans les deux premiers. Georges est resté aux commandes, il a bien fait car Lokii s'approche et tire son pistolet de sa poche mais il s'étonne :

- Mais c'est mon ami Georges, le soutien fidèle de la présidente. Ben puisque tu es là tu vas venir avec nous.

Il pointe son pistolet sur Georges mais celui-ci est plus prompt et décolle brusquement le drone, la balle s'aplatit sur la coque de l'appareil. Lokii comprend pourquoi le dernier drone restait à la traîne mais il n'arrive pas à saisir le but de ce retardement. Il remonte dans le premier appareil et dit à Harold de remonter vers le nord en longeant la muraille.

Lokii ne tarde pas à apercevoir la troupe qui a quitté le tunnel et qui descend vers la mer. Il demande à Harold d'atterrir juste devant les hommes de tête. Jacques et Roger s'arrêtent,

inquiets, prêts à reculer mais ils voient leur chef sortir du drone. Alors ils se précipitent vers les appareils mais sont vite refroidis lorsque Lokii braille :

- C'est maintenant que vous arrivez, et pourquoi être-vous de ce côté de la muraille ?

Jacques explique l'obstruction des sorties et Lokii ne peut que se lamenter sur cette ruse éventée qui a demandé la mobilisation inutile de milliers d'hommes.

- Bon, dites à vos troupes de remonter vers le tunnel et puis montez dans les drones, serrez-vous il n'y a plus beaucoup de places, nous avons été obligés d'en vider un parce que son pilote nous ralentissait intentionnellement.
- Tu as bien récupéré mes protégés demande Jacques.
- Oui, ils sont capuchonnés pour le moment, tu les verras quand on sera à l'abri. C'est bon pour toi aussi Roger.

Les drones reprennent leur vol pendant que la troupe reprend le chemin du tunnel. Georges a suivi les opérations de loin. Il appelle Gabriel :

- Je ne sais pas où tu te trouves en ce moment mais je te préviens que les troupes de Vengeurs qui avaient quitté le tunnel y retournent.
- Merci Georges. Tu peux estimer le temps qu'il leur faudra pour revenir au tunnel ?
- Au moins quatre à cinq heures.
- Si Lokii ne traîne pas en route, ça devrait nous suffire.
- Tu ne veux toujours pas dire où tu vas, interroge Georges.

Il ne peut pas recevoir de réponse, Gabriel a déjà coupé la communication.

Avant d'arriver à l'embouchure du tunnel numéro un Lokii fait décrire de larges cercles aux deux drones au-dessus de l'embouchure mais aucun autre appareil n'est à proximité d'un côté comme de l'autre de la muraille. Cela le rassure bien qu'il se soit aperçu de la filature à bonne distance de Georges. Peu lui importe que Georges sache où ils sont, pense Lokii, maintenant qu'il se trouve sur son territoire personne ne viendra le déloger. Rassuré, il demande à Harold de se poser le long de la muraille. Tous les captifs descendent des appareils et Lokii les entraînent vers l'entrée du tunnel qui est maintenant gardée par une vingtaine de sentinelles armées. Lokii en détache une dizaine pour renforcer sa troupe.

Les Vengeurs et les captifs remontent dans la galerie en tâtonnant les parois, toutes les ampoules éclairant le tunnel ayant été cassées lors de l'explosion déclenchée par le tir de Gabriel. Arrivée à l'intersection avec le tunnel de dérivation, la lumière revient. Toujours tâtonnant mais maintenant tenu chacun par un Vengeur, tous les otages avancent dans ce tunnel que Sophie, Noémie, Claudine, André, Adrien, Bertrand et Paul connaissent bien puisqu'il conduit à leur ancien dortoir. Ils arrivent sans le voir dans cette grande pièce où ils ont dormi, mangé et préparé leur évasion. Trois de leurs anciens compagnons ne sont pas avec eux, Joseph et Nicolas, heureusement, et le regretté Syna.

Lokii s'étonne de l'absence d'au moins quelques hommes dans ce lieu habituellement fréquenté mais il ne désire pas trainer et la troupe ne s'arrête pas, les vengeurs cagoulés conduisant les otages aveugles.

Ils se dirigent vers la galerie qui remonte vers la surface mais juste avant qu'ils n'en atteignent l'entrée un groupe d'hommes, caché jusque-là, en sort et se dressent devant eux, Gabriel en tête. Lokii s'arrête, interloqué, puis s'avisant que seulement une dizaine d'hommes les empêche de passer, il va pour donner l'ordre de tirer mais Gabriel lève la main pour l'interrompre et lui dit :

- Retourne-toi Lokii, tu n'as aucune chance de t'en sortir.

Lokii jette un regard circulaire derrière lui et découvre que l'ensemble des siens sont cernés par les hommes de Gabriel, Tom en première ligne. Mais Lokii n'a pas dit son dernier mot :

- Tu as des armes, c'est bien. Mais sur qui vas-tu tirer. Tu saurais reconnaître les tiens parmi toutes ces formes impersonnelles ? Allez, tu as perdu, dis à tes hommes de jeter leurs armes sinon je dis à mes soldats de vous abattre tous. Tu n'oserais pas mettre tes amis en danger de mort, à cause de tes armes de surcroît.
- Mais si je vais tirer, et il crie « maintenant ! ».

N'attendant que cet ordre, tous les hommes de Gabriel tirent indifféremment sur toutes les silhouettes encagoulées, beaucoup tentent de fuir mais totalement encerclés il leur est impossible de franchir le cordon des tireurs. Harold qui n'avait pas de cagoule a été épargné, il s'est vite écarté du champ de bataille. En plus d'Harold, les trois seuls qui sont à visage découvert n'échappent pas aux tirs.

- Attention, crie Gabriel, ne touchez pas deux fois la même personne, ça pourrait être dangereux.

Une fois que tous les cagoulés sont à terre, neutralisés par les pistolets électriques, Gabriel ordonne :

- Défaites les cagoules, je vous indique ceux qui restent ici et ceux qu'il va falloir remonter à l'air libre. Déjà pour les trois affreux qui ne sont pas encagoulés, vous pouvez les mettre de côté pour un retour chez nous.

Gabriel s'aperçoit qu'un cagoulé se relève, il tire son pistolet électrique mais avant qu'il puisse tirer, une voix s'élève à travers la cagoule :

- Ne tirez pas, c'est moi, Paul.

Tenant toujours son pistolet à la main car il craint une feinte, Gabriel s'approche et ôte la cagoule :

- Paul ! Tu n'as pas été touché ?
- Non, dès que j'ai entendu ta voix, je me suis douté de ce que tu allais faire, je me suis couché avant même les tirs.

Gabriel ne peut que répondre :

- Sacré Paul !

Il faut du temps pour démêler les Vengeurs des autres. Une fois les représentants du territoire, les scientifiques, Claudine, Noémie, Sophie, André, Adrien et Bertrand retrouvés, soit vingt-cinq personnes, les hommes de Gabriel déplient des brancards et y couchent leurs camarades inconscients. Gabriel fait un tour d'horizon avant de donner le signal du départ et s'aperçoit que Lokii, Jacques et Roger sont encore allongés sur le sol. Il appelle les hommes qui n'ont pas charge de brancards :

- Eh ! Vous m'oubliez ces trois-là.
- On pourrait très bien les achever, dit un des hommes.
- Certainement pas. Nous allons les juger.
- Et pour en faire quoi après leur jugement ?
- J'ai mon idée, répond évasivement Gabriel. Il y a aussi une femme et un homme qui reposent dans l'arrière-cuisine, j'allais les oublier ces deux-là, comme l'homme a l'allure d'un chef, on les emmène eux aussi.

Tout le monde remonte vers l'entrée du tunnel, il faut une bonne heure pour l'atteindre. Les drones qui les ont amenés les attendent, il y en a même un de plus car Georges en survolant la région a fini par trouver l'endroit où Gabriel avait atterri. Ce drone supplémentaire n'est pas de trop. Georges vient à la rencontre de Gabriel, de Tom et de Paul :

- Tout va bien ?

- Impeccable, répond Gabriel. Tous nos amis sont là un peu endormis mais pas un n'est blessé et aucun ne semble avoir subi de violence. C'est ce que j'ai redouté quand j'ai vu que Jacques et Roger revenaient avec eux.

Puis il ajoute :

- A notre arrivée, on a neutralisé les quelques hommes qui se trouvaient sur place et on a stockés les corps dans la cuisine. Il y en a un qui a un accoutrement de chef, je l'ai embarqué aussi. Paul, puisque tu es le seul éveillé parmi ceux qui ont séjourné dans ce lieu idyllique, dis-moi si tu le connais.

Gabriel appelle l'homme qui a chargé le Vengeur et la femme et demande qu'on les amène avant de les charger dans un drone. Dès qu'ils arrivent, Paul en voyant la femme s'écrie :

- Fausta !
- Tu les connais, lui demande Georges ?
- Lui non, mais la femme oui. Et toi aussi tu la connais, répond Paul. Fausta Véra, ça ne te rappelle rien ?
- La fille de Fausta, le pasteur de la cité ?
- Elle-même.

Puis s'adressant à Gabriel :

- Tu sais ce qu'ils font là, cette femme et cet homme ?
- Comment veux-tu que je le sache, et puis ils n'ont pas eu le temps de me le dire, je leur ai envoyé une décharge, ils l'ont méritée, même si ce n'est pas à celle-là qu'ils s'attendaient. On rentre à la maison ?

Une heure plus tard les réveillés sont à l'hôpital au chevet des endormis. Joseph déplore :

- J'aurai bien aimé participer à cette promenade.
- Tu demanderas aux autres si cette promenade, comme tu dis, leur a plu, répond Tom.
- Moi j'aurai voulu être avec Gabriel quand il a endormi tout le monde dit Nicolas. Quand je pourrai avoir un pistolet électrique ?
- Quand tu auras compris que ce n'est pas un jouet, répond Georges tout en lui brossant le dessus de la tête avec sa main.

Le docteur Come les rejoint :

- Je les ai tous examinés. Tout va bien. Celle qui va avoir un peu de mal à s'en remettre, c'est Sophie, elle est encore un peu fragile et ce type de traitement ne favorise pas son rétablissement. Mais d'ici deux à trois jours elle aura retrouvé un semblant de forme. Ils vont tous revenir à eux dans quelques minutes, ne les bousculez pas à leur réveil, ils ne seront pas encore très vaillants et ne restez pas trop longtemps.
- La femme que je vous ai demandé de mettre dans une chambre sécurisée va-t-elle bien ?
- Oui, elle va bien, elle est déjà réveillée mais pas encore vraiment consciente.
- Est-elle aussi bien gardée que les quatre hommes, demande Gabriel.
- Elle ne risque pas de partir. J'ai cru comprendre que ce n'était pas vraiment une amie.
- Pas vraiment répond Georges. Et les quatre salopards ?
- Ils sont dans quatre chambres gardées par trois hommes pour chacun. Un lien solide les tient attachés à leur lit. Vous allez en faire quoi une fois qu'ils vont être réveillés ?
- En attendant leur jugement, nous allons les enfermer dans la cave du parlement, la porte est plus solide que celle du poste de police. Dès que Lucie et Harold sont conscients on programme ça.

Georges, Tom, Gabriel, Paul, Joseph et Nicolas attendent que tous leurs amis soient réveillés et après s'être assurés que tous allaient bien, ils les laissent se reposer comme le leur a demandé le docteur Come.

Il est très tard lorsque chacun peu rentrer chez soi, ou là où il est hébergé. Tous, fatigués, n'ont qu'une hâte, c'est de se mettre au lit mais ils se sont bien promis de se retrouver dès le lendemain pour fêter à la fois la victoire sur les Vengeurs mais aussi l'heureux dénouement de cette aventure dont certains ne sont psychologiquement pas encore remis, d'ailleurs le seront-ils un jour ?

## CHAPITRE 66 – Retour au calme

Lucie et Harold se sont levés tôt ce matin. Ils se retrouvent dans la salle du conseil, il est urgent de faire un point. Sitôt arrivé Harold appelle le poste de contrôle, c'est Raoul qui est de garde.

- Bonjour Raoul. Plus de vengeurs aux abords de la muraille ?
- Non, c'est fini, tout est calme sur la totalité du périmètre. Les dernières troupes qui remontaient vers le nord sont sorties de nos radars dans la nuit.
- Merci Raoul.

Lucie a entendu la réponse du contrôleur. Tout va bien maintenant, mais les réactions des habitants ont été rapides, elle reçoit sur son messenger des appels inquiets venant de toutes les régions. Cette attaque a profondément marqué les esprits, pas uniquement les membres du conseil de guerre mais aussi l'ensemble des représentants et des habitants, même ceux les plus éloignés des zones de combats. Les règles du territoire permettant à tout citoyen de contacter directement n'importe quel représentant, y compris la présidente, Lucie ne sait pas si la journée lui suffira pour répondre à toutes les interrogations des personnes anxieuses. Pourtant il reste beaucoup à faire pour sécuriser le territoire et c'est sans attendre qu'il faille concevoir ces actions. Lucie n'a pas le moindre idée des méthodes et mécanismes qui pourraient permettre la sécurité maximum du territoire, elle s'en remet complètement à Harold :

- Il faut faire vite Harold, nous devons absolument mettre en place un dispositif défensif bien plus important. Nous avons eu de la chance d'avoir comme adversaires des individus qui sortent à peine d'une longue période de dormance, mal préparés, mal équipés, mal commandés. Si nous avons eu affaire avec des armées telles qu'il en existait partout dans le monde avant la GR, nous aurions été balayés en seulement quelques heures. Bien que ce soit une sévère leçon pour les Vengeurs, je crains que cette débâcle ne leur fasse pas abandonner leur projet d'invasion. Pas dans l'immédiat évidemment, mais dès qu'ils auront structuré leurs troupes et surtout mis au point de nouvelles armes et des moyens de transports et d'attaque.
- Je suis entièrement d'accord sur ton analyse approuve Harold. D'ailleurs nos espions, trop préoccupés par les Sauveurs jusqu'à ce jour, sont complètement passés à côté des avancées techniques des Vengeurs. Jamais nous n'avons soupçonné qu'ils puissent disposer de moteurs thermiques et encore moins d'armes offensives plus efficaces qu'un simple fusil. Il ne va pas falloir seulement moderniser notre défense, nous allons devoir nous doter d'outils de surveillance plus performant, aujourd'hui nous ne sommes pas capables sans intervention humaine de « voir » au-delà de quelques centaines de mètres après notre muraille.
- C'est vrai. Nous avons fait un grand ménage en récoltant tous les objets qui tournaient autour de la Terre, nous allons devoir réutiliser l'espace. Je propose que nous construisions des satellites espions comme il en existait avant que nous les recyclions. Nous pouvons certainement aujourd'hui fabriquer des satellites qui nous renvoient des images terrestres de bonne qualité mais aussi capables de fouiller le sol en profondeur.
- Vaste programme Lucie, cela va prendre du temps et empiéter sur nos projets interspatiaux.
- Peu importe le temps, nous avons une telle avance technologique, nous serons prêts bien avant que les Vengeurs ne le soient, ou les Sauveurs d'ailleurs qui eux aussi semblent mettre leurs principes de non-développement technologique au placard depuis qu'ils sont agressés par les Vengeurs. Quant à nos avancées dans la recherche de moyens



intersidéraux, ils peuvent prendre un peu de retard, je te rappelle l'échéance probable de cinq cents millions d'années pour que la Terre devienne invivable.

- Oui, si une catastrophe aujourd'hui imprévisible ne nous tombe pas dessus.
- Comme c'est imprévisible, inutile de nous alarmer. Bon, on bosse là-dessus et dès que nous avons des éléments concrets à proposer nous convoquons une session extraordinaire du parlement pour faire approuver un programme de défense et de développement.
- D'accord Lucie. Est-ce que tu veux désigner toi-même ceux de nos scientifiques qui vont constituer les différentes équipes de recherche ?
- Non, je ne suis pas compétente dans ces domaines. Nous allons exposer ce projet à tous et demander aux volontaires quelles équipes ils souhaitent rejoindre.
- Parfait, toujours très consensuelle ma Lucie !
- Il n'y a que comme ça qu'on peut maintenir une paix durable. Et le fait qu'on le soit habituellement permet lorsque c'est nécessaire de faire passer des pilules.  
Bon, on arrête de parler avenir pour aujourd'hui. Je propose que nous nous retrouvions avec nos invités ce midi dans la salle de réception du parlement pour un repas en commun. Peux-tu lancer l'invitation Harold, il faut absolument que je passe au laboratoire, mes collègues ne me voient pas souvent depuis quelques jours.
- Tu ne prévoies pas une fête pour remercier tous les acteurs de cette victoire ?
- Si bien sûr. Mais ça, il faut le préparer. Le repas de midi, c'est juste pour apaiser nos invités, la vie qu'ils menaient il y a encore quelques semaines ne les préparait pas à un tel chambardement. Si nous souhaitons que certains restent avec nous, il faut leur présenter un environnement plus calme.
- Tu penses que certains vont rester ?

La question prend Lucie de court, elle hésite un moment, puis répond :

- Je pense que oui, je l'espère même.

Puis elle abrège l'entretien :

- Je file, il faut que j'aille travailler un peu.

Harold et Lucie se quittent et Harold s'acquitte immédiatement de sa mission. Mais lui n'a pas terminé ses consultations matinales, il appelle Gabriel et lui demande de venir à la salle du conseil. Il faut régler le cas des prisonniers et Gabriel a émis une possibilité de solution. Dès qu'il est là, Harold lui demande :

- J'aimerais savoir ce que tu as imaginé pour nous débarrasser des quatre affreux, ou cinq si on y inclue la femme, que nous retenons prisonniers.
- Tu peux même en ajouter un sixième, celui qui s'appelle Pierrot. On va en faire quoi si on ne lui fait pas partager le sort des autres. Il y a son ancien chef et son ancienne grande prêtresse dans les cinq, il ne sera pas dépaycé.
- Tu as raison. Tu m'expliques ton idée.
- Tu sais que nous avons bâti des bâtiments agricoles sur Mars en vue d'une longue expérimentation de vie autonome sur cette planète, avec des femmes et des hommes totalement coupés du reste du monde. Nous avons lancé un appel à volontaires pour y participer mais pour l'instant ça ne se bouscule pas, la perspective de passer deux ou trois ans enfermés dans une serre, si grande soit-elle, n'enchant pas grand monde, même si l'habitat est confortable et les espaces de loisirs très agréables. Nos six prisonniers pourraient faire de parfaits cobayes. Qu'en penses-tu ?

La solution surprend Harold, il prend un moment pour y réfléchir puis répond :

- Ça pourrait être une bonne idée. Mais la cohabitation de cinq hommes avec une seule femme risque de virer rapidement à l'affrontement entre les mâles.
- Apparemment, la femme, je ne me rappelle plus son nom, a évolué, mais pas dans le sens d'un surplus de spiritualité, j'ai quelques échos sur sa vie chez les Vengeurs, elle ne dédaignait pas les expériences multiples, Lokii lui-même ne se privait pas de ses services, tout comme Roger avec lequel elle avait pourtant des relations peu cordiales du temps où ils vivaient dans la cité, et c'était réciproque. Il paraît même que Pierrot avait aussi ses faveurs. Quant à l'homme avec lequel elle était, la position dans laquelle je les ai trouvés ne laisse aucun doute sur les bonnes relations qu'ils entretiennent. Reste Jacques ? C'est un précieux, je le vois mal partager.
- C'est quand même totalement immoral ce que tu proposes.
- C'est ça ou la peine de mort. Car on ne peut pas se permettre de remettre en liberté des individus qui, une fois libres, n'auront qu'une seule idée en tête, revenir pour nous écraser.
- Tu plaisantes là, s'offusque Harold.
- Pas vraiment. Ma seconde proposition n'est là que pour te mettre en face du dilemme, tu sais bien que je ne parle pas sérieusement lorsque je propose la peine de mort. J'ai déjà beaucoup de mal à me pardonner la mort que j'ai sur la conscience. Mais quelle autre solution avons-nous si nous excluons la peine de mort et l'internement sur Mars ?
- Il y aura un procès, j'attends qu'on nomme les jurés. Nous leur soumettrons ta première idée et nous verrons ce qu'ils en pensent.
- C'est bien. Peut-être une autre idée sortira des débats ?
- Passons à autre chose, Lucie nous offre un repas dans la salle de réception au parlement, tu es invité.
- Et qui d'autres ?
- Tous nos amis récents plus Tom et Georges.
- Elle aurait pu organiser une grande fête avec tous ceux qui ont concouru à la victoire.
- Elle le fera plus tard mais elle tient beaucoup à ce repas, je crois qu'elle a une déclaration à nous faire.
- Ah ! Tu en sais plus ?
- Non, elle est très mystérieuse en ce moment. Et toi, tu as une idée ?
- Oui, mais je ne suis pas certain qu'un repas soit le bon endroit pour ce genre de déclaration et Lucie est très attachée au respect des convenances. Ça doit être autre chose. Nous verrons bien.
- Bien sûr, tu fais quoi en ce moment ?
- Nous avons un souci avec le moteur d'un de nos nouveaux exploreurs. Les essais que nous avons réalisés montrent une perte de puissance dès que nous approchons de la vitesse de cent mille kilomètres heure, pour atteindre Mars en trois jours il faut qu'on navigue au minimum huit fois plus vite. Comme tu vois, même si ça n'affecte qu'un seul appareil pour le moment, c'est un problème sérieux et nous n'arrivons pas à découvrir la panne, je file au labo.

Tous ont reçu le message d'Harold concernant le déjeuner. Personne n'a encore bougé de son lieu de résidence ce matin, l'attitude générale est plutôt à la décompression et au repos. Adrien est le seul à avoir quitté la maison qu'il occupe avec Claudine et Bertrand, il se rend à l'hôpital où il espère récupérer Sophie qui est restée en observation pour la nuit. Lorsqu'il arrive dans la chambre, Sophie est déjà prête à partir. Elle se jette dans ses bras et sanglote :

- Te voilà, je n'arrive pas à contrôler ma peur dès que je reste seule. Ça va passer, je sais, mais dans combien de temps ? Heureusement que tu es là.
- Heureusement que toi aussi, tu es là. Si tu n'avais pas été prisonnière dans ce camp diabolique, je serais peut-être encore garde-chiourme.
- Bon, ça suffit les pensées négatives. J'ai appris que nous déjeunions avec tous nos amis, ça va être un vrai réconfort de nous retrouver tous sains et saufs après cette horrible journée d'hier. J'ai juste une pensée triste pour Syna qui aurait été si heureux d'être à nos côtés, même l'épreuve d'hier n'aurait pas entamé son optimisme.  
Gabriel sera présent ?
- Oui, il y aura aussi Georges, Tom et Harold.
- Je pense qu'on devrait offrir un cadeau à Gabriel, c'est quand même la deuxième fois qu'il nous sort d'une situation scabreuse et cette dernière fois en prenant des risques énormes.
- Tu as raison, ce serait bien, mais quoi ?
- On devrait demander à Noémie, c'est elle qui est le plus proche de lui. D'ailleurs je ne comprends pas pourquoi elle ne manifeste pas plus ses sentiments, le pauvre Gabriel, dès qu'il la voit on a l'impression qu'il se démoralise.
- Tu connais l'histoire de Noémie et la raison du départ de leur cité. Elle n'a pas encore fait son deuil de son amoureux, assassiné par un de ceux qui sont prisonniers.
- Oui, je sais. Si tu veux on va voir Noémie ensemble et on lui demande ce qui ferait plaisir à Gabriel. D'accord ?
- D'accord.

A midi la salle de réception du parlement résonne des conversations bruyantes de tous les invités. Il ne manque plus que Lucie. Sur une longue table sont disposés des verres à pied très fins mais aucune boisson n'est encore visible. Il y a de nombreux petits fours que personne n'ose toucher tant que l'hôtesse n'est pas présente. Deux jeunes hommes sont debout derrière ce buffet. L'un d'eux propose :

- Si certains ont soif, nous pouvons vous offrir un verre d'eau en attendant la présidente qui souhaite vous faire découvrir un vin exceptionnel.
- Un vin, s'étonne Paul.
- Oui, nous avons du vin, mais voilà Lucie.

En effet, Lucie arrive essoufflée. Elle ne prend pas le temps d'ôter sa veste, elle se place en bout de table et s'adresse à tous :

- Merci d'être tous présents. Je suis désolé pour ce petit retard mais celui que j'ai dans mon travail est encore plus important, je n'ai pas pu m'échapper plus tôt. J'ai souhaité que nous fêtions ensemble le retour à notre vie habituelle et surtout l'heureuse issue de notre atroce après-midi d'hier. J'ai demandé à notre maître d'hôtel de sortir une boisson qui ne quitte la cave qu'en de très grandes et rares occasions. Elle provient d'une petite exploitation proche d'ici qui a su reproduire le mode de confection d'une ancienne boisson consommée dans le monde entier jusqu'à la GR. La production est limitée à seulement une centaine de bouteilles par an. Alex, tu peux servir. Le maître d'hôtel sort du réfrigérateur plusieurs bouteilles dont le bouchon en sautant émet un « pop ». Il ne remplit les verres qu'à peine à la moitié, le liquide jaune très clair semble en ébullition.

Lucie prévient :

- Ce vin s'appelle « Champagne » du nom de la province où il était produit. Attention c'est alcoolisé, pour ceux qui n'ont jamais goûté d'alcool, n'en buvez pas trop, ça fait

tourner la tête. Pour ceux qui ne souhaitent pas boire d'alcool, il y a aussi des jus de fruits.

Lorsque tous ont un verre en main, Lucie lève le sien et dit :

- A votre santé, buvons tous ensemble ce verre de l'amitié et à la joie de la paix retrouvée.

Tous ceux qui ont pris l'option Champagne gouttent ce vin étrange. Nicolas, qui s'est fait petit pour qu'on ne lui interdise pas cette boisson, s'exclame :

- Waouh ! C'est bien meilleur que la Vignole.

Noémie le regarde étonnée et lui demande :

- Tu as déjà bu de cette infecte boisson ?
- Oui, mais pas si infecte que ça. Avec les copains on savait où y avait les bouteilles du gros, c'est celles-là qu'on piquait. Elle est meilleure que celle qui boivent les gardes.

Paul ne peut qu'en rire :

- Sacré Nicolas ! Un jour il faudra que tu me racontes toutes les bêtises que tu as faites, pour savoir qui de nous deux en a fait le plus. Tu as un avantage sur la Vignole, moi je n'en ai jamais dérobée et je n'en ai bu que très peu de fois.

Lucie toque sur son verre avec une cuillère afin de pouvoir reprendre la parole. Lorsque le silence est revenu, elle annonce :

- J'avais promis à Paul de l'emmener sur la Lune, mais j'ai une autre proposition à lui faire. Paul, est-ce que tu serais partant pour...

Lucie laisse planer un silence de quelques secondes, pendant lequel Paul reste presque sans respirer. Puis Lucie reprend :

- Est-ce que tu serais partant pour une visite de Mars ?

Le silence plane encore un instant, beaucoup s'attendait à une autre annonce. Paul s'interroge sur l'utilité de ce suspens et il finit par répondre :

- Bien sûr, je suis partant. Je serai bien aussi parti pour Vénus.
- Ça, ce sera pour plus tard, répond Lucie. Mais je veux ajouter autre chose, tous ceux qui voudront nous accompagner pourront le faire. Je vous invite grandement à venir parce que sur Mars, je vous ferai une autre déclaration bien plus importante.

Encore un mystère !

Georges qui n'a rien dit jusqu'à maintenant ajoute :

- Moi aussi je vais vous accompagner. J'ai déjà fait ce voyage plusieurs fois mais celui-ci, je ne veux pas le louper pour une simple raison : je veux voir enfermé celui qui a tué ma compagne, la mère de Paul.

André ajoute :

- Je me doutais que tu viendrais. Nous serons donc là tous les trois avec Paul pour assister à la peine d'enfermement à vie de cet assassin.
- Tu prends les commandes de l'explorateur, demande Lucie.
- Non, pour une fois je vais voyager en touriste.

Adrien lève les bras avant que les conversations reprennent, il annonce :

- Nous aussi, tous réunis ici, avons une surprise. Noémie, est-ce que tu peux remettre notre cadeau à Gabriel ?

Noémie qui s'est vu chargée de trouver le cadeau pour Gabriel tient dans sa main la poignée d'un colis entouré d'un papier coloré percé de trous. Elle le montre à Gabriel en disant :

- Aucun cadeau n'est à la hauteur de ce que nous te devons Gabriel. Nous espérons simplement que celui-ci te fera oublier la tristesse que tu as exprimée lors de notre visite aux vergers.

Gabriel est intrigué, de quelle tristesse Noémie veut-elle parler ? Mais quand elle lui tend le paquet, il se doute immédiatement du contenu. Il ôte très vite le papier qui entoure une caisse ajourée munie d'une porte grillagée. Il ouvre cette porte et sort de la caisse un adorable chaton blanc. Les larmes qui pointent au bord de ses paupières troublent un moment sa vision, il tente de dire quelques mots mais bafouille et laisse passer ce moment d'émotion avant de pouvoir enfin s'exprimer :

- Je peux vous assurer que c'est le plus beau cadeau que vous puissiez me faire. Merci Noémie, car je me doute que c'est toi qui l'as choisi, et merci à vous tous mes amis, vous ne pouvez pas imaginer à quel point cela me fait plaisir. Qu'il est mignon !

Le repas, comme d'habitude, est excellent, le champagne fait tourner quelques têtes, le petit chat dort sur les genoux de Gabriel, Noémie près de lui ne pense pas à la cité.

## CHAPITRE 67 – Mars

Plusieurs jours ont passé, le départ vers Mars est fixé pour le lendemain. Claudine et Bertrand ont décliné l'invitation, ce voyage fait vraiment peur à Claudine et Bertrand n'est plus très motivé.

Le procès des six accusés s'est tenu la veille, la Cour de Justice a rendu son jugement : « Les accusés sont accusés de tentative de renversement pas la force des instances dirigeantes de notre territoire, durant cette agression de nombreux combattants adverses sont morts ou ont été blessés, un de nos drones a été détruit, le pilote est mort. Les accusés Lokii, Jacques, Jarred, Brunet et Pierrot sont tous déclarés coupables de ces faits, leurs responsabilités sont également partagées. L'accusée Fausta Véra est accusée de complicité et de collusion avec ses co-accusés, elle en est déclarée coupable. Notre constitution ne prévoyant que des peines légères pour des faits anodins et n'ayant pour les faits graves qu'une seule peine, le bannissement, il nous est impossible de prononcer cette sentence puisque relâcher ces individus hors de nos frontières reviendrait à leur permettre de poursuivre leurs activités belliqueuses. En conséquence, nous autorisons que le bannissement soit assorti d'une mention complémentaire indiquant le lieu de celui-ci et ses conditions. Les accusés sont donc bannis, ils devront effectuer cette peine sur la planète Mars, dans un espace clos entièrement dédié à leur usage. L'accusée Fausta Véra est condamnée à cinq ans de résidence forcée au même endroit, pour les autres bannis la peine ne s'éteindra qu'à leur décès. »

Cette condamnation diffusée rapidement sur l'ensemble du territoire est accueillie avec soulagement par l'ensemble de la population. Les nouvelles dispositions adoptées par le parlement concernant le renforcement des systèmes de défense et la mise en place de moyens de surveillance hors des frontières rencontrent une approbation générale.

Au cours du petit déjeuner où sont réunis Paul, Adrien, Sophie, Noémie et Gabriel, ce dernier leur propose de leur faire visiter le vaisseau qui les emmènera demain sur Mars. Tous étant bien évidemment d'accord ils se retrouvent près du hangar où est stationné l'appareil, Harold les rejoint accompagné de Nicolas qui a consenti à se lever tôt pour ne pas manquer cette visite. André et Joseph ont préféré se rendre au musée, très intéressés tous les deux par les différentes étapes de l'évolution du territoire.

Gabriel actionne l'ouverture du hangar, ils peuvent alors s'approcher et contempler le plus gros et le plus rapide des exploreurs. Gabriel explique :

- Cet exploreur mesure trente-deux mètres de long et 6 mètres au plus large, il pèse quinze tonnes à vide, pour cette taille c'est la version la plus légère, c'est aussi la plus rapide. Il va nous propulser vers Mars à la vitesse de huit cent mille kilomètres à l'heure, soit plus de deux cent vingt kilomètres à la seconde.

Harold l'interrompt :

- C'est sur celui-là que tu avais un souci de moteur ?
- Ce n'est pas cet appareil, mais c'est un modèle identique. La panne était simplement due à une durite montée à l'envers, ce qui ralentissait les fluides qui y circulaient. Comme quoi un infime détail peut entraîner des conséquences importantes. Arrête de poser ce genre de question Harold, tu vas effrayer nos passagers, ils ne vont plus vouloir partir.
- Ça m'étonnerait. Comme je les vois en ce moment, la curiosité prime largement sur l'inquiétude. Celle-ci est pourtant naturelle, tous ici nous avons été tendus et inquiets

lors de nos premiers vols dans l'espace, aujourd'hui c'est la routine. Il y a eu des accidents, mais au tout début des voyages spatiaux, c'était il y a bien longtemps, ils sont maintenant totalement fiables. Gabriel, on monte à bord ?

La porte d'entrée s'ouvre sur un sas, une porte à gauche, c'est le poste de pilotage, une porte en face, c'est le local réservé au personnel de bord, une porte à droite, c'est la petite cabine passagers prolongée par la soute. Gabriel ouvre la porte de gauche pour laisser les visiteurs s'effarer de la quantité de cadrans, boutons, manettes qui occupent la totalité des parois du poste de pilotage. Gabriel relativise la complexité des instruments :

- Nous avons conservé toutes les commandes qui étaient absolument nécessaires lors des premières explorations. Maintenant le pilote et son co-pilote ne font que contrôler la marche de l'appareil, tout a été programmé avant le départ, ils sont présents uniquement pour intervenir si une situation inattendue se présente. En réalité, ils dorment, lisent ou regardent un film le plus clair du temps. Si un incident de parcours intervient, une alarme les prévient. Le cas est très rare, parfois simplement un petit astéroïde qui est sur la trajectoire et qui se déplace à une vitesse mal estimée de quelques millièmes de mètre par heure ou un nuage de poussière cosmique plus dense que prévu qu'il faut éviter.

Le local de l'équipage n'offrant aucun intérêt pour les visiteurs, Gabriel ouvre la porte de droite, celle des passagers.

- C'est là que vous allez devoir séjourner durant trois jours. Nous ne disposons pas encore de vaisseaux consacrés au tourisme, l'espace passager est restreint, c'est la soute qui prend le plus de place utile dans cet appareil, les moteurs et le carburant occupant le quart arrière de l'explorateur. Vous ne disposerez que des sièges comme espace individuel mais comme nous serons en apesanteur, n'importe quel endroit de la cabine pourra vous servir de fauteuil ou de lit. Il faudra quand même vous attacher sur un siège si vous voulez dormir, sinon vous allez flotter mais pas de façon totalement immobile, vous risquez donc de vous cogner. A l'arrière de la cabine vous trouverez des toilettes avec WC, lavabo et douche.

Cette notion d'apesanteur, bien que connue d'André et de Sophie qui avaient pu lire certains articles sur le sujet, restent un grand mystère. Sophie, justement, demande :

- Et comment ça se passe pour manger et se doucher, pour ne parler que de ça ?

Gabriel sourit :

- Nous avons terminé la visite, je vais maintenant vous emmener dans notre centre d'entraînement où Mamoud va vous préparer au voyage. Ne craignez rien, vous ne serez pas soumis aux dures épreuves que subissent nos pilotes, il vous donnera simplement quelques conseils et vous apprendra à vous alimenter, et le reste. J'appelle André et Joseph pour qu'ils nous rejoignent.

Le soir Lucie les rejoint pour le dîner :

- Vous êtes tous prêts ?

Tous les partants le sont. Lucie s'adresse alors à Claudine et Bertrand :

- Il reste des places, vous êtes certains de ne pas vouloir profiter de ce voyage extraordinaire ?

C'est Claudine qui répond :

- Oui Lucie. Vraiment je n'ai pas envie de vous gâcher ce voyage, je crois que j'aurai trop peur. Me retrouver dans le noir au milieu de nulle part, ça doit être terrifiant !
- Et toi, Bertrand, pour la Lune tu étais partant.
- Oui, mais là c'est un trop long voyage, Claudine va être trop inquiète.

- Bon je n'insiste pas. Nous aurons quatre compagnons de voyage, un médecin, deux chimistes et un ingénieur en aéronautique, ils resteront sur Mars. Mais nous profiterons de ce voyage pour amener nos six prisonniers sur leur lieu de résidence.
- Ça va faire beaucoup de monde dans un petit espace, s'étonne Paul. D'autant plus que je suppose que ce n'est pas nous qui allons avoir la lourde tâche de surveiller ces malveillants, il va aussi falloir des gardes.
- Tu as raison Paul, si nous devons prendre des gardes, au moins douze, ça ferait beaucoup trop de passagers. Alors nos affreux vont être anesthésiés pour la durée du voyage, ils voyageront en soute, avec les bagages.
- Brrr ! fait Sophie. Rien que le fait de penser que je vais passer trois jours à quelques mètres de mon tortionnaire, ça me glace. Déjà qu'il me pollue presque toutes mes nuits où je le revoie dans des cauchemars atroces.

Adrien pose sa main sur le bras de Sophie et tente de la rassurer :

- Il faut que tu te sortes de ton crâne ce salopard. C'est une très bonne chose qu'il réside bientôt à des millions de kilomètres, tu vas pouvoir retrouver des nuits calmes.
- J'espère que tu as raison.

Lucie en rajoute :

- Je t'emmènerai chez un ami psychologue, il t'aidera à te défaire de ces affreux rêves.

Lucie regarde l'heure, elle tape dans ses mains et dit :

- Il faut nous coucher tôt, nous partons de très bonne heure demain matin. Tachez de bien dormir car les trois prochaines nuits risquent d'être inconfortables.

Le lendemain, les voyageurs sont accueillis par les deux pilotes.

- Bonjour à toutes et à tous, je m'appelle Myriam, je serai votre cheffe pilote. Et voici Camille qui me seconde. Bienvenue à bord de ce superbe exploreur, vous pouvez monter, tout est prêt pour un décollage immédiat.

Après seulement quelques minutes la Terre est visible dans toute sa rondeur, tous ont les yeux collés aux hublots jusqu'à ce qu'au moment où ceux qui ont détaché leur ceinture décollent de leur siège et se mette à flotter dans l'habitacle. C'est un voyage peu commun mais après quelques heures à voir s'éloigner la Terre, l'intérêt disparaît et chacun trouve d'autres activités, pour l'instant personne ne perçoit ce mal de l'espace que certains redoutaient. Seule Sophie n'a pas ressenti l'excitation du départ, malgré les attentions d'Adrien qui tente d'animer la conversation, elle ne peut s'empêcher de penser à son bourreau qui se trouve à seulement quelques mètres d'elle. Il y en a un qui s'amuse comme un fou, c'est Nicolas qui navigue de paroi en paroi, tête en l'air ou tête en bas.

Après trois jours d'un voyage sans incident, ils arrivent à proximité de Mars. Myriam appelle Nicolas, il entre dans le poste de pilotage, qu'il a déjà visité à plusieurs reprises tout au long du voyage. Myriam tend son doigt vers un minuscule point du ciel et lui dit :

- Tu vois ce tout petit point bleuté, tout là-bas.

Nicolas ne voit pas, il lui faut plusieurs minutes de cadrage pour qu'enfin il puisse dire :

- Oui, ça y est, je le vois.
- C'est la Terre, dit Myriam.

Trois jours enfermés dans quelques mètres carrés, c'est long même dans les conditions d'un voyage exceptionnel. Lorsqu'ils atterrissent tous sont contents de pouvoir sortir de l'exploreur,



même si c'est pour se retrouver immédiatement dans un tunnel étroit où les attend un drone qui leur permet de rejoindre le bâtiment hermétique dans lequel les accueille Walter, le régisseur de la colonie martienne. Il les accueille avec quelques mots :

- Bonjour à toutes et à tous. Bienvenue sur Mars. Nous aurons l'occasion de parler un peu plus demain mais pour aujourd'hui je vous laisse diner et dormir. Juste une petite précision, vous devez vous sentir plus léger, soyez sans crainte, le voyage ne vous a pas fait maigrir, la gravité sur Mars est bien moindre que celle de la Terre et malgré un système de compensation nous ne rétablissons pas totalement la gravité terrestre. Vous vous y ferez rapidement. Je vous laisse, à demain.

Bien qu'ils n'aient pas eu à se dépenser durant ce voyage, tous se sentent fatigués.

- La fatigue, c'est normal, dit Lucie. Seuls ceux qui font le trajet régulièrement, comme nos deux pilotes que je remercie, ne se sentent pas épuisés après ces près de quatre-vingts heures de vol. Nous allons d'abord diner, puis Arnold, l'adjoint de Walter, nous montrera nos chambres et nous aurons droit à une bonne nuit dans un bon lit.
- Et les affreux, demande Sophie, ils sont où ?
- On ne les réveillera que demain, juste avant de les conduire dans leur future et définitive demeure. Sophie, tu assisteras à leur enfermement, même si l'espace dont ils vont disposer est vaste, ça reste un lieu de détention qu'ils ne pourront jamais quitter. Nous serons tous avec toi. Je pense que le fait que tu assistes à cela t'apaisera. Allez, maintenant nous allons diner, je ne sais pas vous, mais moi j'ai faim. Les aliments lyophilisés, ça ne nourrit pas vraiment.

Après le diner chacun gagne la chambre qu'Arnold leur désigne. Lorsque toutes les portes sont fermées, dans l'obscurité du couloir une porte s'ouvre à nouveau et se referme, quelques pas dans le couloir et une autre porte s'ouvre et se referme.

Le lendemain très tôt, Lucie emprunte un véhicule et emmène Paul à la découverte de l'environnement proche. Lucie raconte à Paul l'histoire de la conquête de Mars et le développement de la colonie :

- Nous débutons dans l'exploration de la planète. L'implantation de la colonie est récente, avant nous n'avions que quelques abris qui permettaient au plus deux à trois jours de présence pour seulement trois ou quatre astronautes. Aujourd'hui, comme tu le vois, nous disposons d'une vingtaine de bâtiments en dur qui abritent des laboratoires mais aussi les appartements des chercheurs et de leur famille, quand celles-ci ont décidé de faire le voyage. Notre but est maintenant de construire des habitats plus petits pour les familles et de réserver l'intégralité des grands bâtiments aux bureaux des scientifiques et aux laboratoires. Regarde, nous arrivons à la serre qui va accueillir nos prisonniers.

C'est un grand espace très éloigné de la colonie. Il s'étend sur environ cinq cents mètres en longueur et cent mètres en largeur, une structure transparente d'une dizaine de mètres de hauteur en recouvre la totalité.

- Le petit bâtiment dans l'angle droit est la maison d'habitation, explique Lucie. Il est prévu pour recevoir trois familles, nos détenus y seront à l'aise.
- On peut y entrer, demande Paul.
- Pas maintenant, je n'ai pas le passe qui permet l'ouverture. Walter nous le fera découvrir tout à l'heure, quand nous y lâcherons les fauves. Allez, on fait le tour de la colonie et on revient déjeuner avec les autres.
- Je suppose qu'il faut un équipement pour sortir du véhicule ?

- Oui, il n'y a qu'une infime atmosphère sur Mars, et pas respirable.
- Dommage j'aurai bien fait quelques pas sous le soleil de Mars.
- Tu en feras lorsque nous serons sous la serre. En attendant, fais-moi un gros baiser tant que nous sommes seuls.

Depuis leur rapprochement, Paul s'étonne de la faculté qu'a Lucie pour passer de son statut de présidente, représentante de l'autorité et tenant parfaitement ce rôle à la Lucie aimante et douce qu'il découvre à chaque rares moments qu'ils peuvent passer ensemble.

Il se passe un long moment avant que Lucie remette le véhicule en marche. Paul lui demande :

- Tu penses toujours annoncer notre liaison après la mise sous serre des affreux ?
- Oui, sur notre territoire personne n'apprécie les liaisons secrètes, même lorsqu'elles ne sont que passagères et principalement lorsqu'elles impliquent des personnes en responsabilités. Je crains toujours qu'on découvre notre relation avant que je la fasse connaître.
- Tu ne crois pas que c'est un peu tôt ? Nous ne nous connaissons que depuis quelques jours et même si l'attirance a été immédiate et réciproque, ça peut passer pour une lubie.
- Peu importe, une lubie passagère n'a rien de choquant chez nous, c'est le secret, surtout dans ma position, qui serait mal perçu.
- Bon, alors annonçons notre union, qu'elle soit brève ou durable. Moi, je préférerais qu'elle soit durable.
- Moi aussi, lui répond Lucie.

Puis elle ajoute :

- Est-ce que je peux te dire que je t'aime ?
- Tu peux le dire, moi aussi je t'aime.

Lucie stoppe le véhicule et quémante :

- Encore un petit baiser avant de rentrer ?

Paul enlace Lucie et répond :

- Non, pas un petit, un gros.

Ils sont encore tous autour de la table du petit déjeuner lorsque Walter vient les trouver :

- Il faudrait nous dépêcher d'enfermer vos prisonniers car ils vont bientôt se réveiller.
- Alors allons-y, dit Lucie.

Un grand véhicule les attend, ils embarquent tous accompagnés de vingt gardes chargés de surveiller les six prisonniers qui ont été placés à l'arrière. Effectivement, ils commencent à s'agiter, Lokii s'est déjà redressé et parle avec Jacques qui est encore allongé.

Arrivé devant l'entrée de la serre le portail s'ouvre et se referme dès que le véhicule se trouve dans le sas, une seconde porte s'ouvre et ils pénètrent dans la serre. Tout le monde descend. Lokii est le premier des détenus à mettre le pied à terre, suivi des cinq autres.

- Le réveil est rapide, s'étonne André.
- Oui, répond Lucie, avec cet anesthésiant, on peut programmer le retour conscient à quelques minute près, c'est juste une question de dosage.

Les gardes ont aussitôt entouré les six prisonniers et les conduisent vers la maison, tous suivent. Walter ouvre la porte d'entrée qui donne immédiatement sur une grande pièce meublée seulement d'une grande table, de plusieurs chaises et d'une grande armoire. Les gardes font entrer les prisonniers, Lucie et les autres suivent. Dès qu'ils ont tous dans la pièce, Nicolas qui n'avait pas spécialement regardé les prisonniers s'écrie en voyant Jarred :

- C'est le chef de ceux qui sont venus voir le gros à la cité.

André s'étonne :

- Tu l'as vu ?
- Ben oui, je l'ai déjà dit.
- Eh bien voilà qui n'est pas si mal, tous les crabes dans le même panier, s'exclame Paul.

Il ne peut s'empêcher d'ajouter :

- Malgré tout, pour certain, la punition n'est pas à la hauteur des crimes commis dit-il en regardant Brunet.

Celui-ci est décomposé, toute sa morgue a disparu, ce qu'il vit en ce moment le dépasse complètement. Hier grand seigneur, aujourd'hui vil gueux, il est incapable de réaction.

Noémie ne peut s'empêcher de fixer ce monstre qui a assassiné Grégory. Depuis qu'elle côtoie les habitants du territoire, elle comprend leur indéfectible attachement à la conservation de la vie. Hier encore elle aurait voté sans hésiter la mort de l'homme qui est en face d'elle, mais en le voyant si misérable, elle doute, qu'est-ce qui a rendu si malfaisant ce ridicule personnage, est-ce qu'on naît méchant ou est-ce qu'on le devient ?

Lucie s'adresse maintenant aux condamnés :

- Vous avez été condamnés à vivre dans cette structure agricole. Walter est le régisseur de la colonie martienne.

Jacques s'écrie :

- Nous sommes sur la planète Mars !
- Oui, et vous allez y rester jusqu'à la fin de vos jours. Sauf pour cette dame qui n'a été condamnée qu'à cinq ans de réclusion, dit Lucie en désignant Fausta qui aussitôt s'écrie :
- Je refuse de vivre dans cet endroit.
- Il faut vous rendre à l'évidence, vous n'êtes plus en mesure de décider de quoi que ce soit. Vous n'avez donc pas le choix. Je poursuis. Je disais que Walter est le régisseur de la colonie, votre détention est placée sous sa responsabilité. Je vais donc lui laisser la parole pour qu'il vous explique brièvement comment va se passer votre détention, les détails viendront plus tard.
- Vous allez devoir habiter cette maison, nous vous laissons le choix de vous installer comme vous l'entendez. Cette pièce est la pièce de vie partagée, vous y voyez cinq portes, quatre d'entre elles donnent sur un appartement de deux chambres. La cinquième porte donne sur la cuisine où vous trouverez tout le nécessaire pour cuisiner. Nous avons prévu dans un congélateur de la nourriture pour une semaine. Ensuite vous devrez cueillir votre repas dans la serre. Mais attention, ce qui est planté va vous permettre de vous nourrir pendant quelques semaines seulement. Vous disposez d'un stock de graines pour replanter là où vous aurez cueilli. Un puits vous procure l'eau dont vous avez besoin, il permet aussi l'arrosage. Information importante : vous êtes autonomes en énergie, des panneaux solaires rechargent des batteries. Si vous consommez trop, vous n'aurez plus d'éclairage mais plus de chauffage non plus et ici les nuits sont extrêmement froides. Si vous déchargez trop les batteries il vous reste le pédalage sur les appareils que vous voyez près de la paroi de la serre.
- Tiens, le pédalage, interrompt Nicolas. Chacun son tour. Il va juste manquer les baguettes pour cingler les mollets.

Walter reprend la parole sans se formaliser :

- Enfin dernière information, vous ne pourrez pas sortir et même si vous y parveniez, vous ne disposeriez que de quelques minutes de survie dans l'atmosphère martienne. Voilà, c'est tout pour le moment. L'intendant viendra vous apporter d'autres précisions

plus tard dans la journée, il ne pénétrera pas dans la serre, il vous donnera les informations en restant dans le sas. Avez-vous des questions ?

- Je ne vais pas vivre en cohabitation avec ces hommes, s'insurge Fausta.
- Il me semble que la cohabitation ne t'a pas trop gênée jusqu'à maintenant, répond Paul.  
Tu pourras toujours demander à ton Dieu de te pardonner, tu vas avoir cinq ans pour ça.

Puis regardant Brunet il ajoute :

- Tu as en face de toi quatre victimes de tes crimes. Et pourtant tu vas mourir ici, enfermé c'est vrai, mais sans véritable punition qui soit à la mesure de tes méfaits. Alors j'espère que tu vivras longtemps dans cette endroit isolé, sans autre activité que dormir, manger, planter des légumes et cuisiner. Les longs moments libres qui vont te rester, tu n'auras comme seules occupations possibles que de penser à tous ceux auxquels tu as fait du mal. Et si tu en oublies, Pierrot pourra te les rappeler. Je pense que cette situation peut rendre fou n'importe quel individu, même un bourreau. Adieu.

André et Georges approuvent mais n'en rajoutent pas. Noémie ne dit rien et se détourne.

- D'autres questions ou interventions, demande Walter. Non ? Alors nous vous laissons.

Depuis quelques instants l'attitude de Jacques inquiète Gabriel. Il le voit regarder de droite et de gauche et tente de se rapprocher d'eux. Alors que le groupe commence à ressortir de la pièce Jacques se défait des deux gardes qui s'apprêtaient à le libérer, il se précipite sur Sophie un long couteau à la main. Gabriel qui le guettait a anticipé, il s'interpose et c'est lui qui prend le coup qui était destiné à Sophie. Le couteau lui transperce la poitrine et il s'écroule. Un autre à réagit aussitôt, c'est Adrien qui attrape et enserre la main de l'assassin qui tient encore l'arme, puis de sa main libre il plaque Jacques contre un mur. Il le regarde droit dans les yeux et lui dit :

- Je t'avais dit que je te tuerais un jour, c'est aujourd'hui.

Jacques, les yeux exorbités tout à la fois par la peur et la rage, tente de résister mais Adrien est bien plus fort que lui, il le tient fermement collé au mur et de sa main qui maintient les doigts de Jacques serrés sur le couteau, il approche lentement l'arme au plus près des côtes de Jacques. Tous ceux qui sont encore dans la pièce sont figés, personne n'ose intervenir ni même raisonner Adrien. Le poing complètement enserré dans celui d'Adrien, Jacques ne peut empêcher la lame de se rapprocher inexorablement de sa poitrine, il trépigne, il tente de la main libre d'écarter le bras qui le maintient coller au mur. Alors, dans le plus grand silence, Adrien mène la pointe de la lame jusqu'à toucher la peau, il semble hésiter un court instant puis, d'un coup sec, il l'enfonce à l'emplacement du cœur. Jacques s'abat, un flot de sang s'échappe de sa poitrine. Adrien se tourne vers Sophie et lui dit :

- Tes cauchemars viennent de perdre leur consistance mon amour.

Sophie se jette dans les bras d'Adrien, en larmes.

Une qui n'a pas perçu le début des événements, c'est Noémie qui était dans les premières à quitter la pièce. Voyant que tous ceux qui étaient sortis rentrent à nouveau, elle suit le mouvement. Elle découvre d'abord le cadavre de Jacques allongé au sol puis en s'approchant de Walter et André penchés sur le corps de Gabriel, elle l'aperçoit baignant dans une mare de sang. Elle se précipite, sans comprendre vraiment ce qui s'est passé. Elle s'agenouille près de Gabriel qui est encore conscient, lui prend la main et crie :

- Gabriel, bats-toi, bats-toi, restes en vie, je t'en supplie. Je t'aime Gabriel, je t'aime, je t'aime. Elle se penche et pose un léger baiser sur les lèvres du jeune homme.

Elle voit un mince sourire apparaître sur les lèvres de Gabriel, il lui presse la main qu'elle tient puis ses yeux se ferment.

Les gardes ont à nouveau entouré les condamnés. Lucie relève difficilement Noémie qui ne veut pas lâcher Gabriel, elle lui dit :

- Walter vient d'appeler un véhicule pour le transporter. André dit qu'il vit mais que la blessure est profonde et très mal placée, il faut au moins bloquer l'hémorragie rapidement sinon il va se vider dans son sang. Voilà l'ambulance.
- Je vais avec lui.
- Non, ça ne sert à rien, il va être pris en charge immédiatement et tu ne pourras pas le voir.

Deux véhicules entrent dans la serre. Dans le premier on y transporte Gabriel et le véhicule repart aussitôt.

Cette fois tout le monde quittent la maison sauf les cinq condamnés en vie. Deux gardes attendent que tous aient quitté la pièce pour sortir le cadavre de Jacques et pour le placer dans le deuxième véhicule. Lucie et Walter se concertent et finissent par décider de l'incinérer sur Mars.

C'est maintenant Sophie qui tente de calmer Noémie en pleurs :

- Il est vivant Noémie. Ces gens doivent avoir des compétences médicales exceptionnelles, tu as vu des personnes handicapées ou blessées sur le territoire, non n'est-ce pas. Alors ils vont sauver Gabriel.

Mais rien ne peut empêcher les pleurs de Noémie qui a vu le sang s'échapper de la plaie de Gabriel. Son cœur lui dit « il va guérir » mais sa raison lui dit « il va mourir ».

La blessure de Gabriel est très sérieuse, l'équipe médicale sur place a pu stopper l'hémorragie mais le chirurgien ne dispose pas du matériel nécessaire pour opérer une plaie si profonde. Lucie ordonne le retour sur Terre immédiat, un médecin, remplacé à la colonie par celui qui avait fait le voyage aller, sera présent et pourra prodiguer tous les soins d'attente.

Il ne faut qu'une heure pour que l'explorateur soit prêt à décoller, tous embarquent et repartent pour un voyage de trois jours dans l'espace.

André flotte près d'Adrien, il pense tout haut :

- Je me demande si Jacques avait vraiment l'intention de tuer Sophie ou bien s'il voulait seulement s'en servir comme otage pour négocier sa libération et son retour sur la Terre, je n'aurai jamais la réponse.
- Je pense qu'il allait faire les deux, répond André. D'abord il se serait servi de Sophie comme otage puis il l'aurait tué dès sa libération après son retour sur terre. Ce que je ne comprends pas, c'est comment il a pu se procurer ce couteau ?
- C'est vrai, s'étonne Adrien. Ils avaient tous été fouillés avant d'être embarqués.
- Les gardes ont probablement commis une erreur quand Walter a dit que les prisonniers pouvaient découvrir leur univers. Toutes les portes étaient gardées sauf celle de la cuisine, ils y sont tous allés et Jacques a pu tromper la vigilance d'un garde et subtiliser un couteau.

André ne dit plus rien, il s'attriste plutôt sur le sort de Noémie qui voit à quelques mois d'intervalle mourir un premier amoureux puis peut-être un second.

## CHAPITRE 68 – Retour sur la Terre

L'ambulancier attend que l'explorateur soit immobile pour approcher son véhicule. Dès que la porte s'ouvre, Gabriel est brancardé par Adrien et Paul accompagnés de Noémie, l'ambulance repart, emmenant Gabriel et la jeune femme.

Le médecin qui a participé au voyage est pessimiste :

- Si nous avions eu le matériel nécessaire sur Mars, nous aurions pu le sauver, mais après cette attente de trois jours, son état s'est gravement détérioré. Il ne souffre pas, je lui ai administré tous les calmants nécessaires, mais calmer n'est pas guérir. Il aurait fallu le transfuser rapidement.

Lorsqu'ils arrivent en ville, André, Paul, Sophie et Adrien se rendent aussitôt à l'hôpital pour prendre des nouvelles, ils ont rejoint Noémie dont le visage creusé et blafard fait peine à voir. Le chirurgien opère depuis une heure déjà sans que rien ne filtre. Le temps passe. Lucie vient prendre des nouvelles, elle en profite pour demander à Paul de la suivre un peu à l'écart :

- J'ai convoqué le parlement pour que nous prenions deux décisions, la première concerne la mise en fabrication de nos moyens de défense et d'espionnage, Pour la seconde j'ai besoin de toi, elle concerne la création de notre deuxième colonie. Il faut d'abord convaincre les habitants de ta cité de l'énorme amélioration de leurs conditions de vie que cela leur procurerait. Ensuite il faudrait que nous fassions un état des lieux pour évaluer la faisabilité de notre projet à partir de cette cité. Penses-tu pouvoir gérer le premier point et accompagner les représentants qui vont effectuer cette étude ?
- Oui, non seulement je peux, mais je te remercie de me confier cette tâche qui va me permettre de reprendre contact avec ceux que j'ai abandonnés et de leur annoncer la fin possible de leur misère. De plus Richard qui a pris les commandes dans la cité est un ami et nos visions d'avenir concordaient. Quand penses-tu lancer cette étude ?
- Dès que possible si les représentants la votent. Il y a juste un problème technique à résoudre avant de démarrer, nos drones ne sont visibles pour les contrôleurs que dans un périmètre restreint dès qu'ils passent la muraille. Nous pourrions opérer en perdant le contrôle, comme l'a fait Gabriel quand il est allé nous rechercher dans la mine, il avait débrayé le système. Mais pour ce voyage qui va beaucoup nous éloigner de notre base et durant plusieurs jours, il faut absolument que nos contrôleurs puissent vous suivre. Il faut donc que notre satellite de communication soit prêt, il le sera bientôt mais il faut encore quelques temps d'essais.
- Je suis totalement à ta disposition, tu le sais bien.
- Très bien, alors je t'emmène avec moi pour ce conseil, j'annoncerai notre relation en fin de réunion.
- Aïe ! Ça va donner lieu à débat et questions ?
- Certainement pas. Autant les comportements des représentants pouvant influencer sur leur action communautaire doivent être connus de tous, autant chacun respecte le choix des autres et n'en font aucun commentaire, enfin en principe.
- En quoi notre relation pourrait influencer sur ton action de représentant ?
- Eh bien par exemple, certains pourraient penser que ma proposition de faire évoluer ta cité en un territoire identique au notre est seulement dû à cette relation. Pourquoi ta cité plutôt qu'une autre ?
- Il y a des raisons que tu as déjà évoquées.
- Oui, mais si je cache notre relation et que cela finit par se savoir, ce qui est inévitable, il y en a quelques-uns qui penseront que choisir ta cité est un choix partial qui ne vaut

que parce que tu es mon amant, ils mettront le doute dans la tête d'autres et nous sommes partis pour des débats sans fin. Je devrais me justifier en permanence. Je veux éviter ça, de toutes façons je souhaite respecter nos règles qui impliquent cette déclaration.

- Il serait alors préférable de l'annoncer en début de séance.

Lucie réfléchit deux secondes puis elle convient :

- Tu as raison, j'aurai du y penser. Tu vois, tu me fais perdre la tête.  
Une dernière information : Sophie me l'avait déjà suggéré, nous pourrions ouvrir une troisième colonie où elle habitait. C'est l'ancienne capitale de la France qui est en ruines mais qui a quand même de beaux restes qu'ils seraient intéressants de conserver avant que la guerre entre Sauveurs et Vengeurs ne détruise tout.
- Eh bien ! Tu veux reconstruire le monde, s'amuse Paul.
- Pourquoi pas, répond Lucie de façon très sérieuse.

Tous les deux retournent près de Noémie qui, d'un signe de tête, leur indique qu'elle n'a toujours pas de nouvelles. Sophie et Adrien se proposent de rester près d'elle. André fatigué par le voyage et les événements les quittent mais Nicolas arrive. Il se précipite sur Noémie, s'assoie carrément sur ses genoux et la prend par le cou en pleurant. Noémie ne peut empêcher un sourire :

- Tu es un garnement mais tu es un garçon adorable Nicolas dit-elle en le serrant dans ses bras.
- Tu as des nouvelles de Gabriel ?
- Non, le chirurgien l'opère depuis plus de deux heures maintenant mais on ne me dit rien.

Dès le début du conseil Lucie annonce sa relation avec Paul. Au grand étonnement du jeune homme, elle est suivie par de chaleureux applaudissements des représentants. Paul, étonné par cet accueil amical, s'aperçoit qu'il a réussi en très peu de temps à s'attirer la sympathie de la grande majorité des représentants, mais aussi de tous les habitants qu'il a pu approcher.

Les deux projets présentés au conseil sont adoptés à l'unanimité pour le premier, avec quelques oppositions pour le second, certains représentants craignant que les deux projets simultanés nécessitent trop de moyens humains et matériels issus du territoire et ralentissent les travaux de protection du territoire. Lucie réussit sans trop de mal à les convaincre de l'urgence de cette colonisation, leur territoire ne pouvant plus fournir les besoins nécessaires à une population en constante augmentation. Le conseil se poursuit en présentant justement une première estimation de l'ampleur des besoins.

Mais déjà l'esprit de Paul est ailleurs, il entrevoit tout ce qu'il pourrait faire pour l'évolution de la cité et le bien-être de ses habitants.

La rencontre avec Lucie lui semble tenir du conte de fées, elle l'a captivé, il pourrait aussi dire capturé, dès leur première rencontre. Elle est tellement simple et complexe à la fois, vive et réfléchie, tendre et audacieuse, il sait qu'il lui faudra du temps pour qu'il s'intègre parfaitement dans sa vie culturelle et intellectuelle, mais cette évolution était déjà en cours bien avant qu'il la connaisse. Quant à leur relation sentimentale, il se demande comment en si peu de temps il est passé de totalement désintéressé des choses de l'amour à complètement engagé dans cette histoire merveilleuse.

Son bonheur ne lui fait pas oublier Noémie et Gabriel, il retourne à l'hôpital, le petit local près de la salle d'opération est vide. Il hèle une infirmière qui passe et lui demande où sont ses amis. Elle le prend pas le bras et l'emmène dans une pièce où se trouvent Noémie, Sophie, Adrien et

Nicolas. Bernard, le chirurgien vient de leur commenter les résultats de l'opération, il assure que tout s'est bien passé malgré les dommages importants causés par l'arme. Il est confiant, il pense que Gabriel va passer le cap des deux ou trois jours post-opératoires qui sont nécessaires pour être certain qu'il se remette. Il prévient : il lui faudra du temps. Pour l'instant ils ne peuvent le voir qu'à travers la vitre qui donne sur la pièce où il repose, seule la tête émerge du haut des draps qui laissent passer sur le côté du lit de nombreux tuyaux reliés à des machines et des flacons.

Depuis trois jours Noémie passe ses journées près de Gabriel qui ne réagit à aucune stimulation. Le chirurgien la voyant de plus en plus inquiète tente de la rassurer :

- Nous lui avons administré une telle dose de calmant pour qu'il ne souffre pas qu'il est dans un état de semi-comas. Ne t'inquiète pas, son état s'améliore doucement. Tu ferais mieux d'aller prendre du repos, bientôt c'est toi que nous allons devoir soigner. Viens, je te donne un somnifère, tu te couches et tu ne reviens que demain, l'effet anesthésiant sera passé, c'est promis.

Noémie quitte l'hôpital à contrecœur. Arrivée au domicile de Victor, elle prend une douche, avale le somnifère et se couche.

Trois jours passent encore sans que Gabriel donne le moindre signe de vie, seuls l'électrocardiogramme et l'électroencéphalogramme permanents dont les courbes défilent leurs sinuosités sur les écrans indiquent que la vie est présente dans ce corps inerte.

Tous ses amis viennent régulièrement prendre des nouvelles et repartent, toujours rassurés par le chirurgien mais toujours inquiets de l'état stationnaire de Gabriel.

Durant ces quelques jours Paul n'a pas perdu de temps, il s'est plongé dans les archives qui concernent la création de la communauté initiale, principalement scientifique, puis la construction des premières maisons, des premiers bâtiments, enfin la promulgation des premiers règlements régissant la vie sur le territoire. Ce n'est pas la découverte de tout cela qui lui a demandé beaucoup d'efforts de compréhension, ce sont les moyens de les obtenir. Il a eu beaucoup de mal à converser avec l'ordinateur qui lui répondait sans toujours comprendre sa question mais qui parfois en retour lui posait des questions auxquelles il ne savait pas répondre. Heureusement Harold est rapidement venu le seconder et il a pu assez vite maîtriser les codes à respecter pour obtenir toutes les informations voulues. Il s'est ensuite attaqué à la découverte de tous les systèmes de contrôle qui permettent une sécurité interne quasi parfaite : les caméras et les haut-parleurs dans les rues, le suivi des déplacements des drones, la surveillance de l'ensemble des travaux, la gestion de l'agriculture, le suivi médical de chaque personne, et encore bien d'autres surveillés chaque seconde et émettant des alertes dès qu'un incident survenait.

Tout cela il en comprend maintenant l'usage et l'utilité, même s'il ignore totalement comment ça fonctionne. Un seul ordinateur reste sourd à ses demandes lorsqu'il lui demande à quoi il sert. Lors d'un passage de Lucie, il lui signale le comportement de cet appareil qui est hermétique à ses demandes de connexion. Elle s'amuse :

- Tu as devant toi l'ordinateur dont les logiciels contrôlent et analysent tous les événements qui se passent sur le territoire, ça va de la dispute entre voisins au défaut de construction d'un exploreur, tout y passe, même le nombre de chiens et de chats. Il ne répond à aucune demande, il fonctionne en autonomie complète.
- Ça sert à quoi ?
- Ça sert à prévoir l'avenir.



- J'ai lu des choses là-dessus, c'est de la foutaise.
- Oui, les choses que tu as pu lire dans des revues fantaisistes datant de la GR sont de la foutaise, comme tu dis. Mais notre système ne regarde pas dans une boule de cristal. Il a été conçu dans les premières années de notre rassemblement, dès que nos ancêtres ont pu reconstruire des ordinateurs. C'est un informaticien de génie, Seldon, qui a développé ce logiciel, Il l'a nommé Hari. Hari fonctionne exactement comme le cerveau humain, grâce à ses neurones artificiels, mais il est beaucoup plus rapide et surtout avec une capacité de stockage d'informations des milliards de fois plus importante. Il analyse toute l'activité du territoire et en tire des conclusions sur ce qui pourrait en découler en les classant par ordre de probabilités dangereuses décroissantes. Nous sommes donc alertés dès qu'un événement, qui à nos yeux pourrait paraître inoffensif, risque ensuite de déclencher des catastrophes. Tu as peut-être pu lire un compte rendu d'une conférence d'un dénommé Edward Lorenz ayant eu lieu bien avant la GR au cours de laquelle il a énoncé « Le battement d'ailes d'un papillon au Brésil peut-il provoquer une tornade au Texas ? ». Cela s'appelle « l'effet papillon », est-ce qu'un événement apparemment anodin peut déclencher des bouleversements à des milliers de kilomètres de distance. Notre logiciel détecte ces possibles éléments déclencheurs, il analyse chaque événement et nous prévient s'il considère qu'il peut engendrer des désordres. Nous pouvons donc intervenir avant que quelque chose de grave survienne. C'est grâce à cela que nous avons pu désamorcer les nuisances de Lokii du temps où il était encore habitant du territoire, l'ordinateur a suivi la progression de son rejet de notre mode de vie et nous a alerté dès qu'il a pressenti que cela pouvait devenir menaçant pour nous. Et c'est grâce à cela que notre société n'a subi aucune réelle période de trouble durant toute son existence. Merci Hari !
- Et l'attaque des Vengeurs ? Elle n'a pas été annoncée ?
- L'attaque des Vengeurs est un événement externe qu'Hari n'a pas pu capter. Notre ordinateur n'est pas une cartomancienne, il ne peut réfléchir qu'à partir d'éléments concrets et connus. Je sens que ça te laisse pantois ?
- Les gens acceptent qu'un ordinateur puise constamment dans leur quotidien ?
- Oui, si c'est la solution à la stabilité et à la sécurité. Dans tout ce que tu viens de lire ou entendre de notre histoire, as-tu vu ou entendu la moindre allusion à des assassinats, à des vols ou même à de simples brutalités ? Non. Même si une personne avait l'envie d'en tuer une autre, elle sait qu'elle serait immédiatement découverte, ça décourage les plus déterminés.
- Mais j'insiste, les habitants acceptent qu'on puisse tout connaître d'eux ?
- Qui connaît ! L'ordinateur et personne d'autre. Nous sommes transparents pour Hari, étanches pour nos voisins. Les informations recueillies sont complètement verrouillées, personne ne peut y avoir accès. Seules les conséquences possibles nous sont transmises, nous pouvons donc intervenir avant que le mal soit fait. C'est le prix à payer pour une vie de liberté et de paix.  
Bon, on passe à d'autres choses moins compliquées ?
- Oui, j'en ai plein la tête, ça suffit pour aujourd'hui. Je vais aller rendre visite à Gabriel, tu viens avec moi ?
- Oui, bien sûr.

Ils passent à l'hôpital et ne constatent aucune amélioration de l'état du jeune homme. Noémie les accueille dans le petit salon qui jouxte la chambre. Elle est désespérée, il ne se passe rien, elle commence à sérieusement mettre en doute les avis rassurants de Bernard. Lucie et Gabriel

tentent de la réconfortée mais que peut-on dire dans ce genre de situation, quand chaque jour ressemble au précédent. Il la force à quitter l'hôpital pour venir dîner avec eux.

Le lendemain à la première heure elle entre dans la chambre de Gabriel qui semble encore comateux. Mais il entend les pas, il ouvre les yeux. Noémie a aussitôt perçut ce signe de vie, elle se précipite vers le lit, il la voit, sourit et pleure en même temps. Noémie aussi a les larmes qui bordent ses paupières mais elle ne veut pas gâcher ce moment avec des pleurs, elle s'approche doucement de Gabriel et pose ses lèvres sur les siennes.

- Eh ! Doucement, ce n'est pas le moment de lui provoquer des chocs émotionnels. Ce n'est pas bon pour un début de convalescence.

C'est Bernard, le chirurgien, qui vient d'entrer dans la chambre.

- Je te l'avais dit qu'il serait conscient bientôt. Mais pas encore frais et dispos, il va falloir quelques jours pour complètement récupérer, j'espère que dans une dizaine de jours nous pourrons le laisser sortir. Allez, tu as droit à dix minutes de visite, pas plus, ensuite il y a des soins. Tu pourras revenir dans l'après-midi.

Dès qu'elle sort de l'hôpital, Noémie fait le tour des habitations pour annoncer la nouvelle : Gabriel est réveillé.

C'est un Gabriel assis dans son lit et souriant qui accueille Lucie et Paul l'après-midi.

- Noémie m'a appris l'annonce faite par Lucie de votre relation. C'est formidable, ça me fait vraiment plaisir. J'ai compris très vite que vous alliez vous rejoindre, vous êtes vraiment fait l'un pour l'autre.
- Pour toi, ça ne se passe pas trop mal non plus, dit Paul en souriant.
- Si vous pouviez savoir comme je suis heureux. Il a fallu que ce soit le geste d'une canaille qui permette le déblocage de Noémie. Je devrais bénir Jacques. Non, je plaisante.
- Tu sais que je pars dès demain dans mon ancienne cité avec quelques-uns de tes collègues représentants, lui dit Paul.
- Oui, Noémie me l'a dit. Le satellite de communication fonctionne donc.
- Il a été lancé hier, les essais sont pour l'instant entièrement satisfaisants.
- J'aurai aimé partir avec vous, mais j'aurai d'autres occasions. Je sors de cette chambre dans quelques jours, j'ai hâte de reprendre une activité. Mais qui voilà ?

C'est Noémie qui arrive portant une boîte de chocolats.

- Bonjour Noémie, disent ensemble Lucie et Paul.

Et puis Lucie seule :

- On vous laisse, au revoir Gabriel à très bientôt, on a hâte de te revoir à l'extérieur.
- Oh ! vous prendrez bien un chocolat avant de nous quitter dit Noémie.

Lucie et Paul ne refusent pas le chocolat mais partent rapidement pour laisser Noémie et Paul en tête à tête.

Tout est prêt pour le voyage vers la cité, le départ aura lieu demain matin.

## CHAPITRE 69 – La boucle se ferme

La vie dans la cité a pris un cours bien différent depuis quelques semaines. Déjà, il n’y a plus aucune ronde qui empêche la descente sur la vallée, Héloïse et Fernand sont maintenant aidés par d’autres habitants pour remonter de la nourriture mais ils ramassent aussi tous ce qu’ils pensent être utile, principalement des outils qui facilitent le travail de la terre ou permettent l’amélioration des logements, et des livres, bien utiles pour l’enseignement de la lecture et de certaines activités comme le jardinage ou le bricolage.

Florence a ouvert son école qui accueille beaucoup d’enfants et quelques adultes. Donner des cours de lecture n’est pas très complexe, ce qu’il l’est c’est aider à la compréhension des textes. Jusqu’à ce jour aucun ancien livre d’apprentissage de la lecture n’a été récupéré, les livres utilisés sont souvent des romans, des nouvelles ou des fables dont le thème est incompréhensible aux éloignés de la civilisation que sont les lecteurs de la cité. Seulement trois ouvrages sont vraiment appréciés des élèves, les petits comme les grands : les Fables de La Fontaine, les Mémoires d’un âne et les Lettres de mon moulin.

Richard est fier de la réussite de l’enseignement de la lecture mais il regrette que personne ne puisse enseigner une autre matière, hormis un peu d’Histoire. Ceux qui puisaient dans la bibliothèque d’André se sont surtout intéressés aux romans ou aux ouvrages historiques retraçant des époques d’avant l’industrialisation, là où tout ce que lecteur lit est suffisamment compréhensible pour lui. Florence prenait vraiment sa tâche à cœur, elle ne se contentait pas d’enseigner la lecture, elle insistait pour que tous s’expriment avec les mots qu’ils apprenaient. C’était le plus difficile, un enfant lisait correctement « ils étaient » mais dès qu’il quittait l’école cela redevenait « y z’étaient » et les toilettes redevenaient des gogues. Le petit groupe d’instruits qui avaient gravité autour d’André avait, eux aussi, mis très longtemps à se familiariser avec un parler conforme à ce qu’ils lisaient.

Bérangère, la compagne de Richard, a créé un atelier théâtre, elle a trouvé dans la bibliothèque de Noémie un ouvrage un peu difficile à comprendre mais assez facile à mettre en scène, la troupe compte suffisamment d’actrices et d’acteurs pour pouvoir bientôt présenter « Le Bourgeois Gentilhomme » à la population. Peut-être les habitants auront un peu de difficultés à suivre mais Bérangère a gommé quelques passages difficiles et aménagé quelques autres. Les comédiens ont pris un énorme plaisir à apprendre les textes puis à les jouer lors des répétitions, en attendant la grande première prévue pour bientôt.

Les travaux de rénovation des bâtiments avancent et de plus en plus de familles peuvent loger dans des locaux clos et étanches. Seul le réchauffement des appartements est encore déficient, aucun mode de chauffage efficace n’a encore été trouvé.

Une autre action dont Richard s’enorgueillit, c’est la réconciliation de l’ensemble des habitants. Même si les anciens conseillers avaient mis un certain temps à accepter de ne redevenir que des simples habitants, les besoins primaires que sont la nourriture et le chauffage dont ils étaient privés s’ils ne participaient pas à l’effort collectif, les avaient contraints à s’associer aux travaux nécessaires. Puis, le contact permanent avec leurs concitoyens et les tâches communes avaient favorisés des échanges plus amicaux que le simple côtoiement poli. Aujourd’hui tout le monde se parle sans animosité même si quelques individus, de part et d’autre, conservent des griefs ciblés.

Le seul souci urgent non résolu reste celui de la santé. De nombreux maux qui ne semblaient être que des bobos avant le départ d’André devenaient des infections durables et souvent douloureuses. Certaines maladies avaient même entraîné des décès d’enfants et de vieilles

personnes, il n'est pas certain qu'André ait pu les soigner mais en son absence tous pensaient que s'il avait été là, les malades auraient été guéris.

Jean-René Bélami est toujours président. Pour ne pas trop le déconsidérer auprès de la population Richard lui a confié la tâche de collecter tous les légumes qui doivent être conservés pour l'hiver, ceci pendant la saison printanière et estivale, puis il doit assurer la redistribution pendant l'automne et l'hiver en s'assurant que chacun reçoive bien la part qui lui revient. Jean-René Bélami est un président épicier. Mais un fier épicier car maintenant il sait compter. Il avait dû apprendre, ça n'avait pas été facile, mais Florence est patiente et pédagogue.

Il fait beau en ce début d'été et, chose rare, le ciel est parfaitement dégagé. C'est donc avec étonnement d'abord, puis une grande frayeur ensuite, que les habitants de la cité voient s'approcher dans ce ciel parfaitement bleu deux énormes oiseaux d'une espèce qu'ils n'ont encore jamais vu, ils n'ont pas d'aile mais se déplacent très vite en direction de la cité. La panique s'installe, les gens regagnent leur maison et ferment porte et fenêtres. Richard alerté par les cris sort de chez lui, ceux qui sont encore dehors lui montrent ces monstres qui maintenant tournent au-dessus de leur tête puis descendent et se posent sur l'ancienne esplanade présidentielle.

Les rues sont désertées, seul Richard, très inquiet mais bien obligé de tenir son rang de chef de village et donc contraint d'aller inspecter ces choses, s'avance vers les ruines de l'ancien palais. Les deux choses sont côte à côte mais ne semblent pas être des monstres bien qu'à la face avant de chacune d'elle s'ouvrent deux grands yeux. En s'approchant encore plus près Richard voit aussi des yeux sur les flancs. Comme rien ne se passe, il s'aventure à faire le tour de ce qui maintenant ne paraît pas être des animaux mais simplement des objets très volumineux. Alors, surmontant sa peur il s'approche à toucher la chose. A ce moment un morceau grand comme un homme se détache d'un côté et le bord supérieur vient se poser sur le sol. Richard s'immobilise, il n'ose plus bouger mais en levant les yeux il aperçoit dans un des yeux une tête qui apparaît, une vraie tête d'homme. Et même il la reconnaît, c'est la tête de Paul, celui qui s'est enfuit de la cité, le petit-fils d'André. Et voilà que sur un autre œil, justement, c'est la tête d'André qui apparaît. Richard ne sait plus où donner de la sienne, de tête. Malgré son esprit rationnel et son courage habituel, il commence à prendre peur. Tiens, les deux têtes ont disparu, les yeux sont vides. Mais aussitôt il voit deux hommes descendre en marchant sur cette plaque qui s'est détachée de l'ensemble. Et lorsque les deux hommes se tournent vers lui, c'est la stupeur, qui sont ces gens recouverts de vêtements étranges qui ont pris la tête d'André et Paul ?

- Bonjour Richard dit André.
- Bonjour Richard dit Paul.

Et comme Richard est complètement figé André et Paul s'approchent et le prennent chacun par un bras. André le secoue un peu et dit :

- O, Richard, réveille-toi. C'est moi André, tu ne me reconnais pas ?
- Et moi Paul,

Et comme Richard ne semble pas comprendre, Paul lui dit :

- Tu n'es quand même pas redevenu sourd et muet ?

C'est cette phrase qui reconnecte Richard. Il dit d'une voix hésitante :

- C'est vous ?
- Bien sûr que c'est nous lui dit André. Ca y est, tu nous reconnais ? C'est vrai, nous ne sommes pas venus par les moyens habituels et nos vêtements peuvent surprendre. J'avais

dit à Paul qu'il aurait mieux valu se poser plus loin et venir à pied. Mais il n'a pas voulu prolonger notre absence, même de quelques minutes.

Richard écoute tout ça sans vraiment comprendre mais il consent enfin à dire :

- Alors là ! alors là !

Puis ayant enfin écarté la peur des monstres et la surprise de ces deux amis déguisés, il les prend chacun par un bras et s'écrie :

- C'est André, c'est Paul. Ils sont revenus. Waouh ! Quelle peur vous m'avez fait !

Puis de nouveau il crie à l'attention des habitants qui maintenant sortent la tête de leur habitation :

- C'est André, c'est Paul, venez tous voir.

Mais maintenant ce sont d'autres hommes qui sortent des deux choses, ce qui fait à nouveau rentrer les têtes des habitants dans leur maison.

André attrape Richard par les épaules et lui demande :

- Ca y est, tu peux m'écouter et comprendre ce que je te dis.

- Oui André, mais qu'est-ce que je suis content de vous voir, raconte-moi.

- Non, je ne vais pas te raconter maintenant, ça va prendre trop de temps. Le plus urgent c'est de rassurer nos amis. Sonne le rassemblement et appelle tous les habitants afin qu'ils nous voient et qu'ils n'aient plus peur, je les vois tous terrés dans leur maison qui osent à peine entrebâiller leur porte. Allez, dépêche-toi.

- J'y vais.

Richard court vers le centre du village en criant :

- Venez tous sur le parvis, André et Paul sont de retour.

Les habitants entendant Richard consentent enfin à sortir, les plus courageux s'avancent vers le parvis mais sans trop s'approcher des deux énormes machines. Puis apercevant André et Paul, les moins effrayés se précipitent vers eux. Ce sont des retrouvailles chaleureuses, les autres habitants voyant qu'il n'arrive rien de fâcheux à ceux qui entourent les deux revenants se mêlent aux effusions. Et bientôt c'est la totalité des habitants qui se trouvent sur la place du palais. André lève les bras pour demander le silence qui se fait rapidement.

- Bonjour à toutes et à tous, mes amis. Nous sommes revenus.

Mais il est interrompu par des cris :

- C'est Nicolas, c'est Nicolas !

C'est en effet Nicolas qui sort du drone, il a eu l'autorisation de faire le voyage, il voulait revoir sa maman. Celle-ci au milieu de la foule manque de se trouver mal, c'est soutenu par deux hommes qu'elle attend Nicolas qui descend de la passerelle, la foule s'écarte pour le laisser courir vers elle, il se jette à son cou. André lève à nouveau les bras et le silence revient.

- C'est bon de revenir parmi vous. Je ne vais pas vous raconter maintenant tout ce qui nous est arrivés. Sachez que nous allons tous bien. Noémie et Joseph sont restés à l'endroit d'où nous venons mais Claudine et Bertrand sont avec nous, ils vont bientôt sortir de cette machine volante. Il y en a un autre qui est ici, c'est le pilote de cette machine qui nous a amenés, les plus jeunes ne l'ont pas connu et les anciens auront peut-être un peu de mal à le reconnaître, c'est Georges, mon fils.

Les anciens de la cité voient sortir de l'appareil ce grand gaillard que la plupart, comme l'a pensé André, ne reconnaissent qu'à peine. Ceux qui ont son âge et qui ont été ses compagnons de jeunesse s'approchent et rapidement les souvenirs reviennent, les conversations s'enchaînent, tous veulent savoir ce qu'il est devenu depuis si longtemps qu'il a quitté la cité.

André termine son petit discours :

- Je vous promets que dès que Richard aura décidé d'une journée totalement libre, nous nous réunirons ici et nous vous raconterons notre voyage. En attendant laissez-nous nous installer.

C'est Richard qui prend la parole :

- Reprenez vos activités habituelles, je vous avertis dès qu'André, Paul et les autres seront disponibles pour nous raconter leurs aventures. Nous allons faire une grande fête.

Puis, brusquement, Richard se tourne vers André et lui dit :

- Moi aussi j'ai une surprise pour toi, viens avec moi.

Richard emmène André dans une rue proche du palais, il s'arrête devant une maison et tape sur un volet de bois. Celui qui l'ouvre regarde André, André regarde l'homme en face de lui et chacun s'écrie :

- André !
- François !

C'est effectivement François qui invite André et Richard à entrer chez lui. Il raconte alors comment il est revenu jusqu'à la cité. Il a été fait prisonnier par les Sauveurs, mais ceux-ci ont été attaqués par les Vengeurs, ces derniers l'ont enrôlés dans leur armée. A l'occasion d'une bataille particulièrement sauvage il a pu s'échapper. Il a erré plusieurs semaines avant de retrouver les montagnes qu'il connaissait pour les avoir parcourues avec la bande dont il faisait partie. Il a pu revenir à la cité il y a seulement quelques jours mais avant de s'y montrer il a rendu visite à Fernand dont il savait qu'il ne le dénoncerait pas. Celui-ci lui a raconté les événements qui se sont produits dans la cité, il ne risquait donc plus rien. André explique lui aussi très brièvement leur aventure et quitte François en lui disant que Georges est présent, il sera vraiment heureux de le retrouver.

Aucun des immeubles de la cité ne permet d'offrir un hébergement correct aux représentants du territoire, il a été convenu que chacun des deux drones serait agencé de façon à leur permettre un logement confortable. Paul, Claudine et Bertrand retrouveront leur appartement, Nicolas retournera chez sa maman. André accueillera Georges dont l'appartement a depuis longtemps été réattribué.

André revient vers les quatre représentants du territoire et s'adresse à Cyrus, le responsable de la mission mais aussi le représentant en charge de l'urbanisme sur le territoire :

- Voilà notre cité. Veux-tu que nous fassions un tour de la cité maintenant ou bien préfères-tu attendre demain.
- Les drones sont bien équipés mais je préfère ma maison et mon lit. Alors si nous pouvions commencer la visite dès maintenant, ce serait très bien, nous gagnons une journée. D'autant plus que ta cité ne me paraît pas bien grande, nous aurons vite fait le tour.

André appelle Richard :

- Richard, Tu nous accompagnes.
- Il faudrait que tu m'expliques pourquoi vous êtes revenus.
- Rapidement alors, le détail viendra plus tard. Ces personnes qui nous accompagnent peuvent transformer la cité en un village où chacun pourra vivre confortablement : avoir un logement agréable, chaud l'hiver, frais l'été ; pouvoir se nourrir à sa faim tout au long de l'année ; disposer de vêtements convenables ; utiliser des machines pour tous les travaux épuisants ; avoir chez soi l'eau à volonté et de la lumière dès qu'il fait sombre. Et beaucoup d'autres commodités mais je t'en dirai plus lorsque nous aurons du temps.

Maintenant Cyrus et ses amis vont faire le tour de notre cité pour se rendre compte des aménagements à apporter.

- Tout ce que tu me dis là, Jarred aussi nous l'avait promis.
- Mais Jarred n'avait qu'un seul objectif, enrôler le maximum d'hommes pour aller combattre ses ennemis. Jarred est maintenant emprisonné car rien de ce qu'il promettait n'aurait été tenu. Moi, ce que je te promets, ça peut être réalisable en très peu de temps. Tu me crois ?
- Bien sûr que je te crois et je vous accompagne. Mais avant je vous propose un dîner d'accueil ce soir.

Puis s'adressant aux quatre représentants :

- Voulez-vous être des nôtres ?

Cyrus accepte cette sympathique invitation bien qu'il se doute que le repas va être assez frugal.

Pendant ce temps Paul accompagné de son père a retrouvé cette cité qui a été son unique univers durant près de vingt-cinq ans, il s'étonne de la rapidité avec laquelle il s'est habitué à la vie sur le territoire et comme il a vite oublié la vie fruste qu'il menait ici. Il marche dans les rues sans but précis, s'arrête souvent pour saluer ceux qu'il croise et répondre à leurs nombreuses questions. Voilà justement Fernand et Héloïse, accompagnés d'une dizaine d'autres habitants, qui reviennent d'une collecte de légumes dans la cité de la vallée. Après quelques échanges reprenant la foule de questions auxquelles il a déjà répondu, c'est lui qui interroge ses deux amis sur les conditions de leurs collectes. C'est Héloïse qui lui répond :

- Nous pouvons maintenant descendre dans la vallée sans peur, il n'y a plus de loup. En revanche dans la grande cité il y a de plus en plus de brigands qui dévastent les réserves de nourriture, c'est pour cela que nous y allons à plusieurs. Ces sales gens dépouillent les habitants qui sont restés, il n'y a plus que des vieillards ou des femmes seules avec des enfants. Plus aucun homme valide pour les protéger.
- Je suppose que les Sauveurs ou les Vengeurs les ont réquisitionnés, répond Paul.
- C'est quoi, les Vengeurs et les Sauveurs, demande Fernand.
- Ce sont deux clans rivaux qui tentent chacun d'imposer leur mode de vie sur l'ensemble de la Terre. L'un de ces clans est celui qui nous tenait enfermés dans notre cité. Je ne vais pas vous raconter ça sur un coin de rue, vous saurez tout quand Richard organisera cette grande réunion qu'il a annoncée. Mais que deviennent les habitants qui restent dans la grande cité ?
- Ils sont très misérables, il n'y a plus personne pour entretenir les champs et la nourriture engrangée commence à se tarir. Beaucoup sont malades. Je suppose qu'ils vont tous mourir très vite. Et nous ne pouvons rien faire pour eux, nous aussi avons des problèmes d'approvisionnement en nourriture depuis le dernier passage de Jarred qui nous a dévalisé.
- Je pense que nous allons pouvoir résoudre ce problème rapidement. Mais je ne vous en dis pas plus. Vous saurez le but de notre visite dès que Richard organisera cette réunion.

En moins de trois heures André, Richard, Cyrus et les trois autres représentants ont pu découvrir la cité habitée mais aussi les installations agricoles, les quelques ateliers et la nouvelle école. André s'étonne du peu de réactions de Cyrus après cette inspection, il demande :

- Alors, qu'en penses-tu ?

- Peux-tu me laisser quelques minutes avec Mac, Adam et Baya afin que nous échangions nos impressions après cette visite ?
- Bien sûr, dit André qui s'étonne de cette demande.

Il ne faut que très peu de temps à Cyrus pour revenir vers André, il apporte une mauvaise nouvelle :

- Nous avons très mal estimé la superficie de ta cité, coincée comme elle est sur ce plateau entre les parois montagneuses et le versant abrupt qui plonge sur la grande cité, il est impossible d'y développer une grande métropole, nous pourrions à peine multiplier par trois ou quatre les habitants de ta cité. Désolé mais ce n'est pas ici que nous pourrions implanter notre première colonie.

André ne sait quoi dire, il est évidemment très déçu mais en y réfléchissant il conçoit que la constatation de Cyrus est évidente, il ne sera jamais possible d'étendre la cité au-delà de ses frontières naturelles.

Cyrus comprend le désarroi qui s'affiche sur le visage d'André :

- Désolé André, je comprends ta déception mais je suppose que tu comprends notre décision.
- Oui, je comprends. Mais Paul et moi avons tellement espéré de cette formidable évolution que nous ne pouvons être que malheureux. Que pouvons-nous dire à Richard et aux habitants maintenant ? Es-tu certain qu'il est impossible d'aménager des paliers tout au long de la pente qui descend sur la grande cité ?
- Oui André, la pente est trop forte, cela obligerait à des travaux bien trop importants, longs et coûteux pour un gain de place assez dérisoire. Si nous insistions auprès de notre conseil pour installer ici notre première colonie cela déclencherait de vifs débats, Lucie et moi serions accusés de favoritisme ce qui couterait probablement sa place à notre présidente.
- Je comprends Cyrus. Que comptez-vous faire maintenant, vous repartez ?
- Non, nous n'allons pas partir comme des sauvages, Richard nous a gentiment invité à dîner, nous resterons ce soir. Nous repartirons demain matin. Tu repars avec nous ?
- Je ne sais pas encore. Déjà je vais aller trouver Paul pour lui faire part de votre décision.

Ce repas qui aurait dû être une fête fut bien triste pour André et Paul. Richard n'avait pas eu le temps d'imaginer vraiment les bouleversements à venir, il était lui aussi déçu, mais sans réellement mesurer l'ampleur des conséquences de cet abandon. Georges ne sait que penser, il y a si longtemps qu'il a quitté ce village, lui aussi souhaiterait la création de cette colonie mais il sait pertinemment qu'aucun des habitants du territoire n'accepterait de venir y vivre, même en le modernisant.

Paul a retrouvé son petit appartement, il a appelé Lucie qui était déjà informée de la décision de Cyrus. Avant même leur départ, elle l'avait prévenu que Cyrus n'était pas favorable à ce que cette première colonie soit implantée dans la cité, non pas parce que l'emplacement était inadapté, il ne le savait pas encore, mais parce que cela allait être ressenti auprès des représentants comme un accommodement qui le favorise. Entendre la voix de Lucie lui redonne un peu de gaité mais ses phrases de consolation ne suffisent pas à lui faire oublier ce projet auquel il tenait tant.



## CHAPITRE 70 – La nuit porte conseil

La nuit a été agitée pour Paul. Déjà la paillasse sur laquelle il a dormi depuis si longtemps lui a rapidement fait regretter son lit chez Georges. Mais c'est surtout l'abandon du projet pour la cité qui a haché son sommeil, quelques minutes d'endormissement suivies par de longs moments de cogitation pour tenter de trouver ce qui pourrait faire changer d'avis Cyrus. Il lui aura fallu attendre le matin pour qu'une idée paraisse. « La nuit porte conseil » avait-il lu lors de ses lectures clandestines, pourtant ce n'est pas la nuit, ou ses rêves, qui lui avait porté conseil, mais son insomnie. Dès son réveil il se rend chez André, lui aussi a mal dormi, pour les mêmes raisons que son petit-fils. Pour Georges c'est encore pire, il n'a pas tenu plus de quelques minutes sur son matelas de paille, il est retourné dormir sur son siège de pilote, dans le drone. Paul dévoile à André une partie du plan qu'une nuit sans sommeil a fait naître, il propose d'abandonner la transformation de la cité et d'établir la colonie dans la vallée. André semble moins enthousiasme que son petit-fils :

- Tu as entendu Cyrus, il redoute que le coût ne soit un frein à l'accord des représentants. Ce que tu souhaites proposer me semble dépasser de beaucoup le montant prévu.
- Laisse-moi faire. Je vais voir Cyrus, tu viens avec moi.
- Tu vas lui exposer ton plan maintenant ?
- Non, pas immédiatement. Je vais d'abord l'emmener faire un petit tour de drone au-dessus de la grande cité. Alors, tu viens ?
- Va pour le tour de drone, je te suis.

Cyrus est un homme conciliant, bien que Paul ne veuille pas lui dire pourquoi il souhaite l'emmener survoler les alentours quelques minutes, il accepte la promenade. André, Paul, Cyrus et les trois autres représentants montent dans le drone piloté par Georges. Paul a pris la place à côté de son père et lui indique la direction à prendre. Il ne résiste pas, pour le plaisir, à lui faire survoler le chemin de leurs anciennes escapades avant de plonger directement vers son objectif qui est la grande cité. Dès qu'ils la dominent, Paul se tourne vers les autres passagers et dévoile son plan :

- Voilà, vous avez sous vos yeux une cité qui comptait environ cinq cent mille habitants avant sa destruction pour hérésie, ses habitants pourtant en majorité acquis à la cause écologique, ne s'intégraient pas dans la mouvance anarchique naissante. J'ai consulté dans votre immense bibliothèque les archives concernant cette cité, elle s'appelait Grenoble avant son délabrement. Cette ville a été la première ville importante de son pays à être dirigée par un écologiste, vous n'employez pas ce mot, c'est pourtant ce qui qualifie le mieux votre territoire. Elle n'a pas égalé, et de loin, votre organisation mais c'était un bon début. Ce serait un symbole fort d'y implanter la première colonie. Aujourd'hui il ne reste comme habitants que quelques vieillards, quelques femmes et leurs enfants. Tous les hommes valides ont été engagés dans les armées Vengeurs ou Sauveurs, je ne sais pas lesquels sont passés en premier. Il serait très facile de défricher quelques arpents qui soient suffisants pour y implanter un village de la taille de notre cité. Nous pourrions accueillir tous ces pauvres gens qui se traînent dans les rues à la recherche de nourriture. A partir de ce village, il serait facilement possible d'étendre à la fois les espaces habitables et ceux dédiés à l'agriculture et l'industrie. Ce qui ne devrait pas dépasser les coûts initialement prévus. Qu'en pensez-vous ?

Cyrus prend un moment pour réfléchir à la proposition de Paul, mais il ne peut que rejeter cette solution :

- Tu as raison Paul, ce serait faisable si nous n'avions en projet que cette colonie. Après la période dramatique que nous venons de vivre nous avons décidé de lancer un vaste programme de colonisation, ce qui veut dire que la première colonie va être la référence et l'exemple pour les suivantes. Il nous faut donc aller vite sur celle-ci et sur celle que tu nous proposes il y a un énorme travail de déblaiement à réaliser avant de passer à la reconstruction.
- Qu'est-ce qui presse tant, demande André ?
- Il n'y a que quelques jours, rien ne pressait. Mais aujourd'hui où nous avons ouvert les yeux sur ce qui pourrait nous arriver si un mouvement mondial armé se constituait, nous souhaitons implanter le plus de colonies possibles avant la fin du conflit entre Sauveurs et Vengeurs. Cela peut prendre encore quelques années, mais dès qu'un des clans sortira vainqueur, son objectif premier sera de s'armer suffisamment pour nous détruire car il ne faut pas que notre organisation soit visible pour toute une population qu'ils vont asservir. Il faut que nous, nous ayons créé suffisamment de colonies aptes à se défendre pour que cette invasion devienne impossible.

Paul s'attendait à cette position rigide, mais il défend son projet.

- Si c'est la raison de votre abandon de ce site, je ne comprends plus. Car même si l'implantation de la première colonie se faisait ici et dure quatre ou cinq ans, qu'est-ce que cela va changer ? Il ne suffit pas de construire des colonies, il faut les remplir d'habitants qui soient capables de la faire fonctionner de la même façon que la vôtre. Même si quelques milliers de vos concitoyens s'y installent et mettent la machine en marche, ça ne suffira pas pour remplir tout un territoire. Alors pour plusieurs...

Cyrus interrompt Paul :

- Aujourd'hui, nous pouvons estimer la population mondiale à environ huit cents millions d'habitants. La confrontation entre Sauveurs et Vengeurs, qui n'a été qu'escarmouches pendant plusieurs mois, devient une véritable guerre avec beaucoup de morts et de blessés. Beaucoup d' enrôlés de force désertent en ce moment, ils ne cherchent qu'une structure qui puisse les accueillir, tout comme tous les isolés qui se terrent pour se protéger des combats.

Paul hoche la tête et réplique :

- Cyrus, tu sais très bien que cette population sera très longue à intégrer dans une colonie. Comment en très peu de temps lui faire accepter vos règles ?
- Vous l'avez bien fait, vous.
- Oui, mais nous y étions préparés depuis plusieurs années. Nous avons débarqué chez vous comme des enfants qui découvrent un monde merveilleux mais nous avons pu acquérir des connaissances qui nous permettaient de nous adapter rapidement. Mais arrêtons là ces échanges inutiles, ton refus n'a rien à voir avec cette cité, les coûts de construction, le manque de moyens matériels ou humains, non, le problème c'est moi. Alors, je vais te montrer autre chose que ces décombres. Je propose que nous nous posions quelques instants.
- Pour quoi faire, demande Cyrus.
- Il faut que vous soyez les témoins de la vie ici, ça ne prendra que quelques minutes.
- Ensuite nous revenons à la cité sans autre pause, insiste Cyrus qui commence à trouver la promenade un peu longue.
- Promis, dit Paul.

Durant tous ces échanges le drone tourne autour des ruines de la grande cité, effrayant les rares habitants. Paul demande à Georges de trouver un endroit suffisamment près du centre pour poser l'appareil. Georges repère assez facilement ce qui devait être une grande place. Dès qu'il pose le drone, tous descendent et se retrouvent sur un large espace libre de décombres envahie par une courte végétation.

Là, des femmes maigres sont couchées à même le sol, des enfants parfois très jeunes collés contre elles. Des vieillards apeurés par l'apparition de l'engin volant mais trop faibles pour s'enfuir, restent plantés là, tremblant de peur, de faim, de soif et de froid.

Lorsqu'ils sont tous sur la place, Paul leur montre ces gens :

- Vous voyez tous ces pauvres gens, que des vieillards, des femmes et des enfants. Ils n'ont presque plus rien à manger, seules quelques bonnes âmes encore valides leur apportent un peu de subsistances. Je le sais parce que des habitants de chez nous viennent régulièrement ici. Alors je voulais que vous voyiez ces miséreux, si nous ne faisons rien pour eux, ils vont mourir, de froid, de faim, de maladie ou même battus et tués pour quelques morceaux de nourriture par des brigands qui circulent dans cette cité. Est-ce que le rapport sur notre mission va faire état de cette misère ? Est-ce que les représentants du territoire sont prêts à l'entendre ? Et surtout, est-ce qu'ayant la possibilité quasi immédiate de leur prêter secours tout en accomplissant la construction d'une première colonie, ils vont s'en détourner laissant ainsi mourir des dizaines, peut-être des centaines, de malheureux ?

Cyrus reste sans voix devant la ruse de Paul. André arbore un léger sourire et Georges s'esclaffe :

- Sacré Paul, tu l'avais bien préparé ce coup-là. Tu savais très bien que nous ne pourrions jamais nous détourner de cette règle première de notre territoire qui est de tout faire pour que toute vie soit protégée.

Cyrus fait une dernière tentative pour disqualifier l'emplacement :

- Nous pouvons venir au secours de ces miséreux, leur apporter de la nourriture et des soins tout en dissociant cette action de l'implantation de la colonie.

Paul hoche une nouvelle fois la tête et répond :

- Ce n'est pas seulement de nourriture et de soins dont ils ont besoins, il leur faut un toit, de quoi se vêtir et se chauffer. Et surtout il leur faut la sécurité. De plus en plus d'hommes qui ne veulent plus être ni Sauveurs, ni Vengeurs, ni esclaves de l'un ou de l'autre désertent les armées. Parmi ceux-là ils se trouvent des brutes qui pillent les maigres ressources des villages encore peuplés, comme ici. Mes amis Héloïse et Fernand qui s'y rendent régulièrement rapportent que ces hommes violents étaient assez isolés il y a encore quelques semaines mais se regroupent maintenant de plus en plus et deviennent des bandes sauvages. Si nous ne voulons pas que les habitants de cette cité soient exterminés, il faut là aussi construire des murs qui les protègent. Comme tu vois Cyrus, le travail à faire pour sécuriser ces gens, c'est déjà la moitié de la colonie qui est construite.
- Tu vas fort Paul, pour implanter une colonie identique à notre territoire, il va falloir beaucoup plus de moyens, d'efforts et surtout de temps. Mais je m'incline, tu as raison, je ne peux pas présenter le rapport de cette mission devant le conseil en omettant cette population en détresse. Simone n'est plus mais quelques-uns la remplacent assez efficacement, si je cachais cette situation, je perdrais mon poste de représentant immédiatement, sans parler de l'opprobre publique. Alors nous allons très vite retourner

dans notre territoire et revenir aussitôt avec des vivres, des médicaments, et surtout un petit détachement qui assure la sécurité.

Paul demande :

- Combien de temps faudra-t-il pour réunir cela ?
- Quelques jours suffiront après que le conseil a donné son accord.
- Alors je demande à Héloïse et Fernand de regrouper tous les habitants de ce très bientôt nouveau territoire, ils vont leur expliquer, pour ceux qui nous comprennent, ce n'est pas le cas de tous, ce que nous allons faire pour eux. Cela devrait aussi leur prendre plusieurs jours. Un grand merci Cyrus, Mac, Adam et Baya. Les habitants de notre cité ne sont pas aussi démunis que ceux d'ici mais eux aussi vont voir leur vie bouleversée, pour leur bien.

Je suis conscient que notre cité ne réunissait pas les conditions suffisantes pour bâtir un nouveau territoire. Je sais aussi le souci de Lucie concernant ce projet qui pouvait passer pour mon projet bien que ce soit notre capacité à nous y intégrer rapidement qui était la raison première de ce choix. Nous pourrions faire tout aussi bien dans la vallée.

Dès le retour dans la cité, Paul informe Richard des décisions prises, ce qu'il prend avec réalisme malgré un peu de regret de devoir quitter la cité. Paul l'informe qu'ils repartent aussitôt mais sans André ni Claudine et Bertrand. Ces derniers se sentent plus à l'aise ici que dans la modernité du territoire quant à André il va rester près des habitants pour qu'ils puissent envisager sereinement l'abandon de la cité et les préparer à l'arrivée dans la nouvelle.

A peine une heure plus tard Lucie et Paul sont dans les bras l'un de l'autre.

Lucie lui annonce que le territoire à enfin un nom :

- Noémie nous a proposé trois choix : Concorde, Fraternité et Azur. Concorde et fraternité, tu vois le sens mais Azur, tu ne sais peut-être pas pourquoi ?
- Effectivement, à part le fait que le ciel soit souvent bleu ici, je ne vois pas.
- Avant la partie basse de notre territoire s'appelait « la Côte d'Azur ». J'ai donc proposé ces trois appellations au conseil qui a choisi ? Saurais-tu le deviner ?
- J'aurai hésité entre Fraternité et Azur. En revanche j'aurai bien vu Concorde pour notre colonie.
- Tu as bon pour la colonie, c'est Victor qui a proposé de retenir ce nom. Et pour le territoire c'est Fraternité qui a été choisi, Côte d'azur ou même simplement Azur réduisait trop le territoire à sa partie maritime.

Paul s'étonne depuis quelques jours de l'apathie apparente de Lucie face à la guerre :

- Fraternité, c'est bien. Mais depuis quelques jours, ta réaction et celle de tes représentants face à la guerre entre Sauveurs et Vengeurs qui fait de plus en plus de victimes vous laissent indifférents alors que vous ne manquez jamais de rappeler votre attachement à la vie. La fraternité est exclusive, elle ne s'applique que sur ce territoire ?
- Non Paul, Que pouvons-nous faire ? Nous engager nous aussi dans ce conflit ? Avec quels moyens. Nous pourrions tout juste disposer d'une centaine de milliers de combattants non formés au maniement des armes que nous ne sommes même pas certain de leur fournir en nombre suffisant. En face ce sont des millions de combattants qui ne sont plus, pour beaucoup, des enrôlés contraints, mais des soldats embrigadés et fanatisés par leur chef. Chaque camp a su motiver ses troupes, les Sauveurs en expliquant qu'ils combattaient des hommes qui les mèneraient à une mort affreuse s'ils

prenaient le pouvoir, les Vengeurs en assurant qu'ils vont les délivrer de ceux qui les ont si longtemps tenus emprisonnés et leur fournir ensuite une vie de rêve. Dans ce combat chacun est le sauveur des turpitudes de l'autre. Alors non, nous n'allons pas nous engager dans ce conflit, notre combat à nous, c'est de créer enfin un monde libre et juste.

Les vrais sauveurs, c'est nous.

Après une courte réflexion, Paul admet qu'en effet, aucune action de Fraternité ne pourrait faire cesser les combats. Lui peut rendre les armes :

- Tu as raison Lucie. Alors pensons à nous.
- On se boit un petit jus de fruit, propose Lucie ?
- Avec plaisir.

## CHAPITRE 71 – Un monde vert et gris

Il n'a fallu que quelques jours pour qu'un contingent de volontaires s'installe sur Concorde. Après un déblaiement de la place retenue pour y installer les aménagements temporaires, des maisonnettes ont très vite été construites pour héberger la grosse centaine de personnes encore présente dans les ruines de cette grande ville. Des douches et des toilettes provisoires ont été aménagées en extérieur, une construction souterraine de canalisations aurait trop allongé les délais de mise à disposition. C'est une découverte pour tous ces gens qui devaient probablement se laver sur les berges des deux rivières qui traversent la cité. Parmi tous ce miséreux, beaucoup sont infestés par les poux, les puces, les tiques, la gale. Une fois propres et débarrassés de leurs hôtes indésirables ils sont dirigés vers le petit centre médical où le docteur Come officie aidé de deux jeunes médecins qui s'activent pendant de longues journées pour guérir les nombreuses maladies dont sont atteints presque tous les habitants, plus quelques fractures, infections, rages de dents, et autres divers bobos. Les premiers hôtes de la nouvelle colonie ne sont pas encore très vaillants.

Les habitants de la cité apportent, eux aussi, une aide indispensable aux sinistrés pour qu'ils puissent retrouver une apparence humaine. Surtout, ils sécurisent l'espace investi en empêchant les bandes hostiles d'approcher.

Claudine et Bertrand ont la charge de la distribution des vêtements et des chaussures, les vieilles hardes pleines de parasites sont incinérées immédiatement et remplacées par des habits amples et légers qui ne choquent pas trop leurs nouveaux propriétaires, des chaussures fermées remplacent toute une foule d'ersatz de godillots et souvent pas de chaussures du tout.

Héloïse et Fernand sont venus prêter main forte pour la distribution de nourriture. Les enfants font peine à voir avec leur joues creusées et leurs membres squelettiques. Les mères ne sont pas mieux loties, beaucoup sont très jeunes et déjà marquées par la malnutrition et le manque d'hygiène. Quant aux vieillards, ils se traînent, certains n'ont même plus la force de se lever, beaucoup décèdent malgré les soins qu'on leur apporte.

Cependant, après quelques semaines d'un travail acharné, la situation s'améliore et les habitants sortent du dénuement et de la misère, même si beaucoup n'en ont pas encore vraiment conscience, les corps ont retrouvé un aspect presque normal et une tonicité moyenne mais les esprits sont plus longs à sortir du marasme.

Une fois l'urgence sanitaire en partie traitée, les gros travaux commencent, le plus pressant est de démolir ce qu'il reste des immeubles bourgeois qui entouraient la place pour offrir un espace de vie convenable aux réfugiés. Ensuite il faut défoncer les restes de chaussées, déraciner les végétaux invasifs, abattre les arbres, évacuer les débris. Les engins télécommandés envoyés sur place sont des monstres qui dévorent tous les matériaux résultants des opérations de nettoyage, ils les transforment en sable très fins pour les gravats, en limaille pour la ferraille, en copeaux pour le bois, en poussière pour tout le reste. Tous ces résidus seront ensuite réutilisés pour la reconstruction de bâtiments neufs.

Mais en attendant, Cyrus est sur place pour redessiner intégralement le plan de la ville, il en a déjà les grandes dispositions en tête : les restes des immeubles qui bordent les deux rivières seront rasés ; les berges qui sont éloignées des contreforts rocheux seront largement élargies et plantées de buissons et de parterres fleuris pour donner plus de visibilité sur les montagnes qui dominant la cité ; une place plus importante sera laissée aux espaces plantées d'arbres et arbustes ; les couloirs de circulation des drones seront tous aériens ; aucun appareil ne circulera au niveau du sol laissant l'usage intégral de la chaussée aux piétons ou aux engins de

déplacements lents comme les vélos et les triporteurs. Enfin chaque quartier sera entouré d'une large zone verte le séparant du quartier voisin. Il faudra encore quelques semaines pour finaliser le schéma et pour disposer d'une maquette hologramme de l'ensemble.

Sur Fraternité, la vie a repris son cours, toutes les traces des combats ont vite été effacées.

Joseph est devenu l'adjoint d'Hubert, ils gèrent l'activité de production des nouvelles armes défensives et même offensives dont les représentants ont autorisé l'usage si la situation l'imposait. De temps en temps ils s'autorisent une pause pour faire un carton sur la cible qui est restée pendue au mur.

Noémie a trouvé la maison de Gabriel charmante, elle y a ajouté quelques touches personnelles apportant un peu de fantaisie dans ce logement de célibataire. Tigrou, le chaton, a lui aussi trouvé la maison à son goût, malgré les réprimandes de la maitresse de maison, les pieds de table font les frais de ses petites griffes. Elle a intégré l'école de formation des infirmières et s'investit aussi beaucoup dans plusieurs activités culturelles. Mais l'occupation préférée de Noémie, ce qu'elle aime par-dessus tout, ce sont les longues soirées passées près de Gabriel.

Gabriel a pris la succession d'Harold, il a la lourde tâche de mettre en place le système défensif de Fraternité. C'est un vaste éventail de dispositions à la fois matérielles et humaines. Il faut former des espions ; définir quelles armes utiliser, si possible non létales tout en prévoyant quand même quelques équipements plus dissuasifs ; mettre en chantier des moyens de déplacement autonomes résistants aux projectiles les plus divers ; concevoir, fabriquer et placer sur orbite des satellites qui couvrent la totalité de la surface terrestre ; et enfin former des hommes et des femmes à l'utilisation de tous ces matériels. Il a même en projet des bâtiments navals, ce qui n'existait plus depuis la GR. Hors de ses activités professionnelles Gabriel est sportif, il aime parcourir à vélo les sentiers environnants en compagnie de Noémie. Mais l'occupation préférée de Gabriel, ce qu'il aime par-dessus tout, ce sont les longues soirées passées près de Noémie.

Nicolas est écolier. Ce grand garçon dans une classe de petits peine à suivre l'enseignement et amuse souvent ses camarades par ses erreurs, mais dès les moments de repos c'est lui qui les fascine avec les nombreuses aventures qu'il leur raconte. Parfois certains s'étonnent :

- C'est vrai, ce que tu nous racontes, Nicolas ?
- Bien sûr que c'est vrai, et même je dis pas tout.

Il en dit déjà bien assez, son odyssée semble avoir duré des années.

Harold a pris sa retraite. Mais il ne peut s'empêcher d'aller voir Gabriel à la fois pour s'informer des chantiers mis en œuvre mais aussi, pour parfois prodiguer un conseil.

Pour occuper ses moments de loisirs Sophie s'est lancée dans un travail de recherches et d'écriture pour retracer à l'aide des archives l'histoire de la GR telle qu'elle s'est développée sur tous les continents. Autrement la préparation d'une deuxième colonie dans l'ancienne capitale du pays appelé France lui prend l'essentiel de son temps. Il en reste quand même un peu pour découvrir avec Adrien toutes les richesses culturelles et paysagères de Fraternité.

Adrien est maintenant l'adjoint de Gabriel, il a repris les attributions d'Harold, c'est lui qui doit assurer la sécurité de Fraternité.

Lucie est débordée, elle doit assurer son travail au sein de la cellule astronautique ainsi que son mandat de présidente de Fraternité, mais il lui faut aussi suivre les travaux sur Concorde qui n'a pas encore de conseil constitué. Une grosse centaine d'habitants a postulé pour s'établir dans la colonie, mais il faut attendre que les structures indispensables à une vie décente soient présentes avant que les volontaires puissent s'installer. Malgré tout son amour pour son travail, il n'est pas aussi fort que celui qu'elle porte à Paul, elle aussi attend la fin de la journée avec impatience pour le retrouver.

Paul a longtemps hésité, trois choix s'offraient à lui : retourner dans la cité pour préparer les habitants à ce brutal changement de leur mode de vie ; seconder Cyrus pour l'aménagement de Concorde ; ou enfin entamer une formation de pilote de drone pour suivre l'exemple de son père. Le choix n'a pas été trop difficile, il a choisi le métier de pilote. Mais il est probable que, même si les deux premières tâches lui auraient permis de revenir souvent à Fraternité, le fait d'être présent chaque soir auprès de Lucie ai pesé lourd dans la balance.

Hors des deux territoires protégés, la guerre fait rage sur l'ensemble de la planète entre Sauveurs et Vengeurs. Les combats entraînent maintenant de nombreux morts et blessés, chaque clans ayant réussi à dénicher de vieux armements encore utilisables ainsi que des véhicules terrestres et navals. Peut-être même les Sauveurs avaient-ils volontairement dissimulé bien avant la GR ces équipements pour faire face à une répression plus virulente ou comme maintenant à une adversité telle que celle des Vengeurs. Mais comme ces derniers sont, pour la plupart, des transfuges des effectifs Sauveurs ils doivent eux aussi connaître les caches des dépôts d'armes, de munitions et de matériels. Ce qui met les belligérants à égalité de moyens. Cependant, au fil des jours, le nombre de combattants diminue dans chaque camp, et pas simplement du fait des pertes dû aux batailles mais aussi au nombre croissant de déserteurs. Ceux-ci, souvent des hommes enrôlés par force, profitent de la moindre occasion pour échapper au carnage. Les discours racoleurs de leurs dirigeants commencent perdre de leur pouvoir d'attraction. Ils errent dans les bois, loin des zones de combats, et souvent périssent de faim ou de froid. Certains parviennent à rejoindre des cités encore occupées mais leurs habitants n'offrent pas toujours un accueil chaleureux et les chassent. Un phénomène inquiète rapidement Gabriel et Adrien, ce sont ces échappés des deux armées concurrentes qui, lorsqu'ils ne trouvent pas l'hospitalité dans un village, croisent d'autres échappés et se regroupent. Ils dévastent les rares villages encore habités, pillent la nourriture et souvent exterminent les habitants. Ces groupes parfois se croisent et se combattent, le vainqueur s'emparant des hommes et des armes du vaincus, parfois ils s'assemblent sans combattre et deviennent un seul groupe, plus fort et plus agressif. Ces tribus guerrières deviennent de plus en plus dangereuses et commencent même à inquiéter les deux armées dont les effectifs diminuent au même rythme que ceux des groupes isolés augmentent.

Loin de la fureur des combats et après quelques mois Concorde compte plus de trois mille habitants : la grosse centaine sauvée des ruines ; quelques deux cents venus de Fraternité ; plus de huit cents ont quitté l'ancienne cité ; le reste venant de ces combattants déserteurs qui n'ont pas rejoint les hordes sauvages. Les travaux les plus urgents sont réalisés, maisons d'habitation, parcs arborés, voies de circulation principalement. Autour du périmètre défini par Cyrus commence à s'ériger une haute et large muraille disposant du même dispositif de protection que celle de Fraternité. Cette construction est en partie facilitée par l'environnement de la ville, les



trois vallées qui y mènent seront facilement infranchissables, en revanche les pentes des montagnes environnantes vont demander des prouesses architecturales à l'image de certaines construites il y a fort longtemps, bien avant la GR. Concorde vit par elle-même, les champs plantés commencent à produire les ingrédients nécessaires à l'autonomie alimentaire, les installations administratives, médicales, industrielles, culturelles et même militaires sont en place.

Lucie et Cyrus planchent déjà sur la colonisation de la cité d'où vient Sophie. Le nombre d'habitants de la planète diminuant chaque jour en proportion importante alors que les projets d'implantations de colonie augmentent, il n'est pas utopique de penser que dans quelques années la quasi-totalité des habitants de la planète vivront dans une colonie identique à Concorde.

## CHAPITRE 72 – Vingt ans plus tard

Le planning de création des colonies a été scrupuleusement respecté, le chantier Concorde primaire a été terminé en un an, de nombreux travaux restaient à entreprendre mais conformément à une évolution normale qui s'est déroulée à mesure de l'arrivée de nouveaux habitants trois ans après cette ébauche la colonie dispose des mêmes infrastructures que Fraternité. Elle peut elle aussi participer à la création de nouvelles colonies.

Après Concorde il a été possible de lancer le chantier Louvre, tel que les représentants de Fraternité l'avait nommé en raison de l'important édifice qui n'avait pas subi les outrages de la GR et surtout parce que les conservateurs de l'époque, conscient des dommages provoqués sur et à l'intérieur d'autres bâtiments, avaient protégé l'intégralité des œuvres en les plaçant dans des pièces en sous-sols prévues pour résister à toutes catastrophes, même des bombardements nucléaires. Les travaux avaient permis de redécouvrir ces trésors.

Un autre bâtiment était resté pratiquement intact, c'était la cathédrale Notre-Dame. Elle avait résisté aux outrages et au temps pour deux raisons, la première parce que parmi les habitants qui étaient restés dans cette grande cité, beaucoup pratiquaient la religion célébrée dans cette église et parmi ceux qui n'étaient pas pratiquants, certains avaient trouvé un réconfort dans ce lieu calme, jusqu'à assister aux offices, tous ces gens entretenaient la cathédrale Notre-Dame ; la seconde raison de sa conservation était qu'un sinistre l'avait en partie détruite, elle avait fait l'objet d'une reconstruction peu de temps avant la GR, elle avait donc mieux traversé les siècles que des bâtiments plus anciens.

D'autres monuments avaient plus ou moins bien résisté aux dégradations et aux intempéries, le chantier Louvre avait permis de réparer tout ce qui pouvait l'être.

En deux ans la colonie Louvre était fondée, ses frontières marquées par la même muraille que celle érigée sur Concorde s'étendaient sur les limites de l'ancienne capitale de la France, la ville nommée Paris. Cette-ci ne ressemblait en rien à ce qu'elle avait été, c'était maintenant un vaste espace plus boisé que construit, les bâtiments ne dépassaient pas un étage en hauteur. A peine cinq milles habitants y vivaient. Au-delà s'étendaient d'immenses étendues de ruines, d'autres chantiers avaient été menés ou allaient l'être pour aérer les abords de Louvre mais aussi pour créer d'autres colonies, plus décentrées par rapport à l'ancienne agglomération qui couvrait une superficie bien supérieure à la grande ville elle-même.

Aujourd'hui, vingt années après le début de la construction de la première colonie, ce sont plus de trois cents colonies qui sont installées sur l'ensemble de la planète, soit une population d'environ six cent millions d'individus. Il reste encore quelques poches de territoire occupées par des rescapés des combats qui ne souhaitent pas s'intégrer dans une colonie, libre à eux, ils ne dérangent pas et les dispositions prises par Gabriel ont permis la destruction de toutes les armes létales qui ont pu être récupérées.

Les règles d'étanchéité entre colonies ont été assouplies, sans remettre en cause le principe d'autonomie intégrale de chacune, des échanges techniques, culturels ou simplement amicaux sont possibles.

André n'a pas profité pleinement des conditions qui font vivre les habitants des colonies au-delà de cent-quarante ans, il est décédé il y a un an à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Après Syna, c'est le second élément de cette terrifiante odyssée, mais aussi tellement merveilleuse par la suite, qui s'éteint.

Lucien est devenu le contrôleur général de la planète, avec son groupe d'ingénieurs il collecte et déchiffre l'ensemble des informations données par Hari qui désormais recueille les données de l'ensemble des colonies.

Noémie et Gabriel fêtent aujourd'hui le quinzième anniversaire de leur second fils, Laurent. Son frère aîné, Wilfried, aura bientôt dix-huit ans. Noémie est aujourd'hui directrice des hôpitaux de Fraternité

Gabriel entame son second mandat de président après l'avoir été il y a neuf ans.

Harold continue malgré ses cent-vingt-deux ans à épauler Gabriel qui doit concilier présidence, son poste de défenseur qui inclut maintenant une base navale importante et sa vie familiale qu'il ne néglige surtout pas.

Adrien et Sophie s'emploient encore, après de longues recherches, à reconstituer les plans d'implantation des œuvres du Grand Louvre. Ils ont établi l'inventaire de chaque objet puis ils ont piloté les opérations de réhabilitation du musée et ensuite replacé les tableaux, sculptures, objets et documents qu'ils ont pu localiser.

Aujourd'hui beaucoup d'habitants des autres colonies viennent admirer ces œuvres anciennes. Adrien et Sophie ont eux aussi deux enfants, une fille Gaëlle dix-neuf ans, et un garçon Yannick seize ans.

Claudine et Bertrand n'ont pas d'enfants. Ils sont établis sur Concorde. Claudine est formatrice agricole et voyage de colonie en colonie pour former les nouveaux agriculteurs. Bertrand est le président des membres garants de la « Constitution universelle », ce sont les règles de Fraternité qui ont été adaptées pour la constituer. Lui aussi parcourt les colonies pour s'assurer que les dirigeants locaux en comprennent les règles et les respectent.

Nicolas est devenu un pilote d'explorateur chevronné. Il a intégré la patrouille chargée de la surveillance de la planète et la survole en permanence à très haute altitude en remplacement des satellites, trop statiques. Il a pour compagne Hoa, la fille de Georges et Claire, ils n'ont pas encore d'enfant.

Hubert et Joseph ont décidé d'habiter la même maison. Ils ont laissé à d'autres la mission de concevoir et fabriquer les armes destinées à la défense des colonies. Hubert jardine, Joseph forme les apprentis boulangers et meuniers qui vont ensuite s'installer dans les colonies.

Paul a été le premier pilote d'explorateur à sortir du système solaire ouvrant ainsi la voie pour de futures explorations à la recherche de planètes habitables. Lucie est toujours confiante lorsqu'elle voit partir Paul pour plusieurs semaines mais s'inquiète malgré tout car elle connaît le caractère audacieux de Paul, il pourrait un jour s'aventurer trop loin. Pour cette raison, il n'a pas confié à Lucie son repérage d'objets qui semblaient se déplacer à une vitesse équivalente à la sienne et qui se sont évanouis avant qu'il ait pu s'en approcher lors de son dernier voyage. Lucie et Paul ont eux aussi deux enfants, c'est la norme mais elle n'est pas imposée, elle tend simplement à réguler la population mondiale de façon à ne pas retrouver les chiffres bien trop importants d'avant la GR.

C'est jour de fête aujourd'hui, nous sommes le premier janvier de l'année mille, l'ancien calendrier ayant été abandonné et le nouveau prenant comme point de départ la fondation du

territoire aujourd'hui nommé Fraternité. C'est donc l'anniversaire de ce territoire père et grand-père de nombreuses colonies.

Lorsqu'ils peuvent s'éloigner un peu de la foule, Paul prend Lucie dans ses bras et lui dit :

- Lorsqu'un jour je t'ai dit « Tu souhaites sauver le monde », tu m'as répondu « non, je veux sauver l'humanité ». J'ai pris cela pour une boutade alors que nous nous connaissions à peine. Mais aujourd'hui, je suis fier de toi car c'est toi qui as lancé cette machine qui fonctionne si bien aujourd'hui. Oui Lucie tu as fait mieux que sauver le monde, tu as mis en place tout ce qu'il faut pour qu'un jour nos descendants puissent sauver l'humanité. Tu devrais être présidente à vie.
- Surtout pas, ce serait le début du chaos, le retour à la case départ. Un sauveur ne peut pas être un dictateur. C'est pourtant ce qu'on devient lorsqu'on reste trop longtemps au pouvoir

Lucie et Paul rejoignent la fête au moment où le président Gabriel prend la parole. C'est une longue suite de remerciements à tous ceux qui ont contribué à faire ce que Fraternité est aujourd'hui. Il annonce solennellement que le conseil a pris une importante décision après une sollicitation de Noémie. Notre amie a trouvé dans nos archives la devise du pays auquel appartenait le territoire de Fraternité avant la GR. Elle nous propose de l'adopter, le conseil a accepté qu'elle devienne notre devise. Cette devise c'est :

**LIBERTE EGALITE FRATERNITE**

## CHAPITRE 73 – Epilogue

Non, nous ne sommes plus en 3046, nous sommes revenus au premier siècle du troisième millénaire.

Tout va mal dans ce monde et ça empire : Des hordes sauvages sèment la terreur et la mort au nom de dieux vengeurs, des despotes puissants maltraitent ou écrasent leur population, d'autres déclenchent des guerres dévastatrices, d'autres encore profitent d'un électorat naïf et au début complaisant pour s'installer à la tête d'états et deviennent rapidement des despotes cruels et mythomanes. Inutile de poursuivre, la liste de ceux-ci s'allonge de jour en jour et remplirait la page. En revanche les démocraties véritables disparaissent les unes après les autres.

Alors André, Lucie et Paul, Noémie et Gabriel, Sophie et Adrien, Claudine et Bertrand, Syna, Joseph, Nicolas, Harold, Victor, Simone, Cyrus :

AU SECOURS ! A L'AIDE !

VENEZ VITE AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD !

VENEZ NOUS SAUVER !